ALIEN VS. PREDATOR ★ INTERVIEW CARRIÈRE PAUL NASCHY

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINÉMA

DOSSIER

SPÉCIAL HALLOWEEN

O FILMS D'HORREUR
U PLUS TERRIFIANT
U PLUS MARRANT

PREVIEWS

OTTWEILER
INOCROC
HAUN OF THE DEAD
ITE ME !
TRE VOLTI DEL TERRORE

LA FAMILLE S'AGRANDIT

SEED OF CHUCKY

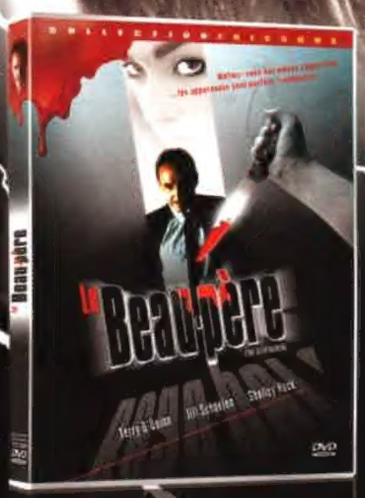
UNIS POUR LE MEURTRE EN SÉRIE

M 02016 - 168 - F: 4,30 €

COLLECTION

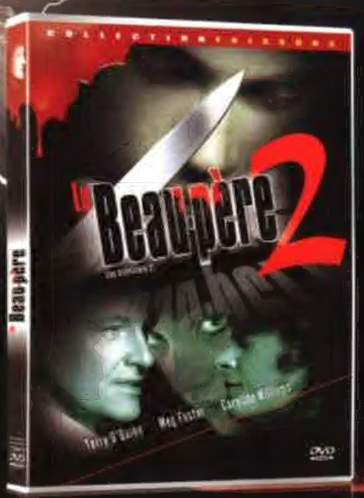
DREW
BARRYMORE
DENIS
CHRISTOPHER
GEORGE
NEWBERN

Lorsque le frère de Holly est poignardé, Patrick la soupçonne d'avoir un Doppelganger : un double maléfique...



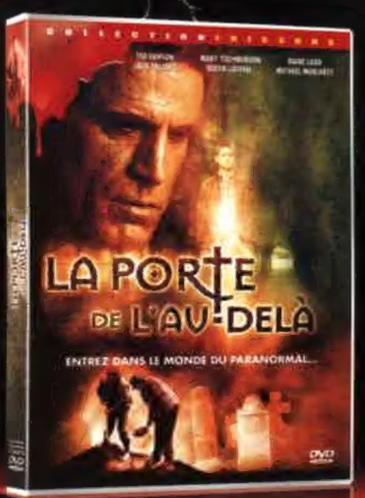
TERRY
O'QUINN
JILL
SCHOELEN
SHELLEY
HACK

Jerry Blake obsédé par la perfection, assassine toute sa famille pour pouvoir en fonder une autre, parfaite cette fois-ci, dans une autre ville...



TERRY
O'QUINN
MEG
FOSTER
CAROLINE
WILLIAMS

Après s'être échappé de l'asile, Jerry Blake devient conseiller matrimonial et séduit Carol, afin de réaliser son rêve : une famille parfaite.



JACK
PALANCE
TED
DANSON
MARY
STEENBURGEN

James à des pouvoirs paranormaux, dont il se sert afin d'élucider des enquêtes : Il devient le lien entre les vivants et les morts...

RETROUVEZ VOS PLUS GRANDS FRISSONS EN DVD POUR HALLOWEEN

12,99 € LE DVD

LANCE **HENRIKSEN**
BRION **JAMES**
RITA **TAGGART**

Klaus Jenke est revient de parmi les morts, pour hanter la maison du policier Lucas Mc Carthy. L'enfer est à sa porte...

SARAH **PATTERSON**
ANGELA **LANSBURY**
DAVID **WARNER**

Les rêves de Rosaleen, jeune fille fantasque, sont peuplés d'images irréelles et de loups féroces...

GARY **BUSEY**
JEFF **MANZANARES**
KAREN **BAILEY**

Micah Tomes est sur la piste d'un tueur en série, qu'il pense être Nat, un mercenaire devenu vampire...

DISPONIBLES EN DVD LE 20 OCTOBRE 2004

G.C.T.H.V DISTRIBUTION

DVD VIDEO

SACHONS DIRE NON !

Amis du Bis, bonjour. Ce mois-ci, on va pousser un bon coup de gueule et on espère vivement que vous allez nous suivre. Ce coup de gueule concerne les direct-to-DVD, ces séries B et Z aux affiches attrayantes et amusantes dont on vous parle chaque mois dans les Notules Lunaires et que vous êtes nombreux à vouloir découvrir. Des films qui n'ont aucun droit d'asile dans les salles de cinéma et qu'il est également de plus en plus difficile de se procurer dans les vidéo-clubs. Pourquoi ? Tout simplement parce que les indépendants disparaissent petit à petit pour laisser leur place à une nouvelle chaîne (devanture bleue et jaune) qui détient le monopole et refuse désormais systématiquement ce genre de films. Difficile donc, aujourd'hui, de louer **Slashers, Leeches** ou encore **Projet Viper**. Pour ce fast-food de la location, mieux vaut commander 12 pièces de **Spider-Man** qu'un seul inédit. *« Pourquoi pas ?... »* diront certains. Mais le problème est que leur hégémonie y est également pour beaucoup dans la disparition des vidéo-clubs indépendants. Pour les petits distributeurs, il ne reste donc plus qu'une seule solution afin de survivre : sortir ses produits directement à la vente, en kiosques ou dans les supermarchés, à des prix vraiment modiques (voir rubrique DVD page 88). Mais attention, il y a anguille sous roche. Devant la profusion de titres, il devient parfois difficile de s'y retrouver. Surtout que certains éditeurs peu scrupuleux brouillent les pistes et n'hésitent pas à balancer des films qu'ils ne possèdent pas, dissimulés sous de fausses jaquettes ! Des éditeurs qui se sont réfugiés en Belgique pour, justement, échapper à la justice. Intégral Vidéo par exemple (Initial Vidéo à l'époque de la VHS), possède le plus grand stock de DVD pirates au monde. DVD que vous trouverez dans toutes les solderies, entre 3 et 5 euros, et, comble de la provocation, parfois aux côtés des éditions officielles. C'est le cas pour **Class of 1999, Maniac Cop 1** et **2, Galaxina**, la série des **Shadowchaser, The Exterminator** ou encore l'intégralité de notre collection *« Le Meilleur des B' Movies »*. Il leur suffit d'acheter le magazine et ça leur fait le master à 9,90 euros ! L'opération est alors immédiatement rentable, surtout que la duplication se fait de façon totalement amateur, au fond d'une cave. Et vous vous retrouvez avec des copies de seconde génération dégueulasses, bien souvent non remasterisées, pas au format, non-compatibles 16/9 et uniquement en VF contrairement à ce qui est indiqué sur la jaquette. Les propriétaires d'Intégral Vidéo ont déjà fait un petit séjour en prison, et risquent fort d'y retourner prochainement. Apparemment, en voilà qui n'apprennent rien de leurs erreurs. Autre grosse arnaque de la rentrée, les DVD à 1,50 euros édités par Prism Vision et mis en vente dans de nombreux supermarchés (avec Bustillo, on est parti faire une razzia, et on s'est retrouvé comme deux glands une fois rentrés chez nous. Je peux vous assurer qu'on ne nous y reprendra plus !). Vous achetez **Les Bêtes féroces attaquent** (film dont ils n'ont pas les droits) et vous vous retrouvez avec **Gnaw : Food of the Gods 2** (film dont ils n'ont pas les droits non plus). Idem pour **Squale** de Joe D'Amato qui n'est autre que **Shark Attack** premier du nom et **Hydra** qui dissimule en fait **Humanoïds from the Deep**, le remake des **Monstres de la mer**. La loose, surtout qu'il s'agit de transferts de VHS des plus affreux... Alors qu'en est-il de **Bells, Cats, Body Bags, 976-Evil, Robo C.H.I.C.** et tous les autres, sortis chez le même éditeur ? S'il s'agissait d'éditions officielles, ça mériterait presque un dossier. Mais on ne va quand même pas leur faire de la pub... Alors, surveillez les logos des éditeurs sur la tranche des DVD et, tout comme nous, boycottez ces éditions pirates afin de les faire interdire sur le territoire français. C'est pas compliqué, il ne vous reste plus qu'à dire NON ! Amis du Bis, bonsoir .

Damien GRANGER

MAD MOVIES

Mad Movies Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634
Fondateur : Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger (dgranger@mad-movies.com)
Secrétaire de rédaction : Fausto Fasulo **Rédacteurs pour ce numéro :** David Argomand, Fathi Beddiar, Arnaud Bordas (abordas@mad-movies.com), Alexandre Bustillo, Manuel Colombier, Yannick Dahan, David Doukhan, Julien Dupuy, Fausto Fasulo, Olivier Galliano, Vincent Julé, Mael Le Mée, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Jean-Pierre Putters, Bertrand Rougier, Julien Sévéon, Marc Toullec **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com) **Iconographie :** Mathieu Roux **Photogravure:** Unipag **Impression :** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29
Publicité : Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** Michele Abitbol Lasry, David Andrews, Tony Arnoux, Yves Barast, Marie Anne Benardais, Daniel Bouteiller, Eric Bufkens, Michel Burstein, Sébastien Careil, Agence Cat's, Pascal Colinet, Anne Crozat, Françoise Dessaigne, Brigitte De Zelicourt, El Cinema, Filmax International, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Sophie Giraud, Vincent Guastini, Julie Harter, Emmanuelle Klein, Christophe L., Severine Lajarrige, Pascal Launay, Frédéric LeBihan, Olivia Malka, Sophie Martins, Karine Mestrejean, Jean-Claude Michel, Murielle Montclair, Louis Morneau, New Concorde International, Christelle Pavard, Mélanie Perrier, Mike Razo, Laurent Renard, Stéphane Ribola, André-Paul Ricci, Christopher Robba, Olivier Scamps, Alexandra Schamis, Dominique Segall, Brigitte Semler, Shannon Shea, Shock-O-Rama Cinema, SND, Sergio Stivaletti, Jean-Pierre Vasseur, Emmanuelle Zinggeler.
Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication :** Benjamin Cohen
Editeur : Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire : Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film **Le Sadique Baron Von Klaus** en DVD au prix de 9,90 € pour le pack dont 2,50 € pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité. Le DVD seul peut être acquis au pris de 9,90 € chez Movies 2000, 49 rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris, dans la limite des stocks disponibles.

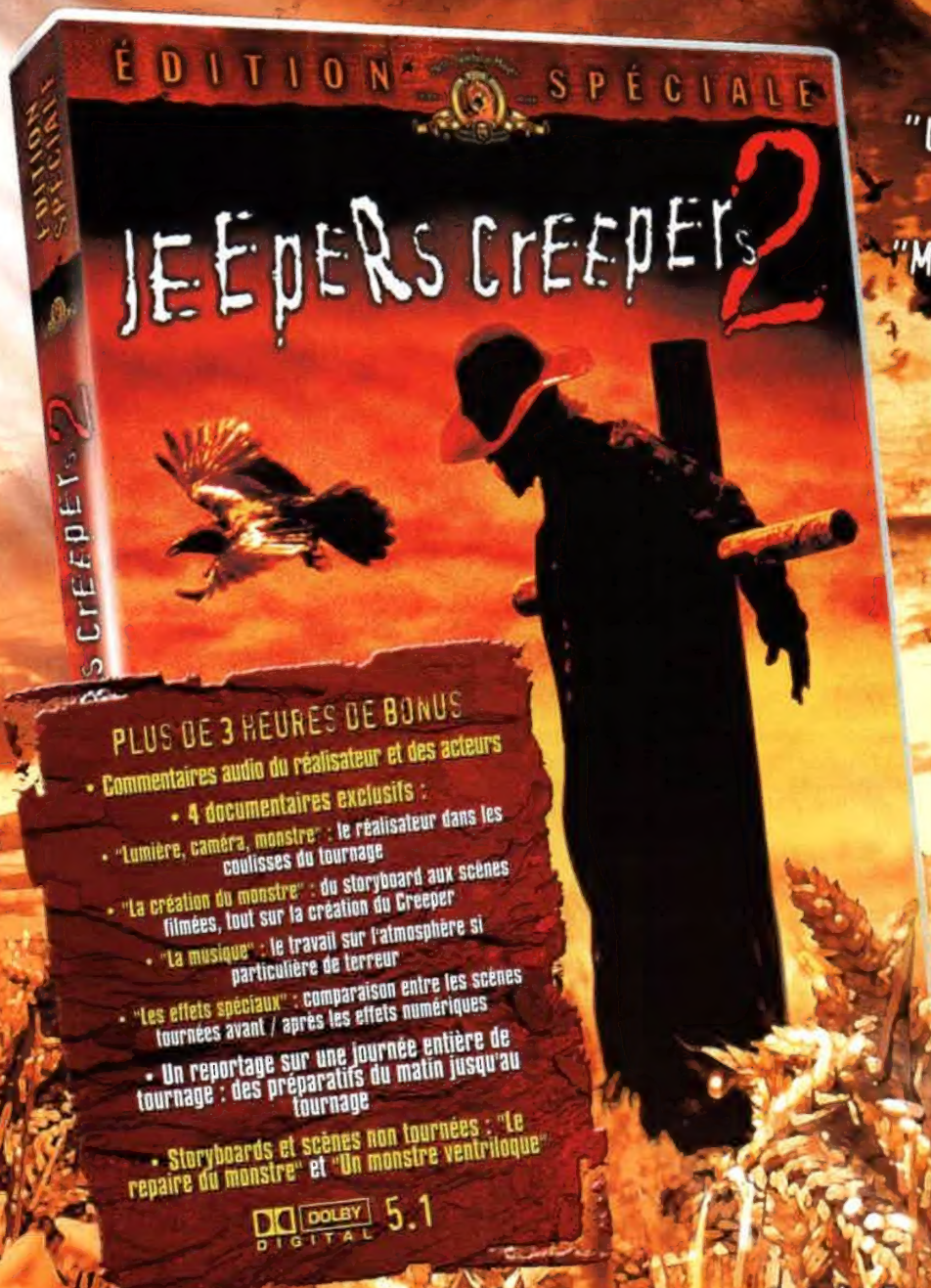
Imprimé en France/Printed in France

IL SE NOURRIT DE VOTRE PEUR

JEEPERS CREEPERS 2

Sélection Officielle - En Compétition
Festival De Gérardmer 2004

une production signée Francis Ford Coppola (Le Parrain, Apocalypse Now)



"UN JOYAU BRUT ET FÉDÉRATEUR"
MÉTRO

"MIS EN SCÈNE AVEC EFFICACITÉ, CE FILM FAIT MOUCHE"
STUDIO

"QUAND ON AIME LES FILMS D'HORREUR, ON AIME JEEPERS CREEPERS 2"
MAD MOVIES

EN DVD COLLECTOR
LE 5 OCTOBRE

msn.fr
Chaque jour plus proche de vous

mcm

SOMMAIRE 168

Dinocroc

Dossier spécial Halloween

Man on Fire

34 SEED OF CHUCKY

On a tout essayé pour départager et choisir celui qui irait sur le tournage de **Seed of Chucky** : courte-paille, arrachage de culotte de Yannick Dahan, peloton d'exécution. Mais finalement, on a décidé que ce serait celui qui joue encore à la poupée aujourd'hui, notre sémillante petite tête blonde, j'ai nommé Julien Dupuy !

40 ROTTWEILLER

« Oh putain mortel, un iench terminator ! » lança un Damien Granger en pleine effervescence, prêt à dégainer un nonosse pour l'occasion. Pas si vite boss, le nouveau Brian Yuzna n'est pas encore terminé, mais ça n'empêche pas le père Bustillo de nous en tirer deux mots et l'ami Pedro Dupuy d'aller taper la causette avec Vincent Guastini, concepteur du chien-chien à sa mémère et des effets spéciaux du film.

44 I TRE VOLTI DEL TERRORE

Sergio Stivaletti fait son retour derrière la caméra et ça suffit à Julien Dupuy pour s'émoustiller de partout. Faut le comprendre en même temps : **Le Masque de cire** était un vrai bon petit film d'horreur et il s'agit ici d'un film dans la lignée des **Trois visages de la peur**, le chef d'œuvre de Mario Bava. Ça sera toujours ça de pris à Lamberto !

48 DINOCROC

Le retour de Roger Corman s'accompagnait forcément de la création d'une nouvelle bébête qui viendra hanter les songes de tous les Damien Granger du monde : le Dinocroc, mélange savant d'un dinosaure et d'un crocodile préhistorique. De quoi vous retourner un estomac de bisseux, et c'est donc le petit père Moïssakis qui s'y colle, ça le changera des blockbusters qu'il se bouffe à longueur de journée !

52 SHAUN OF THE DEAD

Stéphane, encore, s'identifie énormément aux héros branleurs de **Shaun of the Dead**, nouvelle comédie horrifique qui nous vient d'Angleterre. Il est lui-même très romantique et n'en peut plus de repousser les attaques de zombies qu'il surnomme affectueusement les « Bustillo's ». Il est donc la personne idéale pour nous en parler en avant-première, non ?

54 BITE ME !

« Oh ouais, vas-y, mords-moi le nœud ! ». Bah dis donc Bustillo, va falloir se calmer non ? C'est pas parce que t'as pris connaissance du nouveau petit film d'horreur de Brett Piper et de ses insectes géants qu'il faut tout de suite oublier la politesse et les préliminaires hein !

56 DOSSIER SPÉCIAL HALLOWEEN

La mode d'Halloween gagne de plus en plus la France et si les enfants ne sortent toujours pas vous braquer pour avoir des bonbons, c'est parce qu'ils restent à la maison pour regarder des bons petits films d'horreur ! Et c'est là que la super équipe de Mad Movies entre en jeu pour conseiller à vos petites têtes blondes une poignée de films idéale pour qu'ils se lavent un peu la tête des habituels **Scream** et autres **Souviens-toi l'été dernier**. Ne nous remerciez pas de les remettre dans le droit chemin, c'est notre travail !

66 ALIEN VS. PREDATOR

Les deux icônes du fantastique se retrouvent enfin dans un face-à-face attendu depuis 15 ans. Enfin, c'est vite dit, puisque le film n'en mène pas large, comme nous le confirme Arnaud Bordas, sorti dégoûté de la salle de projection. En attendant « Mamadou Rougier contre les méchants sorciers de Barbès » et « Sim contre Arnold Schwarzenegger », le petit Julien Dupuy nous ramène des news sur les effets spéciaux du film...

72 MAN ON FIRE

Stéphane Moïssakis on fire ! L'asticot vient enfin de voir le nouveau Tony Scott, lui aussi en projet depuis 15 ans, et n'a pas pu cacher son enthousiasme débordant envers le petit frère méritant de Ridley. Résultat, du bon polar hard-boiled plein de flingues, de sueur et de bazookas comme il aime, doublé d'une vraie tragédie émouvante : la preuve, il a pleuré à la fin, ce con !

76 INTERVIEW CARRIÈRE PAUL NASCHY

Le poilu le plus célèbre du cinéma espagnol est soumis à la question par David Argomand qui remplace notre bon ami Fathi, le temps que celui-ci recharge les batteries et nous revienne avec d'autres interviews carrière. Bref, une rencontre au poil ! (et merde, je m'étais promis de pas la faire !)

110 FILM DÉCRYPTÉ : LE CONVOI DE LA PEUR

Mais évidemment, Fathi n'est pas loin non plus, surtout quand il s'agit de parler du **Convoi de la peur**, le chef d'œuvre atomique de William Friedkin qui parvient quand même à surpasser son modèle **Le Salaire de la peur**, ce qui n'est pas une mince affaire. Retour carabiné sur ce film presque oublié, mais pourtant inoubliable !

RUBRIQUES

4 Édito
8 Courrier des lecteurs
10 Notules lunaires
16 Notules asiatiques
18 Festival
20 Dans les griffes du cinéphage
28 Avis chiffrés
31 Abonnement
81 Mad'Gazine
102 Anciens numéros
105 Fantastic Guide
114 Petites annonces

CREATEUR DE GORE

CAPCOM

"Des personnages de très bonne facture, magistralement animés, et des décors de toute beauté. Vraiment une belle réalisation." JEUX VIDÉO MAGAZINE, SEPTEMBRE 2004

RESIDENT EVIL™
OUTBREAK

CAPCOM
resident evil outbreak

Exclusivement sur
PlayStation.2

© CAPCOM CO... 2003 TOUS DROITS RESERVES. ... of Sony Computer Entertainment Inc. All Rights Reserved. RCS LYON B 391 974 748. Virus transmis par la Umbrella Corporation.

COURRIER DES LECTEURS

MAD MOVIES

MOULT REMERCIADES À TOUS CEUX QUI ONT RÉPONDU À NOTRE QUESTIONNAIRE DU MOIS DERNIER. PAR CONTRE, SI VOUS ÉTIEZ TRÈS NOMBREUX À JOUER LE JEU DE CET EXERCICE DÉMOCRATIQUE, DU COUP, VOUS AVEZ OUBLIÉ DE NOUS ENVOYER VOTRE COURRIER HABITUEL. RÉSULTAT : UNE RUBRIQUE COURRIER PLUTÔT RÉDUITE CE MOIS-CI. ALORS, N'HÉSITEZ PAS À NOUS ÉCRIRE, PAR LETTRE OU PAR MAIL, POUR NOUS POSER DES QUESTIONS SUR LE MAGAZINE OU SUR LES FILMS QUI Y SONT TRAITÉS.

OFFRE D'EMPLOI - SUITE ET FIN

Chers lecteurs, nous tenons d'abord à remercier tous ceux parmi vous qui ont pris le temps (et la peine) de nous faire parvenir des dossiers de candidature très fournis (et bien présentés) suite à notre offre d'emploi de cet été (MM 166). Sachez que chaque courrier a été lu par Granger et Bordas, chargés de recruter le futur remplaçant, et que finalement nous l'avons trouvé (ouf !). L'heureux élu se nomme Fausto Fasulo, il nous arrive tout droit de Nice, même si son nom pourrait facilement laisser croire qu'il vient en fait d'Italie (ah, on me souffle qu'il est Sicilien, donc tout s'explique...). On récapitule : Fausto Fasulo, Sicilien résidant à Nice (comment ça il est Congolais ? Soyez sérieux les gars...) et nouveau secrétaire de rédaction de Mad Movies.

OÙ QU'IL EST MAD IN FRANCE ?

Salut les Mad Boyz',
Alors ces p'tites vacances, comment ça va ti ? J'espère que toute l'équipe est bien reposée et que Mad sera toujours aussi complet et sympathique. Fidèle depuis le numéro 80, je déplore la disparition de la rubrique Mad in France, drôle et indispensable à la révélation de talents comme David Sarrio, c'était le seul espoir pour nous autres, les SDF du cinéma, de nous faire connaître du grand public, de se faire des contacts très intéressants, et surtout d'avoir une opinion critique de professionnels tels que vous.
Serait-il possible de rêver au retour de cette rubrique, fédératrice et génératrice de nouveaux talents, au moins sur votre Web...
J'en profite pour passer une annonce minuscule mais pas moins importante : Réal (1 court et 3 clips) rech. acteurs hommes/femmes, même amateurs, de tous âges, pour productions dans l'esprit Mad sur Paris. tel : 06 60 88 92 19.

Grégory Moutarde (Paris)

Cher Grégory,
Tu n'es pas le premier à déplorer la disparition de la rubrique Mad in France. Il faut savoir qu'il s'agit d'une rubrique difficile à gérer parce que nous recevons énormément de films en VHS ou DVD et ce, malgré une place assez limitée. Aussi, il nous est déjà impossible de tout traiter, ce qui peut paraître frustrant pour certains cinéastes en devenir, sans compter que la qualité fait parfois défaut (ce n'est pas dans nos habitudes de citer des noms, mais un certain B. Ratner de Los Angeles continue de nous arroser et il faut que ça cesse !). Ceci étant dit, nous songeons sérieusement à réintégrer la rubrique au sein des notules lunaires dans un premier temps, et éventuellement sur le site Internet du magazine (si tu t'y rends de temps à autre, tu verras que l'équipe en place fait un sacré boulot !). Donc, de manière générale, nous encourageons les amateurs à nous envoyer leurs travaux à la même adresse (celle de la rédaction quoi !), accompagnés de photos diffusables et d'un contact en vigueur (e-mail ou téléphone). Nous nous efforcerons de faire écho à ce que nous recevrons, en privilégiant bien évidemment la qualité avant tout.

Cet excellent dessin de François Dabit (Paris 20ème), organisant la rencontre-choc entre Chucky et les petits héros de chez Pixar, nous a tapé dans l'œil. Félicitations à l'auteur !

UTOPIALES 2004

Du 4 au 7 novembre prochain, le Festival International de Science-Fiction de Nantes attaque sa 5ème édition avec pour thème central l'utopie. Ce rêve d'une société idéale mâtiné de critique politique sera décliné sur tous les modes artistiques : littérature (avec Moorcock en guest-star), arts plastiques (expo Manchu), bande-dessinée (avec la sortie du dernier album de Mézières), jeux de rôle ou vidéo, architecture (conférences à volonté) et bien sûr cinéma. Au programme : une rétrospective thématique d'une quinzaine d'œuvres, d'Alphaville de Godard au Métropolis de Rintaro en passant par le sublime Punishment Park de Peter Watkins, une compétition internationale pour le tour d'horizon des productions récentes (Gagamboy, Code 46, Dragonhead, Natural City, Casshern...) et la remise du Méliès d'Argent au meilleur court-métrage SF français.
www.utopiales.org

TROMA EN DVD

On vient tout juste d'apprendre (ce qui nous laisse pile le temps de vous en glisser deux mots) qu'à l'occasion d'Halloween, Les Éditions du Film Retrouvé vont sortir en kiosques quatre films issus du catalogue Troma. Il s'agit donc de Blood Hook, Attention ! Enfants (Beware : Children at Play !), Drawing Blood et Zombie Island Massacre, quatre films très gore, très rigolos, très Troma quoi ! Disponibles courant octobre pour la modique somme de 7,90 euros pièce, on ne saurait que vivement vous encourager à les acquérir. Surtout que si ça marche, le même éditeur nous en promet beaucoup d'autres. Alors, c'est parti, tout le monde fait un sitting chez son libraire !

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?
Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
6 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail :
webmaster@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav, et parfois, Bolo...) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau. Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur la homepage du site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com
Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

L'éditeur de la publication n'est pas responsable du contenu des opinions exprimées sur le forum qui reste sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

LES ESSENTIELS
SHAW BROTHERS

OSEREZ-VOUS AFFRONTER DES HÉROS DE LÉGENDE ?

3 FILMS DE CHU YUAN
LE MAÎTRE DU THRILLER MARTIAL
ADAPTÉS DES ROMANS DE GU LONG

Pour la 1ère fois en DVD

• *Versions intégrales et restaurées* • *Des bonus inédits et exclusifs*

MANDARIN SOUS-TITRÉ FRANÇAIS / 2.35 - 16/9ème COMPATIBLE 4/3 - CHAPITRÉ - COULEUR

EN VENTE EN DVD DIGIPACK

CELESTIAL PICTURES

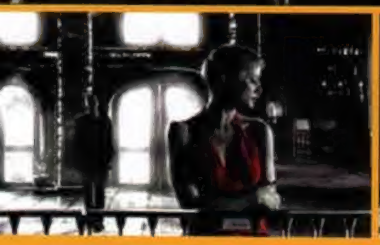
SB

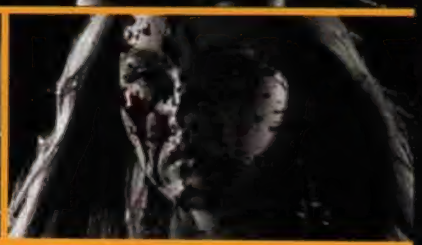
OUI 102.3 FM

WILD SIDE VIDEO

POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDEPROJECT.COM

© 2006 Celestia Pictures Ltd. Tous droits réservés.

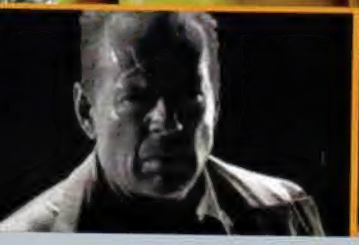


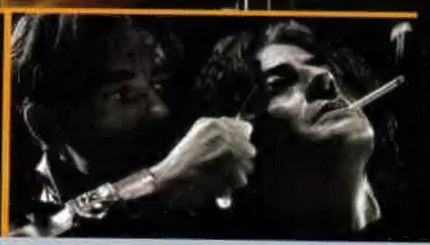


SIN CITY NOUVELLES IMAGES

Une fois la hype du Comic-Con passée, il s'agit pour Robert Rodriguez et Frank Miller de se remettre au travail et de faire connaître le projet **Sin City** à ceux qui n'ont pas eu la chance de pouvoir en voir les premières images à la convention de San Diego. Voici donc les premières images du film qui laissent supposer qu'il y a encore beaucoup de travail à accomplir en post-production, le fameux teaser dont nous parlait l'ami Sapolsky le mois dernier étant désormais disponible (officiellement?) sur le Net. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il donne une idée du projet commun des deux artisans, qui cherchent à transposer littéralement la bande dessinée sur grand écran. Sorti des aspects caoutchouteux du menton de Marv', du nez de Jack Rafferty, du Yellow Bastard dans son ensemble et du rendu clinique de la HD, ce qui éloigne **Sin City** de ses racines underground, la mise en bouche des dialogues truculents est impeccable et le casting s'en donne à cœur joie, chacun semblant vraiment à sa place, y compris un Bruce Willis qui paraissait un peu trop propre sur lui pour le rôle de Hartigan. La sortie US est prévue pour le 1er avril prochain, ce qui laisse six mois à l'équipe de Rodriguez pour finaliser les arrières plans absents sur la plupart des images ici dévoilés. Reste une inconnue de taille : l'envie du public de suivre un film « factice » après le bide cinglant de **Sky Captain and the World of Tomorrow**, conçu sensiblement dans le même moule que ce **Sin City** au concept casse-gueule…

Stéphane MOÏSSAKIS



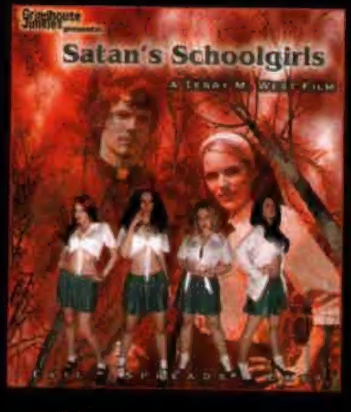


NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.

■ Actuellement en pré-production, **El Muerto** est l'adaptation d'un comic-book de Javier Hernandez louchant dangereusement vers l'œuvre de James O' Barr. Jeune latino tout juste âgé de 21 ans, Diego de la Muerte s'en va fêter le Jour des Morts maquillé comme un zombie. Seulement voilà, Diego s'est peint sur le bras un ancien symbole aztèque qui réveillera le dieu Mictlantecuhtli (ben mon salaud…). Ce dernier le tuera, le ressuscitera, et le renverra sur terre en l'état de vrai mort-vivant (tout un programme!). Tourmenté par de nouveaux pouvoirs lui permettant à son tour de tuer ou de ressusciter qui bon lui semble, Diego va tout faire (mais alors tout) pour échapper à sa nouvelle condition de damné. C'est Brian Cox (la série *O*z) qui réalise pour Larry Rattner, un producteur que l'on aime beaucoup ici depuis **Monster Man**.

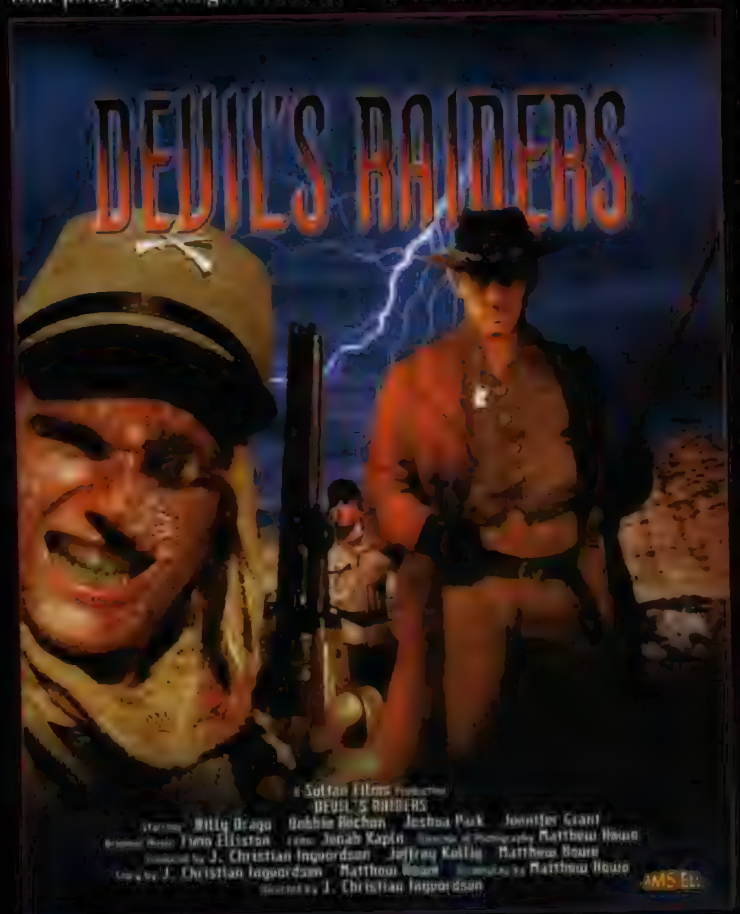
■ Après nous avoir titillé le bas du ventre avec l'excellemment sympathique **Flesh for the Beast**, Terry M. West nous revient, sourire aux lèvres, avec son nouveau projet, tout chaud, tout gore : **Satan's Schoolgirls**. Se déroulant dans une école rustique perdue en pleine campagne, l'histoire nous entraîne aux côtés du bon père Thomas, un ecclésiastique désireux de donner des cours de rattrapage à de belles demoiselles toutes molles du bulbe. Mais le Malin, Satan ou Lucifer, décide de tester la libido du curé en lui envoyant dans les pattes quatre créatures, aussi divines que psychopathes. Va-t-il craquer et les sauter bestialement contre la porte du frigo?? On n'en doute pas une seule seconde lorsqu'on voit les quatre pouliches alignées dans cette production Grindhouse Junkies: Jane Scarlett (**Flesh for the Beast**), Shannon Moore (**Strange Things Happen at Sundown**), Kerri Taylor (**Acrimony**) et la mannequin goth' Brandy D'Vinn. Du tout bon qui nous donne envie de retourner à l'école.



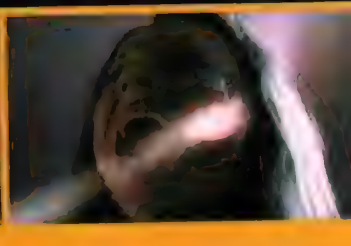
Ayant mis quelques pesetas sur son compte après le relatif succès de **Dog Soldiers**, le producteur David E. Allen décida de les réinvestir dans deux films : **Boo** et **Cemetery Gates**. Réalisé par Anthony C. Ferrante (un activiste du genre ayant bossé pour Fangoria et pleins de pro-zines, responsable des SFX sur **Faust** et **Arachnid**, pièce maîtresse sur le **Street Trash** de Muro et réalisateur de **Tatooine Episode 1.5**, un court qui a fait enfler de rage le goitre de Lucas !), **Boo** nous emmène dans un hôpital hanté où une belle bande de blaireaux a décidé de fêter Halloween. Jilon Ghai (**Death Tunnel**), Steven Felty (un technicien ayant œuvré sur **Demonicus**) et la petite nouvelle Trish Coren sont de la partie. Réalisé par Roy Knyrim (**Demons at the Door**), **Cemetery Gates** ose, quant à lui, l'impensable avec son diable de Tasmanie mutant sorti de cage par des éco-activistes, et venant manger pleins de kids idiots qui n'ont rien trouvé de mieux à faire que de partouzer sur la tombe de papy. Reggie Bannister (la série des **Phantasm**), Howard Berger et Greg Nicotero (deux des trois lettres de KNB) viennent y faire les marioles. Il y a de fortes chances que ces deux derniers filent aussi un coup de main à Roy pour les effets-spéciaux, malgré son expérience acquise sur **Wishmaster 3** et **Toxic Avenger 2** et **3**.

■ **Devil's Raiders**, voilà un beau film qui plaira à Walker Texas Granger, notre boss féru de barbes et de sueurs. Pour la modique somme de 75000 dollars (le budget boisson sur **Van Helsing** me précise Dupuy la petite rapporteuse…), J. Christian Ingvordsen (**Airboss 1** à **4**, avec Frank Zagarino) mixe sans complexe le slasher et le western. Attaque de train et boogeyman increvable, rien ne manque à ce film ! Également connu sous le titre **Fort Doom**, le casting comprend la légendaire Debbie Rochon (ah ben voilà pourquoi Granger s'excite !), Rick Washburn (**Little Odessa**, **Angel Heart**) et l'émaciée Billy Drago (oui, le gros méchant qui saucan sauvagement Sean Connery à la sulfateuse dans **Les Incorruptibles** !).

■ Written and directed by Johaness Roberts (**Sanitarium**, **Hellbreeder**), **The Forsaken Forest** nous intrigue avec son histoire bien sympathique. Chassés du paradis pour avoir été infectés par des émotions humaines comme le désir et la sexualité, des anges s'échouent (c'est vrai que c'est chou, les anges…) dans la forêt de Miranda. Là, ils deviennent de magnifiques nymphes, obsédées du cul et cannibales. Dommage pour les six potes égarés qui vont en faire les frais… Shaun Hutson (le romancier ayant écrit **Slugs**) et les débutants Nicole Petty et Sebastian Faber complètent un casting que s'est empressé de rejoindre Tom Savini. Toujours là quand il s'agit de tartiner de la belle donzelle de latex, le moustachu viendra aussi mettre son pif dans l'histoire, sa participation au film ne s'arrêtant apparemment pas à un simple caméo.



■ Outre le cabot de **Cerberus**, l'autre animal ayant pété les plombs ce mois-ci est sans conteste **Frankenfish**. Le titre (qui en a fait marrer plus d'un…) nous mettant déjà sur la voie…



NIGHT WATCH BONS BAISERS DE RUSSIE

Aussi discret qu'en République Tchèque, le cinéma de genre russe est pourtant bien vivant, et Timur Bekmambetov (réal de **Zhenskaya Sobstvennast** et de **Mekhanicheskaya Syvita**, vous ne connaissez pas ?) en est l'un de ses principaux représentants. Carton de l'été dernier en Russie (4,2 millions de dollars investis, 15 millions de récupérés), **Night Watch**, son nouveau film, oscille entre **Underworld** et la saga **Harry Potter**. Depuis des lustres, les vampires et les magiciens blancs se tirent la bourre, à savoir qui est le plus méchant ou le plus laid. Étant chacune régie par des divinités ancestrales (night watch pour les vampires, day watch pour les magiciens), les deux castes vont s'entredéchirer de plus belle autour du jeune Anton, enfant malheureux d'une mère tuée par un suceur de sang. Fort de son succès en salles, Bekmambetov nous mitonne déjà deux séquelles ! Vu qu'il y a peu de chances que ça nous arrive, va falloir faire chauffer l'ADSL si on veut voir le film un jour…

Alexandre BUSTILLO

MADHOUSE LA MAISON DE L'EXORCISME

« LE TOURNAGE A CONNU DE RÉELLES MANIFESTATIONS PARANORMALES. CLAQUEMENTS DE PORTES, FENÊTRES BATTANTES, SOUPIRS... À VRAI DIRE, NOUS AVONS ADORÉ ! », S'ENTHOUSIASME L'ÉQUIPE. PEUT-ÊTRE QUE CETTE ÉNIÈME VARIATION DU FILM DE MAISON HANTÉE CACHE SON LOT DE BONNES FRAYEURS, QUI SAIT ? ALLONS JETEZ UN ŒIL DU CÔTÉ DE CETTE BARAQUE BIEN CHTARB', HISTOIRE DE VOIR S'IL Y A VRAIMENT DE QUOI CHANGER DE CALBUTE...

Depuis le rachat d'Artisan par Lions Gate, ces derniers sont contraints de ne sortir sur grand écran que leurs plus grosses acquisitions (**The Punisher** par exemple, le vengeur sous Lexomil). En conséquence, les plus petites productions sont évincées de toute sortie ciné. **Madhouse** en fait joliment les frais et devrait commencer, et finir, sa carrière américaine en DVD et sur le câble. Le réalisateur William Butler s'explique: « *En tant que fanboy du genre, je suis logiquement déçu, surtout après le retour très positif des propos-test. Mais en tant que metteur en scène, je ne suis pas du tout surpris. Ce genre de choses arrive tout le temps...* ».

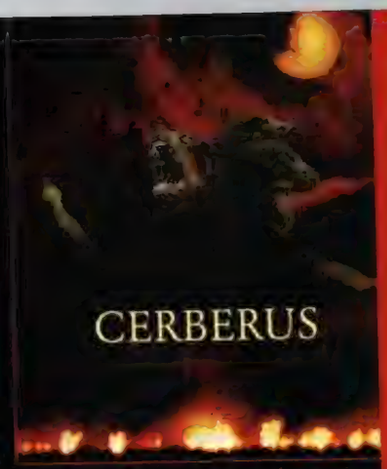
Acteur bissard confirmé (**Ghoulies 2**, **Arena**, **Watchers 3**, mais aussi **Massacre à la tronçonneuse 3**), William Butler est passé une première fois à la réalisation en 1995 avec le mélodrame fantastique **Black Velvet Pantsuit**, où l'on pouvait croiser dans le rôle d'un junkie, son colocataire de l'époque, Viggo Mortensen. Il lui faudra attendre près de 10 ans pour récidiver avec ce **Madhouse**, qu'il est parti filmer en Roumanie. Suivons le pitch à la lettre: un jeune interne en psychiatrie, interprété par Joshua Leonard (**Le Projet Blair Witch**), découvre à son grand désespoir (mais pour notre grand plaisir), de terribles secrets enfouis dans l'institut où il travaille. Institut aux mains d'un méchant docteur, joué par l'incontournable Lance Henriksen. Niveau casting, le film est également fréquenté par la ravissante Jordan Ladd, fille de la drôle de dame Cheryl Ladd, aperçue cet été dans **Cabin Fever**, ainsi que par Natascha Lyonne, vue dans **Scary Movie 2** et prochainement à l'affiche de **Blade: Trinity** et de **Devil's Rejects**. Reste que le tournage semble avoir été plus excitant que le film lui-même, un prêtre venant bénir et exorciser le plateau tous les matins...

Depuis, William Butler et son pote scénariste Aaron Strongoni ont enchaîné avec les scénarios de **Return of the Living Dead 4** et **5**, (respectivement intitulés **Necropolis** et **Rave from the Grave**), que devait réaliser d'une pierre deux coups ce vieux briscard de Tobe Hooper, puis Stuart Gordon, avant que le projet n'échoue dans les pantoufles d'Ellory Elkayem (**Arac Attack !**). Côté réalisation, son **Gingerdead Man** (des gâteaux au gingembre sont possédés par l'esprit de serial-killers !), actuellement en tournage, s'annonce autrement plus fendard.

Vincent JULÉ

L'histoire nous le confirme: échappé d'un labo secret de l'armée, le Frankenfish est un poisson génétiquement modifié venant foutre le bordel dans une communauté de péquenots résidant dans les bayous de Louisiane. Pour l'occasion, Mark A. Z. Dippé ressort du congélateur dans lequel on l'avait enfermé après le désastre que fut **Spawn**... Robert Hall (**Crocodile 2**, **Une nuit en Enfer 3**) construit la grosse poissaille pleine de dents, Tory Kittles (**Phone Game**), Tom Arana (**Hillside Stangler**) et Mark Boon Jr (**Batman Begins**) viennent servir d'appât.

■ À Mad, on a bien mal aux fesses de retrouver ce bourrin de Mark Lester (**Class 84**, **Commando**, **L'Honneur d'un soldat**) aux commandes de téléfilms à deux balles comme **Hitman's Run**, **Blowback** ou encore **White Rush**. Et la donne ne risque pas de changer avec College Vice. En rade de thunes pour payer ses études, Jill décide de devenir call girl sur les conseils avisés d'une de ses amies (« *Mais si, j'te jure, le tapin c'est montré!* »). Problème: le premier client qui lui ruine sauvagement l'entre-jambe en échange d'un petit biffeton coincé dans son string, n'est rien d'autre que son prof. De plus (comme c'est bizarre...), les meurtres se multiplient dans l'entourage de Jill. Qui donc est l'assassin? Ben, j'en sais rien moi! Il faudra demander à C. Courtney Joyner (**Prison**, **Puppet Master 3**), le coupable de ce script qui sent bon le Hollywood Night... Mark, il n'est pas encore trop tard pour un **Commando 2** avec The Rock...



■ Il fallait s'y attendre, après le succès de **Blade**, voici que débarque **Vampire Assassin**, le premier ersatz homologué du black chasseur de vampires. Si le mimétisme est poussé dans ses derniers retranchements avec le look du héros, il l'est aussi concernant l'histoire, pompant sans vergogne les délires de Gover. Ayant une peur panique du sang depuis qu'il assista à la mort de son père, un flic rencontre le dernier descendant d'une lignée de chasseurs de vampires lui apprenant tous les trucs pour les démastiquer… Ce qui s'avérera fort utile lorsque notre héros devra affronter le terrible Gustoff Slovak, un suceur de sang responsable de la mort de son padre. C'est l'acteur/cascadeur Ron Hall qui réalise pour le compte de Cine Excel Entertainment (**Internetrix**, **666 The Demon Child**). Mel Novak (**Le Jeu de la mort**) et le revenant Rudy Ray Moore (**Dolemite**) complètent la distribution. Si ça se trouve, ça sera mieux que **Blade: Trinity**!

■ Alors que le **Rottweiler** de Brian Yuzna squatte la rubrique preview ce mois-ci, un autre toutou complètement dégénéré vient faire coucouche panier dans les Nomles: le bien-nommé **Cerberus**! Trois têtes solides comme des enclumes, huit pattes, une queue de serpent, le légendaire Cerbère est bien décidé à protéger une arme mythique, l'épée de Mars, qui appartenait selon la petite histoire à Attila Le Désherbant. C'est ce que va en effet découvrir une bande de mercenaires prête à tout pour récupérer l'artefact. C'est John Terlesky (**Judgment Day**) qui réalise Cerberus pour Cinetel, budgété à 1,7 millions de dollars (ah quand même…) et interprète par Greg Evigan (**M.A.L.**) et Garret Sato (**The Shadow**, **Pearl Harbor**). Quant aux effets spéciaux, ils ont été confiés aux bons soins de David Carlson (**Rose Red**, **Boa Vs. Python**). Bon, c'est pas tout ça, mais faut le sortir le clébard, sinon va falloir encore changer la moquette…

■ Granger toujours, qui cette fois, s'était acoquiné avec Bustillo pour écrire **Scarecrow Gone Wild** pour le compte de York Entertainment (**Ax'em**, **Tail Sting**). Sauf qu'à l'arrivée, leur slasher bien extrême et bien crade a affolé la productrice, à tel point que celle-ci changea de numéro de téléphone pour que ces

Flashes

● Ces saletés d'anges, déchus ou pas, n'ont pas fini de se bouffer le nez. La fauchée mais sympathique trilogie **Prophecy** avec Christopher Walken connaîtra deux suites, encore plus fauchées et donc sans Christopher Walken. En échange, Tony Todd, Karl Wuhrer et Jason Scott Lee partiront tourner en Roumanie, nouvel El Dorado des bisseries.

● On vous préparait le mois dernier à l'arrivée du monstrueux **Diamond Dead** de George Romero. Heureusement, la production a depuis été suspendue. « Heureusement », car il s'attaque à la place à **Land of the Dead**, suite et fin de sa saga sur les morts-vivants, après **La Nuit des morts-vivants** (1968), **Zombie** (1978) et **Le Jour des morts-vivants** (1985). Attendez le pitch avant de pisser de joie partout : les morts-vivants ont pris le contrôle du monde – les États-Unis donc –, et tandis que les derniers humains survivent dans une ville barricadée, la race zombie manifeste des signes d'évolution. Tournage à Toronto dès ce mois-ci avec Tom Savini et Dennis Hopper, pour une sortie à l'automne 2005. C'est bon, arrosez !

● Le tournage de **La Légende de Zorro** se passe bien. Ils sont tous de retour : Martin Campbell à la réalisation et devant la caméra, Antonio Banderas, Catherine Zeta-Jones et même le « mort » Anthony Hopkins. Pour justifier son retour, le film ferait appel à un « élément surnaturel ». Prévoir également Rufus Sewell (**Dark City**) en rival du justicier masqué.

● Universal a vire Enda McCallion (euh… rien) de l'adaptation du jeu vidéo **Doom** au profit d'Andrzej Bartkowiak (**Roméo doit mourir**, **Hors limites**, **En sursis**). Le gitan de Joel Silver dirigera donc The Rock, Karl Urban (**La Mort dans la peau**) et Rosamund Pike (**Meurs un autre jour**). Vu le réal et le casting, on peut déjà décerner au film le prestigieux label « Moissakis approved ».

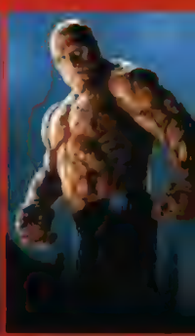
● Alors que **Les Frères Grimm**, prévu pour une sortie française en avril 2005, traverse une post-production houleuse, Terry Gilliam planche déjà sur **Tideland**, d'après une nouvelle gothique de Mitch Cullin et adaptée par Tony Grisoni (**Las Vegas Parano**). Le film suit une fillette se créant un monde fantastique pour surmonter la mort de son père, et marquera les retrouvailles du réalisateur avec Jeff Bridges, près de 15 ans après **Fisher King**.

● Sur le même thème, on attend impatiemment le **Coraline** d'Henry Selick (**L'Étrange Noël de Monsieur Jack**, **James et la pêche géante**), adapté du très beau conte pour enfants écrit par l'auteur de comics Neil Gaiman et animé, bien entendu, en stop-motion. Budget : 35 millions de dollars.

● Steven E. de Souza (l'homme qui a dirigé Van Damme dans **Street Fighter** et qui a un jour écrit le scénario de **Piège de cristal**) nous revient aux commandes de **The Presence**, un thriller surnaturel où un jeune marié retourne vivre dans sa maison d'enfance, hantée par le fantôme de sa mère.

● Après l'annonce d'une préquelle aux **Incorruptibles**, on continue de recycler la filmo de Brian de Palma, avec une préquelle de **L'Impasse**, baptisée **Carlito's Way, The Beginning**. Situé entre les années 40 et le début des années 70, le film racontera la jeunesse de Carlito Brigante, incarné par Jay Hernandez (**Torque**). Réalisé et écrit par Michael Scott Bregman, fils du producteur Martin Bregman (**Scarface**), qu'il avait secondé sur la production de **L'Impasse**, ce projet bizarre alignera également à son générique Burt Young (le beauf' de Rocky) et Luis Guzmán (de retour dans le rôle du porte-flingue Pachanga ?).

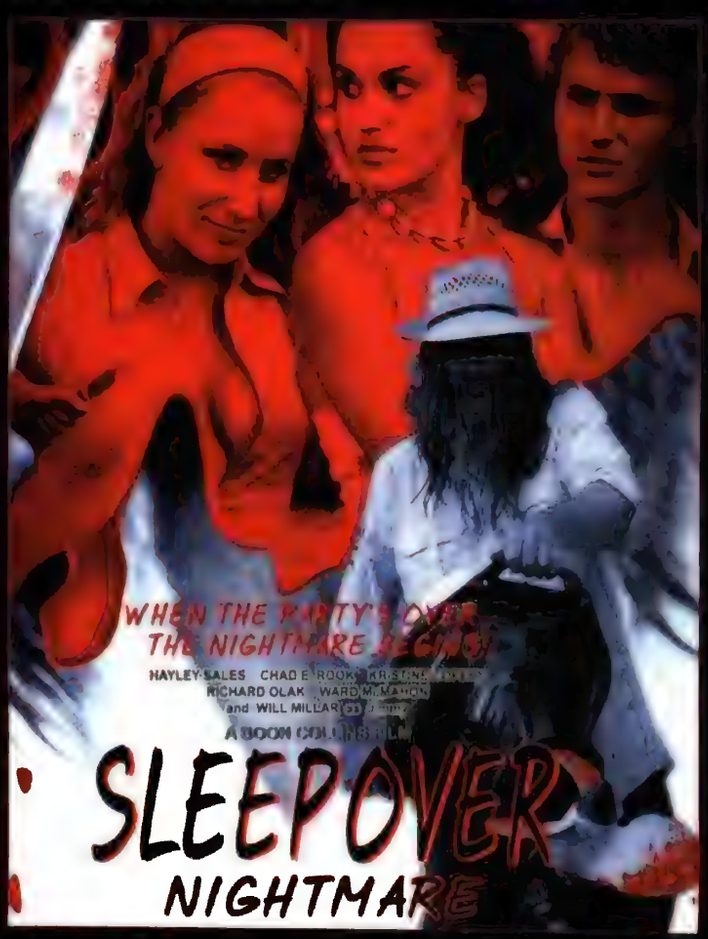
● Ça y est, **Les 4 fantastiques** est en tournage. Programmé chez nous pour le 6 juillet 2005 et réalisé par Tim Story (**Barbershop** et le remake US de notre **Taxi** national), ce produit clairement estampillé « comédie d'action pour les djeuns' », verra s'affronter le Docteur Fatalis (Julian McMahon - ***Charmed***) et la célèbre famille de super-héros comprenant Mister Fantastic (Ioan Gruffudd - **Le Roi Arthur**), la Femme invisible (Jessica Alba - ***Dark Angel***) et plein de vidéos amateurs tournées par son fougueux amant Julien Dupuy), la Torche humaine (Chris Evans - **Sex Academy**) et la Chose (Michael Chiklis - ***The Shield***). Premiers visuels ci-dessous.



deux maniaques ne la rappellent plus (quelque part, on la comprend...). C'est donc Brian Katkin, réalisateur habitué aux productions Roger Corman (**Slaughter Studios**, **The Coroner**), qui récupère le bébé. Grande tradition américaine, le Spring Break de cette année risque fort d'entrer dans les annales, puisque c'est là, sur cette plage ensoleillée, que le Scarecrow a décidé lui aussi de passer ses vacances. Seuls les gros bras de Ken Shamrock (un catcheur pro) pourront sauver le casting d'une mort certaine, promise par un script très convenu. Ahlala... Quand je pense que nos deux zouaves à nous voulaient carrément que le Scarecrow se bastonne contre le SWAT et le Chupacabra...

■ Aahhh !! LE slasher débile du mois ! Comme à l'accoutumé dans ce genre de production, un groupe de jeunes obsédés par les parties de jambes en l'air part fêter la fin des cours dans une maison isolée, près d'un lac. Helas, 1000 fois hélas, Ron, un sadique chevelu (non, pas le vendeur de Movies 2000...), vient juste de s'échapper de l'asile avoisinant, bien décidé à occire tous les fornicateurs. Et pour cause : sept ans plus tôt, il avait surpris sa dulcinée en train de grimper aux rideaux avec son meilleur pote, et n'avait pas eu d'autre choix que de les défoncer sauvagement tous les deux à la tronçonneuse. Bien joué Ron ! Ça s'appelle **Sleepover Nightmare**, c'est mis en boîte par Boon Collins (**Abducted 1** et **2**) et c'est interprété par un certain Richard Olak. Ça tombe bien, c'est là où se déroule l'histoire...

■ Stevenson va encore se retourner dans sa tombe. Produit par Valkhn Films, sa propre société de production, Rolfe Kanefsky (**Corpses**, **The Alien Files**) vient tout juste d'achever **Jacqueline Hyde** (et docteur Monique ??) avec la bomba mega touna Gabriella Hall (les séries ***Sex Files*** et ***Beverly Hills Bordello***) dans le rôle-titre. N'étant pas gourde qu'à moitié, la fameuse Jacqueline avale le dangereux sérum qui lui permettra d'assouvir ses pulsions sexuelles sous les traits, selon l'humeur, d'hommes et de femmes (un peu comme dans **La Femme caméléon**, boulard mythique avec mon ex, Tori Welles). Seulement voilà, la belle (ou le beau) ne peut s'empêcher, telle une mante religieuse, de buter ses amants (ou ses maîtresses) une fois l'acte consommé. Tout ça s'annonce bien bateau, et on est clairement en droit d'attendre beaucoup plus du nouveau projet de Kanefsky : **Emmanuelle Vs. Dracula** !! Ça y avoir du sport !



CHOKING HAZARD
CES ZOMBIES QUI VENAIENT DE L'EST

Ça bouge en République Tchèque. Et oui, y'a pas que les ricains qui sont capables de faire de la grosse série Z assumée avec plein de monstres idiots dedans, et le jeune Marek Dobes compte bien le prouver au monde entier. Après deux courts-métrages, il réunit tant bien que mal un peu plus de 100 000 dollars pour réaliser ce premier long écrit avec son pote de toujours, Stepan Kopriva. Les effets spéciaux échouent, quant à eux, dans les mains de Petr Fadrhons, un artiste local qui fut le correspondant de Dupuy, alors en 5e verte au collège des Sœurs de la Crucifixion de Bourg-la-Reine. Premier film de zombie tchèque, **Choking Hazard** s'intéresse au cas du professeur Reini, un aveugle désireux de faire découvrir le vrai sens de la vie à un groupe de stressés lors d'un séminaire se déroulant dans le bien-nommé hôtel Alali. C'est à ce moment là, que les gros monstres idiots entrent en action : des morts-vivants décérébrés errant depuis des lustres dans la forêt voisine, et bien décidés à donner des cours accélérés de survie à Reini et tous ses potes. Ça a l'air tellement grave ce film qu'il risque bien de déclencher une nouvelle guerre froide...

Alexandre BUSTILLO

■ N'ayant rien à voir avec son homonyme déjà traité dans cette fabuleuse rubrique le mois dernier, le **Snakeman** de l'infatigable Ron Ford (**Crawling Brain**, **Deadly Scavengers**, **Alien Force**) semble bien décidé à marcher sur les traces poisseuses de **La Créature du marais** et, bien évidemment, de **Frankenstein**. Avant sauvé une jeune femme agonisante en lui injectant des molécules de son ADN, une créature mi-homme mi-serpent se retrouve en galère grave. La femme étant devenu aussi moche que lui, v'là t'y pas que nos deux tourtereaux à la peau écailleuse se retrouvent traqués par une meute de chasseurs, après qu'une photo d'eux ait été publiée dans un torchon sensationaliste. Wayne Spitzer, Stuart McKenzie et Tom Olson vont essayer, tant bien que mal, de se dépatouiller d'un film qui s'annonce bien Z comme il faut.

San HELVING

THE HILLSIDE STRANGLER
DEUX HOMMES DANS LA VILLE

APRÈS LES SINCÈRES HENRY 2 ET ED GEIN, CHUCK PARELLO CONTINUE SON AUTOPSIE DU MYTHE DES SERIAL KILLERS AVEC THE HILLSIDE STRANGLER, TOUJOURS INSPIRÉ D'UNE HISTOIRE VRAIE. LA BANDE-ANNONCE LAISSE ENTREVOIR UN FILM BRUT DE DÉCOFFRAGE, ESPÉRONS, SANS L'HABITUELLE DISTANCIATION HUMORISTIQUE...

La série de meurtres commise par deux cousins à Los Angeles à la fin des années 70 semble avoir inspiré plus d'un scénariste de l'autre côté de l'Atlantique. Chris Fisher, déjà auteur de **Nightstalker** sur la vie du tueur Robert Ramirez, livre aussi sa vision du fait divers dans un autre **Hillside Strangler**, avec Clifton Collins Jr (**Traffic**, **Les Lois de l'attraction**) et Brittany Daniel (la série ***Dawson***, **F.B.I. Fausses Blondes Infiltrées** des frères Wayans).

Le projet de Chuck Parello qui, lui, s'annonce hautement plus fréquentable. C. Thomas Howell (l'éternel **Hitcher**, et depuis, 5 à 6 direct-to-DVD par an) y campe Kenneth Bianchi, un simple agent de sécurité qui décide de tenter l'aventure californienne, où il rejoint son cousin Angelo Bueno (Nicholas Turturro, frère de John). Les deux font la paire et se lancent dans la prostitution (un job comme un autre), avant que la petite affaire ne dérape et qu'ils écument les routes à kidnapper, torturer, violer et tuer une quinzaine de filles. Beau programme, qui n'est pas sans rappeler le **Henry** premier du nom de John McNaughton. *« Je voulais, à l'inverse des tueurs un peu fantasques de mes précédents films, que ceux-ci soient réalistes, identifiables, et donc plus déstabilisants. »*, confie le réalisateur. Pari risqué et à moitié réussi selon les premiers échos...

Dernière mouture de la trilogie **Monsters of our Time** mise en place par les producteurs Michael Muscal et Hamish McAlpine, après **Ed Gein** et **Ted Bundy**, **The Hillside Strangler** devait être présenté au dernier marché du film de Cannes, pour être finalement projeté lors du Edinburgh International Film Festival de cet été. Au-delà des impeccables et charismatiques C. Thomas Howell et Nick Turturro, l'ombre du chef d'œuvre de McNaughton plane au-dessus du film de Chuck Parello et de son habituel co-scénariste Stephen Johnston. Difficile pour nos deux compères de s'affranchir du poids d'une œuvre si définitive... Plus proche de l'étude de cas ou de la biographie que du faux documentaire, le film souffre peut-être d'un manque de radicalisme et d'une inconvenable, mais malvenue, ironie. Seule la vraie empathie de Chuck Parello pour son sujet peut réussir à nous convaincre. Tartan Films prévoit une belle édition DVD, avec au choix, la version Unrated ou R-rated (choisis ton camp camarade!), pour le 9 novembre prochain en Zone 1. Chez nous, il faudra attendre le premier semestre 2005.o

Vincent JULÉ

NOTULES ASIATIQUES

→ par Julien SÉVÉON

Un peu de Kitamura, un peu de bis qui tache, un peu de Stephen Chow et une chronique pleine d'expérimental-arty-trash-érotique-engagé pour conclure les Notules Asiatiques de ce mois-ci.

■ On vous avait parlé dans les Notules Asiatiques du numéro 158 de **Khunbor Phee Baa Pha Cha Taak** que les producteurs ont désormais rebaptisé, pour l'export, **Chaos at the Graveyard**. D'ou, c'est plus facile pour vous rappeler et prononcer ce deux. c'est bien plus explicite comme nom (enfin pour nous tous du moins). On en profite donc pour vous passer la nouvelle affiche du film.

■ On avait bien voulu vous concocter un petit « spécial report » sur le nouveau **Godzilla**, mais hélas, pour des raisons totalement indépendantes de notre (bonne) volonté, nous ne pouvons pas le faire. On en s'étendra donc pas plus sur le film pour l'instant, mais on en profite pour signaler que Kitamura devrait s'atteler sous peu à la réalisation d'un **Versus 2**, et que son directeur vidéo, **Longinus**, vient de sortir au Japon. D'une durée de 81 minutes, **Longinus** est un film de SF horrifique dans lequel un groupe de soldats du futur, accompagné d'un blessé grave, se retrouve confronté à un homme qui leur parle de la légende de la lance de Longinus (qui donna le coup de grâce au petit Jésus). Au fil de l'histoire, les militaires devront alors faire face à l'horreur la plus totale.

■ Chang Youn-Hyun (**La Sixième victime**) est de retour avec un polar intitulé **Sans**, dans lequel un flic tuberculeux sous couverture avec un gang reprend du service pour essayer d'innocenter l'un de ses supérieurs accusé d'un accident lié à la drogue.

■ Comme le dit si bien le proverbe cantonais - *Qui aime bien les fous de rondelles, se perd en compagnie aux fous* - Un proverbe très pertinent qui nous permet de faire une transition pour le moins exemplaire. Tiré d'un manga et d'un anime à succès, **Nin Nin** suit les aventures de Kanno Hattori, un apprenti ninja qui se voit confier comme ultime mission (avant de devenir un authentique ninja tout de noir vêtu), de partir vers Tokyo tout en dissimulant son identité. Dès lors, on s'en doute, le jeune ninja ne va pas arrêter de vivre de nombreuses aventures riches en action et en humour.

■ Le nouveau Stephen Chow vient de sortir et il se nomme **Kung Fu Hustle**. Apparemment, le film serait assez loin des productions extravagantes - humour outrancier - pour lesquelles l'acteur-réalisateur est connu. Après le succès international de **Shaolin Soccer**, il semblerait que Stephen tente de jouer une carte plus occidentale dans son approche humoristique, délaissant ainsi ce qui a fait sa marque de fabrique. **Kung Fu Hustle** se déroule durant les années 40 en Chine, et Chow joue le rôle d'un petit brigand qui essaie d'extorquer de l'argent à droite et à gauche. Mais le bonhomme n'est pas très chanceux et essuie des tors de

rejoindre un groupe de bandits, le gang Axe. Mixant à fond sur des effets spéciaux digitaux, **Kung Fu Hustle** offre de nombreuses scènes de combats gargantuesques chorégraphiées par Yuen Woo-Ping et Sammo Hung. On reviendra dessus bientôt.

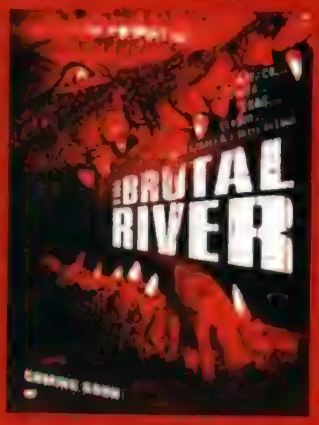
MAGO

UN PETIT RETOUR EN ARRIÈRE AVEC MAGO, FILM CORÉEN SORTI IL Y A DEUX ANS DANS L'INDIFFÉRENCE LA PLUS TOTALE, EN DEHORS DE SON PAYS D'ORIGINE BIEN SÛR.

Dans un lointain passé, douze esprits, issus de la déesse créatrice Mago, vivent en parfaite harmonie avec l'univers qui les entoure. Hommes, animaux et plantes sont tous unis sous le même ciel. Mais l'Homme, en mangeant le raisin rouge, provoque la chute de ce paradis et conduit les douze esprits vers leur perte. Après des siècles de souffrance, ceux-ci décident de se révolter et de punir l'Homme pour tous ses crimes.
À la croisée du film d'art et d'essai expérimental, du vidéo clip géant, du film fantastique, érotique et d'horreur, **Mago** est un plat un peu spécial à avaler et à digérer. Peut-être parce qu'à l'origine du film il y a un poète, Jang Kyung-Ki, créateur du « multipoem », un nouveau genre qui mélange l'image, la poésie et la musique. Et comme tout poète auto-proclamé, Jang est quelque peu prétentieux et déconnecté. Cela s'en ressent d'ailleurs dans le métrage, qui souffre de passages lourdingues, voire carrément ridicules (les douze esprits, nus bien entendu, qui batifolent dans la nature avec en fond sonore une vieille musique d'ascenseur). Bien heureusement, et sinon on n'en parlerait pas ici, **Mago** développe aussi une imagerie fascinante et choc qui réussit à nous faire oublier les défauts de l'expérience. Le montage, très clipesque, ne nous laisse pas une seconde de répit et nous renvoie par flashes à l'univers de Tsukamoto (une superbe scène dans le métro), celui de Borowczyk (le mélange d'érotisme et de considérations un peu plus élaborées) ou encore celui du cinéaste underground coréen Nam Ki-Woong. Le réalisateur Kang Hyun-Il, dont c'est le premier film, a développé un ensemble visuel très riche et iconoclaste (et cohérent de surcroît, ce qui était loin d'être évident) n'hésitant pas à puiser dans des archives documentaires. Pour montrer dans toute sa « splendeur » les méfaits de la surconsommation, du capitalisme et de la sauvagerie de nos sociétés industrialisées, Kang n'hésite pas à nous passer quelques scènes assez insoutenables, comme cette confrontation entre l'un des esprits de la nature et la vision d'abattoirs où des cochons, des daims et des chiens sont tués (officiellement, il est interdit de manger du chien en Corée du Sud, mais comme la pratique a longtemps été courante, certaines habitudes sont restées (1)). Plus douteux, certaines mises à mort semblent avoir été tournées spécialement pour le film (voir notamment ces milliers d'insectes écrasés au début du film, ou ce cerf qui se vide de son sang en fixant la caméra - une image véritablement traumatisante -). L'aspect surdramatisé de certains passages (l'un des esprits se noie dans l'eau polluée après avoir assisté à la mort de poissons et d'oiseaux gazolés) peut parfois paraître

Vendredi, un Européen qui refuse de quitter les lieux tant qu'il n'aura pas retrouvé son mari...

■ Après les serpents, les crocodiles. Ces animaux ont toujours connu un vif engouement dans les productions d'Asie du Sud-Est. En Thaïlande, bien d'eau le dernier jusqu'à avoir donné son nom sur la question, nous peut dire un nouveau film avec un crocodile géant: The Brutal River. Rongor monstrueux (un village se retrouve attaqué par un crocodile géant) et

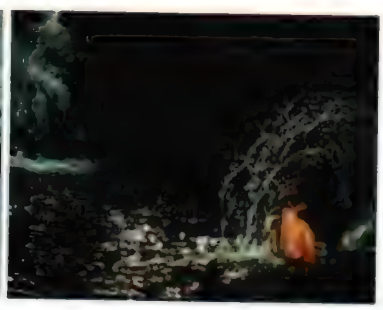


effets spéciaux foirés (en 3D digne d'un vieux Atari) sont les derniers plaisirs de ce film tourné par Anol Vitang-Ngern. Les fans de Z apprécieront...

« too much », mais répond finalement à l'ampleur des dégâts que le film cherche à fustiger. Bien que **Mago** soit profondément ancré dans une tradition de mythes coréens, il est très intéressant de retrouver des parallèles et une imagerie identique à celle de l'Ancien Testament: le paradis perdu, le fruit défendu, la quête pour retrouver l'Eden, etc. Kang et Jang dépassent totalement le cadre de la création locale pour faire de leur film, par sa critique et sa portée, une œuvre universelle. Certains pourront évidemment dénigrer le côté bien pensant de l'entreprise ou la facilité de la démonstration, et clamer qu'on a pas besoin d'être un génie pour montrer les tares du monde moderne... Mais il faut pourtant un certain talent pour réussir à ce que le message, malgré son apparente banalité, parvienne encore à nous remuer et nous marquer. Heureusement, en tout cas, que certains réalisateurs se sentent encore concernés.

Pour ceux que ça intéresse, la campagne promo de **Mago** clamait que dans le film, on comptabilisait 825 personnes toutes nues! Sans rentrer dans de savants calculs, on se rend bien compte que le coup n'était que strictement commercial. Enfin, il reste tout de même quelques très jolis esprits à regarder... Une raison parmi tant d'autres pour découvrir ce petit film, pas exempt de défauts, mais possédant une véritable aura.3

(1) Pour ceux que cela choquent, il faut tout de même rappeler qu'il n'y a aucune différence (et le film le souligne d'ailleurs intelligemment) entre la mort d'un cerf, d'un cochon, d'un bœuf ou d'un chien. La souffrance et la finalité est identique.



生命节拍

Plus de 1500 DVD zone 2

ASIA-DIFFUSION.COM

Le catalogue le plus complet
de FILMS ASIATIQUES
et de JAPANIMATIONS

Photo tirée du film AZUMI de Ryuhei Kitamura édité chez CTV © 2003 Azumi Production Committee. Tous droits réservés

Tous nos DVD sont en français ou en VOSTF
Livraison Express sur notre STOCK 48h
7/7 jours et 24/24 h toute l'année

Paiement CB

ASIA-NET.com

12ÈME ETRANGE FESTIVAL

L'étrange équipe de L'Étrange Festival nous a concocté pour sa douzième édition un sacré programme, mêlant rétros nippones, nuits chaudes et avant-premières déviantes. Le gros morceau de cette édition ? Une projection du Convoi de la peur de Friedkin présenté par Roger Avary lors de sa carte blanche et passé au crible dans le film décrypté de ce mois-ci (voir page 110).

L'Étrange Festival mise de plus en plus sur l'Asie lors de ses rétros... et on les comprend ! Cette année, ce sont deux monstres du cinéma pop nippons qui étaient à l'honneur : Teruo Ishii (voir son interview dans le HS Cinémas d'Asie) et Sogo Ishii. Deux réalisateurs que tout oppose, malgré leur nom de famille commun (mais sans aucun lien de parenté). Le premier a œuvré durant la quasi-totalité de sa carrière pour les grands studios et le second s'est fait un nom en dénigrant les institutions en place et en se plaçant comme l'un des fers de lance du cinéma underground local, allant jusqu'à influencer un certain Tsukamoto. On a donc enfin pu voir sur grand écran dix films couvrant toute la carrière du plus punk des metteurs en scène nippons. **Crazy Thunder Road** (1980) notamment, un film de motard sous acides tourné un peu à la n'importe comment. Si le film a indubitablement (mal) vieilli, il n'en reste pas moins un témoignage très intéressant sur les premiers pas de Sogo Ishii. **Panique au lycée** (1978) est un film que Ishii tourna en collaboration avec Yukihiro Sawada (qui contrôla quasiment tout durant le tournage) suite à une demande de la Nikkatsu. Si Ishii dénigre maintenant le métrage, **Panique au lycée** porte néanmoins les germes de la rébellion du réalisateur. L'histoire, tirée d'un de ses courts-métrages, est assez radicale : suite au suicide de l'un de ses amis, un lycéen abat un prof avant de se barricader dans son école en prenant ses camarades en otage. Un film qui n'a rien perdu de sa violence et de son aspect brûlot social. **August**

Ci-dessous, de gauche à droite :
Trois films de Sogo Ishii : August in the Water, Panique au lycée et Crazy Thunder Road, avec son motard au look très Mad Maxien.

Page ci-contre, de haut en bas :
Asia Argento dans son dernier film, The Heart is Deceitful Above All Things et le documentaire Après la mort.

in the Water (1995) est, quant à lui, un film véritablement à part, autant au sein de la filmographie de Sogo, qu'en raison de son univers décalé. Le film débute comme une romance adolescente, touchante à souhait, avant de s'orienter vers des horizons bien différents lorsque la demoiselle tombe dans le coma et se réveille plus tard avec des pouvoirs extra-sensoriels. Parallèlement, un peu partout dans la ville, les gens tombent, inertes, victimes de la « maladie de la pierre ». Œuvre onirique, dressant, comme souvent dans les films d'Ishii, un portrait désenchanté de la société nippone, **August in the Water** est un film marquant qui mérite amplement d'être découvert. Outre ces rétros maîtresses, le festival présentait un paquet d'avant-premières et d'exclusivités récentes. En vrac, le second long de Asia Argento, **The Heart is Deceitful Above All Things** ; **Aaltra** des Grolandais Benoît Delépine et Gustave de Kervern, un road movie inévitablement unique dans lequel deux victimes d'un accident de travail, devenues paraplégiques, décident de partir trouver le constructeur de la machine qui les a mis dans cet état ; l'insupportable **Tarnation** de Jonathan Caouette, un film qui, justement, ne vaut pas une cahuète ; le documentaire choc **Après la mort** montrant la « vie » des morts anonymes aux States... Bref, une sélection éclectique qui démontre que le cinéma est un vaste univers qui reste encore entièrement à découvrir.

Julien SÉVÉON

EXCALIBUR (1981) DE JOHN BOORMAN, USA

Le jeune Arthur, un peu maladroit, réussit à retirer la mythique épée Excalibur du rocher dans lequel elle était plantée. Grâce à elle, il obtient le pouvoir et la confiance de nombreux guerriers. Cependant, de nombreux problèmes viennent semer le chaos durant son règne.
Excalibur est l'une des adaptations les plus célèbres des mythes de la Table Ronde. Tour à tour lyrique et crépusculaire, le film de Boorman est une référence du médiéval fantastique qui n'a pas pris une ride et offre quelques combats d'une rare beauté.

FREAKSTARS 3000 (2003) DE CHRISTOF SCHLIGENSIEF, ALLEMAGNE

Prenez un groupe d'handicapés mentaux et physiques et faites les participer à une compétition de chant. Qu'obtenez-vous ? ***Star Academy***, ***Pop Star*** et ***À la recherche de la nouvelle star*** ! Comment ça non ? Si, si, je vous assure, on a rarement vu autant de retardés du bulbe sur le petit écran que depuis le lancement de ces émissions débiles. Ah, mais c'est vrai, il est en fait question ici de **Freakstars 3000**, véritable mise en boîte de tous ces shows de m..., où le réalisateur Schligensief offre la possibilité à plusieurs aliénés de sortir un disque. Vous me direz, la différence n'était pas flagrante au premier coup d'œil... En tout cas, le film fait mouche et c'est bien là le principal. Et puis, on a de toute façon beaucoup plus de sympathie pour eux que pour les autres handicapés de la téloche française.

Ci-dessus :
Deux attardés mentaux et physiques prêts à participer à une nouvelle version de *Star Academy* ?
Oui, et c'est dans Freakstars 3000.

APOCALYPSE 2024 (1974) DE L.Q. JONES, USA

Tiré d'une nouvelle de Harlan Ellison, (plus tard reprise par Richard Corben dans une excellente BD), **Apocalypse 2024** suit le jeune Don Johnson (le Sonny Crocket de ***Deux flics à Miami***) accompagné de son chien, sur fond de futur post-apocalyptique. Communiquant par télépathie, les deux sont inséparables, jusqu'à ce que Vic, l'homme, rencontre une femme, espèce en voie de disparition vivant sous terre. Malgré les conseils de Blood le chien, il décide de la suivre dans son univers...
Excellent film de SF post-apocalyptique, **A Boy and his Dog** (titre original) retranscrit fidèlement le travail accompli par Ellison et reste, de par son humour assez décapant, une perle du genre.

L'ÉTRANGE FESTIVAL DE STRASBOURG
DU 20 AU 26 OCTOBRE

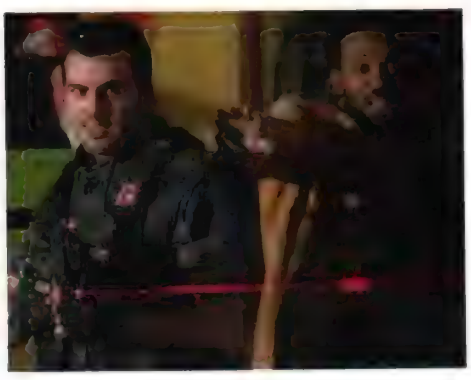
Alors que l'édition parisienne prend fin, la mouture alsacienne de l'Étrange Festival s'apprête à fêter ses dix ans avec, on s'en doute, moult bières et choucroutes. Le Mad Ciné Club nous a donc concocté une programmation qui devrait satisfaire un large public. Du coté des avant-premières, seront notamment projetés **Hair High** (voir ci-contre), le surprenant **Saddest Music in the World** et le film de SF nippon **Casshern** dont on vous a dit le plus grand bien récemment. Du côté des rétros, on pourra (re)voir avec plaisir les excellents **Barbarella** de Roger Vadim, **Phase IV** et **Quest** de Saul Bass, ainsi qu'un certain **Zombie**... Le réalisateur belge Fabrice de Welz (responsable de **Calvaire**, un film qui a fait du bruit à Cannes) se voit, quant à lui, disposer d'une carte blanche où il présentera le méconnu **Tras El Cristal**. L'animation ne sera pas oubliée, et les amateurs pourront voir **Memories** d'Otomo et surtout **Tokyo Godfathers** de Satoshi Kon. Du même Kon (oui, je sais, ce n'est pas très bien amené si on le prononce en Français), on pourra voir sur grand écran sa série télé ***Paranoïa Agent*** (qui a reçu beaucoup d'éloges), ainsi que ***Ghost in the Shell Stand Alone Complex*** de Kenji Kamiyama (responsable de l'animation sur **Jin-Roh**). Du tout bon quoi ! Alors, n'oubliez pas d'aller fêter dignement l'anniversaire avec les joyeux briscards du Mad Ciné Club au cinéma L'Odyssée ! Plus d'infos sur le site : www.madcineclub.com

J.S

RESIDENT EVIL : APOCALYPSE
L'ARMÉE DES NAZES

On y a crû jusqu'au bout, en vain. Soyons clair d'entrée, **Resident Evil : Apocalypse** est le naufrage artistique de cette rentrée, voire même de l'année. Certains préfèrent en rire, tandis que les autres enterrent à jamais leurs espoirs de voir le jeu culte de Capcom dans une adaptation digne de ce nom. Triste constat pour une saga vidéoludique sous influences cinématographiques, et dont la meilleure transposition à l'écran reste sa source d'inspiration première : la trilogie de Romero. Et celle-ci est bien loin du nanar d'Alexander Witt… Car si **Resident Evil : Apocalypse** peut prétendre à l'appellation de « film d'horreur », c'est uniquement grâce à la présence de l'une des figures les plus primitives et emblématiques du genre : le mort-vivant. Cependant, un mort-vivant qui ne croque personne n'en est hélas pas un… Si Anderson avait magistralement loupé le coche dans son approche de la violence, Witt ne fera pas mieux, rendant cette séquelle rapidement hors-sujet, voire totalement obsolète. En clair, ce n'est pas gore pour un sou, les effets spéciaux se résumant essentiellement à quelques dégoulinements de sang ici et là. Pourtant, **Resident Evil : Apocalypse** commence plutôt bien : remontant quelques heures avant le tétanisant épilogue du premier opus, Witt nous décrit, dans un premier temps, la contamination sourde et discrète de la ville de Raccoon par le T-virus. Chargés d'exfiltrer des personnalités et des savants avant qu'il ne soit trop tard, des agents d'Umbrella arrachent de force une petite fille à sa classe. Traçant à toute blinde dans des rues encore calmes, leur voiture est soudainement balayée par un camion. Banal accident de la route aux conséquences désastreuses se dit-on aussitôt… La caméra entre alors par la fenêtre brisée de la voiture pour nous dévoiler ce qui semble être, à ce moment donné, la cause première de la contamination : la petite fille, soutenue par sa ceinture et pendouillant mollement dans les airs. Un plan magnifique, troublant et dérangeant comme le jeu pouvait l'être souvent. Ensuite, c'est le vide abyssale, malgré cet autre plan splendide sur le casque trempé d'un officier de police dans lequel se reflète un zombie… Plan, par ailleurs, entièrement pompé sur la cinématique d'ouverture de **RE2**, le jeu. À part ça, rien ne viendra titiller notre intérêt, ne serait-ce qu'une minute, dans cette histoire en total free-style (Anderson récidive, persiste et signe derrière son clavier d'ordinateur), piochant aveuglément dans tous les épisodes de la série (**RE 2**, **RE : Nemesis**, **RE : Code Veronica**), add-on pourris compris (**RE : Survivor**). En résulte forcément un bric-à-brac de conneries (la fin est un bordel sans nom, même Dahan n'a rien compris), qu'une mise en scène dyslexique (c'est bourré de ralentis saccadés, de flous hideux, parfois les deux en même temps) viendra achever. Un minimum maîtrisée chez Anderson, cette dernière est une notion totalement abstraite chez Witt, à la réputation pourtant acquise en tant que réal de seconde équipe. Quant au Némésis, il nous portera le coup de grâce. Sa première apparition ? Une photo sur un dossier consulté par le général Cain, genre CV de super-méchant, pose dans un photomaton à l'appui. Le gros monstre n'est même pas encore entré dans le champ que déjà, tout le monde se fout de sa gueule. Et lorsqu'il arrive, le pauvre… Attention les zygomatiques, barre de rire à l'horizon ! Fruit improbable d'une liaison entre Casimir et Skeletor, Némésis n'est qu'un gros ballot se dandinant dans les rues de Raccoon, sa grosse mitraillette qui fait boum- boum à la main. Bizarrement, sa pétoire ne fait que des petites taches de sang sur les uniformes d'un commando des S.T.A.R.S. décimé en moins de deux… Mais le clou du spectacle restera, sans conteste, son duel final contre Alice (qui s'offrira, l'espace d'une scène, un hommage involontaire au **Démons** de Lamberto Bava…) avec craquage de doigts et de nuque pré-combat à l'appui. Mouais, finalement, il vaut mieux en rire, même si un sale goût d'amertume nous restera à jamais en travers de la gorge.

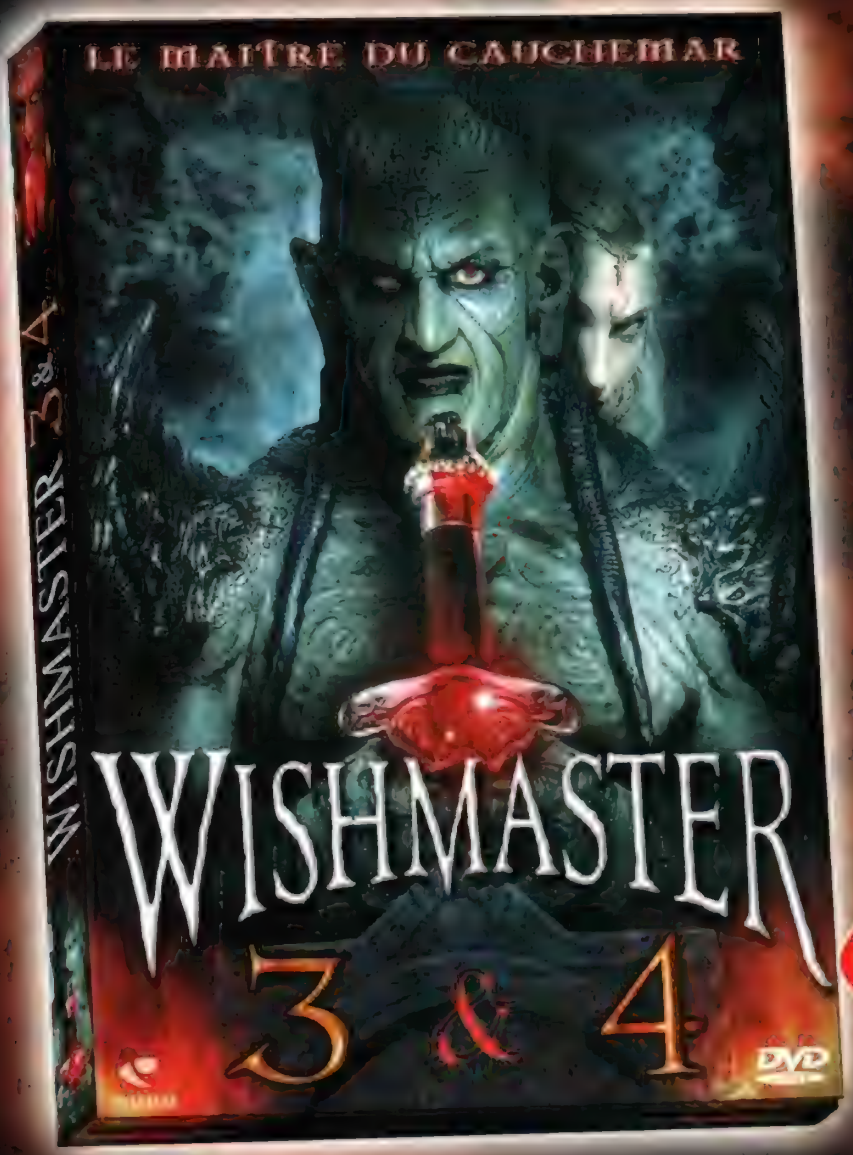
Alexandre BUSTILLO



USA. 2004. RÉAL. : ALEXANDER WITT. SCÉN. : PAUL ANDERSON, D'APRÈS LES PERSONNAGES CRÉÉS PAR YOSHIKI OKAMOTO. DIR. PHOT. : DEREK ROGERS ET CHRISTIAN SEBALDT. MUS. : JEFF DANNA. PROD. : SAMUEL HADIDA, JEREMY BOLT, PAUL ANDERSON ET DON CARMODY POUR CONSTANTIN FILMS, DAVIS FILMS ET IMPACT PICTURES. INT. : MILLA JOVOVICH, THOMAS KRETSCHMANN, ODED FEHR, ZACK WARD, SIENNA GUILLORY, SANDRINE HOLT, MATTHEW G. TAYLOR… DUR. : 1H25. DIST. : COLUMBIA. SORTIE LE 6 OCTOBRE 2004.

LA SUITE DE LA SAGA INITIÉE PAR WES CRAVEN

WISHMASTER



Edition Collector
2 DVD VIDEO

HORRIFIQUE, MACHIAVÉLIQUE ET SARCASTIQUE,
LE WISHMASTER VOUS INFORME DE SON ULTIME RETOUR...

EN VENTE PARTOUT LE 23 SEPTEMBRE 2004

EDITION
Edito

DISTRIBUTION
Fravidis

UN CRIME DANS LA TÊTE
UNE BALLE DANS LE CŒUR

Soyons clairs ! C'est un véritable crève-cœur que de visionner ce **Crime dans la tête** dont l'obsolescence et la bêtise n'ont d'égale que le manque de respect vis-à-vis de l'œuvre originale dont il s'inspire. Si le spectateur ignorant tout de son modèle n'y verra qu'une politique-fiction de bas étage, à la mise en scène digne d'un mauvais téléfilm et au discours faussement subversif, tous ceux qui connaissent le chef-d'œuvre de John Frankenheimer avec Frank Sinatra et Angela Lansbury, célèbre pour sa première heure ouvertement cryptique et la nature inédite de ses rebondissements, tomberont des nues. Conçu comme la simple enquête d'un militaire sur les rêves identiques et récurrents dont sont victimes les survivants de son unité, **Un crime dans la tête** nous fait comprendre, dès le premier quart d'heure, que l'enjeu du film est le lavage de cerveau, ce qui constituait pourtant la principale énigme de l'œuvre originale (la seule question en suspend reste donc : par qui ?). Non seulement Demme supprime-t-il de facto le seul mystère qui aurait pu tenir éveillé l'audience actuelle (pas forcément au courant du sujet) mais encore justifie-t-il ainsi l'absence honteuse du magnifique jeu entre réalité et cauchemar qui faisait tout le sel du métrage de 1962. Un jeu que Frankenheimer pratiquait avec brio, en une mise en scène surréaliste dont la nature énigmatique était gage d'intérêt, avec pour dessein évident la manipulation du spectateur (devenant à son tour une victime paranoïaque). Sans doute trop « complexe » selon les producteurs, cette narration audacieuse, qui refusait le didactisme pour mieux renforcer l'impact de sa révélation finale, a été remplacé par un récit ultra linéaire, si démonstratif (Demme balance des extreme close-up en grand angle à chaque rêve paranoïaque. Quelle finesse !) et si timoré (le personnage qu'incarnait Janet Leigh est réduit à néant) qu'il s'ampute de tout enjeu. La seule fierté de ses auteurs est visiblement la révélation finale, sous forme de métaphore des dérives du Carlyle Group et de ses relations avec les Saoudiens. Michael Moore et William Karel étant déjà passés par là, on ne se mouille pas trop…

Jonathan Demme, dont le dernier sursaut remonte à 1998 (avec le méconnu et brillant **Beloved**), n'est décidément plus, soumettant son film (comme beaucoup d'autres réals d'ailleurs) aux diktats de producteurs sous-estimant l'intelligence du public ou érigeant les projections-tests en force de loi. Mais ce qui énerve n'est pas tant ce nivellement par le bas grossier et prévisible que la façon pathétique dont le film voudrait faire illusion, se drapant des oripeaux de l'activisme politique pour mieux promouvoir son conformisme. Or, c'est au même type de manipulation que se livrent les bad guys du film. Ironie du sort…

Yannick DAHAN

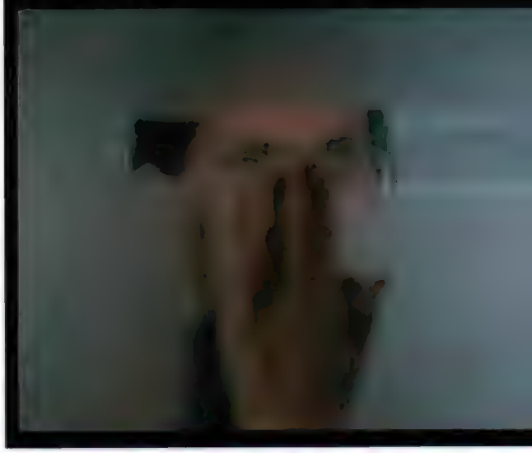
THE MANCHURIAN CANDIDATE. USA. 2004. RÉAL.: JONATHAN DEMME. SCÉN.: DANIEL PYNE, DEAN GEORGARIS D'APRÈS LE SCÉNARIO DE GEORGE AXELROD. MUS.: RACHEL PORTMAN. DIR.PHOTO.: TAK FUJIMOTO. PROD.: TINA SINATRA, SCOTT RUDIN, JONATHAN DEMME, ILONA HERZBERG POUR CLINICA ESTETICO ET PARAMOUNT PICTURES. INT.: DENZEL WAHINGTON, MERYL STREEP, LIEV SCHREIBER, JON VOIGHT, KIMBERLY ELISE, JEFFREY WRIGHT, TED LEVINE, BRUNO GANZ… DUR.: 2H10. DIST.: UIP. SORTIE LE 3 NOVEMBRE 2004.

LES REVENANTS
CONVENTION OBSÈQUES

Les morts reviennent à la vie. Comment les réinsérer dans la société ? À partir de ce postulat, **Les Revenants** se présente comme un croisement entre le film de zombie et le film d'auteur bien de chez nous, laid dans sa forme et soporifique dans son fond. Versant dans le fantastique naturaliste à tendance civique, le film de Robin Campillo propose de limiter l'observation du phénomène à une petite ville de province et de montrer les répercussions de la situation sur la vie privée de quelques personnages. Problème : à aucun moment on ne sent poindre à l'écran le profond bouleversement métaphysique qu'induiraient de tels événements. Résultat : de molles disputes familiales en conseils municipaux apathiques, le film plonge très vite son spectateur dans un ennui doucement dépressif, quelque part entre un épisode de ***Des chiffres et des lettres*** et une virée à la maison de retraite du coin.

Arnaud BORDAS

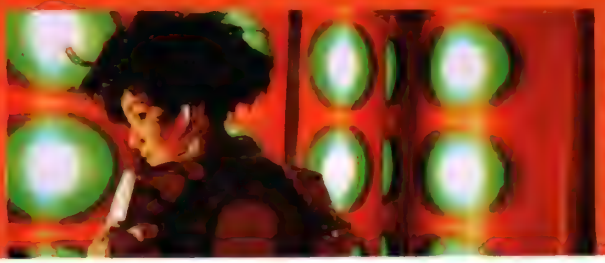
FRANCE. 2004. RÉAL.: ROBIN CAMPILLO. SCÉN.: ROBIN CAMPILLO ET BRIGITTE TIJOU. PROD.: CAROLE SCOTTA ET CAROLINE BENJO POUR HAUT ET COURT, FRANCE 3 CINÉMA ET GIMAGES DÉVELOPPEMENT. INT.: GÉRALDINE PAILHAS, JONATHAN ZACCAÏ, FRÉDÉRIC PIERROT… DUR.: 1H45. DIST.: HAUT ET COURT. SORTIE LE 27 OCTOBRE 2004.



2046
ARNAQUE, FILM ET RIEN-À-DIRE…

Vaisseaux spatiaux, cendres intergalactiques, cyborgs hors d'usine, extraterrestres bellâtres, voilà un peu ce que vous ne trouverez pas dans **2046**, le nouvel avatar psychédélique de 5h de Wong Kar Wai qui se déroule en fait durant les années 60. Disons le tout de suite : **2046** est une arnaque. Un film conçu entièrement pour plaire au public occidental, recyclant copieusement les précédents ouvrages de Wong, en poussant ceux que lui ou presse de se faire (re)connaître en Occident (que voulez, par la référence à son excellent **As Tears Go By**). À l'origine, le projet **2046** devait dresser le portrait de la situation à Hong Kong 50 ans après la rétrocession, le gouvernement de Chine Populaire ayant promis de ne rien changer à la ville pendant cinq décennies. On est [illegible] d'une bien loin de ça, et **2046** n'est plus qu'une bande-annonce de **In the Mood for Love** (même époque, mêmes actrices, même ambiance, même musique…). On aurait pu croire que Wong Kar Wai inventait son univers, que sous les actrices presque interchangeables, les costumes différents, les décors [illegible] se cachait un univers, une vision, une [illegible]. Mais non, rien de tout ça. Wong Kar Wai ne fait que se recycler, sans aucune idée, sans aucune envie, sans aucune inspiration. Il ne fait que se copier lui-même, comme si, après avoir [illegible] le sujet du film, tout comme ce qu'ils allaient jouer par la suite. Et tout cela se ressent clairement dans le montage : répétitif, confus et ennuyeux. **2046** n'est qu'un brouillon maladroit et malsain qui ne mérite à contempler que les amateurs des pubs pour Christian Dior.

Julien SEVEON



CHINE. 2004. RÉAL.: WONG KAR WAI. SCÉN.: WONG KAR WAI. DIR.PHOT.: CHRISTOPHER DOYLE, LAI YIU FAI ET KWOK PUN LEUNG. MUS.: PEER RAABEN ET SHIGERU UMEBAYASHI. PROD.: WONG KAR WAI POUR BLOCKBUSTER ENTERTAINMENT, BLOCK 2 PICTURES, JET TONE FILMS ET BLOCK 2 PICTURES. INT.: TONY LEUNG CHIU WAI, DONG KAR WAI, FAYE WONG, FARIDA RAMBALDI… DUR.: 1H59. DIST.: DCEAN FILM. SORTIE LE 20 OCTOBRE 2004.

LE FILM D'HORREUR QUI A MARQUÉ LE SPÉCIALISTE DU GENRE :
WES CRAVEN

Une plongée dans l'horreur
de Carpenter ou Cronenberg
Le Figaro

MAY

UN FILM DE
LUCKY McKEE

UN FILM CHOC !

Son : DIGITAL dts SURROUND et DOLBY DIGITAL 5.1

Commentaire audio du réalisateur.
Bandes-annonces.
Livret exclusif de 24 pages autour du film.
Un opus incontournable pour tous les fans !

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

LE 20 OCTOBRE, VOUS ALLEZ TREMBLER !

nova
MAGAZINE
www.novaplanet.com

GANG DE REQUINS

LA MER À BOIRE

La rancœur de Jeffrey Katzenberg vis-à-vis de l'empire Disney commence littéralement à prendre des allures embarrassantes avec ce **Gang de requins** qui débarque, tout juste un an et demi après **Le Monde de Nemo**, avec un concept a priori similaire. Bien sûr, le parallèle entre les deux œuvres s'arrête aux éléments marketing (la mer, les poissons) et les méthodes diffèrent d'ailleurs totalement. En termes critiques, il serait évidemment injuste de comparer les deux films, même si la production de **Gang de requins** a été lancée de façon opportuniste (tout juste deux mois avant la sortie du Pixar), ce qui sous-entend, entre autres, que le projet a été fait à toute berzingue et cela s'en ressent stylistiquement parlant. Déjà, on se doute que ce **Gang de requins** n'a pas besoin d'un comparatif pour sombrer, de lui-même, dans les tréfonds, même s'il ne les atteint pas comme l'aberrant **Shrek 2**, Palme d'Or du nettoyage par le vide cette année.

Si le casting laisse entrevoir un croisement improbable entre ***Le Prince de Bel-Air*** et **Les Affranchis**, le résultat, quant à lui, ne dépasse pas ce concept de base (dur de faire cohabiter une sitcom de merde avec l'un des plus grands films américains de ces 20 dernières années). Ainsi, le scénario perd en qualité d'écriture ce que le film gagne en « performances »: les principaux ressorts comiques reposent, en effet, sur la personnalité des stars venues ici s'auto-parodier, quand il ne s'agit pas de tordre nos habitudes pour en offrir un pendant sous-marin… Bien sûr, on peut appeler ça une critique de la société moderne – matinée de références interdites aux moins de 12 ans (***Les Sopranos***, **Le Parrain**, **Les Dents de la mer**) – si on veut, mais ça n'excusera en rien la fainéantise culturelle de ce projet « flinstonesque ». Un projet, qui se donne quand même des airs usurpés de spectacle pour adultes (donc forcément au-dessus de tout soupçon pour un dessin animé), tout en mâchant ses références pour que le spectateur ne se sente pas trop con. In fine, c'est cependant la morale de **Gang de requins** (le héros Oscar apprendra, en croisant des requins mafieux, que sa soif de reconnaissance lui fera perdre les valeurs les plus simples) qui révèle le manque d'honnêteté global du projet. Car il s'agit quand même de faire interpréter à Will Smith (l'homme le moins ambitieux du monde comme chacun sait…), le rôle du candide. Pour se rassurer, on dira que ça vaut quand même mieux que « l'éloge du beauf qui n'a pas évolué en deux films » proposée par **Shrek 2**. Enfin, ça tendrait quand même à justifier le temps perdu devant de telles inepties…

Stéphane **MOÏSSAKIS**

SHARK TALE. USA. 2004. RÉAL.: VICKY JENSON, ERIC BERGERON ET ROB LETTERMAN. SCÉN.: ROB LETTERMAN, DAMIAN SHANNON, MARK SWIFT ET MICHAEL J. WILSON. MUS.: HANS ZIMMER. PROD.: BILL DAMASCHKE, JANET HEALY, ALLISON LYON SEGAN ET JEFFREY KATZENBERG POUR DREAMWORKS ANIMATION ET PDI. VOIX (VO): WILL SMITH, ROBERT DE NIRO, RENÉE ZELLWEGER, JACK BLACK, ANGELINA JOLIE, MARTIN SCORSESE, PETER FALK, DOUG E. DOUG, ZIGGY MARLEY… DUR.: 1 H 32. DIST.: UIP. SORTIE LE 13 OCTOBRE 2004.

ARSÈNE LUPIN

NI VU, NI CONNU, J'T'EMBROUILLE

Le Dernier d'Arsène Lupin (*La Comtesse de Cagliostro*) n'est pas l'une des nombreuses autres aventures légères écrites par le grand Maurice Leblanc, les premières datant déjà d'un quart de siècle. Sorti en 1906, *Le Bouchon* (*Arsène Lupin en cavale*) publiait sa 13e aventure sur 21 lorsque parut cette nouvelle aventure en 1921. Série de gaieté servant sur la jeunesse du gentleman cambrioleur et sur ses aventures sentimentales avec une vedette aristocrate et immortelle, *La Comtesse de Cagliostro* était avant tout conçu comme l'apothéose brillamment d'un personnage désormais mythique mais aussi un monstre. Le propre du film de Salème (tout de même le premier long métrage consacré par les détenteurs de [illegible] officiels à une nouvelle franchise par les ayants de Lupin. Préférant installer une chronologie détendue autour [illegible] que d'imposer un univers, **Arsène Lupin**, par son dynamisme, n'est [illegible] à aucun moment de travailler le potentiel [illegible] de son héros. La cohérence du personnage, son duo d'adoption, ses [illegible] quotidiennes, font un excellent prétexte [illegible] que de suivre bénévolement, comme lors de cette scène [illegible] où Lupin effectue un [illegible] qui rappelle le divertissement du [illegible] **Vidocq** en s'aidant [illegible] des explications terriblement redondantes [illegible] de l'énigme des trois cruelles [illegible] le flashback [illegible] sur la mort du père). Dans tout ce [illegible], la personnalité de Lupin se révèle à celle d'un jeune cinglé [illegible], débarrassé de ses [illegible] d'ombre, de ses [illegible] anachroniques et de son [illegible] profondément [illegible] (son [illegible] avec [illegible] Lupin – [illegible] – le [illegible]). Vous l'avez compris, après **Vidocq** et **Belphégor** (de même [illegible]), **Arsène Lupin** est une nouvelle occasion de se demander si nos producteurs vont un jour réaliser le premier [illegible] digne de nos héros patrimoniaux et arrêter de [illegible] dans des adaptations [illegible], mal [illegible] et mal [illegible].

Arnaud **DUBOIS**

FRANCE. 2004. RÉAL.: JEAN-PAUL SALOMÉ. SCÉN.: JEAN-PAUL SALOMÉ ET LAURENT VACHAUD, D'APRÈS LES PERSONNAGES CRÉÉS PAR MAURICE LEBLANC. DIR. PHOT.: PASCAL ROQUE. MUS.: [illegible]. PROD.: STÉPHANE MARSIL POUR [illegible] FILMS ET TF1 FILMS PRODUCTION. INT.: ROMAIN DURIS, KRISTIN SCOTT THOMAS, PASCAL GREGGORY, EVA DARLAN, ROBIN RENUCCI, MATHIEU CARRIÈRE… DUR.: 2H40. DIST.: [illegible]. SORTIE LE 13 OCTOBRE 2004.

"Le chaînon manquant entre Takeshi KITANO et John WOO."
LES INROCKUPTIBLES

DEAD OR ALIVE

DÉCOUVREZ LA TRILOGIE CULTE DE TAKASHI MIIKE (AUDITION, GOZU)

- SON 5.1 DOLBY DIGITAL
- ENTRETIENS AVEC TAKASHI MIIKE : À PROPOS DE LA TRILOGIE, LA CENSURE PAR MIIKE
- ELECTRIC YAKUZA GO TO HELL (52 MN) • PRÉSENTATION DE LA TRILOGIE
- BANDES-ANNONCES • FILMOGRAPHIES

EN DVD ET COFFRET TRILOGIE 4 DVD

13ème RUE LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

Ciné Live

OUI

WILD SIDE VIDEO

POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDEPROJECT.COM

AUDITION © Pretty Pictures 2004 et Kadokawa Daiei Pictures, Inc. 1999

ETERNAL SUNSHINE OF THE SPOTLESS MIND

JE T'AIME, MOI NON PLUS

Il est étonnant de voir deux personnalités aussi extraverties que celles de Michel Gondry et Jim Carrey s'associer à un projet sur lequel ils vont mettre leur « fond de commerce » en veilleuse. En effet, que le premier soit un as du renouvellement visuel et le second un génie du comique physique importe finalement peu dans **Eternal Sunshine of the Spotless Mind**, puisqu'ils se mettent entièrement au service du script de Charlie Kaufman. Et si le pitch émane de Gondry lui-même, comme s'il s'agissait d'un cadeau offert à l'auteur de **Dans la peau de John Malkovich** et **Confessions d'un homme dangereux**, le film porte avant tout la griffe du scénariste, comme le confirme le résumé suivant: Joel (Jim Carrey) est déboussolé. Il vient de rompre avec Clémentine (Kate Winslet) et ses efforts pour la reconquérir ne mènent nulle part puisqu'elle ne semble plus le reconnaître. En cherchant à comprendre le pourquoi du comment, il découvre alors que celle-ci a fait appel à la société Lacuna pour effacer de sa mémoire les souvenirs liés à leur vie en couple. Fou de désespoir et conscient qu'il ne pourra jamais récupérer l'amour de sa vie, Joel décide de subir la même opération et prend les précautions nécessaires auprès du même organisme. Mais lorsque les techniciens de la société procèdent à l'effacement progressif des souvenirs liés à Clémentine, Joel, dans un état inconscient, résiste et décide de se battre mentalement pour les garder jusqu'au dernier.

La frontière (souvent décrite) entre le réel et le fantasme chez Kaufman nécessite une mise en place faussement « neutre », ce que Gondry semblait avoir oublié sur **Human Nature**, cherchant à tout prix à se l'approprier par des astuces visuelles reprises de ses précédents travaux. Conscient (ou pas) de la beaufitude de ce premier essai idiot (ce qui est difficilement compatible avec Kaufman), Gondry rectifie ici le tir par une entrée en matière (la rencontre entre Joel et Clémentine) d'autant plus touchante qu'elle s'abandonne presque entièrement à la sobriété de l'écriture. La note d'intention est donnée ici: peu d'écarts visuels (ou justifiés) étant à prévoir lorsque **Eternal Sunshine…** rentre dans le vif du sujet, à savoir le mental de Joel (façon exploration de la psyché comme dans **Dans la peau de John Malkovich**, mais sur une heure). Le film se borne donc à l'intelligence évidente (que certains qualifieront de roublardise) de son script à tiroirs, aucun sentiment d'urgence (il faut préserver les souvenirs coûte que coûte) n'étant instauré par la mise en scène jusqu'au très beau dévoilement du climax émotionnel. Humilité de la part de Gondry? Possible et c'est tout à son honneur, mais malgré les qualités de **Eternal Sunshine…**, on attend le projet sur lequel il se mettra enfin sur un pied d'égalité avec Charlie Kaufman. Le prochain?

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2003. RÉAL.: MICHEL GONDRY. SCÉN.: CHARLIE KAUFMAN. DIR. PHOT.: ELLEN KURAS. MUS.: JON BRION. PROD.: STEVE GOLIN ET ANTHONY BREGMAN POUR ANONYMOUS CONTENT, THIS IS THAT ET FOCUS FEATURES. INT.: JIM CARREY, KATE WINSLET, ELIJAH WOOD, MARK RUFFALO, KIRSTEN DUNST, TOM WILKINSON, THOMAS JAY RYAN, JANE ADAMS... DUR.: 1 H 48. DIST.: UIP. SORTIE LE 6 OCTOBRE 2004.

SAMARIA

FEMMES, JE VOUS AIME

Kim Ki-Duk a beaucoup été critiqué pour sa vision très misogyne et machiste de la femme (prostituée ou subissant tous les désirs de l'homme…). Ceci explique peut-être la tournure de **Samaria**, dans lequel le réalisateur met en scène un père qui découvre que sa fille, adolescente, se prostitue, à l'image de sa meilleure amie morte il y a peu… Si le film porte encore un cachet choc (une lycéenne qui vend son corps, ce n'est tout de même pas un conte de fées), on est cependant loin du caractère bien plus rentre-dedans des films précédents de Kim Ki-Duk. Sombre et violent (vous vous doutez bien que le père pète les plombs à un moment…), **Samaria** marque la première véritable réflexion du réalisateur sur le rôle de la femme dans la société coréenne. Une remise en question personnelle ou une tentative de brosser le public ou les critiques dans le sens du poil? Seul Kim Ki-Duk le sait… L'expérience mérite, en tout cas, amplement le détour.

Julien SÉVÉON

CORÉE DU SUD. 2004. RÉAL.: KIM KI-DUK. SCÉN.: KIM KI-DUK. DIR.PHOT.: SUN SANG-JAE ET SANG-JAE SEON. MUS.: PARK JI ET JI-WOONG PARK. PROD.: JEONG-MIN BAEK POUR KIM KI-DUK FILM. INT.: LEE UHL, KWAK JI-MIN, SEO MIN-JUNG... DUR.: 1H35. DIST.: WILD SIDE FILMS. SORTIE LE 27 OCTOBRE 2004.

5 ENFANTS ET MOI

BIGDIL : LE FILM

Vous comptez vous procurer enfin un cinéma, la mairie? C'est presque chose faite avec ce **5 enfants et moi** et son monstre aux flatulences bucoliques et à l'accent pied noir. Croisement entre Roger Hanin et Bil du *Bigdil*, ce génie des sables (comme ils disent dans le film) va exaucer les vœux les plus fous de 5 moufflets, plus têtes-à-claques les uns que les autres. Faut dire que c'est pas la joie pour ces marmots abandonnés par leur père parti au loin et largués par leur mère au beau milieu des coins

perdus dans un motel tenu par Michou [illegible] Braugh). Le p'tit gars qui a commencé à [illegible] prépubescence, prenant bien vite [illegible] qu'il a bossé avec le grand Jim Henson. Le problème, c'est que le couple dans le film est [illegible] psychologique. L'hésitante en [illegible] Laugé, [illegible] et [illegible] [illegible] Jeanne. Allez-hop, on oublie le [illegible] et on [illegible]

Fausto FASULO

FIVE CHILDREN AND IT

GB. 2004. RÉAL.: JOHN [illegible]. SCÉN.: DAVID SOLOMON D'APRÈS LE LIVRE DE EDITH NESBIT. DIR.PHOT.: MICHAEL BREWSTER. MUS.: DAN [illegible] (CORNISH. PROD.: NICK HIRSCHKORN, LISA HENSON ET SAMUEL HADIDA POUR JIM HENSON COMPANY ET CAPITOL FILMS. INT.: JONATHAN BAILEY, JESSICA CLARIDGE, FREDDIE HIGHMO[illegible] [illegible]. DUR.: 30[illegible]. METROPOLITAN FILM EXPORT. SORTIE LE 20 OCTOBRE 2004.

"UN COCKTAIL EXPLOSIF À FAIRE REVENIR LES MORTS" LE PARISIEN

JEAN RENO

BENOIT MAGIMEL

CHRISTOPHER LEE

LES RIVIERES POURPRES 2

LES ANGES DE L'APOCALYPSE

UN FILM DE OLIVIER DAHAN SUR UN SCÉNARIO DE LUC BESSON

DVD

- Le film en dts plein débit
- Tous les SUPPLÉMENTS en 16/9 sonorisés en 5.1 • Making of
- Scène coupée • Film-annonce

ÉDITION LIMITÉE 2 DVD

- Le film en dts plein débit
- Tous les SUPPLÉMENTS en 16/9 sonorises en 5.1 • Le film en DVD ROM haute définition (pour PC 3 Ghz)* Making of
- Scène coupée • 3 courts métrages
- Reportages sur les armes, les cadavres, le design sonore, les décors, la lumière.

EN VHS, DVD & ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE LE 6 OCTOBRE 2004

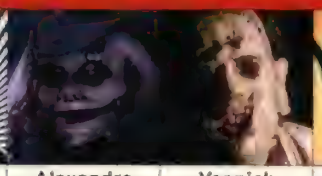
mcm

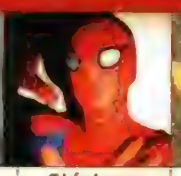
Europe 2

STUDIO CANAL

AVIS CHIFFRÉS

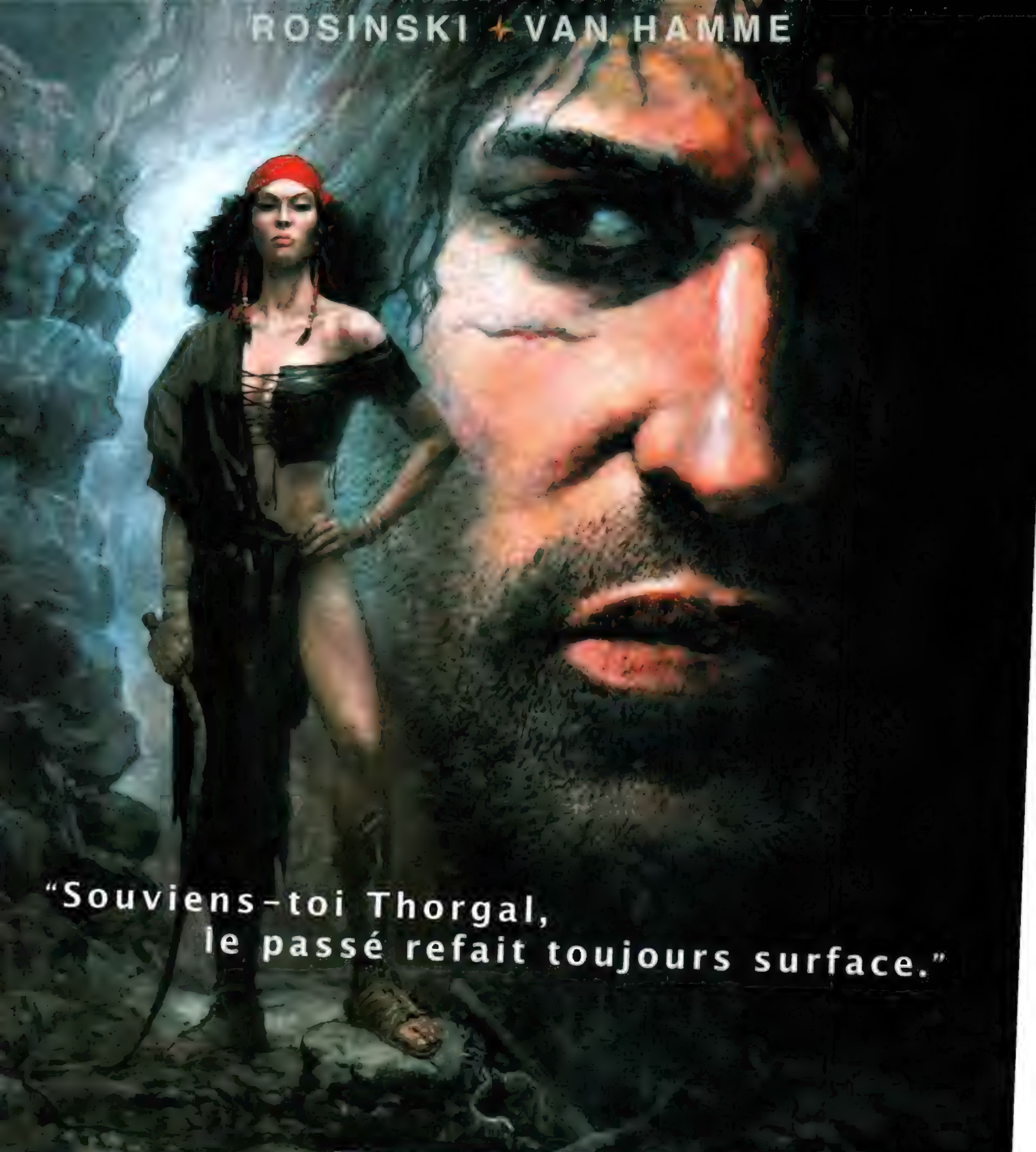
0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.





	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Julien Dupuy	Damien Granger	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier
ALIEN VS. PREDATOR	2 Faible mais parfois rigolo.	1 Un concept basé sur le plaisir pour un résultat débouchant sur une énorme frustration. Moche.	2 Waahh, mortel ce film ! Vivement E.T. Vs. Chewbacca.	0 C'est Lassie en Antarctique avec le Predator dans le rôle du clébard ! La honte...	2 Ça ferait un pilote de série télé plutôt correct.	0 Un film tout simplement insultant pour tout bon fan de genre (et des deux franchises) qui se respecte.	0 Deux franchises niquées d'un coup sec et sans vaseline !	
CABIN FEVER	3 Un vrai fan rend hommage à Evil Dead. Pas le talent de Raimi mais l'enthousiasme est là.	0 C'est nul et en plus, ça la ramène... Un authentique film-à-claques pour bobos en mal de sensations.	5 C'est pas le film d'horreur de l'année mais à coup sûr celui de l'été. Plus j'y repense, plus j'aime ce trip bien dégueu...			2 Complètement raté, et trop prétentieux pour être sympathique.	2 Eli Roth se réfère à des bouses des années 80. Faut donc pas s'étonner de la tronche de son film.	4 Tous les ingrédients de la grosse bouffonnerie : seins, sang et zombies.
CATWOMAN		0 Laid, vulgaire, ridicule et ronge-tête au possible. Blatch attitude !	0 Oh putain, ça fouette grave ici ! Faut changer la caisse du chat les mecs...	0 Miaule toujours...	0 La honte !	0 Qu'on lui envoie un pit-bull à cette sale chatte !	0 Même Garfield fait plus comics que ce truc !	2 Comme quoi, c'est pas facile d'adapter un personnage de comic-book au cinéma.
COLLATERAL	5 Michael Mann n'est jamais aussi bon que dans le polar dur, froid et sans pitié. Aussi bon que Manhunter.	6 Derrière cette excellente série B se cache le projet couillu et terminal d'un artiste immense.	5 Boum par la fenêtre : là, Tom mériterait de l'avoir, sa putain de statuette dorée.	6 Plus qu'un très grand polar : une œuvre poignante sur l'indifférence et l'inaction. Envoûtant !	3 Michael Mann cachetonne. Jamie Foxx est une erreur de casting. Sinon, ça va.	4 Très sympa, mais l'utilisation de la HD limite grave la mise en scène. Dommage, pour du Michael Mann !	4 Quand on compte parmi les meilleurs, on ne se contente pas de faire juste « bien ».	4 Impeccable, bien que manquant d'explosivité.
HELLBOY DIRECTOR'S CUT		6 10 minutes de plus avec un ami, ça ne se refuse pas...	6 Le gros génie nous ressert un peu de rab. Pas franchement essentiel mais le résultat est toujours aussi magnifique !		6 Le chef-d'œuvre absolu se cache entre les deux versions. Ça ne m'a pas empêché de pleurer encore un coup.	4 Un film qui ressemble plus volontiers à une excellente suite.	6 Encore plus de détails, encore plus de plaisir !	5 Ah, ben voilà, d'un coup c'est mieux !
INFERNAL AFFAIRS	5 Un polar de HK à l'ancienne. On aime toujours			6 Un chef-d'œuvre absolu qui, aux côtés de Collateral et Man on Fire, nous prouve que cette rentrée est bénie par les dieux du polar !	4 Un polar hongkongais qui possède des qualités habituellement absentes des polars hongkongais.	6 Un polar hong-kongais qui n'a rien à envier aux meilleurs Tsui Hark ou John Woo. Ça faisait longtemps !	4 Bon petit polar, mais Scorsese devrait faire mieux sans problème avec son remake...	5 Du HK comme au bon vieux temps, snif !
I ROBOT	4 Deux films en un, un pur film de SF hardcore passionnant et un blockbuster plus classique. Drôle de mélange...		3 Proyas troque son futal en cuir contre une paire de Converse. Pas sûr que l'on gagne au change.	4 Un actioner de SF old school vraiment fun, même si Proyas n'a pas eu les coudées franches.	3 Un « Will Smith's movie » avec quelques beaux morceaux de réalisateur dedans.		4 Un vrai blockbuster dont les menus défauts sautent aux yeux, mais dont les nombreuses qualités se savourent.	3 Le film débarque en salles avec pile dix ans de retard.
LOVE OBJECT				3 Après Willard et May, un nouveau regard déjanté sur les affres de la frustration, desservi par une mise en scène démonstrative.			2 Déjà fait, déjà vu et déjà oublié...	
MAN ON FIRE	4 Polar sauvage d'un Tony Scott de plus en plus frappé. Dommage que la fin soit trop mélo...	5 Moins abouti que Spy Game, mais voilà quand même un bon gros film de dur qui carbure à la testostérone non-coupée.	5 Boum dans les fesses : là, Denzel la mérite sa putain de statuette dorée.	6 Une histoire d'amour magnifique dans un maelström de violence hardcore. Le chef-d'œuvre de Tony Scott !!!		5 On l'aura finalement eu le Punisher ! (Gale, prends-en de la graine). Tony Scott réalise désormais de vrais très bons films.	6 Bienvenue dans l'ère du polar hard-boiled hyperbolique !	3 Le petit Scott va finir comme son grand frère, dommage.
OLD BOY	6 Fascinant, pervers, méchant. Pas loin de la perfection. Une bombe.			5 Un chemin de croix superbement filmé mais atroce et éprouvant, à qui il manque une certaine résonance qui justifierait son sadisme.	6 Un chef-d'œuvre terrassant, la confirmation d'un très grand réalisateur.	6 Une descente aux Enfers superbement maîtrisée d'un bout à l'autre. Époustouflant !	5 Tour à tour ludique et dérangeant, du vrai cinoche d'exploitation qui en a.	6 Thriller vraiment méchant, mais alors vraiment, vraiment...
RESIDENT EVIL : APOCALYPSE	1 Film de zombie sans zombie. Gros Z ni fun ni sexy. Fait passer le premier pour un chef-d'œuvre.	0 Alexander Witt, retenez bien ce nom...	1 Même la version Gameboy fait plus flipper que ce truc torché par des ingrats. Attention. Craignos Monster inside.	0 STAAAAARSSSS !!!!... J'en ris encore !	0 Un sérieux prétendant au pire film de l'année.		0 Le film qui fait passer des vessies pour des vessies...	3 On est encore loin d'approcher les qualités du jeu, mais Milla a de jolies jambes...
STEAMBOY		6 Racé, exigeant, trépidant et sans équivalent dans l'animation actuelle. Encore plus fort qu'Akira !		4 Très beau, très froid, très long. Une heure de boulons qu'on dévisse et de jets de fumée, ça me fait le même effet qu'un Lexomil. Désolé...	5 Derrière ses airs de blockbuster apocalyptique, un film concept incroyablement culotte.		6 Un idéal de cinéma d'aventures qui perdure dans un générique final à pleurer de beauté !	6 Otomo surpasse Pixar sur leur terrain. Coup de pied dans les testicules en prime !
LE VILLAGE	3 Magnifiquement filmé mais bête comme mon pied gauche.	1 Grosse fatigue pour Shyamalan et grosse remise en question à prévoir pour son prochain film. Wait and see...	1 Witness 2, un film de M. Night Shame-on-you. Presque insultant de la part d'un tel auteur.	3 Une très belle première heure gâchée par un double twist artificiel et contraint.	1 Non seulement c'est mauvais, mais en plus ça sent le rafistolage de dernière minute.	1 Sans conviction. Shyamalan s'en remet à la facilité et nous prend pour des gogols. Alors nous, pas contents !	2 Malgré deux/trois scènes, une vaste fumisterie qui prend son spectateur potentiel de haut...	4 La formule est toujours la même, mais c'est tellement bien foutu...

ROSINSKI + VAN HAMME



"Souviens-toi Thorgal,
le passé refait toujours surface."

DISPONIBLE
AU RAYON BD
DÈS LE 23 OCTOBRE

THORGAL

KRISS DE VALNOR

LE LOMBARD

www.thorgal.com

ManMoving
msn.fr

Tout savoir sur l'actualité des DVD chaque mois

- Allez les p'tits gars, vous sortez vos stylos et vous me remplissez ces bulletins d'abonnement à Mad Movies ! Et plus vite que ça, sinon je vous envoie Milla Jovovich ! - Pitié m'sieur ! Faut signer où ?

Choisissez la durée de votre abonnement

OFFRE DÉCOUVERTE 6 NUMÉROS
20 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 20 € AU LIEU DE 25,80 €
Je recevrai en cadeau 1 ancien numéro au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE FIDÉLITÉ 11 NUMÉROS
33 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 31 € AU LIEU DE 47,30 €
Je recevrai en cadeau 2 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE PASSION 22 NUMÉROS
45 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 52 € AU LIEU DE 94,60 €
Je recevrai en cadeau 3 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

❑ **Oui,** je m'abonne à **Mad Movies** et je choisis l'offre
❑ DÉCOUVERTE ❑ FIDÉLITÉ ❑ PASSION

Ci-joint mon règlement à l'ordre de CPF/Mad Movies par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés)
❑ carte bancaire

|_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Date d'expiration : |_|_|_|_|
Mois/Année

Date/Signature obligatoire

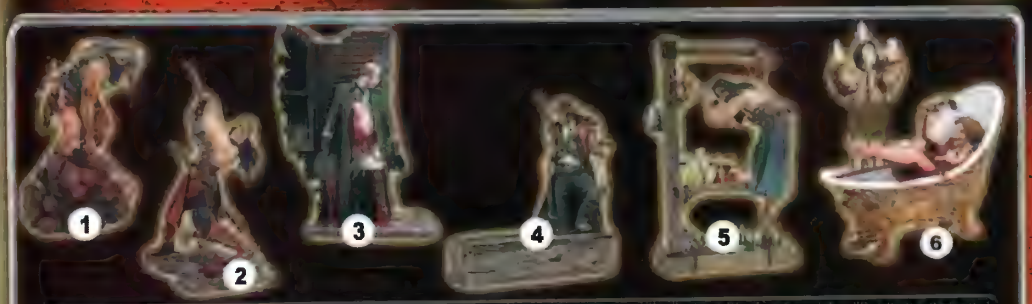
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies**
Je choisis le(s) n° d'**Impact**

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
• Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
• Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :
6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

❑ «Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

TOYSTAR



Figurines Monsters 3 : 18 € (1) Attila the Hun (2) Vlad the Impaler (3) Jack the Ripper (4) Billy the Kid (5) Rasputin (6) Elizabeth Bathory

(1) Legolas 50 cm : 55 € (2) Aragorn 50 cm : 55 €

The Crow 50 cm : 55 €

Figurine Clive Barker's Infernal Parade : 18 € (1) Toy Requiem (2) The Sabbatticus (3) Mary Slaughter (4) Golem Elijah (5) Family of Freaks (6) Bethany Bird

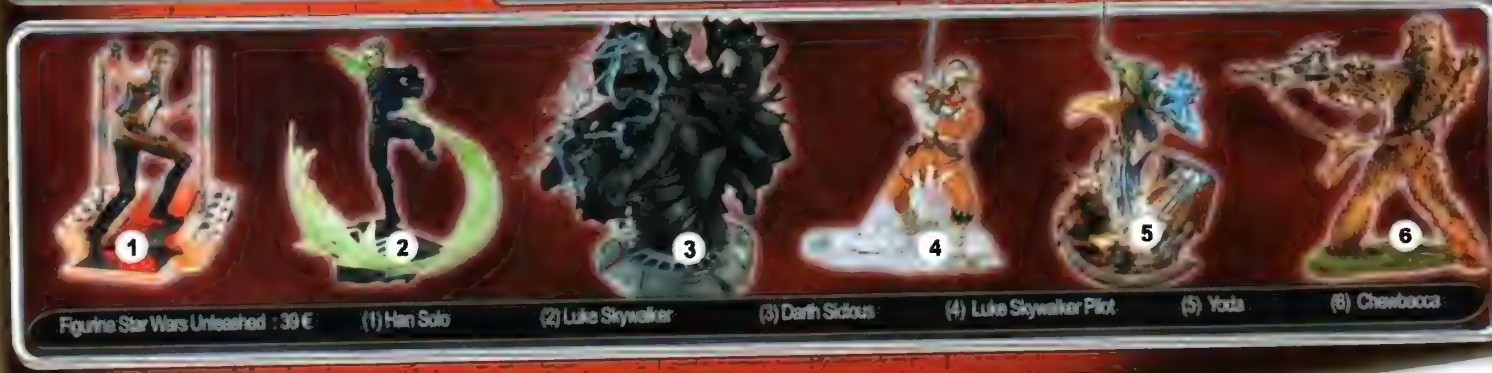
Figurines Spawn Reborn 2 : 18 € (1) Cyber Spawn (2) Raven Knight (3) She-Spawn 2 (4) Mandarin Spawn (5) Interlink Spawn (6) Manga She-Spawn

PACK SPECIAL : 1+2+3+4+5+6 = 95 €

Spawn 10th anniversary : 30 €

(1) Obi Wan Mini Lightsaber : 55 €
(2) Luke Skywalker Mini Lightsaber : 59 €

Figurine Spawn 25 : 18 € (1) Raven Spawn hsl.011 (2) Hell spawn hsl.005 (3) The Redeemer i.117 (4) Sam & Twitch sti.22



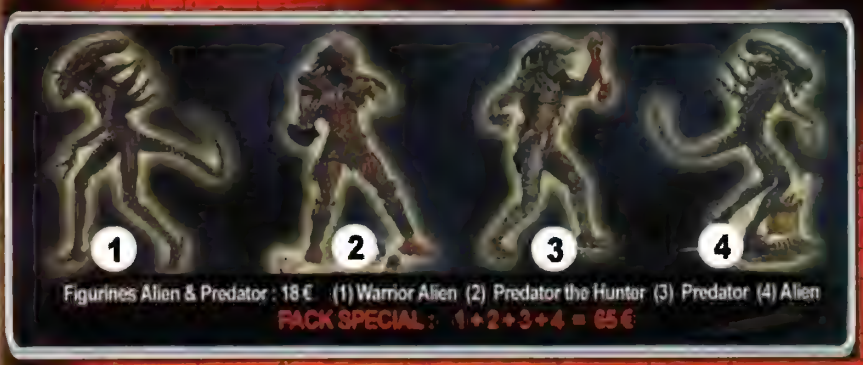
Figurine Star Wars Unleashed : 39 € (1) Han Solo (2) Luke Skywalker (3) Darth Sidious (4) Luke Skywalker Pilot (5) Yoda (6) Chewbacca

Tous les personnages © de leurs propriétaires respectifs Tous droits réservés.

TOYSTAR

Frais de port 5€
A partir de 50€ d'achat
les frais de port sont offerts

Comics VO / VF
ArtBooks - TPB - etc...
1 U.S Dollar = 1.10 €uros

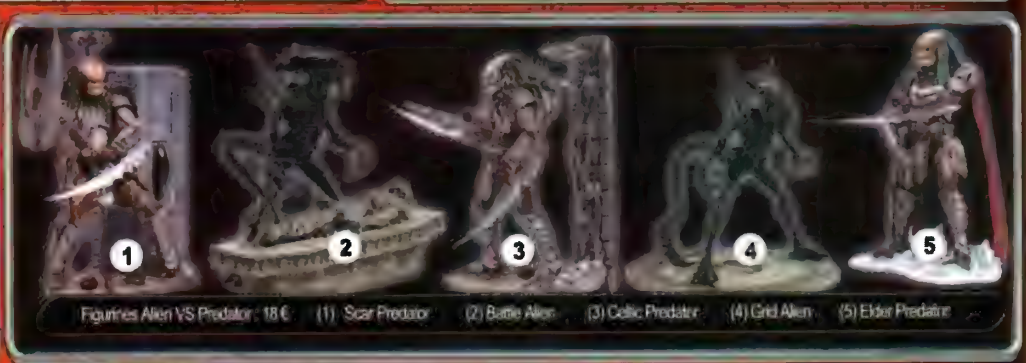


Figurines Alien & Predator : 18 € (1) Warrior Alien (2) Predator the Hunter (3) Predator (4) Alien

PACK SPECIAL : 1+2+3+4 = 65€

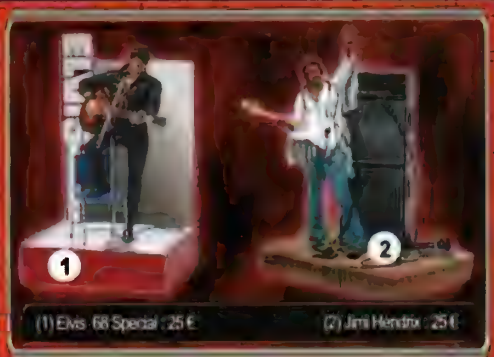
(1) Predator stealth Micro bust : 70 € (2) Predator Micro bust : 45 €
(3) Predator Defeated bust : 79 € (4) Alien Special Edition bust : 89 € (5) Alien Chestbuster : 59 €

Bobblehead : 15 € (1) Predator Bobblehead (2) Alien Bobblehead

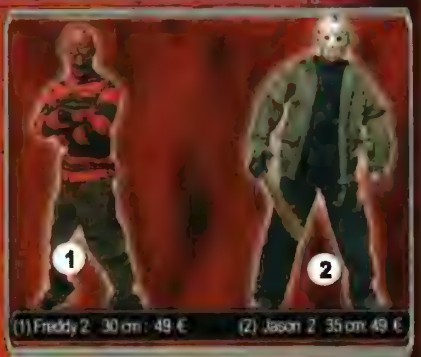


Figurines Alien VS Predator : 18 € (1) Scar Predator (2) Battle Alien (3) Celtic Predator (4) Grid Alien (5) Elder Predator

(1) Alien 35 cm : 49 € (2) Predator 35 cm : 49 €



(1) Elvis 68 Special : 25 € (2) Jimi Hendrix : 25 €



(1) Freddy 2 30 cm : 49 € (2) Jason 2 35 cm: 49 €

(1) Batman : 30 € (2) Huntress : 25 € (3) Hush : 35 €
(4) Poison Ivy : 25 € (5) Joker : 25 €

Figurines 35 cm : 49 € (1) Angel (2) Buffy (3) Faith (4) Spike

Mini peluches Gizmo : 15 € (1) Gizmo effrayé
(2) Gizmo content (3) Gizmo triste

Le plus grand magasin de produits dérivés de France

TOYSTAR - C. Cial 38, rue des Ormeaux 75020 Paris

Ouvert du lundi au samedi de 10h à 19h - M° Buzenval / RER Nation

www.toystar.fr

Paiement sécurisé 24h/24 - 7j/7 **Plus de 2000 références**

01 43 72 06 66

Pour recevoir notre catalogue gratuit, appelez-nous !

Toutes les marques, personnages © de leurs propriétaires respectifs. Tous droits réservés.

SEED OF CHUCKY
DE DON MANCINI

Après le réjouissant opus signé Ronny Yu, la saga Chucky semble continuer sur cette excellente lancée. Rapport sur le tournage d'un cinquième épisode très prometteur...

ENFANT DE SALAUDS

Tout va bien. La limousine blanche roule aux vitres fumées quelques minutes maintenant sont sorties d'un plateau de tournage et commence à glisser, gracieuse au milieu des cow-boys, le soleil, les palmiers, les flics et leurs plaques chromées, et même un bon paquet de paparazzis qui traquent une star un peu boiteuse. La blonde, c'est Jennifer Tilly. Et à voir avec quelle sérénité elle répond aux questions embarrassantes d'un de ces reporters fouille-merde, elle n'a pas la conscience tranquille. Le journaliste a le visage émacié et l'œil perçant de John Waters. Son regard et l'objectif de sa caméra lorgnent sans vergogne vers le décolleté plongeant et maculé de sang de la vedette. Malgré l'empressement de la foule, la Tilly reste nuette comme une carpe : protégée par un immense garde du corps, elle s'engouffre dans son véhicule, tandis que les flics repoussent les assauts virulents des journalistes. Juste avant de refermer la portière, la star jette un coup d'œil apeuré entre les mollets de ses assaillants. Pas de doute, le terrible Chucky est de retour. Puis la limousine repart à toute berzingue au milieu des studios... Mais le « *Cut !* » vient à peine de retentir, que l'assistant-réalisateur hurle de colère. Une vieille charrue brinquebalante aux pneus dépareillés vient de passer à proximité de la scène, recouvrant de son raudam les répliques assassines de Tilly, les questions indécentes de Waters, et même les cris des journalistes...

LA CÔTE OUEST COMPLÈTEMENT À L'EST

Contrairement aux apparences, nous sommes en Roumanie. Plus précisément sur le plateau du tournage de **Seed of Chucky**, au sein des Castel Films Studios, dans une large propriété perdue au milieu de la campagne, à une heure de voiture de Bucarest. Sur la route défoncée qui mène aux studios, on croise plus de cadavres de chiens et de charrettes pourries que de décapotables ou de joggers bodybuildés. D'ailleurs, en regardant d'un peu plus près, les « californiens » qui entourent Jennifer Tilly et John Waters ne font pas longtemps illusion. Les lunettes de soleil d'un vieillard sont rapiécées avec un morceau de scotch jauni et un des faux flics jure en roumain, sa gueule carrée grande ouverte, tout en pointant ses compatriotes avec son flingue en plastique. Malgré ces détails délateurs, malgré les palmiers en plastique et les cactées en polystyrène, nul doute que sur grand écran l'illusion sera totale. Dans le cas contraire, la propriété de Castel Films ne témoignerait probablement pas de l'invasion croissante des grosses productions hollywoodiennes. Si l'on peut encore se promener dans le château « techno-féodal » de **Beowulf** ou le village écossais de **Highlander Endgame**, deux vestiges bancals des débuts difficiles de l'industrie cinématographique roumaine, on y découvre aussi l'immense village de **Retour à Cold Mountain**, dans lequel une partie de la production de **Seed of Chucky** a élu ses quartiers. Et ce n'est qu'un début, puisqu'à 200 mètres de là, des ouvriers posent les fondations de ce qui sera le plus grand plateau couvert d'Europe. « *Aux États-Unis, on a trouvé un surnom pour la délocalisation sauvage des tournages...* » m'expliquera plus tard John Waters. « *On appelle ça le "runaway photography" : les prises de vue fuyantes.* »

DICK OF CHUCKY

Contrairement aux apparences, John Waters n'est pas le réalisateur de **Seed of Chucky**. Il est juste de passage sur le plateau pour faire l'acteur. Un statut qui, à bien y réfléchir, n'a rien de surprenant. Déjà parce que le réalisateur de **Polyester** reste d'abord et avant tout un fan du genre (il a joué dans **Blood Feast 2** mis en scène par un de ses maîtres à penser, Herschell Gordon Lewis), ensuite parce qu'il n'a jamais caché son amour de la série, s'affichant même lors de plusieurs cérémonies avec des goodies estampillées Chucky. « *En fait, même si l'on est venu me chercher pour que j'incarne ce personnage de paparazzi repoussant, j'avais déjà demandé à mon agent de contacter la production pour obtenir un rôle. Depuis le premier film, je suis un grand fan de Chucky. Je trouve que c'est un tueur qui a énormément de classe. Et puis, il est super mignon, surtout depuis qu'il a ses cicatrices.* » Bien qu'il soit arrivé la veille de Baltimore, et que le décalage horaire rougisse encore ses yeux, John Waters est remonté à bloc. Investi, il ne rechigne

« On a fait un plan-séquence qui sera vers le début du film et qui représente

Ci-dessus :
Chucky et Redman dans son propre rôle.
Une association qui risque de casser la baraque.

jamais à refaire une prise, tout en déconnant avec les figurants roumains qui, pour la plupart, observent l'animal d'un air interloqué. Totalement soumis à son rang de second rôle, Waters ne se permet jamais d'interférer avec le travail du réalisateur. C'est tout juste si on le voit s'amuser à filmer, avec la caméra DV qui lui sert d'accessoire, une naine roumaine déguisée en Chucky attendant de faire la doublure le temps d'un bref raccord. Néanmoins il est difficile de ne pas demander à Waters s'il ne souhaiterait pas endosser plus de responsabilités à l'occasion d'un épisode de **Chucky** dont il serait le maître d'œuvre : « *En un sens, c'est déjà fait : Divine était mon Chucky ! Je lui disais d'ailleurs qu'il était le mixe parfait entre Godzilla et Jayne Mansfield. Aujourd'hui, je lui dirais probablement qu'il est le pendant humain de Chucky. Ceci étant dit, j'aimerais bien faire un film avec ce dernier. J'en ferai une comédie musicale.* **Fucky The Musical**, *ça s'appellerait ! Et mon Chucky aurait une grosse bite.* » Aussi farfelue soit-elle, la proposition de Waters pourrait cependant entretenir de nombreux rapports avec le cinquième chapitre de la saga.

R COMME RENTRE-DEDANS

« **Seed of Chucky** *sera classé R* (interdit aux moins de 17 ans non accompagnés – ndlr), *et ce sera un R corsé. Il y aura du sexe et du sang. Il faut vraiment lire le titre dans TOUS les sens du terme* (Seed signifie graine, mais aussi semence – *ndlr*). » Cette fois, c'est le vrai réalisateur du film qui vient de parler. Il s'appelle Don Mancini, à ne pas confondre avec un autre grand nom du fantastique, Don Coscarelli. En plus de leur prénom et de leurs antécédents italiens, Mancini partage avec Coscarelli un attachement presque exclusif envers une franchise du fantastique. Tandis que l'un enquille les **Phantasm**, l'autre n'a presque travaillé que sur les **Chucky**. Scénariste de tous les épisodes de la saga, il fut aussi crédité en tant que producteur sur **La Fiancée de Chucky**. « *Ça ne me dérange pas d'être lié exclusivement à cette franchise. C'est même flatteur de constater qu'une de vos créations est devenue une icône pop.* » Et c'est vrai que, contrairement à ce que l'on aurait pu craindre, Mancini est l'exact opposé d'un vieux scénariste ranci. La bonne trentaine athlétique, il déborde d'énergie et semble très confiant pour un aspirant metteur en scène à la tête de son premier film. « *En fait,* **Seed of Chucky** *n'est pas vraiment mon premier film. Le producteur, David Kirschner, m'avait déjà donné l'opportunité d'être bien plus impliqué qu'un simple scénariste sur le précédent épisode. J'avais en effet réalisé une partie des prises de vue de la seconde équipe sur* **La Fiancée de Chucky**, *puis Ronny Yu a eu des problèmes avec les services d'immigration américains vers la fin du tournage. J'ai donc pris officieusement la relève, pas vraiment durant le tournage, mais surtout pendant la post-production. J'ai alors prouvé à tous que j'avais les épaules pour réaliser un film seul.* » Relaté ainsi, le lancement de **Seed of Chucky** semble tenir de la partie de plaisir. Dans les faits, c'est nettement moins le cas. Mancini raconte : « *J'ai écrit ce script il y a cinq ans, je devais le réaliser peu après la sortie de* **La Fiancée de Chucky**. *Le problème, c'est qu'entre-temps est survenu le drame de Columbine, et les studios ont pris peur, ils ne voulaient plus financer de films d'horreur. Si bien que le projet a été mis en sourdine. Mais lorsque* **Freddy contre Jason** *puis* **Cabin Fever** *ont remporté un succès important, ils se sont soudain réveillés et ont voulu sortir le film le plus rapidement possible. Pourtant, les délais ne sont pas si étriqués que ça. En réalité, on a même eu un peu plus de temps que sur* **La Fiancée de Chucky**. ».

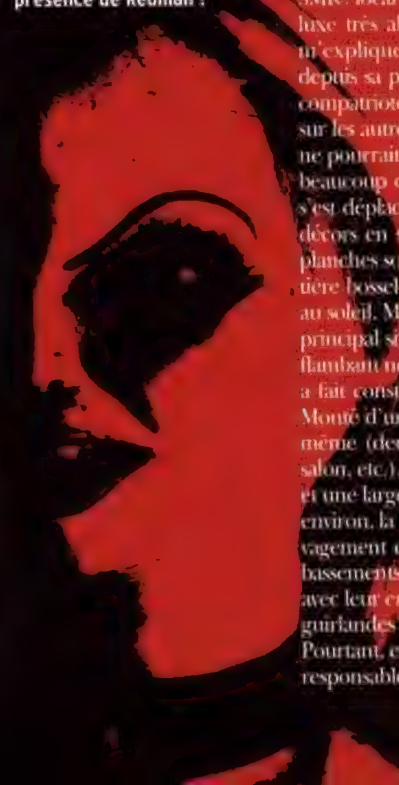
NOTE D'INTENTION

Le tournage de **Seed of Chucky** ressemble tout de même à un baptême du feu. Bien qu'il reste près de la moitié des jours de tournage à assurer, l'équipe est éreintée et comme le planning a explosé, les prises de vue débutent le plus souvent à 9h00 pour se terminer vers 23h00. Aucun doute possible : nous ne sommes pas sur un tournage syndiqué. La faute de ce retard

le point de vue d'une des poupées. Il dure près de 5 minutes. » (Don Mancini)

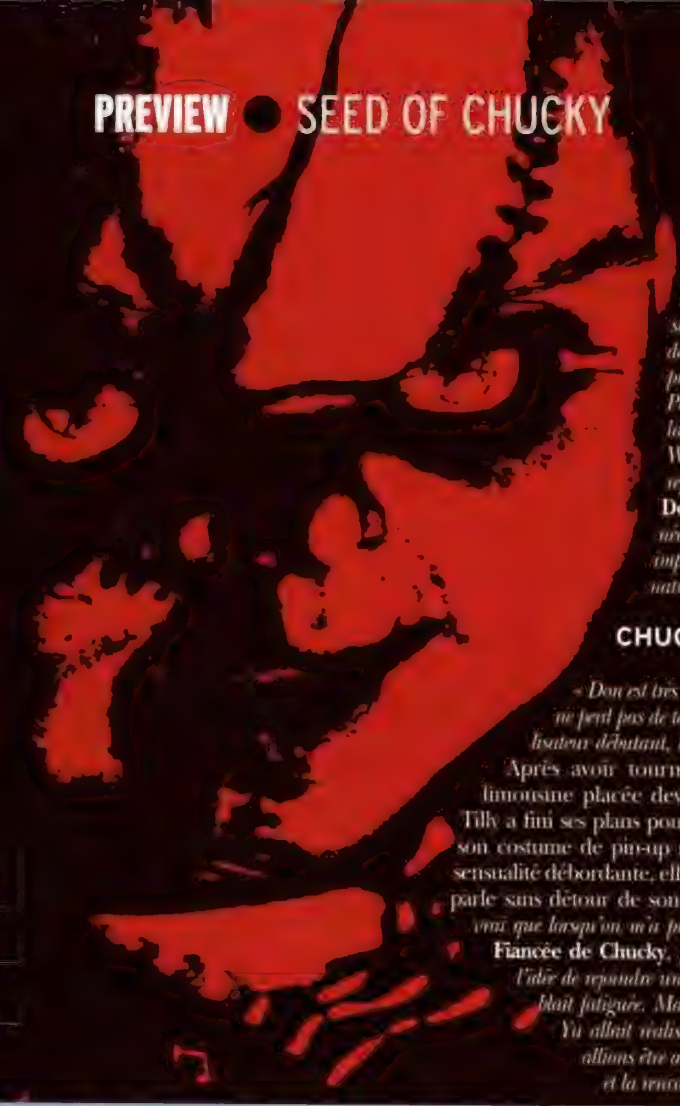
incombe en partie aux nombreux effets spéciaux. Il suffit de voir la longue procession des 8 techniciens apportant sur le plateau l'une des poupées animatroniques et ses nombreux câbles, pour comprendre à quel point la coordination des marionnettes est un processus gourmand en temps. Mais les exigences de Don Mancini sont aussi pour beaucoup dans ce retard. Non seulement il ne bénéficie pas de seconde équipe, mais surtout sa mise en scène n'emprunte pas les chemins balisés des films de franchise habituels. Et lorsqu'on lui fait part de notre étonnement concernant l'utilisation quasi-systématique de mouvements de caméra sophistiqués à la steadycam ou à la technocrane sur son plateau, son œil pétille et son débit se fait encore plus rapide. « *J'ai fait le plus de story-boards possibles. Bien entendu, il faut savoir en amont ce que vous attendez des poupées pour que cela fonctionne. Mais je voulais aussi obtenir une réalisation très précise, avec une caméra toujours mobile. Ma principale influence, en tant que réalisateur, c'est Brian de Palma. On a d'ailleurs fait un plan-séquence qui sera vers le début du film, et qui représente le point de vue d'une des poupées. Il dure près de 5 minutes. C'est un choix de mise en scène très ambitieux pour une production comme la nôtre, et en plus c'est l'une des premières choses que nous avons filmé ! Notre planning en a pris un sacré coup dans l'aile avec ce satané plan. J'ai aussi utilisé des splits-screens, et beaucoup de lentilles spéciales qui vous permettent d'avoir deux focus différents dans le même plan. Je fais même des pieds et des mains pour que Pino Donaggio compose le score* (apparemment, Mancini est parvenu à ses fins, puisque le compositeur est désormais annoncé sur la fiche technique – ndlr). » Seule concession accordée à Mancini sur le plan formel, le format adopté : « *J'aurais aimé filmer en 2.35, mais ça nous aurait coûté trop cher, et surtout ça demandait trop de temps. Et puis, le film se déroule à Hollywood, je souhaitais donc une image glamour et chatoyante, avec de forts contrastes et des couleurs éclatantes. Or, il serait difficile et compliqué d'obtenir ce look en 2.35, compte tenu de nos délais et de notre budget.* ».

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Tiffany, la fiancée idéale ? Peut-être quand elle rencontre son idole Jennifer Tilly, mais pas quand elle se retrouve en présence de Redman !



« PRODUCTION VALUE »

Non seulement les desiderata de Mancini ont une influence sur le budget, mais ce sont dans ses désirs de mise en scène que réside le motif principal du déménagement de la production en Roumanie. Certes, la main-d'œuvre est plus importante que sur un tournage en Amérique du Nord, et c'est vrai qu'avec un SMIC local à 75 euros mensuel, une équipe pléthorique est un luxe très abordable. Pourtant, une des régisseuses roumaines m'explique en français (langue qu'elle parle couramment depuis sa participation à **Saint-Ange** de Pascal Laugier) que ses compatriotes sont en réalité moins présents sur ce plateau que sur les autres tournages de Castel Films. Plus cosmopolite qu'on ne pourrait s'y attendre, l'équipe réunit en effet des Américains, beaucoup d'Anglais et pas mal de Québécois. Si la production s'est déplacée jusqu'en Roumanie, c'est pour s'offrir de grands décors en studios. Ainsi, dans un des plateaux avoisinants, des planches sont assemblées pour former l'immense sol d'un cimetière bosselé, tandis que la peinture des tombes en résine sèche au soleil. Mais le plus impressionnant de ces décors siège dans le principal site de tournage de Castel Films : un immense hangar flambant neuf et équipé du matériel dernier cri. La production y a fait construire la villa du personnage que joue Jennifer Tilly. Monté d'un seul tenant, ce plateau comprend la bâtisse en elle-même (deux étages, un escalier en colimaçon, un gigantesque salon, etc.), son jardin, un garage, un muret couvert par le lierre et une large route longeant la propriété. Érigé à un mètre du sol environ, la totalité du décor est cisaillé de tranchées creusées sauvagement en fonction des déplacements des poupées. Les soubassements labyrinthiques du plateau sont d'ailleurs fascinants, avec leur enchevêtrement de poutres, de câbles électriques et de guirlandes de Noël utilisées pour éclairer les marionnettistes. Pourtant, encore une fois, les effets spéciaux ne sont pas les seuls responsables de l'existence de ce décor. Mancini s'explique : « *Si*



nous avons construit la villa en studio c'est que j'avais des souhaits de points de vue que je n'aurais pas pu obtenir dans une vraie maison. Par exemple, la partie du film dans laquelle le personnage de John Waters explosive Jennifer Tilly regarde un démontage à la **Body Double**. *Et la plupart des angles nécessaires pour cette scène seraient impossibles à obtenir dans un décor naturel. »*

CHUCKY, LE FILM !

« Don est très préparé, et il fonce sans arrêt. On ne perd pas de temps sur ce plateau. Pour un réalisateur débutant, il est vraiment impressionnant. » Après avoir tourné quelques scènes dans la limousine placée devant un écran vert, Jennifer Tilly a fini ses plans pour la journée. Débarrassée de son costume de pin-up mais certainement pas de sa sensualité débordante, elle sirote un thé dans sa loge et parle sans détour de son entrée dans la série. *« C'est vrai que lorsqu'on m'a proposé de jouer Tiffany dans* **La Fiancée de Chucky**, *je n'étais pas très enthousiaste à l'idée de rejoindre une franchise qui, de plus, me semblait fatiguée. Mais quand j'ai appris que Ronny Yu allait réaliser le film, j'ai compris que nous allions être au-dessus de la moyenne. Le script et la rencontre avec Don avaient fini de me convaincre. D'ailleurs, ça ne me dérange pas d'être, sur le tard, considérée comme une "scream queen". J'ai plus de 45 ans tout de même, et c'est marrant de me dire que je fais encore fantasmer des "geeks" quand j'agite mon décolleté en hurlant comme une folle ! L'expérience m'a tellement plu, que lorsqu'on m'a demandé de remplir, je ne me suis pas fait prier. Je ne regrette pas d'avoir sauté sur l'occasion. Non seulement, j'ai cette fois l'opportunité de jouer face à ma propre poupée, ce qui est savoureusement surréaliste, mais en plus le script de Don explore tout ce qu'il a amorcé dans le précédent épisode et d'une façon totalement folle. »* Justement le scénario, il serait peut-être temps d'en parler. *« J'ai trois rôles dans ce film. Je joue Jennifer Tilly, une star de cinéma qui est une vraie salope. Tiffany, la fiancée de Chucky, et un troisième personnage, dont je ne vous dirai rien. »* Heureusement, Mancini est nettement moins secret sur le sujet. *« **Seed of Chucky** débute avec le personnage qui est né à la fin du dernier film. Il s'appelle Glen. C'est un gosse à problème, mais pas comme on pourrait l'entendre. Son gros souci, c'est qu'il est viscéralement gentil et innocent. C'est un môme en quête d'identité, en manque de stabilité familiale. Il veut donc retrouver ses parents et lorsqu'il apprend qu'Hollywood s'apprête à faire un film sur eux, il s'envoie lui-même par colis postal en Californie. Sur place, il ressuscite Chucky et Tiffany qui, comme dans les films précédents, vont chercher à transporter leur âme dans des corps de chair et de sang. Ils s'incrustent dans le film retraçant leurs sanglants exploits, et tandis que Chucky se dispute avec sa femme concernant l'éducation à donner à son fils, Tiffany tente d'approcher Jennifer Tilly, qui se trouve être son actrice préférée… Bien entendu, je ne doute que les gens vont rapprocher mon film de* **Freddy sort de la nuit** *de Wes Craven, mais vous verrez qu'il y a une différence, et elle est de taille : le ton adopté. Nous ne sommes pas du tout intello, mais plutôt totalement irrévérencieux. »*

UN FILM DE MUPPETS

Pour ceux qui cherchent des références un peu plus évidentes, il faut pénétrer dans l'un des lieux les plus secrets du tournage : l'atelier des effets spéciaux. Là, Tony Gardner accepte de lâcher son aérographe pour nous parler à son tour du film. *« Don compare son script à une version déjantée de* **Kramer contre Kramer**. *Et c'est vrai qu'il y a beaucoup de scènes ne faisant intervenir que la famille de poupées. Il y a donc un aspect Muppets très prononcé. C'est génial pour nous de travailler sur des séquences de cet acabit. »* Maquilleur chéri du cinéma alternatif, Tony Gardner vient de créer une paire de loches surhumaines pour Selma Blair dans **Dirty Shame** de John Waters, a transformé Gwyneth Paltrow en obèse dans **L'Amour extra-large** et vieilli les membres de **Jackass** pour leur film. L'air juvénile et nonchalant, Gardner garde sa passion intacte, malgré des conditions de travail qui sont loin d'être idéales. *« En temps normal, nos tournages demandent six mois de préparation. C'est le minimum, et je pense que n'importe quel maquilleur vous dirait la même chose. Or, nous en avons eu trois ! »* s'esclaffe-t-il. Et non seulement ses délais sont intenables, mais de plus sa situation est contrariée par un changement de taille dans la franchise. Jusqu'alors préposé à la création des poupées, le maquilleur Kevin Yagher a en effet quitté la série. La production justifie cette défection en raison de conflits insolubles d'agendas. La réponse de Gardner est sensiblement différente. *« J'ai tenté de contacter Kevin Yagher, que je connais bien du temps où je travaillais chez Rick Baker, mais je n'ai eu que son frère au téléphone, et il m'a confirmé qu'ils ne nous donneraient rien. Ce n'a rien à voir avec nous, c'est juste qu'ils ont eu des conflits avec la production, je crois même qu'il est question d'un procès. Le problème, c'est que nous n'avions que très peu de temps pour nous préparer, et qu'en plus, contrairement à Kevin, nous devions tout reconstruire, en plus de concevoir un nouveau personnage. Nous n'avions donc pas une minute à perdre, et au lieu de parlementer avec Kevin, j'ai demandé à Universal ce qu'ils avaient conservé des précédents films. Ils n'avaient à disposition que deux mannequins inutilisés de Chucky et Tiffany. Ils étaient dans un état lamentable, mais ils nous ont au moins permis d'obtenir les gabarits pour faire les sculptures en respectant les proportions des poupées originales. On a complété nos recherches avec des photos trouvées sur Internet et quelques magazines. Au final, nous n'avons pour ainsi dire rien changé aux designs originaux, si ce n'est pour rendre leur animation un peu plus fluide. »*

Ci-dessus, de gauche à droite :
Joan (Hannah Spearrit), une teenager qui se retrouve dans les griffes de Chucky.

Tiffany et Redman : décidément, la poupée n'a pas l'air fan de rap !

John Waters dans le rôle d'un paparazzo fouineur qui risque de mal finir…

LE MYSTÈRE GLEN

Reste que Tony Gardner et son équipe ne doivent pas se contenter de singer les effets spéciaux de leur prédécesseur, ils doivent eux aussi apporter leur pierre à la franchise en créant plusieurs nouveautés qui ont des chances d'être mémorables. Ainsi, dans un coin de l'atelier, un maquilleur finit de peindre les seins de Tiffany, puis il y a Glen, le jeune fils de Chucky, soigneusement

« Don va si loin, qu'il y a de grandes chances que la franchise connaisse une nouvelle impulsion avec cet épisode. » (Jennifer Tilly)

caché sous une grande bâche en plastique dans un coin reculé de l'atelier. Difficile donc de vous faire un topo sur son apparence. Néanmoins, à la vue de son look représenté sur un storyboard abandonné dans un recoin du plateau, il est nettement moins monstrueux que ses géniteurs. Il semblerait même que son visage empreinte les traits de Billy Boyd, le Pippin du **Seigneur des anneaux,** qui prête d'ailleurs sa voix au nouveau venu. Comme Jennifer Tilly et Brad Dourif, Boyd a répété ses dialogues plusieurs mois auparavant, à Los Angeles. Une session d'enregistrement épique, Dourif prenant son rôle de Chucky très au sérieux (il aurait déclamé un long monologue sur la signification profonde d'être Chucky, après plusieurs dizaines de minutes de profonde concentration) et les acteurs n'hésitant pas à improviser (« *Surtout pendant les scènes de sexe !* » rapporte Jennifer Tilly).

EN AVANT LA MUSIQUE !

Autre travail créatif de Gardner, celui concernant les effets gore, apparemment nombreux et variés. Parmi les victimes potentielles, la distribution fait intervenir deux guest-stars musicales. La première, Hanna Spearritt, transfuge de l'irritante série *S Club 7*, incarne avec son visage angélique l'assistante boucémissaire de Jennifer Tilly. Bien embarrassée de n'être connue que pour ses exploits télévisés, elle déclare audacieusement avec un accent cockney très prononcé : « *J'espère bien que mes fans vont tomber des nues en découvrant que je joue dans un film pareil.* ». La seconde se balade en permanence sur sa trottinette électrique rouge flambante neuve, devant le regard amusé des Roumains. Il s'agit de Redman (*d'où la trottinette rouge non ? – nldr*), rappeur de profession déclarant d'un air pénétré et en agitant ses énormes gourmettes en or : « *Tu sais mec, j'aurai pas vraiment goûté au cinéma tant que j'aurai pas dit "Action !" Et "Coupez !"* aussi. *Bon, faudrait peut-être aussi que j'apprenne avec les objectifs et toutes ces merdes.* ». En attendant de faire le réalisateur pour de vrai, il joue le metteur en scène du film que tourne Jennifer Tilly dans **Seed of Chucky**. Un cinéaste peu scrupuleux, puisque dans la dernière scène qu'il filme, son personnage se laisse corrompre par le reporter interprété par John Waters. Après quelques essais où les deux comédiens cabotinent comme des furieux, l'ultime prise de Redman est saluée par un tonnerre d'applaudissements. Avec son départ du plateau, la fin des prises de vue se fait de plus en plus palpable…

LE DÉBUT DE LA FIN

Sortie prévue pour Halloween prochain aux États-Unis, le film doit encore subir une post-production qui s'annonce bien trop brève compte tenu de l'ambition du film. Histoire d'alléger autant que possible sa tâche, Don Mancini rogne sur les quelques heures de sommeil que lui accorde le tournage et monte son film en parallèle des prises de vue effectuées la journée. Ses efforts sont déjà récompensés : les premiers rushes rendent en effet les producteurs, tout comme les acteurs, très confiants, et on a déjà proposé à Mancini de réaliser son deuxième film. Il se pourrait d'ailleurs que ce soit le sixième volet de la série des **Chucky**… Car il semble pour tous évident que la saga de la poupée de sang ne va pas s'arrêter en si bon chemin. « *Je pense que Don va si loin, qu'il y a de grandes chances que la franchise connaisse une nouvelle impulsion avec cet épisode.* » s'enthousiasme Jennifer Tilly. Plus terre à terre, Mancini explique : « *On sentait bien que la franchise s'étiolait dans le troisième épisode. Il fallait donc emmener le personnage de Chucky vers d'autres territoires et en cela, le film de Ronny nous a servi de transition. Et bien maintenant, nous allons explorer ce nouveau territoire. Et je vous promets que ce ne va pas être triste !* ».

Julien DUPUY

Ci-dessus :
Chucky et Jennifer Tilly se font des mamours : de quoi rendre jalouse la petite Tiffany !

ROTTWEILER
DE BRIAN YUZNA

Après un rapide coup d'œil dans les notules du numéro 166, le ROTTWEILER de Brian Yuzna revient dans Mad pour une preview beaucoup plus conséquente. L'occasion idéale pour revenir sur un film apparemment bien barré, et sur l'avenir d'un auteur/réalisateur autant excitant qu'énervant.

TERMINATOR DOG

Cujo, **Max, le meilleur ami de l'homme**, **Zoltan, le chien sanglant de Dracula**, **Les Chiens fous**, **Dressé pour tuer**, **Le Mutant**… Pas de doute, la gente canine est une source d'inspiration pour de nombreux scénaristes et écrivains en mal de sensations fortes. Toujours aussi opportuniste, l'ibérique d'adoption Brian Yuzna se jette à son tour dans la bataille avec **Rottweiler**, une histoire de clébard customisé vaguement inspirée du roman d'un célèbre écrivain espagnol, Alberto Vazquez Figueroa. Ici, on ne parle pas de morsure de chauve-souris ni de dressage extrême tendance néo-nazi, mais bel et bien de modifications génétiques et cybernétiques. Laissé pour mort, un vulgaire rottweiler est ratistolé dans les laboratoires secrets de l'armée, sous le commandement du colonel Kufar (Paul Naschy, décidément à l'honneur ce mois-ci). Le toutou aura droit à un bon p'tit tuning des familles : une ossature et de puissantes mâchoires en titane histoire de booster la bête. Cela s'annonce donc particulièrement coton pour Dante (William Miller, un acteur de télé vu dans **The Mix** et **Syndrome**), cible privilégiée du gros molosse… Mais laissons Yuzna nous présenter l'histoire de son film : « **Rottweiler** *est une variation autour de* El Perro, *un livre écrit par Vazquez Figueroa. Nous l'avons transformé en vrai film de genre. L'histoire du roman, qui se déroule en Amérique Centrale, se résume à un duel entre un chien et un prisonnier en cavale. Dans mon métrage, l'histoire est délocalisée dans un futur proche et incertain où un homme tente de fuir un monde déshumanisé par la conformité et le consumérisme. Il y a donc énormément d'éléments futuristes, mais le tout baigne dans une ambiance très proche des travaux de Poe. J'aime beaucoup ce contraste.* »

L'histoire se permet une autre transgression, et non des moindres, envers le matériau d'origine, avec l'intervention d'éléments ouvertement ancrés dans le domaine du fantastique. En effet, si le clébard revient à la vie au début du film, c'est uniquement grâce à un pouvoir diabolique ancestral contrôlant sa chasse à l'humain. Son objectif premier : dévorer le cœur de Dante, subtilité scénaristique (à mettre sur les dos de Miguel **Beyond Re-Animator** Tejada-Flores et d'Angel Sada) qui nous échappe encore… Mais Yuzna semble conquis par un film qu'il rapproche de **Progeny**, l'un de ses meilleurs métrages : « *Ce n'est effectivement pas qu'un simple film d'horreur, mais bel et bien une vraie aventure où se croisent de nombreux personnages. Même si le budget n'était pas très élevé, nous avons obtenu un résultat très convaincant. Pour les effets-spéciaux par exemple, nous avons utilisé quasiment toutes les techniques existantes. Pour le monstre, nous avions un vrai chien dressé, un animatronique et des effets digitaux. Tout ce qu'il faut pour réaliser une créature terrifiante.* »

OK Brian, on attend de voir, même si certaines rumeurs assez alarmantes se font entendre. Réponse dans les salles espagnoles en 2005, et directement en DVD dans notre pays quelques mois après. D'ici là, Yuzna aura sûrement terminé de superviser le tournage de **The Nun** (que réalise Luis de la Madrid, monteur sur **Faust**) et les prises de vues de **Beneath Still Waters**, un cauchemar écrit par Angel Sala, inspiré par le maître de Providence et la nouvelle de Matthew Costello. Frénésie filmique ne rimant pas toujours avec qualité chez Yuzna, on attend patiemment de voir **Rottweiler** avant de s'enflammer sur la suite, aussi alléchante soit-elle…

Alexandre BUSTILLO

ENTRETIEN VINCENT GUASTINI
SUPERVISEUR DES EFFETS SPÉCIAUX DE ROTTWEILER

CHIEN FOU

LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE FOIS QUE MAD A PARLÉ DE VINCENT GUASTINI, C'ÉTAIT DANS LE NUMÉRO... 42 ! L'EXCELLENT YVES-MARIE LE BESCOND AVAIT BROSSÉ UN PORTRAIT PROMETTEUR DU JEUNE ARTISTE DANS SA RUBRIQUE LES NOUVEAUX MAQUILLEURS. DEVENU LE SPFX GUY ATTITRÉ DE KEVIN SMITH (LE DÉMON-ÉTRON DE DOGMA, C'EST LUI !), GUASTINI EST PASSÉ À DEUX DOIGTS D'UNE NOMINATION À L'OSCAR POUR SON TRAVAIL TRÈS IMPRESSIONNANT SUR **REQUIEM FOR A DREAM**. TOUT IRAIT DONC POUR LE MIEUX S'IL N'ÉTAIT PAS ENTRAVÉ PAR UNE VÉRITABLE MALÉDICTION : SA PASSION. EN EFFET, ALORS QU'IL POURRAIT TRANQUILLEMENT SE MÉNAGER UNE PLACE SOUS LE SOLEIL CALIFORNIEN, GUASTINI PRÉFÈRE GALOPER EN EUROPE POUR TRAVAILLER AVEC UN DE SES RÉALISATEURS PRÉFÉRÉS : BRIAN YUZNA.

Vincent Guastini pose aux côtés de Noman, le monstre de merde du film Dogma.

Il est étonnant de vous voir à la tête des effets spéciaux du film. Habituellement, Fantastic Factory emploie plutôt des artistes locaux...

Il n'y a pas de règle. Chaque équipe peut faire appel aux personnes souhaitées. En l'occurrence, je suis un très grand fan de Brian Yuzna et c'est moi qui l'ai démarché pour travailler sur ce film. Ce sont des employés de mon département animatronique qui m'ont parlé de **Rottweiler** pour la première fois. Ils avaient travaillé sur **Beyond Re-Animator** et possédaient tous les contacts de l'équipe. Mon truc, c'est que je suis un fan avant tout et j'ai besoin de m'impliquer dans ce genre de projet pour me motiver. Or, certains des films que Brian a produits ou réalisés ont beaucoup compté dans ma carrière. Ce qui m'attirait également dans ce film, c'est le fait que Brian aime les effets spéciaux « live » et qu'avec lui, les maquilleurs sont très impliqués dans le processus de design. Et puis, partir travailler sur ce film était l'occasion de visiter l'Espagne. (rires)

Mais n'était-ce pas plus onéreux pour Fantastic Factory de faire appel à vos services ?

Je ne sais pas. Je crois que le budget des effets spéciaux sur ce film était trois fois plus élevé que sur les autres films de la Fantastic Factory, mais j'ai reste encore à vérifier. Cependant, il est certain que compte tenu de la quantité de travail à effectuer, l'enveloppe accordée à notre studio était très basse. Sans compter que nous n'avions que sept semaines pour tout faire, alors que c'est normalement le délai nécessaire à la conception d'un seul chien animatronique. Or, nous avions besoin d'en construire quatre !

Brian Yuzna a-t-il eu l'occasion de visiter votre atelier durant cette période ?

Non. Nous essayions de communiquer du mieux que nous pouvions, en nous échangeant des photos et des vidéos. Quoi qu'il en soit, cette période était d'autant plus motivante que Brian n'est pas du genre à rester campé sur ses idées, bien au contraire. Il adore intégrer nos propres concepts à son scénario. Par exemple, c'est en découvrant le squelette animatronique de la marionnette, qu'il a décidé de montrer radiographie du chien tel que vous le verrez dans le final. Il trouvait que nos mécanismes étaient suffisamment intéressants pour être filmés tels quels.

J'ai quand même l'impression que ça n'a pas été un film facile...

Oui, c'était dur. Disons que je m'attendais à un plus grand show d'effets spéciaux que ce que j'ai obtenu lors de notre arrivée à Barcelone... Il a fallu en effet attendre trois semaines de tournage avant que l'on ne commence à faire nos chiens.

« Il y a plus de 35 points de mouvements sur la gueule du Rottweiler. Tout

LE ROTTWEILER ÉCORCHÉ VIF

Ci-dessous : Croquis réalisés durant la brève pré-production dont a bénéficié l'équipe de Vincent Guastini. Étant donné l'état avancé de détérioration du chien cybernétique, les maquilleurs ont dû concevoir des Rottweilers entièrement factices.

Ci-dessous : Don Lanning au travail sur la sculpture du Rottweiller.

Qu'avez-vous fait durant cette période ?
Rien. Par contre, nous avons ensuite travaillé comme des fous durant les deux semaines qui nous restaient pour tout boucler. Je n'en veux pas à Brian, il devait composer avec un calendrier de tournage drastique, un budget minuscule et des impératifs, notamment au niveau de la disponibilité des comédiens, qui l'ont forcé à changer en permanence son planning.

C'est quand même délirant, votre chien est censé être la star de Rottweiler non ?
Je sais... Je ne veux pas coller d'image négative au film, qui a de bonnes chances d'être excellent, mais j'ai été également décontenancé par ce tournage. Les défis étaient énormes : nos faux chiens devaient se confondre avec les vrais filmés sur le plateau, on devait manipuler à la perfection des marionnettes très complexes, bref, autant de choses compliquées à faire, surtout si vous travaillez avec un budget si serré. Malgré tout, je suis très fier de notre travail et plus spécialement de celui accompli par notre superviseur de l'animatronique.

Comment était-ce de tourner à Barcelone ?
C'était à la fois une joie et une frustration de tous les instants. La mentalité est si différente. Brian a tenté de nous expliquer comment les gens fonctionnent là-bas, mais j'avoue avoir eu du mal à m'adapter à leur rythme de travail. Tout demande plus de temps, tout est plus lent, les gens n'arrêtent pas de prendre des pauses pour manger leur sandwich. On pouvait être en plein milieu d'un plan très compliqué, que les gars s'arrêtaient soudainement pour prendre une pause. Ça me rendait dingue ! Maintenant, les gens sont délicieux, mais j'aurais du mal à travailler en permanence là-bas.

Avez-vous utiliser le numérique pour Rottweiler ?
Non, Brian tenait à tout réaliser avec des marionnettes. Il avait fait faire un test par une compagnie locale, et apparemment il n'en était pas satisfait. Nous avons décidé d'opter pour un dérivé des marionnettes japonaises « bunrakus », une technique dans laquelle les marionnettistes sont habillés entièrement en noir et manipulent les poupées devant un fond de même couleur. Ils sont ainsi quasiment invisibles, et les marionnettes semblent se mouvoir d'elles-mêmes. Nous avons utilisé le même système, mais en changeant le noir par un fond vert, qui sera effacé en post-production. Si les incrustations sont correctes, il est probable que ces plans soient les meilleurs du film. Nous avons construit un ando squelette en plastique thermoformé et agrémenté de quantité de pièces issues de maquettes du commerce. Il y a plus de 15 points de mouvements sur sa gueule. Tout bouge, des yeux à la truffe, en passant par la langue et les babines.

Combien de personnes étaient nécessaires quant à la manipulation des rottweilers ?
Six pour les mouvements du corps et deux pour chaque tête, qui était radiocommandée. Le tout, c'est que je trouve le droit d'amener que cinq personnes de mon atelier sur place. Il a donc fallu recruter des Espagnols pour la manipulation des marionnettes, ce qui n'était pas évident. Non seulement nous ne parlions pas la même langue, mais de plus, ils n'étaient pas habitués à manœuvrer ce genre d'instruments. Mais pour le coup, ça s'est très bien terminé.

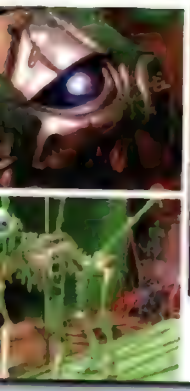
Étiez-vous en charge d'autres effets spéciaux sur le film, des effets gore par exemple ?
Non, c'est un maquilleur local qui s'en est chargé et qui travaillait à partir de rien ! Comme on nous veut tenir... Ça m'a un peu déçu d'ailleurs. Peut-être qu'il n'avait pas encore intégré les nouvelles technologies, je ne sais pas. Mais bon, ce qu'il a fait tenait la route, alors...

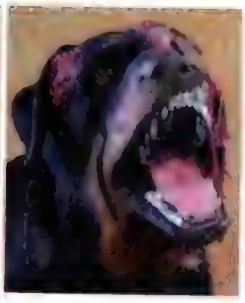
J'ai vu sur plusieurs photos que vous aviez dû filmer votre marionnette au milieu du feu. N'était-ce pas un peu dangereux ?
Non. Ce qui m'a fait très peur, ce sont les centaines de scorpions qu'ils ont attachés à des fils invisibles pour certaines scènes... Ces bestioles se baladaient au-dessus de ma tête, avec leur dard en l'air. Je peux vous dire que je n'en menais pas large. Brian me disait de ne pas m'inquiéter, qu'un médecin se tenait prêt au cas où. On ne peut pas dire que ça me rassurait. (rires) Mais ce film reste cependant une bonne expérience, parce que c'était une joie de travailler avec une personne à l'imagination aussi débridée que Brian. Le truc, c'est que je ne sais pas ce qu'il a fait de tout notre travail. J'ignore s'il va inclure des effets pratiques et je ne sais pas comment il enchaînera les images du vrai chien et celles notre créature au montage. Je vais être honnête avec vous : je suis assez inquiet. Mais Brian avait aussi des contraintes et on s'est tous battus pour ce film. Ce qu'il en résultera ne dépend plus de moi.

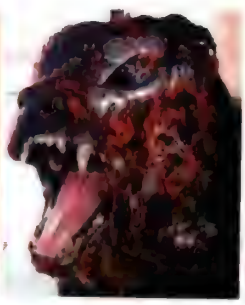
Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY (special thanks to Vincent GUASTINI)

bouge, des yeux à la truffe, en passant par la langue et les babines. »

Plusieurs vues des marionnettes mises au point pas Guastini, dont la version finale du Rottweiller filmée et manipulée sur fond vert.







Même si l'apparence finale du Rottweiler correspond aux designs de Vincent Guastini, Yuzna y adjoindra certains des mécanismes utilisés pour animer la marionnette.

Si l'on pouvait continuer à admirer ses effets spéciaux dans les derniers Argento, nous n'avions cependant plus de nouvelles de Sergio Stivaletti-réalisateur depuis la sortie du Masque de cire. On pensait que sa passion avait capitulé devant les incommensurables difficultés à monter un film fantastique en Italie. En réalité, il préparait sa riposte.

LE MAÎTRE DES ILLUSIONS

I TRE VOLTI DEL TERRORE
DE SERGIO STIVALETTI

Ci-dessus :
Sergio Stivaletti sur le tournage de son film, dirigeant un de ses comédiens et John Philip Law, en arrière-plan et sous la capuche.

Page ci-contre :
Le compositeur Claudio Simonetti, égorgé par un loup-garou dans le sketche **L'Annello della Luna**, et John Philip Law en médecin fou dans le segment **Dr. Lifting**.

Sergio Stivaletti a bien du mérite. Sorti à la va-vite et exclusivement dans le circuit vidéo en France, son réjouissant premier film, **Le Masque de cire**, n'a pas rencontré l'accueil critique et public qu'il méritait. Pourtant, dans le climat moribond du cinéma transalpin d'aujourd'hui, son petit bijou d'artisan scrupuleux témoignait d'une vitalité revigorante, parvenant ainsi à recycler tout ce qui faisait la qualité du cinéma bis italien au sein d'un film certes limité, mais diablement efficace et foncièrement contemporain. Malheureusement, Stivaletti prêchait dans le désert, et le succès très correct de son film ne lui valut quasiment aucun intérêt de la part de producteurs aux vues étriquées par le pouvoir dévastateur du petit écran. Stivaletti s'explique : *« Je n'ai cessé de développer des projets. J'ai par exemple travaillé sur un projet intitulé* **Zombies contre démons**, *dans lequel Tom Savini devait s'occuper de tous les effets spéciaux et surtout de la création des morts-vivants. Quant à moi, je me chargeais des démons. J'ai même écrit un scénario et réalisé une partie du story-board pour un* **Masque de cire 2**. *Je devais le tourner à Budapest, une ville que j'avais beaucoup aimée durant le tournage du* **Fantôme de l'opéra** *de Dario Argento, sur lequel je m'occupais des effets spéciaux. Les dirigeants de Focus Films, qui étaient partie prenante sur le film de Dario, étaient très intéressés, et c'est à leur demande que j'ai rédigé le scénario. J'avais incorporé plusieurs lieux de Budapest que j'ai pu repérer durant mon temps libre, comme un vieux bain public absolument superbe, décoré de vieilles faïences. Le film devait se dérouler dans les années 1920, après l'incendie du musée. Volkoff s'était réfugié dans un château, abondamment décoré d'animaux empaillés. Une équipe de cinéma arrivait chez lui, et chacun des membres mourraient d'une façon inédite les uns après les autres. A la fin du film, on comprenait que Volkoff souhaitait transformer ses victimes en créature de la mythologie, tel le Sphinx ou le Minotaure. Pour parvenir à ses fins, il utilisait une nouvelle machine, une sorte de mixeur dans lequel il mettait les différents morceaux de ses victimes, qui étaient ensuite mélangés pour fusionner en créatures hybrides. »*. Malheureusement, Stivaletti va vite déchanter. Et comme on n'est jamais si bien trahi que par les siens, c'est d'Italie que va venir la débâcle : *« Tout était prêt, mais les producteurs italiens se sont désistés les uns après les autres, et ce, même si mes producteurs étrangers (allemands, espagnols et français) étaient prêts. C'est dommage, il y avait des idées un peu folles. Un des personnages portait pendant tout le film d'étranges lunettes, et l'on réalisait à la fin qu'en réalité c'était un cyclope ! »*.

QUELQUES ENCAS

Stivaletti retourne donc aux effets spéciaux, notamment dans les deux derniers films de Dario Argento, **Le Sang des innocents** et **The Cardplayer**. Beaucoup se seraient découragés, lui ne perd pas la foi. Pourtant, sa carrière de réalisateur semble fort compromise, et il lui faut prier une maison de disques pour parvenir à mettre en scène un clip des Daemonia, le nouveau groupe de Claudio Simonetti. Durant 5 minutes, Stivaletti rend hommage aux giallos de son idole, Mario Bava, et décime dans un festival de vignettes baroques chaque membre du groupe, avant de révéler dans le final, l'identité du tueur (son visage se reflétant dans une flaque de sang), qui n'est autre que Dario Argento. Ce n'est pourtant pas suffisant pour satisfaire la boulimie créative de Stivaletti, qui continue de rêver à ses projets de films, comme son **Retour de Maciste** dans lequel le héros éponyme est un enfant malformé, nanti d'une puissance surhumaine grâce à une armature d'acier construite par Vulcain. A force de volonté et de bastons contre des monstres géants, le guerrier finit par devenir aussi puissant que le plus musculeux des humains. Une belle histoire, savoureusement surannée, qui là encore fait plus rire les argentiers qu'elle ne les intéresse. En 2003, las de ces réactions blasées et cyniques, Stivaletti décide de reprendre ses rêves en mains : *« Tout est mort pour des gens comme nous ici, il ne faut plus rien attendre de l'industrie du cinéma italien. Si vous voulez réaliser vos films, il faut prendre des risques, et investir votre propre argent. »*.

CONDAMNÉ AU NUMÉRIQUE

« I Tre Volti del Terrore est né de discussions animées entre moi, mes des sociétés Luce, Passavalli et moi-même. Ce sont deux compagnies qui distribuent des films en DVD en Italie, et je leur ai demandé un jour s'ils n'étaient pas intéressés pour produire un film, et pas seulement à distribuer. J'ai eu droit au sempiternel même discours : ils avaient peur qu'en Italie nous ne sachions plus faire ce genre de choses, ne pensaient pas qu'il restait un public pour ce type de projet. Mais à force d'insister, je suis parvenu à les convaincre. Et puis, j'apportais également mon savoir-faire. J'ai un petit nom dans le métier grâce à mes effets spéciaux, et je m'engageais à investir toutes mes économies qui constituent la très grande majorité du budget. D'ailleurs, il m'est difficile de dire combien le film a coûté, parce qu'il faudrait prendre en compte toutes les choses que j'ai faites de mon côté et que je n'ai pas facturées. Disons que le coût réel de **I Tre Volti del Terrore** *doit se chiffrer en milliers d'euros, transfert et tirage des copies non compris. »* Avec un budget aussi ridicule, Stivaletti

« En Italie, je ne sais pas du tout s'il reste un public pour ce genre de

Sur ces deux pages, de haut en bas et de gauche à droite : Une tronche putréfiée, une bimbo décanillée, des ados italiens batifolleurs, un zombie pouilleux, un John Philip Law qui fait les gros yeux et un loup-garou aux canines acérées : Les 6 visages de la peur ?

doit de se résigner à filmer en numérique, à son grand dam, lui qui reste un grand fan des textures à l'ancienne. « *C'était le numérique, ou rien. C'est triste, mais c'est comme ça. Néanmoins, au final, ce fut une bonne expérience. Non seulement c'est très peu cher, même si le transfert sur pellicule coûte une fortune, mais de plus le rendu peut parfois être étonnant. L'étalonnage a été particulièrement important, car je voulais tacher un maximum la source digitale utilisée pour filmer. Nous avons passé 28 jours uniquement sur cette étape de la post-production. En bonne foi, j'aurais aimé en faire encore plus, je ne suis pas satisfait à 100 % de la correction des couleurs. Le gros problème, c'est que le transfert sur pellicule coûte tellement d'argent que nous n'avions pas le droit à l'erreur. J'ai en effet découvert le résultat sur 35 mm, tel que vous le verrez en salles, quelques jours seulement avant la sortie nationale en Italie. Donc, si tout fonctionnait, tant mieux, sinon, je ne pouvais rien faire !* »

Conscient qu'il ne pourra pas bénéficier de fastes lui permettant de réaliser un péplum gavé de monstres animés image par image, ou de bloquer les rues d'une grande ville italienne pour réaliser un giallo dans les règles de l'art, Stivaletti se rabat sur la solution plus économique du film à sketches, ce qui lui permet non seulement de demander un investissement bien moindre à ses acteurs, mais aussi de se référer à deux de ses modèles fétiches : « **I Tre Volti del Terrore** *se situe entre* **Les Trois visages de la peur** *de Mario Bava et* **Le Train des épouvantes** *de Freddie Francis. Nous avons utilisé le même schéma. Tout commence à bord d'un train dans lequel a embarqué un mystérieux personnage, le professeur Peter Petre. En poussant la porte d'un wagon, il y découvre trois personnes qui dorment. Grâce à une de ses inventions (une sorte de gyroscope haute classe), il hypnotise les endormis, et pénètre dans leur esprit pour y découvrir leurs pires cauchemars. C'est ainsi que débute chaque sketch.* » Un film dans la grande tradition donc, qui ignore fièrement toutes les dernières modes et courants. Sergio Stivaletti l'annonce clairement, avec une pointe d'audace dans le ton : « *Ce n'est pas un film "branché", I Tre Volti del Terrore ne va pas vous en foutre plein la gueule. C'est un film romantique, nostalgique. C'est pas du* **Ring** *quoi, c'est un truc à l'ancienne et très italien.* »

UN FILM POUR FANS

Fans de tous les pays, fédérez-vous ! Stivaletti vous convoque, et vous a même réservé quelques belles surprises. Parmi elles, le choix de son acteur principal : John Philipp Law, le mythique Diabolik de Mario Bava. Sa rencontre avec Stivaletti remonte à la préproduction du **Masque de cire 2**. En quête d'un nouveau visage pour Boris Volkoff, l'alchimiste aux faciès interchangeables, Sergio avait contacté le comédien. Leur passion et leur enthousiasme étaient tels, que les deux hommes sont rapidement devenus amis, et dès que Stivaletti rappella Law pour incarner l'inquiétant monsieur Loyal de son film-omnibus, le comédien accourut, quitte à jouer pour une poignée de clous. Mais ce n'est pas tout : « *Ce film est conçu pour les fans, les purs, les durs, les vrais. Et il y a quelques cameos qui devraient leur faire plaisir. Mon copain Claudio Simonetti est ainsi dans un des trois sketches. On le voit dans une piscine, entouré de filles en maillot de bain. Je suis aussi très content de l'ouverture du segment intitulé* **Dr Lifting**. *On y revoit la scène de transformation de* **Démons 2**, *mais cette fois réalisée avec les moyens du bord. On entend soudain "Coupez !" La caméra recule, on voit apparaître dans le cadre, tout penaud, tentant de m'excuser, Lamberto Bava entre à son tour dans le champ, m'engueule comme du poisson pourri, tandis qu'un bref aperçu du clap nous révèle que nous sommes sur le tournage de* **Démons 7** ! »

Ce qui devrait surtout faire plaisir au fan de base, c'est le concept des trois sketches. En effet, tous s'articulent autour d'un monstre. Dans le premier, **L'Annello della Luna**, Sergio nous gratifie de la présence d'un loup-garou. Pas de vilains effets 3D chez lui, mais du bon vieux latex des familles et des transformations garanties 100 % bladders et têtes mécaniques (quatre au total tout de même). Le second sketch, **Dr Lifting**, présente un monstre au visage humain mais à l'âme bien plus tortueuse, puisqu'il s'agit

d'un savant fou. Pour le coup, Sergio s'est déchaîné : visages écorchés, scalps faciaux et gueules décomposées, le tout au service d'une critique festive des travers du show-business et du journalisme ambiant. Notre homme a gardé le meilleur pour la fin, avec **Il Guardiano del Lago**. Dans les eaux noirâtres de ce lagon, dort un monstre marin de 30 mètres de long. Là encore, l'image de synthèse ne servira que de béquille à des effets totalement physiques, puisque la solution de la marionnette filmée sur fond bleu a été employé. Via des effets numériques, Sergio a ajouté par la suite une bonne poignée de tentacules, destinées à rendre la bestiole un peu plus lovecraftienne. Dommage néanmoins, que faute de budget, il ait écarté l'option de la figurine animée image par image, telle qu'il l'envisageait initialement. « *J'en suis désolé, je voulais faire ce monstre de cette façon, mais je n'en avais ni le temps, ni les moyens. Sur mon prochain film, je vous promets que j'emploierai la stop-motion.* » s'excuse-t-il. Soit, ça ira pour cette fois.

SERGIO PASSE LA SECONDE

Reste la grande énigme de ce projet : comment ce diable d'homme est-il parvenu à boucler son film avec un budget aussi ridicule ? En dehors du fait qu'il se charge lui-même des effets spéciaux, que le tournage ait été effectué en numérique, le mystère demeure entier. Sergio Stivaletti consent à nous révéler un de ses secrets : « *La production a été tout à fait atypique. En effet, nous avons bouclé les prises de vues en quatre semaines seulement. Mais il faut savoir que le film fut tourné plus d'un an avant qu'il ne sorte. Autrement dit, j'ai passé plus de 12 mois sur la post-production, à ajouter les effets numériques, à tourner des inserts, voire de petites scènes dans mon atelier, comme je l'avais déjà fait pour* **Le Masque de cire**. *Et bien entendu j'ai énormément travaillé sur le montage, l'étalonnage et la musique. Du coup, je n'ai pas accepté de commande extérieure à mon projet depuis* **The Cardplayer** *de Dario Argento. C'est un formidable luxe de pouvoir bénéficier ainsi d'une production à deux vitesses, le film possède de cette façon beaucoup de "production value".* ». Le recours

film. » (Sergio Stivaletti)

aux effets spéciaux numériques est donc abondant, mais pas forcément là où on l'attend. Si Sergio consent à améliorer sa transformation du loup-garou avec quelques effets discrets de morphing, il se sert avant tout des technologies digitales pour embellir ses prises de vues, et notamment ses décors. Le train où se déroule le récit cadre n'était par exemple constitué que d'un wagon. Qu'à cela ne tienne : Sergio en ajoutera une pelletée en post-production. Bref, malgré son flagrant manque de moyen, l'artisan persiste à voir grand, et à demeurer un réalisateur dont la générosité est inversement proportionnelle à la maigreur de ses budgets. « *Comme sur* **Le Masque de cire**, **I Tre Volti del Terrore** *est un film techniquement très ambitieux, bourré d'effets spéciaux en tous genres, de personnages, de décors et de mouvements de caméras compliqués. Car même avec ce minuscule budget, je me suis débrouillé pour obtenir des dollies, des grues et une steadycam.* »
Enthousiaste devant le résultat, le distributeur italien va faire de la sortie salle un véritable petit événement. Tandis que **Le Masque de cire** avait été diffusé sur une vingtaine d'écrans, **I Tre Volti del Terrore** est distribué sur 50 copies, un chiffre plus que correct pour le marché local. Stivaletti demeure néanmoins, à la veille de la sortie, très anxieux : « *J'attends avec beaucoup d'inquiétudes les opinions des spectateurs italiens. Je suis tellement dans mon truc, je me sens si décalé par rapport à mes compatriotes au niveau de leurs goûts cinématographiques, que je ne sais pas du tout s'il reste un public pour ce genre de film.* ».

ÉPILOGUE

Aujourd'hui, il pleut sur Rome. Dans son atelier de la via Cola di Rienzo, Sergio Stivaletti me déplie avec nostalgie, une des affiches tirées pour la promotion de son film. **I Tre Volti del Terrore** est sorti depuis plusieurs semaines maintenant, et c'est un bide total. Inutile de se pencher sur l'exploitation télé, puisque le tube cathodique italien refusera de mettre un centime dans un tel objet. Sergio s'est donc résigné à fabriquer de faux lézards pour un film « sans monstre, ni fantastique » précise-t-il. Mais par les temps qui courent, il lui est interdit de faire la fine bouche. Pourtant, l'infatigable Sergio ne se décourage pas. Les critiques de sa dernière réalisation ont été beaucoup plus enthousiastes que sur **Le Masque de cire**. Le film va faire le tour des festivals, et les ventes internationales s'annoncent sous les meilleurs auspices. Et puis il reste l'exploitation en DVD, dans laquelle tous placent de grands espoirs... Si bien que son distributeur lui a proposé de produire un nouveau film. Et le voilà reparti sur un thriller psychologique : un enfant paraplégique aux pouvoirs télékinétiques emménage dans un immeuble tenu par une secte démoniaque qui, dans la cave de la bâtisse, reconstitue une mosaïque qui ouvrira une porte sur l'Enfer... Bref, aujourd'hui plus que jamais, l'aventure continue !

Julien DUPUY (un grand merci à Benoît LESTANG)

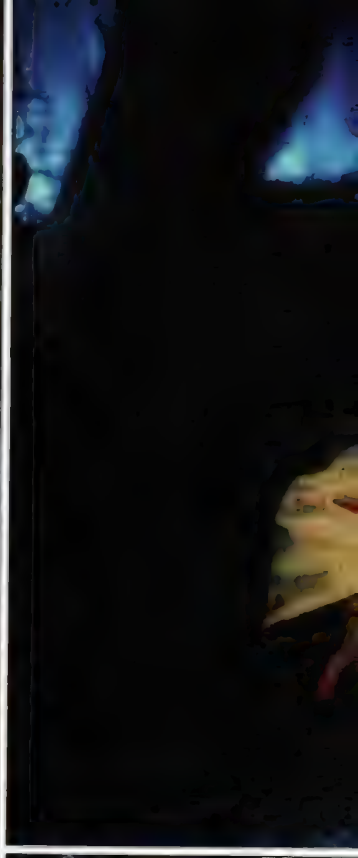
Suivant la logique typiquement cormanesque du *« Si ça n'existe pas, je m'en fous, je vais l'inventer ! »*, le Dinocroc soigne son apparition pour faire la nique aux Carnosaur, Godzilla et autres T-Rex qui peuplent les écrans des fans de films de monstres géants que nous sommes ! En attendant que le bestiau vienne bouffer tout cru les étalages de votre vidéo-club local, retour sur le nouveau bébé du pape de la série B qui signe ici son grand come-back. Hail to « King B » !

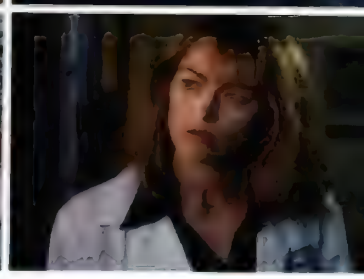
LE RETOUR DU ROI CORMAN

DINOCROC
DE KEVIN O'NEILL

Ci-contre :
Attiré dans un piège que lui ont tendu les scientifiques et autres chasseurs lancés à sa poursuite, le Dinocroc ne se laisse pas abattre pour autant et continue à se mettre des humains sous la dent !

L'année 2004 marque les 50 ans de métier de Roger Corman, le plus prolifique des producteurs de séries B hollywoodiennes. Aujourd'hui âgé de 78 ans, ce monstre sacré du cinéma d'exploitation, « King B » comme on le surnomme dans le milieu, tient les rênes de New Concorde, boîte indépendante faisant son beurre avec des titres destinés au marché vidéo et câble. La recette ? Des budgets on ne peut plus restreints (généralement 500 000 dollars), un planning très serré (qui se compte en semaines et non en mois) et des cinéastes qui en veulent, prêts à développer un concept souvent limité à un titre ou une affiche. Cette méthode, appliquée par le mogul depuis des lustres, aura même donné naissance à une biographie au titre des plus explicites : *How I Made a Hundred Movies in Hollywood and Never Lost a Dime* (= comment j'ai fait 100 films à Hollywood sans jamais perdre un centime). Seulement voilà, entre remakes honteux de son propre catalogue (**Piranha**, **Humanoïds from the Deep**), exploitations éhontées de ses propres franchises (**Carnosaur 4 : Raptor**, **Bloodfist 8 : Trained to Kill**) et reventes de la compagnie à diverses sociétés, le pape de la série B commençait sérieusement à perdre de sa superbe. Plongé un jour dans la lecture d'un article du L.A. Times relatant la découverte d'un crocodile préhistorique, King Corman se trouve frappé d'inspiration par la muse du B, laissant sortir un retentissant *« Les affaires reprennent ! »* en son for intérieur. Il n'en fallait pas plus pour que **Dinocroc** naisse de son imagination si délicieusement bis et d'ailleurs, on en connaît qui ont mis plus de temps à nous pondre des **Bagdad Café** ou des **Shakespeare in Love** hein ! Comme souvent chez Corman, la production s'affole dès lors que le titre et l'angle marketing sont choisis et approuvés : les scénaristes





« Pour Dinocroc, nous sommes parvenus à obtenir 200 plans d'effets spéciaux dans le court laps de temps qui nous était imparti. »

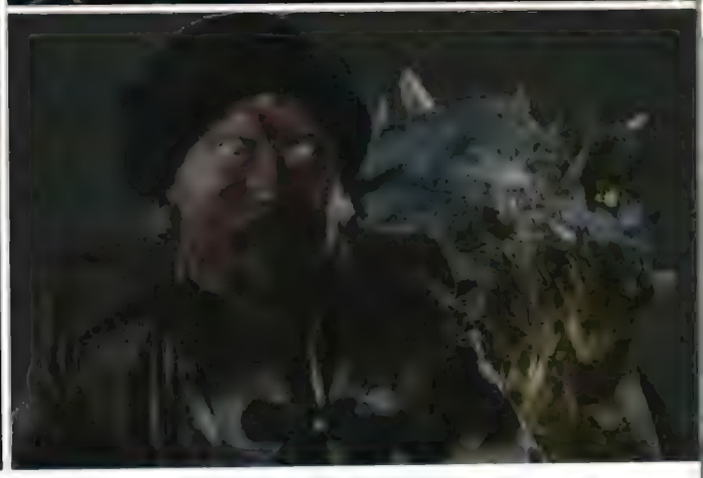
Ci-dessus :
Le Dinocroc fonce tête baissée sur Dick Sydney (Costas Mandylor), un chasseur australien dont les liens de parenté avec Crocodile Dundee semblent évidents.

En bandeau, de gauche à droite :
Les différents protagonistes de Dinocroc : Dick Sydney et son inséparable carabine, Tom Banning (Matt Borlenghi) et sa fiancée Diane Harper (Jane Longenecker), tous deux voués corps et âme à la protection des animaux, le Docteur Campbell (Bruce Weitz), qui va rapidement finir dans la gueule de la bestiole et Paula Kennedy (Joanna Pacula), la scientifique (ir)responsable de la mutation du Dinocroc. Une belle brochette de victimes en puissance...

Dan Acre, John Huckert (tous deux responsables de **Shakedown**, un film catastrophe avec Ron Perlman et Erika Eleniak) et Frances Doel (auteur du script de **Crazy Mama**, second film de Jonathan Demme) sont engagés illico pour mettre en place une intrigue tournant autour de ces éléments destinés à titiller le Damien Granger qui sommeille en nous. Fidèle à sa réputation de découvreur de talents, Roger Corman dégotte Kevin O'Neill à la réalisation, un as des effets spéciaux et co-fondateur de la boîte Flat Earth Productions (responsable des effets sur des séries comme ***Hercule*** ou ***Xena***, et même sur quelques longs-métrages tels que **Blade** et **Mortal Kombat**). Un habitué du travail acharné, parfois capable de livrer plus de 100 plans d'effets en une semaine ! L'homme de la situation en somme, pour un film qui compte également sur ses effets numériques pour impressionner les acheteurs potentiels : *« Mon implication dans le projet est due au producteur Damian Akhavi, un ami de longue date avec lequel j'ai travaillé sur plusieurs autres films. Ça s'est passé de la même manière que pour Joe Dante, Jonathan Demme ou tout ceux qui ont débutés chez Roger Corman. En gros, on m'a dit : " Hey ! Tu sembles avoir de l'expérience en matière de réalisation et tu possèdes un talent que nous souhaitons exploiter, on ne payera pas beaucoup, mais est-ce que tu veux réaliser ce film ? ". Ils vous mettent alors sur le dos un nombre incalculable de responsabilités et de paramètres à respecter, mais quand vous tenez absolument à passer à la réalisation, il faut se lancer sans rechigner. C'est ce que j'ai fait et nous avons ramené ce projet, qui devait être tourné en Russie. Ensuite, il a été question de faire de* **Dinocroc** *le film le plus cool possible, malgré les contraintes de planning et de budget. »*. Précisons malgré tout que contrairement à ses précédents camarades, Kevin O'Neill se voit confié un budget oscillant entre 2 et 2,5 millions de dollars (ce qui donne une certaine idée du projet si on le compare aux tarifs des blockbusters actuels), permettant tout de même de fignoler un film un peu plus ambitieux que les récentes productions Corman (**Raptor : Carnosaur 4** encore une fois, principalement composé de stock-shots). Bref, de quoi rivaliser avec les B de gros studios comme **Anacondas : à la poursuite de l'orchidée de sang** qui, pour un budget dix fois supérieur, en propose largement moins !

LES ENTRAILLES DE LA BÊTE...

« What the fuck is Dinocroc ? » vous demandez-vous cependant. Pas de panique les asticots, on y vient ! Le film débute lorsque des scientifiques trouvent une hormone spécifique dans le fossile d'un super croco préhistorique. La société Gereco Corporation décide de tester cette hormone sur certaines créatures, jusqu'à ce que l'expérience dégénère et qu'une de ces bestioles soit relâchée dans la nature, bouffant tous les beaufarasses qui lui passent sous la gencive, tel un fin gourmet qui ferait passer Bud Spencer pour un amateur de yaourts 0 % de matières grasses. On fait alors appel à un expert australien de la chasse au croco, sorte de cousin lointain de Paul Hogan, pour déchirer cet énorme bestiau, croisement improbable entre un crocodile et un dinosaure : le DINOCROC ! Attention tout de même de ne pas confondre cette intrigue avec celle de l'excellent **Carnosaur**, production Corman qui n'entretient, bien évidemment, aucun rapport avec le film qui nous intéresse aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, l'avancée numérique permet à Kevin O'Neill de faire des merveilles qui dépassent en réalisme, si tant est que ce soit possible avec un tel canevas, le charme indéniable du jouet en plastique du film d'Adam Simon : *« J'ai procédé sur* **Dinocroc** *selon une méthode que j'ai mis en place voici quelques années en supervisant les effets des*



séries **Hercule** *et* **Xena**. *Du point de vue des effets visuels, la création de ma compagnie Flat Earth Productions nous a permis d'expérimenter un système qui consiste à gérer et optimiser un processus de post-production à petite échelle. Dans le cas de* **Dinocroc**, *j'avais donc une sorte de studio à la maison et suivant le travail à fournir, certains employés travaillaient sur place, étape par étape. C'est très simple en fait : j'avais un serveur puissant dans mon garage, et plusieurs lignes Internet reliées à mon studio. Nous sommes ainsi parvenus à obtenir 200 plans d'effets spéciaux dans le court laps de temps qui nous était imparti.* ». De là à dire que le film s'est quasiment fait en post-production, il n'y a qu'un pas que le réalisateur franchit allègrement : « *J'ai dû tempérer mes envies d'expérimentation sur le tournage parce que je n'en avais pas forcément l'opportunité. Roger Corman exige que vous fassiez les story-boards sur ses productions et c'est une bénédiction sur un film à effets spéciaux. Ça permet de clarifier et de préciser les discussions avec l'équipe qui donneront vie à ce qui se trouve sur le papier. Cela dit, il est possible d'envisager des nouvelles possibilités scénaristiques suivant le type de procédé que l'on utilise. Ainsi, j'ai pu développer une sorte de second plan de travail dans le but d'exploiter les bonnes choses que nous avions filmées. Le processus de réinvention est donc possible en post-production, parce que vous pouvez tout défaire et recommencer. C'est un plus indéniable de pouvoir reconfigurer sur son ordinateur un arrière-plan tel qu'on le souhaite. ce qui était impossible à l'époque des processus analogiques et photochimiques. Par exemple, il y a dans le film un plan très dynamique où le Dinocroc saute du toit d'un camion en mouvement. À l'origine, il s'agissait d'un insert pas forcément utile que nous avions gardé dans un souci de continuité. Mais en le regardant de nouveau, je me suis rappelé d'un effet que nous avions développé sur un autre film. J'ai donc revu le plan afin de rendre la scène la plus efficace possible.* ». Le système D trouve donc une forme inédite chez Roger Corman, grâce à l'expérience technique de Kevin O'Neill, qui voit ici l'opportunité de questionner des choix de mise en scène parfois imposés par des délais serrés : « *Ce procédé est intéressant parce qu'il remet en question votre façon de travailler et vous pousse à vous interroger sur les plans que vous considérez comme des " money shots ". Après le tournage, il est donc possible de revoir le film en post-production et d'établir un nouveau planning, tout en gardant en tête la date à laquelle vous devez livrer le produit fini.* ».

Ci-dessus :
La première victime du Dinocroc, une laborantine qui va finir en viande hachée...

Le sheriff Harper (Charles Napier) et son fidèle bras droit mènent l'enquête, persuadés qu'ils ont affaire à un simple crocodile...

Un chasseur tente de débusquer le Dinocroc. Tel est pris qui croyait prendre !

Ci-dessous :
Le sport favori du Dinocroc : bouloté les adeptes de ski nautique. Yeeaahh !

... LES RESTES HUMAINS

Bien qu'étant la tête d'affiche principale, le Dinocroc n'est cependant pas la seule vedette du film. Et le choix de Kevin O'Neill concernant le casting est d'autant plus étonnant pour un spécialiste des effets spéciaux : « *Sur* **Hercule** *ou* **Xena**, *j'étais censé faire le casting des interprètes que nous devions transformer en créatures. Ce que j'ai retenu de cette expérience, et de celle sur le* **Dracula** *de Coppola, c'est qu'il faut engager différents types d'acteurs. Sur* **Dinocroc**, *j'ai donc essayé de dynamiser le casting en mélangeant des acteurs classiques avec ceux plutôt enclins à ma méthode. La différence entre les deux étant d'ailleurs visible dans le film. Ce procédé permet d'obtenir un large panel de comédiens, même si c'est un luxe dans une production Roger Corman et qu'il m'a fallu prendre des décisions rapides et efficaces, ce qui était ici possible, lorsqu'il s'agissait de cerner la personnalité de chaque rôle.* ». Se bousculent donc à l'écran les vieilles trognes de Costas Mandylor (**Les Indomptés**), Charles Napier (**Supervixens** du regretté Russ Meyer), Bruce Weitz (**Mission Alcatraz**), Ric Sabaria (**Flic et rebelle**) ou encore Joanna Pacula (**Virus**) et celui qui saura les recaser dans leur type d'acting gagnera une sucette à la framboise que je piquerai à Bustillo ! Quoi qu'il en soit, avec ses références évidentes aux classiques du genre comme **Le Monde perdu**, **La Vallée de Gwangi**, **Godzilla** ou encore **Jurassic Park** et ses allures évidentes de B-movie des 50's, **Dinocroc** a conquis les acheteurs nationaux et étrangers lors de sa projection durant l'AFM 2004, tous déjà bien échaudés par un affichage massif dans les couloirs du marché du film. Et le réalisateur dans tout ça, satisfait ? « *Je suis satisfait du résultat final, tout comme je suis content qu'il ait été diffusé sur Sci-Fi Channel avant de prendre le chemin des vidéo-clubs. Tant de films de qualité égale au mien ne sont pas distribués de nos jours... Une chose est sûre, s'il nous a fallu six mois pour fignoler* **Dinocroc**, *sur le prochain, je pense qu'on pourra être encore plus efficace !* » Un **Dinocroc 2** ? Faut dire que certains distributeurs étrangers ont déjà signé pour une suite !

Stéphane MOÏSSAKROC

SHAUN OF THE DEAD
D'EDGAR WRIGHT

UN MARIAGE ET QUATRE ENTERREMENTS

Après le bourrin L'Armée des morts et le nullos Resident Evil : Apocalypse, les zombies ont de nouveau le vent en poupe avec ce SHAUN OF THE DEAD comique dont l'irrévérence nous vient d'Angleterre. « Une comédie romantique... avec des zombies ! » scande le slogan du film. Surprenant ? Oui, surtout pour ceux qui ignorent que le film est produit par les responsables de Quatre mariages et un enterrement et du Journal de Bridget Jones. Une info à retenir, histoire de convaincre sa copine d'aller voir un bon film de zomblards dégénérés, en espérant qu'il sorte un jour chez nous !

Le concept aussi intrigant qu'amusant de **Shaun of the Dead** naît dans l'esprit de Edgar Wright et Simon Pegg alors que ceux-ci travaillent encore sur ***Spaced***, sitcom anglais ultra-référentielle diffusée le temps de deux saisons sur Channel 4 et même de manière confidentielle sur le câble français, sous le titre ***Les Allumés***. Il ne s'agit pas pour eux de reprendre les personnages de la série, mais au contraire d'en créer de nouveaux : Shaun et son ami Ed, deux gros glandeurs dont les principales activités sont de s'affaler sur le canapé en jouant aux jeux vidéos et descendre des litrons au bar du coin (*comme ça il y a des gens comme ça à la rédac'* – ndlr)... Bref, des dyénusses trentenaires sans avenir et c'est justement ce que leur reproche Liz, la petite amie de Shaun. Décidant de rompre avec lui, elle choisit son moment le jour où d'étranges évènements semblent perturber les quatre coins de l'Angleterre. En effet, les morts reviennent à la vie, et si les deux compères s'en rendent compte sur le tard, il est encore temps de sauver leurs proches et de les emmener dans le seul lieu apparemment sûr : le pub local ! « *J'avais déjà écrit une scène dans* ***Les Allumés*** *où mon personnage Tim était immergé dans un jeu vidéo et combattais des zombies...* » explique Simon Pegg, co-scénariste et interprète principal de **Shaun of the Dead**. « *Avec Edgar Wright, nous nous sommes dit qu'il était possible de reprendre le concept pour le cinéma et nous avons plongé aussitôt dans l'écriture de* **Shaun of the Dead**. *Le but a toujours été de faire une comédie, même si nous voulions qu'il y ait certains passages horrifiques. Nous sommes tous les deux fans du* **Loup-garou de Londres**, *qui nous a autant servi d'influence que* **La Nuit des morts-vivants**. *Le film de Landis a la particularité d'être à la fois hilarant et terrifiant, il balaie un large panel d'émotions... C'est exactement ce que nous voulions faire avec* **Shaun of the Dead**, *faire rire les spectateurs tout en leur foutant la pétoche.* »

DE L'HORRIFIQUE...

Contrairement à son travail sur ***Les Allumés***, la participation de Edgar Wright au projet ne se limite pas à la réalisation. S'investissant dans l'écriture de **Shaun of the Dead** avec Simon Pegg, après avoir refusé quelques propositions américaines, il signe ici son second long-métrage, après un essai infructueux intitulé **A Fistful of Fingers** (= pour une poignée de doigts) datant de 1994. « *J'ai fait cette parodie de western quand j'avais 20 ans, avec un budget extrêmement serré.* » explique Edgar Wright. « *Je ne la regrette pas, elle m'a ouvert plusieurs portes à Londres et m'a permis de travailler sur* ***Les Allumés***. *Mais en ce qui concerne* **Shaun of the Dead**, *je n'ai pas cherché à calquer le style des* ***Allumés***. *Bien sûr, certains passages renvoient directement à l'aspect visuel du sitcom, mais la structure du script de* **Shaun of the Dead** *demandait à ce qu'il soit plus lent dans l'introduction. Si j'avais réalisé ce film comme j'ai réalisé* ***Les Allumés***, *à savoir de façon hyperactive sur toute la durée du montage, je pense qu'on aurait abouti à un résultat vraiment fatigant, voire plus irritant pour le spectateur ! L'idée était donc de faire un film plus réaliste et naturaliste qu'un* **Braindead** *par exemple, qui est quand même difficile à suivre dans le genre. L'aspect comique ne vient pas forcément des zombies et de leur look, mais plutôt du contexte et de la réaction des personnages. En ce sens, pour donner un aspect plus crédible à l'horreur, on s'est inspiré de John Carpenter et de George A. Romero, mais aussi de* **L'Invasion des profanateurs de sépultures** *de Philip Kaufman. On souhaitait garder une sensation de menace constante,*

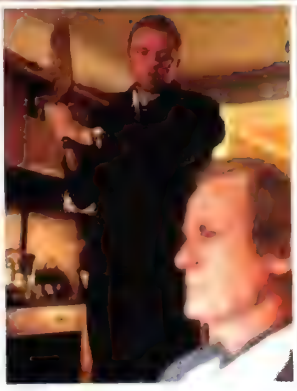
malgré la drôlerie évidente du film. On a donc tourné en scope en hommage à ces grands noms, et le score du film se situe quelque part entre les compositions de John Carpenter et celles des Goblin. »

Des références obligatoires en ce qui concerne le genre, d'autant que **Shaun of the Dead**, malgré son titre référentiel, ne se présente pas vraiment comme une parodie. En cela, le film annonce carrément sa déférence à George Romero et sa **Nuit des morts-vivants** dans un troisième acte, où les survivants sont enfermés dans le pub local assiégé par une foule de revenants craspecs alléchés par l'odeur de la chair fraîche. « *On a envoyé une bande démo du film à George Romero, ce qui nous a bien mis la pression parce qu'on ne savait pas si il allait l'apprécier…* » raconte Edgar Wright. « *Après l'avoir vu, il téléphona à notre producteur et donna son numéro personnel pour que nous puissions lui parler de vive voix. Il nous a dit qu'il avait adoré le film et qu'il avait été très flatté de l'hommage. Il a même précisé, que si on devait faire une projection aux États-Unis, il viendrait nous défendre sans hésiter ! Ce fut une expérien ce surréaliste parce que sans lui,* **Shaun of the Dead** *n'aurait probablement jamais existé !* » On a connu pire comme parrainage…

… AU ROMANTIQUE

Mais aussi drôle et horrifique soit-il, **Shaun of the Dead** est surtout vendu sur un concept assez particulier, celui de « comédie romantique… avec des zombies ». Ce qui explique pourquoi, la firme Working Title (surtout spécialisée dans les films avec Hugh Grant !) se charge de la production. Le cœur du film serait donc l'histoire d'amour entre Liz et Shaun, l'accomplissement de la maturité de ce dernier nous réservant d'ailleurs quelques surprises (qui ne virent pas forcément à la déconnade attendue)… Alors ce **Shaun of the Dead**, film pour gonzesses également ? « *J'ai une théorie, qui a d'ailleurs inspirée le métrage…* » déclare le réalisateur. « *Les films d'horreurs sont, selon moi, les films parfaits pour emmener sa copine au cinéma !* **Le Loup-garou de Londres** *est probablement mon film préféré, mais j'adore aussi* **Zombie**, **Evil Dead 2**, **The Thing** *ou encore* **Carrie**… *Chacun de ses films fonctionne comme un film d'épouvante, mais aussi comme un film de sortie en couple. Carrie notamment, est le film parfait pour ça, parce qu'il y a de tout dedans : le bal de fin d'année, le disco, les couleurs vives, la nudité masculine et féminine, le langage ordurier, la violence, les troubles adolescents et j'en passe ! Toutes proportions gardées, c'est ce genre de film qu'on a voulu faire avec Shaun of the Dead…* » Un mélange des genres étonnant mais pas forcément incompatible, qui a en tout cas valu au film un beau succès public et critique lors de sa sortie en Angleterre en avril dernier : « En règle générale, les réactions de la critique anglaise nous ont été très favorables, ce qui est peu courant chez nous, parce que la presse anglaise n'est généralement pas très conciliante avec les productions nationales. » raconte Edgar Wright. « J'ai d'ailleurs été très content de constater que le film avait reçu 4 étoiles à la fois dans le Guardian et le Sun, 2 quotidiens de bords opposés, le jour de sa sortie. » Un succès qui permet au film d'être exporté aux États-Unis et dans certains pays d'Europe, comme l'Italie et la Belgique (où il est d'ailleurs re-titré Y'a-t-il un zombie dans la salle ? Ah l'humour belge !), et aux responsables d'embrayer sur de nouveaux projets : « Nos projets ? » s'exclame le réalisateur. « De la science-fiction, de l'action et de la comédie musicale ! Ce sont des genres propices aux pétages de plombs. Nous avons quelques idées comme une comédie de science-fiction, un film d'horreur policier et une comédie musicale avec des poursuites en voitures… J'adore mélanger les genres ! » Des hommages à Bandits Bandits, Maniac Cop et Les Blues Brothers en perspective ?

Stéphane MOÏSSAKIS



Page de gauche, de haut en bas :
Shaun (Simon Pegg) et son pote de branlouze Ed (Nick Frost) découvrent des zombies dans leur jardin !

Les zombies attaquent la ville : notez les deux sosies crapoteux de Santiago Segura.

Shaun mène difficilement la résistance contre les non-morts : direction le pub du coin !

Philip (Bill Nighy), le beau-père de Shaun, dans un sale état.

Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite :
Un zombie amoché par le vinyle du soundtrack de Batman, un des grands moments de poilade de Shaun of the Dead.

Shaun et son beau-père : des relations tendues…

Shaun en pleine pose « Ash » : une référence obligatoire pour un film respectueux de ses aînés.

Si ce vieux salopard de Chucky se la raconte en couverture ce mois-ci, les pouliches de Seduction Cinema sont, quant à elles, bien présentes dans nos pages pour nous rappeler qu'effectivement, les poupées c'est bien, mais c'est encore mieux lorsqu'elles sont en chair et en os. Petit coup d'œil sur les deux nouveaux films de leur plus fervent admirateur : Brett Piper. Attention les yeux !

MONSTERS FACTORY

BITE ME ! ET SHOCK-O-RAMA

DE BRETT PIPER

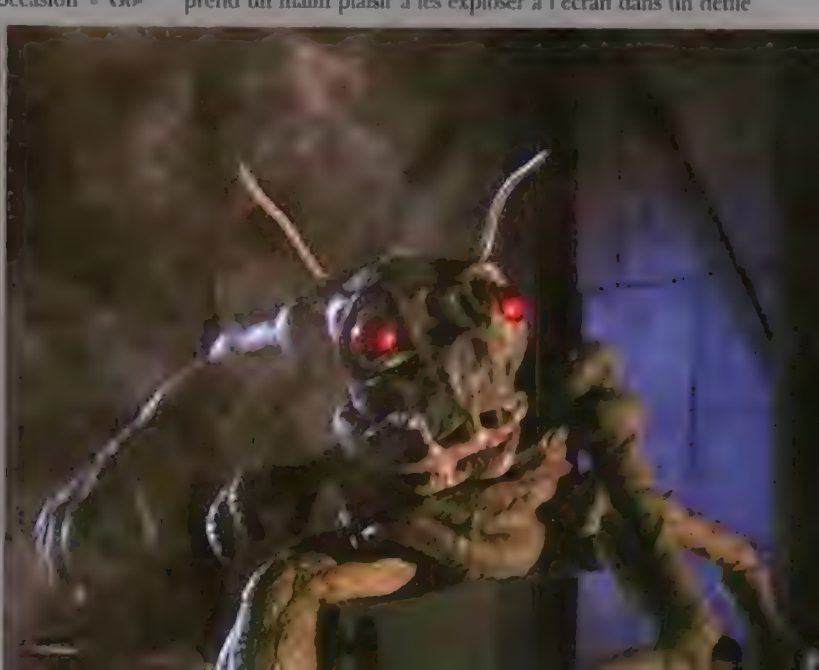
Depuis la preview sur **Screaming Dead** dans le Mad 162, on connaît tous le nom de Brett Piper. Bon, pour ceux qui recyclent ou qui mettent un fond de litière luxueux à leur chat, faisons un rapide retour en arrière. Passionné de dinosaures depuis son plus jeune âge, Piper se fait un nom en 1985 avec le catastrophique **Raiders of the Living Dead**, qu'il co-réalise avec le producteur Sam Sherman, avant de se reprendre sur une flopée de titres plus sympathiques les uns que les autres (**A Nymphoid Barbarian in Dinosaur Hell**, **They Bite**, **Drainiac**, **Psyclops**, **Arachnia**...). Après l'asile désaffecté et hanté de **Screaming Dead**, Piper revient à ses premières amours : les grosses bébêtes. Fan de Harryhausen, le bonhomme lui avait déjà rendu hommage dans son tout premier film, **Mysterious Planet**, puis dans **Mutant War** et la série pour enfants ***Captain Sinbad***. Et la technique de stop-motion magnifiée par tonton Ray sera de nouveau au centre de **Bite Me !**, le deuxième film qu'il réalise après **Screaming Dead**, pour le compte de la boîte Shock-O-Rama, toujours sous la tutelle de Mike Raso, grand manitou de Seduction Cinema.

ATTENTION, ÇA MORD !

Tourné dans le New-Jersey pile-poil l'année dernière, dans une boîte de strip-tease rebaptisée pour l'occasion « Go-Gosaurus Strip Club » (la décoration intérieure ressemble aux entrailles d'un dinosaure), **Bite Me !** n'est pas un film de vampires comme son titre peut le suggérer, mais bien un authentique film de bestioles ringardes façon Craignos Monsters. Ici, il est question d'insectes contaminés par une beuze toxique lors d'un deal dans l'enceinte du club. Les yeux tout rouges, une dalle d'enfer et un sourire constant de benêt, les affreux grouillants grandissent de plus en plus vite... Assoiffés de sang frais, ils se jettent alors sur les clients de la boîte, prêts à les bouloter aussi vite qu'un paquet de natchos. Au milieu de ce chaos glouton, trois hôtesses de charme vont faire le ménage : Crystal (Misty Mundae, **Titanic 2000**, **Spiderbabe**), Amber (tout premier rôle pour Caitlin Ross) et Trix (Erika Smith, **Sexy Adventures of Van Helsing**). Et elles ne sont pas contentes nos drôles de dames du Z, surtout lorsqu'elles découvrent que cette horrible invasion est menée par la vénéneuse Theresa (Julian Wells, **Sin Sisters**, **Witchbabe**), une bimbo « from hell » secondée par un cafard ayant muté en homme qui se serait déguisé en cafard. Du tout bon pour Brett Piper qui, en plus d'avoir écrit le scénario et dirigé les acteurs, s'est intégralement occupé d'une longue post-production de 5 mois, majoritairement dédiée aux effets-spéciaux. Après avoir construit ses insectes et son fameux mutant, Piper prend un malin plaisir à les exploser à l'écran dans un défilé

Ci-dessous, de gauche à droite :
Un client du Go-Gosaurus Strip Club dévoré de l'intérieur par des bestioles mutantes.

Le monstre final de **Bite Me !**, animé image par image à la Ray Harryhausen. Un effet spécial rudimentaire mais efficace signé Brett Piper.



de scènes plus délirantes les unes que les autres : les cafards s'atomisent dans des gerbes de sang, se crashent comme des merdes sur les portes et se bouffent carrément entre eux... On atteint le septième ciel lors d'un final dantesque où le Go-Gosaurus est ravagé par les flammes, après que sa grosse dino-enseigne se soit écroulée à l'intérieur. Ayant encore grandi, l'affreux mutant ressort du brasier en beuglant tel un mutant qui beugle dans un brasier ! Pour Piper, **Bite Me !** est le premier véritable aboutissement de sa carrière, son film somme. Alors que d'autres iraient poser leurs fesses dans le canapé pour souffler un coup, satisfaits d'avoir réalisé le film de leurs rêves, Brett, lui, remonte aussitôt au créneau pour les besoins de **Shock-O-Rama** : le film.

C'EST CREEP CHAUD CE SOIR !

Puisant son inspiration aussi bien chez Romero que dans des comics du genre *Creepy*, *Vault of Horror* et autres *Tales from the Crypt*, **Shock-O-Rama** est une anthologie de trois sketches, que Piper vient tout juste de commencer en septembre dernier. Le premier segment vient à peine d'être achevé que Mike Raso, toujours sur le coup, nous en apprend un peu plus : « *Le premier sketch est aujourd'hui terminé. Il s'appelle* **Zombie This** *et raconte l'histoire d'une jeune actrice de film d'horreur, jouée par Misty Mundae, qui ne supporte plus les affres du star-system. Elle décide de partir s'isoler à la campagne, dans une vieille maison perdue et hantée par un zombie. Grâce aux rôles qu'elle a interprétés, elle va réussir à anticiper les attaques du zombie, et passer ainsi du statut de proie à celui de chasseur... »*. Le boss de Seduction Cinema enchaîne sur le tournage : « *Nous avons tourné ce sketch dans une auberge du New-Jersey, en super 16 que nous allons transférer en haute-définition au moment du montage. Cela donne un cachet particulier et assez classe à l'image, cela permettra au film de s'offrir une carrière internationale. A l'heure actuelle, Brett fignole encore quelques scènes, mais sera bientôt prêt à tourner la deuxième histoire.* ».

La deuxième, c'est **Mecha-Arachnia**, un délire aux forts relents de SF à l'ancienne (pas si éloigné de **Bite Me !**) où des aliens vindicatifs plantés en pleine cambrousse tentent de construire une araignée géante avec des matériaux de récupération, dans

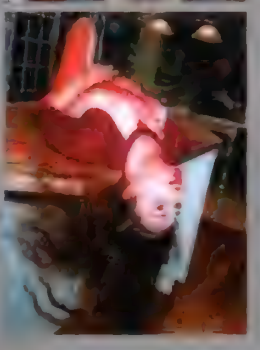
le but de combattre un homme (Rob Monkiewicz, déjà pris en flag dans **Screaming Dead**) capable de les détruire. Quant à **Lonely is the Brain**, le troisième et dernier segment, il raconterait l'histoire d'une créature futuriste (on n'en sait pas plus pour le moment...) autrefois humaine, mais aujourd'hui sous la coupe d'un docteur diabolique agissant dans les rêves de ses victimes (ces dernières étant généralement blondes décolorées et plutôt bien gaulées...). Caitlin Ross, Julian Wells et A.J. Khan (**Lord of the Strings**) se font une joie de venir faire les folles pour le plus grand bonheur de Raso, qui ne compte pas s'arrêter là dans sa collaboration avec Brett Piper. Il s'explique : « *Après* **Shock-O-Rama**, *nous allons de nouveau faire un film avec Brett. Nous n'avons pas encore de titre mais déjà un concept. Trois femmes vont se retrouver dans une ville entièrement sous le contrôle d'une entité insectoïde. Avec l'aide de survivants, elles vont former la résistance. Brett va revenir à la DV pour ce film, et devra sûrement s'atteler à une longue post-production car des effets-spéciaux très impressionnants sont prévus.* ».

En plus de la présence confirmée des habituées Misty Mundae et Julian Wells, ce nouveau projet sans nom verra le retour de la belle blonde Rachael Robbins, découverte dans **Terror Firmer**, avant d'être couronnée nouvelle starlette du bis grâce à son rôle dans **Screaming Dead**. Un juste retour des choses...

Alexandre BUSTILLO

Ci-dessus et ci-contre : Habitué aux films de Brett Piper, Rob Monkiewicz se fait attaquer par John Fedele, dans le rôle du cafard humain, fidèle bras droit de la méchante en chef de Bite Me !

Ci-dessous, de haut en bas : Les deux premières photos de Shock-O-Rama, issues du sketch Zombie This.



MAD MOVIES HORROR PICTURE SHOW

Comment passer une bonne soirée d'Halloween ? No stress les gars, vous allez voir, c'est pas bien compliqué... Vous invitez une bonne bande de potes, quelques nanas (à qui vous faites croire qu'on est encore en été, histoire qu'elles se pointent peu vêtues), vous vous préparez un bon petit plat, genre pâtes-ketchup, vous achetez un stock de bières à rendre jaloux Abel Ferrara (ceux qui ont de la weed sont invités à la sortir), et vous vous laissez guider par le petit dossier maison qu'on vous a concocté.

Après avoir bien commencé la soirée par l'épisode de Alf spécial Halloween, pas très horrifique mais tordant, vous avez le choix (non, en fait l'obligation !) d'enchaîner avec les films que nous vous invitons à découvrir. En tout, vingt métrages d'horreur, des plus terrifiants aux plus drôles, en passant par les plus gore et les plus gothiques. Vingt films d'horreur assez méconnus et pourtant incontournables. Ne vous attendez pas cependant à retrouver des classiques invétérés ou des films trop évidents (exit donc les Massacre à la tronçonneuse, Evil Dead, L'Exorciste, Re-Animator, Maniac et autres Braindead) puisqu'on a essayé d'éviter les œuvres déjà évoquées ces dernières années dans nos différents dossiers (Opération Peur, les 20 films les plus trash, 30 chefs-d'œuvre oubliés...). Il ne vous reste plus qu'à préparer vos citrouilles et sortir vos costumes...*

* en option uniquement.

LES PLUS TERRIFIANTS

LA SENTINELLE DES MAUDITS
(THE SENTINEL - ÉTATS-UNIS - 1976 - DE MICHAEL WINNER)

Quand il cherche à flanquer la pétoche, Michael Winner emploie les grands moyens. Déjà très efficace dans le domaine de la violence urbaine (**Un justicier dans la ville**), du thriller d'espionnage (**Scorpio**) ou encore du western (**L'Homme de la loi, Les Collines de la terreur**), il aborde le surnaturel selon la méthode dite du « rouleau compresseur ». Pas de place pour la nuance dans **La Sentinelle des maudits**, produit à Hollywood dans l'élan satanique de **L'Exorciste, La Malédiction** et de **Rosemary's Baby** (dont l'influence se dessine au détour de quelques plans et décors). Gros plans gore d'un couteau déchirant un œil et tranchant un nez, monstrueuse parade d'infirmes authentiques, masturbation frénétique d'une jeune femme, orgies, visions cauchemardesques explicites, phénomènes paranormaux bruyants... Le réalisateur britannique y va de bon cœur dans l'illustration d'un scénario machiavélique où un mannequin vedette sera confronté à une communauté fantôme de tueurs psychopathes. Mais, au dernier étage de l'immeuble qu'elle habite, un prêtre aveugle, éternellement posté devant sa fenêtre, veille au grain. Il est la « sentinelle », le gardien de la porte de l'Enfer...
Fort d'une étonnante distribution où la vieille garde hollywoodienne (Ava Gardner, Burgess Meredith, John Carradine, Arthur Kennedy, Eli Wallach) cohabite avec la relève (Christopher Walken, Jeff Goldblum et Tom Berenger dans des rôles secondaires de flic, de photographe et de locataire), Michael Winner réalise, avec **La Sentinelle des maudits**, une œuvre certes inférieure à ses modèles, mais avec de véritables morceaux de bravoure nous donnant une idée de l'Enfer tel qu'il se l'imagine... (DVD zone 1 disponible chez Universal) **M.T.**

LE MORT-VIVANT
(DEATHDREAM - ÉTATS-UNIS - 1974 - DE BOB CLARK)

Plus connu pour sa trilogie des **Porky's** (ancêtre décérébré de nos teen-movies actuels), Bob Clark réalise en 1974 (deux ans après son parodique **Children Shouldn't Play with Dead Things**) **Le Mort-vivant (Deathdream)**, un film poisseux et terrifiant. Le mort-vivant en question, c'est Andy (l'acteur de télé Richard Backus remplace Christopher Walken initialement prévu), un jeune soldat de retour chez lui alors qu'il venait juste d'être déclaré officiellement mort au front. Physiquement normal dans un premier temps, malgré un teint des plus pâlots, Andy inquiète rapidement sa famille avec son attitude solitaire et ses promenades nocturnes. La tension monte d'un cran lorsque le jeune homme étrangle à mains nues un chien devant une bande de gamins terrifiés, et que des meurtres mystérieux se multiplient dans la région. Dérangeant, **Le Mort-vivant** devient alors carrément suffocant dans sa description sans concessions de la dislocation intérieure de la cellule familiale, malaise que des effets spéciaux approximatifs (deuxième contrat de Tom Savini, juste après **Deranged** d'Alan Ormsby, scénariste du **Mort-vivant**) viendront miraculeusement renforcer. Sûr qu'Eli Roth (le réal de **Cabin Fever**) en tiendra compte pour le remake qu'il est en train de préparer. La même année, Bob Clark signera **Black Christmas**, slasher originel à réhabiliter d'urgence qui posera les fondations du genre bien avant **Halloween** et **Terreur sur la ligne**. Difficile à croire qu'il s'agit là du même mec responsable du récent **Karaté Dog**. (DVD zone 1 disponible chez Blue Underground) **A.B.**

NE VOUS RETOURNEZ PAS
(DON'T LOOK NOW - ITALIE/GRANDE-BRETAGNE - 1973 - DE NICHOLAS ROEG)

Grand morceau de pétoche gravé sur pellicule, le film de Nicolas Roeg est aussi un pur produit de son époque. Sa photographie, le look de ses personnages, sa musique romantique signée Pino Donaggio, sa célèbre et très chaude scène de fesse (rajoutée par Roeg au dernier moment), tout **Ne vous retournez pas** rappelle les seventies. Et pourtant, ce film conserve tou-

jours, trente années après, son aura de film hanté. Quelques mois après la mort accidentelle de leur fillette, un couple part en séjour à Venise, où le mari (Donald Sutherland) doit restaurer une église. La femme (Julie Christie) croise une voyante aveugle (!), qui lui apprend que sa fille est heureuse là où elle est mais que son mari et elle doivent quitter la ville au plus vite. Partant de cette histoire assez simple, Roeg bâtit un long voyage à la fois doucereux et bizarre, transpercé de fulgurances éprouvantes (la noyade de la petite fille, l'accident de Sutherland…) et structuré par un style hypnotiseur alternant ellipses et dilatation temporelle. Usant d'un symbolisme astucieux (la couleur rouge utilisée de manière signifiante bien avant le **Sixième sens** de Shyamalan) et d'une atmosphère expressionniste qui exploite à fond la cinégénie insolite de Venise, **Ne vous retournez pas** instille chez le spectateur un malaise souterrain, un sentiment d'inquiétante étrangeté qui va crescendo pour exploser lors d'un final halluciné et proprement terrifiant. (DVD zone 1 disponible chez Paramount) **Ar.B.**

MONTCLARE, RENDEZ-VOUS DE L'HORREUR

(NEXT OF KIN - AUSTRALIE/NOUVELLE ZÉLANDE - 1982 - DE TONY WILLIAMS)

Montclare, rendez-vous de l'horreur... Derrière ce titre énigmatique se cache **Next of Kin**, un film australien réalisé en 1982 par un Néo-zélandais, Tony Williams. Montclare, c'est le nom de la maison de retraite que la jeune Linda Stevens a héritée de sa mère. Un cadeau empoisonné car, révulsée par l'atmosphère si particulière du lieu, Linda décide de s'en éloigner au plus vite. Mais d'étranges phénomènes se manifestent, l'obligeant ainsi à rester. Ses pensionnaires âgés en sont les premières victimes. Lors d'une nuit orageuse, l'un d'eux est retrouvé noyé et en semi-état de putréfaction dans sa baignoire. Puis, c'est au tour d'une petite mamie d'entendre des voix susurrant à travers les murs. Quelque chose semble vivre à l'intérieur de ces derniers et Linda ne tardera pas à le découvrir. Dopé par une mise en scène élégante et aérienne (rappelant souvent le style de Dario Argento) et un script tordu volontairement difficile à anticiper (l'histoire bifurque à 180 degrés dans son dernier tiers), **Montclare...** s'inscrit au panthéon des grands films de trouille en n'abusant d'aucun artifice ou presque. La grande flippe ? Elle est palpable quand Linda entend, l'oreille collée à une porte, une cavalcade effrénée fonçant droit sur elle depuis le couloir… Un signe stipulant qu'il est temps d'affronter l'horrible vérité sur les horreurs de Montclare. Hélas, cette réussite incontestable (le film reçu le Grand Prix au Festival du Film Fantastique de Paris en 1983) n'empêcha pas Tony Williams de mettre un terme définitif à sa carrière de réalisateur. Dommage pour nous. **A.B.**

DERANGED

(ÉTATS-UNIS - 1974 - DE JEFF GILLEN ET ALAN ORMSBY)

« Je m'appelle Tom Sims. Je suis chroniqueur dans un journal. Il y a quelques années, j'ai couvert l'histoire incroyable d'Ezra Cobb : meurtrier, profanateur de tombes et peut-être nécrophile. On l'appelait aussi le boucher de Woodside. » annonce d'emblée le narrateur qui va commenter l'histoire tout du long. Plus précisément celle d'Ed Gein, effroyable et célèbre serial killer qui avait déjà inspiré, entre autres, les assassins de **Psychose** et **Massacre à la tronçonneuse**. Co-réalisé par Jeff Gillen et Alan Ormsby, respectivement acteur et scénariste attitrés de Bob Clark (**Le Mort-vivant**), **Deranged** est la retransciption la plus fidèle du sordide fait-divers. Plus encore que celle de Chuck Parello car ici, seuls les noms (ou presque) ont été changés.

Véritable descente aux enfers dans la tête d'un authentique malade (incarné par le one shot Roberts Blossom, proprement terrifiant avec son air naïf et son regard halluciné à la Charles Manson), **Deranged** combine intelligement univers réaliste (avec un style proche du documentaire) et humour noir grinçant. Son efficacité, **Deranged** la puise surtout dans le cheminement de la dégénérescence mentale de son personnage qui, poussé au crime par une mère possessive (*« Les femmes ne t'apporteront que malheur et maladies… »*), se sent investi d'une mission : éradiquer le sexe féminin de la planète. Apogée de cette sinistre folie ? La scène du repas, où contrairement au film de Tobe Hooper, les invités ne sont ici que des cadavres embaumés à qui Ezra fait la conversation. Selon le producteur Tom Karr, *« Ce film a dérangé bon nombre de gens car il s'intéresse à un malaise de l'humanité qui concerne chacun de nous mais que personne n'ose regarder en face. »*. En effet, **Deranged** est un film qui fait froid dans le dos. (DVD zone 1 disponible chez MGM) **D.G.**

LES PLUS GORE

BODY TRASH
(BODY MELT - AUSTRALIE - 1993 - DE PHILIP BROPHY)

Re-Animator nous a fait un petit et il s'appelle **Body Melt**. Afin de tester une drogue soi-disant miraculeuse (couleur verte fluo, ben tiens...), une bimbo studieuse décide d'utiliser la population d'un petit bled paumé comme cobaye. Le premier qui en fera les frais sera un culturiste queutard qui verra sa gorge se déchirer toute seule avant que ses cordes vocales ne deviennent autonomes et l'étranglent. Belle entrée en matière pour ce film de l'Australien Phillip Brophy, qui à l'instar de Jim Muro en son temps, ne fit plus rien de concret après. Et la comparaison avec le steady-camer de génie ne s'arrête pas là. Car si la petite piquouse du début faisait de l'œil au docteur West, la suite fait carrément du pied à **Street Trash** (explosion de bedaine, ablation de côtes, yeux exorbités) et, plus étonnant, à **Massacre à la tronçonneuse**, avec l'intrusion d'une famille de dégénérés bouffeurs de kangourous dont la cadette s'est amourachée de deux minots partis en week-end. Mais à la campagne comme à la ville, **Body Melt** est un festival de scènes gore plus délirantes les unes que les autres. Outre un jeune skater qui s'explose littéralement sur une rampe, l'effet le plus marquant du film restera ce pénis qui s'agrandit à outrance. Un trucage que Phillip Brophy a tenu à réaliser en personne. Quand on vous dit que ce mec ne va pas bien... (DVD zone 2 disponible chez Seven Sept) **A.B.**

CRADLE OF FEAR
(GRANDE-BRETAGNE - 2001 - DE ALEX CHANDON)

Plus récent que la plupart des autres titres cités dans ce dossier, **Cradle of Fear** n'a pas volé sa place dans ces colonnes. Bien au contraire, il la mérite amplement et remporte même haut la main la palme du film le plus sanguinolent et le plus politiquement incorrect jamais tourné. Pour faire court, **Cradle of Fear** s'attache à cumuler avec un enthousiasme certain tout ce qui se fait de plus gerbos dans le genre : scènes extrêmement gore qui s'enchaînent avec frénésie, visions glauques à souhait et situations des plus déviantes sont donc au menu de ce métrage, auquel s'ajoutent dialogues crus et vulgaires accompagnés par une musique tonitruante et omniprésente. Réalisée par Alex Chandon (déjà auteur de **Bad Karma** et **Drillbit**, deux courts-métrages obscènes comme on les aime) et motivée par l'implication du groupe de black métal Cradle of Filth, cette série B complètement déjantée fonctionne sur le modèle du film à sketches. Chaque segment est ainsi lié par un même personnage : le tueur d'enfant cannibale Ed Kemper qui pourrit dans une cellule et assouvit sa vengeance au travers de son fils, un ange exterminateur interprété par Dani Filth. Et c'est parti pour 1h30 non-stop de têtes explosées à la force des poings, de démembrements à la hache, de mâchoires éclatées à coups de marteau, de tranchages sadiques et, cerise sur le gâteau, de visages lacérés au rasoir. Pendant la projection de ce film, le sac à vomi est fortement recommandé aux personnes sensibles, histoire de ne pas tâcher sa belle moquette... (DVD zone 2 disponible chez Antartic Vidéo) **D.G.**

MASSACRE AU CAMP D'ÉTÉ
(SLEEPAWAY CAMP - ÉTATS-UNIS - 1983 - DE ROBERT HILTZIK)

Partant du postulat archi-rabattu de la colonie maudite façon **Vendredi 13**, **Massacre au camp d'été** transcende son sujet avec une approche inédite du genre à l'époque. Nous sommes en 1983 et le réalisateur/scénariste Robert Hiltzik nous dépeint sans fioritures les meurtres sordides de jeunes adolescents au langage ordurier (tranche d'âge 12/15 ans), et non de pré-adultes comme c'est souvent le cas. Traumatisée par la perte de son père et de son frère jumeau hachés menu par l'hélice d'un bateau, Angela Baker (Felissa Rose) tente d'oublier ce cauchemar et part en camp de vacances avec son cousin Ricky (John Tiersten). Mais une ombre malveillante se met alors à occire tous leurs compagnons de jeux. Et elle n'y va pas de main morte l'ombre malveillante, aidée il est vrai par les SFX irréprochables du sous-employé Ed French (**Creepshow 2**, **Terminator 2**). Essaim d'abeilles collé sur la tronche, gorge transpercée par une flèche, démembrements à la hache, ébouillantage, décapitation et dépucelage au fer à friser, rien ne manque pour nous foutre mal à l'aise. Tellement fier de son coup, Robert Hiltzik dédicace son film à sa mère (*« Hélas oui, ce psychopathe est mon fils... »*), et vient juste de reformer toute sa fine équipe pour les besoins de **Return to Sleepaway Camp** (quatrième épisode de la franchise) dont la sortie est prévue pour l'année prochaine. Reste à voir maintenant si Hiltzik réussira à faire mieux que l'original, le plan final de ce dernier étant l'un des plus traumatisants jamais vu sur un écran de cinéma. (DVD zone 1 disponible chez Anchor Bay) **A.B.**

DÉMONS
(DEMONI - ITALIE - 1985 - DE LAMBERTO BAVA)

Conçu, produit et tourné comme un blockbuster (à l'échelle du marché italien des eighties), **Démons** comptait principalement sur son abondance d'hémoglobine pour aguicher le chaland. Ainsi, entre deux scènes de cascade improbable (le pompon revenant sans doute à l'intrusion saugrenue d'un hélicoptère dans le décor unique du film), **Démons** offre un mixe souvent réjouissant entre film d'action et gore désinhibé. Sur ce point, la série de décapitations à moto vaut son pesant de cacahuètes et s'impose même comme le mètre-étalon de cette dérive prometteuse et trop peu explorée du film gore. Mais si **Démons** parvient encore à remuer viscéralement l'amateur du genre, c'est aussi grâce à l'approche des effets sanglants de Rosario Prestopino et Sergio Stivaletti. Tandis que le premier s'inspirait de ses études de médecine pour conférer un réalisme peu ragoûtant à ses trucages (la scène de transformation s'apparente à une gale galopante), le second, parce qu'il devait se contenter d'un budget et de délais réduits, posait ses effets à même le corps de ses comédiens. Faute d'avoir recours à l'utilisation de mannequins, il y a donc peu d'amputations et de corps coupés en deux dans **Démons**, mais des écorchés vifs, de la couenne lacérée, des gueules glaireuses et des veines saillantes. Alors que les films gore des Américains, et plus tard ceux de Peter Jackson, s'apparentaient de plus en plus aux cartoons classiques, le fils Bava conservait, en partie malgré lui, un ancrage dans un réalisme idéalement gerbant. (DVD zone 1 disponible chez Anchor Bay)

J.D.

ROSEMARY'S KILLER
(THE PROWLER - ÉTATS-UNIS - 1981 - DE JOSEPH ZITO)

Dans le registre du slasher qui ne fait pas dans la dentelle, le **Rosemary's Killer** de Joseph Zito (un homme de goût qui signera plus tard **Vendredi 13 : chapitre final**, **Portés disparus** et **Invasion USA**) se pose là. Ici, point de strangulation au bas nylon et encore moins de noyade dans le jacuzzi. Chez Joseph, on meurt dans des gerbes de sang, les boyaux à l'air et la mâchoire désarticulée par la souffrance. Le coupable de toutes ces horreurs ? Un mystérieux rôdeur (d'où le titre original **The Prowler**) en tenue de G.I., défonçant à la baïonnette de jeunes fornicateurs comme à la grande époque de la guerre du Pacifique. Orchestrées par Tom Savini (qui sortait tout juste de **Maniac** et de **Carnages**, un autre slasher salement gore), les scènes de meurtres montent en puissance (égorgements et empalements divers) avant de culminer lors de la mise à mort d'une jeune fille soulevée de terre à la fourche, puis poinçonnée comme un vulgaire papillon contre le mur de sa douche. Une séquence saisissante de réalisme, tout comme le tant attendu whodunit : après un démasquage en règle des plus classiques, le tueur se fait littéralement sauter la tronche au fusil à pompe. Un épilogue tétanisant pour un film charcuté par la censure lors de sa sortie. Pour se délecter de la version intégrale, il vous faudra acheter le zone 1, ou ressortir du placard votre scope et la cassette (mais si, c'est un truc rectangulaire en plastique noir) sortie chez Fil à Film à l'époque. Ah ben ouais, fallait pas tout revendre comme un gros benêt ! (DVD zone 1 disponible chez Blue Underground)

A.B.

LES PLUS GOTHIQUES

THÉÂTRE DE SANG
(THEATRE OF BLOOD - GRANDE-BRETAGNE - 1973 - DE DOUGLAS HICKOX)

L'acteur de théâtre anglais Edward Lionheart (Vincent Price) décide de prendre sa revanche sur les critiques, qui n'ont cessés de le rabaisser plus bas que terre tout au long de sa carrière, en les assassinant un par un, suivant le modèle de plusieurs meurtres tirés des plus célèbres pièces de William Shakespeare. Partant d'un postulat assez vague mais propice à un jeu de massacre réjouissant, le réalisateur Douglas Hickox et le génial Vincent Price s'amusent comme des petits fous. Interprétation théâtrale et grands angles décadrés sont les constantes de ce **Théâtre de sang** qui tire sa révérence au cinéma B de Roger Corman tout en inventant son propre langage loin de l'opulence visuelle de **La Chute de la maison Usher** et de **La Chambre des tortures**. C'est surtout dans l'ingéniosité des mises à mort et dans le charisme toujours évident de Price que le film atteint donc les cimes du cinéma gothique, doublé d'une touche anglaise inimitable. Lionheart assassine ses victimes selon un rituel précis et cruel, qu'il s'agisse d'une lacération, d'une lente décapitation (hors-champ, mais au résultat tour à tour crispant et hilarant) ou encore d'une mise à mort inattendue lors d'un repas dont le menu n'est pas de première fraîcheur... Il aura fallu en tout six gallons de faux sang pour mettre en scène huit séquences de meurtres des plus inventives, ce qui sous-entend qu'au-delà de son appartenance au genre gothique et à la comédie noire (le film est parfois vraiment drôle), **Théâtre de sang** fait également honneur à son titre légendaire. Un must ! (DVD zone 2 disponible chez MGM)

S.M.

TRAUMA
(BURNT OFFERINGS - ÉTATS-UNIS - 1976 - DE DAN CURTIS)

En adaptant le roman *Burnt Offerings* de Robert Marasco, Dan Curtis (***Trilogie de la terreur***, le ***Dracula*** avec Jack Palance, tout deux réalisés pour la télévision) allait, sans le savoir, rendre l'un des plus beaux hommages qu'il soit à la Hammer et à son esthétisme si particulier et identifiable. Comme à l'accoutumé chez Terence Fisher ou Roy Ward Baker,

Trauma s'ouvre sur l'arrivée au « château » (en l'occurrence la Dunsmuin House, une magnifique demeure d'inspiration victorienne qui servit aussi de décor à **Phantasm**) du couple Rolfe (Karen Black et Oliver Reed), de leur fils unique et de sa tante (Bette Davis). Le contrat ? Un loyer modeste en échange d'un petit service : nourrir trois fois par jour la vieille mère des propriétaires qui ne quitte plus sa chambre où toute intrusion est strictement interdite. Imprégnée par un malaise latent transpirant des murs de la maison, la famille Rolfe se décompose à grande vitesse. Tandis que le personnage d'Oliver Reed tente de noyer subitement son fils dans la piscine, celui de Karen Black est pris d'une passion subite pour le ménage, comme si elle avait toujours vécu ici. Tout bascule avec la découverte d'un petit cimetière familial, caché au fin fond du parc... Se matérialisant en une incroyable tempête végétale, la folie de **Trauma** trouvera son apothéose (après des scènes chocs so british, dont une avec un chauffeur de Rolls particulièrement inquiétant) dans un climax proprement terrifiant mais faussement salvateur (Norman Bates peut aller se rhabiller), emprisonnant à jamais ses protagonistes dans le plus atroce des cauchemars. Rarement égalé depuis. (DVD zone 1 disponible chez MGM)

A.B.

LE CARNAVAL DES ÂMES

(CARNIVAL OF SOULS - ÉTATS-UNIS - 1962 - DE HAROLD HARVEY)

Incursion virtuose d'Harold « Herk » Harvey dans le fantastique (jusqu'alors réalisateur de films institutionnels), **Le Carnaval des âmes** distille pendant toute sa durée une ambiance étrange et cotonneuse qui a marqué les plus grands (c'est ce film qui donna l'idée à Romero de tourner **La Nuit des morts-vivants**). Une atmosphère qui doit beaucoup à la composition à l'orgue de Gene Moore mais surtout à l'inventivité débordante avec laquelle Harvey déploie le surnaturel dans un environnement naturaliste. En s'arrogeant le rôle du spectre qui vient hanter Mary, jeune femme désincarnée depuis un terrible accident de voiture, Harvey prend un malin plaisir à faire irruption dans les miroirs tout en prenant la place d'un autre personnage dans le cadre (le David Lynch de **Lost Highway** et de **Fire Walks with Me** ne s'est jamais remis du **Carnaval des âmes**).

Avec un budget réduit de 30 000 dollars, le réalisateur comptait beaucoup plus sur l'habileté de sa mise en scène que sur les effets spéciaux pour susciter la peur dans son métrage.

Mais lorsque le fantastique se pose en métastase de la réalité, il prend véritablement l'aspect d'un cauchemar éveillé (au détour d'une scène magnifique et macabre où les morts entament une valse dans un décor de fête foraine fantomatique). Impossible de ne pas penser au twist final de **La Quatrième dimension** mais aussi aux films de fantôme récents, du **Sixième sens** de Shyamalan à **Les Autres** dont **Le Carnaval des âmes** constitue sans doute un des modèles matriciels. (DVD zone 1 disponible chez Criterion)

D.D.

LA RÉSIDENCE

(LA RESIDENCIA - ESPAGNE - 1968 - DE NARCISO IBÁÑEZ-SERRADOR)

Une jeune fille arrive dans un pensionnat du Sud de la France et découvre rapidement que la directrice et ses élèves entretiennent des rapports troubles, basés sur une conception de l'autorité empruntée d'un maternalisme sadique. Devant également sa petite renommée aux **Révoltés de l'an 2000** (film d'horreur sur des enfants psychopathes qui date de 1976 et qui fut une source d'inspiration pour Guillermo Del Toro sur **L'Échine du Diable**), Narciso Ibáñez-Serrador réalisa avec **La Résidence** un véritable joyau du cinéma gothique, dans la lignée des meilleurs opus de Mario Bava et qui influença sûrement le Dario Argento de **Suspiria**. Produit sous le régime de Franco, le film de Serrador n'en accumule pas moins les scènes vénéneuses (comme celle de la prière du soir, montée en parallèle avec une séquence où la directrice fait fouetter une élève turbulente avant de lui embrasser ses plaies) voire carrément scabreuses (la directrice entretient des rapports quasi-incestueux avec son voyeur de fils). Le meurtrier qui ensanglante les corridors de la pension va en rajouter dans la mise à jour des névroses de ce véritable troupeau de désaxés, faisant basculer les vingt dernières minutes du film dans une succession de plans et d'idées réellement audacieuses. Magnifiquement photographié et investissant son décor lugubre par d'amples mouvements de caméra, **La Résidence** n'a jamais vraiment occupé la place qui lui revient dans l'histoire du cinéma fantastique et c'est bien dommage. (DVD zone 2 disponible chez René Chateau Vidéo)

Ar.B.

LES AMANTS D'OUTRE-TOMBE

(GLI AMANTI D'OLTRETOMBA - ITALIE - 1966 - DE MARIO CAIANO)

L'un des films qui donne au fantastique italien des années 60 ses lettres de noblesse. Un fleuron du surnaturel gothique en noir et blanc, avec tout ce que cela implique de cimetières sinistres, de souterrains, d'ombres inquiétantes portées sur les murs, de laboratoires et de brasiers. Des figures plastiques qui s'imposent naturellement à toutes les œuvres du genre. À la mise en scène, non pas Mario Bava ou Antonio Margheriti comme le style visuel pourrait y faire penser, mais un tâcheron : Mario Caiano. *« Dans une carrière standard de cinéaste Z, parsemée de tristes péplums et de westerns miteux, un éclair de génie. »* écrivit Jean-Marie Sabatier dans son ouvrage *Les Classiques du cinéma fantastique*. **Les Amants d'outre-tombe** constitue cet éclair de génie que Caiano réalisa sous le pseudonyme d'Allan Grünewald, entre un **Maciste et les cent gladiateurs** et un **Ringo**, productions habituelles de ses aptitudes ordinaires.

Sur un scénario proche du **Masque du démon**, **Les Amants d'outre-tombe** illustre la plus élémentaire des histoires de fantôme. Un couple adultère revient d'entre les morts après avoir été torturé et exécuté par un mari sadique, désormais époux de la sœur idiote de son ex-femme. Il paiera très cher le prix de sa cruauté assassine dans un final outrancier, baroque et délirant de romantisme macabre. Le clou d'une œuvre folle, démesurée dans sa grandiloquence esthétique alors que les limites de son étroit budget auraient logiquement dû la lester.

Transcendé par les possibilités de son scénario, servi par une sublime photo expressionniste d'Enzo Barboni (**Django**), accompagné par la musique à l'orgue d'Ennio Morricone et le magnétisme ténébreux d'une Barbara Steele envoûtante de beauté, le métrage de Mario Caiano prouve que le meilleur se trouve parfois là où on ne l'attendait pas. (DVD zone 1 disponible chez Madacy Entertainement)

M.T.

LES PLUS DRÔLES

FRANKENHOOKER
(ÉTATS-UNIS - 1990 - DE FRANK HENENLOTTER)

On retient plus facilement les aspects horrifiques et malsains des films de Frank Henenlotter (**Frère de sang**, **Elmer le remue-méninges**) que leurs grands passages comiques. Ce n'est pas le cas de **Frankenhooker**, dont le titre (que l'on peut traduire par Frankenpute !) dévoile déjà un concept proche de la farce bien vulgos comme on les aime. Ici, le jeune scientifique Jeffrey Franken, dans sa phase Dr. Frankenstein, décide de redonner vie à sa petite amie Liz Shelley (notez les références), malheureusement passée sous la tondeuse à gazon de son papa. Hanté par son œuvre, Jeff souhaite surtout lui offrir le corps de rêve qu'elle n'a jamais eu (faut dire, elle mangeait trop de bretzels) et se rend dans les bas-fonds de New York pour choisir sur des filles de petite vertu les parties anatomiques qui lui plaisent le plus. Et c'est le début des emmerdes carabinées ! La scène marquante du film reste bien sûr celle où une dizaine de putains fument du super crack à s'en faire péter le fion, mais il ne faut pas pour autant sous-estimer l'apparition de la Frankenpute électrisée et électrisante (interprétée par la Jim Carrey féminine Patty Mullen, absolument grandiose de cabotinage !), le jeu hors normes du maquereau latino Zorro ou encore la chute finale complètement frappée du ciboulot (les restes de barbaque de putains fusionnent et prennent vie pour donner des petits freaks vicelards). *« Drôles, ces gags le sont ! »* comme l'aurait autrefois écrit un jeune pigiste, devenu depuis rédacteur en chef du plus grand magazine de cinéma du monde ! (DVD zone 2 disponible chez Antartic Vidéo) **S.M.**

LA MAIN QUI TUE
(IDLE HANDS - ÉTATS-UNIS - 1999 - DE RODMAN FLENDER)

« L'histoire d'un jeune homme et de sa main droite » scandait l'affiche du film à l'époque, préfigurant un grand film épique sur la branlette traité façon **Lawrence d'Arabie**. Et le film de Rodman Flender ne s'éloigne pas trop de ce credo en racontant les mésaventures d'Anton, p'tit gars découvrant qu'un démon a pris possession de sa main droite trop oisive et qu'il est le

responsable de la vague de meurtres qui frappe sa petite banlieue américaine. Après avoir massacré ses parents et ses deux meilleurs potes (à côté de ces deux-là, Beavis et Butt Head sont des prix Nobel de sciences), qui reviennent quand même l'aider sous forme de zombies, le jeune homme pris de frénésie se sépare violemment de sa main qui cherche à buter Molly, sa petite amie. *« Ce serait quand même dommage, parce que c'est Jessica Alba quand même, merde ! »* me lance le petit Dupuy qui a farpaitement raison ! Et les gags débiles s'enchaînent à un rythme frénétique avec quelques éclaboussures gore du plus bel effet : Anton (Devon Sawa, le rôle de sa vie !) balançant son chat par la fenêtre, les deux potes zombies emballant des gonzesses à la soirée d'Halloween malgré leur état de décrépitude avancée, la main se déguisant en marionnette pour passer inaperçue (!!!) ou encore le trio de choc faisant fumer de la weed à la main pour déstabiliser et vaincre cette dernière (!!!!!!!!). Bref, du gros potache qui tâche et qui fait bien rire. Quoi ? Vous n'êtes pas convaincus ? Bon OK, on voit aussi Jessica Alba en petite culotte... Ah, tout de suite, ça vous intéresse, bande de petits cochons ! (DVD zone 2 disponible chez Gaumont Columbia Tristar Vidéo) **S.M.**

LA NUIT DES SANGSUES
(NIGHT OF THE CREEPS - ÉTATS-UNIS - 1986 - DE FRED DEKKER)

Il y a deux types de film de monstre : ceux qui se prennent au sérieux et ceux qui jouent à fond la carte du second degré, voire de la parodie plus ou moins affichée. Connu aussi sous le titre **Extra-sangsues**, le premier long-métrage du réalisateur Fred Dekker (qui réalisera **Monster Squad** l'année suivante, réunissant Dracula, Frankenstein, la Momie, etc.) donne dans ce registre. Scénariste du déjà amusant **House**, dégoûté de la mise en scène depuis l'atroce expérience **Robocop 3**, Fred Dekker livre avec **La Nuit des sangsues** l'un des pastiches les plus savoureux de l'horreur extra-terrestre tendance **Body Snatchers**. Cette fois, les monstres se présentent sous la forme de grosses limaces, des parasites visqueux qui entrent dans la bouche de leurs hôtes afin de les transformer en zombies. Une « nouvelle » **Nuit des morts-vivants** que Fred Dekker filme avec la décontraction du potache qui a choisi d'en rire sans complexe. Entre l'hommage à la série B des années 50 et le cartoon débridé, **La Nuit des sangsues** verse avec gourmandise dans le clin d'œil et la citation. Ainsi, les personnages répondent aux noms de Romero, Cronenberg, Hooper, Landis, Cameron et Raimi... Quant à baptiser un campus, autant l'appeler Corman University ! Dick Miller justement, un des comédiens fétiches de Roger Corman, fait une apparition dans le rôle de l'armurier de la police. Une présence ironique qui ne fait qu'ajouter au plaisir... M.T.

LA MAIN DU SAIGNEUR
(HAND OF DEATH - GRAND-BRETAGNE - 1989 - DE ANDRES PALM)

En cette fin des années 80, on trouve de tout au rayon des parodies de slasher. **American Class**, **13 morts**, et surtout **La Main du saigneur**, titre français pas très finaud dissimulant le plus explicite **Unmasked Part 25** signé Anders Palm (le thriller **Murder Blues** avec Brad Dourif). Il est ici question de Jackson, body-snatcher de Jason, masque de hockey compris. Et comme son cousin pas si lointain de Cristal Lake, Jackson passe son temps à défoncer la tronche des inconscients qui ont le malheur de pénétrer dans sa maison. Après en avoir envoyé six dans le trou (rétamage de tête à coup de pelle, crâne et cage thoracique disloqués... C'est presque plus gore que l'intégrale de **Vendredi 13**), Jackson se laisse attendrir par une jeune et belle aveugle. Aveugle, mais aussi nymphomane et masochiste. Tiraillé

entre cette histoire d'amour naissante et sa condition de tueur implacable, Jackson se met alors à disserter. Faut le voir allongé nu sur un lit, sa tronche de pancake à l'air, en train de raconter sa triste histoire (genre enfant sauvage élevé par des animaux), ou se promenant bras dessus-dessous avec sa douce dans les rues de Londres. Achevé par des répliques laissant sans voix (*« Il paraît que les aveugles y gagnent sur leur facture d'électricité. »*) et un second degré se dénichant jusque dans son générique final (le film est dédicacé à Shakespeare et Lord Byron), **La Main du saigneur** frise la perfection dans le n'importe quoi totalement assumé. Troma n'aurait pas fait mieux. A.B.

SPOOKIES
(ÉTATS-UNIS - 1986 - DE EUGENIE JOSEPH)

Il fallait s'y attendre, après **Gremlins** et **Ghoulies**, voici venu **Spookies**. Laissons la jaquette parler pour elle mais précisons cependant que le scénario de ce film n'entretient aucun rapport avec d'autres histoires de petites teignes hystériques : *« Un sorcier diabolique, bien que décomposé, attire dans sa maison pleine d'horreurs cachées un groupe de fêtards en quête de bon temps. La terreur et l'horreur vont se déchaîner* (les rires aussi), *les cadavres du cimetière voisin se joignent à la fête, les démons rivalisent de cruauté, les âmes condamnées recherchent des victimes et la beauté de la soirée se transforme en araignée géante et carnivore. »*. Attention, ceux qui trouvent cet étrange résumé totalement mortel doivent être prévenus que le résultat est clairement autre. Bâtit sur les cendres d'un film inachevé (intitulé **Twisted Souls**) signé par le duo Thomas Dauran/Brendan Faulkner (**Igor and the Lunatics**) et terminé par Eugénie Joseph (**Mind Benders**), **Spookies** fait beaucoup plus marrer que frémir. Les principales raisons ? Une impressionnante galerie de monstres plus patauds les uns que les autres (dont certains à mettre au compte de Gabe Bartalos, alors débutant), des acteurs pathétiques de nullité, et un script bavard au possible, écrit en partie par Franck Farel, l'un des producteurs de **Street Trash**. Mais étrangement, l'ensemble fonctionne à merveille et se laisse savourer sans aucun problème. Magie du Z... A.B.

Dossier réalisé par Arnaud BORDAS, Alexandre BUSTILLO, David DOUKHAN, Julien DUPUY, Damien GRANGER, Stéphane MOÏSSAKIS et Marc TOULLEC

LES PRÉDATEU

Inspiré d'un comics, le projet Alien Vs. Predator en a fait saliver plus d'un depuis sa mise en route dans la foulée du quatrième Alien. Hélas, le résultat est un enterrement de première classe pour deux franchises majeures du cinéma de SF.

L'un de ses satellites ayant détecté une activité calorifère anormale sous la banquise, l'industriel Charles Bishop Weyland décide d'envoyer une équipe en Antarctique pour enquêter sur ce qui semble être un phénomène d'origine extraterrestre. Pause. Retour en arrière. **Alien, la résurrection** nous avait laissé dans un futur très lointain avec une Ripley revenant sur Terre et portant sans doute en elle le germe qui allait permettre aux Aliens de coloniser notre planète. **Predator 2**, lui, avait marqué un palier de plus dans l'implantation des guerriers extraterrestres sur Terre puisque, de la jungle équatoriale, ils étaient passés aux quartiers chauds du Los Angeles de 1997. Voilà, maintenant que vous avez bien pris vos repères, oubliez-les, parce que Paul Anderson, lui, n'a en a strictement rien à foutre. Autoproclamé fanboy lors de son entrée dans la profession, Anderson a semble-t-il fait le deuil de ses fantasmes avortés et décidé de servir la soupe aux boursicoteurs hollywoodiens. Un vrai fan n'aurait pas tourné le dos de cette manière à deux franchises aussi mythiques, particulièrement chéries par les amateurs de science-fiction. Ces derniers peuvent se préparer à une très grosse déconvenue, car **AVP** n'existe jamais autrement qu'en tant que pur concept commercial, oubliant toute la matière qui a contribué à nourrir ce projet. Lorsque débute le film, nous sommes donc en 2004 et les deux espèces venues d'ailleurs sont déjà sur Terre depuis quelques milliers d'années, même si aucun humain ne semble être au courant (Danny Glover ? Arnold Schwarzenegger ? Connais pas !). De même, si l'être humain nous était présenté dans les deux **Predator** comme étant la proie la plus motivante et la plus complexe de la galaxie, il est ici ravalé au rang de couvette (vous verrez, ça vaut son pesant de cacahuètes…) ou de sidekick du Predator, contredisant du même coup (et de manière flagrante) le slogan excitant du film (*« Quel que soit le vainqueur, nous serons tous perdants. »*).

ALIEN VS. PREDATOR

DE PAUL W.S. ANDERSON

RS DE L'ENNUI

Trop facilement étiqueté « gros tâcheron », Paul Anderson a pourtant fait preuve, par le passé, de quelques moments de grâce, notamment sur **Event Horizon : le vaisseau de l'au-delà**, durant l'excellent premier tiers de **Soldier** et sur quelques scènes de **Resident Evil**. En fait, la grosse faiblesse du bonhomme se situerait sans doute dans sa capacité à se disperser et à finalement toujours dire « amen » aux desiderata des studios qui l'emploient. La facture visuelle d'**AVP** n'est pas en elle-même catastrophique et l'on peut même y retrouver, de temps à autre, la signature inspirée de son réalisateur (l'arrivée dans le village de pêcheurs, suivie de la découverte du repaire des Predators). Non, le gros problème vient de la conception générale du projet, qui s'impose assez vite comme un gigantesque empilement d'erreurs, de trous narratifs, d'incohérences et de fautes de goût. On sombre même dans le ridicule le plus crasse lorsque le père Anderson nous gratifie d'une attaque de face hugger en « bullet time », éviscérant ainsi toute la dangerosité organique de ces bestioles. Y'a pas à tortiller : le fanboy est devenu une fashion victime…

Vidé de sa substance et mené en pilotage automatique, **AVP** meuble donc pendant 100 longues minutes, guidé uniquement par deux méthodes de narration bien connues des paresseux : le surlignage et le remplissage. Surlignage quand Anderson revient constamment sur le plan en 3D de la pyramide des Predators (faut bien expliquer au jeune de base qui est allé pisser entre deux séquences) ou sur les gamins d'Ewen Brenner (faut bien montrer qu'on a tenté de développer les personnages). Remplissage quand le métrage tourne au film de couloir soporifique, dans lequel les personnages arpentent le décor pendant des scènes entières où il ne se passe rien : passe encore quand il s'agit d'une histoire de fantôme asiatique, mais quand on est lesté d'un concept aussi prometteur, c'est se foutre ouvertement des spectateurs. Tous perdants, vous disiez ?…

Arnaud BORDAS

USA. 2004. RÉAL. : PAUL W.S. ANDERSON. SCÉN. : PAUL W.S. ANDERSON D'APRÈS UN SUJET ORIGINAL DE DAN O'BANNON ET RONALD SHUSETT. DIR. PHOT. : DAVID JOHNSON. MUS. : HARALD KLOSER. PROD. : JOHN DAVIS, GORDON CARROLL, DAVID GILER ET WALTER HILL POUR DAVIS ENTERTAINMENT, LONLINK PRODUCTION LTD., KUT FILMS ET BRANDYWINE PRODUCTIONS LTD. INT. : SANAA LATHAN, RAOUL BOVA, LANCE HENRIKSEN, EWEN BREMNER, COLIN SALMON, TOMMY FLANAGAN… DUR. : 1H40. DIST. : UFD. SORTIE LE 27 OCTOBRE 2004.

ENTRETIEN AVEC ALEC GILLIS ET TOM WOODRUFF JR.

SUPERVISEURS DES EFFETS SPÉCIAUX DE MAQUILLAGE POUR ADI

LES GARDIENS DU TEMPLE

LES DUETTISTES D'AMALGAMATED DYNAMICS INC. (ADI POUR LES INTIMES) S'IMPOSENT COMME LES VÉRITABLES STARS D'ALIEN VS. PREDATOR. LEUR PASSIF DANS LA SÉRIE (ILS SONT EN PLACE DEPUIS ALIENS, LE RETOUR) ET LEUR STATUT TRÈS PARTICULIER SUR CES PRODUCTIONS (NON CONTENT DE CONSTRUIRE LES CRÉATURES, TOM WOODRUFF JR. INCARNE ÉGALEMENT L'ALIEN) LEUR DONNENT UN POINT DE VUE PRIVILÉGIÉ SUR L'ÉVOLUTION DE LA FRANCHISE.

Ci-dessus :
Alec Gillis (à droite) et Tom Woodruff Jr. (au centre) observent la sculpture de la nouvelle tête de la reine Alien.

Page opposée, de gauche à droite :
Un malheureux fécondé par un face-hugger mécanique d'ADI.

Tom Woodruff apprêté par un technicien.

Peinture et finition des costumes d'Alien.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Dessin de la reine Alien séquestrée par les Predators.

Le nouvel animatronique de la reine.

Un technicien d'ADI peint les œufs.

Miniature de la trompe et des œufs d'Aliens pour la première scène impliquant la reine.

Stan Winston s'est déclaré choqué que vous héritiez de ce travail, alors qu'il est crédité comme étant le créateur original des monstres du titre...

Alec Gillis : Je serais à sa place, je réagirais de la même façon.

Tom Woodruff Jr. : Il nous a d'ailleurs envoyé une carte de vœux très amusante sur laquelle il avait écrit : « *J'espère que tout se passe bien sur* ***AVP*** *.* ». Et en minuscule, nous pouvions lire : « *Grumbl ! Grumbl ! Grumbl !* », (rires) Mais cette concurrence n'est pas nouvelle... il voulait déjà faire **Alien 3** et **Alien, la résurrection** comme vous pouvez l'imaginer.

***Ce qui est amusant, c'est que lorsque le Stan Winston Studio avait créé le Predator, vous étiez encore dans les locaux, mais vous n'aviez pas travaillé sur la créature puisque vous étiez accaparé par* Le Démon d'Halloween...**

A.G. : C'est ce que nous pensions, mais un de nos anciens collègues, Shannon Shea, nous a certifié récemment que nous avions sculpté des morceaux d'armure vers la fin de la conception. Vous savez, à l'époque, nous n'avions que six semaines pour tout faire, ce qui était très court, et une large partie des choix du design a été motivée par cet impératif.

Qu'avez-vous changé aux Predators sur* AVP *?

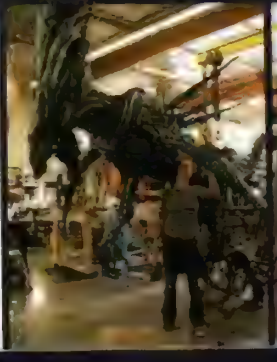
T.W. : Nous leur avons donné beaucoup plus de flexibilité au niveau des articulations de leur visage, notamment pour les mandibules et les sourcils. Paul voulait aussi que l'on puisse apparenter sa créature à un personnage de comic-book, c'est pour cela que ses épaules sont plus larges. Nous devions également recouvrir abondamment son corps d'éléments d'armure, étant donné que cette fois, il devait combattre des aliens et non plus de simples humains.

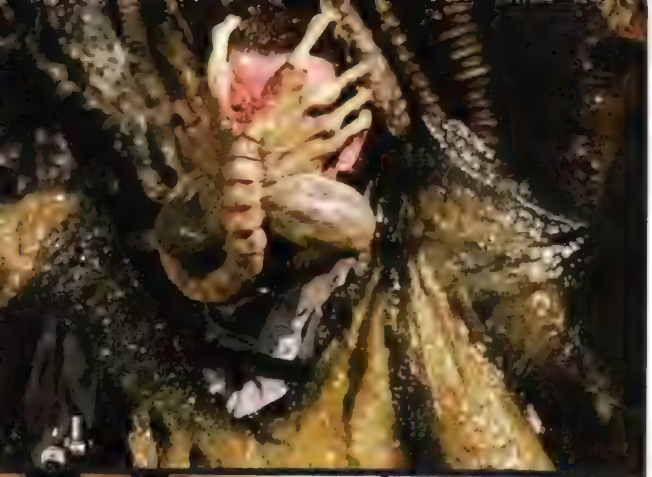
A.G. : Pour Paul, les predators de **AVP** devaient être des teenagers, alors que celui du premier film était censé être un enfant d'une dizaine d'années. C'est ce qui explique leur aspect plus massif. D'ailleurs, la tête du Predator de McTiernan était proportionnellement assez grosse par rapport à son corps, une des caractéristiques d'un enfant humanoïde. À l'inverse, les proportions de nos Predators respectent celles d'un personnage adulte. Enfin, son front est moins grand, ce qui contribue à le vieillir. Si vous faites attention à sa gueule, vous noterez enfin qu'il a plus de dents, comme s'il avait grandi depuis son apparition dans le premier film.

T.W. : Et comme les spectateurs devaient ressentir un peu plus de sympathie pour le personnage, nous avons notablement changé sa peinture : nous nous sommes éloignés de la peinture de type « monstre amphibien » de Steve Wang, pour nous recentrer sur une carnation plus humaine.

Sur ce point, il me semble contradictoire que nous ne découvrions pas le visage du Predator avant la fin du film. Pourquoi garder le mystère autour du faciès d'une créature aussi connue ? Et tant qu'à jouer sur l'empathie que le spectateur doit ressentir envers le personnage, autant montrer son visage le plus tôt possible, non ?

A.G. : Vous n'avez pas tort. C'est un problème qui s'est aussi posé sur les précédents **Alien** : doit-on adopter l'idée que les spectateurs connaissent déjà le visage du monstre, ou doit-on tenter de renouveler l'effet de surprise ? Or, sur les **Alien**, ça n'a jamais été payant de trop





montrer les créatures. Par contre, s'il y a des suites à **AVP**, le Predator pourrait devenir comme les Klingons, et se promener dans les décors à visage découvert, sans que son faciès n'accapare l'attention des spectateurs. Mais pour l'instant, nous avons tous estimé que c'était trop tôt. Nous n'avons pas de réponse à cette question, mais sachez seulement qu'elle n'est pas aussi simple que vous semblez le suggérer.

Avez-vous également changé le design des Aliens ?

T.W. : Non, nous n'en avions ni le temps, ni les moyens. Nous avons juste repeint de nouveaux tirages, et nous avons changé certains mécanismes. Par exemple, Jean-Pierre Jeunet détestait la façon dont les œufs s'ouvraient dans les films précédents, et nous avions mis au point une ouverture très mécanisée, avec des chairs qui pulsaient grâce à un usage abondant de bladders. Mais Paul désirait revenir au look plus rustre du premier film, et il nous a fait retirer tous ces petits ajouts.

Rappelez-nous vos délais...

A.G. : Nous avons signé en juillet, pour une sortie américaine au mois d'août suivant. Comme vous pouvez l'imaginer, c'était un défi.

C'est un euphémisme, non ?

T.W. : Je ne peux pas vous laisser dire ça. Actuellement, les délais deviennent de plus en plus brefs, c'est un fait, c'est une nouvelle façon de travailler. Il est fini le temps où Rick Baker avait onze mois pour peaufiner un costume de gorille.

Quelles ont été les conséquences de ces délais ?

T.W. : Nous avons travaillé sans filet. C'est-à-dire que nous n'avons pas eu le temps de construire suffisamment de doublures pour nos effets spéciaux. Avec un délai plus conséquent nous aurions également pu ajouter quelques mécanismes sur la reine Alien.

Est-ce vrai que la Fox vous a demandé de travailler jour et nuit pour terminer le film dans les temps ?

A.G. : Pas officiellement. Par contre, ce qui s'est passé, c'est que lorsque nous avons envoyé notre matériel à Prague, il y a eu des ratés dans la production, et aucun de nos containers, dans lesquels étaient stockés des têtes animatroniques et des costumes en mousse de latex, n'est parvenu à bon port. Une partie est restée pendant plus d'une semaine à Los Angeles, dans l'aéroport, sous le soleil. L'autre s'est retrouvée, ne me demandez pas comment, à Francfort !

DANS TA FACE-HUGGERS !
ENTRETIEN AVEC IVOR MIDDLETON, SUPERVISEUR DES EFFETS VISUELS POUR CINESITE

SUCCURSALE DE KODAK, CINESITE EST PLUS RÉPUTÉ POUR LE PHOTO-RÉALISME DE SES TRUCAGES, QUE POUR L'INVENTIVITÉ DE SES EFFETS SPÉCIAUX. MAIS SON ÉTONNANT TRAVAIL SUR AVP POURRAIT BIEN LEUR VALOIR UNE TOUTE AUTRE RENOMMÉE.

Le planning délirant du film a-t-il eu des répercussions sur vous ?

Disons que nous avons dû peaufiner en huit mois une bonne quarantaine de plans qui étaient très difficiles à réaliser. Nous avons élaboré plusieurs extensions de décors, soit avec des mattes-paintings projetées sur des volumes en 3D, comme pour le plan du Mexique au début du film, soit avec des maquettes, comme pour les plans souterrains où les personnages découvrent la pyramide, ou lors de la séquence de l'hélicoptère survolant le bateau, qui est également un modèle réduit filmé à Prague. Mais quand je faisais référence aux effets spéciaux compliqués, je pensais surtout aux face-huggers en images de synthèse.

Comment avez-vous procédé pour ces plans ?

Lors d'un voyage à Prague, nous avons obtenu auprès d'ADI un tirage résine d'un face-hugger. Nous avons également filmé les marionnettistes au travail, et nous avons pris des photographies en haute résolution de leurs créatures pour texturer nos doublures 3D. Enfin, nous avons revisionné les films de la série. Le défi était de ne pas faire surjouer nos face-huggers numériques et nous nous sommes donc limités à ce qu'obtenaient les gens d'ADI. Nous nous sommes ainsi rendus compte que ce sont les mouvements saccadés des face-huggers qui sont les plus effrayants. On a aussi observé des écureuils volants et des araignées pour parfaire notre animation.

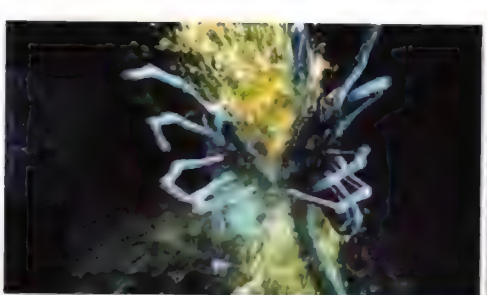
Pourquoi les avoir réalisés en images de synthèse ?

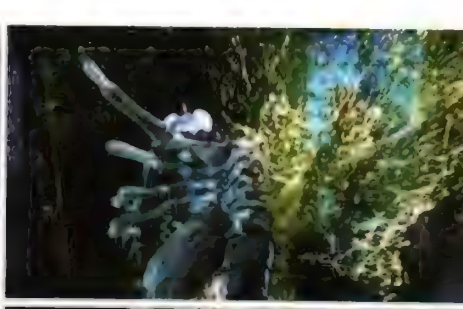
Parce que leur mouvement était trop complexe pour pouvoir être accompli en réel. Mais je tiens à préciser que le superviseur des effets spéciaux visuels, John Bruno, évitait le numérique dès qu'il le pouvait. Par exemple, pour agrémenter de débris organiques le plan du face-hugger sectionné en deux, nous avons filmé quantité de trucs sur fond vert, notamment des condiments anglais qui, comme vous le savez, sont bien dégueulasses. (rires) Et d'ailleurs, on ne s'est pas contenté de doubler en 3D les créations d'ADI, nous avons aussi effacé des câbles qui manipulaient les marionnettes. Elles ont vraiment été utilisées au maximum de leurs possibilités.

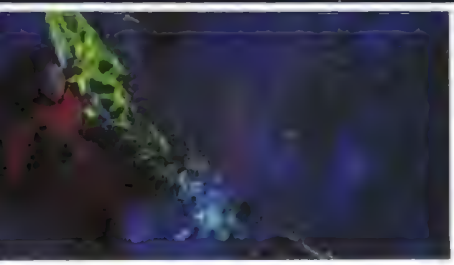
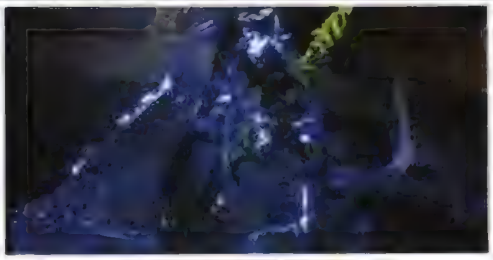
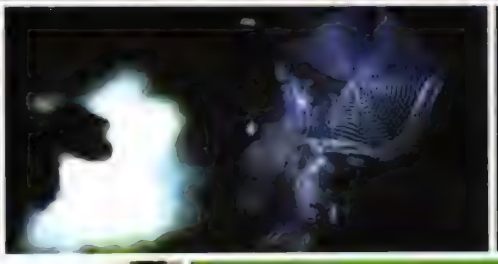
Comment avez-vous géré le ralenti, qui montre les face-huggers en train de se propulser dans l'air ?

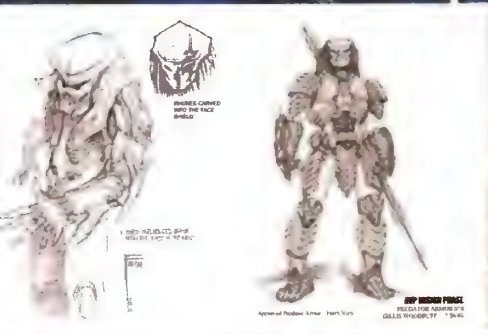
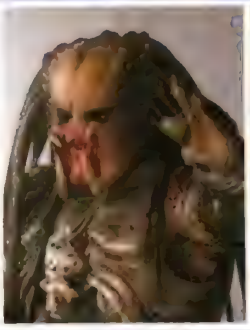
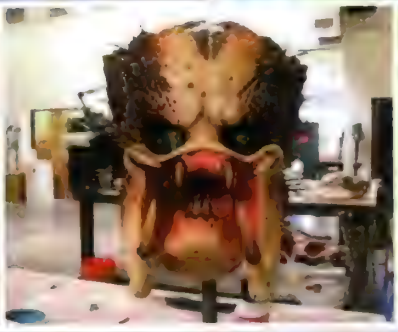
Nous animons toujours à la vitesse demandée dès le début. Nous ne ralentissons jamais l'animation. Mais un ralenti tel que celui-ci est pour nous très difficile à obtenir. Nous avons également beaucoup retravaillé la vitesse de défilement de la pelure : ils avaient initialement tout filmé à 100 images par seconde, sans changement de vitesse dans le plan. Au final, nos face-huggers numériques leur ont tellement plu, que nous avons hérité de quelques plans supplémentaires à la toute fin de la production.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY
(special thanks to Helen ARNOLD)





Ci-dessus, ligne supérieure : Plusieurs instantanés du travail de Double Negative sur le film. Dans ces images, la queue des Aliens et les armes des Predators sont numériques.

Ci-dessus, ligne inférieure : Designs du nouveau Predator signés ADI.

Scare, le Predator héroïque d'AVP.

Un masque animatronique photographié dans l'atelier d'ADI à Prague.

Les Predators filmés sur fond vert pour la séquence finale.

Paul Anderson donne ses directives à Ian Whyte.

Un sculpteur d'ADI au travail sur un casque.

Ci-dessous : AVP contient une importante quantité de maquettes, dont le navire de Weyland, filmé sur fond bleu ou au milieu d'une banquise miniature, les ossements de baleine du décor final et le village où les explorateurs découvrent l'entrée vers les pyramides des Predators.

T.W. : Nos containers ont été victimes des conséquences du 11 septembre. Et nous avons vraiment eu peur de ne pas être prêts dans les temps...

A.G. : Il a fallu apporter tout notre matériel à Prague, alors que nous n'avions le droit d'emmener que huit personnes de notre atelier, Tom et moi inclus, ce qui est évidemment trop peu. Nous avons donc recruté des gens venant d'Europe et plus particulièrement d'Angleterre. On a même trouvé un gars formidable venant de Hongrie. Le début du tournage était vraiment dur cependant...

D'autant plus que le budget du film était plus bas que celui des précédents films.

A.G. : Nous avions un peu plus d'argent que sur **Alien, la résurrection**, mais en considérant la quantité de travail à fournir, nous avions proportionnellement un budget moindre. Nous nous en sommes sortis en réutilisant des morceaux d'autres créatures, une première pour nous. Par exemple, on a recyclé des pistons hydrauliques du nouveau-né de **Alien, la résurrection**.

Tom, j'ai l'impression que votre interprétation de l'Alien est plus animale que sur les précédents opus.

T.W. : Je pense que c'est due à la réalisation de Paul, à sa manière de me filmer dans le costume. Mon interprétation de l'alien est très instinctive. Je n'ai pas vraiment une charte et lorsque j'ai dû enseigner aux acteurs tchèques comment bouger dans la bête, tout est passé par les gestes, simplement.

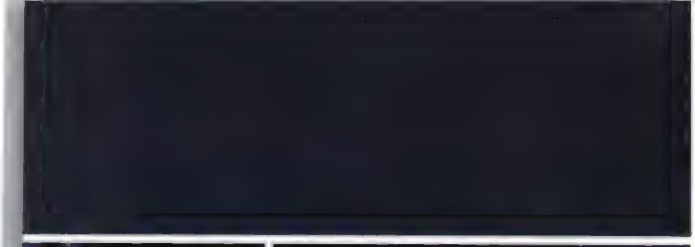
Les scènes de combat dans ce costume devaient être assez pénibles...

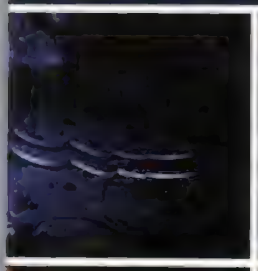
T.W. : C'était carrément dangereux, et c'est pour cette raison que nous avons toujours tourné avec un cascadeur qui interprétait soit le Predator, si je devais jouer l'Alien, soit l'Alien, si Ian Whyte devait jouer le Predator.

Comment s'est déroulée votre collaboration avec les gens des effets visuels ?

A.G. : Plutôt bien, nous leur avons donné certaines de nos créatures à scanner, nous nous sommes également entendus pour modifier le look de la reine Alien pour que sa morphologie puisse s'adapter aux scènes de course : nous avons aminci son corps, allongé et musclé ses jambes.

T.W. : Il faut cependant arrêter de croire que le numérique peut tout faire. Durant les réunions de pré-production, un des jeunes exécutifs de la Fox nous a certifié qu'il serait préférable de faire la queue des Aliens en images de synthèse. Or, nous étions persuadés que nous pouvions nous en sortir en l'accrochant à un bon vieux filin. Et sur le plateau, nous avons prouvé que nous avions raison. Nous leur avons fait économiser des centaines de milliers de dollars avec cette vieille méthode.





alors que ce jeune gars nous prenait pour des vieux grincheux.

A.G. : C'est aussi pour cette raison que nous avons sorti un livre sur notre travail sur le film. Nous voulions montrer que l'on pouvait encore faire de belles choses avec les effets de maquillage à l'ancienne. Et puis ce livre nous permettait de citer toutes les personnes qui avaient travaillé avec nous sur ce film. Car depuis un an environ, pour réduire la durée des films, les studios nous demandent de n'inclure qu'un certain nombre de nos techniciens dans les génériques de fin. Sur **AVP**, nous avons dû créditer 60 personnes sur les 105 qui ont travaillé d'arrache-pied !

On a entendu beaucoup de choses contradictoires sur la censure d'AVP. Qu'en est-il de votre point de vue ?

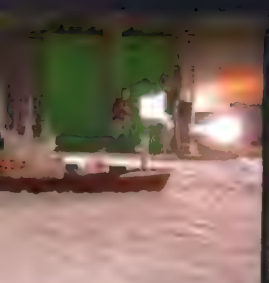
T.W. : Tout ce que l'on sait, c'est qu'il était courant que nous filmions deux versions de nos plans : un avec et un sans le sang. Maintenant, à notre connaissance, le niveau d'interdiction n'était pas fixé avant la fin du montage.

Les producteurs m'ont pourtant déclaré sur le tournage vouloir faire un film PG-13.

T.W. : C'est peut-être ce qu'ils vous ont dit, mais ça n'a jamais été énoncé clairement. Ce qui est par contre certain, c'est que nous n'avons pas créé d'effets spéciaux gore qui ne sont pas dans le film.

A.G. : Pour les fans, le R est précieux, c'est une sorte de garantie que le studio a vraiment foi dans le projet, et qu'il est prêt à prendre des risques. Je ne partage pas cette opinion mais il faut bien reconnaître que la franchise **Alien**, sans parler du second opus de **Predator**, était de moins en moins rentable. Alors soit le studio décide de tout stopper, soit il tente de revitaliser la franchise avec un film comme celui-ci. En tant que fans, nous sommes heureux qu'ils aient tenté le coup, surtout qu'il est désormais très probable qu'il y ait un **AVP 2**, et peut-être alors que la franchise évoluera vers des territoires qui vous plairont plus. Ce serait chouette si l'aspect commercial était étranger à l'évolution de cette franchise comme ce fut le cas avec les deux dernières séquelles. Malheureusement, c'est désormais de l'histoire ancienne.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY
(special thanks to Melissa HAROLD)



DOUBLE VISION

ENTRETIEN AVEC RICHARD BRISCOE, SUPERVISEUR DES EFFETS VISUELS POUR DOUBLE NEGATIVE

BASÉE AU CŒUR DE SOHO, DOUBLE NEGATIVE EST DEVENUE EN L'ESPACE D'UN PETIT LUSTRE UNE DES SOCIÉTÉS LEADERS SUR LE MARCHÉ DES EFFETS SPÉCIAUX MONDIAUX, GRÂCE À DES TITRES AUSSI EXIGEANTS ET DIVERS QUE ABÎMES, LA LIGUE DES GENTLEMEN EXTRAORDINAIRES OU LES CHRONIQUES DE RIDDICK.

Quel a été votre principal travail sur* AVP *?

Nous nous sommes chargés de l'arsenal des Predators, ce qui comprenait à la fois leur vision, leur camouflage, mais aussi leurs armes, que nous avons dupliquées en images de synthèse pour certains plans, ou bien agrémentées d'extensions numériques. C'est le cas notamment du shuriken que le principal Predator, Scare, utilise pour combattre la reine Alien lors du final. Sur le tournage, le comédien tournait avec un simple accessoire cylindrique construit par ADI, que nous avons ensuite entièrement remplacé en numérique.

J'imagine que vous avez scrupuleusement observé les précédents* Predator *pour mettre au point le camouflage.

Oui, si ce n'est que nous avions deux différences majeures avec eux. Premièrement, nous sommes nantis des technologies numériques et nous pouvions nous permettre une utilisation plus souple de cette technique. En l'occurrence, nous avons travaillé à partir des corps en trois dimensions de Predators et non plus à partir de simples silhouettes, comme c'était auparavant le cas. Ça donne une profondeur beaucoup plus dramatique aux effets. Et surtout, nous devions gérer des environnements très différents. En effet, qu'il s'agisse du premier film avec sa jungle mexicaine, ou du deuxième avec son milieu urbain, l'effet était d'autant plus intéressant que les arrière-plans étaient foisonnants. Nous, au contraire, devions gérer des fonds monochromatiques et très sombres. Si bien que le camouflage menaçait bien souvent d'être littéralement invisible. Il nous a donc fallu beaucoup retravailler le degré de transparence et de distorsion des camouflages en fonction des teintes des plans.

Parlez-nous de votre travail sur les décors pour deux des climax : le gouffre et la destruction du village.

Pour la séquence du gouffre, les comédiens ont été filmé dans un décor assez restreint, cerné d'un fond vert. Nous avons reconstitué entièrement en 3D le reste de l'environnement, ce qui était nécessaire vu que Paul bougeait continuellement sa caméra durant les prises. Pour le village, nous avons travaillé à partir de deux types de matériel : une immense maquette construite et filmée à Prague, sur laquelle nous avons incrusté Scare et Alexa qui courraient sur un fond vert, ce qui impliquait de retravailler consciencieusement leur lumière et leurs ombres pour qu'elles correspondent au chaos qui les entourait. Nous avons également retravaillé des prises de vue tournées dans le décor grandeur nature, nous avons ajouté des craquelures, des débris et des fumerolles, afin que l'environnement semble être en pleine destruction, ce qui n'était pas du tout le cas dans les plans en l'état. Pour rendre le tout cohérent, nous avons ajouté beaucoup de tremblements à l'image. Comme d'habitude, Paul nous encourageait sans cesse. Son enthousiasme était vraiment communicatif, on sent qu'il aime les effets spéciaux, ce qui est pour nous toujours très encourageant.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY
(special thanks to Melissa TAYLOR)

Au-delà du plaisir évident de pouvoir mater un polar hard-boiled qui ne prend pas de pincettes pour excuser sa hargne comme les récents exemples du genre, MAN ON FIRE marque l'apogée du cinéma limité mais percutant de Tony Scott, cinéaste trop facilement conspué par la critique malgré ses tentatives formelles sans cesse réfléchies. Retrouvant enfin un amour depuis longtemps perdu, Scott en profite pour redéfinir les limites de son art, et magnifier une œuvre flamboyante, violente, personnelle et émouvante. Cet homme n'a pas fini de nous épater !

LE FEU PAR LE FEU

MAN ON FIRE
DE TONY SCOTT

Creasy (Denzel Washington) est un ancien Marines fatigué par les massacres qu'il a commis. En visite au Mexique chez son ami Rayburn (Christopher Walken), il accepte de devenir le garde du corps de la jeune Pita (Dakota Fanning), unique enfant de l'influente famille Ramos qui craint un éventuel enlèvement, une pratique courante à Mexico City. Nouant progressivement des liens avec la gamine au point de reprendre doucement goût à la vie, Creasy ne pourra cependant pas empêcher son kidnapping qui virera au massacre. Pendant qu'il gît entre la vie et la mort dans un hôpital, la livraison de la rançon tourne au vinaigre et un groupe d'hommes armés récupèrent l'argent. À son réveil, Creasy apprend la mort de Pita, exécutée par les kidnappeurs, et se met en tête de retrouver les responsables un par un et de les faire payer cher l'assassinat d'une jeune fille de 9 ans, la seule personne qui aura su redonner un sens à sa vie... Déjà attaché à la réalisation de **Man on Fire** au milieu des années 80 (Robert Duvall, puis Marlon Brando devaient en tenir le rôle-titre), Tony Scott se fera souffler le projet par Elie Chouraqui (**Paroles et musique**, **Les Marmottes**, un gros tatoué quoi !) qui transformera le polar hard-boiled de A.J. Quinnell en vague thriller mou du genou tout juste rehaussé par la performance de Scott Glenn. Bien que lancé sur d'autres projets, le cinéaste ne pourra jamais vraiment se défaire de l'influence de ce roman qu'il affectionne tout particulièrement, au point d'essayer de monter une nouvelle adaptation à intervalles réguliers durant les années 90, sans pouvoir vraiment y parvenir dans les conditions idéales (comprendre : obtenir le final cut). Rétrospectivement, le fait qu'il y soit arrivé aujourd'hui de façon optimum jette un nouveau regard sur sa carrière passée. En effet, plusieurs de ses précédents films présentent des similitudes avec sa vision de **Man on Fire**, notamment en termes sous-textuels. **Revenge** (1990) en premier lieu, aborde la thématique de la vengeance comme motivation principale du protagoniste qui perdra dans l'intrigue l'amour de sa vie, autrement dit sa raison de vivre. **Le Dernier samaritain** (1991) ensuite, traitait déjà des relations père/fille dans le moule du film policier couillu, le personnage de la gamine servant également de ressort dramatique à l'intrigue lorsqu'il se fait kidnapper. **True Romance** (1993) comme **Ennemi d'État** (1998) dépeignent, quant à eux, le système de fonctionnement de la mafia italo-américaine, alors que peu de temps avant le début du tournage (lorsque Robert De Niro était attaché au projet), il était encore question que l'intrigue de **Man on Fire** se situe en Sicile et implique le réseau criminel local, paraphrasant ainsi le roman et le film de Chouraqui. Bien évidemment, on peut difficilement affirmer que la démarche de Tony Scott fut consciente durant cette partie de sa carrière, bien que la volonté de raconter cette histoire ne se soit jamais estompée. Une chose est certaine cependant, ces films, moins aboutis et plus disparates (ce qui n'enlève rien à leurs évidentes qualités pour certains), auront servi de tremplin

à l'excellence de **Man on Fire**, projet rêvé pour Tony Scott, qui réunit tout ce que le cinéaste souhaite exprimer.

2-D

La formation artistique de Tony Scott (il a étudié la peinture au Royal College of Art de Londres) a évidemment prédéterminé son langage cinématographique. Intéressé avant tout par la composition picturale, le cinéaste exprime la plupart du temps ses idées en champ/contre-champ (via le montage donc) plutôt que par l'écriture de la caméra, ses mouvements les plus évidents étant souvent des « automatismes » de mise en scène rentrés dans les mœurs (le travelling avant exprimant la découverte par exemple). Cette vision « bidimensionnelle », renforcée par de longues focales écrasant les perspectives en se recentrant sur le sujet même de l'image, pose Tony Scott en esthète plutôt qu'en architecte, comme le sont John McTiernan, Brian De Palma ou Tsui Hark par exemple, formalistes en opposition « tridimensionnels » dont la construction d'un plan porte déjà les germes du suivant. La méthode a évidemment ses limites, mais des séquences telles la vision satellite dans **Ennemi d'État** ou encore le point de vue du sniper dans **Spy Game** sont autant d'éléments prouvant que Tony Scott en a pris conscience et cherche à les atteindre afin de mieux les repousser. Notre homme n'est donc plus le shooter des débuts, celui des médiocres **Top Gun** et **Jours de tonnerre**, d'autant qu'il se construit, film après film, une technique de plus en plus percutante et s'impose une véritable réflexion sur sa propre manière d'appréhender le cinéma. De prime abord plus simple et plus direct dans sa narration que ses deux précédents opus, **Man on Fire** pourrait sonner comme un retour en arrière pour Tony Scott, si celui-ci n'avait pas entamé un nouveau processus visant à optimiser la communication de ses idées. En cela, la structure en deux parties de **Man on Fire** place judicieusement les bases de l'intrigue de façon très simple, la première moitié du film étant consacrée à la relation émotionnelle entre Creasy et Pita, la seconde s'attardant sur la vengeance sauvage et violente du garde du corps. La construction scénaristique simple mais exemplaire de Brian Helgeland (dont le talent n'est plus à prouver) mène non seulement le film vers les rives du polar adulte, musclé et émouvant, mais permet à Scott de se lancer dans des expérimentations diverses déjà mises en avant dans son court-métrage **Beat the Devil** issu de la série des films BMW (voir encadré). De façon évidente, le **Man on Fire** qu'envisageait le cinéaste dans les années 80 est certainement très loin de celui qu'il a réalisé aujourd'hui, expérience oblige, et c'est tant mieux !

UN NOUVEAU LANGAGE

La communication avec le spectateur étant la clé de la compréhension narrative d'une œuvre, il n'est pas étonnant que beaucoup de grands cinéastes populaires aient tenté d'explorer le sujet en sous-texte à travers leurs films. McTiernan le faisait déjà dans **À la poursuite d'Octobre Rouge** et **Le 13e guerrier** en passant d'une langue à l'autre en un mouvement de caméra virtuose, et Tony Scott lui emboîtait le pas dans la construction des joutes verbales de **USS Alabama** et **Spy Game**. La communication est au centre de **Man on Fire**, tissant les liens entre les protagonistes et dévoilant les rapports qu'ils entretiennent les uns avec les autres. À titre d'exemple, la scène où la mère de Pita se félicite de la nationalité de Creasy (et donc de leur proximité linguistique) ne fait que souligner le fait qu'elle, plus que n'importe qui, est à même de comprendre sa vengeance. De ce fait, elle ira jusqu'à lui donner son immédiate bénédiction sous la forme d'un *« Tuez-les tous ! »* froid comme la mort. De la même manière, les sous-titres servent de prime abord à traduire les nombreux échanges en espagnol, pour ensuite dériver et prendre littéralement vie à l'écran. Soulignant les dialogues essentiels à la narration pour compenser la rythmique infernale des informations, ils paraphrasent même les actions les plus évidentes pour que le spectateur ne perde pas une seule miette du travail de Brian Helgeland, mêlant plusieurs langues et personnages, tous plongés dans une trame simple mais foisonnante. La méthode, relativement inédite dans le cadre du gros blockbuster qui déblaie tout sur son passage, propulse **Man on Fire** dans le domaine du film d'action pop art sous haute influence esthétique, ce qui a toujours été le créneau de Tony Scott depuis au

Ci-dessous, de gauche à droite :
Creasy (Denzel Washington) évoque un passé qui ne passe pas avec son vieil ami Rayburn (Christopher Walken).

Jordan (Mickey Rourke), avocat de la famille Ramos et personnage équivoque.

Manzano (Giancarlo Giannini) et Mariana (Rachel Ticotin), un flic et une journaliste unis dans leur lutte contre le banditisme.

Lisa Ramos (Radha Mitchell) et Creasy, la mère affligée et l'ange exterminateur.

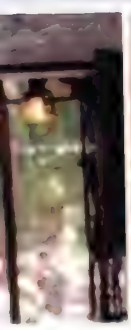
BEAT THE DEVIL TONY SCOTT TENTE LE DIABLE

Avant tourné plus de publicités que n'importe lequel de ses collègues, Tony Scott ne pouvait pas passer à côté du projet **The Hire**, collectif de courts-métrages de fiction confiés à plusieurs grands noms de la réalisation (John Woo, Ang Lee, Wong Kar Wai, Joe Carnahan) dans le but de faire la publicité des modèles BMW de la collection 2001/2002. Produisant l'affaire avec son frère Ridley (via leur boîte Scott Free Productions),

Tony Scott se permet même un petit plaisir en réalisant **Beat the Devil** l'un des courts racontant le saut entre James Brown (dans son propre rôle) et le Diable (Gary Oldman) dont l'enjeu sera l'âme de l'artiste. Un sacré pétage de plombs mêlant allègrement courses-poursuites (une obligation de la série) fantastique délirant, humour ironique et esthétisme travaillé, et préfigurant déjà certains des expérimentations de **Man on Fire** à un

niveau encore primaire (les sous-titres notamment). Bien qu'en deçà des travaux plus fulgurants de John Woo ou Joe Carnahan, **Beat the Devil** marque une récréation inventive pour Tony Scott qui signe encore une œuvre fortement stylisée à l'influence picturale très connotée. À consommer sur le site mk2.com/bmwfilms pour ceux qui possèdent de grosses connexions internet. Ça vaut le détour !

S.M



moins **True Romance**. On le voit, le cinéaste ne se borne pas à retranscrire efficacement mais proprement le matériau de base, favorisant ainsi, un travail scénaristique déjà magistral. Suivant cette méthode, il tire le meilleur de certaines séquences déjà exceptionnellement péchues, comme celle ou Creasy fait une descente dans une boîte de nuit de Mexico City pour interroger de façon musclée des coupables qui pourraient lui permettre de remonter à la source du kidnapping. Ici, la différence de langue permet de semer la confusion quant au sort de Pita, laissant ainsi la séquence se finir sur une image intense pour le spectateur, comme pour le protagoniste.

AU SERVICE DE L'ÉMOTION

Bien sûr, toutes ces tentatives s'avèrent fructueuses parce qu'elles injectent encore plus de sens à l'intrigue, dépassant le stade de la coquetterie visuelle ou auteurisante et impliquant le spectateur consentant au cœur du processus émotionnel du film. Car sous ses oripeaux de grand polar hard-boiled hyperbolique qui ne décevra pas les fans du genre que nous sommes, **Man on Fire** ne raconte finalement que la descente aux enfers et le sacrifice d'un homme condamné depuis longtemps pour ses mauvaises actions (les sous-titres le répètent : *« C'est un assassin… »*) mais agissant par amour, celui d'une fillette de 9 ans. La séquence finale, simple mais très forte (jusque dans l'utilisation effective de la chanson *« Una Palabra »* de Carlos Varela, *« Une parole »*, on y revient) finira donc de réduire en morceaux les plus durs d'entre nous, démontrant que Tony Scott a mûri et réfléchi son sujet depuis des années, attendant patiemment que la providence lui permette de mettre sa technique sans cesse exponentielle au service de son film le plus personnel. **Man on Fire**, œuvre d'une vie ? On serait tenté de le croire vu sa nature et sa confection, même si **Domino**, le nouveau projet du cinéaste, part sur des bases on ne peut plus prometteuses en racontant l'histoire vraie de Domino Harvey, fille de l'acteur Laurence Harvey (**Alamo**, **Un crime dans la tête**), un mannequin abandonnant sa carrière pour devenir chasseur de primes. Un autre grand moment de pop culture en devenir que Tony Scott saura transcender sans problèmes ? On prend les paris !

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2004. RÉAL.: TONY SCOTT. SCÉN.: BRIAN HELGELAND, D'APRÈS LE ROMAN DE A.J. QUINNELL. DIR. PHOT.: PAUL CAMERON. MUS.: HARRY GREGSON-WILLIAMS. PROD.: TONY SCOTT, ARNON MILCHAN, LUCAS FOSTER ET CONRAD HOOL POUR SCOTT FREE PRODUCTIONS, REGENCY ENTERPRISES ET FOX 2000 PICTURES. INT.: DENZEL WASHINGTON, DAKOTA FANNING, CHRISTOPHER WALKEN, MARC ANTHONY, RADA MITCHELL, GIANCARLO GIANNINI, MICKEY ROURKE, JESUS OCHOA, RACHEL TICOTIN... DUR.: 2 H 26. DIST.: UFD. SORTIE LE 13 OCTOBRE 2004.

Ci-dessus :
Creasy cuisine un mafieux mexicain lors d'une scène de torture traumatisante.

En bas, de gauche à droite : Quelques instants avant que la fillette ne se fasse kidnapper, la petite Pita (Dakota Fanning) et Creasy sont pris au beau milieu d'une terrible fusillade.

L'explosif Lieutenant Fuentes (Jesus Ochoa), un flic corrompu qui va passer un sale quart d'heure entre les mains de Creasy.

Le lycanthrope ibérique le plus trapu du cinéma fantastique en interview dans Mad ? Oui, c'est possible. Jacinto Molina, l'homme aux 85 films, prépare ses crocs et révèle anecdotes mordantes et autres histoires terrifiantes. Nous n'avons aujourd'hui plus de nouvelles de l'homme qui l'a interrogé. El Hombre Lobo a parlé, ainsi soit-il !

GARE AU GAROU !

Votre enfance s'est déroulée dans les remous et les contrecoups de la guerre civile espagnole. Dans de telles conditions, votre accès à l'univers de l'imaginaire fantastique s'est-il fait aisément ?

Après la guerre, ma mère m'emmenait voir des films dans un cinéma d'un quartier populaire de Madrid. J'y ai vu pas mal de serials de la grande époque, comme **Drums of Fu Manchu**, **Adventures of Captain Marvel**, **The Golden Scorpion**, etc. Je garde aujourd'hui encore, des souvenirs très forts de ces bandes, et j'ai appris plus tard que c'était aussi le cas de grands cinéastes comme Steven Spielberg. Des films comme **Indiana Jones** et **Star Wars** tiennent d'ailleurs leurs origines de ce genre de serials des années 30/40. À cette époque, j'aimais tout particulièrement les personnages de super-héros masqués et capés. Le mystère entourant les origines de ces personnages me fascinait. Je lisais aussi des bandes dessinées, comme *Flash Gordon*, *Terry and the Pirates* ou *The Phantom*. Mais la censure était bien évidemment très présente et interdisait même les romans de terreur. Je n'ai donc pu commencer à les lire que bien plus tard. Pour en revenir au cinéma, ma première grande frayeur cinématographique m'a été donnée, croyez-le ou non, lorsque j'ai découvert la sorcière du dessin animé **Blanche Neige et les sept nains** de Walt Disney !

Dans un pays sous dictature franquiste, vous avez aussi été marqué par les images de la propagande nazi, ce que vous avez appelé « l'apparat nazi »...

Effectivement. Un mal aussi absolu que le nazisme possède un certain pouvoir de fascination. Un peu comme celui que le Diable exerce sur les hommes. Ainsi, les nazis et leurs symboles ésotériques, la dimension occulte qui les entourait (*la légende voulait d'ailleurs qu'Hitler souffrît d'accès de lycanthropie ! - ndlr*), leurs uniformes et leur raideur robotisée, impressionnaient beaucoup le jeune garçon que j'étais. Il s'agissait en fait d'une expression du Mal très fortement théâtralisée. Je crois que mes films ont gardé un certain aspect de cette noirceur et de cette théâtralisation un peu exacerbée...

La voie cinématographique que vous avez empruntée étant adulte, représente- t-elle une sorte de catharsis de votre jeunesse ?

La période de l'après-guerre a été très éprouvante pour une famille comme la mienne, issue des classes moyennes. Il régnait alors en Espagne un climat moral d'une rigueur étouffante. Durant ces années, mon seul refuge a été l'imagination, le fantastique, le cinéma et la bande dessinée. Je dessinais moi-même de petites histoires. Je voulais

même devenir dessinateur de bandes dessinées... Je lisais d'une manière compulsive tout ce qui me tombait sous la main. J'adorais les contes de fées, c'était sans doute ce qui se rapprochait le plus de l'épouvante ! J'adorais *Le Petit chaperon rouge, Barbe bleue, Hänsel et Gretel*... Pour moi, c'étaient des contes de terreur vraiment impressionnants ! Je crois d'ailleurs que l'essence même de la peur est à rechercher dans ces contes de l'enfance.

En parlant de votre enfance, vous évoquez un univers magique, mais aussi « sinistre et sadique », un peu comme Guillermo del Toro...

Je tiens son film **L'Échine du Diable** pour l'un des plus beaux films du cinéma espagnol d'aujourd'hui. « *Sinistre et sadique* », c'est vrai... J'ai fait mes études dans un collège placé sous la tutelle du régime franquiste. Il fallait beaucoup d'imagination pour se sentir un peu libre dans un tel cloître... Mes seuls vrais moments de bonheur, c'était dans les salles de cinéma. J'ai grandi dans un pays où tout était interdit. D'ailleurs, je crois que l'Espagne a beaucoup moins évolué qu'on ne veut bien le dire. Le socialisme espagnol, par exemple, a aussi été un corset très dur qui n'a pas permis de faire évoluer le pays. D'une certaine manière, l'époque néo-libérale que nous traversons actuellement est sans doute la moins dure de notre histoire... Mais on sent toujours en Espagne cette espèce de carcan moral qui semble provenir tout droit de l'Inquisition... Je crois qu'en chaque Espagnol, il y a encore un inquisiteur qui sommeille, et c'est là quelque chose de très pernicieux...

En 1967, vous signez le scénario et tenez le rôle principal de ce que l'on peut considérer comme l'un des films fondateurs du fantastique espagnol :* Les Vampires du Dr. Dracula. *Une belle réussite esthétique rehaussée par l'emploi du Techniscope...

D'une certaine manière, **Les Vampires du Dr. Dracula** est le premier vrai film fantastique espagnol. Il réunit 2 grands mythes fantastiques : la lycanthropie et le vampirisme. La personne qui en a le mieux parlé est la grande spécialiste du cinéma fantastique, Ornella Volta, qualifiant le film de « conte de fées avec des loups-garous... ». Et c'est vrai que c'est tout à fait ça. Quand je l'ai écrit, personne ne croyait à sa faisabilité. On me disait que seuls les Anglo-Saxons savaient réaliser ce genre de films, que faire un film de vampire et de loup-garou en Espagne était absurde, qu'il fallait s'en tenir à des comédies. Réaliser **Les Vampires du Dr. Dracula** à cette époque, en Espagne, constituait donc un vrai défi. Mais heureusement qu'une firme allemande, la Hi-fi Stereo 70, a bien voulu financer le film...

Étant donné que c'était votre premier film fantastique avec de plus, une grande gageure de production et de réalisation, avez-vous longuement hésité sur le scénario, ou l'avez-vous, au contraire, écrit très vite ?

Je l'ai écrit très vite, en une semaine. J'étais très innocent... Je n'avais pas encore vu beaucoup de films fantastique à cette époque, et il y avait cette excitation d'inventer des choses nouvelles au fil de l'écriture, comme cette croix remplaçant les traditionnelles balles en argent... Mais quand je dis que je ne connaissais pas encore bien le cinéma fantastique à cette époque, c'est vrai. L'un des rares films du genre que j'avais vu durant ma jeunesse - à l'âge de 6 ans pour être précis - et qui m'avait d'ailleurs profondément marqué, était **Frankenstein rencontre le loup-garou** de Roy William Neill. Je crois que quand j'ai écrit **Les Vampires du Dr. Dracula**, j'étais encore sous le charme de ce film, et puis il y avait aussi le plaisir d'échafauder un folklore assez original et de créer avec Waldemar Daninsky un personnage émouvant, humain et tragique. C'est pour moi un personnage plus émouvant que le Dr. Jekyll, par exemple, car celui-ci se transforme sous l'effet de drogues qu'il expérimente sur sa propre personne. C'est très différent... Le loup-garou est un pauvre hère qui ne souhaite pas faire de mal mais y est contraint par une malédiction. J'ai aussi eu l'idée d'introduire l'amour comme une issue à la fois fatale et libératrice à cette malédiction. Une autre chose qui me fascinait, c'était les mystères liés à la pleine lune... Ainsi, pour moi, le mythe du loup-garou était vraiment passionnant. Mais les films récents de vampire et de loups-garou, comme **Underworld**, m'ont beaucoup déçu. Je n'aime pas beaucoup ce style qu'on qualifie de « gothico-industriel ». Je trouve que les films relevant de ce style ont perdu la candeur et le romantisme d'antan. Ce sont davantage des films d'action que d'émotion.

Les décors des* Vampires du Dr. Dracula *étaient admirables. Vous qui, plus jeune, vouliez devenir décorateur de cinéma, avez-vous participé à leur conception ?

Un petit peu... J'ai le sentiment d'avoir défini les orientations générales du métrage. Mais je n'avais pas encore de vrai pouvoir décisionnel à cette époque. Je n'étais encore qu'un jeune acteur inconnu. Et à vrai dire, je n'ai jamais vraiment cherché, en tant qu'acteur, à interférer dans le travail du réalisateur, et c'est sans doute d'ailleurs pourquoi les films dans lesquels j'ai joué ne correspondaient pas toujours à ce que j'espérais... C'est aussi une raison pour laquelle j'ai finalement voulu passer derrière la caméra, pour mieux contrôler tous les aspects de la réalisation d'un film. Pour tout dire, j'ai la sensation que les 2 meilleurs films de loup-garou de ma carrière sont ceux que j'ai réalisés. Le premier, **El Retorno del Hombre Lobo**, me tient beaucoup à cœur. Le second, **La Bête et l'épée magique**, est un film intéressant sur le plan esthétique malgré l'exotisme de la japonisation du mythe lycanthropique. Cependant, je voudrais dire que les meilleurs films que j'ai réalisés, ceux qui, selon moi, possèdent les plus grandes qualités plastiques, ne relèvent pas du fantastique. Ce sont plutôt **El Huerto del Francés**, un film réaliste sur une véritable affaire criminelle survenue à Séville, et la comédie médiévale **El Caminante**. Ce sont les 2 meilleurs métrages de ma carrière. Et les deux films de loup-garou que j'ai précédemment cités me semblent bien meilleurs que **La Furie des vampires** (*connu aussi sous le titre* **La Nuit de Walpurgis** - *ndlr*), en dépit de l'incroyable succès international de ce film...

Difficile d'oublier dans ce film la course des deux femmes vampires au ralenti... Le procédé a depuis été décrié, mais il n'en demeure pas moins intéressant, et je crois que c'était votre idée ...

Oui, absolument. Je l'avais même notée dans le scénario. Je m'étais souvenu des films de Murnau et Dreyer, et j'avais vraiment envie, comme dans ces films, de faire en sorte que le monde des vampires se détache vraiment du monde réel. J'ai donc fait part à Javier Aguirre de cette idée de ralenti qui, à l'époque, était vraiment innovante. Je voulais que les vampires évoluent dans une dimension totalement différente...

Ci-dessus, de haut en bas : Paul Naschy, à visage découvert, dans Les Vampires du Dr. Dracula et dans Le Grand amour du Comte Dracula.

Page ci-contre : Paul Naschy, moins poilu qu'à l'accoutumée, mais toutes canines dehors, sur un des plus célèbres clichés du film Les Vampires du Dr. Dracula.

À droite, de haut en bas : Paul Naschy, entouré de squelettes dans Le Bossu de la morgue, puis en mauvaise posture dans El Espanto Surge de la Tumba.

Page ci-contre, en bandeau : Paul Naschy, dans le rôle qui l'a rendu célèbre, celui du loup-garou Waldemar Daninsky, dans La Furie des Vampires (photo 1) et dans La Bête et l'épée magique (photo 7).

Quelques-uns des films récents tournés par Paul Naschy : Rojo Sangre (photos 2 et 3) de Christian Molina (aucun lien de parenté avec l'acteur), The Unliving (photos 4 et 5), l'hommage de Fred Olen Ray au personnage de Waldemar Daninsky, et Countess Dracula's Orgy of Blood (photo 6) de Donald F. Glut.

El Huerto del Francés *est effectivement votre film le plus réputé, hors fantastique. C'est un film fascinant, basé sur l'histoire sordide d'un tueur en série...*

Le film parle de Juan Andres Aldije, un vrai tueur en série andalou, à Peñaf or, un petit village représentatif de l'Andalousie profonde. Cette histoire m'a vraiment passionné. En Espagne, il y a un dicton très péjoratif qui dit : « *Prie pour qu'on ne t'emmène pas dans le Huerto...* ». Je voulais comprendre ce que ce « Huerto » (*jardin potager – ndlr*) représentait dans la culture populaire espagnole et pourquoi il était perçu d'une manière aussi négative. J'ai donc commencé à lire l'histoire de ce tueur qui était surnommé « Le Français » parce qu'il avait vécu quelques temps en France...

Malgré le caractère réaliste du film, vous n'avez pas hésité à recourir plusieurs fois à un procédé visuel surréaliste, quasi-fantastique. En l'occurrence, l'obscurcissement du personnage dans les scènes où sa malveillance affleure...

Oui, c'est vrai. Je voulais donner aux spectateurs l'idée que ce personnage était tellement ténébreux et malveillant que même la lumière s'éclipsait devant lui... Ainsi, on le voyait en train de parler et, tout à coup, la lumière quittait totalement son visage, le plongeant alors dans le noir... C'était une façon de souligner le côté machiavélique de Juan Andres Aldije. Il n'y avait vraiment aucune once de bonté en cet homme. Il était comme un vrai tueur que j'ai rencontré, Járabo, qui a été condamné à mort en Espagne...

La scène de l'avortement forcé est un moment assez fort du film. Avez-vous eu des difficultés à la tourner ?

C'est une scène qui possède, en effet, un véritable impact, et qui était très désagréable à tourner pour les actrices et pour toute l'équipe. Je me suis demandé s'il fallait traiter cette scène par une ellipse, ou la montrer pleinement, dans le ton dur et cru du film... Et comme **El Huerto del Francés** était un film sans concession, j'ai décidé de la montrer.

***Vous avez livré une version très romantique de la légende du Comte Dracula dans* Le Grand amour du Comte Dracula...**

Oui, mais ce film a été totalement mutilé. La censure en a ôté une bonne trentaine de minutes. C'était un film très érotique, beaucoup trop pour l'époque. Et sur le plan religieux, le simple fait de montrer un crucifix fait avec 2 morceaux de bois nous a valu d'horribles remontrances... En plus, il fallait passer 2 censures à l'époque : celle du scénario, et celle du film terminé. Dans le cas du film terminé, c'était bien sûr encore plus grave. La version du film projetée lors des hommages au Festival de Montpellier et à la Cinémathèque française est donc cette version mutilée. De plus, les coupes sont irrécupérables car elles furent brûlées par le comité de censure...

Dans les films de la Universal comme dans les vôtres, les loups-garous conservent une stature humaine. Cependant, dès le début des années 80, les effets spéciaux animatroniques puis digitaux les transforment en créatures impressionnantes, beaucoup plus massives et hybrides. Vers quelle tendance va en définitive votre prédilection ?

Je préfère qu'on respecte l'anthropomorphisme du loup-garou. Je pense qu'à partir du moment où on le transforme en créature quasi-extraterrestre, il perd la dimension humaine et tragique qui, pour moi, doit être la sienne. De plus, avec de telles métamorphoses, l'acteur cesse d'avoir son importance dans le portrait de cette créature maudite.

En 1983, vous avez réalisé* La Bête et l'épée magique *au Japon. Mais votre grande aventure japonaise avait commencé quelques années auparavant...

En effet. En 1980, la firme japonaise Horikikaku Seikaku, dirigée par Monsieur Sasai, m'offrit, à ma très grande surprise, de réaliser des documentaires artistiques sur le Musée du Prado, le Palacio Real et l'Escorial. Je pus donc réaliser de longs documentaires, de plusieurs heures, comprenant des séquences de reconstitutions dialoguées. Après cela, j'ai lancé la première co-production nippo-espagnole : **El Carnaval de las Bestias**, une histoire de cannibalisme. Et ensuite, lorsque Toshiro Mifune lui-même m'a proposé de mettre son studio de tournage à ma disposition, j'ai réalisé **La Bête et l'épée magique** avec l'acteur Shigeru Amachi qui était LA grande star du moment. Comme il s'agissait d'un film de samouraïs, les Japonais étaient très curieux de voir si j'arriverais à capter le fameux « temps japonais », cette conception de la temporalité totalement différente de la nôtre. Bien sûr, c'était aussi un film de loup-garou, d' « okami », comme on dit au Japon... Mais comme l'histoire se déroulait dans le Japon ancien, il fallait que j'arrive à retrouver et respecter cette fameuse temporalité japonaise. Tout s'est cependant très bien passé, et je me rappelle qu'après la première du film dans le quartier Ginza de Tokyo, Akira Kurosawa lui-même est venu me trouver pour me féliciter. Le jour suivant, je recevais à l'hôtel un cadeau de sa part : un splendide casque de samouraï... Ce fut une époque passionnante et très fructueuse pour moi. J'ai d'ailleurs fait **El Retorno del Hombre Lobo** avec des fonds japonais...

Parlez-nous de votre collaboration avec certains réalisateurs dans le domaine du fantastique...

Il y a eu d'abord Enrique López Eguiluz. J'aurais aimé qu'il réalise aussi **La Furia del Hombre Lobo**, mais les producteurs n'ont pas voulu de lui. Ils se sont très mal comportés avec lui... Eguiluz nous a malheureusement quitté, il y a quelques années. J'ai appris sa mort par hasard. Cela faisait de nombreuses années que je ne l'avais pas vu. Après avoir réalisé **Les Vampires du Dr. Dracula**, il s'est totalement retiré du cinéma pour se consacrer à la médecine. Il était très déçu de la manière dont les producteurs s'étaient comportés avec lui. Sinon, chaque réalisateur avait son point fort. Carlos Aured savait donner à ses films un ton étrangement malsain et macabre qui en faisait tout l'intérêt. León Klimovsky parvenait toujours à concevoir au sein d'un métrage des moments magiques, sans toutefois toujours en maîtriser l'ensemble. Il travaillait un peu trop vite... Javier Aguirre a fait deux films formellement très corrects. C'était cependant quelqu'un d'assez froid... Et Jacinto Molina, c'est une autre histoire. Je le connais vraiment très bien... (rires)

L'un des films les plus étranges de votre carrière est* Le Bossu de la morgue. *Pouvez-vous en évoquer le tournage ?

C'était extrêmement inconfortable... Nous avons tourné les scènes les plus désagréables du film dans une vraie morgue. Mais ce film était avant tout une histoire d'amour très dure, l'histoire d'un être infortuné pour lequel on peut éprouver une certaine compassion, et qui est dominé par un savant malfaisant... Le thème de ce film est assez universel. C'est un film qui m'a valu de nombreux prix d'interprétation à Paris, Bruxelles, Amsterdam, et qui m'a permis de rencontrer Terence Fisher et Peter Cushing au Festival de Paris. J'ai d'ailleurs bien connu Peter Cushing, qui était un vrai gentleman, adorable. Christopher Lee, par contre, est très différent...

Il semble regretter certains de ses films fantastiques...
Oui, il regrette d'avoir joué dans tous ces **Dracula** de la Hammer. Et pourtant, après avoir été un acteur de seconde catégorie, c'est bien cette série qui l'a propulsé au premier plan. Moi, je ne regrette aucun de mes films. On me dit que j'ai trop fait de films de loup-garou... Peut-être, mais c'est grâce à ces films qu'on me connaît dans le monde entier. Ma carrière cinématographique comprend d'ailleurs une grande variété de genres : des films policiers, des péplums, des films politiques, des films sociaux, etc. Mais le cinéma fantastique a un avantage sur les autres genres : celui d'être vraiment universel.

Il y a dans* Le Bossu de la morgue *des scènes impressionnantes impliquant des rats très agressifs. Comment les avez-vous tournées ?
Avec de vrais rats. Nous n'avions pas d'effets spéciaux mécaniques, alors il fallait bien tourner avec de vrais rats ! Et ces rats étaient très agressifs, car ils étaient restés sans manger dans une cage pendant pas mal de temps. Pour ces scènes, on m'a donc revêtu d'un costume de protection enduit de graisse de cheval, et les rats se sont tout bonnement jetés sur moi ! Certains ont réussi à percer la protection et à me mordre ! Heureusement, on m'avait injecté un vaccin antirabique...

Votre cinéma fantastique a toujours été le terrain d'une incroyable hybridation, où se rencontrent de nombreuses créatures et de nombreux personnages du folklore fantastique...
J'ai toujours trouvé ce procédé extrêmement divertissant. Un film de loup-garou avec un vampire était, a priori, plus intéressant qu'un simple film de loup-garou... Et puis, j'étais tombé amoureux des cocktails de la Universal. Les critiques vis-à-vis de cette approche me laissaient indifférent. Pour moi, c'était divertissant ou ça ne l'était pas. Après tout, on était dans un monde de fantaisie, d'imagination, alors pourquoi ne pas faire se rencontrer tous ces monstres ? Pour moi, c'était beaucoup plus excitant ainsi. Dans l'univers du fantastique, on peut faire absolument tout ce qu'on veut. Il n'y a pas de limites... On pouvait donc montrer un loup-garou en train de se battre contre un tigre ou contre la Comtesse Bathory !

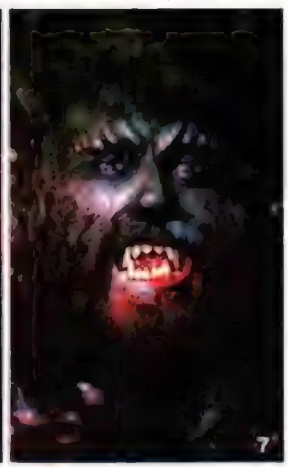
Ce qui était le cas dans* La Nuit de Walpurgis. *J'avoue que le combat entre Waldemar Daninsky et Wandesa Darvula de Nadasdy était un peu osé...
Oui, mais pourquoi pas ? Cela est aussi lié à ma vision de la femme. On a dit de moi que j'étais misogyne. C'est complètement faux. Je crois que les femmes sont des êtres très forts, et qu'elles peuvent être aussi malveillantes que les hommes. J'adore les montrer comme ça, et pas seulement adorables et merveilleuses... Et dans **El Retorno del Hombre Lobo**, la Comtesse Bathory et Waldemar s'affrontent encore une fois ! J'avoue que la légende de la Comtesse Bathory est un petit peu une de mes obsessions...

Parlez-nous du travail des maquilleurs sur vos multiples transformations...
J'ai travaillé avec de nombreux maquilleurs tout au long de ma carrière. José Luis Ruiz occupe parmi eux une place évidemment importante, en raison de son travail sur **Les Vampires du Dr. Dracula**. À cette époque, personne ne savait comment faire ce maquillage, et nous avons beaucoup tâtonné avant de trouver la formule... J'ai ensuite travaillé avec beaucoup d'autres maquilleurs, mais le plus important d'entre eux reste sans doute Fernando Florido. Et aussi Angel Luis de Diego, qui a fait **El Retorno del Hombre Lobo**. Mais Fernando Florido, qui m'a suivi au Japon, reste mon maquilleur fétiche...

Est-il vrai que vous avez eu des problèmes avec le film* El Francotirador, *l'histoire d'un homme qui décide d'abattre le général Franco ?
Oui, c'est vrai. J'ai reçu des menaces de mort à cause de ce film. L'Espagne vivait alors une transition difficile entre le Franquisme et la démocratie, et faire ce film à un tel moment a été une véritable folie. J'ai eu beaucoup de problèmes. J'en ai eu aussi avec **El Aullido del Diablo**. Les producteurs étaient de véritables gangsters, le distributeur est mort dans un accident de voiture... Ensuite, pour la sortie du film aux États-Unis, je me suis heurté à la Universal sur les droits des films. Tout s'est révélé très compliqué. C'est la pire expérience de ma carrière. Je préfère l'oublier...

Votre cinéma a toujours été plus populaire à l'étranger qu'en Espagne. Quelle est votre réaction par rapport à cela aujourd'hui ?
Vous savez, le maître mot de la culture espagnole, excepté chez un auteur comme Gustavo Adolfo Bécquer, a toujours été le réalisme pur et dur. Tout ce qui relevait de l'imagination, de la fantaisie, semblait être un péché qu'il fallait à tout prix éradiquer. Je crois que cette mentalité austère existe encore aujourd'hui en Espagne. Même si les pires ennemis du fantastique espagnol, et de mes films en particulier, sont parfois ceux qui affirment les apprécier... L'Espagne est ainsi. Mon cinéma a toujours rencontré plus d'échos favorables en Allemagne, en Angleterre et aux États-Unis, que dans mon propre pays. Néanmoins, j'ai eu la grande surprise de recevoir il y a deux ans la Médaille des Arts et des Lettres, la plus haute décoration espagnole en matière d'art. Vous imaginez bien comment, dans mon cas, cela pouvait sembler difficile à obtenir ! Mais d'un autre côté, je n'ai jamais obtenu de Goya (*équivalent du César - ndlr*). L'industrie cinématographique espagnole a un esprit encore très étriqué. On fait aujourd'hui une différenciation très curieuse entre le cinéma fantastique dont j'ai été l'artisan et le cinéma fantastique d'autres réalisateurs, c'est-à-dire les films de Narciso Ibañez Serrador, Amando de Ossorio, Jesus Franco, Juan Piquer, Jorge Grau, etc. La plupart de ces réalisateurs n'ont jamais travaillé avec moi. J'ai toujours travaillé dans un relatif isolement.

Propos recueillis et traduits par David ARGOMAND



LES PETITS CLASSIQUES DE MONSIEUR MOLINA

(LA FURIE DES VAMPIRES + L'EMPREINTE DE DRACULA)

Notre ami Jacinto Molina débarque enfin dans notre salon avec **La Furie des vampires** et **L'Empreinte de Dracula**, deux volets de la saga culte de Waldemar Daninsky, le célèbre comte loup-garou. Quatrième épisode d'une série qui en comptera treize (le dernier en date étant **The Unliving** de Fred Olen Ray, voir Mad 162), **La Furie des vampires** (**La Noche de Walpurgis**, 1971) est ici présenté en version intégrale, disponible auparavant uniquement sur l'édition d'Anchor Bay. Jonglant constamment avec un kitsch inhérent à l'époque (la messe noire... un grand moment que même Polanski n'aurait pas osé), un bestiaire de monstres typiquement ibérique (les moines putréfiés, tout droit sortis d'un Ossorio) et une formalité gothique directement héritée de la Hammer (sang rouge vif sur peau laiteuse), le film de Leon Klimovsky (qui retrouvera Naschy/Daninsky l'année suivante dans **Dr Jeckyll y el Hombre-Lobo**) nous dévoile son loup-garou de héros, tout juste ressuscité par un médecin légiste benêt, aux prises avec une sorcière diabolique bien décidée à répandre la terreur comme au Moyen Âge. Au Moyen Âge, c'est précisément à cette période que débute **L'Empreinte de Dracula** (**El Retorno del Walpurgis**, 1973). Réalisé par Carlos Aured (qui avait déjà dirigé Paul Naschy quelques mois auparavant dans **La Venganza de la Momia**, dans le double rôle d'Amenhotep/Assad Bey), ce septième opus commence sur les chapeaux de roue avec un duel entre chevaliers des plus hilarants. Mais comme c'était déjà le cas sur **La Furie des vampires**, les scènes de comique involontaire alternent constamment avec d'autres, simplement magnifiques. Passée cette exposition douloureuse pour nos abdos, **L'Empreinte de Dracula** durcit le ton avec la mise à mort d'une sorcière, condamnée par Daninsky en personne pour avoir pactisé avec le Diable. Tandis que cette dernière s'embrase tout en hurlant sa malédiction, ses disciples sont pendus le long d'un pont-levis. Image splendide, rendant autant honneur au travail du directeur de la photo Francisco Sanchez (au même poste sur **La Venganza de la Momia**) qu'à celui de l'éditeur qui nous propose ici une copie décrassée dans les grandes largeurs. Une qualité technique des plus appréciables, qui nous permettra plus facilement d'oublier l'absence de véritables bonus et de version originale (quoique la VF est comme Daninsky, bien poilante) sur les deux galettes. Reste plus maintenant à Seven 7 qu'à continuer sur cette belle lancée, et de se magner les fesses pour nous sortir les onze autres dans les plus brefs délais.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2. ÉDITEUR : SEVEN 7. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 1.0 (VF UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS : PRÉSENTATION DU FILM - GALERIE PHOTOS - BIOGRAPHIE FILMOGRAPHIE (SUR LES DEUX).

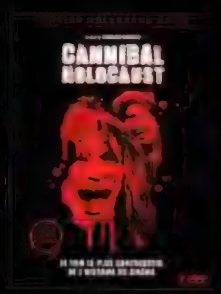
DVD ZONE 2 NEUFS

Zombie Holocaust 12 €

L'Avion de l'apocalypse 12 €

Le Moulin des supplices 15 €

Street Trash 20 €



Cannibal Holocaust 20 €

Cannibal Férox 15 €

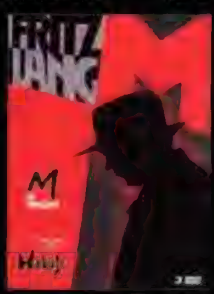
Le Dernier monde... 15 €

L'Au-delà Collector 20 €

Frayeurs 20 €

La Maison... Collector 20 €

Coffret Peter Weir 4 films 40 €



Coffret Fritz Lang 30 €

MOVIES 2000

La librairie du cinéma

DVD ZONE 1 NEUFS

Hellboy Director's cut 35 €

Zombie 4 DVD 60 €

L'Armée... director's cut 35 €

Cabin Fever 35 €

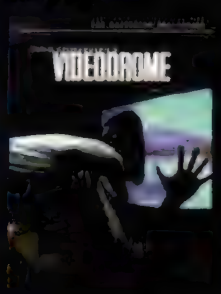
Man on Fire 35 €

Ginger Snaps 3 35 €

The Thing spéciale Ed. 25 €

Eternal Sunshine 35 €

Fahrenheit 9/11 35 €



Vidéodrome critérion 50 €

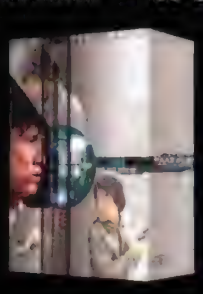
Le Jour d'après 35 €

Kill Bill vol 2 35 €

DVD ASIATIQUES NEUFS

Breaking news 25 €

Casshern 60 €


Coffret Police Story 60 €

Arahan 40 €

Battle Royal Director's cut 40 €

Hero Director's cut 35 €

Nouveau : disponibilité imports jeux vidéo et DVD musicaux sur commande.

La vente par correspondance est désormais assurée.

Appellez le 01 45 26 81 20

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)

TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM - OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 13H30 À 19H30

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEUX VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

À table !!!

sommaire

#82 DVD
Steph s'est attaqué à du lourd ce mois-ci : entre le maousse coffret **Dawn of the Dead** et le fabuleux **Les Rivières pourpres 2** encensé par Pedro, on retrouve aussi les DVD cheapos de Bustillo(s), les westerns d'Arnaud « El pistolero », et ce bon vieux Hitcher toujours en activité, le bougre ! Allez hop, on fait péter la C.B. les gars ! (heu... attention quand même de ne pas glisser **Les Rivières...** dans le lot !)

#94 TÉLÉMANIAC
Notre « south guy » burné, toujours sur le qui-vive question petite lucarne, nous cause cette fois-ci de crash dans la jungle, de monstre mystérieux et d'E.T. pas gentils. Il s'agit donc de ***Lost*** et de ***4400*** et comme dirait l'autre : *« Putaing, dommage que ce soit les ricains qui y aient droit ! »*.

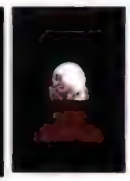
#96 PLAY MAD
Même s'il est toujours collé à son écran, le « screening man » Dahan trouve encore le temps de pondre des néologismes pour sa rubrique. Ce mois-ci, c'est donc le terme « gamexploitation » qui sort direct de son cerveau. Un lyrisme qu'il applique avec autant de maestria pour nous parler de **Silent Hill 4**, d'**Obscure** et du FPS guerrier **D-Day Codename : Panzers Phase One**. Quel artiste dites donc !

#98 MÉLOMAD
Olivier Galliano a des relents de nostalgie : toujours pas remis du temps où il buvait du Yop devant Dorothée, il consacre ce mois-ci une partie de Mélomad aux anime jap' des 80's. Ah, mais il cause quand même d'Elmer Bernstein et de **La Grande évasion**... La puberté est proche mon gaillard !

#100 SANG D'ENCRE
C'est un beau roman, c'est une belle histoire, c'est une romance d'aujourd'hui... Bordas in love que voulez-vous, entre Brion et Scorsese, son cœur balance. Bon, entre deux amourettes de jeunesse, il trouve quand même le temps de se déguiser en Lupin et de déléguer au sorcier Rougier le pouvoir de chroniquer *Zetman*, le dernier manga de Katsura-San.

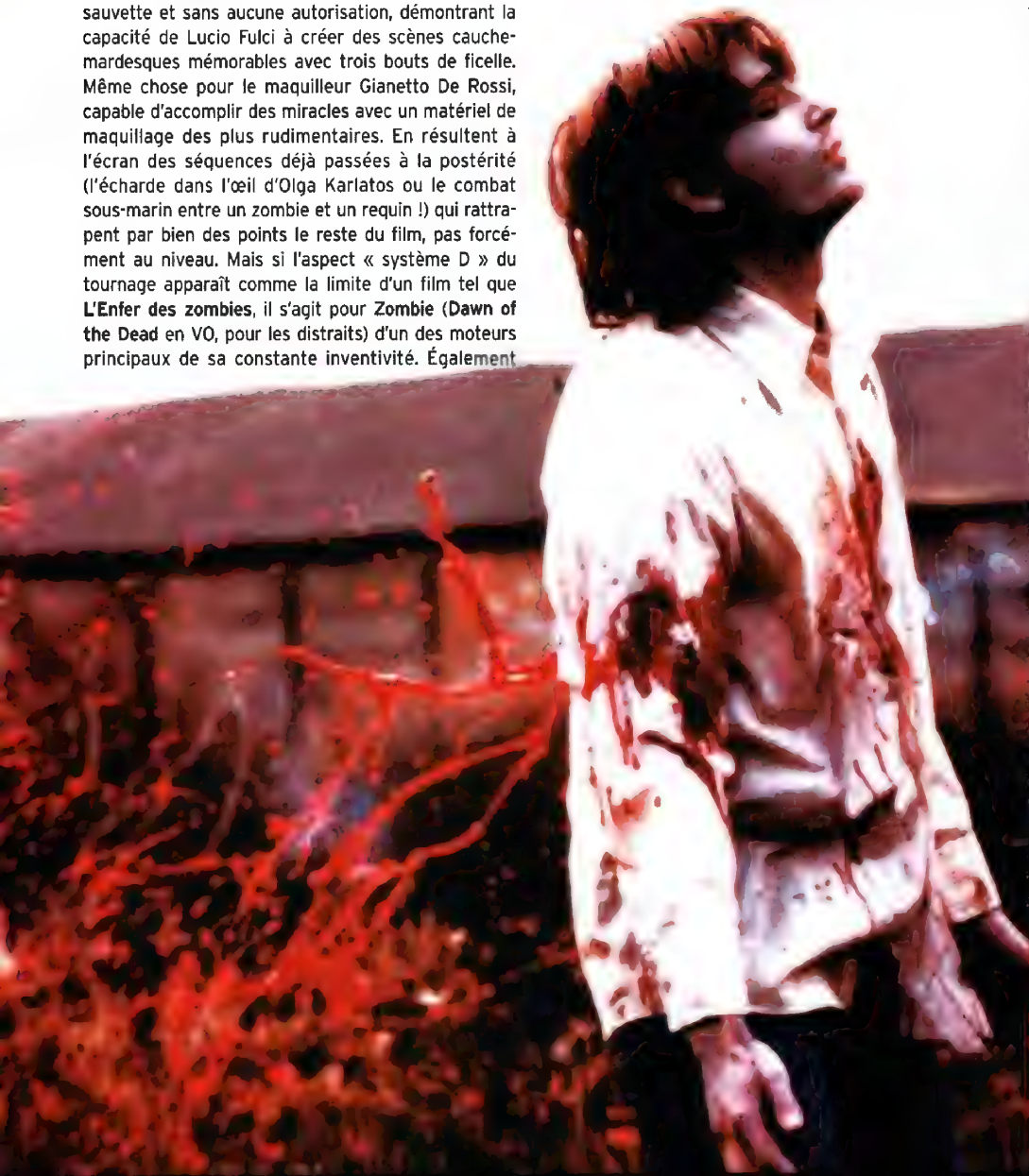
Zombies définitifs

(DAWN OF THE DEAD : ULTIMATE EDITION + ZOMBIE 2 : 2-DISC SPECIAL EDITION)



HASARD DES FOURNISSEURS DE BACS, ZOMBIE **ET** L'ENFER DES ZOMBIES **SORTENT AUJOURD'HUI DANS DES ÉDITIONS HALLUCINANTES FORÇANT LE RESPECT, MAIS UNIQUEMENT DISPONIBLES (POUR LE MOMENT ?) EN ZONE 1. DE QUOI CONSACRER UNE PLEINE PAGE EN CET ÉVÉNEMENT, MÊME SI LES DÉVÉDÉPHILES SERONT PRIÉS DE FAIRE ATTENTION ET DE NE PAS CONFONDRE LES JAQUETTES JUMELLES DE** L'ENFER DES ZOMBIES **QUI SORT SIMULTANÉMENT CHEZ MEDIA BLASTERS ET BLUE UNDERGROUND, L'ÉDITION DE CE DERNIER ÉTANT INFINIMENT PLUS PAUVRE QUE CELLE QUI NOUS INTÉRESSE AUJOURD'HUI...**

Le traitement de ces deux monuments du film de zomblard a beau différer (satire et excès chez l'un, horreur teintée d'aventure pour l'autre), il s'agit dans un cas comme dans l'autre de deux œuvres qui puisent leurs forces dans leur confection artisanale appelant à la démerde. Rien de plus naturel pour **L'Enfer des zombies** (disponible ici sous le titre **Zombi 2**), le cinéma d'exploitation italien étant coutumier du fait. Ainsi, on ne sera pas surpris d'apprendre que l'essentiel du tournage s'est déroulé près de Rome, tandis que les extérieurs à New York furent filmés à la sauvette et sans aucune autorisation, démontrant la capacité de Lucio Fulci à créer des scènes cauchemardesques mémorables avec trois bouts de ficelle. Même chose pour le maquilleur Gianetto De Rossi, capable d'accomplir des miracles avec un matériel de maquillage des plus rudimentaires. En résultent à l'écran des séquences déjà passées à la postérité (l'écharde dans l'œil d'Olga Karlatos ou le combat sous-marin entre un zombie et un requin !) qui rattrapent par bien des points le reste du film, pas forcément au niveau. Mais si l'aspect « système D » du tournage apparaît comme la limite d'un film tel que **L'Enfer des zombies**, il s'agit pour **Zombie** (**Dawn of the Dead** en VO, pour les distraits) d'un des moteurs principaux de sa constante inventivité. Également tourné dans des conditions « roots » (tournage de nuit dans un centre commercial de Pittsburgh en plein hiver, six voire sept jours par semaine), **Zombie** n'empêche pas son réalisateur George A. Romero de s'imposer une caméra très mobile, évitant ainsi les éclairages lourds tout en privilégiant au maximum la spontanéité et l'improvisation. Le cinéaste, alors en pleine effervescence créative, laisse les figurants zombies libres d'interpréter leur « personnage » comme bon leur semble, imagine l'attaque et la mort d'un zombie d'un coup de tournevis bien placé pour corriger un problème de continuité et improvise la séquence des tartes à la crème à même le plateau (cette dernière ne figurant pas dans le script). Plus fort encore, Romero recrute carrément la garde nationale en organisant un barbecue et leur demande, au passage, de se faire la main en dégommant quelques zombies ! L'inspiration du moment et l'improvisation étant l'une des clés du travail de Romero (le cinéaste tourne beaucoup pour se laisser de multiples possibilités au montage, qu'il assure également), on ne sera pas surpris de le voir pousser encore plus loin l'effort collectif sur **Le Jour des morts-vivants**, en permettant à Tom Savini de choisir les axes de caméra qui l'aiderons à optimiser ses effets à l'écran !



Souvent associés l'un à l'autre, **Zombie** et **L'Enfer des zombies** diffèrent donc complètement, mais se sont toujours rejoints dans leur aspect anti-végétarien (c'est rien de le dire !) et désormais, dans deux éditions séparées carrément exhaustives. Définitives même ? Sans aucun doute pour **L'Enfer des zombies**, la copie étant miraculeuse et les suppléments presque trop nombreux ! Ainsi, le documentaire (plus long que le film !) passe le plus clair de son temps à détailler le moindre trucage et l'interview du costumier n'a strictement aucun intérêt (c'est **L'Enfer des zombies** hein, pas **Le Temps de l'innocence** !), mais il serait inopportun de cracher dans la soupe, étant donné l'effort surhumain fourni dans le but de donner à ce film des suppléments dignes de ce nom. Mais on atteint le luxe ultime avec cette édition 4 DVD de **Zombie** qui regroupe les trois montages du film et un quatrième disque entièrement consacré aux bonus. Et s'il est vrai que notre édition nationale du film tenait admirablement la distance, ce n'est rien comparé au travail fourni ici par Anchor Bay. Après son édition définitive du **Jour des morts-vivants** l'année dernière, l'éditeur nous propose trois commentaires audio (un sur chaque version, celui des comédiens étant le moins passionnant) et deux documentaires, dont le classique **Document of the Dead** (déjà présent sur la zone 2) qui malgré une structure des plus décousues et une voix off soporifique, contient quelques passages très instructifs. Le second et nouveau documentaire de 75 minutes, intarissable en anecdotes diverses et en témoignages variés, emporte cependant l'adhésion, d'autant qu'il se termine sur un Romero aguichant le spectateur avec son quatrième volet ! Une interrogation subsiste cependant : la différence de colorimétrie étonnante entre le montage US et le montage européen, certaines nuits américaines (plans filmés de jour, mais simulant la nuit) apparaissant mystérieusement au naturel dans la copie européenne, comme ce fut déjà le cas sur le DVD zone 2. Cela ne concerne que quelques plans, donc pas de quoi voir rouge !

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 1 : DVD ZONE 1. ÉDITEURS : ANCHOR BAY ET MEDIA BLASTERS. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1, 2.0 (VO SUR LES DEUX) ET DTS (VO NON ST SUR LA VERSION CINÉ US DE **DAWN OF THE DEAD**). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRES AUDIO - DOCUMENTAIRES - BANDES ANNONCES (SUR LES DEUX) - INTERVIEWS (SUR ZOMBI 2) - FILMOGRAPHIES (SUR **DAWN OF THE DEAD**).

ROSWELL - SAISON 2

DE JASON KATIMS

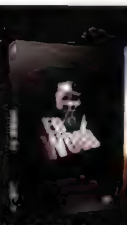
Les voilà, ils sont de retour nos adolescents de l'espace tombés dans la petite ville de Roswell, et connaissant, comme tout être humain (américain) normal, des problèmes liés à l'adolescence. La saison 1 confirmait qu'il s'agissait bien là d'un ***Dawson*** mâtiné de science-fiction, la saison 2, tout en mettant plus l'accent sur l'élément fantastique, n'en oublie pas pour autant les états d'âme de ces pauvres jeunes (américains) bien sous tous rapports. Pour ceux qui ont conservé cette sensibilité mièvre dont le ton est donné par Dido avec un de ses tubes en fond de générique, cette saison 2 constituera un grand moment d'allégresse et de bonheur dans ce monde de brutes. Plus sérieusement, cette seconde tentative s'avère un tantinet plus intéressante que la précédente, surtout par l'apport de péripéties plus « adultes » liées évidemment à la nature extraterrestre du trio de héros. Au menu, des ennemis venus d'ailleurs menés par un gamin limite démoniaque (on dirait le chef des **Enfants du maïs** !), un voyage dans le temps (toujours marrant, ces paradoxes temporels !), la disparition des habitants de Roswell et la mort d'un des amis du trio, ménageant par la même occasion un moment très fort d'émotion. La saison se clôt avec un heureux événement : un retour sur la planète avec un mémorable décollage d'ovni mâtiné de sourires, de regards éperdus, de grandes interrogations sur l'amour, l'amitié, la vie et l'espoir... ***Roswell*** quoi ! Les fans purs et durs vont craquer et adorer, les autres risquent de rester dubitatifs.

Stéphane THIELLEMENT

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF - COMMENTAIRES AUDIO (SUR 3 ÉPISODES) - CLIP VIDÉO - AUDITIONS.

Le grand écart de Tim Burton

(ED WOOD + BIG FISH)



L'accomplissement artistique d'**Ed Wood** annonçait-il la résignation réactionnaire de **Big Fish** ? La sortie simultanée d'éditions spéciales de ces deux films antithétiques permet de mettre en perspective les dérives de l'œuvre tumultueuse de Tim Burton. Avec le recul, **Ed Wood** apparaît en effet comme le chant du cygne d'un cinéaste qui s'est mis à nu en l'espace de trois chefs-d'œuvre exutoires. La catharsis vire à l'auto-psychanalyse avec l'un de ses films les plus positifs, **Ed Wood**, qui expose définitivement ses traumas en une mise en abyme géniale, mais si consciente qu'elle semble sans rémission. Produite un peu n'importe comment, cette édition accomplit néanmoins l'essentiel : témoigner de la passion qui a porté à bout de bras ce projet hors normes. Entre Rick Baker qui avoue avoir travaillé pour des clous, et Johnny Depp qui présente en roue libre la section B-Roll, le DVD propose de découvrir, à notre connaissance pour la première fois, Burton réellement au travail. Sa précision, son efficacité et sa gentillesse prouvent que le réalisateur pourrait se contenter de n'être qu'un habile artisan. Ce qu'il ne va pas manquer de devenir... Car après cette prise de conscience, Burton se livre soit à des films réjouissants mais sans substance (**Mars Attacks !**, **Sleepy Hollow**), soit à des œuvres de commande auxquelles il est manifestement inadapté (**La Planète des singes**). **Big Fish**, à l'inverse, amorce le « renouveau » d'un Tim Burton qui n'a gardé de sa précédente période que le superflu, pour en renier l'essentiel. Les bonus de l'insipide DVD attestent cette idée. Stars et producteurs serinent que le film est « burtonisé », comme s'il s'agissait là d'une marque de fabrique, tandis que Burton annonce qu'il a cherché à glorifier l'American Dream en l'érigeant au rang de légende urbaine, un comble pour celui qui n'a cessé de mettre à mal l'idéal WASP depuis ses débuts. Bref, si l'on en doutait encore, le DVD de **Big Fish** confirme que Burton est passé de conteur cathartique pour parias, à chantre lyophilisé de la classe moyenne américaine.

Julien DUPUY

DVD ZONE 1 ÉDITEURS : GBVI ET GCT. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - FEATURETTES - BANDES ANNONCES (SUR LES DEUX).

THE PARTY - EDITION COLLECTOR

DE BLAKE EDWARDS

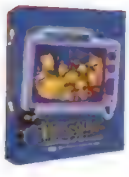
Si vous pensez que ce film n'a pas sa place dans Mad, c'est que vous n'avez pas encore vu comment un Gaston Lagaffe indien transforme une soirée hollywoodienne pète-sec en gigantesque trip délirant où se mêlent serveurs bourrés, donzelles décadentes, parties de jambes en l'air sous la mousse et éléphants bariolés à la sauce flower power ! Monument de la comédie américaine marqué par une improvisation constante de Sellers (obligeant Edwards à inventer les prémices de l'assistance vidéo), **The Party** débarque dans une édition collector, contenant un making of passionnant et de nombreuses interviews. Birdie nam-nam !!

Yannick DAHAN

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEWS - MAKING OF - DOCUMENTAIRE - PUBS - BANDE ANNONCE - FILMOGRAPHIES.

LES SIMPSON - SAISON 4

DE MATT GROENING



Véritable phénomène de société aidant, Matt Groening et son équipe se permettront avec cette saison 4 (1992/1993) quelques sous-entendus sexuels plus appuyés, quelques piques adressées au gouvernement Bush Sr. (*« Ça vous en George Bush un coin ! »* lance un Bart en montrant son cul !) et mèneront la série à maturité en révélant pleinement l'humanité de ses personnages, au-delà de la simple caricature, encore plus que sur la saison 3. À ce titre, les épisodes ***Oh... La crise cardiaque***, ***Le Choix de Selma*** ou encore ***J'aime Lisa*** sont parfois de véritables crève-cœurs, en plus d'être des bombes de comédie et de situations satiriques. Pour voir Bart tomber amoureux pour la première fois, Maggie prononcer son premier mot, Homer arrêter de boire de la bière, Lisa passer un concours de beauté, Marge se faire draguer par Monty Burns, et apprécier les apparitions du regretté Barry White et de Bette Midler, c'est donc ici que ça se passe. Comme d'habitude, cette édition DVD propose de multiples commentaires audio et des featurettes poilantes, dont une mettant en avant la guerre de mots entre Marge et Barbara Bush. De quoi patienter jusqu'à l'annonce d'une saison 5, sachant qu'il reste encore 12 éditions à sortir puisque la série entame cette année sa 16e saison !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - STORY-BOARDS - SCÈNES COUPÉES - MULTI-ANGLES - DOCUMENTAIRES - FEATURETTES - MATÉRIEL PROMO.

8 degrés de séparation (ou presque) chez MGM

(LA CHAMBRE DES TORTURES + DIE MONSTER DIE ! + AUDREY ROSE + FIRESTARTER + BREEDERS + LES ENVOÛTÉS + INCIDENT DE PARCOURS + EDGE OF SANITY)

MGM France continue de sortir dans le désordre le plus total une série de titres fantastiques et rattrape le temps perdu sur les zone 1 en groupant quelques films pour une sortie prévue ce mois-ci, juste au moment Halloween, ça tombe bien ! Au menu, **La Chambre des tortures** (1961) tout d'abord, adaptation d'Edgar Allan Poe par Roger Corman : une réussite flamboyante qui vous met au défi de ne pas frémir à la vision du fameux plan final. Autre adaptation assez libre pour **Die Monster Die !** de Daniel Haller (1965) qui s'inspire de Lovecraft mais distille surtout un ennui certain tout juste rattrapé par la performance du vieillissant Boris Karloff cherchant à détruire une créature émanant des radiations d'un météorite. Encore une adaptation pour le **Audrey Rose** (1977) du grand Robert Wise qui, en transposant le roman de Frank De Felitta, donne dans **L'Exorciste** light avec gamine possédée et ton dépressif à l'appui. Un solide film d'épouvante psychologique et émouvant dans son histoire de résurrection, ce qui n'est pas le cas de **Charlie** (1984), adapté de Stephen King par le tâcheron Mark Lester, dans lequel la petite Drew Barrymore foutait déjà le feu à tous ceux qui la regardaient de traviole. À voir cependant pour le catogan hilarant du barbouze George C. Scott, toujours prêt à cabotiner avec aplomb !

Mais évidemment, ce n'est rien comparé à **Breeders** (1986), ZE nanar de la collection. Imaginez une créature foireuse, à mi-chemin entre le mazout et une crotte de Godzilla, en train de trombiner mollement quelques pouffiasses 80's et vous aurez une idée assez approximative de ce super Z filmé comme le pire des pornos californiens... Enfin, cela tombe sous le sens étant donné que son réalisateur Tim Kincaid s'est fait un nom dans le genre avant de débarquer sur cette production Charles Band on ne sait trop comment. Une chose est sûre : 10 euros les 75 minutes de poilade, c'est donné ! On reprend ses esprits avec **Les Envoûtés** (1987) de John Schlesinger, ayant pour thème le vaudou sud-américain. Malheureusement trop axé sur les mésaventures de Martin Sheen cherchant à sauver son fils des griffes d'une secte, le film pêche par un manque de profondeur concernant son sujet, malgré une bonne entrée en matière. Ce ne sera pas le cas d'**Incident de parcours** (1988), dernier chef-d'œuvre en date de George Romero, qui met un paraplégique entre les mains d'un singe super intelligent qui va anticiper sur ses désirs les plus sombres et refoulés ! Imparable. Ce qui n'est pas le cas de notre dernier titre, **Le Docteur Jeckyll et Mister Hyde** (1989) de Gérard Kikoïne (qui sort sous son titre original : **Edge of Sanity**), croisement entre le roman de Stevenson et le mythe de Jack L'Éventreur. Le réalisateur inestimable de **Bourgeoise et... Pute !** se lâche formellement, d'autant que l'époque victorienne cède le pas aux glorieuses 80's dès lors qu'Anthony Perkins se transforme en Hyde pourchassant des putains coiffées comme Cindy Lauper. Du grand n'importe quoi qui fait mal à la tête. Question copies, on oscille entre le bon (**Edge of Sanity**), le correct sans plus (**Audrey Rose**) et le carrément mauvais (**Die Monster Die !**), mais à un tarif réduit, il ne fallait pas espérer des miracles non plus...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 1 : ÉDITEUR : MGM. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF).

ONG-BAK

DE PRACHYA PINKAEW

Le coup de genou dans les couilles de cette année, c'est donc ce film thaï réalisé comme un sous-kickboxing movie, mais traversé par l'énergie hallucinante et les prouesses hors normes de son interprète Tony Jaa, énorme star du film d'action en devenir. Jouissif malgré son histoire dont on se fout éperdument et sa confection plus qu'approximative, ce **Ong-Bak** est présenté ici dans sa version retravaillée par Luc Besson, sans l'option du montage d'origine et dans une copie assez sombre, pour ne pas dire assez crade. Les suppléments suivent l'intérêt du film, mais peu importe finalement, l'idée étant de pouvoir enfin se taper les scènes d'empapahoutage en boucle en zappant le reste sans pitié. Et si Sévéon n'est pas d'accord, je lui colle ma main dans la gueule comme j'ai vu dans le film, voilà !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF - CLIP VIDÉO - MAKING OF DU CLIP VIDÉO - MOUVEMENTS ET DÉCOMPOSITION DES MOUVEMENTS DU MUAY-THAÏ - AVANT PREMIÈRES - INTERVIEWS - TEASERS ET BANDES ANNONCES - GALERIE DE PHOTOS.

GUNMEN

DE KIRK WONG

Western moderne revisitant **Les Incorruptibles** de façon ultraviolente, **Gunmen** fait partie des fleurons de la Film Workshop, à l'époque où Tsui Hark s'entourait de metteurs en scène talentueux (John Woo, Johnny To...) avec lesquels les confrontations étaient courantes. L'intense Kirk Wong fut de ceux-là, et ses engueulades avec Tsui Hark finirent par étaler les prises de vue sur 9 mois. Un tournage chaotique, plombé par des problèmes budgétaires, qui obligea Wong à réécrire plusieurs fois l'histoire et à finir le film dans l'urgence. Le résultat est là : bancal en termes scénaristiques mais transcendé par une mise en scène sauvage et nerveuse à base de cadres serrés en longue focale, que Wong fut contraint d'utiliser à outrance pour pallier au manque de décors. Un excellent polar donc, pour une édition qui serait presque surévaluée si l'on s'en tenait uniquement aux bonus (2 docus de 20 minutes), et non à la présence cachée du film **Shangaï Grand** (autre film de gangster produit par Tsui Hark) sur la seconde galette !

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : HK VIDÉO. TRANSFERT 1.66 (16/9). SON 1.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : DOCUMENTAIRES - FILMOGRAPHIES - BANDES ANNONCES - BONUS CACHÉ : **SHANGAÏ GRAND** (VOST, 16/9).

DERNIÈRE LIMITE

DE BILL DUKE

Pour beaucoup, Bill Duke reste le malabar ratiboisant la jungle de **Predator** avec sa mitrailleuse d'hélico ou le béret vert que Schwarzy bouffe au p'tit dej' dans **Commando**. Pourtant, ce géant au regard blasé est depuis devenu un réalisateur prolifique (surtout de télé) et un activiste de la cause afro-américaine, publiant même des bouquins sur le sujet via sa boite Yagya Prod. De ses quelques œuvres sur grand écran (on ne mentionne pas **Sister Act 2**, svp), **Dernière limite** restera la plus mémorable. Narrant les pratiques douteuses et les incertitudes morales d'un flic (excellent Larry Fishburne) infiltré chez des trafiquants de coke, **Dernière limite est** un polar âpre et brutal, découpé avec brio (on retient les séquences très « cut » du début), et superbement photographié par Bojan Bazelli. Peu connu chez nous, d'où une édition sans bonus, le film reste célèbre aux USA en raison d'une BO mythique (Dre et Snoop Dogg) qui permit, avec *The Chronic*, de lancer le label Death Row.

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO) ET 2.0 (VF). SUPPLÉMENT : BANDE ANNONCE.

LES RIVIÈRES POURPRES 2 : LES ANGES DE L'APOCALYPSE

DE OLIVIER DAHAN

Avec Olivier Dahan, le cinéma c'est vraiment facile : il suffit d'un directeur de la photo et d'un décorateur scrupuleux et l'affaire est dans le sac. Les comédiens peuvent jouer comme des savates, le scénario peut parler de n'importe quoi n'importe comment, la caméra faire plein de plans séquences crétins en cadrant des culs de douaniers, ça suffira à convaincre des bonnes poires d'investir des dizaines de millions d'euros dans son « talent ». Pour les courageux ou les masos, cette bien vilaine chose sort donc en édition spéciale. Si cette feignasse de Dahan n'a pas jugé bon de se fendre d'un commentaire audio, ni même de s'expliquer sur la suppression d'une scène (hallucinante de bêtise ceci dit), le (trop) long making of pourrait intéresser les adeptes hardcore de ce genre de bonus, même si le réalisateur du documentaire semble plus motivé par l'idée de faire son moyen-métrage en remontant à sa sauce les « climax » du truc de Dahan que de retranscrire l'ambiance de tournage. La suite laisse la parole aux techniciens, si bien que le DVD ne sort jamais des poncifs des suppléments. Tant qu'à faire, on aurait bien aimé que les producteurs s'expliquent sur leurs choix, car le mystère reste entier : comment peut-on en arriver à une telle décadence pour qu'un financier valide un réalisateur et un script pareils ? Pauvre France.

Julien DUPUY

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : STUDIO CANAL. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 ET DTS. SUPPLÉMENTS : MAKING OF - FEATURETTES - SCÈNE COUPÉE - COURTS-MÉTRAGES - BANDES ANNONCES - FILM EN HD.

INTERVIEW BENOÎT MAGIMEL

À propos de son rôle.

Dans **Nid de guêpes**, mon personnage était plein de contradictions et j'avais envie de jouer dans un nouveau film d'action, mais de façon différente. J'avais envie de jouer un héros avec un grand H et le rôle de Reda était parfait de ce point de vue, d'autant qu'il y a une espèce de résonance mythique dans le fait d'incarner un flic à l'écran. Pour tout dire, le scénario original s'attardait un peu plus sur le passé de mon personnage, ce que je trouvais intéressant parce qu'il s'agissait d'un traumatisme lié à sa mère, mais on a préféré se concentrer sur l'intrigue parce que cet aspect n'était pas assez développé. Comme ce n'était pas forcément nécessaire de tout savoir, on s'est dit, avec Olivier Dahan, que c'était aussi bien pour le personnage. C'est le genre de rôles difficiles à incarner parce qu'on invente rien, tout a déjà été fait. Il faut donc travailler à partir de soi, de ses références et trouver un style, une façon de bouger, de se déplacer et rendre le personnage crédible avant toute chose. Mon approche a été de mettre en avant ma personnalité en sublimant certains aspects, parce qu'en se tenant à la stricte réalité, ce n'est guère séduisant de suivre un flic au jour le jour, parce qu'il ne vit pas forcément des enquêtes aussi passionnantes que dans le film. L'un des aspects les plus difficiles dans ce genre de rôle, c'est de donner corps à une chorégraphie, de la vivre pleinement et non de se contenter de l'apprendre et de la reproduire à la perfection. J'avais déjà fait un peu de boxe, mais pour ce genre de personnages, il faut s'impliquer physiquement de façon intense pour le rendre crédible dans une intrigue peu probable, surtout lorsqu'elle tend vers le fantastique comme c'est le cas ici. Ce n'est pas vraiment un travail de réflexion, comme sur un film plus intimiste, mais c'est tout aussi difficile.

À propos du genre en France.

Le genre de films auquel s'apparente **Les Rivières pourpres 2** est mort en France à la fin des années 70, peut-être à cause d'une profusion de mauvais films. Le polar est devenu l'exclusivité de la télévision et a déserté les cinémas depuis longtemps en France, ce qui fait que quand j'ai découvert **Les Rivières pourpres**, j'étais content de constater que Matthieu Kassovitz renouait avec une certaine tradition française pas si lointaine, en présentant des personnages avec une réelle épaisseur plongés dans une intrigue forte et pleine de rebondissements. C'est quelque chose qu'on n'avait plus vu depuis les films de Melville ou de Corneau et ça faisait du bien. Pour la première fois avec ce film, on avait l'impression qu'on pouvait renouer avec nos racines dans un genre où le savoir-faire américain excelle. Et je trouve dommage qu'on ait dû se détourner aussi longtemps de ces figures mythiques de flics, d'arnaqueurs et de voyous français qui ont depuis évoluées. J'espère vraiment que la France va s'y remettre et que le succès de films comme le nôtre va y contribuer...

Propos recueillis par Stéphane MOISSAKIS

DVD RAPIDO

HARD CASH Christian Slater, Val Kilmer et Daryl Hannah n'en finissent pas de cachetonner dans cette production Nu Image relativement cossue, torchée par le réalisateur de **Savior**. Point question de guerre en Bosnie ici, mais seulement d'un braquage qui tourne mal lorsque les responsables se retrouvent piégés par un flic ripou qui les oblige à bosser pour lui. Comédie poussive (avec Mini-Me qui sort des chiottes !) et caper-movie bancal, **Hard Cash** se paye également une p'tite critique sur l'immigration aux USA dont on se demande même ce qu'elle fout là ! (Metropolitan)

ULTIME VENGEANCE Steven Seagal continue son œuvre de bienfaisance en bousillant tous les vilains viandeux qui, cette fois-ci, ont tué sa femme. Sûrement des enfiures de gauchistes tiens ! Toujours nourri à la vache sacrée, notre Saumon Agile se fritte avec un macaque qui grimpe aux murs et avec un as du katana fin et gracieux qu'il pulvérise en deux mouvements (soit un combat de 15 minutes vu sa taille de frêle roseau !). Derrière la caméra arthritique, le couillard Michael Oblowitz (auteur du pitave **Affaire Van Haken**) qui avoue, dans les bonus, qu'il aimerait qu'on le reconnaisse un jour pour « son opéra de la violence ». Tranquille le mec ! (Metropolitan)

LE MAÎTRE DU JEU Une adaptation de John Grisham qui se laisse regarder et c'est jour de fête ! Les rescapés de **L'Affaire Pélican** et autres **Le Client** pourront se laisser aller à déguster ce thrillier juridique (ben ouais, quoi d'autre ?) traitant du procès contre une compagnie d'armes à feu pour laquelle le vilain Gene Hackman achète les jurés. Porté par les airs concernés du toujours sympa John Cusack, mais entaché par le filmage « documentaire » inapproprié de Gary Fleder, ce **Maître du jeu** sauve les meubles par un scénario astucieux, d'autant que c'est Joel Schumacher qui devait en faire une charge anti-tabac, à l'image du roman. On l'a échappé belle ! (FPE)

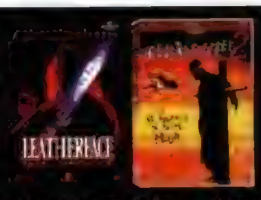
SEXE INTENTIONS 3 Et vas-y que je te colle du remake à peine déguisé en suite (un chiffre derrière le titre et basta !) pour faire passer la pilule aux gogos qui attendent encore de voir la fesse molle de Buffy ! Pas de bol, elle ne joue pas dans ce **Sexe Intentions 3** (ça veut toujours rien dire ce titre !), et il n'y a pas de sexe dans le film (allez, un nibard peut-être !) mais attention, on n'est pas volé, y'a des intentions ! À vous de trouver lesquelles par contre... (GCT)

UNE DÉFENSE CANON La présence d'Eddie Murphy en tête d'affiche ne garantissant pas forcément le fendage de gueule, on vous laisse imaginer sa marge de manœuvre quand il n'est là qu'en tant que vedette invitée ! Dans cette comédie balourde et avare en gags, Dudley Moore et « Fuck you Eddie » s'associent à distance pour foutre la merde pendant une situation de crise. Seul élan visionnaire du film de William Huyck : avoir prédit l'invasion du Koweït par l'Irak avec six ans d'avance ! Saddam Hussein, fan de **Une défense canon** ? Va savoir ! (Paramount)

EN TOUTE BONNE FOI Steve Martin en prédicateur charlatan dans une farce satirique ? Pourquoi pas, si ce n'est qu'**En toute bonne foi** vire au bout du compte à la morale bondieusarde à cause d'un élément fantastique gros comme une baraque ! Petit prix pour ce film de Richard Pearce (**Sans pitié**), mais même pour Steve, ça ne passe pas ! Bon, on attend toujours **L'Homme aux deux cerveaux** hein ! (Paramount)

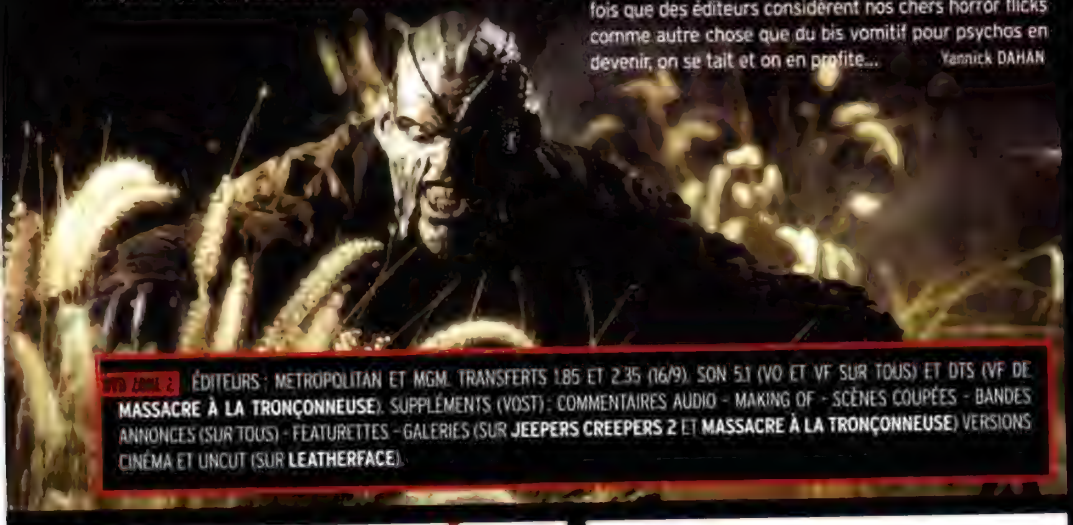
The return of the malades

(LEATHERFACE + JEEPERS CREEPERS 2 + MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE)



Deux de nos « fucked up » favoris (non, pas ceux des **Visiteurs en Amérique** !), figures iconiques d'un cinéma d'horreur tantôt opportuniste, tantôt old school, pointent le bout de leur gueule décharnée dans trois suites et remakes plus ou moins respectueux envers leurs aînés. De quoi se prendre en pleine poire un cinoche viscéral qui ne se soumet pas encore (totalement) aux diktats réacs d'un public de boutonneux (façon **Freddy Vs. Jason**). Sans conteste le meilleur des trois, **Jeepers Creepers 2** prouve non seulement qu'une suite dissemblable peut égaler, voire surpasser son modèle mais que, placée dans les mains d'un cinéaste à l'inventivité (et aux névroses) constante, le plus galvaudé des « fucked up monsters » peut aussi devenir une figure mythologique inédite. À ce titre, le DVD qui propose déjà plusieurs docus de très haute tenue où Salva s'exprime sans langue de bois, nous gratifie de certaines scènes coupées (ou storyboardées) absolument démentes, explorant davantage la thématique sexuelle du sujet comme la dimension légendaire du Creeper. Un excellent DVD, tout comme celui de **Massacre à la tronçonneuse** d'ailleurs. Car si le remake frontal et parfois couillu de Marcus Nispel laisse quand même sur sa faim avec son final tendu et trashouille qui ne compense pas une première heure « publicitaire », son édition reste exceptionnelle. New Line nous offre encore une fois des docus sans concessions, sincères et parfaitement réalisés. Des reportages qui réussissent à créer un vrai lien émotionnel entre l'équipe de tournage et le spectateur, enclin à revoir le film d'un œil plus bienveillant. C'est dire leur efficacité ! Même le nanar **Leatherface** (au demeurant très drôle) a droit à de tels égards, dévoilant sa mise en scène bouseuse et son Leatherface tout nain en version intégrale (vraiment intégrale si l'on inclut les scènes coupées) avec making of et commentaire audio. Les médisants diront qu'il n'en méritait pas tant, mais pour une fois que des éditeurs considèrent nos chers horror flicks comme autre chose que du bis vomitif pour psychos en devenir, on se tait et on en profite...

Yannick DAHAN



DVD ZONE 2 : ÉDITEURS : METROPOLITAN ET MGM. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR TOUS) ET DTS (VF DE **MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - MAKING OF - SCÈNES COUPÉES - BANDES ANNONCES (SUR TOUS) - FEATURETTES - GALERIES (SUR **JEEPERS CREEPERS 2** ET **MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE**) VERSIONS CINÉMA ET UNCUT (SUR **LEATHERFACE**).

MAY

DE LUCKY MCKEE

Petite œuvre stupéfiante de cohérence et d'émotion exacerbée, **May** avait fait son petit effet à sa sortie. Espérons que le DVD permettra à ceux qui n'ont pas tenté l'expérience en salles de se laisser happer par l'histoire à la fois touchante et choquante de cette paria si cadenassée dans sa subjectivité qu'elle finit par recomposer le monde extérieur selon ses désirs les plus déviants. Si McKee a souvent revendiqué l'influence d'Argento, jusque dans les dialogues de son film, **May** a plutôt tendance à nous rappeler le Cronenberg de la grande époque, quand l'auteur de **La Mouche** faisait fusionner le gore craspec et la vision pathétique de personnages seuls et condamnés par leur différence monstrueuse. Le seul vrai supplément de cette édition est le commentaire audio du réalisateur et de quelques membres de son équipe. Dommage de n'avoir pas circonscrit l'exercice à la seule personne de Lucky McKee, surtout pour un film d'auteur aussi intimiste, car le voisinage de son actrice principale, du chef opérateur et de quelques autres ne permet pas à McKee d'investir pleinement l'analyse de son film : la plupart du temps, les intervenants déconnent entre eux, livrent quelques anecdotes mais apparaissent au final, comme une joyeuse bande de potaches qui matent leur film en se marrant.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE : ÉDITEUR : M6 VIDÉO. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRE AUDIO - BANDES ANNONCES.

TOUBIB MALGRÉ LUI

DE MICHAEL APTED

Richard Pryor en escroc qui tente d'échapper à la prison en se faisant passer pour un docteur dans un hôpital en crise, un soir de tempête, alors que des malfrats rôdent dans l'établissement... Sur le papier, on achète tout de suite, mais à l'écran, c'est une autre paire de manches, puisque même les seconds rôles savoureux (Randall Tex Cobb, Joe Mantegna, Jon Polito, Joe Dallesandro, Ruben Blades) ne parviennent pas à rattraper ce produit 80's salement atteint par l'érosion du temps. Un film sonnant comme le début de la fin pour un Richard Pryor en petite forme, ici physiquement diminué. Mieux vaut donc se taper ses shows en live pour se remémorer son pur génie comique !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE : ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 1.0 (VO ET VF).

ERIK LE VIKING

DE TERRY JONES

Grand amateur de Fantasy devant l'éternel, Terry Jones (sans Terry Gilliam) signait avec **Erik le Viking** un film délirant et très soigné formellement dans la lignée des premiers Monty Python. Le réalisateur n'a en effet pas hésité à faire appel au dessinateur Alan Lee pour donner forme à un pan entier de cette mythologie nordique qu'il affectionne tant. En résulte un film vraiment drôle et épique qui mérite largement d'être redécouvert. Rayon suppléments, on retient surtout l'interview d'Albert Dupontel, où ce grand humoriste, fils spirituel des Monty, confie son amour immodéré pour leur œuvre.

David DOUKHAN

DVD ZONE : ÉDITEUR : OPENING. TRANSFERT 1.66 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VO). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEWS - MAKING OF - BANDE ANNONCE.

JASON VA EN ENFER

DE ADAM MARCUS

Con comme la lune mais vraiment rigolo au quarante-douzième degré, **Jason va en Enfer** mettait un autre coup de massue à une franchise déjà bien au bout du rouleau. Charclé par la censure lors de sa sortie en salles, cette édition a l'honneur de nous présenter le film dans sa version uncut (qui existait déjà en zone 1). Or, si le résultat reste toujours aussi effroyablement con, certaines scènes bien gore, comme celle où une minette se fait trancher en deux en un coup de pique, valent leur pesant de barbaque avariée et justifient l'éventuel achat de cette galette !

David DOUKHAN

DVD ZONE : ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDES ANNONCES - VERSION CINÉMA (4/3 ET VF).

FREAKS

DE TOD BROWNING

Vu que la Warner se permet des coupes sur les aspects supposés « offensifs » des œuvres de Tex Avery, on se demandait si on pouvait éventuellement espérer la sortie en DVD de **Freaks**, l'un des rares films dont l'impact sur le spectateur reste intense et viscéral, comme au premier jour. Finalement disponible, cette édition réserve une vraie bonne surprise, non pas dans sa copie nickel (les classiques de Warner sont généralement soignés) mais dans la présence de bonus à la mesure du film. Si les fins alternatives n'apportent rien de spécial (ce sont des variantes plus courtes), le commentaire audio s'avère passionnant, détaillant la production du film, ainsi que sa réception calamiteuse, tout en pointant avec une érudition stupéfiante toutes les répliques et scènes coupées ou ajoutées pour « adoucir » le film. Malgré quelques éléments redondants dans ce commentaire, le documentaire (de près d'une heure) s'attache à retracer l'esprit des baraques de foires, mais surtout à détailler la biographie de chacun des freaks ! Une mine d'informations, souvent surprenantes (qui aurait imaginé en voyant le film que Prince Radian, l'homme tronc, avait une femme et cinq enfants ?), qui démontre que la MGM (productrice du film) avait commandé à Tod Browning le film le plus horrible et que celui-ci a dépassé les espérances du studio. Bref, une édition exceptionnelle démontrant que les freaks sont eux-mêmes des êtres exceptionnels !

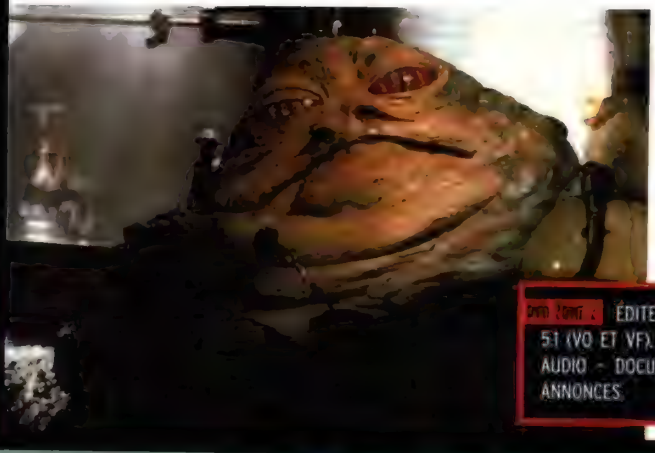
Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 1 : ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 1.0 (VOST FRANÇAIS UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRE - PROLOGUE - FINS ALTERNATIVES.

STAR WARS - LA TRILOGIE

DE GEORGE LUCAS, IRVIN KERSHNER & RICHARD MARQUAND

S'il existait encore des fans de **Star Wars** qui se refusaient à vitupérer contre la politique douteuse de Lucasfilm depuis 1997, voire à entacher la mémoire (défaillante) de leur dieu George Lucas, la sortie du coffret DVD le plus attendu de la galaxie devrait définitivement les faire déchanter ou leur permettre de retourner facilement leur veste, du moins pour les plus cyniques. Nous évoquons ici la trilogie qui, pour nombre d'entre nous, a enflammé notre imaginaire, attisé notre passion pour le 7e art, presque conditionné notre éducation cinéphilique. Or, comment pardonner à celui qui, pendant tant d'années, a prétendu être le seul gardien du temple, de défigurer à coups de burin l'objet de culte de toute une génération ? Si vous ne le saviez pas déjà, ce coffret nous jette en pâture les éditions spéciales de **Star Wars**, d'autant plus suturées maladroitement que de nouvelles manipulations au scalpel se sont ajoutées (faut bien préparer la sortie de l'**Épisode III**) : Hayden Christensen à la place de Sebastian Shaw à la fin de l'**Épisode VI**, des dialogues altérés pour coller à la nouvelle trilogie, le visage de l'empereur remplacé par celui de Ian McDiarmid, le changement de voix de Bobba Fett, le tout sans compter les nombreuses modifications en termes d'effets spéciaux (pauvre Han Solo découpé de façon pitoyable face à Jabba dans l'**Épisode IV**) ou d'étalonnage (les ciels n'ont plus la même couleur !). Bref, une bouillie digitale qui tente, par le ridicule, de légitimer une nouvelle trilogie que Lucas vend comme partie intégrante d'une vision d'ensemble qu'il aurait eu dès le départ (ce qui servait déjà d'argument aux éditions spéciales). Dans ce cas, comment se fait-il que le plan de Naboo, ajouté ici à la fin du **Retour du Jedi**, n'ait pas été pensé dès 97 si Lucas était vraiment le grand horloger qu'il prétend ? Un paradoxe parmi d'autres donc, dans une édition dont la particularité est le mensonge par omission. Car si les copies des films sont somptueuses, les suppléments sont soit sans intérêt, soit carrément hypocrites (« **L'Héritage de Star Wars** » où des réals comme Jackson et Cameron font la lèche à Lucas au dépens de leur propre rôle dans l'histoire du cinéma). Le plus amusant reste le docu principal de 2h30, bourré d'archives inédites et d'anecdotes captivantes mais qui à la réalité substitue la légende. Entre la vision d'un Lucas rebelle évoluant dans une décennie où **Easy Rider** est présenté comme un produit « corporate » (sic !) et les pipeaux sur la création d'ILM, se dégage l'image fantasmée d'un cinéaste marginal qui, seul contre tous les costards-cravates de l'industrie, a bâti un empire. Mais la vérité, qui torture toujours celui qui la dissimule, éclate finalement. Et Lucas d'y aller d'un aveu péremptoire au sujet de son accomplissement : *« Je suis devenu la chose que j'essayais d'éviter... »*. No comment !



Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : FPE. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - DOCUMENTAIRES - FEATURETTES - BANDES ANNONCES.

Pour quatre westerns de plus

(LES CHASSEURS DE SCALPS + L'HOMME DE LA LOI + MISSOURI BREAKS + LES DISPARUES)

À un titre près, une bonne petite cuvée western ce mois-ci. Tout d'abord, **Les Chasseurs de scalps** et **Missouri Breaks**, réalisés par Sydney Pollack et Arthur Penn entre 1968 et 1976, époque qui vit ces deux réalisateurs surfer sur la vague du succès. Si le premier, récit picaresque mélangeant assez adroitement aventure et gaudriole, force la sympathie, le second reste un monument de n'importe quoi, où Nicholson se fait voler la palme du cabotinage par un Brando ridicule en tueur travelo parfumé à la violette. Le meilleur film de cette livraison MGM (aux copies littéralement dégueulasses) s'avère être **L'Homme de la loi**, un Michael Winner impitoyable (doublé d'une belle réflexion sur le devoir) et mené au pas de charge par un Burt Lancaster monolithique dans la peau d'un shérif plus proche du vigilante que du fonctionnaire. Reste **Les Disparues**, western mystique que l'on doit à l'inodore Ron Howard mais néanmoins réussite appréciable, plutôt bien emballée et bénéficiant d'une vision du peuple indien à la fois respectueuse et totalement décomplexée. On vous conseille de jeter un œil sur les courts-métrages de jeunesse de Richie Cunningham dans la section bonus : fous rires garantis !

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 1 : ÉDITEURS : MGM ET COLUMBIA. TRANSFERT 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR **LES DISPARUES**) ET 1.0 (VO ET VF SUR LES AUTRES). SUPPLÉMENTS (VOST) : FEATURETTES - SCÈNES COUPÉES - FINS ALTERNATIVES - BÊTISIER - COURTS-MÉTRAGES - GALERIES PHOTOS (SUR **LES DISPARUES**).

BOA Vs. PYTHON

DE DAVID FLORES

Tandis que l'autre manchot d'Anderson fusille deux des plus grandes icônes du genre sur grand écran, le direct-to-DVD fait de la résistance et se lance à son tour dans le versus improbable. Cross-over entre un film produit par Cell Block Productions (**Boa**) et une franchise UFO (**Python 1 et 2**), le film de David Flores (monteur sur... **Python 2**) se donne des faux airs de survival avant d'entrer de plein pied dans le film de monstre. Partie chasser un gigantesque python échoué on ne sait comment dans une réserve privée, une bande de chasseurs friqués ne sait plus où donner de la tête lorsque le FBI enverra un boa tout aussi balèze pour mettre un terme aux agissements d'un serpent du genre vicelard (il aime le cuni et le prouve, le cochon). Ça a l'air tout cheap comme ça, mais l'ensemble se rattrape aux branches grâce à certains personnages bien atteints (dont un journaliste persuadé que les serpents sont des disciples de Ben Laden) et des scènes d'action énergiques malgré des effets digitaux des plus grossiers. Le problème majeur ? Arriver à différencier les deux bestiaux, morphologiquement identiques. Moi, je suis pour le python. Ah ouais, et c'est lequel ? Euh... celui qui gagne !

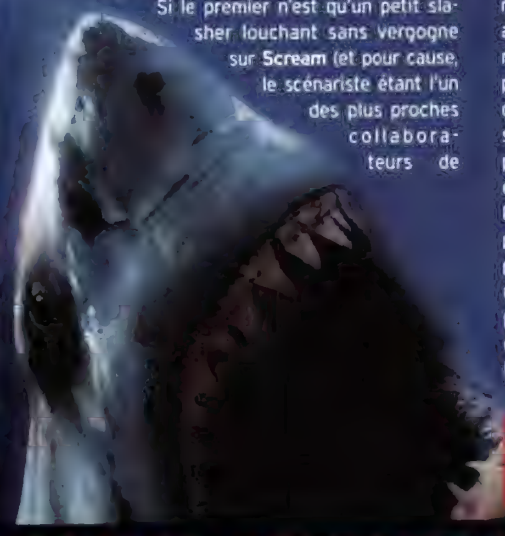
Alexandre BUSTILLO

DVD INCLUS : ARGENTINE, 2004. RÉAL. : DAVID FLORES. INT. : DAVID HEWLETT, JAIME BERGMAN, KIRK WOLLER. FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). DIST. : GCT.

Inédits pas chers

KOLOBOS • KILLER INSTINCT • FANGS • THE POOL • MORT AU LARGE

Entre le PQ et les corn-flakes, il est désormais possible de dégoter plein de DVD aux prix défiants toute concurrence. Se faisant chier comme un rat crevé pendant ses vacances, Granger a donc écumé les supermarchés de France et de Navarre à la recherche de l'affaire du siècle. Et la pêche fut miraculeuse. Pour moins de quatre euros, il était donc possible de tomber sur **Kolobos**, un petit chef-d'œuvre morbide réalisé par deux étudiants. Diffusé à la sauvette sur Canal puis uniquement disponible en zone 1, **Kolobos** (sorte de ***Loft Story*** qui tourne au giallo hardcore, à la musique envoûtante et aux meurtres bien sales) fut l'acquisition prioritaire de l'été pour une grosse poignée de cinéphiles. Moins bandants, **Killer Instinct** et **Fangs** se sont fait toutefois remarquer, essentiellement grâce à de splendides jaquettes des plus alléchantes. Si le premier n'est qu'un petit slasher louchant sans vergogne sur **Scream** (et pour cause, le scénariste étant l'un des plus proches collaborateurs de Wes Craven), **Fangs**, lui, est beaucoup plus fendard avec ses chauves-souris numériques échappées de **La Nuit des chauve-souris**. L'une d'entre elles devait sûrement avoir le script de ce dernier dans le bec, tant les deux films se ressemblent. Le responsable de ce pillage en règle ? Le redneck Jim Geoghan. Essayez de trouver sa trogne sur le Net et vous vous apercevrez que la douche n'est pas une priorité dans l'emploi du temps d'un scénariste. Pour en finir avec **Fangs** et **Killer Instinct**, il est bon de souligner que le truculent Corbin Bernsen (**Le Dentiste 1 et 2**) y cachetonne tranquillement. Sortis en kiosque pour 20 euros (en triplette avec **Beyond**), **The Pool** et **Shark Zone** refont une apparition au beau milieu des surgelés pour une poignée de pesos. **The Pool** (diffusé sur M6 en version cut) n'est qu'un petit slasher allemand louchant sans vergogne sur **Scream** (ah ben merde, comme l'autre ! Et au mot près en plus) qui aura énormément de mal à nous emmener jusqu'à son whodunit sans nous faire pioncer. Rebaptisé **Mort au large**, **Shark Zone** (qui se fait aussi parfois appelé **Jurassic Shark**) est un Nu Image réalisé par le scénariste d'**Octopus 2** (décidément !), où une meute de requins (stock shots inside) terrorise une plage californienne. C'est nul, mais les pervers férus d'ersatz foireux des **Dents de la mer** seront aux anges. Il est inutile de vous préciser que c'est le premier que Granger a acheté.



DVD INCLUS : ÉDITEUR : SWIFT. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VF). SUPPLÉMENT : BANDE ANNONCE (SUR TOUS).

OCTOPUS 2

DE YOSSI WEIN

Réalisé par Yossi Wein (**Cyborg Cop 3**, ah c'est toi l'enfoiré responsable de ce truc...), **Octopus 2** est l'un des titres les plus réussis du catalogue Nu Image. Avec son histoire autant pompée sur **Tentacules** que **Daylight** (on attend Stallone dans le climax, il vient pas... Quel con !), ses scènes chocs hélas oniriques (la grosse pieuvre enlace La Statue de la Liberté et la décapite... Al Qaïda style !) et son fameux final qui pète dans tous les sens, Yossi marque des points et arrive à nous faire oublier sans peine un premier opus bien moins généreux. Non franchement, que serions-nous sans Nu Image ?

Alexandre BUSTILLO

DVD INCLUS : USA. 2001. RÉAL. : YOSSI WEIN. INT. : MICHAEL REILLY, JOHN THADDEUS. FORMAT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VF). DIST. : SWIFT.

VAMPIRE HUNTERS

DE WELLSON CHIN

Si le grand Tsui Hark comptait engranger de la pépette avec ce revival de la « ghost kung fu comedy », histoire de relancer une carrière plombée par trois bides successifs, c'est raté ! Tourné par Wellson Chin (réalisateur de comédies débiles et producteur associé sur **Legend of Zu**) le film n'a ni les moyens ni l'ambition, ne serait-ce que de rendre hommage à la saga **Mr. Vampire**, dont il s'inspire pourtant lourdement. Entre un scénario tortueux, des blagues pitoyables et des maquillages pire que ceux de **Black Mask 2** (!!!), le film donne l'impression d'avoir été tourné avant **L'Exorciste chinois** ! Au secours...

Yannick DAHAN

DVD INCLUS : HK. 2002. RÉAL. : WELLSON CHIN. INT. : KEN CHANG. FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENT : BANDES ANNONCES. DIST. : GCT.

WISHMASTER 4

DE CHRIS ANGEL

Après un troisième épisode sympathiquement nul, Chris Angel enchaîne directement avec ce **Wishmaster 4** (qualitativement identique au précédent) qui voit le Djinn obligé de se bastonner contre un ange (dont on ignore s'il débarque du ciel ou d'un épisode de ***Melrose Place*** vu sa tronche de minet) armé d'une épée achetée chez Toys r'Us. Remplaçant Jason Connery dans le rôle-titre, Michael Trucco (***Charmed***, ouh la !) s'en sort pas mal, même s'il n'arrive jamais à nous faire oublier Andrew Divoff. À noter que les opus 3 et 4 sont disponibles dans un joli coffret, à un prix des plus modiques.

Alexandre BUSTILLO

DVD OUDIS : USA. 2002. RÉAL. : CHRIS ANGEL. INT. : TARA SPENCER, MICHAEL TRUCCO. FORMAT 1.33 (4/3). SON 5.1 (VO ET VF). DIST. : EDITO.

Néo-Hitchcock
(BASIC INSTINCT + PAYCHECK)

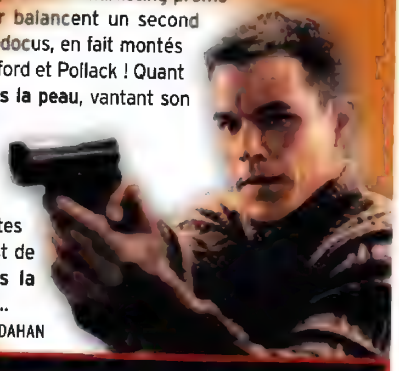
Basic Instinct et **Paycheck** figurent parmi les plus grands thrillers hitchcockiens de ces 15 dernières années, chacune des deux œuvres payant son tribut au père Alfred en rendant hommage à un film bien précis du maître (**Sueurs froides** pour le premier, **La Mort aux trousses** pour le second). Reprenant des thèmes, des plans ou des lieux mythiques de **Vertigo**, **Basic Instinct** reste avec les années ce curieux objet hybride, alliant la classe visuelle et l'outrance provocatrice propres à Verhoeven. De même que ce dernier, John Woo, dans son commentaire audio, revendique la filiation de son sous-estimé **Paycheck** avec l'œuvre de Hitch. Considéré comme un Woo mineur, **Paycheck** est pourtant un très grand actioner, aussi faussement léger que terriblement jouissif, et bien plus réussi que le bancal **M:I-2**. Un film qui s'imposera vraisemblablement avec le temps. Si ses bonus, orientés promo, se laissent regarder, ceux de **Basic Instinct** sont carrément excellents, notamment le commentaire de Verhoeven et du chef op' Jan de Bont, passionnant de bout en bout, et l'interview (d'une heure !) où le réalisateur se livre sur sa vie et son œuvre comme rarement auparavant. Arnaud

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : STUDIOCANAL ET DREAMWORKS. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VO DE **BASIC INSTINCT**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - MAKING OF (SUR LES DEUX) INTERVIEW - COMPARAISON STORY- BOARD/FILM - ESSAIS - BANDES ANNONCES - SPOTS TV (SUR **BASIC INSTINCT**) - FEATURETTE - SCÈNES COUPÉES - FIN ALTERNATIVE (SUR **PAYCHECK**).

Complots en collectors
(LES 3 JOURS DU CONDOR + LA MÉMOIRE DANS LA PEAU)

Les paranos patentés vont pouvoir s'en donner à cœur joie ce mois-ci avec la sortie dans des DVD dits « collector » de deux films d'espionnage célébrés : le populaire **3 jours du Condor** de papy Pollack et **La Mémoire dans la peau** de Doug Liman, déjà sorti dans une première édition. Deux films que tout oppose en termes narratifs, même s'ils s'accordent sur certains passages « obligés » (le plus visible étant le kidnapping d'une donzelle dont nos agents, l'un vulnérable, l'autre top baleze, tomberit amoureux) et se rejoignent à l'aune d'une mise en scène en général pataude et démonstrative, se reposant un peu trop sur d'excellents scripts. En termes d'interactivité, on sera moins tendre puisque ça sent le marketing promo à plein nez. **Les 3 jours du Condor** balancent un second disque qui ne contient que deux faux-docus, en fait montés à partir d'une même interview de Redford et Pollack ! Quant aux suppléments de **La Mémoire dans la peau**, vantant son début et sa fin alternatives bien nazes (fin tributaire des événements du 11 septembre qui se trouvait déjà dans la première édition !), ils ne se complètent que de quelques featurettes sans grand intérêt dont le seul but est de préparer la sortie de **La Mort dans la peau**. Pour fans hardcore uniquement...

Yannick DAHAN



DVD ZONE 2 ÉDITEURS : STUDIO CANAL ET UNIVERSAL. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO DES **3 JOURS DU CONDOR**, VO ET VF DE **LA MÉMOIRE DANS LA PEAU**) ET 1.0 (VO ET VF DES **3 JOURS DU CONDOR**). SUPPLÉMENTS (VOST) : SCÈNES COUPÉES - DÉBUT ET FIN ALTERNATIVES - INTERVIEW (SUR **LA MÉMOIRE DANS LA PEAU**) - DOCUMENTAIRES - BANDES ANNONCES.

JEU GRATUIT
COFFRET PAUL NASCHY
A L'OCCASION DE SA SORTIE EN DVD LE 14 OCTOBRE

30 COFFRETS À GAGNER

2 FILMS CULTES DE PAUL NASCHY ET DU CINÉMA ESPAGNOL

COCHEZ LES BONNES RÉPONSES ET RENVOYEZ LE COUPON À :
MAD MOVIES JEU GRATUIT COFFRET PAUL NASCHY
6 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____ CODE POSTAL _____

VILLE _____ TÉL. _____

QUESTIONS

1. QUEL EST LE VRAI NOM DE PAUL NASCHY ?
- ☐ JACINTO MOLINARO
- ☐ JACINTO MOLINA
- ☐ PAUL MOLINA

2. À L'ÉCRAN, PAUL NASCHY A SOUVENT INCARNÉ...
- ☐ DRACULA
- ☐ FRANKENSTEIN
- ☐ LE LOUP-GAROU

3. PAUL NASCHY A JOUÉ DANS...
- ☐ 33 FILMS
- ☐ 85 FILMS
- ☐ 132 FILMS

Tirage au sort... Les gagnants du tirage au sort parmi les bonnes réponses seront prévenus par courrier ou par téléphone. Lots à gagner : 30 coffrets « La Furie des vampires » et « L'Empreinte de Dracula ». Il n'est pas prévu d'échange ni de contrepartie financière. La société Custom Publishing France ne peut être tenue responsable... Conformément à la loi... droit d'accès, de rectification et de suppression des données vous concernant... Participation et demande de règlement seront remboursées sur la base...

INTERVIEW LOUIS MORNEAU

ALORS QU'IL TERMINE LA POST-PRODUCTION DE SON NOUVEAU FILM, BET YOUR LIFE, UNE PRODUCTION JOEL SILVER METTANT EN SCÈNE LES DEUX GAGNANTS DE LA REAL TV *NEXT ACTION STAR*, CELUI QUE L'ON SURNOMME « SWEET LOUIS » A ACCEPTÉ DE REVENIR SUR LE TOURNAGE ÉPROUVANT DE HITCHER II : RETOUR EN ENFER.

Qu'avez-vous fait entre* La Nuit des chauves-souris *et* Hitcher II *?
J'ai travaillé sur plusieurs projets, dont un film de guerre que devait produire Joel Silver pour la Warner Bros. Je pense que c'est mon meilleur script à ce jour, mais la guerre en Irak a stoppé son lancement. Pendant que je travaillais sur ce scénario, David Bixler, que je connaissais depuis **Rétroaction**, a suggéré mon nom à Universal pour **Hitcher II**.

Cette suite a passé pas mal d'années en « production hell »...
Oui, l'idée d'une séquelle a été mise en chantier dès la sortie du premier **Hitcher**. Il est même arrivé que plusieurs sociétés travaillent simultanément sur une suite, chacune pensant qu'elle détenait les droits du titre. J'aurais bien aimé pouvoir travailler à partir de ce matériau, malheureusement je n'en ai pas eu le loisir. Dans le cas contraire, j'aurais certainement fait quelque chose de plus original.

Vous voulez dire que vous n'avez pas pu toucher au scénario ?
Non, c'est juste que la production du film a été lancé à une vitesse folle. À tel point d'ailleurs, que je n'ai pas eu le temps de faire un seul story-board et que je n'avais que deux semaines pour écrire le scénario, qui était à peine plus détaillé qu'un traitement lorsque je l'ai reçu. De plus, j'ai dû atténuer certaines de mes idées, jugées trop noires par le studio. Par exemple, je voulais que Maggie tue Jim en le prenant pour le Hitcher.

Encore une fois, votre figure héroïque est féminine...
Il y a plusieurs raisons à cela. Premièrement, une fille avec un flingue c'est toujours sexy. (rires) Deuxièmement, je pense que même encore aujourd'hui, c'est un choix suffisamment inhabituel pour attiser l'intérêt des spectateurs. Ensuite, je confronte toujours mes personnages féminins à un gros macho parce que je pense que lorsqu'une femme parvient à mettre en péril un personnage masculin très fort, c'est une victoire très satisfaisante pour le public. Enfin, je suis toujours heureux d'apprendre que les femmes, qui ne sont pas le public habituel de ce genre de film, apprécient mes réalisations grâce à ce choix scénaristique. Ceci étant dit, il m'est toujours difficile de trouver une actrice qui accepte ce type de rôle. 35 comédiennes avaient décliné le rôle principal de **Rétroaction** à l'époque ! Et il en a été pratiquement de même pour **Hitcher II**.

Avez-vous tenté de débaucher Rutger Hauer ?
Il n'en a jamais été question. Universal tenait à prouver que la franchise pouvait se passer de lui, que le concept même du Hitcher pouvait s'appliquer à un tout autre personnage que celui joué par Rutger, sans qu'il soit nécessaire de préciser qu'il s'agissait de son fils ou je ne sais quelle entourloupette scénaristique douteuse. Je sais par contre que Rutger avait lui-même tenté de monter une suite à **Hitcher**, mais avec une équipe totalement différente.

On se souvient que Rutger Hauer s'échinait à effrayer C. Thomas Howell sur le plateau du premier film. Avez-vous employé une technique similaire ?
Non, elle était très particulière à Rutger, qui de plus avait besoin d'instaurer ce climat pour nourrir une relation tordue de père et fils. Dans notre suite, Jake Busey incarne plutôt la mauvaise conscience de C. Thomas Howell. J'avais peur d'embaucher Jake parce qu'il me semblait trop jeune pour le rôle et qu'en plus, ses précédents rôles de méchants pouvaient nous nuire. Nous nous en sommes sortis en faisant du tueur un personnage carrément démoniaque et quasiment fantastique.

J'ai du mal à croire que vous ayez pu tout filmer au Canada...
Croyez-moi, j'ai été le premier surpris de constater que nous pouvions trouver de tels endroits au Canada où nous devions filmer pour des raisons budgétaires. J'ai en fait découvert ce petit désert, Drumheller, en tapant « désert et Canada » sur Google. C'est une plaine située au nord de Calgary.

Comment expliquez-vous votre amour pour le désert ?
Pour moi, c'est un décor parfait. Vous pouvez vous débarrasser des maisons, des téléphones, de toute cette merde pour vous concentrer uniquement sur le drame humain, un peu comme une pièce de Thorton Wilder. Il y a quelque chose de pur dans le désert. De façon plus prosaïque, le désert est très payant pour le suspens : les téléphones n'y fonctionnent pas, il n'y a personne qui puisse venir vous sauver, aucun endroit où se cacher... Et en tant que grand fan de John Ford, je peux aussi y réaliser des westerns modernes. **Rétroaction**, **Fausse donne** ou **Hitcher II** sont tous des westerns à peine déguisés.

Votre façon de filmer les scènes de voiture est bluffante. Ce dialogue dans la tempête de sable est incroyable.
Avec mon directeur de la photographie, nous avons décidé de découper les véhicules en deux pour pouvoir nous approcher au maximum des personnages tout en utilisant des longues focales, des objectifs assez inhabituels pour les scènes en voiture. Pour la séquence dont vous parlez, il pleuvait le jour où nous tournions et je ne pouvais pas filmer les paysages. Mais comme je voulais obtenir une sensation claustrophobique, un peu comme si nous vivions le cauchemar intérieur de Jim, j'ai opté pour cette solution. Je voulais aussi que l'on ait l'impression que le Hitcher sortait physiquement de la terre.

Quel était votre budget ?
Nous avions 22 jours de tournage et un budget de quatre millions de dollars. Chaque centime était compté : nous avons dû nous contenter de stock-shots de **Six jours sept nuits** pour les plans d'ouverture avec l'avion, et j'ai bataillé pour pouvoir filmer l'ouverture sous la pluie. Avoir fini le film dans les temps et sans dépassement budgétaire est un exploit que je dois à mon directeur de la photo et à mon premier assistant, Marco Black. Sans eux, nous n'aurions jamais pu tourner la scène du crash de l'avion sur le camion par exemple. D'autant plus que lorsque nous avions commencé le tournage, nous étions le 11 septembre 2001. Et nous nous apprêtions à lancer « action » lorsque l'on a appris le drame du World Trade Center ! On a tourné le plan malgré tout, mais nous n'avons pas eu le courage de continuer à travailler pour le restant de la journée...

Compte tenu de votre budget, l'usage abondant de mouvements de grue est étonnant...
J'ai réussi à obtenir une grue sur le plateau pour d'une part, capturer l'étendu du désert, et d'autre part écraser mes victimes, comme si elles étaient observées par un oiseau de proie. Pendant le tournage, j'ai utilisé en permanence entre trois et cinq caméras, grue comprise. Je ne me couvrais pas, car je ne tourne jamais dans le vague, mais cette méthode nous permettait de gagner du temps en filmant plusieurs plans à la suite. J'adore les mouvements de grue, mais uniquement s'ils sont utilisés d'une façon novatrice. C'est un outil très intéressant si l'on sait s'en servir.

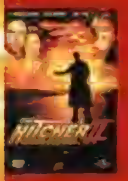
Encore une fois, la lumière de George Mooradian, avec qui vous travaillez depuis* Rétroaction*, est superbe, toujours très colorée avec des flaques de lumière surexposée.
De mon point de vue, c'est la relation entre un réalisateur et son directeur de la photo qui est la plus importante sur un plateau. George est non seulement un excellent technicien, mais c'est aussi une personne très agréable. Et nous nous comprenons très bien. Par exemple, si nous le pouvions, nous filmerions tout avec des filtres jaunes. (rires) On a grandi dans le Maine, comme John Ford, et je pense que ces hivers interminables nous ont donné l'amour des couleurs chaudes...

Je ne comprends pas qu'un réalisateur aussi brillant que vous soit cantonné au marché du DVD.
Sincèrement, qu'un film soit destiné au grand écran ou au Home Cinema, ou que je dispose d'un gros ou d'un minuscule budget ne change rien. Mon film dont je suis le plus fier à ce jour est **Rétroaction**. Comme vous le voyez, c'est le script et les défis que représente sa mise en scène qui me motivent avant tout. Ce sont d'ailleurs les éléments les plus difficiles à réunir, le reste n'étant que fioritures.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY
(special thanks to Louis MORNEAU and Shannon SHEA)

THE HITCHER II : RETOUR EN ENFER

DE LOUIS MORNEAU



Un film signé Louis Morneau, c'est du solide, de la série B bien ouvragée par un artisan humble et travailleur au savoir-faire indéniable et qui parvient toujours à ménager une ou deux surprises malgré la maigre ambition de ses projets. **Hitcher II : Retour en Enfer** ne fait pas exception à cette règle qui s'applique avec toujours autant de régularité depuis son brillant **Rétroaction**. Et pourtant, le talent de Louis Morneau aurait pu facilement capituler devant un script stupide, un casting bancal (le grimaçant Jack Busey en successeur de Rutger Hauer est loin d'être convaincant) et un budget franchement chiche (4 millions de dollars, soit 9 fois moins que **Les Rivières pourpres 2** !). Encore une fois, c'est la réalisation de Morneau qui sauve les meubles. Assisté par quelques membres clefs de son équipe technique, dont son fidèle directeur de la photographie George Mooradian, ici totalement déchaîné, Morneau signe des scènes d'action rondement menées (une grange, deux flics et une voiture de police lui suffisent à ficeler un gunfight très honnête), parvient à donner aux paysages canadiens la sécheresse et la rugosité des plaines du Texas (un petit exploit en soi), et insuffle même un sens du suspens à des concepts scénaristiques pourtant débiles (réalisée par un tâcheron, la scène du réservoir d'eau pourri aurait pu devenir risible). Mais le plus étonnant réside dans une poignée de scènes qui, en dépeignant les phobies du personnage de C. Thomas Howell, virent à un surréalisme aussi beau qu'imaginatif. Sur ce point, la première rencontre entre le tueur et le couple de héros dans une voiture fouettée par une violente tempête de sable mérite à elle seule le détour. Ajouter à cela les constantes de sa filmographie (une héroïne castratrice et sexy à la fois, les décors désertiques, un emploi de couleurs chaudes pour les scènes d'angoisse...) et il y aurait de quoi prendre le père Morneau pour un véritable petit auteur. Inutile de préciser qu'à Mad, c'est chose faite depuis longtemps...

Julien DUPUY

DVD ZOOM : USA. 2003. **THE HITCHER II : I'VE BEEN WAITING...** RÉAL. : LOUIS MORNEAU. INT. : JAKE BUSEY, KARI WUHRER, SHAUN JOHNSTON, C. THOMAS HOWELL, MARTY ANTONINI, DARCY DUNLOP... FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). DIST. : UNIVERSAL.

MAD DVD

LE SADIQUE BARON VON KLAUS

DE JESS FRANCO

PORTÉ PAR LE SUCCÈS DE L'HORRIBLE DR. ORLOF**, JESS FRANCO RÉCIDIVE DANS LE MÊME REGISTRE, AVEC LE MÊME INTERPRÈTE, HOWARD VERNON, ET SELON DES PRÉCEPTES SIMILAIRES. UNE FORMULE QUI, UNE FOIS ENCORE, FAIT SES PREUVES.**

1962. Parti de rien ou presque, Jess Franco est désormais quelqu'un dans le petit monde du fantastique. Tout isolé qu'il soit dans l'Espagne cadenassée moralement et religieusement du Général Franco, il trouve naturellement sa place dans la production du genre : entre les Britanniques de la Hammer, les Italiens Mario Bava et Riccardo Freda et un Roger Corman alors très épris d'Edgar Poe.

Produit pour un budget famélique, **L'Horrible Dr. Orlof** étanche la soif d'atrocités gothiques des amateurs tendance Midi Minuit et rapporte gros à ses bailleurs de fond. Jess Franco ne se fait guère prier pour remettre le couvert et présente pratiquement le même menu : en noir et blanc et de nouveau avec le Suisse-Allemand Howard Vernon qui, entre temps, aura tourné sous sa direction un deuxième film, le polar **077 opération sexy**, toujours dans le registre de la terreur à petit budget.

Inspiré, à l'instar de **L'Horrible Dr. Orlof**, d'un roman de gare de David Khune (*La Main d'un homme mort*, en fait de Franco lui-même, un livre que personne n'a jamais lu ou même vu !), **Le Sadique Baron Von Klaus** débute sous les préceptes les plus ordinaires : des assassinats sont commis à Holfen, pays imaginaire du côté de l'Autriche. Deux campeuses, une chanteuse et une barmaid sont tuées. Qui est le tueur ? Tout indique qu'il s'agit du Baron Von Klaus (Howard Vernon), aristocrate précédé d'une funeste réputation puisque, quelques siècles auparavant, un de ses aïeux aurait déjà pratiqué l'exercice macabre. Une malédiction pèserait donc sur sa famille, le Baron restant le coupable idéal que tout accuse... Et l'aspect sinistre de sa résidence, genre maison de campagne de Dracula, l'enfonce encore un petit peu plus. Un journaliste fouineur et un inspecteur mènent l'enquête, et portent leur attention sur Ludwig, le neveu de Von Klaus...

En dépit de la présence au générique de quatre scénaristes, l'énigme est plus que basique. Jess Franco semble s'en moquer, ce qui l'intéresse étant surtout de donner au genre ses plus beaux atours : décors dans la grande tradition de la terreur gothique (il cultive la nostalgie de l'école Universal des années 30 et 40), leitmotiv de la main gantée de l'assassin qui fera les beaux jours du giallo italien, comédiens au physique expressif... Il sait y faire le Franco, prosterné sur l'autel des chefs-d'œuvre de James Whale, Tod Browning et Roy William Neill.

Au style visuel influencé par ses maîtres à filmer, il apporte également sa touche personnelle, un ingrédient prohibé de leur temps : le sadisme. Dans **Orlof**, il l'affiche surtout à travers une scène de bistouri entamant un joli corps nu. Dans **Von Klaus**, il en rajoute plusieurs couches dans la séance de flagellation de la comédienne Gogo Rojo (dissimulée sous le pseudonyme de Gogo Robins !), fouettée et ensuite marquée au fer rouge. Une séquence faisant écho aux écrits d'un Marquis de Sade dont le réalisateur est un grand admirateur. Une scène longtemps mythique car invisible, biffée par la censure lors de la première exploitation du film. Ce qui n'a pas empêché les directeurs et gérants de salles de placarder les photos de la fameuse scène sur les murs de leur établissement. Jamais en mal d'imagination en ce qui concerne le recyclage des moments forts des titres de son catalogue, la firme Eurociné intégra le fameux passage (dans une version sensiblement raccourcie) au montage de **Paris interdit** de Pierre Chevalier, pseudo-reportage sur les plaisirs salaces du Paris by night.

Si la séance de torture subie par Gogo Rojo contribue pour beaucoup à la réputation de **Von Klaus**, le film compte néanmoins parmi les meilleurs de Jess Franco, en plein âge d'or. Scénario classique mais solide, photo noir et blanc raffinée, décors soignés, bref, de l'économie de série B astucieusement gérée. Les caractéristiques d'un bon artisan, d'un amour sincère du fantastique, dont le talent allait, au fil des années, se diluer, puis se dissoudre dans un interminable chapelet de terribles nanars.

Marc TOULLEC

LA MANO DE UN HOMBRE MUERTO. ESPAGNE/FRANCE. 1962. RÉAL. : JESS FRANCO. INT. : HOWARD VERNON, HUGO BLANCO, GOGO RAJO, FERNANDO DELGADO, PAULA MARTEL... FORMAT : 2.35 COMPATIBLE 16/9. SON : 1.0 (VF UNIQUEMENT).
PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES

LES INTROUVABLES
DELUXE VERSION

OSEREZ-VOUS REGARDER LA MORT EN FACE ?

LE CHEF-D'ŒUVRE DE WES CRAVEN

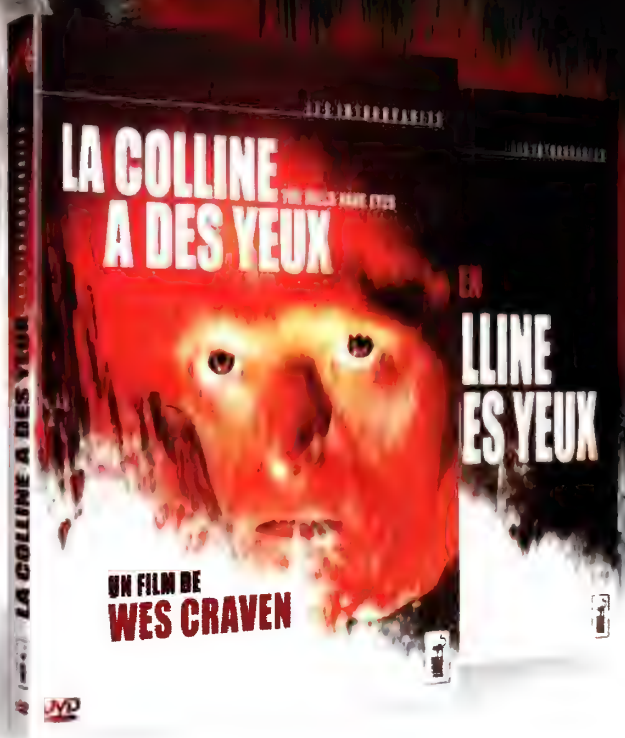
- POUR LA 1ERE FOIS EN DVD
- EN VERSION RESTAUREE
- AVEC BONUS EXCLUSIFS

BONUS

- Commentaire audio de Wes Craven et de Peter Locke
- Documentaire : "Retour sur la colline" avec Wes Craven et ses collaborateurs (55 mn.)
- Portrait de Wes Craven (60 mn.)
- Module de restauration • Fin alternative
- Bandes-annonces et spots TV • Galerie Photos
- Story-board • Affiches
- Partie Rom : scénario original (imprimable), économiseurs d'écran, liens Internet

DIGIPACK 2 DVD

EXCLUSIF : LIVRE DE 80 PAGES SIGNE JULIEN DUPUY



OUI 102.3 FM

CINE FX
A REGARDER LES YEUX FERMÉS

EN VENTE LE 20 OCTOBRE EN COFFRET COLLECTOR DOUBLE DVD + LIVRE

POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDEPROJECT.COM

WILD SIDE VIDEO

ATMOSPHERA © 1977 Blood Relations Company. All rights reserved.

➜ par Yannick DAHAN

Disparitions en chaîne

CE MOIS-CI, NOUS PASSONS AU SCALPEL LES DEUX SÉRIES LES PLUS EN VUE DU MOMENT AUX ÉTATS-UNIS : THE 4400, QUI S'IMPOSE COMME LE PLUS GROS CARTON SUR UNE CHAÎNE CÂBLÉE CET ÉTÉ, ET LOST, DONT LE PILOTE S'APPRÊTE À ÊTRE DIFFUSÉ. MAIS À MATRAQUAGE PUBLICITAIRE ÉGAL, L'UNE D'ENTRE ELLES ENTERRE QUALITATIVEMENT SA CONCURRENTE...

Lost

Diffusée à partir du 22 septembre sur le network ABC (et bientôt sur TF1), ***Lost*** est la nouvelle série créée par J.J. Abrams (le père d'***Alias***) et Damon Lindelof (***Crossing Jordan***). Elle narre les péripéties de 48 personnes qui ont survécu à un terrible crash d'avion sur une île tropicale inconnue. Sans ressources, les survivants vont devoir apprendre à surmonter leur traumatisme, à se connaître et à s'entraider pour espérer survivre. Car le lieu inhospitalier qui désormais les abrite semble être occupé par une étrange créature, haute de plusieurs mètres et définitivement agressive, à moins qu'il ne s'agisse d'un tout autre mystère... Dans le pilote que nous avons pu voir (qui est en réalité un pré-montage, avec des musiques empruntées aux scores de **Blade Runner** ou des **Sentiers de la perdition**), la créature (ou le phénomène) en question n'est évidemment pas dévoilé, puisqu'il constitue l'un des deux éléments-clé du suspens auquel la série devra sa longévité si tant est qu'elle cartonne. Le second est bien évidemment le passé de tous les protagonistes (la série débute sur le réveil brutal d'un survivant après le crash), dont les zones d'ombre constituent une source inépuisable de rebondissements. L'idée géniale du pilote est d'ailleurs de ne rien dévoiler sur les personnages, outre leur statut social évidemment sujet à caution. Entre les données inhérentes au survival (Comment s'organiser ? Qui décide ? Qui prend le risque ?) s'interposent des séquences dantesques de l'accident où chacun revit les émotions extrêmes qui l'ont traversé : sang froid, lâcheté ou panique, histoire de faire ressentir parfaitement au spectateur le sentiment d'effroi puis d'abandon qui consume ces 48 âmes en perdition.

Bref, un pitch monstrueux qui n'est toutefois pas à mettre au crédit de J.J. Abrams, trop occupé l'année dernière par ***Alias*** et ***The Catch*** pour envisager une telle aventure. C'est Lloyd Braun, responsable des programmes d'ABC, qui avait l'idée derrière la tête depuis un bail. Sauf que, comme nous le signalions déjà dans notre news du mois de juin, le pitch ressemble étrangement à l'excellent **Les Échappés du néant** (**Back from Eternity**) réalisé par John Farrow en 1956 avec (excusez du peu) Robert Ryan, Anita Ekberg et Rod Steiger dans les rôles principaux. Un film racontant la même histoire, avec des chasseurs de tête invisibles à la place de la mystérieuse créature (si tant est qu'il s'agisse d'une créature...). Harcelé par un Lloyd Braun persuadé du potentiel de son sujet, J.J. Abrams, qui pensait qu'il était impossible de réaliser une série décente dans les temps impartis, donna finalement son feu vert (en février 2004 !!) après une longue hésitation, exigeant la présence d'un scénariste talentueux à ses côtés pour n'avoir qu'à superviser le projet. Ce sera Damon Lindelof, avec qui il esquissera l'idée d'un danger menaçant sur l'île ainsi que le traitement de tous les personnages. Mis en chantier contre toute attente, ***Lost*** a finalement battu le record du « temps de production le plus court jamais alloué à une série » !

Vu les délais de développement (je parie que les deux co-créateurs ne savent pas encore quelle sera la nature définitive du danger en question !), il était évident que ***Lost*** serait une série « character-driven » comme disent les ricains, c'est-à-dire centrée sur l'évolution des personnages. Entre un docteur trop courageux pour être honnête, une femme affable qui cache un passé criminel, un couple japonais très spécial et un vieillard glauque (Terry O' Quinn), ces derniers sont parfaitement écrits. En revanche, on aurait pu craindre un tournage bâclé, sans réelle implication de la part d'un J.J. Abrams trop occupé.

Dés les premières images, le pilote, qu'il a lui-même réalisé, balaie d'un trait le moindre doute. Non seulement ***Lost*** s'impose d'emblée comme l'une des séries les mieux filmées de cette année, mais elle peut aussi se targuer d'être la plus « cinématographique ». Le pilote de deux heures, d'une intensité rare, nous plonge directement dans des séquences dignes d'un blockbuster. Quand le premier survivant se réveille et assiste, tétanisé, au spectacle d'une plage jonchée de débris calcinés, de corps meurtris et de victimes hurlant sous un moteur à réaction encore en marche (avant de se faire happer et d'entraîner une gigantesque explosion !!), on a le sentiment d'assister à un pur film catastrophe. J.J. Abrams se révèle non seulement comme un excellent directeur d'acteurs (ce que les fans d'***Alias*** savaient déjà), mais surtout comme un metteur en scène talentueux, alternant beaux plans en longues focales et travellings complexes en un découpage ultra efficace.

The 4400

Vu la taille de cet encadré, vous aurez compris que nous ne sommes pas vraiment d'accord avec le public et les critiques ricains, qui ont plébiscité la série surmédiatisée ***4400***, pourtant une belle bouse cathodique aussi incohérente que conformiste. Ce n'est pas faute d'avoir essayé cela dit, car l'his-

toire de 4400 personnes revenant sur Terre après avoir été kidnappées par des aliens à différentes époques nous faisait plutôt baver d'impatience. Hélas ! Nous ne pensions pas que, sous couvert d'un pitch purement SF, se cachait en réalité une série se voulant dramatique et familiale. En gros, dès le pilote, les services secrets, qui ont parqué dans un centre les 4400 personnes en question, décident au mépris de toute logique, et accessoirement de la raison d'état (sic), de les renvoyer chez elles, même si elles n'ont plus de famille depuis 50 ans ! Raison invoquée : ce n'est pas légal de les garder. Comme si un tel événement devait s'assujettir à de banales réglementations légales... Portnawak ! Mais visiblement, les créateurs de la série se fichent de la vraisemblance de leur histoire, pourtant condition sine qua non d'une œuvre de SF réussie. Enchaînant les incohérences à la pelle, les scénaristes ne s'embarrassent pas de raccourcis pour arriver à leur but : créer une série où chaque épisode se concentre sur un des kidnappés (ses relations avec ses proches, ses souvenirs parcellaires), avec pour seul lien entre les épisodes deux inspecteurs (à la ***X-Files*** du pauvre) s'interrogeant sur les pouvoirs spéciaux acquis par les 4400. Bref, un gloubiboulga cathodique auquel on ne croit pas une seconde, qui bouffe à tous les râteliers, et qui, cerise sur la bouse, est filmé avec les pieds. Du pur produit marketing made in « temps de cerveau disponible » pour ménagères de moins de 12 ans... Et encore !

DÉCOUVREZ 4 NOUVEAUX FILMS DE LA SAGA LÉGENDAIRE

par Yannick DAHAN

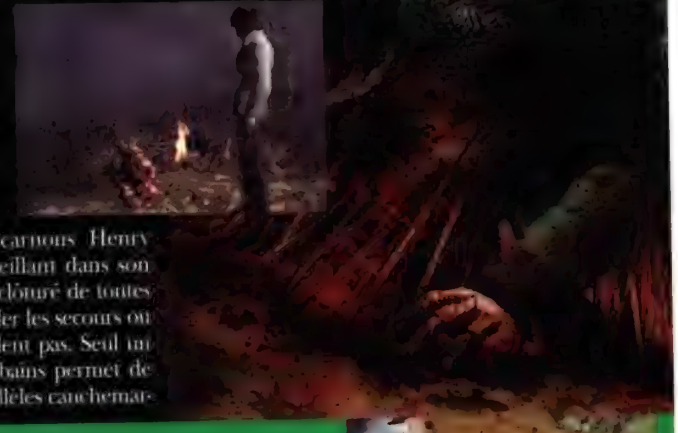
Gamexploitation

CE MOIS-CI, PAS DE RÉVOLUTION CONCEPTUELLE NI DE GRANDES RÉVÉLATIONS TECHNOLOGIQUES, MAIS DU BON GROS JEU D'EXPLOITATION, QUI ESSAIE D'APPORTER SA PETITE TOUCHE PERSONNELLE, QUAND BIEN MÊME LES DÉLAIS DE PROD' QU'ON LUI ALLOUE SONT RIDICULES. BIENVENUE DANS UN MONDE OÙ LES JEUX RACOLENT, POMPENT ALLÈGREMENT LEURS VOISINS, CAPITALISENT SUR DES MOTEURS FATIGUÉS, ET DONT LE SEUL BUT SERAIT DE FAIRE DE LA PÉPETTE EN SURFANT SUR LES GENRES QUI CARTONNENT. LE JEU VIDÉO AUSSI A SES ERSATZ MAIS ILS NE SONT PAS FORCÉMENT TRANSALPINS...

Silent Hill 4 : The Room (PS2)

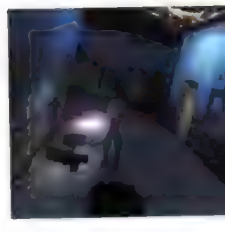
Prototype du jeu vidéo réalisé dans l'urgence, avec le désir non dissimulé d'engranger un max de thunes avant que la franchise ne s'essoufle (le monde du jeu vidéo a toujours en mémoire le syndrome **Tomb Raider**), **Silent Hill 4** a débarqué dans les bacs en septembre, un an après le précédent opus. Quand on connaît les délais de production nécessaires à la finalisation d'un bon jeu (et on n'évoque même pas la logistique en amont) et que l'on voit le résultat d'une politique marketing trop rigide (la plupart des titres à licence, qui doivent tomber au même moment que le produit dont il font la promo indirecte), on n'osait espérer que le nouvel opus d'une saga déjà culte soit à la hauteur de ses modèles. Et le résultat est évidemment une grosse déception, même si le jeu propose (hélas sans les développer) quelques brillantes idées de « mise en scène ». Comme tous les **Silent Hill**, cet épisode nous plonge d'emblée dans la peau d'un personnage peu caractérisé, évoluant dans un lieu on ne peut plus banal (l'horreur provenant du quotidien étant le moteur conceptuel de la saga) altéré par d'étranges événements. Sauf que pour la première fois, l'action ne se déroule pas à Silent Hill mais dans une ville du nom de South Ashfield. Nous y incarnons Henry Townsend, jeune homme se réveillant dans son appartement (the room donc...) clôturé de toutes parts. Impossible de sortir, d'appeler les secours ou d'appeler les voisins qui n'entendent pas. Seul un trou dans le mur de la salle de bains permet de s'échapper dans des mondes parallèles cauchemardesques : prison lacustre, forêt, hôpital, certains reproduisant même des bâtiments de Silent Hill. Si l'on évolue dans cet univers comme dans tout autre **Silent Hill**, visiter l'appartement se fait par contre en vue subjective. Un choix qui apparaît sans incidence particulière, mais qui colle parfaitement aux intentions novatrices des développeurs. L'appartement, qui est un lieu central où l'on peut sauvegarder, regagner de l'énergie et déposer des objets, est en réalité le seul niveau intéressant du jeu. Comme vous ne pouvez en sortir, votre seul alternative est d'observer l'extérieur : le bâtiment en face de la fenêtre principale, la chambre de la voisine à travers un trou dans le mur, les passages dans le couloir via le judas de la porte d'entrée, etc. Impossible de ne pas se sentir tel un anti-héros d'un film de De Palma, scrutant les allées et venues des passants, d'abord pour capter le moindre indice, ensuite... Parce qu'on se prend à aimer ça ! La force de **Silent Hill 4** est de nous captiver avec le seul lieu de l'histoire où il ne se passe rien (un comble !), nous renvoyant en pleine poire nos pulsions ambiguës. Mais si des événements s'y produisent, une fois chaque niveau parallèle terminé, rien ne nous implique vraiment. On craint d'être vu, ou confronté à un dilemme par deux actions dont nous serions témoins... Mais non. Le joueur reste un voyeur jamais inquiété. L'échec de **Silent Hill 4** est là : le jeu n'exploite jamais sa seule bonne idée. Dommage !

Dommage surtout que les autres niveaux du jeu (plus classiques) soient si linéaires, si prévisibles et si peu flippants. Il faut dire qu'après **Doom 3**, difficile de proposer atmosphère plus intense, bande son plus terrifiante, level design plus immersif. Reste un scénar prenant et une atmosphère intéressante mais, du coup, **Silent Hill 4** ressemble plus à un film interactif qu'à un véritable jeu.



Obscure (PS2)

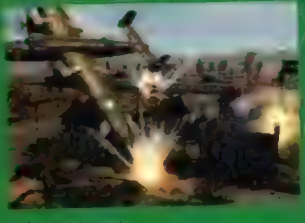
Attention, là on est dans du gamexploitation à fond les joypads ! **Obscure** pompe son concept aux survival horror à la **Resident Evil** (ça marche toujours), cible les ados fans de séries télé pourraves glorifiant la (sous)culture des lycées yankees, et lorgne du côté de l'horreur cynique façon Kevin Williamson (pour ceux qui veulent rire gras plutôt qu'avoir peur). Bref, **Obscure**, c'est **The Faculty** de Rodriguez en jeu vidéo, avec une intro où des frimeurs de base jouent au basket dans le gymnase, où le nerd coincé écrit pour le journal de l'école, où des dindes décérébrés attendent leur mec sur les estrades, le tout sur un rock californien sorti de la série ***Beverly Hills*** !



Heureusement d'ailleurs qu'il y a un tant soit peu d'interactivité et que les graphismes sont de très bonne facture, sinon on aurait fui séance tenante. **Obscure** a d'ailleurs la bonne idée d'innover dans le genre en permettant de jouer à deux en collaboration (toi le Kevin rebelle du pauvre et ton pote dans le rôle de Shannon la bimbo. Top classe non ?), histoire de se marrer un bon coup. Le reste est une sorte d'initiation aux survival pour ceux qui n'ont jamais touché à **Resident Evil** : progression linéaire, même type d'angles de vue, de combat et de gestion de l'équipement. Un jeu tout à fait honnête donc, mais qui énerve parce qu'on attendait un minimum d'originalité, en tout cas en termes de diégèse, de la part de... jeunes développeurs français ! Damned, quitte à pomper **Resident Evil**, pourquoi ne pas situer l'action à Toulouse ? Ça nous changerait... Les Japonais l'ont bien fait en situant **Onimusha 3** en France, sans pourtant changer de concept ! Si, non content d'arriver après la bataille, on sert la soupe aux pires influences du monde, on ne va pas donner chère de la French Touch...

D-Day (PC)
Codename : Panzers Phase One (PC)

Pour finir dans la catégorie « on en est pas à une exploitation près », signalons rapidement la sortie de deux RTS réussis, qui non seulement s'inscrivent dans un genre et un contexte à la mode dans les jeux vidéo (la seconde guerre mondiale), mais profitent encore du battage autour du 60e anniversaire du débarquement. On ne peut pas en vouloir au premier, intitulé **D-Day**, qui n'est autre que le jeu officiel de la commémoration (sic) et qui, en termes de gameplay, d'interface et de graphismes, ressemble comme deux gouttes d'eau à **Afrika Korps Vs. Desert Rats**, des mêmes développeurs. Le second, dans la même lignée, s'intitule **Codename : Panzers Phase One** et se pose comme un RTS classique et efficace, mais très difficile. Visuellement, les deux jeux sont magnifiques et devraient ravir les hardcore gamers sans pour autant révolutionner le genre dans lequel ils s'inscrivent.



MIDWAY

Distribué par
KONAMI

PSI-OPS™
THE MINDGATE CONSPIRACY

“ VOTRE PSYCHISME EST L’ARME ULTIME ™”

www.psiopsgame.com

XBOX

PlayStation 2

"Psi Ops: The Mindgate Conspiracy" © 2003 Midway Amusement Games, LLC. All rights reserved.
PSI OPS: THE MINDGATE CONSPIRACY, MIDWAY, and the Midway logos are trademarks of Midway Amusement Games, LLC.
Used by permission. Distributed under license by Midway Games Ltd.™

"PS" and "PlayStation" are registered trademarks of Sony Computer Entertainment Inc. All Rights Reserved.
Microsoft, Xbox and the Xbox logos are either registered trademarks or trademarks of Microsoft Corporation
in the U.S and/or other countries and are used under license from Microsoft.

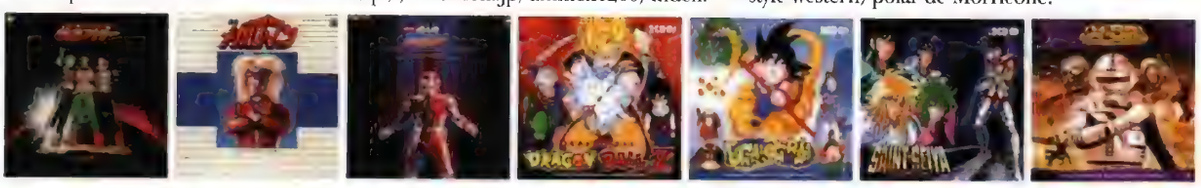
XBAConsoles

→ par Olivier GALLIANO

Dragon Ball, Goldorak & Co

ANIMEX 1200/LOGA-RYTHME

Oublions l'espace de quelques instants les grands scores hollywoodiens pour se pencher, avec nostalgie, sur le monde des anime japonais des années 70-80. En prêtant attention à leur musique, il y a deux compositeurs qui sortent radicalement du lot. Le plus connu des deux étant incontestablement Shunsuke Kikuchi. Ce nom ne vous dit sûrement rien, et pourtant... ***Goldorak***, ***Dragon Ball***, ça vous rappelle bien quelque chose ? En dépit de ses travaux sur les B.O. d'anime, il a aussi composé la musique sur les deux premiers volets de la trilogie de **La Femme Scorpion** de Shunya Ito ainsi que la chanson « Urami Bushi », réutilisée dans **Kill Bill**. Un style aussitôt reconnaissable, aux cuivres rageant à chaque moment de tension ou d'action. Ensuite, vient Seiji Yokoyama. Compositeur des magnifiques scores de ***Saint Seiya*** (***Les Chevaliers du zodiaque***), mais aussi de la série ***Albator 78*** dont les musiques ont été écartées en France au profit d'une composition d'Éric Charden et Didier Barbelivien. Avec un style aussi typé que celui de Shunsuke Kikuchi, Seiji Yokoyama s'arme de xylophones, de crescendos de cordes et de cuivres retentissant pour illustrer des séries telles que ***Metalder***, ***Winspector*** et j'en passe... De temps à autre, on aura même droit aux envoûtantes vocalises de Kazuko Kawashima que les fans de ***Saint Seiya*** n'oublieront jamais. Son style est beaucoup plus classique que celui de Shunsuke Kikuchi, avec de bien meilleures envolées lyriques. On peut aussi ajouter un troisième compositeur à cette liste. Moins intéressant mais tout aussi talentueux, Chûmei Watanabe s'est illustré sur ***X-Or***, ***Spielvan*** et un tas de séries sentai aux noms étranges. Il est surtout le compositeur attitré de la cultissime série japonaise ***Spider-Man*** datant de 1978. Toute cette période musicale est dorénavant accessible grâce aux rééditions discographiques japonaises labelisées ANIMEX 1200 (dispos à cette adresse : http://columbia.jp/animex1200/index.html). Enfin, saluons le courage du jeune label Loga-rythme qui, vu la difficulté à négocier les droits des musiques japonaises, fait de son mieux pour étoffer son catalogue, même si pour le moment, il se cantonne à des titres vraiment viables commercialement. On ne les blâmera pas, surtout qu'ils ne font pas le boulot qu'à moitié : éditions plus ou moins complètes selon les disponibilités, livrets détaillés (bien qu'un peu légers par moment) et surtout des prix peu élevés, donc attractifs. On retrouvera une liste exhaustive du catalogue sur www.loga-rythme.com.
Deux labels pour faire son choix sans se ruiner, et désormais un bon alibi pour découvrir tout un pan musical assimilable à une dégénérescence du style western/polar de Morricone.



NEWS

● Dans le rayon des B.O. équitables avant même leur sortie officielle et dont au moment où vous lirez ces lignes, je demande **Bandolero !** de Jerry Goldsmith (1500 ex.), **Piranha** de Pino Donaggio (1000 ex.) et **Shade (Les Maîtres du jeu)** de Christopher Young (1000 ex.)

● La news la plus hétéroclite du moment : Hans Zimmer et James Newton Howard travaillent sur **Batman Begins**.

On n'est pas sorti de l'auberge là...

● Après avoir viré John Barry des **Indestructibles** pour engager le très orchestralement fourni Michael Giacchino, on apprend que la musique du prochain Pixar sera dans le style cool et « suivez à des sixties. Étonnant, mais on en trépigne pas d'avance.

● Perceplo devrait sortir d'ici la fin de l'année, le score du cultissime **Killer Klowns from Outer Space** incluant la chanson regardée des années 80 que tous les fans du film écoutent chaque jour au réveil...

● Le prochain **Harry Potter** sera mis en musique par... John Williams ? Non perdu, c'est Patrick Doyle qui a été engagé sur le prochain opus de ces aventures magiques.
Une nouvelle regrettable pour les fans de Williams... Allez, Doyle c'est pas si mal !

Alien Vs. Predator

HARALD KLOSER - VARESE SARABANDE

Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ? ! On a deux icônes majeures du cinéma fantastique avec un passif musical très précis et la musique ne suit pas ! Après avoir un temps annoncé Marco Beltrami, Paul Anderson s'est finalement rétracté à l'écoute de **The Day After Tomorrow** composé par Harald Kloser. Ceux qui espéraient un clash musical entre le style atonal et agressif des **Alien** et le thème guerrier de **Predator** peuvent déjà pleurer à chaudes larmes. Le résultat, pas désagréable pour autant, reste néanmoins de l'orchestral un peu lourdingue (sans consistance ni intelligence) essayant, en vain, de singer la musique de ses prédécesseurs. On rajoute quelques chœurs, un thème bien pompeux, et on obtient le score le plus décevant de l'année. (39 min.)

Le Mécano de la General

JOE HISAISHI - MK2 MUSIC

L'initiative française de remasteriser le classique avec Buster Keaton et de choisir un compositeur japonais pour la nouvelle partition musicale peut surprendre. Pour ceux qui découvriront la musique en même temps que le film, la surprise sera même de taille. On a purement et simplement l'impression d'écouter une bande-originale d'époque (sauf quand les tics de composition de Hisaishi ressortent). Collant parfaitement au métrage, la musique se détache des images et sert de contrepoint à l'humour tout en versant dans l'émotion pure. Gros orchestre, thème basé sur une valse où le piano se taille la part du lion (comme d'habitude chez Hisaishi) et chanson finale ridicule achèvent le contenu de cette B.O.. De quoi patienter avant le score du **Château du magicien** qui s'annonce dantesque. (63 min.)

The Great Escape

ELMER BERNSTEIN - VARESE SARABANDE

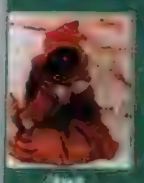
Elmer Bernstein nous a tiré sa révérence le 18 août dernier. Des **10 commandements** au **À tombeau ouvert** de Scorsese (un de ses vieux collaborateurs) en passant par **Les Comancheros**, **Les 7 mercenaires** ou encore **L'Homme au bras d'or**, Bernstein n'aura finalement gagné qu'un seul Oscar malgré plus de 250 compositions. Ironie du sort, c'est le moment que choisit Varese pour nous ressortir un double CD (en édition limitée) de **La Grande évasion**, l'une des musiques les plus connues du compositeur, et ce, peu de temps après avoir réédité le score sur un seul CD (différents labels s'en étaient déjà chargés régulièrement). On peut apprécier toute l'ingéniosité orchestrale de Bernstein grâce à un mastering vraiment impeccable. Flirtant avec la musique militaire, le thème principal enjoué brosse l'auditeur dans le sens du poil et lui donne la patate, la suite de la B.O. restant, quant à elle, dans l'esprit des partitions de l'âge d'or hollywoodien (**Chicken Run** lui a d'ailleurs rendu un bel hommage au détour d'une scène mémorable). Bref, un score que tout nerd se doit d'avoir dans sa collection. (90 min.)

Acteurs STAR WARS présents :

Wes Janson

Pilote AT-AT

Gonk Droid


Jawa

Oola

Pilote Naboo

Amiral Motti

Avec Veronique Augereau MARGE & Philippe Peythieu HOMER

Et avec Yves Brunier CASIMIR

SALON PARIS JOUETS COLLECTIONS

Espace Champerret - Place de la Porte Champerret - Paris 17 ème
Entrée 8 euros (-10 ans accompagnés : gratuit) - Parking sur place

Collectors
Jouets-Jeux
Produits dérivés
Comics-Mangas
Trading cards

4 ème édition
2000 m2
130 exposants

Dimanche
7 NOVEMBRE 2004
de 10h a 19h

Soucoupe GOLDORAK EXCLUSIVE Tirage : 240 exemplaires

Exposants professionnels et particuliers: Inscrivez vous vite! Nombre limité de tables!
www.salonpjc.com
01-47-45-50-37

Figurine Heroclix Spiderman Gratuite !

.Des milliers de jouets et objets Collector

.Comics, Mangas & tradings cards

.Acteurs STAR WARS, CINEMA, séries TV en dédicace.

.Dessinateurs BD, COMICS, MANGA en dédicace.

.Expositions de jouets & produits dérivés organisées par REDIS MOI TOUT :
San Ku Kai, Albator, Candy et Chapi Chapo.

.FIGURINES EDITION LIMITEE en exclusivité mondiale.

.Animations de fans STAR WARS, STAR TREK, MANGA... En costume!

.Atelier de restauration de jouets anciens par le professeur KELP du magazine DIXIEME PLANETE!

. HEROCLIX : initiation et tournois organisés par ASMODEE, distributeur officiel. Nombreux lots à gagner dont un GALACTUS!

. MAGIC : Tournoi Magic!

. ACTION JOE : Exposition ACTION JOE !

.Nombreux lots à gagner par tirages au sort.

STAR WARS characters are all © 2004 Lucasfilm LTD & TM. All rights reserved. All others characters are © of their respective owners
Illustration et graphisme © : LOUIS : WWW.TESSA.FR.ST

ACTEURS Star Wars© EN DEDICACE :

Richard LePARMENTIER (Amiral Motti) - Ian LISTON (Wes Janson / Pilote AT-AT) - Femi Taylor (Oola)
Ben TAYLOR (Pilote NABOO BRAVO 2) - Rusty GOFFE (Kabe, Jawa, Gonk Droid)

DESSINATEURS COMICS, MANGA, BD, EN DEDICACE :

Carlos PACHECO (X-MEN, FANTASTIC FOUR)
J.J. DZIALOWSKI (BATMAN, BATGIRL) - Chris MALGRAIN (D-EXTER / STRANGERS)
Stéphane ROUX (WITCHBLADE) - LOUIS (TESSA, Agent Intergalactique / The DARKNESS)

Opération Sauvetage
MINT IN BOX
LOTUS NOIR
ARCANUM
JAPAN VIBES
Darwin Project
ASMODEE
ComicVerse www.comicverse.fr.st
Semic Comics
Dixième Planète
Tout
ANIME
L'ANNEES LASER
FANATOYS.COM
MangaMania

→ par Arnaud BORDAS et Bertrand ROUGIER

Zetman

MASAKAZU KATSURA - TONKAM - 248 PAGES - 9 €

Né en 1962 dans la préfecture de Fukui, Masakazu Katsura se découvre très tôt des dons pour le dessin. Grand fan de science-fiction et de cinéma fantastique (il ne jura longtemps que par le **Batman** de Tim Burton), il est désormais à la tête d'une œuvre pléthorique : *Gakuenbutai 3 Parokan, Tenkousei Ha Hensousei, Ka Nisuzumi, Aki Nisuzumi, Wingman, Vogueman, Kana, Chokidoin Vander, Etoranze, Present from Lemon, Video Girl Ai, Video Girl Len, DNA², Zetman, Shadow Lady, I"s*, etc.

Dans *Zetman*, Katsura semble enfin renverser les caractéristiques narratives de ses œuvres précédentes. Certes, le trait est toujours aussi précis, voire plus encore qu'auparavant puisque les décors obtiennent enfin une signification autre que purement ornementale. Par contre, la fraîcheur, l'innocence et les hésitations laissent place à une violence à peine contenue et à une véritable détermination. D'autre part, si la peur panique des héros concernant le fait de mettre leur âme à nue demeure encore une figure majeure du manga, la déconnexion par rapport au monde réel est nettement plus visible qu'auparavant : le fantastique ne se confond plus avec le réel, les deux mondes étant amenés dans *Zetman* à vraiment se dissocier. À 40 ans passés, Katsura vient enfin de nous livrer l'œuvre de la maturité.

B.R.

INTERVIEW MASAKAZU KATSURA

RÉCEMMENT VENU FAIRE UN PETIT TOUR EN FRANCE À L'OCCASION DE JAPAN EXPO, MASAKAZU KATSURA NOUS A REÇU POUR PARLER DE ZETMAN ET POUR FAIRE UN PETIT TOUR D'HORIZON DE SA CARRIÈRE...

Le style

Je crois que l'une des raisons de mon succès est d'avoir apporté un certain réalisme dans la représentation physique et psychologique des personnages. Il est vrai qu'Osamu Tezuka a imposé au sortir de la guerre un style rebondi, parfait pour illustrer de l'aventure ou de la fantasy, mais qui ne permettait pas de ressentir de très vives émotions. Durant la création de *Video Girl*, je voulais que les filles soient les plus mignonnes possibles. Je trouvais que dans les mangas, elles étaient beaucoup moins jolies que dans la réalité ou dans les magazines. Cela a sans doute plu aux garçons, mais pas seulement, les filles aussi se sont reconnues dans certaines héroïnes.

Le cinéma

J'ai toujours été passionné par le cinéma et la science-fiction. Au point que l'idée de départ de *Video Girl Ai* était une transposition d'un épisode de la série ***Amazing Stories***, produite par Spielberg, qui racontait l'histoire d'une jeune fille sortant d'une cassette vidéo. Le cinéma des années 80 demeure toujours une source d'inspiration pour moi. Mais les films hollywoodiens ont souvent un gros défaut, dans le sens où leurs personnages ont des sentiments caricaturaux. Or, c'est justement sur ce point que le dessin me permet d'être plus réaliste que dans un film. La durée d'un film est limitée, pas celle d'une bédé, du moins si celle-ci a du succès... On peut donc y exprimer une palette de sentiments plus puissants, plus variés, parfois plus complexes. C'est d'ailleurs ce dernier point que je compte particulièrement explorer dans *Zetman*.

Fan de...

Aujourd'hui, j'en ai un peu marre que l'on me parle toujours de **Batman**. J'aime bien Tim Burton, c'est vrai qu'il y a un côté sensible qui apparaît dans son cinéma et que l'on ressent aussi dans mes œuvres. Mais en tant que réalisateur, je préfère Sam Raimi. **Darkman** est l'un de mes films favoris. Mais celui que j'apprécie plus que les autres, c'est Paul Verhoeven. J'aime la puissance qui se dégage de ses films, notamment dans ceux qu'il réalisa en Hollande.

Zetman

Dans cette bédé, tous mes héros ont deux faces : ce sont soit des êtres normaux dissimulant en fait des pouvoirs de super-héros, soit leur manière d'agir en public ne reflète pas leur vraie personnalité. Il y a bien sûr quelque chose de **Batman** dans tout cela. Auparavant, je ne pouvais pas laisser place à cette influence de manière aussi nette parce que j'étais publié dans Jump, qui est plutôt destiné aux enfants et aux jeunes adolescents. Depuis que j'ai changé de magazine, je peux dessiner des récits plus adultes. *Zetman* va être porté par l'ambivalence, mais je vous laisse la surprise de découvrir cela par vous-même dans les prochains volumes du manga... C'est une œuvre plus violente au niveau du trait et plus complexe dans son histoire, tout comme dans son évolution. C'est un pari que l'on a pris avec mon éditeur, en se disant que mes fans avaient grandi. C'est un nouveau défi pour moi.

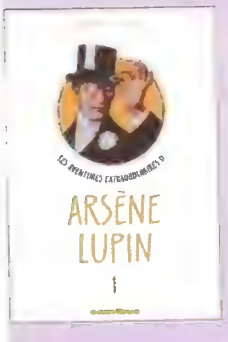
Du shojo et du shonen

Jusqu'à *Zetman*, mon style était un mélange de shonen (manga pour public masculin) et de shojo (manga pour public féminin), surtout sur le plan graphique. On me reprochait de temps en temps mes personnages « mannequins », l'emploi fréquent de plans rapprochés sur les héros ou des décors trop occultés. Dans *Zetman*, il y a beaucoup plus de valeurs de plans. Je me suis inspiré du cinéma pour représenter les différentes « scènes » du manga. Je pense que cette œuvre est beaucoup plus riche sur le plan graphique. Je me suis adapté aux thèmes de cette bédé, qui est plus travaillée que la plupart de mes travaux précédents. En ce qui concerne les dialogues, moins nombreux vu que je m'adresse aux adultes, les phylactères n'ont plus besoin d'être aussi explicatifs qu'avant.

Propos recueillis par Bertrand ROUGIER

Les aventures extraordinaires d'Arsène Lupin tome 1 et 2

MAURICE LEBLANC - OMNIBUS - 1184 ET 1248 PAGES - 23 € LE VOLUME



Arsène Lupin fut inventé à la base pour mettre sur pied un rival valable mais totalement français au Sherlock Holmes de Conan Doyle. Depuis, le personnage a fait son chemin, devenant une icône feuilletonesque et faisant l'objet d'un véritable culte dans le monde entier (notamment au Japon). L'an prochain, le célèbre gentleman-cambrioleur créé par Maurice Leblanc aura cent ans. Pour fêter ça, on nous sort un gros nanar au cinéma et, heureusement, les éditions Omnibus ont la bonne idée de nous ressortir l'intégrale Arsène Lupin, auparavant disponible dans l'indispensable (mais épuisée) édition établie par l'excellent Francis Lacassin pour la collection « Bouquins » de chez Robert Laffont. Cette livraison, dirigée par le lupinophile émérite Jacques Derouard, se présente sous la forme de 3 volumes (le 3e paraîtra au printemps 2005) reprenant donc l'intégralité des romans et nouvelles (et même la pièce de théâtre écrite par Leblanc et Francis de Croisset). Complétée par deux petits cahiers très pratiques, une biographie de Leblanc par Derouard et une bio-chronologie de Lupin par Lacassin, cette édition rappellera aux amateurs comme aux néophytes, que le personnage de Leblanc reste encore aujourd'hui un mythe vivace et beaucoup plus fascinant que ne le laisse supposer ses catastrophiques aventures cinématographiques.

A.B.

Martin Scorsese

PATRICK BRION - ÉDITIONS DE LA MARTINIÈRE
496 PAGES - 45 €

Malgré l'excellence de ses précédentes monographies de réalisateurs, Patrick Brion, avec ce Martin Scorsese de haute volée, arrive encore à nous étonner. D'abord par la facture classieuse de l'ensemble, documents inédits y compris, mais ensuite et surtout, par ce regard affectueux et intelligent que porte un journaliste cinéphile sur l'œuvre d'un cinéaste cinéphile. Un très beau bouquin pour une rencontre au sommet. **A.B.**

INTERVIEW PATRICK BRION

DIRECTEUR DE LA PROGRAMMATION CINÉMA DE FRANCE 3 ET ANIMATEUR/CRÉATEUR DE L'INDÉBOULONNABLE *CINÉMA DE MINUIT*, PATRICK BRION EST UNE FIGURE INCONTOURNABLE DE LA CINÉPHILIE FRANÇAISE. SON OUVRAGE SUR SCORSESE CONSTITUAIT UNE BONNE OCCASION DE RENCONTRER CE GRAND AMOUREUX DU CINÉMA, AU DISCOURS À LA FOIS MILITANT ET MODESTE.

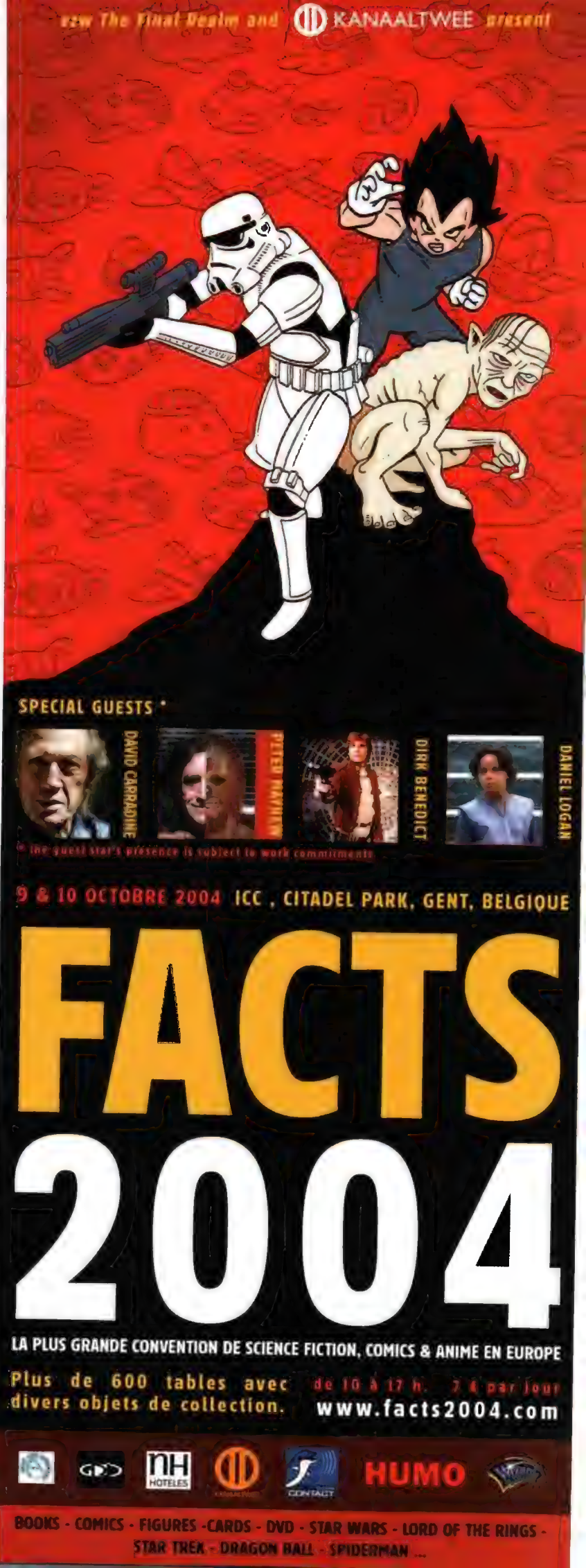
Votre nouvelle monographie est différente des précédentes car vous avez inscrit la cinéphilie tentaculaire de Scorsese dans votre projet éditorial...
Ce qui est très intéressant avec Scorsese, c'est qu'il y a d'une part l'homme qui aime le cinéma et d'autre part l'homme qui fait du cinéma. Ses deux documentaires, celui sur le cinéma américain et celui, encore plus personnel, sur le cinéma italien, sont absolument remarquables et ont clairement démontré l'immense amour de Scorsese pour le cinéma. Quand on fait un bouquin sur un tel cinéaste, on ne peut ignorer cet aspect. Cela dit, le problème que l'on peut avoir avec ce genre de cinéaste-cinéphile, c'est que beaucoup font des films « à la manière de... ». Or, avec Scorsese, je crois qu'il n'y a pas un seul de ses films qui soit comme ça. Son approche encyclopédique et sa compréhension de l'histoire du cinéma sont, à ma connaissance, sans équivalent parmi ses collègues américains. Même Tarantino et Spielberg n'arrivent pas à son niveau, car c'est une chose de connaître l'histoire du cinéma, c'en est une autre de la comprendre. Et pourtant, quand il fait **Le Temps de l'innocence**, il arrive à placer une trentaine de références à des films bien précis sans jamais les laisser phagocyter son propre style. Les références à Dreyer, à William Wyler ou à Hitchcock ne sous-entendent pas des plans « à la manière de... ». Scorsese est un artiste passionnant, dont il est difficile de faire le tour : il s'intéresse également à la musique, où là encore il possède de vastes connaissances, à la mode... C'est donc pour ça qu'il me fallait accompagner le livre avec des photos des grands films qui l'ont influencé ou des textes qu'il a écrits sur le cinéma.

Ce parti pris donne l'impression de lire un livre* avec *Scorsese plutôt que* sur *Scorsese...
Oui, mais en même temps, c'est un point de vue qui m'a été dicté par le sujet même de l'ouvrage. Je n'aurais pas pu faire ça sur ma monographie de John Huston, par exemple. Quand j'ai commencé, je me suis dit assez rapidement que je ne pouvais pas me passer de références explicites aux films qui l'ont nourri, tout en restant prudent sur le choix des documents et en tentant de ne pas présumer trop facilement des photos qu'il aurait pu choisir s'il avait participé au projet. Finalement, j'ai choisi d'inclure ces références dans la partie biographique du livre, d'une part avec des photos des grands films qui ont marqué différentes périodes de sa vie (comme **Duel au soleil**) et d'autre part avec des cahiers de photos reprenant les grandes œuvres américaines ou italiennes dont il parlait dans ses deux documentaires.

Vous n'avez pas souvent consacré d'études à un cinéaste aussi moderne que Scorsese...
(rires) Oui, en général, je trouve plus facile de consacrer un ouvrage à un cinéaste décédé, car son œuvre est achevée et on en a une vue d'ensemble plus évidente. Et puis, c'est ma sensibilité : je me sens plus à même de parler de ce que je connais bien, en l'occurrence les réalisateurs d'une certaine époque. Mais bon, je n'ai pas d'a priori définitif, la preuve...

La prochaine monographie ?
Ce sera sur Joseph Mankiewicz, que je voulais faire depuis longtemps. C'est un des cinéastes, parmi ceux que j'aime, dont je me sens le plus proche.

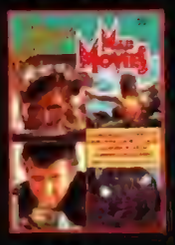
Propos recueillis par Arnaud BORDAS



COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm** / **X-Tro** / «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups** / **Dune** / **Greystoke** / **Rocky Horror Picture Show** / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...



33 **Gremlins** / **Phenomena** / **2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

36 **Re-Animator** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Lifeforce** / **Planète Interdite** / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3** / **Legend** / dossier «Sang pour sang gores» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur** / **La Chair et le Sang** / **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** /

«Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator** / **La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 **Highlander** / **Re-Animator** / **Link** / ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** / «Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond** / **L'Invasion Vient de Mars** / **Poltergeist 2** / **Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens** / **Critters** / **Les aventures de Jack Burton** / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Evil Dead** / ***Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche** / **From Beyond** / **Jason le Mort-vivant** / int. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2** / **Street Trash** / **Démons 2** / **L'Exorciste** / «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2** / **Freddy 3** / **Indiana Jones** / **Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

49 **Hellraiser** / **Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman, la légendes» / «La série B américaines» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop** / **Hidden** / **Les Maîtres de l'Univers** / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop** / **Opéra** / **Hellraiser** / **Hidden** / int. Paul Verhoeven...

52 **Running Man** / **Hellraiser** / **Hidden** / **Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer** / **Aux Frontières de l'Aube** / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / «**Vendredi 13**, l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

55 **Chinese Ghost Story** / **Le Blob** / **Roger Rabbit** / **Bad Taste** / «Freddy, le mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4** / **Beetlejuice** / **Willow** / **Aux Frontières de l'Aube** / **Elvira** / les FX d'**Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob** / **Invasion Los Angeles** / **Hellraiser 2** / **Faux-semblants**...

58 **Invasion Los Angeles** / **La Mouche 2** / **Munchausen** / Cronenberg : interview et dossier...

59 **Batman** / **Hellraiser 2** / **La Mouche 2** / la série TV ***Freddy***...

60 **Freddy 5** / **Re-Animator 2** / **Society** / **Abyss** / «Les méchants du fantastique»...

61 **Batman** / **Indiana Jones et la Dernière Croisade** / **Abyss** / «Le tour du monde des super-heros»...

62 «I.M. : La grande illusion» / **Batman** / **Re-Animator 2** / **RoboForce**...

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre** / **Leviathan** / **Society** / **Re-Animator 2** / **Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal** / ***Freddy*** TV / **Basket Case 2** / **Frankenhooker**...

65 **Total Recall** / **Akira** / **Tremors** / **Halloween 4** / Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2** / **Freddy 5** / **Highlander 2** / **Maniac Cop 2** / **Star Trek 5**...

67 **Total Recall** / **RoboCop 2** / **Dick Tracy** / **Sailor et Lula** / int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja** / **Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal** / **Henry** / **Highlander 2** / **Les Feebles** / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2** / **Edward aux Mains d'Argent** / **Massacre à la Tronçonneuse 3** / **Akira** / ***Twin Peaks*** (série)...

71 **Terminator 2** / **Akira** / **Hardware** / **Ça** / **La Nuit des Morts-Vivants**...

72 **Les Feebles** / **RoboCop 3** / **Freddy 6** / dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2** / **Rabid Grannies** / **Fisher King** / int. Terry Gilliam...

74 **Evil Dead 3** / **Rocketeer** / **Freddy 6** / **Hellraiser 3** / **T2**...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo I & 2** / **Freddy 6** / **Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu** / **Hook** / **Brain Dead** / **La Famille Addams** / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3** / **Batman le Défi** / **Universal Soldier** / ***Indiana Jones*** TV / **Twin Peaks** / **Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi** & **Alien 3** / **Les Aventures d'un Homme invisible** / **Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula** / **Brain Dead** / **Candyman** / **Hellraiser 3** / **Evil Dead 3**...

82 **Fortress** / **Trauma** / ***Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante...

83 **Last Action Hero** / **Necronomicon** / **Body Snatchers** / **Phantasm 3**...

84 **Jurassic Park** / int. carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***...

85 Spécial Dinosaures du **Monde Perdu** à **Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man** / **Mask** / **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Accion Mutante**...

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3** / **L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf** / tous les **Hurlements** / **Body Melt**...

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... /

Body Bags / **The Crow** / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead**...

91 Dossier «Manga» / **Wolf** / **Tetsuo** / **Mask** / **Ed Wood**...

92 **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Entretien avec un Vampire** / **Freddy 7** / Inoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate** / **L'Antre de la Folie** / **Freddy 7** / **Highlander 3**...

94 **Dellamore Dellamorte** / int. carrière Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood** / **Batman Forever** / **Freddy 7** / **Porco Rosso** / int. carrière de Fred Olen Ray...

96 **Judge Dredd** / **Tank Girl** / **Congo** / **Le Village des Damnés** / **The Kingdom**...

97 ***X-Files*** / **Waterworld** / **La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files*** / **Johnny Mnemonic** / **Une Nuit en Enfer** / ***Hercule*** TV...

99 Gérardmer 1996 / **Seven** / **The Crow 2** / **L'Armée des 12 Singes**...

100 **SPÉCIAL N°100 LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES.** ***X-Files*** / **Toy Story.**

101 **Independence Day** / **Une Nuit en Enfer** / **Heavenly Creatures**...

102 **N° SPÉCIAL** ***X-Files*** / **Dangereuse Alliance** / **Planète Hurlante** / **Crash** / **Jeanne-Vie...100 pages**...

103 **Independence Day** / **Multiplicity** / **Starship Troopers** / Tsui Hark...

104 ***X-Files*** / ***Millennium*** / **L.A. 2013** / **Disjoncté** / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks !** / **Fantômes contre Fantômes** / **Ghost in the Shell** / **Lost Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale** / **Le Maître des illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

107 **La 5ème Elément** / **Alien la Résurrection** / **Hellraiser 4** / **Anaconda** / **Shining** TV...

108 **Men in Black** / **Scream** / **Batman & Robin** / rétro **Godzilla** / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face** / **Le Monde Perdu** / **Contact** / **Mimic** / **Vampires** / ***Millennium***...

110 **Alien la Résurrection** / **Starship Troopers** / **X-Files le Film** / **Spawn**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers** / **Postman** / **Souviens-toi... l'Eté Dernier**...

112 **Vampires** / **Gattaca** / **Le Loup-garou de Paris** / **Dark City** / **Halloween 6**...

113 **Godzilla** / **Dark City** / **Un Cri dans l'Océan** / **Wishmaster** / **Blade**...

114 **Scream 2** / **Armageddon** / ***X-Files*** / ***Millennium*** / **Las Vegas Parano** / **La Mutante 2**...

115 **Godzilla** / **X-Files le film** / **Truman Show** / **Small Soldiers** / «Retro gore»...

116 **Blade** / **Halloween : 20 ans après** / ***Buffy*** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1** / **Psycho** / **Virus** / **1001 Pattes**...

118 **Matrix** / **La Fiancée de Chucky** / **Cube** / **eXistenZ** / **Urban Legend** / dossier «Slashers»...

119 **Matrix** / **Wild Wild West** / **The Faculty** / **Mon Ami Joe** / «La série Z à la française»...

120 **La Momie** / **Wild Wild West** / **Le 13ème Guerrier** / **Blair Witch** / **Vorace**...

121 **Star Wars Episode 1** / **Hantise** / **Jin-Roh** / **Perfect Blue** / **Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens** / **La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de frouilles»...

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow** / **Peur Bleue** / **Princesse Mononoke**...

124 **Scream 3** / **Mission to Mars** / **Faust** / **Hypnose** / ***Resident Evil 3***...

125 **Le Seigneur des Anneaux** / **Mission to Mars** / dossier «Killers Superstars» / rétro **Blair Witch**...

126 **X-Men** / **Le Pacte des Loups** / **Pitch Black** / **Destination Finale**...

127 **L'Homme sans Ombre** / dossier «L'homme invisible» / **The Cell** / **Scary Movie** / **Gemini** / rétro **Hellraiser**...

128 **Blair Witch 2** / **Donjons et Dragons** / **Planète Rouge** / ***San Ku Kai*** / «Hommage à la *Hammer*»...

129 **Spiderman** / **Le Pacte des Loups** / **Rollerball** / **Tomb Raider** / dossier «Troma»...

130 **Le Seigneur des Anneaux** / **Le Couvent** / **Intuitions** / dossier «Trash»...

131 **Le Retour de la Momie** / **Ghosts of Mars** / **Legend of Zu** / dossier Monies / **Pearl Harbor**

132 **Le Seigneur des Anneaux** / **Tomb Raider** / Les bombes sexuelles du fantastique / dossier Jet Li

133 **Final Fantasy** / **Jurassic Park 3** / **La Planète des Singes** / **A.I.** / poster **Final Fantasy**...

134 **La Planète des Singes** / **Vidocq** / **Avalon** / **Samouraïs** / dossier Terry Gilliam

135 **A.I.** / **From Hell** / **The One** / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

136 Dossier **Ghosts of Mars** / **Battle Royale** / **Le Voyage de Chihiro** / **Harry Potter** / **Chevalier**

137 **Rollerball** / **Monstres et Cie** / **The One** / Peter Jackson : de Z à A

138 Dossier **Le Seigneur des Anneaux** / **Les Autres** / **13 Fantômes** / Gérardmer 2002

139 Dossier **From Hell** / **Spiderman** / **Versus** / **Donnie Darko** / «Les visages de Jack l'Eventreur» / «Tokyo Underground»

140 Dossier **Avalon** / **Rollerball** / **Monstres & Cie** / int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs d'œuvre oubliés»

141 Dossier **Resident Evil** / **Le Voyage de Chihiro** / **Spiderman** / **Panic Room** / «30 scènes inoubliables»

142 **SPÉCIAL 30e ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINEMA FANTASTIQUE** **Star Wars Episode II** / int. Tobey Maguire, Kirsten Dunst / **L'Echine du diable** / **Femme Fatale**...

142 SPÉCIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2. Dossier **Spiderman** / Dossier **Blade 2** / **Minority Report** / **Darkness** / **Metropolis** / et l'esprit comic-book en 30 films.

146 Dossier **Signes** / **Halloween resurrection** / **xXx** / **Terminator 3** / **Kill Bill** / **Jeepers Creepers 2** / **The Ring** / **Seijun Suzuki** / int. carrière Jack Hill

150 Dossier **Dark Water** / **X-Men 2** / **Hulk** / **The League of Extraordinary Gentlemen** / **Solaris** / **Cabin Fever** / **Leeches** / **Speed Demon** / **Darkness Falls** / **Scarecrow** / Les fantômes japonais / int. carrière Larry Cohen

Animatrix / **Dreamcatcher** / **Destination finale 2** / Génération **Evil Dead** : le fantastique à l'économie / AFM 2003

152 Dossier **Underworld** / **Matrix Revolutions** / **Hero** / **Identity** / Les effets spéciaux de **La Ligue des gentlemen extraordinaires** / **Skinned Deep** / **Monster Man** / **Willard** / **Cowboy Bebop**

Matrix Revolutions / **Gothika** / **Zatoichi** / **Le Monde de Nemo** / **S.W.A.T.** / **Alien** / **Flesh for the Beast** / **Slashers** / int. carrière John Phillip Law (2ème partie)

162 Dossier **May** / **Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban** / **Immortel** / **Agents Secrets** / **Kiki, la petite sorcière** / **Alive** / **Araqami** / **Azumi** / **Romasanta** / **The Unliving** /

164 Dossier **Kill Bill volume 2** / Dossier **Van Helsing** / **Alien Vs Predator** / **Atomik Circus** / **Le Jour d'après** / **Undead** / **La Caravane de l'étrange** / int. carrière James Elroy (1ère partie)

144 **Men in Black 2** / **Le Règne de feu** / **Brocéliande** / **Jeepers Creepers** / **Jason X** / **Arac Attack** / **Requiem** / **Mes chers voisins** / et les 30 navets assassinés

145 Dossier **Minority Report** / **Windtalkers** / **SimOne** / **Signes** / **Blood Feast 2** / int. carrière Ray Harryhausen

148 Dossier **Les Deux tours** / **Re-Animator 3** / **Spy Kids 2** / **Cradle of Fear** / **Resurrection of the Little Match Girl** / **Les Larmes du tigre noir** / Le cinéma Thaïlandais / int. carrière Sergio Soliman

149 Dossier Gérardmer 2003 / **The Matrix Reloaded** / **Brocéliande** / **Le Cercle** / **Gangs of New York** / **Le Château dans le ciel** / int. carrière José Mojica Marins

151 Dossier **Daredevil** / **Terminator 3** / **Black Mask 2** / **Willard** / **Cypher** / **Traqué** / **Star Trek Nemesis** / Les films comic-books ratés / int. carrière Shinya Tsukamoto

152 Dossiers **Evil Dead** et **Maléfique** / **X-men 2** / **House of the Dead** /

153 Dossier Les Événements de la rentrée : **Kill Bill**, **Hero**, **Blueberry**, **Le Retour du roi**, **Freddy Vs Jason**, **Underworld** / **Matrix Reloaded** / **Animatrix** / **Basic** / **X-Men 2** / **28 Jours plus tard**

154 Dossier **Hulk** / **Darkness** / **Haute Tension** / **Nuits de Terreur** / **Animatrix** / **Ong Bak** / int. carrière Steve Wang

155 Dossier **Terminator 3** / Les effets spéciaux de **Matrix Reloaded** / **Abîmes** / **Narc** / **Les Enfants d'Abraham** / **Charlie's Angels 2** / **Détour Mortel** / **The Eye** / **Pirates des Caraïbes** / **Tomb Raider 2** / int. carrière Sergio Martino

157 Dossier **Freddy contre Jason** / **The Texas Chainsaw Massacre** / **May** / **Infernal Affairs** / **Mystic River** / **Bad Boys 2** / Hommage à Charles Bronson / int. carrière John Phillip Law (1ère partie)

158 Dossier **Hellboy** / Dossier **Kill Bill Volume 1** /

Screaming Dead / int. carrière Ruggero

159 Dossier **Le Retour du Roi** / **Mindhunters** / **Les Rivières Pourpres 2** / **Battle Royale 2** / **The Card Player** / **Bloodgnome** / int. carrière Enzo G. Castellari (1ère partie)

160 Dossier **Massacre à la tronçonneuse** / Dossier Gérardmer 2004 / **Spider-Man 2** / **Gothika** / **Dead or Alive 1, 2, 3** / **Jeepers Creepers 2** / int. carrière Enzo G. Castellari (2ème partie)

161 Dossier **Van Helsing** / Dossier **Blueberry** / **Manson Family** / **Big Fish** / **Paycheck** / **Open Range** / **L'Hirondelle d'or** / Cheng Pei Pei / **Cannibal Holocaust** / int. carrière Ruggero Deodato (1ère partie)

163 Dossier **Ong Bak** / **800 Balles** / **L'Armée des morts** / **The Machinist** / **Le Convoyeur** / **Séance** / **Fenêtre secrète** / **La Passion du Christ** / AFM 2004 / int. carrière Eloy de la Iglesia

165 Dossier **L'Armée des morts** / **Saint-Ange** / **Memories of Murder** / **Casshern** / **Deux Soeurs** / **The Punisher** : le film + le comic-book / **Wonderful Days** / int. carrière James Elroy (2ème partie)

166 Dossier **Spider-Man 2** / Dossier **Hellboy** / **Les Chroniques de Riddick** / **Atomik Circus** / **Le Village** / **I, Robot** / **Ghost in the Shell - Innocence** / **The Storyteller** / Cannes 2004 / int. carrière Ronny Yu (1ère partie)

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad Movies* n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter et n°2 Jackson. France : **7,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :

Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ____ PRÉNOM ____

ADRESSE ____

CODE POSTAL ____ VILLE ____

PAYS ____

|_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|
Date d'expiration : |_|_|_|_| Mois/Année

Date et signature obligatoires

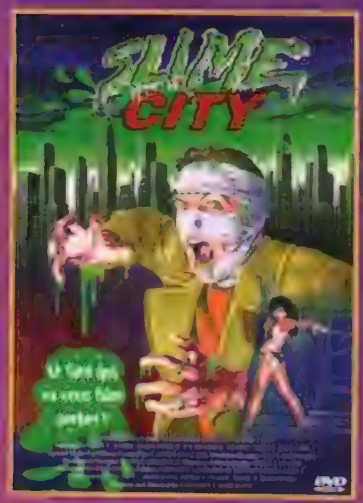
VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR www.mad-movies.com, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS.

MAD MOVIES										
29	32	33	34	36	37	38	39	40	41	42
43	44	45	46	47	49	50	51	52	53	54
55	56	57	58	59	60	61	62	63	65	66
67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88
89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99
100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110
111	112	113	114	115	116	117	118	119	120	121
122	123	124	125	126	127	128	129	130	131	132
133	134	135	136	137	138	139	140	141	142	143 couverture Spiderman
143 couverture Blade II	144	145	146	147	148	149	150	151	152	153
154	155	156	157	158	159	160	161	162	163	164
165	166									

☐ Hors série n°1 John Carpenter
☐ Hors série n°2 Peter Jackson
☐ Hors série Cinémas d'Asie

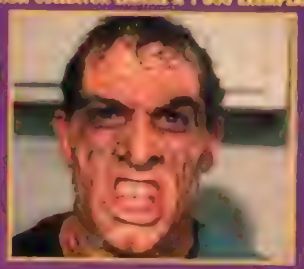
☐ Conformément à la loi informatique et Liberté du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !



SLIME CITY est avec EVIL DEAD, BASKET CASE et STREET TRASH l'un des plus grands classiques du cinéma gore américain des années 80. Une œuvre définitivement culte à travers le monde entier qui bénéficie des effets spéciaux les plus répugnants jamais portés à l'écran ! Âmes sensibles s'abstenir... DVD

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES



GIRLS SCHOOL SCREAMERS est l'un des films les plus emblématiques de la célèbre firme américaine TROMA et l'un des slashers les plus mythiques de sa génération. Meurtres sanglants, cadavres décomposés, spectres menaçants, GIRLS SCHOOL SCREAMERS multiplie les atrocités dans le seul but de satisfaire pleinement les amateurs de sensations fortes. DVD

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

www.uncutmovies.fr

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com
OFFRE SPÉCIALE : 16 € la cassette VHS (SECAM) - OFFRE SPÉCIALE : 26 € le DVD (PAL/Zone 2)
FRAIS DE PORT (Colissimo suivi) : 1 à 3 articles - 5 € ; 4 articles et plus - PORT GRATUIT !

- ❑ PSYCHO SISTERS
- ❑ BACK FROM THE DEAD
- ❑ BLACK PAST
- ❑ FANTOM KILER 2[1]
- ❑ TERROR TOONS
- ❑ FANTOM KILER 3[1] (DVD)
- ❑ GIRLS SCHOOL SCREAMERS (DVD)
- ❑ THE DEAD NEXT DOOR
- ❑ THE BURNING MOON
- ❑ PSYCHOS IN LOVE
- ❑ FLESH EATING MOTHERS
- ❑ UNKNOWN BEYOND (DVD)
- ❑ NIKOS THE IMPALER (DVD)
- ❑ THE NECRO FILES[1]
- ❑ REDNECK ZOMBIES
- ❑ FANTOM KILER[1]
- ❑ THE DARKNESS BEYOND
- ❑ DEATH FACTORY (DVD)
- ❑ ROSSA VENEZIA[3] (DVD)
- ❑ PREMUTOS
- ❑ SCRAPBOOK[1]
- ❑ PARTS OF THE FAMILY
- ❑ DEMONIUM
- ❑ UNHINGED (DVD)
- ❑ THE NECRO FILES 2[3] (DVD)
- ❑ INFANTRY OF DOOM
- ❑ ANGEL OF DEATH[1]
- ❑ SKINNED ALIVE
- ❑ I PISS ON YOUR GRAVE[2]
- ❑ THE SHUNNED HOUSE (DVD)
- ❑ SLIME CITY (DVD)

Je désire recevoir les articles cochés et ci-joint mon règlement de _____ € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

(1) Déconseillé aux moins de 16 ans - (2) Déconseillé aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites.
(3) Strictement interdit aux moins de 18 ans. Contient des scènes à caractère pornographique. En commandant cet article je certifie implicitement être majeur.
Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ.

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

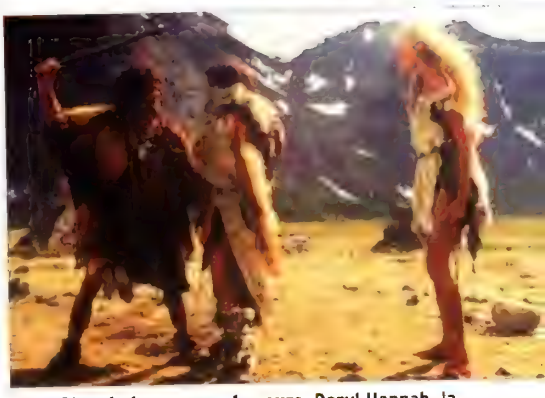
CHAPITRE 56

50 000 ANS APRES LA GUERRE DU FEU

LE CLAN DE LA CAVERNE DES OURS

THE CLAN OF THE CAVE BEAR. 1986. RÉAL.: MICHAEL CHAPMAN. SCÉN.: JOHN SAYLES, CLAIR NOTO, D'APRÈS JEAN M. AUEL. INT.: DARYL HANNAH, JAMES REMAR, JOHN DOOLITTLE, CURTIS ARMSTRONG, KAREN AUSTIN, GLORIA LEE, JEANNE MORTIL. PROD.: A. JOZAK, SIDNEY KIMMEL, GERALD I. ISENBERG, PSO, DECADE. DISTR.: AMLF. USA.

La Guerre du feu revisité, même si le script s'inspire officiellement de la série de romans de Jean M. Auel (après *Le Clan de la vallée aux ours* viennent en effet *The Valley of Horses* et *The Mammoth Hunters*). Nous voyons la petite Ayla perdre ses parents avant de se faire recueillir par une tribu d'hommes de néanderthal. Seule jolie femme blonde dans une tribu de primitifs hirsutes, elle fait bientôt preuve d'adresse à la chasse (jusqu'ici réservée aux mâles), et démontre au passage la supériorité écrasante des Cro-magnons sur l'homme de Néanderthal. Bref, tout va bien, la civilisation est en marche, tout du moins jusqu'à l'arrivée du rap dans nos oreilles, et surtout de la gestuelle qui l'accompagne, annonciateurs d'un solide retour à l'ère du paléolithique inférieur.



Le Clan de la caverne des ours. Daryl Hannah, la blonde et les beaux bruns.

CLARENCE

1990. RÉAL.: ERIC TILL. TV. SCÉN.: LORNE CAMERON, DAVID HOSELTON. INT.: ROBERT CARRADINE, LOUIS DEL GRANDE, LARRY AUBREY, KATE TROTTER, BARBARA HAMILTON, RACHEL BLANCHARD, RICHARD FITZPATRICK. PROD.: SEATON MCLEAN, MARY KAHN, ATLANTIS FILMS, SOUTH PACIFIC PICTURES, NORTH STAR ENTERTAINMENT, FAMILY CHANNEL. USA.

Suite tardive de **La Vie est belle** signé par Frank Capra, où Henry Travers incarnait Clarence, pas le lion de ***Daktari***, non, mais un ange débutant encore dépourvu d'ailes... Robert Carradine reprend le rôle dans ce téléfilm aux allures de conte de Noël, réalisé pour le câble américain, avec tout le consensuel que cela suppose. Clarence revient donc à « tire d'ailes » pour prêter mainforte à un autre ange-gardien néophyte chargé de protéger une veuve et ses enfants. Toujours pour

la télévision, Eric Till adapta aussi bien Dickens (***An American Christmas Carol***), la romancière Katherine Paterson (***Bridge to Terabithia***), et même la Bible avec ce respectable ***Mary and Joseph, a Story of Faith***. Du coup, on attend l'inévitable suite : ***Mary and Joseph Come Together*** !

CLASH

1983. RÉAL. ET SCÉN.: RAPHAEL DELPARD. INT.: PIERRE CLÉMENTI, CATHERINE ALRIC, BERNARD FRESSON, CHRISTIAN FORGES, JEAN-CLAUDE BENHAMOU, IVA POTOCNIK. PROD.: PROMUNDI, DEVENIR PRODUCTION, CROATIA FILMS, CINÉTHÈQUE. FRANCE/YOUGOSLAVIE.

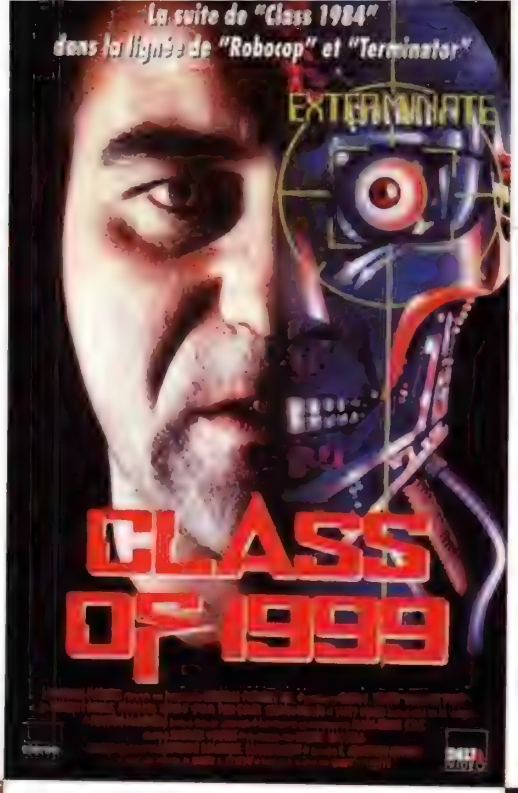
Cela commence à la manière de **Reservoir Dogs** (Tarantino, copieur !). Martine ramène le butin d'un hold-up dans un certain hangar où doivent se retrouver ses complices. Mais ce lieu étrange la révèle à elle-même à travers l'apparition d'un

Catherine Alric dans Clash, où jamais sa ressemblance avec Catherine Deneuve n'a paru aussi flagrante.

monstre qu'elle va combattre aux côtés d'une Martine-enfant issue de son inconscient. Pour tout un chacun, la carrière de Raphaël Delpard bute sur son frétillant **Les Bidasses aux grandes manœuvres**, symbole indépassable de la nunucherie en boîte. Mais l'année précédente, le même auteur signait **La Nuit de la mort**, un brillant thriller où les vieillards d'un hospice conservaient la vie grâce aux cellules jeunes de leurs soignants, aussitôt dévorés après usage. **Clash** participe d'un autre genre, où la psychanalyse le dispute aux fantasmes et aux références cinématographiques du cinéaste. Mal compris de la critique, boudé par le public, l'œuvre passa au Deuxième Festival de Bruxelles et au Douzième Festival d'Avoriaz (1982). (M27P.37, M30P.46).

CLASS OF 1999

1990. RÉAL.: MARK LESTER. SCÉN.: C. COURTNEY JOYNER. INT.: BRADLEY CREGG, PAM GRIER, TRACI LIN, STACY KEACH, JOHN P. RYAN, JOSHUA MILLER, MALCOLM MCDOWELL, PATRICK KILPATRICK. PROD.: MARK L. LESTER, VESTRON. USA. (M80P.50).



Mark Lester ne fait jamais dans la dentelle. Sur un script mêlant **Robocop**, **Terminator** et son **Class 1984**, il nous dépeint les rapports de force entre élèves et enseignants, où les gunfights remplacent bien vite le traditionnel zéro de conduite avec la remise du bonnet d'âne en option ! Une société privée délègue donc trois instits androïdes à la pédagogie quelque peu brutale, et bien sûr, Lester en fait trop. Explosions, batailles rangées entre bandes rivales, poursuites échevelées se succèdent dans l'hystérie collective, manière de faire oublier un script maigrelet à l'idéologie limite suspecte. Surtout lorsque les profs arrachent la chair de leur bras droit et révèlent une pince métallique, une mitrailleuse, ou encore, dans le cas de Pam Grier, toujours ravissante, un impressionnant lance-flammes ! Quant aux dialogues, ils s'efforcent de se hisser à la hauteur des événements, avec ce beau cri lancé par un étudiant : *« Attention, ces androïdes sont des putains d'enfoirés ! »*.

CLASS OF 1999 PART 2 : THE SUBSTITUTE

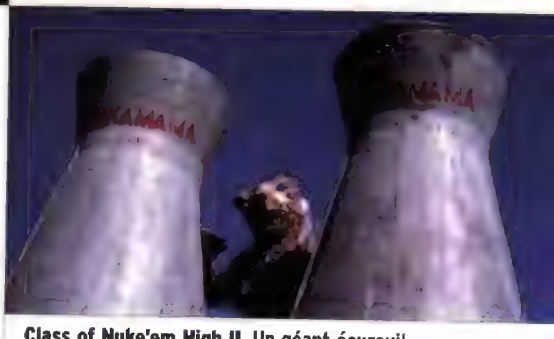
VID.: **CLASS OF 2001**. 1993. RÉAL.: SPIRO RAZATOS. SCÉN.: MARK SEVI. INT.: SASHA MITCHELL, CAITLIN DULANY, NICK CASSAVETES, JACK KNIGHT. PROD.: RUSS MARKOWITZ, CINETEL FILMS. USA.

Surenchère cybernétique dans les couloirs d'un lycée américain, cette séquelle reprend le concept

du précédent en l'exagérant à outrance. Sasha Mitchell fait donc le coup de poing auprès d'élèves fort dissipés dont on se demande d'ailleurs ce qu'ils font encore dans une école ! De la salle de classe, le prof androïde se retrouve sur le terrain de grandes manœuvres, où les vrais flingues remplacent vite les tromblons à jets de peinture. Grotesque, pas crédible, fasciste, caricaturale, cette suite inutile confirme l'adage : *« Tout ce qui est exagéré n'est qu'insignifiant ! »*.

CLASS OF NUKE'EM HIGH II : SUBHUMANOID MELTDOWN

1991. RÉAL.: ERIC LOUZIL. SCÉN.: LLOYD KAUFMAN, ERIC LOUZIL, CARL MORANO, MARCUS ROLING, JEFFREY W. SASS, MATT UNGER. INT.: BRICK BRONSKY, LISA GAYE, SHARON MITCHELL, PHIL RIVO, MICHAEL KURTZ, LEESA ROWLAND. PROD.: MICHAEL HERZ, LLOYD KAUFMAN, TROMA. USA.



Class of Nuke'em High II. Un géant écureuil terroriste attaque les deux tours !

Cinq ans après un premier volet ravageur, sorti chez nous sous le titre d'**Atomic College**, Troma récidive pour s'enfoncer davantage dans cette débilité agressive, depuis longtemps revendiquée par la célèbre firme. Le script dès lors n'a plus guère d'importance et se contente d'aligner les pires facéties. Un écureuil devient géant après l'absorption de substances toxiques, quelques mutants ravagent le casting (les fameux subhumanoids, on les reconnaît à leur seconde bouche placée sur le ventre !), diverses créatures insectoïdes se baladent au moyen d'une prudente stop-motion, et même notre Toxic Avenger préféré vient rendre visite à ses copains sur le plateau ! Un troisième volet verra le jour en 1994, fièrement titré **Class of Nuke'em High III : The Good, The Bad and The Subhumanoid**. Encore une friandise à réserver aux seuls initiés...

THE CLAW MONSTERS

PANTHER GIRL OF THE KONGO. 1954/1966. RÉAL.: FRANKLIN ADREON. SCÉN.: RONALD DAVIDSON. INT.: PHYLLIS COATES, MYRON HEALEY, ARTHUR SPACE, JOHN DAY, MIKE RAGAN, ARCHIE SAVAGE, STEVE CALVERT. PROD.: RÉPUBLIC SERIAL. USA.

Petite curiosité que ces « mâchoires monstrueuses » tirée d'un des derniers serials américains, **Panther Girl of the Congo**. L'action se déroule en Afrique. Un savant fou propriétaire d'une mine de diamants élabore une sorte de homard géant afin d'éliminer les gêneurs (Homard m'a tué !!!). Mais, Panther Girl est là, une belle tarzane courant la jupette au vent. Les quelque 240 minutes du métrage original furent ramenées à 100 pour une exploitation en salles en 1966. Sous le costume simplifié, on découvre

la belle Phyllis Coates à l'impressionnante filmographie, de 1948 à 1995. Et, sous le costume du gorille, un brave, Steve Calvert, qui fit ainsi le singe dans nombre de productions de seconde zone : **The Bride and the Beast**, **Bride of the Gorilla**, **Bela Lugosi Meets a Brooklyn Gorilla**, **The Bowery Boys Meet the Monster**... Un malin qui ne tournait que des titres commençant par « B » pour figurer plus vite dans le Fantastic Guide !

The Claw Monsters. Phyllis Coates menacée par Steve Calvert en costume (ça donne trop chaud, c'est un calvaire, gémissait-il !).

CLAWS

1977. RÉAL.: RICHARD BANSLACH, ROBERT E. PIERSON. SCÉN.: CHUCK D. KEEN. INT.: JASON EWERS, KEN GAMPU, LEON AMES, MYRON HEALY, ANTHONY CARUSO. PROD.: CHUCK D. KEEN. USA.

Une aventure clairement opportuniste reprenant sans vergogne le thème des **Dents de la mer** et du **Grizzly** de William Girdler, tous deux réalisés deux ans plus tôt. Une petite ville de l'Alaska vante les charmes de son Parc National, mais voici qu'un ours gigantesque, hanté par un esprit maléfique, s'en vient hardiment décimer les touristes. Un garde forestier, une personnalité locale et un indien vont traquer la bête pour finir par l'abattre. D'après certaines sources, d'ailleurs généralement peu fiables, une suite devrait « suivre » (quand les suites précèdent, on s'y perd trop !). Le titre annoncé ramone assez grave : **Ne touchez pas au grizzly** ! Faut reconnaître, ça parle...

CLEAN SHAVEN

VID.: **PSYCHOPATH**. 1994. RÉAL. ET SCÉN.: LODGE KERRIGAN. INT.: PETER GREENE, JENNIFER MACDONALD, ROBERT ALBERT, MEGAN OWEN, MOLLY CASTELLOC. PROD.: LODGE KERRIGAN, DSM III FILMS. USA.

Une descente impressionnante dans les méandres de la personnalité d'un psycho-killer fraîchement sorti de l'asile. Tandis qu'il cherche à retrouver sa fille placée en famille d'accueil lors de son internement, un détective à la poursuite d'un tueur de fillettes va bientôt croiser sa route. Lodge Kerrigan, à la fois cinéaste, auteur et producteur, filme le quotidien de son héros, qui entend des voix, vit dans son monde intérieur, s'auto-mutile à l'occasion, et bientôt confond le réel et l'imaginaire. Un shocker de la trempe de **Henry : Portait of a Serial Killer**, mais peut-être trop fort pour le critique du Figaro, qui nous livre ainsi sa vision de l'œuvre : *« Electrochoc assuré... Le jeune réalisateur frappe à la tête. Et au foie ! »*. Ça c'est de la critique de droite donc, mais voyons plutôt l'avis de Libération, qui nous explique ainsi les choses : *« Le film résonne comme une partition nouante sur la folie ! »*. Décidément, la schizophrénie est ailleurs...

CLEARCUT

1992. RÉAL.: RICHARD BUGAJSKI. SCÉN.: ROB FORSYTH. INT.: GRAHAM GREENE, RON LEA, MICHAEL HOGAN, FLOYD RED CROW WESTERMAN. PROD.: NORTHERN ARTS ENT., CINEXUS CAPITAL CORP. USA.

Choc des cultures et parabole écologique pour ce survival haletant et violent où un indien local affronte et kidnappe l'industriel responsable du déboisage d'une partie de la forêt canadienne. Apparemment possédé par l'esprit de ses ancêtres, l'indien (joué par un Graham Greene très inspiré) possède aussi le pouvoir d'apparaître et disparaître à volonté.

THE CLEARING

1991. RÉAL.: VLADIMIR ALENIKOV. SCÉN.: VLADIMIR ALENIKOV, KATHERINE MARTIN ET YURI PETROV. INT.: GEORGE SEGAL, TAMARA TANA, NICKOLAI KOCHEGAROV. PROD.: KODIAK FILMS, BABYLON & ODESSA, SOVAMPEX. URSS.

Le récit ouvre sur une fête païenne du 11ème siècle. Des villageois russes prient la lune de leur accorder la fertilité. Pas seulement au niveau des récoltes, mais aussi dans le ventre de leur épouse devenues infertiles. Séquence assez burlesque du sacrifice d'une jeune paysanne... Le chef du village va cacher la chose en mettant le crime à l'actif d'un hypothétique loup-garou hantant la région. Profitant d'un relâchement du communisme local, le réalisateur s'émancipe et accumule scènes-choc et nudités intégrales. Mais l'imagination manque quelque part, et l'on retrouve de nombreux clichés du cinéma d'épouvante, ainsi que des séquences rappelant **Le Masque du démon**, ou encore **Les Trois visages de la peur.**

Jennifer Sky dans Cleopatra 2525. Tu peux toucher, c'est du Sky !

CLEOPATRA 2525

2000. RÉAL.: GREG YAITANES, ERIC MORRIS, RICK JACOBSON, ETC. SCÉN.: R.J. STEWART, JOSH BECKER, ETC. SÉRIE TV. INT.: PATRICK KAKE, VICTORIA PRATT, GINA TORRES, JENNIFER SKY, ANGELA DOTCHIN. PROD.: CHLOE SMITH, JANINE DICKINS, RENAISSANCE PICTURES. USA.

Après ***Hercule*** et ***Xena***, Renaissance Pictures nous transporte dans le futur avec trois « drôles de dames » assez bien balancées : Gina Torres (Hel), Vicky Pratt (Sarge), et Jennifer Sky dans le rôle-titre, une jeune danseuse exotique cryogénéisée en 2001 et réchauffée en 2525 : *« À consommer tout de suite, après c'est plus bon ! »*. Au vingt-sixième siècle, les mutants, les robots, les renégats et diverses créatures monstrueuses taillent la zone,

tandis que les humains ordinaires vivent dans des souterrains, surveillés par des êtres fort méchants, les Bailies. Heureusement, la situation est grave mais pas désespérée, et nos héroïnes trouvent encore le moyen de plaisanter, jouant des poings, des armes ou de la prunelle selon le danger en présence. Moyennement appréciée, la série dura à peine le temps d'une trentaine d'épisodes.

LA CLEPSYDRE

SANATORIUM POD KLEPSYDRA. 1973. RÉAL. ET SCÉN.: WOJCIECH HAS, D'APRÈS BRUNO SCHULZ. INT.: JAN NOWICKI, RENA ORSKA, TADEUSZ KONDRAT, GUSTAW HOLOUBEK, HALINA HOWALSKA. PROD.: SILESIA FILM UNIT. POLOGNE.

Un jeune homme se rend dans un sanatorium où son père agonise. Là, dans d'étranges décors, plusieurs univers se croisent devant lui, qui symbolisent le présent, le passé, ses rêves, son inconscient, ou même la politique de l'époque, avec les révoltes ouvrières en Pologne à ce moment-là. Autant de séquences surréalistes dans des décors de plus en plus décrépits, comme si le chemin de la connaissance débouchait inévitablement sur la mort du héros. L'hermétisme assez déroutant du

La Clepsydre. Le héros à la croisée de plusieurs univers.

script, l'esthétisme brillant des images, cette quête informulée en forme de parcours initiatique séduisit fort les programmateurs de Festivals (Cannes, Trieste, Rex...), tandis que le public, dans le doute, montra un respect prudent devant ce monument d'ésotérisme dû à l'auteur du plus connu **Manuscrit trouvé à Saragosse**.

THE CLICK

1997. RÉAL. ET SCÉN.: ROLFE KANEFSKY, D'APRÈS LES COMICS DE MILO MANARA. INT.: JOHN LAZAR, DELPHINE PACIFIC, MICHELLE BAUER, GABRIELLA HAL, JACQUELINE LOWELL. PROD.: ALAIN SIRITSKY. USA.

Adaptation des comics de Milo Manara, à la fois érotiques et science-fictionnels (ceci après **Le Déclic** de Jean-Louis Richard, avec Florence Guérin). Alain Siritzky est un producteur/cinéaste/érotomane averti qui, après avoir relancé la série des **Emmanuelle** aux USA, se pencha sur quelques polissonneries parfois visibles chez nous sur le câble : la série des ***Justine***, des ***Butterscotch*** (quand l'homme invisible n'a pas les yeux dans sa poche...), ou celle, assez prolifique, des ***Sex-Files***. ***The Click***, autre mini-série, ne vise pas l'Oscar du meilleur scénario, mais cherche surtout un prétex-

Delphine Pacific dans The Click (clac... Merci Kodak !).

te pour déshabiller ses actrices. Une certaine boîte magique y active en effet la libido des personnages, et cela suffit. Parmi les pas-frileuses sur le plateau, on retrouve quelques charmantes connaissances : Jacqueline Lowell, Michelle Bauer, Kira Reed, Gabriella Hall, et encore la belle asiatique, Delphine Pacific.

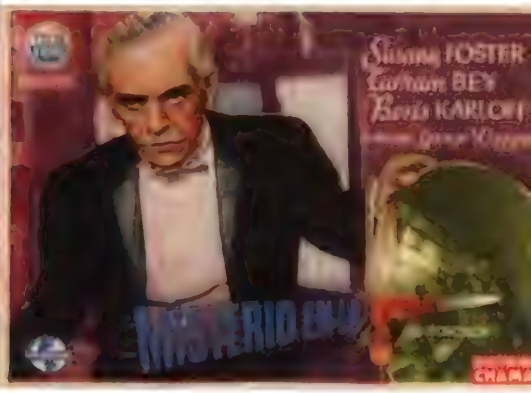
THE CLIMAX

1944. RÉAL.: GEORGE WAGGNER. SCÉN.: CURT SIODMAK, LYNN STRALING, D'APRÈS EDWARD J. LOCKE. INT.: BORIS KARLOFF, TURHAN BEY, THOMAS GOMEZ, SUSANNA FOSTER, GALE SONDERGAARD, LOTTE STEIN. PROD.: UNIVERSAL. USA.

Bien qu'adapté d'une pièce d'Edward Locke créée en 1909, **The Climax** rappelle beaucoup le thème du **Fantôme de l'Opéra**. Karloff y interprète le Dr. Hohner, maître en hypnotisme et meurtrier d'une cantatrice préférant l'amour du public à son amour pour lui. Dix ans plus tard, il tente d'en éliminer une autre, persuadé que celle-ci représente la réincarnation de la première. Le

Boris Karloff et Susanna Foster. The Climax (is tendu !).

Fantastique cède un peu la place à l'opéra dans cette œuvre théâtrale censée exploiter les talents vocaux de Susanna Foster (qui gazouillait déjà pas mal dans la version d'Arthur Lubin du **Fantôme de l'Opéra** tournée l'année précédente). Le film sortit en Belgique sous le titre de **La Passion du Dr. Hohner**, et il en existe une première version peu connue tournée en 1930, par Renaud Hoffman, avec Jean Hersholt et Leroy Mason dans les rôles principaux.



CLOAK AND DAGGER

1985. RÉAL.: RICHARD FRANKLIN. SCÉN.: TOM HOLLAND. INT.: HENRY THOMAS, JEANETTE NOLAN, DABNEY COLEMAN, MICHAEL MURPHY, CHRISTINA NIGRA, JOHN MCINTIRE. PROD.: ALAN CARR, UNIVERSAL. USA.

Le remake actualisé de **The Window**, un titre écrit par Cornel Woolrich, écrivain de romans à suspense. Henry Thomas, l'ex-copain d'E.T., interprète le rôle d'un adepte des jeux vidéo, qui finit par ne plus dissocier le monde virtuel de la réalité quotidienne. Un agent du FBI sur le point de mourir lui remet une vidéo qui renferme en fait certains secrets gouvernementaux à ne pas laisser traîner à portée d'espions étrangers évidemment très méchants. L'enfant invente alors un personnage fictif nommé Jack Flash, symbolisant à la fois le héros qu'il voudrait devenir et le père idéalisé dont il rêve.

LES CLOCHES D'AUTOMNE

OSSENNYE KOLAKOLA. 1980. RÉAL.: VLADIMIR GORIKKER. SCÉN.: ALEXANDRE VOLODINE, D'APRÈS LE CONTE D'ALEXANDRE POUCHKINE. INT.: ALEXANDRE KIRILLOW, VLADIMIR VIKHROV, IRINA ALFEROVA, LIOUDMILA DREBNEVA, LIOUBOVA TCHIRKOVA. PROD.: STUDIOS GORKI. DISTR.: LES FILMS COSMOS. URSS.

Un conte chanté et dansé, tandis qu'une voix off nous commente de manière assez stoïque la progression du récit. À la source, se trouve une nouvelle d'Alexandre Pouchkine (*Ossennye Kolakola*, et il ne s'agit pas d'un message subliminal !), même si le public reconnaît dès les premières images le thème de *Blanche-Neige* revisité façon cinéma soviétique. La différence la plus notable concerne l'absence des sept nains, remplacés tout de même par sept preux chevaliers. L'image est belle, les décors, les danses et les costumes somptueux, et sur le plan formel, l'œuvre séduit malgré ses lenteurs un tantinet crispantes. Alexandre Pouchkine devait inspirer des scénaristes : **Rouslan et Ludmila**, **La Dame de pique**... mais aussi divers compositeurs (Moussorgsky notamment, pour l'adaptation à l'opéra de son *Boris Godounov*).

LES CLOCHES DE L'ENFER

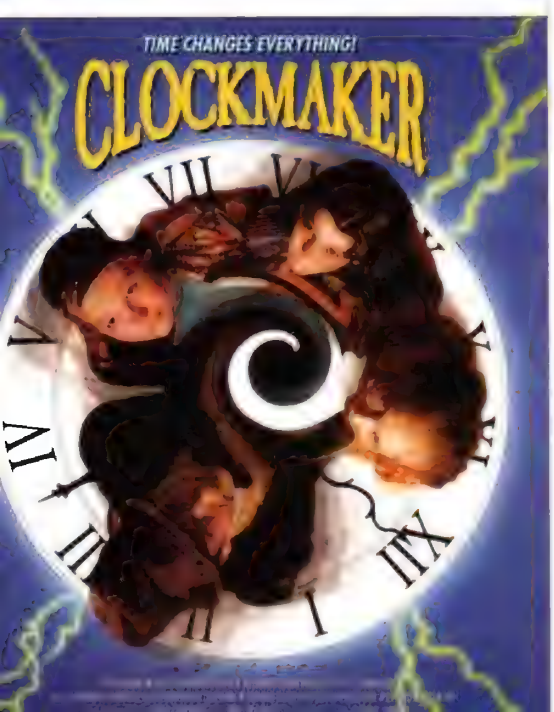
CAMPANA DEL INFERNIO. VID.: **LA CLOCHE DE L'ENFER.** RÉAL.: CLAUDIO GUERIN HILL. SCÉN.: SANTIAGO MONCADA. INT.: RENAUD VERLEY, VIVECA LANDFORDS, CHRISTINE BETZNER, ALFREDO MAYO, ERASMO PASCUAL, MARIBEL MARTIN. PROD.: CLAUDIO GUERIN HILL, HESPER A, FILMS DE LA BOÉTIE. DISTR.: LES FILMS LA BOÉTIE. ESPAGNE/FRANCE.

Curieux mélange des genres, ce titre espagnol explore le fantastique, le giallo, l'érotisme, l'étude psychanalytique et le suspense style « captation d'héritage » avec un sens de l'ambiguïté qui fait les belles histoires. Le héros sort d'un établissement psychiatrique pour rejoindre sa tante et ses trois jolies cousines, tandis qu'un juge doit décider si sa santé mentale va lui permettre de rentrer en possession de l'héritage de sa mère. Évidemment, les ennuis commencent aussitôt. Film pas toujours logique, mais c'est pour la bonne cause, et avec une certaine audace pour l'époque (l'utilisation de la cloche de l'église à des fins criminelles surprend en effet, surtout dans une production espagnole). Malade sur le tournage, Claudio Guerin Hill s'éteint bientôt pour laisser la place à Juan Antonio Bardem, décédé lui-même en 2003.

CLOCKMAKER

1998. RÉAL.: CHRISTOPHER RÉMY. SCÉN.: BENJAMIN CARR. INT.: ANTHONY MEDWETZ, ZACHARY MCLEMORE, KATIE JOHNSTON, DAISY NYSTUL, TOM CULAGER, PIERRINO MASCARINO. PROD.: VLAD PAUNESCU, CHRISTOPHER LANDRY, KUSHNER-LOCKE COMPANY. USA.

Vlad Paunescu, ex-associé de la Full Moon, tente de rajeunir s'il en était besoin le thème gratifiant de **Retour vers le futur.** Un quarteron de kids délurés trouve en effet chez un vieil horloger le moyen de remonter le temps. L'un d'eux abandonne un mini-ordinateur qui, lâché comme ça en plein 19ème siècle, risquerait de bouleverser le passé et d'agir sur le futur. Ses amis tentent de le rejoindre pour ainsi remettre les pendules à l'heure (... place !). Comme au bon vieux temps des **Subspecies**, le tournage fonctionne à l'économie du côté de Bucarest, avec quelques artistes locaux tels que Petre Motaru, Isabela Neamptu, ou encore Constantin Barbulescu.



LE CLONE

1998. RÉAL. ET SCÉN.: FABIO CONVERSI. INT.: ELIE SEMOUN, DIEUDONNÉ, PIERRE VERNIER, AXELLE ABADIE, ZINEDINE SOUALEM, AURÉLIE REMACLE, DOMINIQUE FARRUGIA, BERNARD LE COQ, JEAN-MARIE BIGARD. PROD.: OLIVIER GARNIER, DOMINIQUE FARRUGIA, RIGOLO FILMS. DISTR.: POLYGRAM FILM DISTRIBUTION. FRANCE.

Elie Semoun interprète l'informaticien qui s'invente un double virtuel afin de vaincre sa timidité maladive. Hélas, ce double s'échappe et investit un receveur involontaire (Dieudonné) de manière à mieux découvrir le monde réel. L'argument en vaut un autre, même s'il nous rappelle certains titres, mais Fabio Conversi semble s'arrêter en chemin, victime de ce scénario prétexte à une variation de sketches pour la plupart assez sinistres. Produit par Dominique Farrugia, sous la bannière Rigolo Films, il était permis d'en attendre davantage.

THE CLONE MASTER

1978. RÉAL.: DON MEDFORD. TV. SCÉN.: JOHN D. F. BLACK. INT.: ART HINDLE, RALPH BELLAM, ED LAUTER, BETTY LOU ROBINSON, ROBYN DOUGLASS, ROBERT KARNES. PROD.: MEL FERBER, PARAMOUNT (NBC). USA

Deux biochimistes travaillent sur un projet de clonage humain, secrètement financé par le gouvernement américain. En fait, leurs travaux prennent de l'avance tout aussi secrètement, puisque déjà treize clones d'un des savants séjournent au laboratoire, tous pourvus du même cerveau que leur modèle, et certains persuadés d'être le vrai original. Tandis qu'un troisième larron, parfait malhonnête, rêve de les vendre au plus offrant, les doublures se révoltent et détruisent les plans nécessaires à leur duplication. Prévu pour être le pilote d'une nouvelle série pour NBC, ***The Clone Master*** resta hélas unique. Pas fort, pour des faiseurs de clones...

CLONED

1997. RÉAL.: DOUGLAS BARR. TV. SCÉN.: CARMEN CULVER ET DAVID TAYLOR D'APRÈS CARMEN CULVER ET PERRI KLASS. INT.: BRADLEY WHITFORD, ALAN ROSENBERG, SCOTT PAULIN, ELIZABETH PERKINS, TINA LIFFORD, CHILTON CRANE, ENRICO COLANTONI. PROD.: ROBIN FORMAN, NBC STUDIOS, SID FEDERS PRODUCTIONS, SPRING CREEK PRODUCTIONS. USA.

En l'an de grâce 2008, une jeune femme découvre dans le laboratoire où elle travaille l'existence de plusieurs clones de son fils de huit ans décédé l'année précédente. Ses investigations vont la conduire à un certain projet, nommé Baby 2000, fournissant à qui veut y mettre le prix des organes prélevés sur clones, quand il ne s'agit pas du spécimen tout entier alors vendu auprès de ménages stériles. Une re-lecture moderne et télévisée du classique **Morts suspectes** (**Coma**) de Michael Crichton, lui-même basé sur le livre de Robin Cook.

THE CLONES

1974. RÉAL.: PAUL HUNT, LAMAR CARD. SCÉN.: STEVE FISHER. INT.: MICHAEL GREENE, OTIS YOUNG, SUSAN HUNT GREGORY SIERRA, STANLEY ADAMS, ALEX NICOL, BRUCE BENNETT. PROD.: PAUL HUNT, HUNT-CARD PRODUCTIONS. USA.

Un chercheur subit à son insu une duplication de sa personne et se retrouve face à son double en rentrant chez lui, l'usurpateur étant confortablement installé auprès de sa fiancée ! L'histoire démarre assez fort et l'action ne faiblit jamais, le héros et son double étant obligés de combattre ensemble pour échapper aux hommes de la CIA et aux scientifiques. Après une course-poursuite où le double et la fiancée périssent, le héros abat le savant responsable de ses malheurs, puis... tombe sous les coups du double de sa victime, dupliqué lui aussi. Malgré cet argument limite farfelu, le film tient la route et maintient le suspense. Découvert au Marché du Film de Cannes en 74, il fit les beaux soirs de quelques festivals spécialisés.

THE CLONING OF JOANNA MAY

1991. RÉAL.: PHILIP SAVILLE. TV. SCÉN.: TED WHITEHEAD, D'APRÈS UNE HISTOIRE DE FAY WELDON. INT.: BRIAN COX, PATRICIA HODGE, EMMA HARDY, BILLIE WHITELAW, OLIVER FORD DAVIES. PROD.: SALLY HEAD, GRANADA-TV. USA.

Dans un futur proche, un patron d'industrie nucléaire pense à cloner son épouse l'ayant abandonné, ce qui aboutit à la création de trois copies fidèles de la jeune femme. Comme prévu, la situation dégénère, d'autant que la fugitive revient à la maison et y découvre ses rivales. Téléfilm britannique de 180 minutes, où la science-fiction sert de prétexte à une comédie de mœurs basée sur les rapports de force entre époux. D'après le roman homonyme de Fay Weldon, qui avait déjà inspiré la réalisatrice Susan Seidelman avec son livre corrosif *The Live and Loves of a She-Devil*, devenu au cinéma **She-Devil**.

THE CLONING OF MORELLA

1997. RÉAL.: JAMES DUDELSON. SCÉN.: ANA CLAVELL, D'APRÈS EDGAR ALLAN POE. INT.: NICHOLAS GUEST, ROBERT LIPTON, DAVID KIRKWOOD, KHRYSTYNE HAJE, DARLENE VOGEL, LISA DARR, LOU RAWLS. PROD.: JAMES DUDELSON, TAURUS ENTERTAINMENT. USA.

Ce titre utilise pêle-mêle situations et personnages des contes d'Edgar Poe pour les mélanger un peu au hasard. Ainsi Dupin, ancêtre des Hercule Poirot et Sherlock Holmes (et qui apparaît dans *La Lettre volée* et *Double assassinat dans la rue Morgue*), devient ici un psychologue chargé d'affaires criminelles. La Morella en question revit après sa mort grâce au scientifique qui implante un embryon de celle-ci dans le corps de son épouse. Naît ainsi Sarah, qui en grandissant devient l'exacte réplique de Morella. C'est du moins ce que prétend le savant généticien, seul survivant d'une explosion dans son laboratoire.

Le Convoi de la peur

À l'instar de La Porte du paradis de Michael Cimino, Le Convoi de la peur, film maudit par excellence, reste l'une des œuvres les plus sous-estimées et méconnues de l'histoire du cinéma. D'une âpreté et d'un radicalisme à toute épreuve, le film de Friedkin mérite une réhabilitation d'urgence tant sa fureur visuelle reste sans égale dans le paysage du film d'aventure moderne.

Ci-dessus :
Kassem (Amidou) guide le premier camion du convoi pour traverser le pont suspendu : LA scène d'anthologie du film.

Page de droite, de haut en bas et de gauche à droite : Kassem, Scanlon (Roy Scheider) et Manzon (Bruno Cremer) font le point avant de s'embarquer dans leur équipée sauvage.

Kassem aide les employés de la compagnie à transporter l'objet de toutes les peurs : le chargement de nitroglycérine.

Scanlon, un homme en fuite qui n'a plus rien à perdre.

1973. Alors que le public se remet à peine de la déferlante **French Connection, L'Exorciste**, la nouvelle pièce maîtresse de William Friedkin, triomphe à travers le monde. Un coup d'éclat fumant qui permet au jeune cinéaste d'être intronisé parmi les hommes les plus puissants d'Hollywood. Friedkin a dès lors gagné les faveurs des gros studios qui s'engagent à le suivre dans ses projets les plus fous. Parmi ses envies, la possibilité de faire un film d'aventure à grand spectacle s'impose avec force. Gardant en mémoire les exploits cinématographiques de John Huston avec **Le Trésor de la Sierra Madre** et d'Henri-Georges Clouzot avec **Le Salaire de la peur** (ses deux références en la matière), Friedkin souhaite placer la barre encore plus haut que ses prédécesseurs. Il veut livrer le morceau de bravoure ultime de sa carrière, celui qui lui ouvrira les portes du panthéon où trônent ses cinéastes fétiches, lui assurant ainsi une place conséquente dans l'histoire du cinéma. Un objectif que Friedkin considère réalisable, guidé par une ambition arrogante et conforté par son statut incontestable de génie à Hollywood. Il ne lui reste plus qu'à trouver l'angle idéal pour combler ses désirs de cinéaste, sans toutefois rompre avec ses obsessions d'auteur. Car Friedkin n'est pas un cinéaste hollywoodien au sens noble du terme. C'est un franc-tireur attiré par les extrêmes, pour qui le cinéma est un art subversif destiné à provoquer des réactions épidermiques. Depuis **The Birthday Party** (une adaptation haute en couleurs d'une pièce d'Harold Pinter avec Robert Shaw), Friedkin n'a cessé d'illustrer sa fascination pour le thème de la perte d'identité et de l'influence d'un environnement néfaste sur la condition humaine, et ce, à travers des récits inscrits dans la réalité du quotidien. Une approche néo-réaliste à la mécanique perverse destinée à désacraliser les icônes d'un genre typé pour les plonger dans un monde aux dangers plus tangibles. À titre d'exemple, il ne serait pas du tout déplacé de voir **French Connection** comme une relecture néo-réaliste de *Sherlock Holmes* ! L'autre souhait de Friedkin, couplé à son désir de faire un film d'aventure, est de passer au crible l'icône du « tough guy » rendu célèbre par les écrits de moult romanciers et scénaristes tels que W.R.Burnett (**La Grande évasion**), Philip MacDonald (**Sahara**), A.I. Bezzerides (**Les Bas-fonds de Frisco**), Richard L. Breen (**La Police Fédérale enquête**) et Horace McCoy (**Un fauve en liberté**). Friedkin veut extraire cette figure mythique de son cadre quasi-artificiel pour la transposer dans un enfer à la teneur plus palpable, afin de lui donner une dimension humaine plus adaptée à sa sensibilité de conteur d'histoire. Un parti pris subtile qui permet de prendre conscience des dangers auxquels le héros sera confronté. Et c'est parce que **Le Salaire de la peur** d'Henri-Georges Clouzot est le film qui synthétise à merveille tous ces éléments, que Friedkin décide d'en entreprendre une relecture, en prenant pour base principale le livre de Georges Arnaud.

HÉRITAGE ET DÉFI

Le Salaire de la Peur d'Henri-Georges Clouzot avait laissé sans voix William Friedkin qui le labellise : *« Chef-d'œuvre d'action et de suspense. »*. Mais à la lecture du roman de Georges Arnaud, Friedkin se rend compte du peu de points communs qu'il entretient avec le film de Clouzot. Ce qui était au départ un récit dressant une apologie sans détour du risque salarié, doublé d'un virulent pamphlet à l'égard de l'impérialisme américain, a été taillé à la serpe par Clouzot afin d'en extirper un film d'aventure efficace destiné à magnifier la stature svelte d'Yves Montand. D'ailleurs, Arnaud avait déclaré haut et fort son mécontentement à l'encontre de Clouzot lorsque **Le Salaire de**

la peur fut projeté au Festival de Cannes en 1953, et il est clair qu'on ne peut contester la sous-exploitation du roman si on le compare avec le film du même nom. Friedkin, conscient de cet état de fait, cherchera à rectifier le tir en proposant une version plus fidèle aux écrits de Georges Arnaud et par conséquent, livrera un film différent de son modèle initial, rendant ainsi inappropriée la qualification de « remake ».

Georges Arnaud étant indisponible (voir encadré), Friedkin reçoit tout de même la bénédiction de Clouzot en personne pour s'atteler à sa relecture du *Salaire de la peur*. Il se met dès lors en quête de scénaristes qui pourront l'aider dans cette tâche ardue. William Peter Blatty est le premier à être contacté. Mais ce dernier, amer depuis sa précédente collaboration avec Friedkin sur **L'Exorciste**, préfère passer la main. Parmi les autres postulants, Alexander Jacobs (**Le Point de non-retour**) et William Hjortsberg (**Angel Heart**) sont remerciés successivement par Friedkin après la lecture de premiers jets jugés peu convaincants. Friedkin accumule les déceptions et ne trouve toujours pas son homme. Il veut un aventurier qui, comme Arnaud, ait vécu au bord du gouffre. Au détour d'une conversation avec Bud Smith, son monteur attitré, Friedkin contacte Walon Green, un documentariste qui fit ses classes chez WGN, la même compagnie de documentaires dont est issue le réalisateur de **French Connection**. Green a, en partie, le profil de l'emploi requis par Friedkin. D'après Smith, Green a passé un temps considérable dans les coins les plus dangereux d'Amérique Latine, à la fois comme correspondant pour le magazine National Geographic et comme travailleur social. Mais il est loin d'être un scénariste confirmé : crédité seulement à ce poste sur **La Horde sauvage**, Green s'était en fait limité à structurer et à donner corps aux idées apportées par Roy A. Snicker et Sam Peckinpah. Après un bref entretien, Friedkin commande tout de même un traitement à Walon Green en lui confiant le livre de Georges Arnaud. Mais la première version que Green remet à Friedkin est loin de combler les espérances de ce dernier, qui trouve le résultat bancal et obsolète. Par contre, Friedkin aime la tournure que Green donne à certaines situations, qui présentent les convoyeurs comme de teigneux baroudeurs à la destinée tragique, conscients que la mort est au bout du chemin, à l'instar de la bande de hors-la-loi menée par Pike Bishop dans le chef-d'œuvre de Peckinpah. Une dimension qui n'était qu'esquissée dans le roman de Georges Arnaud… Malgré ses réserves, Friedkin est convaincu que Green est l'homme de la situation, et considère son traitement comme une simple étape de travail. Les deux hommes redémarrent alors à zéro et couchent progressivement sur papier une version sauvage et bestiale du *Salaire de la peur*.

Le premier jet du scénario du **Convoi de la peur**, approuvé par Friedkin, voit le jour au bout de six mois de dur labeur. Une version qui, au final, diffère légèrement de son matériau de base. Outre la transposition contemporaine du récit, Walon Green et William Friedkin ont considérablement intensifié les enjeux dramatiques du **Salaire de la peur**. Contrairement au livre, **Le Convoi de la peur** expose les circonstances qui ont poussé les quatre personnages principaux à se retrouver indésirables dans leur pays d'origine. Pour ces scènes d'exposition, Friedkin et Green optent pour une certaine équité de traitement, ce qui empêche le spectateur d'évaluer à l'avance la probabilité de survie de chaque protagoniste. Un apport qui leur permet également d'enrichir les personnages créés par Georges Arnaud. Ainsi, Gérard Sturmer devient Jackie Scanlon, un chauffeur de première main affilié à la pègre irlandaise dont l'implication dans un hold-up raté lui vaut d'avoir sa tête mise à prix par la Cosa Nostra. L'Espagnol Bimba cède la place à Victor Manzon, un industriel français à la vénalité maladive dont la condamnation pour une grave fraude fiscale est imminente. L'Italien Luigi est remplacé par Kassem, un terroriste palestinien responsable d'une véritable hécatombe sur les territoires israéliens. Quant au Roumain Johnny Mikescu, il devient Nilo, un tueur à gages implacable dont les origines restent volontairement énigmatiques. Un travail de modification qui, malgré certaines libertés, reste très conforme à l'univers de Georges Arnaud. Mais le véritable tour de force du **Convoi de la peur** réside dans son traitement narratif, proche du cinéma expressionniste. Les dialogues sont ainsi réduits au strict minimum et seule l'action sert d'exposition. Un parti pris audacieux resté en suspens depuis le thriller **L'Espion** de Russell Rouse, avec Ray Milland, réalisé en 1952.

STARS AU CRIBLE

Fidèle à sa réputation, Friedkin désire tourner **Le Convoi de la peur** en décors naturels au milieu de la faune la plus hostile, ce qui implique un budget conséquent. Emballé par le contenu du scénario, Universal débloque les fonds nécessaires à la création du film (15 millions de dollars) et s'engage à couvrir les éventuels dépassements de budget en s'associant à la Paramount. Dès lors, il ne reste plus à Friedkin qu'à s'entourer du casting idéal pour un film de cet acabit. Steve McQueen, le premier contacté pour le rôle de Scanlon, considère le scénario de Walon Green comme le meilleur qu'il ait lu de toute sa carrière. Seulement, sa situation maritale avec Ali McGraw ne lui permet pas de tourner dans les conditions précaires souhaitées par Friedkin. McQueen est donc écarté du projet (1), et c'est au tour de Clint Eastwood de se déclarer intéressé par le rôle principal. Mais là encore, Eastwood accepte de faire le film à condition qu'il soit tourné

RÉSUMÉ :
Sous le paysage sauvage et malsain de la République Dominicaine, quatre hommes, acculés par leur passé, appréhendent un quotidien sans avenir. Ce groupe de vagabonds est composé de l'Américain Jackie Scanlon (Roy Scheider), du Français Victor Manzon (Bruno Cremer), du Palestinien Kassem (Amidou) et du Mexicain Nilo (Francisco Rabal). Des hommes aux traits marqués ayant fuis leur pays respectif pour des raisons de sécurité. Lorsqu'un important puits de pétrole explose, le groupe se porte volontaire pour une mission suicide destinée à stopper l'incendie du forage convoyer un chargement de nitroglycérine à travers une jungle hostile et de dangereux cols de montagne, en échange d'une forte somme d'argent qui leur permettra de quitter cette existence misérable...

aux environs de la frontière américano-mexicaine. Friedkin refuse et apporte le scénario à Jack Nicholson, qui demande une somme d'argent astronomique. Le réalisateur conteste et ne trouve toujours personne capable de le suivre au bout de sa folie. En désespoir de cause, Friedkin opte pour Roy Scheider, qu'il a précédemment révélé dans **French Connection**. Pour le rôle de Manzon, « Hurricane Billy » veut Jean-Paul Belmondo ou Lino Ventura. Le premier décline l'invitation pour cause d'emploi du temps chargé, le second n'aime pas le scénario. C'est alors que Friedkin contacte Bruno Cremer, dont il avait apprécié la prestation de baroudeur tenace dans **La 317e section**. Ce dernier saisit l'occasion de tourner dans son premier film américain. Plus chanceux cette fois-ci, Friedkin réussit sans peine à engager le comédien maghrébin Amidou, son unique choix, pour le rôle de Kassem. Quant au personnage de Nilo, Friedkin espère engager Marcello Mastroianni. D'abord enchanté, le comédien italien se rétracte dès que le réalisateur lui déclare son envie de tourner en pleine jungle. Parmi les autres prétendants, seul Francisco Rabal accepte d'endosser la défroque du mystérieux liquidateur. Pour les seconds rôles, Friedkin porte son choix sur un vaste étendard de talents, où l'on retrouve de solides gueules du cinéma américain (Ramon Bieri, Joe Spinell, Gus Allegritti), des acteurs de théâtre confirmés (Peter Capell, Friedrich Ledeburg), des visages incontournables du cinéma français (Jean-Luc Bideau, Jacques François, André Falcon), et des gens de la rue aux occupations diverses, allant du flic de terrain (Randy Jurgensen) à de véritables figures du crime organisé new-yorkais (Frank Gio, Ray Dittrich, Gerald Murphy).

Sur cette page, de haut en bas :
Manzon n'arrive pas à oublier un passé qu'il a pourtant laissé derrière lui.

Nilo (Francisco Rabal), un tueur mystérieux qui n'hésite pas à sortir son flingue lorsque le convoi se heurte à un obstacle.

Scanlon à New York, au moment où il vient de commettre l'irréparable.

Dans un pays oublié de la civilisation et soumis aux règles d'une nature livrée à elle-même, le convoi s'ébranle pour un voyage désespéré.

VOYAGE AU BOUT DE L'ENFER

Initialement, les prises de vues principales du **Convoi de la peur** devaient se dérouler dans la région équatoriale. Mais à cause d'une guerre civile récente, Friedkin se rabat sur une contrée éloignée de la République Dominicaine. Le tournage peut alors commencer… et vire immédiatement au cauchemar ! Les hostilités démarrent lors d'une altercation entre Friedkin et le chef-opérateur Dick Bush. Le premier, souhaitant donner un aspect lugubre à son film, ordonne au second de commencer à tourner au crépuscule en usant d'éclairages naturels. Une difficulté technique pour Dick Bush qui essaye, tant bien que mal, de répondre aux attentes quasi-impossibles du cinéaste. Un choix qui en plus double le coût du tournage journalier ! À la fin de la première semaine de tournage, David Salven, le producteur exécutif, convoque Friedkin en lui présentant une note de frais hebdomadaire élevée. Mécontent de l'attitude de Salven, Friedkin le vire sur le champ et assume dès lors les fonctions de producteur avec l'appui des pontes d'Universal. Quelques jours après, un ouragan détruit les décors conçus par John Box (**Lawrence d'Arabie**). Pris à la gorge, Friedkin n'a pas d'autre choix que de les faire construire à nouveau. Coût de l'opération : 1 million de dollars ! Les conditions météorologiques ne s'arrangent guère et bloquent sur place l'équipe au grand complet pendant près d'une semaine. Les camions apportés par John Box, et approuvés par le chef-cascadeur Bud Ekins (**Bullitt**), ne plaisent pas à Friedkin, qui ordonne de nombreuses modifications à un tarif onéreux. Du fait d'une hygiène de vie désastreuse et au contact de virus tropicaux répandus dans la région, une partie de l'équipe, touchée par la malaria, doit être rapatriée d'urgence aux frais du cinéaste/producteur qui se voit également contraint de tourner en équipe réduite. La scène du pont suspendu prend la forme d'un chemin de croix. Ayant construit un pont mécanique (d'un million de dollars) au-dessus d'une rivière sauvage dans la jungle dominicaine, Friedkin voit le niveau de l'eau baisser jusqu'à un assèchement total, alors qu'il s'apprêtait à crier *« Action ! »*. Ce malheureux concours de circonstances le force à tourner la scène à Tuxtepec, au Mexique, et à signer un nouveau chèque d'1 million de dollars. Une fois sur place, l'histoire se répète : la rivière, réputée dangereuse par les habitants locaux, s'assèche progressivement jusqu'à atteindre un mètre de profondeur ! Mais Friedkin ne veut pas rendre les armes. Il commande d'impressionnants canons à eau pour remplir le lit de la rivière et créer aussi une pluie artificielle. En outre, il engage deux pilotes d'hélicoptère pour voler en rase-mottes au-dessus du pont afin de simuler un violent orage. Ces conditions provoquent de nombreux accidents durant les prises, lors desquelles Bud Ekins passe par-dessus le pont mécanique à plusieurs reprises et manque même de tuer plusieurs techniciens ! Au bout

GEORGES ARNAUD, LE BAROUDEUR

Écrit par Georges Arnaud (de son vrai nom Henri Girard) à la fin des années 40, *Le Salaire de la peur* est le récit quasi-autobiographique de la vie tumultueuse de son auteur. Condamné à tort pour le meurtre de son père, de sa tante et de son domestique, puis relaxé au terme d'un an et demi de prison, Arnaud s'exile en Amérique du Sud à la recherche d'une nouvelle vie. Il est alors âgé de 24 ans. Résidant au Guatemala, Arnaud multiplie les expériences professionnelles, et devient tour à tour chercheur d'or, barman, docker, géologue, spécialiste en explosifs, puis camionneur. Dans ces coins reclus, hors de toute civilisation, Arnaud fait la connaissance d'autres marginaux qui, comme lui, cherchent à fuir un monde qui les a condamnés : anciens tortionnaires nazis, figures notoires du grand banditisme, évadés de prison, policiers véreux, mercenaires, etc. Se retrouvant sans le sou et abandonné, Arnaud couche ses peines et ses tourments sur le papier, transcrivant ainsi son quotidien morose aux lendemains sans avenir. Au terme de cette fièvre créatrice, Arnaud accouche du *Salaire de la peur*, une œuvre d'une violence extrême dans laquelle l'auteur sonde les tréfonds de l'âme humaine en usant d'une verve que n'aurait pas reniée Victor Hugo. Lors de sa publication en 1950, *Le Salaire de la peur* se vend à des millions d'exemplaires. Il est même l'un des favoris du prix Goncourt, mais les membres du jury, offusqués par le parcours de Georges Arnaud, lui préfèreront *Les Jeux sauvages* de Paul Colin. Conscient du fort potentiel cinématographique de son œuvre, Arnaud en tire un scénario et le propose à Henri-Georges Clouzot, détenteur des droits pour le cinéma. Ce dernier rejette la version signée par l'auteur sans lui en faire part et adapte lui-même le roman en ne retenant que d'infimes éléments. Une chose qu'Arnaud n'apprendra que lors d'une visite sur le tournage du film en Camargue. Clouzot expliquera par la suite que le scénario signé par Arnaud était inadaptable en raison de son contenu jugé trop violent. La libre relecture de son œuvre par le cinéaste provoque l'amertume d'Arnaud, qui déclare après la vision du film : *« J'avais écrit un scénario et Clouzot l'a complètement changé. J'aurais pu faire jouer les clauses de mon contrat, qui me permettaient de faire respecter l'action et l'esprit de mon livre, mais je ne l'ai pas voulu ! D'abord par amitié pour Clouzot, ensuite parce que j'estime que le metteur en scène est le seul maître de son film. Or, je suis tout de même le premier à avoir raconté l'histoire. On a le droit de se servir du travail d'un autre mais à condition de le faire oublier. Et je ne crois pas que Clouzot y soit parvenu. »*. Blessé par cette expérience, Arnaud ne s'occupera plus de la gestion des droits cinématographiques de ses romans, dont il confie la responsabilité à son agent. Parallèlement à sa carrière de romancier, Arnaud épouse de nombreuses causes politiques et sociales, dont l'indépendance de l'Algérie, où il s'installe pendant près de 15 ans. Alors que William Friedkin souhaitait rencontrer Arnaud au sujet du **Convoi de la peur**, ce dernier a décliné l'invitation, trop occupé à lutter contre différentes injustices à travers le monde. Georges Arnaud mourut d'une crise cardiaque à Barcelone en 1987.

Ci-dessus :
Au centre, Manzon, Scanlon et Kassem : les trois fuyards sont en train de préparer le périple qui va changer leur vie.

de trois semaines de travail intensif, Friedkin boucle finalement cette scène historique. Plus tard, exténué par les exigences de Friedkin qui insiste pour tourner en éclairage naturel, Dick Bush abandonne le tournage et encourage l'équipe à faire de même. Il est aussitôt remplacé par le chef-opérateur de seconde équipe, John M. Stephens. Mais Friedkin, atteint à son tour de la malaria, doit suspendre le tournage pendant une semaine. De retour sur le front mexicain, il doit à présent filmer la violente émeute qui oppose les troupes gouvernementales aux villageois excédés par les conditions de travail de la raffinerie de pétrole. Une scène que Friedkin met en place en déclarant aux figurants locaux : *« Je veux tourner cette scène avec vous car le gouvernement m'a fait savoir que vous n'aviez pas les couilles nécessaires pour vous imposer. Prouvez-lui le contraire ! »*. Le déchaînement de violence qui s'en suivit a dû être maîtrisé par la garde nationale ! Autre moment de tension : le tournage de la scène où Scanlon et Nilo sont abordés dans un col de montagne par un groupe de guérilleros. Le leader du groupe, joué par un véritable narcotrafiquant, fut démasqué sur le plateau par un policier infiltré sur le tournage sous l'identité d'un machiniste. Contraint de négocier un sursis pour son acteur, Friedkin tourna le dernier plan de la scène encerclé par une troupe de « federales » armés jusqu'aux dents ! Huit mois après sa mise en chantier, le tournage calamiteux du **Convoi de la peur** s'achève avec un budget finalement évalué à 21 600 000 dollars. Un record pour l'époque !

ACCOMPLISSEMENT ET ÉCHEC

À la vision du film, force est de constater que Friedkin a tenu son pari : **Le Convoi de la peur** est sans conteste l'œuvre la plus palpitante projetée sur grand écran. Un film d'une richesse visuelle et dramatique jusqu'ici inégalée. La comparaison avec la version de 1953 est inévitable, mais là où le film de Clouzot se pose en voyage au pays de la peur, le film de William Friedkin s'érige en tragédie humaine, dont la sauvagerie évoque les contes aztèques où les sacrifices humains doivent apaiser la colère divine. Une vision soutenue par une mise en scène inspirée, Friedkin repoussant les limites du film d'aventure jusqu'à une abstraction totale, pour aboutir à un résultat inédit, proche du film expérimental. Ici, chaque élément dramatique, visuel et sonore est poussé à son paroxysme, ce qui contribue à faire du **Convoi de la peur** une expérience sensitive foudroyante. Le film est également ponctué par une réflexion profonde sur l'ironie du destin, un thème que Friedkin obscurcit volontairement en omettant toute notion de rédemption. Mais bien au-delà de ces revendications spirituelles, **Le Convoi de la peur** reste avant tout un film d'action musclé, aux séquences anthologiques comme celle de la traversé d'un pont dévasté, dont l'intensité surpasse aisément la poursuite en voiture de **French Connection**. Friedkin, lui-même extatique à la vision de son propre film, est persuadé d'avoir livré l'œuvre de sa vie et reste convaincu que le public se montrera tout aussi enthousiaste qu'avec **L'Exorciste**. **Le Convoi de la peur** sort donc le 24 juin 1977 dans l'indifférence générale, alors que **La Guerre des étoiles** triomphe sur grand écran. Un échec cuisant dû en grande partie à son titre, **Sorcerer** (sorcier), rallié à l'argument marketing suivant : *« Par le réalisateur de* **L'Exorciste**. ». S'attendant à un film d'horreur viscéral sur les dessous de la sorcellerie, le public se sent berné et boude en masse **Le Convoi de la peur** lors de sa deuxième semaine d'exploitation. La plupart des critiques furent tout aussi sévères. L'un d'eux, particulièrement féroce, désigna l'œuvre de William Friedkin comme étant *« le remake que personne n'a demandé… »*. Lorsqu'il fut retiré de l'affiche, **Le Convoi de la peur** avait rapporté moins de 9 millions de dollars à travers le monde. Blessé par ces résultats, Friedkin descend honteusement de son piédestal, les poings serrés et la tête basse, sifflé par les mêmes personnes qui l'avaient précédemment acclamées. Jusqu'au jour d'aujourd'hui, Friedkin ne s'est toujours pas remis de cette triste expérience : *« L'échec du* **Convoi de la peur** *fut tout aussi douloureux que la perte d'un de mes proches. J'ai perdu la chose la plus importante pour un cinéaste : l'appui d'un public que j'avais conquis avec mes deux précédents films. »*. Malgré cette déception commerciale, **Le Convoi de la peur** a fait sensation auprès de personnalités telles que Sam Peckinpah, Lee Marvin, Samuel Fuller, Richard Brooks ou encore Robert Wise qui le considèrent tous comme le plus grand film d'aventure américain depuis **Le Trésor de la Sierra Madre**. Malheureusement, Clouzot est mort avant d'avoir vu le film et Georges Arnaud n'a jamais donné son avis sur l'œuvre de Friedkin… Mais il y a fort à parier qu'ils seraient fiers d'être à l'origine d'un tel morceau de bravoure !

Fathi BEDDIAR

(1) : Au terme d'une violente négociation, Friedkin envoya littéralement McQueen se faire foutre, lorsque ce dernier lui demanda s'il pouvait obtenir un poste de productrice associée pour Ali McGraw. Une proposition que Friedkin regrette de ne pas avoir accepté

SORCERER. USA. 1977. RÉAL.: WILLIAM FRIEDKIN. SCÉN.: WALON GREEN D'APRÈS LE ROMAN DE GEORGES ARNAUD. DIR. PHOT.: DICK BUSH, JOHN M. STEPHENS. MUS.: TANGERINE DREAM. PROD.: WILLIAM FRIEDKIN POUR UNIVERSAL PICTURES ET PARAMOUNT PICTURES. INT.: ROY SCHEIDER, AMIDOU, BRUNO CREMER, FRANCISCO RABAL, RANDY JURGENSEN, JEAN-LUC BIDEAU, JOE SPINELL… DUR.: 2H01. SORTIE FRANCE LE 15 NOVEMBRE 1978.

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

■ Vends véritables photos du festivals TV de Monté-Carlo *(Non ?!! Des vrais ? Ouuaaah mortelle l'exclu !)*. Lorenzo Lamas, Jack Wagner, Victoria Pratt, Chris Nath, etc. Vends épisodes de ***Dynastie*** et ***Xéna la guerrière***, et aussi fiches sur les séries : ***Xéna, Friends, Ma sorcière bien-aimée*** et Shannon Doherty *(C'est une série ça ? Non parce que déjà qu'il faut se la farcir à l'écran, si en plus ils font une série sur sa vie…)*. Merci de joindre un timbre pour la réponse. Anthony Brémaud, 361 rue des Caves, Bagneux, 79290 Argenton - L'église.

■ Vends 400 scénarios, 340 affiches belges, 260 affiches françaises, 200 affiches italiennes, dans tous les genres (plutôt série B) : western, peplum, policier, genre, karaté. Recherche affiches toute nationalités westerns spaghettis. Ledanois Maurice, 13 cité des Landes, 50480 Chef Du Pont.

■ Achète VHS en version française de bonne qualité, commercialisées ou enregistrées, des **Gladiateurs de l'an 3000/Deathsport** avec David Carradine et de **Bloodfist** avec Don « The Dragon » Wilson. Téléphoner à Marc au 01 41 57 04 37.

■ Rech. vidéos originales ou enregistrées de la série *V*. Jovet Franck, 162 rue de Picpus, Bât 3, 75012 Paris. Réponse assurée. Merci.

■ Vends intégrale de la 2e saison d'***Urgences*** en DVD zone 1, VOST, 40 €, frais de port compris. Romain Leclercq, 282 rue Saint-Jacques, 75005 Paris.

■ VDS DVD zone 1 et zone 2, 10 et 15 €. 400 affiches ciné de 1969 à 1995, lot ou détail, jeux photos, revues : Première, Starfix, Mad Movies, E.F., CinéNews, Impacts, H-Séries, Studio, Clapmag, DVD Vision + BD comics (Lucas Film). Liste contre 4 timbres à Mr Patrick Desayes, 6 rue de la Pochette, 93000 Bobigny, Tél. : 06 68 37 00 68. Merci d'avance.

■ Vends en VHS **Season of the Witch** (1972, George A. Romero), **La Nuit des Sangsues** (1987, Fred Dekker), **Apocalypse dans l'océan rouge** (1984, Bava), **Creepshow 2** (1987, Romero), **L'Enfer est à lui** (1949, avec James Cagney), **La Revanche de Freddy** (1985, Jack Shodler) et quelques autres dont **Fessées intimes** (X, René Chateau avec Olinka) 6 € pièce. Écrire à Rémy Delpodio, 20 rue Croix de Regniers, 13004 Marseille.

■ Vends nombreuses VHS tous genres des années 60, 70 et 80 ainsi que des films très récents voire même inédits. Prix raisonnable. Tél. dès 17 h au 04 50 38 52 48 ou écrivez-moi. Douilliers Patrick, 50 rue Chavret, 74100 Annemasse

■ Vds DVD + VHS originales : (**Légion, Shark Paradise, Maniac Trasher, Robocop, L'Ultime vengeance**, etc.) + Affiches : **Le Retour des morts-vivants 2, Lake Placid**. Liste contre 1 timbre. Rech DVD VF ou VO : **Leeches, Creepies, Arachnia, Mégalodon, Daybreak : le métro de la mort, Priorité absolue, Sécurité maximum, Stingers, Bugs, Deep Blood**. Morel William, le village, 01400 Chanoz Chatenay.

■ Je vends collections Ciné-Télé-Revue (par année ou au détail) années : 1976-77-81-82-86-88-89-90. Je recherche aussi VHS : **Le Bâtard, Le Conseiller, Sella d'Argento, Corléone**. Karim-Pierre Bachelar, 12 rue du Vélodrome, 1205 Genève (Suisse). Tél. : 0041 22 321 24 04.

■ Vends en VHS (copies) de très nombreux films d'horreur, fantastique dont raretés. Liste et info sur demande contre un timbre. Mr Virgil Metard, cité du Chaintreau, bât F, n°67, 85290 Mortagne-sur-Sèvre.

■ Échange DVD **Battle Royale 2, Deux sœurs, L'Hirondelle d'or, Infernal Affairs 1, 2** et **3**, plus de 40 DVD H.K. contre jeux PS One **Silent Hill, Resident Evil 1** et **2, Dino Crisis, X-Men Mutant Academy, Techus**. Tél. : 02 38 33 15 64.

■ Dépêchez-vous, il me reste encore 700 K7 à moins de 3 € + 50 DVD à moins de 5 €. Liste sur demande à Jean-Pierre Duhayon, 10 Square du Pont de Sèvres, 92100 Boulogne. *(allez les gars, mobilisez-vous, Jean-Pierre a besoin de pépètes !)*

■ Vds **Evil Dead 2** Ash « Hail to the king » T. Shirt 20 € + **Intruder** avec Sam Raimi VHS en VO 10 €. Laurent : 03 89 23 03 44

■ Ch. en VHS ou DVD **Malabinba** (Bianchi), **Blue Movie** (Alberto Cavallone), **La Bella e la Bestia** (Luigi Russo), **Nudist Colony of the Dead** (Mark Piro) *(c'est marrant ce titre de film parce que c'est exactement le nom du camp de vacances que fréquente Bordas chaque été…)*, **Invible Maniac** (Rif Coogan) + Correspondante tout âge fan de William Friedkin et ciné Z (gothique bienvenue). Mr Birker Jérôme, 3 rue Chapsal 94340, Joinville le Pont.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

Damien Granger vient d'ouvrir un hammam au 6 de la rue Rodier et, comme vous pouvez le voir, ça marche du tonnerre de Dieu ! Donc, avis aux lecteurs et aux lectrices (surtout les lectrices en fait) : ceux qui veulent se délasser dans une ambiance cool et parfumée sont invités à nous rendre visite dans notre magnifique local…

Dans le n°167, il fallait reconnaître **Squale** (1989) de Joe d'Amato. Bravo à Etienne Michoudet, d'autant plus qu'il est le seul gagnant.

LES HORS-SÉRIES MAD MOVIES

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante : **D.I.P., MAD MOVIES HORS SÉRIE** 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____

Pays _____

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Oui, je commande

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°2 PETER JACKSON**

Prix unitaire pour l'Europe : 8 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 10 € (frais de port compris)*

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE CINÉMAS D'ASIE**

Prix unitaire pour l'Europe : 9,50 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 11,50 € (frais de port compris)*

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

KONAMI
SILENT HILL4
THE ROOM
Une toute nouvelle histoire de la série époustouflante,
incroyable et dérangée par l'excellence !
WWW.KONAMI-EUROPE.COM
PC DVD ROM
PlayStation 2

MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE

D'APRÈS UNE HISTOIRE VRAIE

«CE FILM FOUT VRAIMENT LA TROUILLE»
TOBE HOOPER... réalisateur de l'original !

«ENCORE PLUS TERRIFIANT QUE L'ORIGINAL»
L'ECRAN FANTASTIQUE

«UNE VRAIE RÉUSSITE»
MAD MOVIES

LE 7 OCTOBRE 2004

DIGITAL dts SOUND

UNE ÉDITION 2 DVD
AVEC 8 CARTES COLLECTOR

DOLBY DIGITAL

- LE FILM en VF et VOST 5.1 DOLBY DIGITAL EX
- LES SOUS-TITRES français
- LES CHAPITRES
- 3 COMMENTAIRES AUDIO (vost) avec plus de 17 intervenants !
- "LES COULISSES D'UN MASSACRE" : de la préparation du film jusqu'à la sortie en salles (76'/ vost)
- "ED GEIN : LA GOULE DE PLAINFIELD" : un documentaire sur le célèbre serial-killer (24' / v
- LES SCÈNES (DÉ)COUPÉES : accompagnées d'un documentaire (23'/ vost)
- LE DÉBUT et LA FIN ALTERNATIVES (vost)
- LES AUDITIONS des acteurs (8' / vost)
- LES SPOTS TV (vost)
- LE VIDÉO-CLIP (vo)
- LE TEASER du film par le producteur Michael Bay (vost)
- LA BANDE-ANNONCE du film (vf / vost)
- LES GALERIES DE DESSINS des décors de la maison Hewitt et du visage de "Leatherface"

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

METROPOLITAN FILM & VIDEO

NEXT

LYCOS.fr

FOCUS FILMS

TF1 VIDEO

Europe 2

ALIEN VS. PREDATOR ★ INTERVIEW CARRIÈRE PAUL NASCHY

MAD MOVIES

PLUS FORT DU CINÉMA

DOSSIER

SPÉCIAL
HALLOWEEN
0 FILMS D'HORREUR
U PLUS TERRIFIANT
U PLUS MARRANT

PREVIEWS
OTTWEILER
INOCROC
HAUN OF THE DEAD
ITE ME !
TRE VOLTI DEL TERRORE

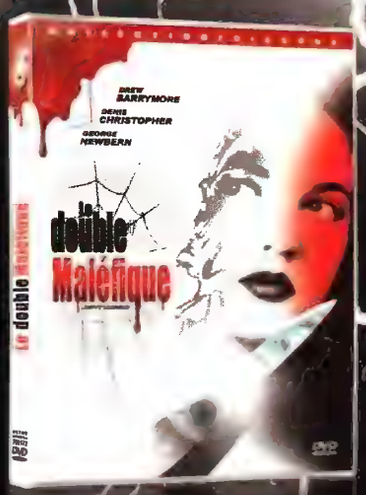
LA FAMILLE S'AGRANDIT

SEED OF CHUCKY

UNIS POUR LE MEURTRE EN SÉRIE

M 02016 - 168 - F: 4,30 €

COLLECTION



DREW
BARRYMORE
DENIS
CHRISTOPHER
GEORGE
NEWBERN

Lorsque le frère de Holly est poignardé, Patrick la soupçonne d'avoir un Doppelganger : un double maléfique...

TERRY
O'QUINN
JILL
SCHOELEN
SHELLEY
HACK

Jerry Blake obsédé par la perfection, assassine toute sa famille pour pouvoir en fonder une autre, parfaite cette fois-ci, dans une autre ville...

TERRY
O'QUINN
MEG
FOSTER
CAROLINE
WILLIAMS

Après s'être échappé de l'asile, Jerry Blake devient conseiller matrimonial et séduit Carol, afin de réaliser son rêve : une famille parfaite.

JACK
PALANCE
TED
DANSON
MARY
STEENBURGEN

James à des pouvoirs paranormaux, dont il se sert afin d'élucider des enquêtes : Il devient le lien entre les vivants et les morts...

FRISSONS

RETROUVEZ VOS PLUS GRANDS FRISSONS EN DVD POUR HALLOWEEN

12,99 € LE DVD

LANCE **HENRIKSEN**
BRION **JAMES**
RITA **TAGGART**

Klaus Jenke est revient de parmi les morts, pour hanter la maison du policier Lucas Mc Carthy. L'enfer est à sa porte...

SARAH **PATTERSON**
ANGELA **LANSBURY**
DAVID **WARNER**

Les rêves de Rosaleen, jeune fille fantasque, sont peuplés d'images irréelles et de loups féroces...

GARY **BUSEY**
JEFF **MANZANARES**
KAREN **BAILEY**

Micah Tomes est sur la piste d'un tueur en série, qu'il pense être Nat, un mercenaire devenu vampire...

DISPONIBLES EN DVD LE 20 OCTOBRE 2004

G.C.T.H.V DISTRIBUTION

DVD VIDEO

SACHONS DIRE NON !

Amis du Bis, bonjour. Ce mois-ci, on va pousser un bon coup de gueule et on espère vivement que vous allez nous suivre. Ce coup de gueule concerne les direct-to-DVD, ces séries B et Z aux affiches attrayantes et amusantes dont on vous parle chaque mois dans les Notules Lunaires et que vous êtes nombreux à vouloir découvrir. Des films qui n'ont aucun droit d'asile dans les salles de cinéma et qu'il est également de plus en plus difficile de se procurer dans les vidéo-clubs. Pourquoi ? Tout simplement parce que les indépendants disparaissent petit à petit pour laisser leur place à une nouvelle chaîne (devanture bleue et jaune) qui détient le monopole et refuse désormais systématiquement ce genre de films. Difficile donc, aujourd'hui, de louer **Slashers, Leeches** ou encore **Projet Viper**. Pour ce fast-food de la location, mieux vaut commander 12 pièces de **Spider-Man** qu'un seul inédit. *« Pourquoi pas ?... »* diront certains. Mais le problème est que leur hégémonie y est également pour beaucoup dans la disparition des vidéo-clubs indépendants. Pour les petits distributeurs, il ne reste donc plus qu'une seule solution afin de survivre : sortir ses produits directement à la vente, en kiosques ou dans les supermarchés, à des prix vraiment modiques (voir rubrique DVD page 88). Mais attention, il y a anguille sous roche. Devant la profusion de titres, il devient parfois difficile de s'y retrouver. Surtout que certains éditeurs peu scrupuleux brouillent les pistes et n'hésitent pas à balancer des films qu'ils ne possèdent pas, dissimulés sous de fausses jaquettes ! Des éditeurs qui se sont réfugiés en Belgique pour, justement, échapper à la justice. Intégral Vidéo par exemple (Initial Vidéo à l'époque de la VHS), possède le plus grand stock de DVD pirates au monde. DVD que vous trouverez dans toutes les solderies, entre 3 et 5 euros, et, comble de la provocation, parfois aux côtés des éditions officielles. C'est le cas pour **Class of 1999, Maniac Cop 1** et **2, Galaxina**, la série des **Shadowchaser, The Exterminator** ou encore l'intégralité de notre collection « *Le Meilleur des B' Movies* ». Il leur suffit d'acheter le magazine et ça leur fait le master à 9,90 euros ! L'opération est alors immédiatement rentable, surtout que la duplication se fait de façon totalement amateur, au fond d'une cave. Et vous vous retrouvez avec des copies de seconde génération dégueulasses, bien souvent non remasterisées, pas au format, non-compatibles 16/9 et uniquement en VF contrairement à ce qui est indiqué sur la jaquette. Les propriétaires d'Intégral Vidéo ont déjà fait un petit séjour en prison, et risquent fort d'y retourner prochainement. Apparemment, en voilà qui n'apprennent rien de leurs erreurs. Autre grosse arnaque de la rentrée, les DVD à 1,50 euros édités par Prism Vision et mis en vente dans de nombreux supermarchés (avec Bustillo, on est parti faire une razzia, et on s'est retrouvé comme deux glands une fois rentrés chez nous. Je peux vous assurer qu'on ne nous y reprendra plus !). Vous achetez **Les Bêtes féroces attaquent** (film dont ils n'ont pas les droits) et vous vous retrouvez avec **Gnaw : Food of the Gods 2** (film dont ils n'ont pas les droits non plus). Idem pour **Squale** de Joe D'Amato qui n'est autre que **Shark Attack** premier du nom et **Hydra** qui dissimule en fait **Humanoïds from the Deep**, le remake des **Monstres de la mer**. La loose, surtout qu'il s'agit de transferts de VHS des plus affreux... Alors qu'en est-il de **Bells, Cats, Body Bags, 976-Evil, Robo C.H.I.C.** et tous les autres, sortis chez le même éditeur ? S'il s'agissait d'éditions officielles, ça mériterait presque un dossier. Mais on ne va quand même pas leur faire de la pub... Alors, surveillez les logos des éditeurs sur la tranche des DVD et, tout comme nous, boycottez ces éditions pirates afin de les faire interdire sur le territoire français. C'est pas compliqué, il ne vous reste plus qu'à dire NON ! Amis du Bis, bonsoir .

Damien GRANGER

Mad Movies Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634
Fondateur : Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger (dgranger@mad-movies.com)
Secrétaire de rédaction : Fausto Fasulo **Rédacteurs pour ce numéro :** David Argomand, Fathi Beddiar, Arnaud Bordas (abordas@mad-movies.com), Alexandre Bustillo, Manuel Colombier, Yannick Dahan, David Doukhan, Julien Dupuy, Fausto Fasulo, Olivier Galliano, Vincent Julé, Mael Le Mée, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Jean-Pierre Putters, Bertrand Rougier, Julien Sévéon, Marc Toullec **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com) **Iconographie :** Mathieu Roux **Photogravure:** Unipag **Impression :** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29
Publicité : Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** Michele Abitbol Lasry, David Andrews, Tony Arnoux, Yves Barast, Marie Anne Benardais, Daniel Bouteiller, Eric Bufkens, Michel Burstein, Sébastien Careil, Agence Cat's, Pascal Colinet, Anne Crozat, Françoise Dessaigne, Brigitte De Zelicourt, El Cinema, Filmax International, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Sophie Giraud, Vincent Guastini, Julie Harter, Emmanuelle Klein, Christophe L., Severine Lajarrige, Pascal Launay, Frédéric LeBihan, Olivia Malka, Sophie Martins, Karine Mestrejean, Jean-Claude Michel, Murielle Montclair, Louis Morneau, New Concorde International, Christelle Pavard, Mélanie Perrier, Mike Razo, Laurent Renard, Stéphane Ribola, André-Paul Ricci, Christopher Robba, Olivier Scamps, Alexandra Schamis, Dominique Segall, Brigitte Semler, Shannon Shea, Shock-O-Rama Cinema, SND, Sergio Stivaletti, Jean-Pierre Vasseur, Emmanuelle Zinggeler.
Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication :** Benjamin Cohen
Editeur : Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire : Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film **Le Sadique Baron Von Klaus** en DVD au prix de 9,90 € pour le pack dont 2,50 € pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité. Le DVD seul peut être acquis au pris de 9,90 € chez Movies 2000, 49 rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris, dans la limite des stocks disponibles.

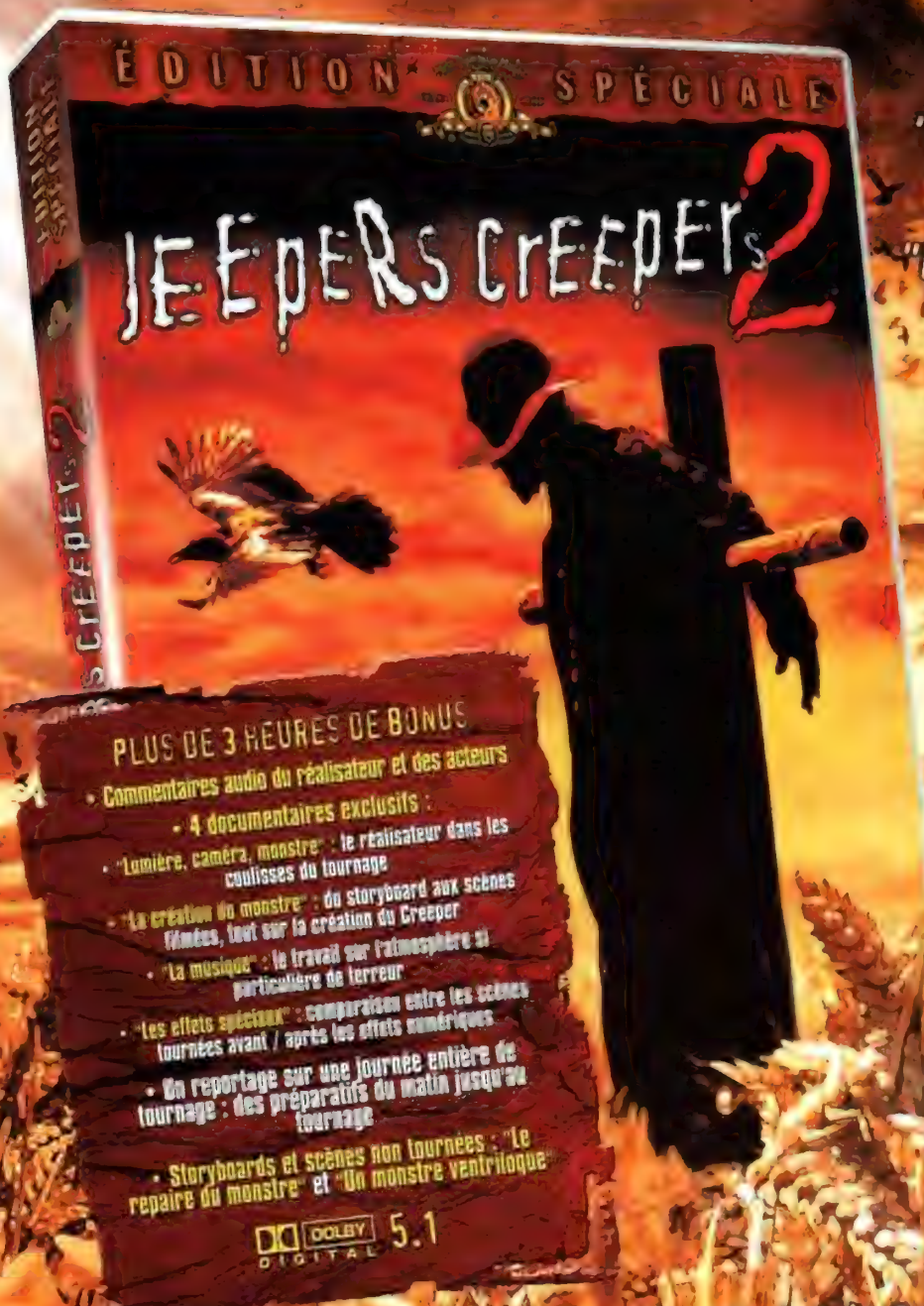
Imprimé en France/Printed in France

IL SE NOURRIT DE VOTRE PEUR

JEEPERS CREEPERS 2

Sélection Officielle - En Compétition
Festival De Gérardmer 2004

une production signée Francis Ford Coppola (Le Parrain, Apocalypse Now)



"UN JOYAU BRUT ET FÉDÉRATEUR"
METRO

"MIS EN SCÈNE AVEC EFFICACITÉ, CE FILM FAIT MOUCHE"
STUDIO

"QUAND ON AIME LES FILMS D'HORREUR, ON AIME JEEPERS CREEPERS 2"
MAD MOVIES

EN DVD COLLECTOR
LE 5 OCTOBRE

msn.fr

mcm

SOMMAIRE 168

Dinocroc

Dossier spécial Halloween

Man on Fire

34 SEED OF CHUCKY

On a tout essayé pour départager et choisir celui qui irait sur le tournage de **Seed of Chucky** : courte-paille, arrachage de culotte de Yannick Dahan, peloton d'exécution. Mais finalement, on a décidé que ce serait celui qui joue encore à la poupée aujourd'hui, notre sémillante petite tête blonde, j'ai nommé Julien Dupuy !

40 ROTTWEILLER

« Oh putain mortel, un iench terminator ! » lança un Damien Granger en pleine effervescence, prêt à dégainer un nonosse pour l'occasion. Pas si vite boss, le nouveau Brian Yuzna n'est pas encore terminé, mais ça n'empêche pas le père Bustillo de nous en tirer deux mots et l'ami Pedro Dupuy d'aller taper la causette avec Vincent Guastini, concepteur du chien-chien à sa mémère et des effets spéciaux du film.

44 I TRE VOLTI DEL TERRORE

Sergio Stivaletti fait son retour derrière la caméra et ça suffit à Julien Dupuy pour s'émoustiller de partout. Faut le comprendre en même temps : **Le Masque de cire** était un vrai bon petit film d'horreur et il s'agit ici d'un film dans la lignée des **Trois visages de la peur**, le chef d'œuvre de Mario Bava. Ça sera toujours ça de pris à Lamberto !

48 DINOCROC

Le retour de Roger Corman s'accompagnait forcément de la création d'une nouvelle bébête qui viendra hanter les songes de tous les Damien Granger du monde : le Dinocroc, mélange savant d'un dinosaure et d'un crocodile préhistorique. De quoi vous retourner un estomac de bisseux, et c'est donc le petit père Moïssakis qui s'y colle, ça le changera des blockbusters qu'il se bouffe à longueur de journée !

52 SHAUN OF THE DEAD

Stéphane, encore, s'identifie énormément aux héros branleurs de **Shaun of the Dead**, nouvelle comédie horrifique qui nous vient d'Angleterre. Il est lui-même très romantique et n'en peut plus de repousser les attaques de zombies qu'il surnomme affectueusement les « Bustillo's ». Il est donc la personne idéale pour nous en parler en avant-première, non ?

54 BITE ME !

« Oh ouais, vas-y, mords-moi le nœud ! ». Bah dis donc Bustillo, va falloir se calmer non ? C'est pas parce que t'as pris connaissance du nouveau petit film d'horreur de Brett Piper et de ses insectes géants qu'il faut tout de suite oublier la politesse et les préliminaires hein !

56 DOSSIER SPÉCIAL HALLOWEEN

La mode d'Halloween gagne de plus en plus la France et si les enfants ne sortent toujours pas vous braquer pour avoir des bonbons, c'est parce qu'ils restent à la maison pour regarder des bons petits films d'horreur ! Et c'est là que la super équipe de Mad Movies entre en jeu pour conseiller à vos petites têtes blondes une poignée de films idéale pour qu'ils se lavent un peu la tête des habituels **Scream** et autres **Souviens-toi l'été dernier**. Ne nous remerciez pas de les remettre dans le droit chemin, c'est notre travail !

66 ALIEN VS. PREDATOR

Les deux icônes du fantastique se retrouvent enfin dans un face-à-face attendu depuis 15 ans. Enfin, c'est vite dit, puisque le film n'en mène pas large, comme nous le confirme Arnaud Bordas, sorti dégoûté de la salle de projection. En attendant « Mamadou Rougier contre les méchants sorciers de Barbès » et « Sim contre Arnold Schwarzenegger », le petit Julien Dupuy nous ramène des news sur les effets spéciaux du film...

72 MAN ON FIRE

Stéphane Moïssakis on fire ! L'asticot vient enfin de voir le nouveau Tony Scott, lui aussi en projet depuis 15 ans, et n'a pas pu cacher son enthousiasme débordant envers le petit frère méritant de Ridley. Résultat, du bon polar hard-boiled plein de flingues, de sueur et de bazookas comme il aime, doublé d'une vraie tragédie émouvante : la preuve, il a pleuré à la fin, ce con !

76 INTERVIEW CARRIÈRE PAUL NASCHY

Le poilu le plus célèbre du cinéma espagnol est soumis à la question par David Argomand qui remplace notre bon ami Fathi, le temps que celui-ci recharge les batteries et nous revienne avec d'autres interviews carrière. Bref, une rencontre au poil ! (et merde, je m'étais promis de pas la faire !)

110 FILM DÉCRYPTÉ : LE CONVOI DE LA PEUR

Mais évidemment, Fathi n'est pas loin non plus, surtout quand il s'agit de parler du **Convoi de la peur**, le chef d'œuvre atomique de William Friedkin qui parvient quand même à surpasser son modèle **Le Salaire de la peur**, ce qui n'est pas une mince affaire. Retour carabiné sur ce film presque oublié, mais pourtant inoubliable !

RUBRIQUES

4 Édito
8 Courrier des lecteurs
10 Notules lunaires
16 Notules asiatiques
18 Festival
20 Dans les griffes du cinéphage
28 Avis chiffrés
31 Abonnement
81 Mad'Gazine
102 Anciens numéros
105 Fantastic Guide
114 Petites annonces

CREATEUR DE GORE

CAPCOM

"Des personnages de très bonne facture, magistralement animés, et des décors de toute beauté
Vraiment une belle réalisation." JEUX VIDÉO MAGAZINE, SEPTEMBRE 2004

RESIDENT EVIL™
OUTBREAK

CAPCOM
resident evil outbreak

Exclusivement sur
PlayStation.2

© CAPCOM CO... TOUS DROITS RÉSERVÉS ... Sony Computer Entertainment Inc. All Rights Reserved RCS LYON B 391 974 748 Virus transmis par la Umbrella Corporation

COURRIER DES LECTEURS

MAD MOVIES

MOULT REMERCIADES À TOUS CEUX QUI ONT RÉPONDU À NOTRE QUESTIONNAIRE DU MOIS DERNIER. PAR CONTRE, SI VOUS ÉTIEZ TRÈS NOMBREUX À JOUER LE JEU DE CET EXERCICE DÉMOCRATIQUE, DU COUP, VOUS AVEZ OUBLIÉ DE NOUS ENVOYER VOTRE COURRIER HABITUEL. RÉSULTAT : UNE RUBRIQUE COURRIER PLUTÔT RÉDUITE CE MOIS-CI. ALORS, N'HÉSITEZ PAS À NOUS ÉCRIRE, PAR LETTRE OU PAR MAIL, POUR NOUS POSER DES QUESTIONS SUR LE MAGAZINE OU SUR LES FILMS QUI Y SONT TRAITÉS.

OFFRE D'EMPLOI - SUITE ET FIN

Chers lecteurs, nous tenons d'abord à remercier tous ceux parmi vous qui ont pris le temps (et la peine) de nous faire parvenir des dossiers de candidature très fournis (et bien présentés) suite à notre offre d'emploi de cet été (MM 166). Sachez que chaque courrier a été lu par Granger et Bordas, chargés de recruter le futur remplaçant, et que finalement nous l'avons trouvé (ouf !). L'heureux élu se nomme Fausto Fasulo, il nous arrive tout droit de Nice, même si son nom pourrait facilement laisser croire qu'il vient en fait d'Italie (ah, on ne souffle qu'il est Sicilien, donc tout s'explique...). On récapitule : Fausto Fasulo, Sicilien résidant à Nice (comment ça il est Congolais ? Soyez sérieux les gars...) est nouveau secrétaire de rédaction de Mad Movies.

OÙ QU'IL EST MAD IN FRANCE ?

Salut les Mad Boyz',
Alors ces p'tites vacances, comment ça va ti ? J'espère que toute l'équipe est bien reposée et que Mad sera toujours aussi complet et sympathique. Fidèle depuis le numéro 80, je déplore la disparition de la rubrique Mad in France, drôle et indispensable à la révélation de talents comme David Sarrio, c'était le seul espoir pour nous autres, les SDF du cinéma, de nous faire connaître du grand public, de se faire des contacts très intéressants, et surtout d'avoir une opinion critique de professionnels tels que vous.
Serait-il possible de rêver au retour de cette rubrique, fédératrice et génératrice de nouveaux talents, au moins sur votre Web...
J'en profite pour passer une annonce minuscule mais pas moins importante : Réal (1 court et 3 clips) rech. acteurs hommes/femmes, même amateurs, de tous âges, pour productions dans l'esprit Mad sur Paris. tel : 06 60 88 92 19.

Grégory Moutarde (Paris)

Cher Grégory,
Tu n'es pas le premier à déplorer la disparition de la rubrique Mad in France. Il faut savoir qu'il s'agit d'une rubrique difficile à gérer parce que nous recevons énormément de films en VHS ou DVD et ce, malgré une place assez limitée. Aussi, il nous est déjà impossible de tout traiter, ce qui peut paraître frustrant pour certains cinéastes en devenir, sans compter que la qualité fait parfois défaut (ce n'est pas dans nos habitudes de citer des noms, mais un certain B. Ratner de Los Angeles continue de nous arroser et il faut que ça cesse !). Ceci étant dit, nous songeons sérieusement à réintégrer la rubrique au sein des notules lunaires dans un premier temps, et éventuellement sur le site Internet du magazine (si tu t'y rends de temps à autre, tu verras que l'équipe en place fait un sacré boulot !). Donc, de manière générale, nous encourageons les amateurs à nous envoyer leurs travaux à la même adresse (celle de la rédaction quoi !), accompagnés de photos diffusables et d'un contact en vigueur (e-mail ou téléphone). Nous nous efforcerons de faire écho à ce que nous recevrons, en privilégiant bien évidemment la qualité avant tout.

Cet excellent dessin de François Dabit (Paris 20ème), organisant la rencontre-choc entre Chucky et les petits héros de chez Pixar, nous a tapé dans l'œil. Félicitations à l'auteur !

UTOPIALES 2004

Du 4 au 7 novembre prochain, le Festival International de Science-Fiction de Nantes attaque sa 5ème édition avec pour thème central l'utopie. Ce rêve d'une société idéale mâtiné de critique politique sera décliné sur tous les modes artistiques : littérature (avec Moorcock en guest-star), arts plastiques (expo Manchu), bande-dessinée (avec la sortie du dernier album de Mézières), jeux de rôle ou vidéo, architecture (conférences à volonté) et bien sûr cinéma. Au programme : une rétrospective thématique d'une quinzaine d'œuvres, d'Alphaville de Godard au Métropolis de Rintaro en passant par le sublime Punishment Park de Peter Watkins, une compétition internationale pour le tour d'horizon des productions récentes (Gagamboy, Code 46, Dragonhead, Natural City, Casshern...) et la remise du Méliès d'Argent au meilleur court-métrage SF français.
www.utopiales.org

TROMA EN DVD

On vient tout juste d'apprendre (ce qui nous laisse pile le temps de vous en glisser deux mots) qu'à l'occasion d'Halloween, Les Éditions du Film Retrouvé vont sortir en kiosques quatre films issus du catalogue Troma. Il s'agit donc de Blood Hook, Attention ! Enfants (beware : Children at Play !), Draving Blood et Zombie Island Massacre, quatre films très gore, très rigolos, très Troma quoi ! Disponibles courant octobre pour la modique somme de 7,90 euros pièce, on ne saurait que vivement vous encourager à les acquérir. Surtout que si ça marche, le même éditeur nous en promet beaucoup d'autres. Alors, c'est parti, tout le monde fait un sitting chez son libraire !

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?

Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
6 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail :
webmaster@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav, et parfois, Bolo...) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau. Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur la homepage du site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com
Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

L'éditeur de la publication n'est pas responsable du contenu des opinions exprimées sur le forum qui reste sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

LES ESSENTIELS

OSEREZ-VOUS AFFRONTER DES HÉROS DE LÉGENDE ?

3 FILMS DE CHU YUAN
LE MAÎTRE DU THRILLER MARTIAL
ADAPTÉS DES ROMANS DE GU LONG

Pour la 1ère fois en DVD

• Versions intégrales et restaurées • Des bonus inédits et exclusifs

MANDARIN SOUS-TITRÉ FRANÇAIS / 2.35 - 16/9ème COMPATIBLE 4/3 - CHAPITRÉ - COULEUR

EN VENTE EN DVD DIGIPACK

POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDEPROJECT.COM

© 2006 Celestial Pictures Ltd. Tous droits réservés.

SIN CITY NOUVELLES IMAGES

Une fois la hype du Comic-Con passée, il s'agit pour Robert Rodriguez et Frank Miller de se remettre au travail et de faire connaître le projet **Sin City** à ceux qui n'ont pas eu la chance de pouvoir en voir les premières images à la convention de San Diego. Voici donc les premières images du film qui laissent supposer qu'il y a encore beaucoup de travail à accomplir en post-production, le fameux teaser dont nous parlait l'ami Sapolsky le mois dernier étant désormais disponible (officiellement?) sur le Net. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il donne une idée du projet commun des deux artisans, qui cherchent à transposer littéralement la bande dessinée sur grand écran. Sorti des aspects caoutchouteux du menton de Marv', du nez de Jack Rafferty, du Yellow Bastard dans son ensemble et du rendu clinique de la HD, ce qui éloigne **Sin City** de ses racines underground, la mise en bouche des dialogues truculents est impeccable et le casting s'en donne à cœur joie, chacun semblant vraiment à sa place, y compris un Bruce Willis qui paraissait un peu trop propre sur lui pour le rôle de Hartigan. La sortie US est prévue pour le 1er avril prochain, ce qui laisse six mois à l'équipe de Rodriguez pour finaliser les arrières plans absents sur la plupart des images ici dévoilés. Reste une inconnue de taille : l'envie du public de suivre un film « factice » après le bide cinglant de **Sky Captain and the World of Tomorrow**, conçu sensiblement dans le même moule que ce **Sin City** au concept casse-gueule…

Stéphane MOÏSSAKIS

NOTULES LUNAIRES

Un blockbuster bientôt sur tous les écrans ou petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information de fantastique.

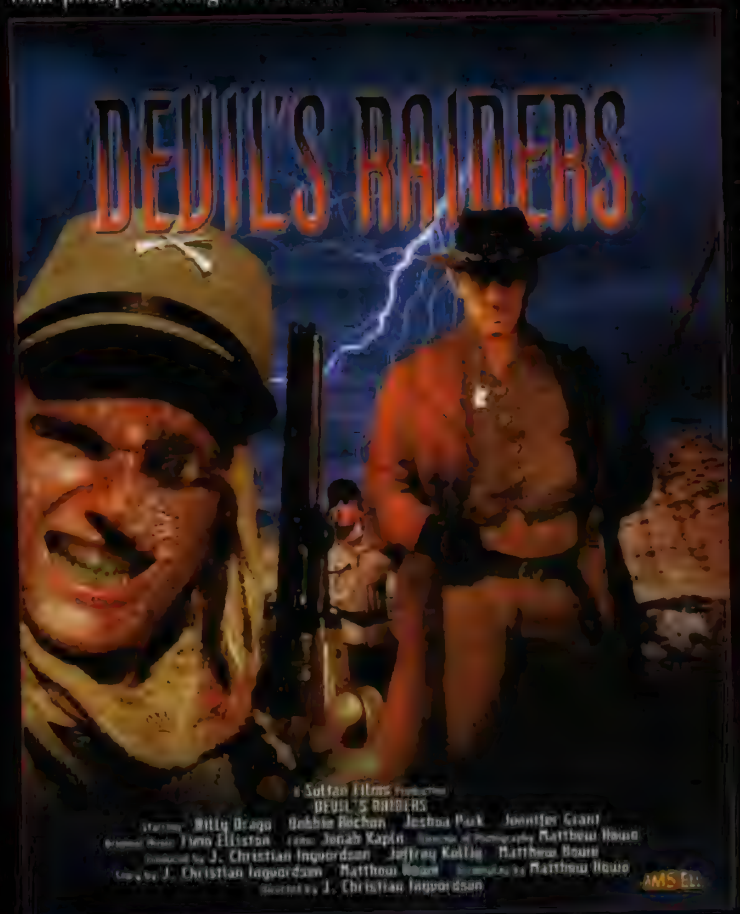
■ Actuellement en pre-production, **El Muerto** est l'adaptation d'un comic-book de Javier Hernandez louchant dangereusement vers l'œuvre de James O' Barr. Jeune latino tout juste âgé de 21 ans, Diego de la Muerte s'en va fêter le Jour des Morts maquillé comme un zombie. Seulement voilà, Diego s'est peint sur le bras un ancien symbole aztèque qui réveillera le dieu Mictlantecuhtli (bien mon salaud…). Ce dernier le tuera, le ressuscitera, et le renverra sur terre en l'état de vrai mort-vivant (tout un programme!). Tourmenté par de nouveaux pouvoirs lui permettant à son tour de tuer ou de ressusciter qui bon lui semble, Diego va tout faire (mais alors tout) pour échapper à sa nouvelle condition de damné. C'est Brian Cox (la série ***O***) qui réalise pour Larry Rattner, un producteur que l'on aime beaucoup ici depuis **Monster Man**.

■ Après nous avoir titillé le bas du ventre avec l'excellemment sympathique **Flesh for the Beast**, Terry M. West nous revient, sourire aux lèvres, avec son nouveau projet, tout chaud, tout gore: **Satan's Schoolgirls**. Se déroulant dans une école rustique perdue en pleine campagne, l'histoire nous entraîne aux côtés du bon père Thomas, un ecclésiastique désireux de donner des cours de rattrapage à de belles demoiselles toutes molles du bulbe. Mais le Malin, Satan ou Lucifer, décide de tester la libido du curé en lui envoyant dans les pattes quatre créatures, aussi divines que psychopathes. Va-t-il craquer et les sauter bestialement contre la porte du frigo?? On n'en doute pas une seule seconde lorsqu'on voit les quatre poulettes alignées dans cette production Grindhouse Junkies: Jane Scarlett (**Flesh for the Beast**), Shannon Moore (**Strange Things Happen at Sundown**), Kerri Taylor (**Acrimony**) et la mannequin goth' Brandy D'Vinn. Du tout bon qui nous donne envie de retourner à l'école.

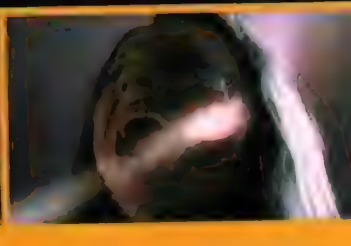
Ayant mis quelques pesetas sur son compte après le relatif succès de **Dog Soldiers**, le producteur David E. Allen décida de les réinvestir dans deux films : **Boo** et **Cemetery Gates**. Réalisé par Anthony C. Ferrante (un activiste du genre ayant bossé pour Fangoria et pleins de pro-zines, responsable des SFX sur **Faust** et **Arachnid**, pièce maîtresse sur le **Street Trash** de Muro et réalisateur de **Tatooine Episode 1.5**, un court qui a fait enfler de rage le goitre de Lucas !), **Boo** nous emmène dans un hôpital hanté où une belle bande de blaireaux a décidé de fêter Halloween. Jilon Ghai (**Death Tunnel**), Steven Felty (un technicien ayant œuvré sur **Demonicus**) et la petite nouvelle Trish Coren sont de la partie. Réalisé par Roy Knyrim (**Demons at the Door**), **Cemetery Gates** ose, quant à lui, l'impensable avec son diable de Tasmanie mutant sorti de cage par des éco-activistes, et venant manger pleins de kids idiots qui n'ont rien trouvé de mieux à faire que de partouzer sur la tombe de papy. Reggie Bannister (la série des **Phantasm**), Howard Berger et Greg Nicotero (deux des trois lettres de KNB) viennent y faire les marioles. Il y a de fortes chances que ces deux derniers filent aussi un coup de main à Roy pour les effets-spéciaux, malgré son expérience acquise sur **Wishmaster 3** et **Toxic Avenger 2** et **3**.

■ **Devil's Raiders**, voilà un beau film qui plaira à Walker Texas Granger, notre boss féru de barbes et de sueurs. Pour la modique somme de 75000 dollars (le budget boisson sur **Van Helsing** me précise Dupuy la petite rapporteuse…), J. Christian Ingvordsen (**Airboss 1** à **4**, avec Frank Zagarino) mixe sans complexe le slasher et le western. Attaque de train et boogeyman increvable, rien ne manque à ce film ! Également connu sous le titre **Fort Doom**, le casting comprend la légendaire Debbie Rochon (ah ben voilà pourquoi Granger s'excite !), Rick Washburn (**Little Odessa**, **Angel Heart**) et l'émaciée Billy Drago (oui, le gros méchant qui saucan sauvagement Sean Connery à la sulfateuse dans **Les Incorruptibles** !).

■ Written and directed by Johaness Roberts (**Sanitarium**, **Hellbreeder**), **The Forsaken Forest** nous intrigue avec son histoire bien sympathique. Chassés du paradis pour avoir été infectés par des émotions humaines comme le désir et la sexualité, des anges s'échouent (c'est vrai que c'est chou, les anges…) dans la forêt de Miranda. Là, ils deviennent de magnifiques nymphes, obsédées du cul et cannibales. Dommage pour les six potes égarés qui vont en faire les frais… Shaun Hutson (le romancier ayant écrit **Slugs**) et les débutants Nicole Petty et Sebastian Faber complètent un casting que s'est empressé de rejoindre Tom Savini. Toujours là quand il s'agit de tartiner de la belle donzelle de latex, le moustachu viendra aussi mettre son pif dans l'histoire, sa participation au film ne s'arrêtant apparemment pas à un simple caméo.



■ Outre le cabot de **Cerberus**, l'autre animal ayant pété les plombs ce mois-ci est sans conteste **Frankenfish**. Le titre (qui en a fait marrer plus d'un…) nous mettant déjà sur la voie…



NIGHT WATCH BONS BAISERS DE RUSSIE

Aussi discret qu'en République Tchèque, le cinéma de genre russe est pourtant bien vivant, et Timur Bekmambetov (réal de **Zhenskaya Sobstvennast** et de **Mekhanicheskaya Syvita**, vous ne connaissez pas ?) en est l'un de ses principaux représentants. Carton de l'été dernier en Russie (4,2 millions de dollars investis, 15 millions de récupérés), **Night Watch**, son nouveau film, oscille entre **Underworld** et la saga **Harry Potter**. Depuis des lustres, les vampires et les magiciens blancs se tirent la bourre, à savoir qui est le plus méchant ou le plus laid. Étant chacune régie par des divinités ancestrales (night watch pour les vampires, day watch pour les magiciens), les deux castes vont s'entredéchirer de plus belle autour du jeune Anton, enfant malheureux d'une mère tuée par un suceur de sang. Fort de son succès en salles, Bekmambetov nous mitonne déjà deux séquelles ! Vu qu'il y a peu de chances que ça nous arrive, va falloir faire chauffer l'ADSL si on veut voir le film un jour…

Alexandre BUSTILLO

MADHOUSE LA MAISON DE L'EXORCISME

« LE TOURNAGE A CONNU DE RÉELLES MANIFESTATIONS PARANORMALES. CLAQUEMENTS DE PORTES, FENÊTRES BATTANTES, SOUPIRS... À VRAI DIRE, NOUS AVONS ADORÉ ! », S'ENTHOUSIASME L'ÉQUIPE. PEUT-ÊTRE QUE CETTE ÉNIÈME VARIATION DU FILM DE MAISON HANTÉE CACHE SON LOT DE BONNES FRAYEURS, QUI SAIT ? ALLONS JETEZ UN ŒIL DU CÔTÉ DE CETTE BARAQUE BIEN CHTARB', HISTOIRE DE VOIR S'IL Y A VRAIMENT DE QUOI CHANGER DE CALBUTE...

Depuis le rachat d'Artisan par Lions Gate, ces derniers sont contraints de ne sortir sur grand écran que leurs plus grosses acquisitions (**The Punisher** par exemple, le vengeur sous Lexomil). En conséquence, les plus petites productions sont évincées de toute sortie ciné. **Madhouse** en fait joliment les frais et devrait commencer, et finir, sa carrière américaine en DVD et sur le câble. Le réalisateur William Butler s'explique: « *En tant que fanboy du genre, je suis logiquement déçu, surtout après le retour très positif des propos-test. Mais en tant que metteur en scène, je ne suis pas du tout surpris. Ce genre de choses arrive tout le temps...* ».

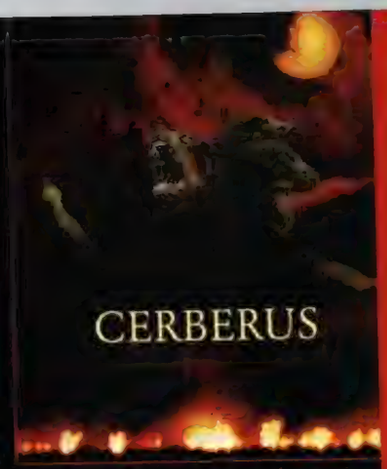
Acteur bissard confirmé (**Ghoulies 2**, **Arena**, **Watchers 3**, mais aussi **Massacre à la tronçonneuse 3**), William Butler est passé une première fois à la réalisation en 1995 avec le mélodrame fantastique **Black Velvet Pantsuit**, où l'on pouvait croiser dans le rôle d'un junkie, son colocataire de l'époque, Viggo Mortensen. Il lui faudra attendre près de 10 ans pour récidiver avec ce **Madhouse**, qu'il est parti filmer en Roumanie. Suivons le pitch à la lettre: un jeune interne en psychiatrie, interprété par Joshua Leonard (**Le Projet Blair Witch**), découvre à son grand désespoir (mais pour notre grand plaisir), de terribles secrets enfouis dans l'institut où il travaille. Institut aux mains d'un méchant docteur, joué par l'incontournable Lance Henriksen. Niveau casting, le film est également fréquenté par la ravissante Jordan Ladd, fille de la drôle de dame Cheryl Ladd, aperçue cet été dans **Cabin Fever**, ainsi que par Natascha Lyonne, vue dans **Scary Movie 2** et prochainement à l'affiche de **Blade: Trinity** et de **Devil's Rejects**. Reste que le tournage semble avoir été plus excitant que le film lui-même, un prêtre venant bénir et exorciser le plateau tous les matins...

Depuis, William Butler et son pote scénariste Aaron Strongoni ont enchaîné avec les scénarios de **Return of the Living Dead 4** et **5**, (respectivement intitulés **Necropolis** et **Rave from the Grave**), que devait réaliser d'une pierre deux coups ce vieux briscard de Tobe Hooper, puis Stuart Gordon, avant que le projet n'échoue dans les pantoufles d'Ellory Elkayem (**Arac Attack !**). Côté réalisation, son **Gingerdead Man** (des gâteaux au gingembre sont possédés par l'esprit de serial-killers !), actuellement en tournage, s'annonce autrement plus fendard.

Vincent JULÉ

L'histoire nous le confirme: échappé d'un labo secret de l'armée, le Frankenfish est un poisson génétiquement modifié venant foutre le bordel dans une communauté de péquenots résidant dans les bayous de Louisiane. Pour l'occasion, Mark A. Z. Dippé ressort du congélateur dans lequel on l'avait enfermé après le désastre que fut **Spawn**... Robert Hall (**Crocodile 2**, **Une nuit en Enfer 3**) construit la grosse poissaille pleine de dents, Tory Kittles (**Phone Game**), Tom Arana (**Hillside Stangler**) et Mark Boon Jr (**Batman Begins**) viennent servir d'appât.

■ À Mad, on a bien mal aux fesses de retrouver ce bourrin de Mark Lester (**Class 84**, **Commando**, **L'Honneur d'un soldat**) aux commandes de téléfilms à deux balles comme **Hitman's Run**, **Blowback** ou encore **White Rush**. Et la donne ne risque pas de changer avec College Vice. En rade de thunes pour payer ses études, Jill décide de devenir call girl sur les conseils avisés d'une de ses amies (« *Mais si, j'te jure, le tapin c'est montré!* »). Problème: le premier client qui lui ruine sauvagement l'entre-jambe en échange d'un petit biffeton coincé dans son string, n'est rien d'autre que son prof. De plus (comme c'est bizarre...), les meurtres se multiplient dans l'entourage de Jill. Qui donc est l'assassin? Ben, j'en sais rien moi! Il faudra demander à C. Courtney Joyner (**Prison**, **Puppet Master 3**), le coupable de ce script qui sent bon le Hollywood Night... Mark, il n'est pas encore trop tard pour un **Commando 2** avec The Rock...



■ Il fallait s'y attendre, après le succès de **Blade**, voici que débarque **Vampire Assassin**, le premier ersatz homologué du black chasseur de vampires. Si le mimétisme est poussé dans ses derniers retranchements avec le look du héros, il l'est aussi concernant l'histoire, pompant sans vergogne les délires de Gover. Ayant une peur panique du sang depuis qu'il assista à la mort de son père, un flic rencontre le dernier descendant d'une lignée de chasseurs de vampires lui apprenant tous les trucs pour les démastiquer… Ce qui s'avérera fort utile lorsque notre héros devra affronter le terrible Gustoff Slovak, un suceur de sang responsable de la mort de son padre. C'est l'acteur/cascadeur Ron Hall qui réalise pour le compte de Cine Excel Entertainment (**Internetrix**, **666 The Demon Child**). Mel Novak (**Le Jeu de la mort**) et le revenant Rudy Ray Moore (**Dolemite**) complètent la distribution. Si ça se trouve, ça sera mieux que **Blade: Trinity**!

■ Alors que le **Rottweiler** de Brian Yuzna squatte la rubrique preview ce mois-ci, un autre toutou complètement dégénéré vient faire coucouche panier dans les Nomles: le bien-nommé **Cerberus**! Trois têtes solides comme des enclumes, huit pattes, une queue de serpent, le légendaire Cerbère est bien décidé à protéger une arme mythique, l'épée de Mars, qui appartenait selon la petite histoire à Attila Le Désherbant. C'est ce que va en effet découvrir une bande de mercenaires prête à tout pour récupérer l'artefact. C'est John Terlesky (**Judgment Day**) qui réalise Cerberus pour Cinetel, budgété à 1,7 millions de dollars (ah quand même…) et interprète par Greg Evigan (**M.A.L.**) et Garret Sato (**The Shadow**, **Pearl Harbor**). Quant aux effets spéciaux, ils ont été confiés aux bons soins de David Carlson (**Rose Red**, **Boa Vs. Python**). Bon, c'est pas tout ça, mais faut le sortir le clébard, sinon va falloir encore changer la moquette…

■ Granger toujours, qui cette fois, s'était acoquiné avec Bustillo pour écrire **Scarecrow Gone Wild** pour le compte de York Entertainment (**Ax'em**, **Tail Sting**). Sauf qu'à l'arrivée, leur slasher bien extrême et bien crade a affolé la productrice, à tel point que celle-ci changea de numéro de téléphone pour que ces

Flashes

● Ces saletés d'anges, déchus ou pas, n'ont pas fini de se bouffer le nez. La fauchée mais sympathique trilogie **Prophecy** avec Christopher Walken connaîtra deux suites, encore plus fauchées et donc sans Christopher Walken. En échange, Tony Todd, Karl Wuhrer et Jason Scott Lee partiront tourner en Roumanie, nouvel El Dorado des bisseries.

● On vous préparait le mois dernier à l'arrivée du monstrueux **Diamond Dead** de George Romero. Heureusement, la production a depuis été suspendue. « Heureusement », car il s'attaque à la place à **Land of the Dead**, suite et fin de sa saga sur les morts-vivants, après **La Nuit des morts-vivants** (1968), **Zombie** (1978) et **Le Jour des morts-vivants** (1985). Attendez le pitch avant de pisser de joie partout : les morts-vivants ont pris le contrôle du monde – les États-Unis donc –, et tandis que les derniers humains survivent dans une ville barricadée, la race zombie manifeste des signes d'évolution. Tournage à Toronto dès ce mois-ci avec Tom Savini et Dennis Hopper, pour une sortie à l'automne 2005. C'est bon, arrosez !

● Le tournage de **La Légende de Zorro** se passe bien. Ils sont tous de retour : Martin Campbell à la réalisation et devant la caméra, Antonio Banderas, Catherine Zeta-Jones et même le « mort » Anthony Hopkins. Pour justifier son retour, le film ferait appel à un « élément surnaturel ». Prévoir également Rufus Sewell (**Dark City**) en rival du justicier masqué.

● Universal a vire Enda McCallion (euh… rien) de l'adaptation du jeu vidéo **Doom** au profit d'Andrzej Bartkowiak (**Roméo doit mourir**, **Hors limites**, **En sursis**). Le gitan de Joel Silver dirigera donc The Rock, Karl Urban (**La Mort dans la peau**) et Rosamund Pike (**Meurs un autre jour**). Vu le réal et le casting, on peut déjà décerner au film le prestigieux label « Moissakis approved ».

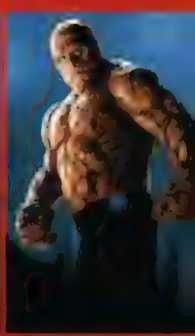
● Alors que **Les Frères Grimm**, prévu pour une sortie française en avril 2005, traverse une post-production houleuse, Terry Gilliam planche déjà sur **Tideland**, d'après une nouvelle gothique de Mitch Cullin et adaptée par Tony Grisoni (**Las Vegas Parano**). Le film suit une fillette se créant un monde fantastique pour surmonter la mort de son père, et marquera les retrouvailles du réalisateur avec Jeff Bridges, près de 15 ans après **Fisher King**.

● Sur le même thème, on attend impatiemment le **Coraline** d'Henry Selick (**L'Étrange Noël de Monsieur Jack**, **James et la pêche géante**), adapté du très beau conte pour enfants écrit par l'auteur de comics Neil Gaiman et animé, bien entendu, en stop-motion. Budget : 35 millions de dollars.

● Steven E. de Souza (l'homme qui a dirigé Van Damme dans **Street Fighter** et qui a un jour écrit le scénario de **Piège de cristal**) nous revient aux commandes de **The Presence**, un thriller surnaturel où un jeune marié retourne vivre dans sa maison d'enfance, hantée par le fantôme de sa mère.

● Après l'annonce d'une préquelle aux **Incorruptibles**, on continue de recycler la filmo de Brian de Palma, avec une préquelle de **L'Impasse**, baptisée **Carlito's Way, The Beginning**. Situé entre les années 40 et le début des années 70, le film racontera la jeunesse de Carlito Brigante, incarné par Jay Hernandez (**Torque**). Réalisé et écrit par Michael Scott Bregman, fils du producteur Martin Bregman (**Scarface**), qu'il avait secondé sur la production de **L'Impasse**, ce projet bizarre alignera également à son générique Burt Young (le beauf' de Rocky) et Luis Guzmán (de retour dans le rôle du porte-flingue Pachanga ?).

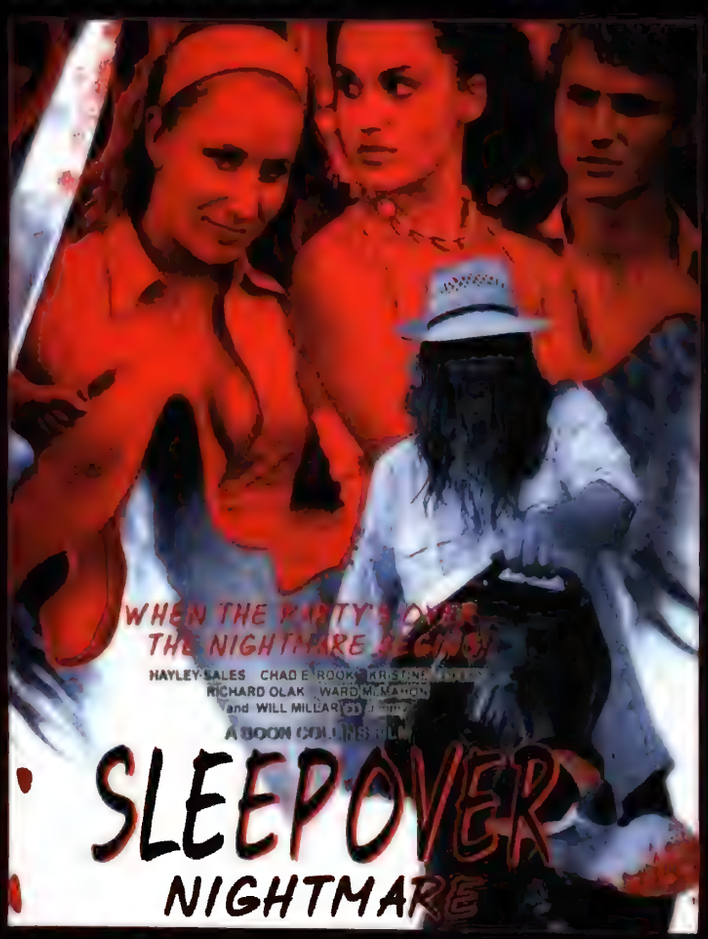
● Ça y est, **Les 4 fantastiques** est en tournage. Programmé chez nous pour le 6 juillet 2005 et réalisé par Tim Story (**Barbershop** et le remake US de notre **Taxi** national), ce produit clairement estampillé « comédie d'action pour les djeuns' », verra s'affronter le Docteur Fatalis (Julian McMahon - ***Charmed***) et la célèbre famille de super-héros comprenant Mister Fantastic (Ioan Gruffudd - **Le Roi Arthur**), la Femme invisible (Jessica Alba - ***Dark Angel***) et plein de vidéos amateurs tournées par son fougueux amant Julien Dupuy), la Torche humaine (Chris Evans - **Sex Academy**) et la Chose (Michael Chiklis - ***The Shield***). Premiers visuels ci-dessous.



deux maniaques ne la rappellent plus (quelque part, on la comprend...). C'est donc Brian Katkin, réalisateur habitué aux productions Roger Corman (**Slaughter Studios**, **The Coroner**), qui récupère le bébé. Grande tradition américaine, le Spring Break de cette année risque fort d'entrer dans les annales, puisque c'est là, sur cette plage ensoleillée, que le Scarecrow a décidé lui aussi de passer ses vacances. Seuls les gros bras de Ken Shamrock (un catcheur pro) pourront sauver le casting d'une mort certaine, promise par un script très convenu. Ahlala... Quand je pense que nos deux zouaves à nous voulaient carrément que le Scarecrow se bastonne contre le SWAT et le Chupacabra...

■ Aahhh !! LE slasher débile du mois ! Comme à l'accoutumé dans ce genre de production, un groupe de jeunes obsédés par les parties de jambes en l'air part fêter la fin des cours dans une maison isolée, près d'un lac. Helas, 1000 fois hélas, Ron, un sadique chevelu (non, pas le vendeur de Movies 2000...), vient juste de s'échapper de l'asile avoisinant, bien décidé à occire tous les fornicateurs. Et pour cause : sept ans plus tôt, il avait surpris sa dulcinée en train de grimper aux rideaux avec son meilleur pote, et n'avait pas eu d'autre choix que de les défoncer sauvagement tous les deux à la tronçonneuse. Bien joué Ron ! Ça s'appelle **Sleepover Nightmare**, c'est mis en boîte par Boon Collins (**Abducted 1** et **2**) et c'est interprété par un certain Richard Olak. Ça tombe bien, c'est là où se déroule l'histoire...

■ Stevenson va encore se retourner dans sa tombe. Produit par Valkhn Films, sa propre société de production, Rolfe Kanefsky (**Corpses**, **The Alien Files**) vient tout juste d'achever **Jacqueline Hyde** (et docteur Monique ??) avec la bomba mega touna Gabriella Hall (les séries ***Sex Files*** et ***Beverly Hills Bordello***) dans le rôle-titre. N'étant pas gourde qu'à moitié, la fameuse Jacqueline avale le dangereux sérum qui lui permettra d'assouvir ses pulsions sexuelles sous les traits, selon l'humeur, d'hommes et de femmes (un peu comme dans **La Femme caméléon**, boulard mythique avec mon ex, Tori Welles). Seulement voilà, la belle (ou le beau) ne peut s'empêcher, telle une mante religieuse, de buter ses amants (ou ses maîtresses) une fois l'acte consommé. Tout ça s'annonce bien bateau, et on est clairement en droit d'attendre beaucoup plus du nouveau projet de Kanefsky : **Emmanuelle Vs. Dracula** !! Ça y avoir du sport !



CHOKING HAZARD
CES ZOMBIES QUI VENAIENT DE L'EST

Ça bouge en République Tchèque. Et oui, y'a pas que les ricains qui sont capables de faire de la grosse série Z assumée avec plein de monstres idiots dedans, et le jeune Marek Dobes compte bien le prouver au monde entier. Après deux courts-métrages, il réunit tant bien que mal un peu plus de 100 000 dollars pour réaliser ce premier long écrit avec son pote de toujours, Stepan Kopriva. Les effets spéciaux échouent, quant à eux, dans les mains de Petr Fadrhons, un artiste local qui fut le correspondant de Dupuy, alors en 5e verte au collège des Sœurs de la Crucifixion de Bourg-la-Reine. Premier film de zombie tchèque, **Choking Hazard** s'intéresse au cas du professeur Reini, un aveugle désireux de faire découvrir le vrai sens de la vie à un groupe de stressés lors d'un séminaire se déroulant dans le bien-nommé hôtel Alali. C'est à ce moment là, que les gros monstres idiots entrent en action : des morts-vivants décérébrés errant depuis des lustres dans la forêt voisine, et bien décidés à donner des cours accélérés de survie à Reini et tous ses potes. Ça a l'air tellement grave ce film qu'il risque bien de déclencher une nouvelle guerre froide...

Alexandre BUSTILLO

■ N'ayant rien à voir avec son homonyme déjà traité dans cette fabuleuse rubrique le mois dernier, le **Snakeman** de l'infatigable Ron Ford (**Crawling Brain**, **Deadly Scavengers**, **Alien Force**) semble bien décidé à marcher sur les traces poisseuses de **La Créature du marais** et, bien évidemment, de **Frankenstein**. Avant sauvé une jeune femme agonisante en lui injectant des molécules de son ADN, une créature mi-homme mi-serpent se retrouve en galère grave. La femme étant devenu aussi moche que lui, v'là t'y pas que nos deux tourtereaux à la peau écailleuse se retrouvent traqués par une meute de chasseurs, après qu'une photo d'eux ait été publiée dans un torchon sensationaliste. Wayne Spitzer, Stuart McKenzie et Tom Olson vont essayer, tant bien que mal, de se dépatouiller d'un film qui s'annonce bien Z comme il faut.

San HELVING

THE HILLSIDE STRANGLER
DEUX HOMMES DANS LA VILLE

APRÈS LES SINCÈRES HENRY 2 ET ED GEIN, CHUCK PARELLO CONTINUE SON AUTOPSIE DU MYTHE DES SERIAL KILLERS AVEC THE HILLSIDE STRANGLER, TOUJOURS INSPIRÉ D'UNE HISTOIRE VRAIE. LA BANDE-ANNONCE LAISSE ENTREVOIR UN FILM BRUT DE DÉCOFFRAGE, ESPÉRONS, SANS L'HABITUELLE DISTANCIATION HUMORISTIQUE...

La série de meurtres commise par deux cousins à Los Angeles à la fin des années 70 semble avoir inspiré plus d'un scénariste de l'autre côté de l'Atlantique. Chris Fisher, déjà auteur de **Nightstalker** sur la vie du tueur Robert Ramirez, livre aussi sa vision du fait divers dans un autre **Hillside Strangler**, avec Clifton Collins Jr (**Traffic**, **Les Lois de l'attraction**) et Brittany Daniel (la série ***Dawson***, **F.B.I. Fausses Blondes Infiltrées** des frères Wayans).

Le projet de Chuck Parello qui, lui, s'annonce hautement plus fréquentable. C. Thomas Howell (l'éternel **Hitcher**, et depuis, 5 à 6 direct-to-DVD par an) y campe Kenneth Bianchi, un simple agent de sécurité qui décide de tenter l'aventure californienne, où il rejoint son cousin Angelo Bueno (Nicholas Turturro, frère de John). Les deux font la paire et se lancent dans la prostitution (un job comme un autre), avant que la petite affaire ne dérape et qu'ils écument les routes à kidnapper, torturer, violer et tuer une quinzaine de filles. Beau programme, qui n'est pas sans rappeler le **Henry** premier du nom de John McNaughton. *« Je voulais, à l'inverse des tueurs un peu fantasques de mes précédents films, que ceux-ci soient réalistes, identifiables, et donc plus déstabilisants. »*, confie le réalisateur. Pari risqué et à moitié réussi selon les premiers échos...

Dernière mouture de la trilogie **Monsters of our Time** mise en place par les producteurs Michael Muscal et Hamish McAlpine, après **Ed Gein** et **Ted Bundy**, **The Hillside Strangler** devait être présenté au dernier marché du film de Cannes, pour être finalement projeté lors du Edinburgh International Film Festival de cet été. Au-delà des impeccables et charismatiques C. Thomas Howell et Nick Turturro, l'ombre du chef d'œuvre de McNaughton plane au-dessus du film de Chuck Parello et de son habituel co-scénariste Stephen Johnston. Difficile pour nos deux compères de s'affranchir du poids d'une œuvre si définitive... Plus proche de l'étude de cas ou de la biographie que du faux documentaire, le film souffre peut-être d'un manque de radicalisme et d'une inconvenable, mais malvenue, ironie. Seule la vraie empathie de Chuck Parello pour son sujet peut réussir à nous convaincre. Tartan Films prévoit une belle édition DVD, avec au choix, la version Unrated ou R-rated (choisis ton camp camarade!), pour le 9 novembre prochain en Zone 1. Chez nous, il faudra attendre le premier semestre 2005.o

Vincent JULÉ

NOTULES ASIATIQUES

→ par Julien SÉVÉON

Un peu de Kitamura, un peu de bis qui tache, un peu de Stephen Chow et une chronique pleine d'expérimental-arty-trash-érotique-engagé pour conclure les Notules Asiatiques de ce mois-ci.

■ On vous avait parlé dans les Notules Asiatiques du numéro 158 de **Khunbor Phee Baa Pha Cha Taak** que les producteurs ont désormais rebaptisé, pour l'export, **Chaos at the Graveyard**. D'ou, c'est plus facile pour vous rappeler et prononcer ce deux. c'est bien plus explicite comme nom (enfin pour nous tous du moins). On en profite donc pour vous passer la nouvelle affiche du film.

■ On avait bien voulu vous concocter un petit « spécial report » sur le nouveau **Godzilla**, mais hélas, pour des raisons totalement indépendantes de notre (bonne) volonté, nous ne pouvons pas le faire. On en s'étendra donc pas plus sur le film pour l'instant, mais on en profite pour signaler que Kitamura devrait s'atteler sous peu à la réalisation d'un **Versus 2**, et que son directeur vidéo, **Longinus**, vient de sortir au Japon. D'une durée de 81 minutes, **Longinus** est un film de SF horrifique dans lequel un groupe de soldats du futur, accompagné d'un blessé grave, se retrouve confronté à un homme qui leur parle de la légende de la lance de Longinus (qui donna le coup de grâce au petit Jésus). Au fil de l'histoire, les militaires devront alors faire face à l'horreur la plus totale.

■ Chang Youn-Hyun (**La Sixième victime**) est de retour avec un polar intitulé **Sans**, dans lequel un flic tuberculeux sous couverture avec un gang reprend du service pour essayer d'innocenter l'un de ses supérieurs accusé d'un accident lié à la drogue.

■ Comme le dit si bien le proverbe cantonais - *Qui aime bien les fous de rondelles, se perd en compagnie aux fous* - Un proverbe très pertinent qui nous permet de faire une transition pour le moins exemplaire. Tiré d'un manga et d'un anime à succès, **Nin Nin** suit les aventures de Kanno Hattori, un apprenti ninja qui se voit confier comme ultime mission (avant de devenir un authentique ninja tout de noir vêtu), de partir vers Tokyo tout en dissimulant son identité. Dès lors, on s'en doute, le jeune ninja ne va pas arrêter de vivre de nombreuses aventures riches en action et en humour.

■ Le nouveau Stephen Chow vient de sortir et il se nomme **Kung Fu Hustle**. Apparemment, le film serait assez loin des productions extravagantes - humour outrancier - pour lesquelles l'acteur-réalisateur est connu. Après le succès international de **Shaolin Soccer**, il semblerait que Stephen tente de jouer une carte plus occidentale dans son approche humoristique, délaissant ainsi ce qui a fait sa marque de fabrique. **Kung Fu Hustle** se déroule durant les années 40 en Chine, et Chow joue le rôle d'un petit brigand qui essaie d'extorquer de l'argent à droite et à gauche. Mais le bonhomme n'est pas très chanceux et essuie des tors de

rejoindre un groupe de bandits, le gang Axe. Mixant à fond sur des effets spéciaux digitaux, **Kung Fu Hustle** offre de nombreuses scènes de combats gargantuesques chorégraphiées par Yuen Woo-Ping et Sammo Hung. On reviendra dessus bientôt.

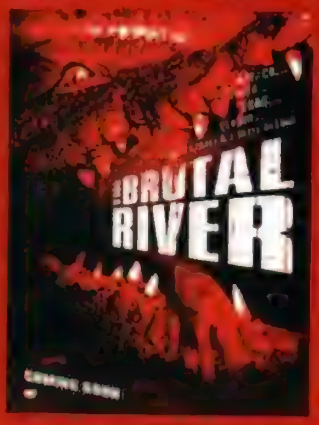
MAGO

UN PETIT RETOUR EN ARRIÈRE AVEC MAGO, FILM CORÉEN SORTI IL Y A DEUX ANS DANS L'INDIFFÉRENCE LA PLUS TOTALE, EN DEHORS DE SON PAYS D'ORIGINE BIEN SÛR.

Dans un lointain passé, douze esprits, issus de la déesse créatrice Mago, vivent en parfaite harmonie avec l'univers qui les entoure. Hommes, animaux et plantes sont tous unis sous le même ciel. Mais l'Homme, en mangeant le raisin rouge, provoque la chute de ce paradis et conduit les douze esprits vers leur perte. Après des siècles de souffrance, ceux-ci décident de se révolter et de punir l'Homme pour tous ses crimes.
À la croisée du film d'art et d'essai expérimental, du vidéo clip géant, du film fantastique, érotique et d'horreur, **Mago** est un plat un peu spécial à avaler et à digérer. Peut-être parce qu'à l'origine du film il y a un poète, Jang Kyung-Ki, créateur du « multipoem », un nouveau genre qui mélange l'image, la poésie et la musique. Et comme tout poète auto-proclamé, Jang est quelque peu prétentieux et déconnecté. Cela s'en ressent d'ailleurs dans le métrage, qui souffre de passages lourdingues, voire carrément ridicules (les douze esprits, nus bien entendu, qui batifolent dans la nature avec en fond sonore une vieille musique d'ascenseur). Bien heureusement, et sinon on n'en parlerait pas ici, **Mago** développe aussi une imagerie fascinante et choc qui réussit à nous faire oublier les défauts de l'expérience. Le montage, très clipesque, ne nous laisse pas une seconde de répit et nous renvoie par flashes à l'univers de Tsukamoto (une superbe scène dans le métro), celui de Borowczyk (le mélange d'érotisme et de considérations un peu plus élaborées) ou encore celui du cinéaste underground coréen Nam Ki-Woong. Le réalisateur Kang Hyun-Il, dont c'est le premier film, a développé un ensemble visuel très riche et iconoclaste (et cohérent de surcroît, ce qui était loin d'être évident) n'hésitant pas à puiser dans des archives documentaires. Pour montrer dans toute sa « splendeur » les méfaits de la surconsommation, du capitalisme et de la sauvagerie de nos sociétés industrialisées, Kang n'hésite pas à nous passer quelques scènes assez insoutenables, comme cette confrontation entre l'un des esprits de la nature et la vision d'abattoirs où des cochons, des daims et des chiens sont tués (officiellement, il est interdit de manger du chien en Corée du Sud, mais comme la pratique a longtemps été courante, certaines habitudes sont restées (1)). Plus douteux, certaines mises à mort semblent avoir été tournées spécialement pour le film (voir notamment ces milliers d'insectes écrasés au début du film, ou ce cerf qui se vide de son sang en fixant la caméra - une image véritablement traumatisante -). L'aspect surdramatisé de certains passages (l'un des esprits se noie dans l'eau polluée après avoir assisté à la mort de poissons et d'oiseaux gazolés) peut parfois paraître

Vendredi, un Européen qui refuse de quitter les lieux tant qu'il n'aura pas retrouvé son mari...

■ Après les serpents, les crocodiles. Ces animaux ont toujours connu un vif engouement dans les productions d'Asie du Sud-Est. En Thaïlande, bien d'eau le dernier jusqu'à avoir donné son nom sur la question, nous peut dire un nouveau film avec un crocodile géant: The Brutal River. Rongor monstrueux (un village se retrouve attaqué par un crocodile géant) et

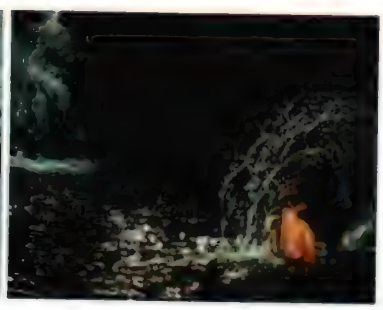


effets spéciaux foirés (en 3D digne d'un vieux Atari) sont les derniers plaisirs de ce film tourné par Anol Vitang-Ngern. Les fans de Z apprécieront...

« too much », mais répond finalement à l'ampleur des dégâts que le film cherche à fustiger. Bien que **Mago** soit profondément ancré dans une tradition de mythes coréens, il est très intéressant de retrouver des parallèles et une imagerie identique à celle de l'Ancien Testament: le paradis perdu, le fruit défendu, la quête pour retrouver l'Eden, etc. Kang et Jang dépassent totalement le cadre de la création locale pour faire de leur film, par sa critique et sa portée, une œuvre universelle. Certains pourront évidemment dénigrer le côté bien pensant de l'entreprise ou la facilité de la démonstration, et clamer qu'on a pas besoin d'être un génie pour montrer les tares du monde moderne... Mais il faut pourtant un certain talent pour réussir à ce que le message, malgré son apparente banalité, parvienne encore à nous remuer et nous marquer. Heureusement, en tout cas, que certains réalisateurs se sentent encore concernés.

Pour ceux que ça intéresse, la campagne promo de **Mago** clamait que dans le film, on comptabilisait 825 personnes toutes nues! Sans rentrer dans de savants calculs, on se rend bien compte que le coup n'était que strictement commercial. Enfin, il reste tout de même quelques très jolis esprits à regarder... Une raison parmi tant d'autres pour découvrir ce petit film, pas exempt de défauts, mais possédant une véritable aura.3

(1) Pour ceux que cela choquent, il faut tout de même rappeler qu'il n'y a aucune différence (et le film le souligne d'ailleurs intelligemment) entre la mort d'un cerf, d'un cochon, d'un bœuf ou d'un chien. La souffrance et la finalité est identique.



生命节拍

Plus de 1500 DVD zone 2

ASIA-DIFFUSION.COM

Le catalogue le plus complet
de FILMS ASIATIQUES
et de JAPANIMATIONS

Photo tirée du film AZUMI de Ryuhei Kitamura édité chez CTV © 2003 Azumi Production Committee. Tous droits réservés

Tous nos DVD sont en français ou en VOSTF
Livraison Express sur notre STOCK 48h
7/7 jours et 24/24 h toute l'année

Paiement CB

ASIA-NET.com

12ÈME ETRANGE FESTIVAL

L'étrange équipe de L'Étrange Festival nous a concocté pour sa douzième édition un sacré programme, mêlant rétros nippones, nuits chaudes et avant-premières déviantes. Le gros morceau de cette édition ? Une projection du Convoi de la peur de Friedkin présenté par Roger Avary lors de sa carte blanche et passé au crible dans le film décrypté de ce mois-ci (voir page 110).

L'Étrange Festival mise de plus en plus sur l'Asie lors de ses rétros... et on les comprend ! Cette année, ce sont deux monstres du cinéma pop nippons qui étaient à l'honneur : Teruo Ishii (voir son interview dans le HS Cinémas d'Asie) et Sogo Ishii. Deux réalisateurs que tout oppose, malgré leur nom de famille commun (mais sans aucun lien de parenté). Le premier a œuvré durant la quasi-totalité de sa carrière pour les grands studios et le second s'est fait un nom en dénigrant les institutions en place et en se plaçant comme l'un des fers de lance du cinéma underground local, allant jusqu'à influencer un certain Tsukamoto. On a donc enfin pu voir sur grand écran dix films couvrant toute la carrière du plus punk des metteurs en scène nippons. **Crazy Thunder Road** (1980) notamment, un film de motard sous acides tourné un peu à la n'importe comment. Si le film a indubitablement (mal) vieilli, il n'en reste pas moins un témoignage très intéressant sur les premiers pas de Sogo Ishii. **Panique au lycée** (1978) est un film que Ishii tourna en collaboration avec Yukihiro Sawada (qui contrôla quasiment tout durant le tournage) suite à une demande de la Nikkatsu. Si Ishii dénigre maintenant le métrage, **Panique au lycée** porte néanmoins les germes de la rébellion du réalisateur. L'histoire, tirée d'un de ses courts-métrages, est assez radicale : suite au suicide de l'un de ses amis, un lycéen abat un prof avant de se barricader dans son école en prenant ses camarades en otage. Un film qui n'a rien perdu de sa violence et de son aspect brûlot social. **August**

Ci-dessous, de gauche à droite :
Trois films de Sogo Ishii : August in the Water, Panique au lycée et Crazy Thunder Road, avec son motard au look très Mad Maxien.

Page ci-contre, de haut en bas :
Asia Argento dans son dernier film, The Heart is Deceitful Above All Things et le documentaire Après la mort.

in the Water (1995) est, quant à lui, un film véritablement à part, autant au sein de la filmographie de Sogo, qu'en raison de son univers décalé. Le film débute comme une romance adolescente, touchante à souhait, avant de s'orienter vers des horizons bien différents lorsque la demoiselle tombe dans le coma et se réveille plus tard avec des pouvoirs extra-sensoriels. Parallèlement, un peu partout dans la ville, les gens tombent, inertes, victimes de la « maladie de la pierre ». Œuvre onirique, dressant, comme souvent dans les films d'Ishii, un portrait désenchanté de la société nippone, **August in the Water** est un film marquant qui mérite amplement d'être découvert. Outre ces rétros maîtresses, le festival présentait un paquet d'avant-premières et d'exclusivités récentes. En vrac, le second long de Asia Argento, **The Heart is Deceitful Above All Things** ; **Aaltra** des Grolandais Benoît Delépine et Gustave de Kervern, un road movie inévitablement unique dans lequel deux victimes d'un accident de travail, devenues paraplégiques, décident de partir trouver le constructeur de la machine qui les a mis dans cet état ; l'insupportable **Tarnation** de Jonathan Caouette, un film qui, justement, ne vaut pas une cahuète ; le documentaire choc **Après la mort** montrant la « vie » des morts anonymes aux States... Bref, une sélection éclectique qui démontre que le cinéma est un vaste univers qui reste encore entièrement à découvrir.

Julien SÉVÉON

EXCALIBUR (1981) DE JOHN BOORMAN, USA

Le jeune Arthur, un peu maladroit, réussit à retirer la mythique épée Excalibur du rocher dans lequel elle était plantée. Grâce à elle, il obtient le pouvoir et la confiance de nombreux guerriers. Cependant, de nombreux problèmes viennent semer le chaos durant son règne.
Excalibur est l'une des adaptations les plus célèbres des mythes de la Table Ronde. Tour à tour lyrique et crépusculaire, le film de Boorman est une référence du médiéval fantastique qui n'a pas pris une ride et offre quelques combats d'une rare beauté.

FREAKSTARS 3000 (2003) DE CHRISTOF SCHLIGENSIEF, ALLEMAGNE

Prenez un groupe d'handicapés mentaux et physiques et faites les participer à une compétition de chant. Qu'obtenez-vous ? ***Star Academy***, ***Pop Star*** et ***À la recherche de la nouvelle star*** ! Comment ça non ? Si, si, je vous assure, on a rarement vu autant de retardés du bulbe sur le petit écran que depuis le lancement de ces émissions débiles. Ah, mais c'est vrai, il est en fait question ici de **Freakstars 3000**, véritable mise en boîte de tous ces shows de m..., où le réalisateur Schligensief offre la possibilité à plusieurs aliénés de sortir un disque. Vous me direz, la différence n'était pas flagrante au premier coup d'œil... En tout cas, le film fait mouche et c'est bien là le principal. Et puis, on a de toute façon beaucoup plus de sympathie pour eux que pour les autres handicapés de la téloche française.

Ci-dessus :
Deux attardés mentaux et physiques prêts à participer à une nouvelle version de *Star Academy* ?
Oui, et c'est dans Freakstars 3000.

APOCALYPSE 2024 (1974) DE L.Q. JONES, USA

Tiré d'une nouvelle de Harlan Ellison, (plus tard reprise par Richard Corben dans une excellente BD), **Apocalypse 2024** suit le jeune Don Johnson (le Sonny Crocket de ***Deux flics à Miami***) accompagné de son chien, sur fond de futur post-apocalyptique. Communiquant par télépathie, les deux sont inséparables, jusqu'à ce que Vic, l'homme, rencontre une femme, espèce en voie de disparition vivant sous terre. Malgré les conseils de Blood le chien, il décide de la suivre dans son univers...
Excellent film de SF post-apocalyptique, **A Boy and his Dog** (titre original) retranscrit fidèlement le travail accompli par Ellison et reste, de par son humour assez décapant, une perle du genre.

L'ÉTRANGE FESTIVAL DE STRASBOURG
DU 20 AU 26 OCTOBRE

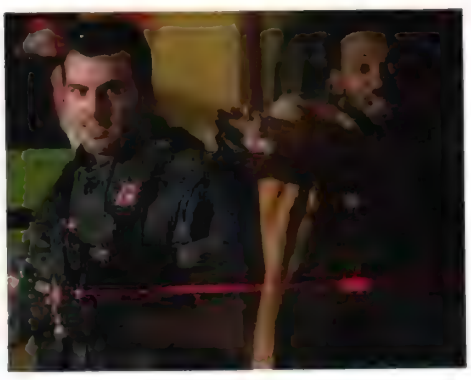
Alors que l'édition parisienne prend fin, la mouture alsacienne de l'Étrange Festival s'apprête à fêter ses dix ans avec, on s'en doute, moult bières et choucroutes. Le Mad Ciné Club nous a donc concocté une programmation qui devrait satisfaire un large public. Du coté des avant-premières, seront notamment projetés **Hair High** (voir ci-contre), le surprenant **Saddest Music in the World** et le film de SF nippon **Casshern** dont on vous a dit le plus grand bien récemment. Du côté des rétros, on pourra (re)voir avec plaisir les excellents **Barbarella** de Roger Vadim, **Phase IV** et **Quest** de Saul Bass, ainsi qu'un certain **Zombie**... Le réalisateur belge Fabrice de Welz (responsable de **Calvaire**, un film qui a fait du bruit à Cannes) se voit, quant à lui, disposer d'une carte blanche où il présentera le méconnu **Tras El Cristal**. L'animation ne sera pas oubliée, et les amateurs pourront voir **Memories** d'Otomo et surtout **Tokyo Godfathers** de Satoshi Kon. Du même Kon (oui, je sais, ce n'est pas très bien amené si on le prononce en Français), on pourra voir sur grand écran sa série télé ***Paranoïa Agent*** (qui a reçu beaucoup d'éloges), ainsi que ***Ghost in the Shell Stand Alone Complex*** de Kenji Kamiyama (responsable de l'animation sur **Jin-Roh**). Du tout bon quoi ! Alors, n'oubliez pas d'aller fêter dignement l'anniversaire avec les joyeux briscards du Mad Ciné Club au cinéma L'Odyssée ! Plus d'infos sur le site : www.madcineclub.com

J.S

RESIDENT EVIL : APOCALYPSE
L'ARMÉE DES NAZES

On y a crû jusqu'au bout, en vain. Soyons clair d'entrée, **Resident Evil : Apocalypse** est le naufrage artistique de cette rentrée, voire même de l'année. Certains préfèrent en rire, tandis que les autres enterrent à jamais leurs espoirs de voir le jeu culte de Capcom dans une adaptation digne de ce nom. Triste constat pour une saga vidéoludique sous influences cinématographiques, et dont la meilleure transposition à l'écran reste sa source d'inspiration première : la trilogie de Romero. Et celle-ci est bien loin du nanar d'Alexander Witt… Car si **Resident Evil : Apocalypse** peut prétendre à l'appellation de « film d'horreur », c'est uniquement grâce à la présence de l'une des figures les plus primitives et emblématiques du genre : le mort-vivant. Cependant, un mort-vivant qui ne croque personne n'en est hélas pas un… Si Anderson avait magistralement loupé le coche dans son approche de la violence, Witt ne fera pas mieux, rendant cette séquelle rapidement hors-sujet, voire totalement obsolète. En clair, ce n'est pas gore pour un sou, les effets spéciaux se résumant essentiellement à quelques dégoulinements de sang ici et là. Pourtant, **Resident Evil : Apocalypse** commence plutôt bien : remontant quelques heures avant le tétanisant épilogue du premier opus, Witt nous décrit, dans un premier temps, la contamination sourde et discrète de la ville de Raccoon par le T-virus. Chargés d'exfiltrer des personnalités et des savants avant qu'il ne soit trop tard, des agents d'Umbrella arrachent de force une petite fille à sa classe. Traçant à toute blinde dans des rues encore calmes, leur voiture est soudainement balayée par un camion. Banal accident de la route aux conséquences désastreuses se dit-on aussitôt… La caméra entre alors par la fenêtre brisée de la voiture pour nous dévoiler ce qui semble être, à ce moment donné, la cause première de la contamination : la petite fille, soutenue par sa ceinture et pendouillant mollement dans les airs. Un plan magnifique, troublant et dérangeant comme le jeu pouvait l'être souvent. Ensuite, c'est le vide abyssale, malgré cet autre plan splendide sur le casque trempé d'un officier de police dans lequel se reflète un zombie… Plan, par ailleurs, entièrement pompé sur la cinématique d'ouverture de **RE2**, le jeu. À part ça, rien ne viendra titiller notre intérêt, ne serait-ce qu'une minute, dans cette histoire en total free-style (Anderson récidive, persiste et signe derrière son clavier d'ordinateur), piochant aveuglément dans tous les épisodes de la série (**RE 2**, **RE : Nemesis**, **RE : Code Veronica**), add-on pourris compris (**RE : Survivor**). En résulte forcément un bric-à-brac de conneries (la fin est un bordel sans nom, même Dahan n'a rien compris), qu'une mise en scène dyslexique (c'est bourré de ralentis saccadés, de flous hideux, parfois les deux en même temps) viendra achever. Un minimum maîtrisée chez Anderson, cette dernière est une notion totalement abstraite chez Witt, à la réputation pourtant acquise en tant que réal de seconde équipe. Quant au Némésis, il nous portera le coup de grâce. Sa première apparition ? Une photo sur un dossier consulté par le général Cain, genre CV de super-méchant, pose dans un photomaton à l'appui. Le gros monstre n'est même pas encore entré dans le champ que déjà, tout le monde se fout de sa gueule. Et lorsqu'il arrive, le pauvre… Attention les zygomatiques, barre de rire à l'horizon ! Fruit improbable d'une liaison entre Casimir et Skeletor, Némésis n'est qu'un gros ballot se dandinant dans les rues de Raccoon, sa grosse mitraillette qui fait boum- boum à la main. Bizarrement, sa pétoire ne fait que des petites taches de sang sur les uniformes d'un commando des S.T.A.R.S. décimé en moins de deux… Mais le clou du spectacle restera, sans conteste, son duel final contre Alice (qui s'offrira, l'espace d'une scène, un hommage involontaire au **Démons** de Lamberto Bava…) avec craquage de doigts et de nuque pré-combat à l'appui. Mouais, finalement, il vaut mieux en rire, même si un sale goût d'amertume nous restera à jamais en travers de la gorge.

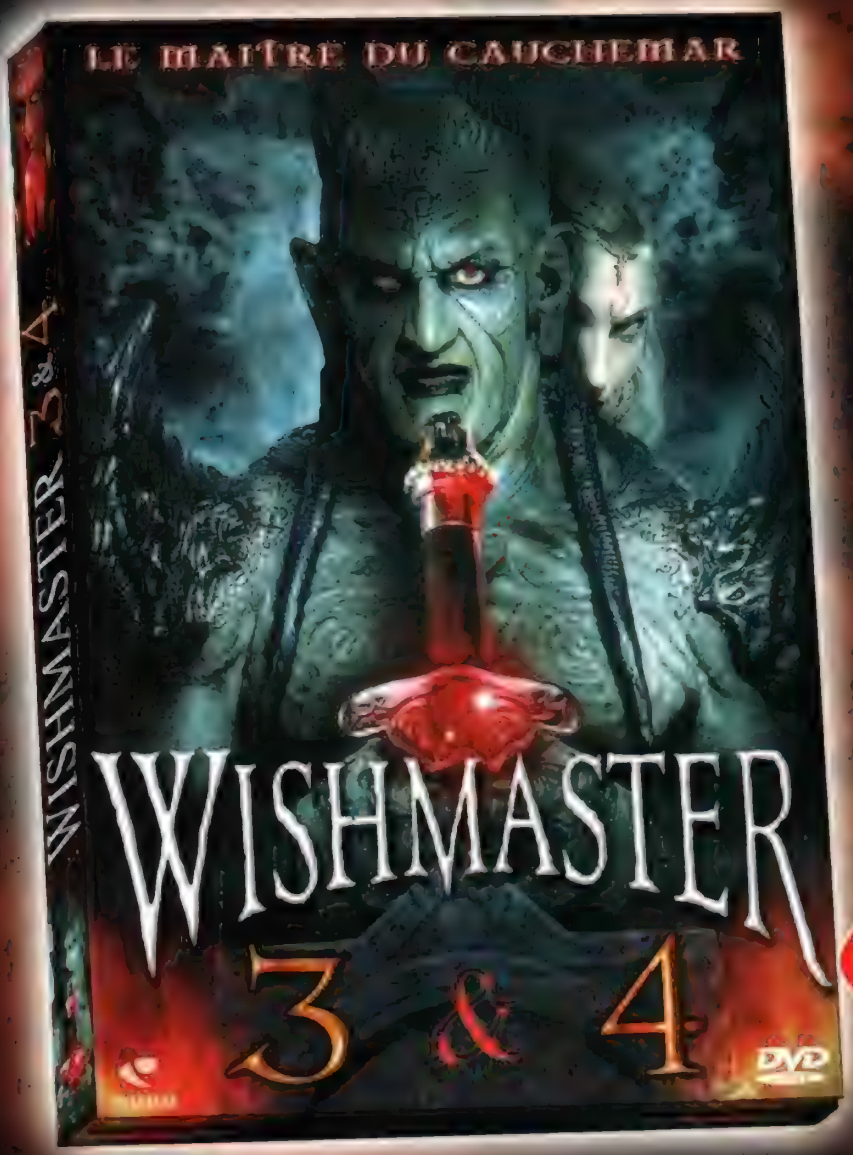
Alexandre BUSTILLO



USA. 2004. RÉAL. : ALEXANDER WITT. SCÉN. : PAUL ANDERSON, D'APRÈS LES PERSONNAGES CRÉÉS PAR YOSHIKI OKAMOTO. DIR. PHOT. : DEREK ROGERS ET CHRISTIAN SEBALDT. MUS. : JEFF DANNA. PROD. : SAMUEL HADIDA, JEREMY BOLT, PAUL ANDERSON ET DON CARMODY POUR CONSTANTIN FILMS, DAVIS FILMS ET IMPACT PICTURES. INT. : MILLA JOVOVICH, THOMAS KRETSCHMANN, ODED FEHR, ZACK WARD, SIENNA GUILLORY, SANDRINE HOLT, MATTHEW G. TAYLOR… DUR. : 1H25. DIST. : COLUMBIA. SORTIE LE 6 OCTOBRE 2004.

LA SUITE DE LA SAGA INITIÉE PAR WES CRAVEN

WISHMASTER



Edition Collector
2 DVD VIDEO

HORRIFIQUE, MACHIAVÉLIQUE ET SARCASTIQUE,
LE WISHMASTER VOUS INFORME DE SON ULTIME RETOUR...

EN VENTE PARTOUT LE 23 SEPTEMBRE 2004

EDITION
Edito

DISTRIBUTION
Fravidis

UN CRIME DANS LA TÊTE
UNE BALLE DANS LE CŒUR

Soyons clairs ! C'est un véritable crève-cœur que de visionner ce **Crime dans la tête** dont l'obsolescence et la bêtise n'ont d'égale que le manque de respect vis-à-vis de l'œuvre originale dont il s'inspire. Si le spectateur ignorant tout de son modèle n'y verra qu'une politique-fiction de bas étage, à la mise en scène digne d'un mauvais téléfilm et au discours faussement subversif, tous ceux qui connaissent le chef-d'œuvre de John Frankenheimer avec Frank Sinatra et Angela Lansbury, célèbre pour sa première heure ouvertement cryptique et la nature inédite de ses rebondissements, tomberont des nues. Conçu comme la simple enquête d'un militaire sur les rêves identiques et récurrents dont sont victimes les survivants de son unité, **Un crime dans la tête** nous fait comprendre, dès le premier quart d'heure, que l'enjeu du film est le lavage de cerveau, ce qui constituait pourtant la principale énigme de l'œuvre originale (la seule question en suspend reste donc : par qui ?). Non seulement Demme supprime-t-il de facto le seul mystère qui aurait pu tenir éveillé l'audience actuelle (pas forcément au courant du sujet) mais encore justifie-t-il ainsi l'absence honteuse du magnifique jeu entre réalité et cauchemar qui faisait tout le sel du métrage de 1962. Un jeu que Frankenheimer pratiquait avec brio, en une mise en scène surréaliste dont la nature énigmatique était gage d'intérêt, avec pour dessein évident la manipulation du spectateur (devenant à son tour une victime paranoïaque). Sans doute trop « complexe » selon les producteurs, cette narration audacieuse, qui refusait le didactisme pour mieux renforcer l'impact de sa révélation finale, a été remplacé par un récit ultra linéaire, si démonstratif (Demme balance des extreme close-up en grand angle à chaque rêve paranoïaque. Quelle finesse !) et si timoré (le personnage qu'incarnait Janet Leigh est réduit à néant) qu'il s'ampute de tout enjeu. La seule fierté de ses auteurs est visiblement la révélation finale, sous forme de métaphore des dérives du Carlyle Group et de ses relations avec les Saoudiens. Michael Moore et William Karel étant déjà passés par là, on ne se mouille pas trop…

Jonathan Demme, dont le dernier sursaut remonte à 1998 (avec le méconnu et brillant **Beloved**), n'est décidément plus, soumettant son film (comme beaucoup d'autres réals d'ailleurs) aux diktats de producteurs sous-estimant l'intelligence du public ou érigeant les projections-tests en force de loi. Mais ce qui énerve n'est pas tant ce nivellement par le bas grossier et prévisible que la façon pathétique dont le film voudrait faire illusion, se drapant des oripeaux de l'activisme politique pour mieux promouvoir son conformisme. Or, c'est au même type de manipulation que se livrent les bad guys du film. Ironie du sort…

Yannick DAHAN

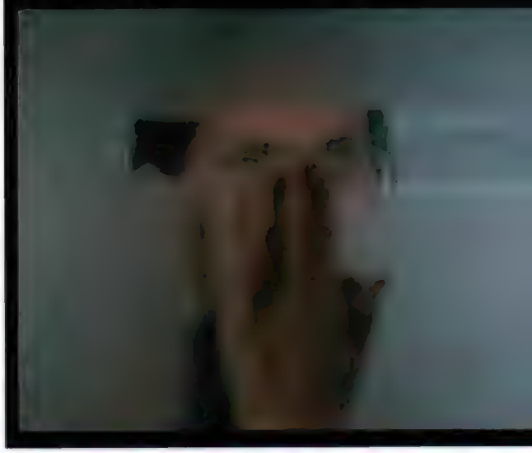
THE MANCHURIAN CANDIDATE. USA. 2004. RÉAL.: JONATHAN DEMME. SCÉN.: DANIEL PYNE, DEAN GEORGARIS D'APRÈS LE SCÉNARIO DE GEORGE AXELROD. MUS.: RACHEL PORTMAN. DIR.PHOTO.: TAK FUJIMOTO. PROD.: TINA SINATRA, SCOTT RUDIN, JONATHAN DEMME, ILONA HERZBERG POUR CLINICA ESTETICO ET PARAMOUNT PICTURES. INT.: DENZEL WAHINGTON, MERYL STREEP, LIEV SCHREIBER, JON VOIGHT, KIMBERLY ELISE, JEFFREY WRIGHT, TED LEVINE, BRUNO GANZ… DUR.: 2H10. DIST.: UIP. SORTIE LE 3 NOVEMBRE 2004.

LES REVENANTS
CONVENTION OBSÈQUES

Les morts reviennent à la vie. Comment les réinsérer dans la société ? À partir de ce postulat, **Les Revenants** se présente comme un croisement entre le film de zombie et le film d'auteur bien de chez nous, laid dans sa forme et soporifique dans son fond. Versant dans le fantastique naturaliste à tendance civique, le film de Robin Campillo propose de limiter l'observation du phénomène à une petite ville de province et de montrer les répercussions de la situation sur la vie privée de quelques personnages. Problème : à aucun moment on ne sent poindre à l'écran le profond bouleversement métaphysique qu'induiraient de tels événements. Résultat : de molles disputes familiales en conseils municipaux apathiques, le film plonge très vite son spectateur dans un ennui doucement dépressif, quelque part entre un épisode de ***Des chiffres et des lettres*** et une virée à la maison de retraite du coin.

Arnaud BORDAS

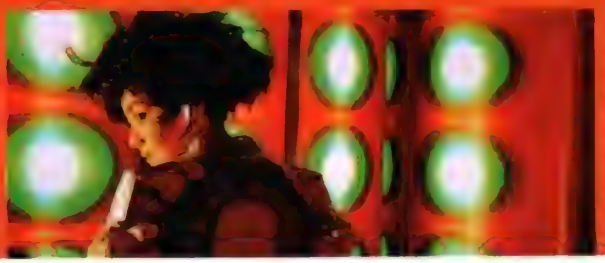
FRANCE. 2004. RÉAL.: ROBIN CAMPILLO. SCÉN.: ROBIN CAMPILLO ET BRIGITTE TIJOU. PROD.: CAROLE SCOTTA ET CAROLINE BENJO POUR HAUT ET COURT, FRANCE 3 CINÉMA ET GIMAGES DÉVELOPPEMENT. INT.: GÉRALDINE PAILHAS, JONATHAN ZACCAÏ, FRÉDÉRIC PIERROT… DUR.: 1H45. DIST.: HAUT ET COURT. SORTIE LE 27 OCTOBRE 2004.



2046
ARNAQUE, FILM ET RIEN-À-DIRE…

Vaisseaux spatiaux, cendres intergalactiques, cyborgs hors d'usine, extraterrestres bellâtres, voilà un peu ce que vous ne trouverez pas dans **2046**, le nouvel avatar psychédélique de 5h de Wong Kar Wai qui se déroule en fait durant les années 60. Disons le tout de suite : **2046** est une arnaque. Un film conçu entièrement pour plaire au public occidental, recyclant copieusement les précédents ouvrages de Wong, en poussant ceux que lui ou presse de se faire (re)connaître en Occident (que voulez, par la référence à son excellent **As Tears Go By**). À l'origine, le projet **2046** devait dresser le portrait de la situation à Hong Kong 50 ans après la rétrocession, le gouvernement de Chine Populaire ayant promis de ne rien changer à la ville pendant cinq décennies. On est [illegible] d'une bien loin de ça, et **2046** n'est plus qu'une bande-annonce de **In the Mood for Love** (même époque, mêmes actrices, même ambiance, même musique…). On aurait pu croire que Wong Kar Wai inventait son univers, que sous les actrices presque interchangeables, les costumes différents, les décors [illegible] se cachait un univers, une vision, une [illegible]. Mais non, rien de tout ça. Wong Kar Wai ne fait que se recycler, sans aucune idée, sans aucune envie, sans aucune inspiration. Il ne fait que se copier lui-même, comme si, après avoir [illegible] le sujet du film, tout comme ce qu'ils allaient jouer par la suite. Et tout cela se ressent clairement dans le montage : répétitif, confus et ennuyeux. **2046** n'est qu'un brouillon maladroit et malsain qui ne mérite à contempler que les amateurs des pubs pour Christian Dior.

Julien SEVEON



CHINE. 2004. RÉAL.: WONG KAR WAI. SCÉN.: WONG KAR WAI. DIR.PHOT.: CHRISTOPHER DOYLE, LAI YIU FAI ET KWOK PUN LEUNG. MUS.: PEER RAABEN ET SHIGERU UMEBAYASHI. PROD.: WONG KAR WAI POUR BLOCKBUSTER ENTERTAINMENT, BLOCK 2 PICTURES, JET TONE FILMS ET BLOCK 2 PICTURES. INT.: TONY LEUNG CHIU WAI, DONG KAR WAI, FAYE WONG, FARIDA RAMBALDI… DUR.: 1H59. DIST.: DCEAN FILM. SORTIE LE 20 OCTOBRE 2004.

LE FILM D'HORREUR QUI A MARQUÉ LE SPÉCIALISTE DU GENRE :
WES CRAVEN

Une plongée dans l'horreur
de Carpenter ou Cronenberg
Le Figaro

MAY

UN FILM DE
LUCKY McKEE

UN FILM CHOC !

Son : DIGITAL dts SURROUND et DOLBY DIGITAL 5.1

Commentaire audio du réalisateur.
Bandes-annonces.
Livret exclusif de 24 pages autour du film.
Un opus incontournable pour tous les fans !

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

LE 20 OCTOBRE, VOUS ALLEZ TREMBLER !

nova
MAGAZINE
www.novaplanet.com

GANG DE REQUINS

LA MER À BOIRE

La rancœur de Jeffrey Katzenberg vis-à-vis de l'empire Disney commence littéralement à prendre des allures embarrassantes avec ce **Gang de requins** qui débarque, tout juste un an et demi après **Le Monde de Nemo**, avec un concept a priori similaire. Bien sûr, le parallèle entre les deux œuvres s'arrête aux éléments marketing (la mer, les poissons) et les méthodes diffèrent d'ailleurs totalement. En termes critiques, il serait évidemment injuste de comparer les deux films, même si la production de **Gang de requins** a été lancée de façon opportuniste (tout juste deux mois avant la sortie du Pixar), ce qui sous-entend, entre autres, que le projet a été fait à toute berzingue et cela s'en ressent stylistiquement parlant. Déjà, on se doute que ce **Gang de requins** n'a pas besoin d'un comparatif pour sombrer, de lui-même, dans les tréfonds, même s'il ne les atteint pas comme l'aberrant **Shrek 2**, Palme d'Or du nettoyage par le vide cette année.

Si le casting laisse entrevoir un croisement improbable entre ***Le Prince de Bel-Air*** et **Les Affranchis**, le résultat, quant à lui, ne dépasse pas ce concept de base (dur de faire cohabiter une sitcom de merde avec l'un des plus grands films américains de ces 20 dernières années). Ainsi, le scénario perd en qualité d'écriture ce que le film gagne en « performances »: les principaux ressorts comiques reposent, en effet, sur la personnalité des stars venues ici s'auto-parodier, quand il ne s'agit pas de tordre nos habitudes pour en offrir un pendant sous-marin… Bien sûr, on peut appeler ça une critique de la société moderne – matinée de références interdites aux moins de 12 ans (***Les Sopranos***, **Le Parrain**, **Les Dents de la mer**) – si on veut, mais ça n'excusera en rien la fainéantise culturelle de ce projet « flinstonesque ». Un projet, qui se donne quand même des airs usurpés de spectacle pour adultes (donc forcément au-dessus de tout soupçon pour un dessin animé), tout en mâchant ses références pour que le spectateur ne se sente pas trop con. In fine, c'est cependant la morale de **Gang de requins** (le héros Oscar apprendra, en croisant des requins mafieux, que sa soif de reconnaissance lui fera perdre les valeurs les plus simples) qui révèle le manque d'honnêteté global du projet. Car il s'agit quand même de faire interpréter à Will Smith (l'homme le moins ambitieux du monde comme chacun sait…), le rôle du candide. Pour se rassurer, on dira que ça vaut quand même mieux que « l'éloge du beauf qui n'a pas évolué en deux films » proposée par **Shrek 2**. Enfin, ça tendrait quand même à justifier le temps perdu devant de telles inepties…

Stéphane **MOÏSSAKIS**

SHARK TALE. USA. 2004. RÉAL.: VICKY JENSON, ERIC BERGERON ET ROB LETTERMAN. SCÉN.: ROB LETTERMAN, DAMIAN SHANNON, MARK SWIFT ET MICHAEL J. WILSON. MUS.: HANS ZIMMER. PROD.: BILL DAMASCHKE, JANET HEALY, ALLISON LYON SEGAN ET JEFFREY KATZENBERG POUR DREAMWORKS ANIMATION ET PDI. VOIX (VO): WILL SMITH, ROBERT DE NIRO, RENÉE ZELLWEGER, JACK BLACK, ANGELINA JOLIE, MARTIN SCORSESE, PETER FALK, DOUG E. DOUG, ZIGGY MARLEY… DUR.: 1 H 32. DIST.: UIP. SORTIE LE 13 OCTOBRE 2004.

ARSÈNE LUPIN

NI VU, NI CONNU, J'T'EMBROUILLE

Le Dernier d'Arsène Lupin (*La Comtesse de Cagliostro*) n'est pas l'une des nombreuses autres aventures légères écrites par le grand Maurice Leblanc, les premières datant déjà d'un quart de siècle. Sorti en 1906, *Le Bouchon* (*Arsène Lupin en cavale*) publiait sa 13e aventure sur 21 lorsque parut cette nouvelle aventure en 1921. Série de gaieté servant sur la jeunesse du gentleman cambrioleur et sur ses aventures sentimentales avec une vedette aristocrate et immortelle, *La Comtesse de Cagliostro* était avant tout conçu comme l'apothéose brillamment d'un personnage désormais mythique mais aussi un monstre. Le propre du film de Salème (tout de même le premier long métrage consacré par les détenteurs de [illegible] officiels à une nouvelle franchise par les ayants de Lupin. Préférant installer une chronologie détendue autour [illegible] que d'imposer un univers, **Arsène Lupin**, par son dynamisme, n'est [illegible] à aucun moment de travailler le potentiel [illegible] de son héros. La cohérence du personnage, son duo d'adoption, ses [illegible] quotidiennes, font un excellent prétexte [illegible] que de suivre bénévolement, comme lors de cette scène [illegible] où Lupin effectue un [illegible] qui rappelle le divertissement du [illegible] **Vidocq** en s'aidant [illegible] des explications terriblement redondantes [illegible] de l'énigme des trois cruelles [illegible] le flashback [illegible] sur la mort du père). Dans tout ce [illegible], la personnalité de Lupin se révèle à celle d'un jeune cinglé [illegible], débarrassé de ses [illegible] d'ombre, de ses [illegible] anachroniques et de son [illegible] profondément [illegible] (son [illegible] avec [illegible] Lupin – [illegible] – le [illegible]). Vous l'avez compris, après **Vidocq** et **Belphégor** (de même [illegible]), **Arsène Lupin** est une nouvelle occasion de se demander si nos producteurs vont un jour réaliser le premier [illegible] digne de nos héros patrimoniaux et arrêter de [illegible] dans des adaptations [illegible], mal [illegible] et mal [illegible].

Arnaud **DUBOIS**

FRANCE. 2004. RÉAL.: JEAN-PAUL SALOMÉ. SCÉN.: JEAN-PAUL SALOMÉ ET LAURENT VACHAUD, D'APRÈS LES PERSONNAGES CRÉÉS PAR MAURICE LEBLANC. DIR. PHOT.: PASCAL ROQUE. MUS.: [illegible]. PROD.: STÉPHANE MARSIL POUR [illegible] FILMS ET TF1 FILMS PRODUCTION. INT.: ROMAIN DURIS, KRISTIN SCOTT THOMAS, PASCAL GREGGORY, EVA DARLAN, ROBIN RENUCCI, MATHIEU CARRIÈRE… DUR.: 2H40. DIST.: [illegible]. SORTIE LE 13 OCTOBRE 2004.

"Le chaînon manquant entre Takeshi KITANO et John WOO."
LES INROCKUPTIBLES

DEAD OR ALIVE

DÉCOUVREZ LA TRILOGIE CULTE DE TAKASHI MIIKE (AUDITION, GOZU)

- SON 5.1 DOLBY DIGITAL
- ENTRETIENS AVEC TAKASHI MIIKE : À PROPOS DE LA TRILOGIE, LA CENSURE PAR MIIKE
- ELECTRIC YAKUZA GO TO HELL (52 MN) • PRÉSENTATION DE LA TRILOGIE
- BANDES-ANNONCES • FILMOGRAPHIES

EN DVD ET COFFRET TRILOGIE 4 DVD

13ème RUE LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

Ciné Live

OUI

WILD SIDE VIDEO

POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDEPROJECT.COM

AUDITION © Pretty Pictures 2004 et Kadokawa Daiei Pictures, Inc. 1999

ETERNAL SUNSHINE OF THE SPOTLESS MIND

JE T'AIME, MOI NON PLUS

Il est étonnant de voir deux personnalités aussi extraverties que celles de Michel Gondry et Jim Carrey s'associer à un projet sur lequel ils vont mettre leur « fond de commerce » en veilleuse. En effet, que le premier soit un as du renouvellement visuel et le second un génie du comique physique importe finalement peu dans **Eternal Sunshine of the Spotless Mind**, puisqu'ils se mettent entièrement au service du script de Charlie Kaufman. Et si le pitch émane de Gondry lui-même, comme s'il s'agissait d'un cadeau offert à l'auteur de **Dans la peau de John Malkovich** et **Confessions d'un homme dangereux**, le film porte avant tout la griffe du scénariste, comme le confirme le résumé suivant: Joel (Jim Carrey) est déboussolé. Il vient de rompre avec Clémentine (Kate Winslet) et ses efforts pour la reconquérir ne mènent nulle part puisqu'elle ne semble plus le reconnaître. En cherchant à comprendre le pourquoi du comment, il découvre alors que celle-ci a fait appel à la société Lacuna pour effacer de sa mémoire les souvenirs liés à leur vie en couple. Fou de désespoir et conscient qu'il ne pourra jamais récupérer l'amour de sa vie, Joel décide de subir la même opération et prend les précautions nécessaires auprès du même organisme. Mais lorsque les techniciens de la société procèdent à l'effacement progressif des souvenirs liés à Clémentine, Joel, dans un état inconscient, résiste et décide de se battre mentalement pour les garder jusqu'au dernier.

La frontière (souvent décrite) entre le réel et le fantasme chez Kaufman nécessite une mise en place faussement « neutre », ce que Gondry semblait avoir oublié sur **Human Nature**, cherchant à tout prix à se l'approprier par des astuces visuelles reprises de ses précédents travaux. Conscient (ou pas) de la beaufitude de ce premier essai idiot (ce qui est difficilement compatible avec Kaufman), Gondry rectifie ici le tir par une entrée en matière (la rencontre entre Joel et Clémentine) d'autant plus touchante qu'elle s'abandonne presque entièrement à la sobriété de l'écriture. La note d'intention est donnée ici: peu d'écarts visuels (ou justifiés) étant à prévoir lorsque **Eternal Sunshine…** rentre dans le vif du sujet, à savoir le mental de Joel (façon exploration de la psyché comme dans **Dans la peau de John Malkovich**, mais sur une heure). Le film se borne donc à l'intelligence évidente (que certains qualifieront de roublardise) de son script à tiroirs, aucun sentiment d'urgence (il faut préserver les souvenirs coûte que coûte) n'étant instauré par la mise en scène jusqu'au très beau dévoilement du climax émotionnel. Humilité de la part de Gondry? Possible et c'est tout à son honneur, mais malgré les qualités de **Eternal Sunshine…**, on attend le projet sur lequel il se mettra enfin sur un pied d'égalité avec Charlie Kaufman. Le prochain?

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2003. RÉAL.: MICHEL GONDRY. SCÉN.: CHARLIE KAUFMAN. DIR. PHOT.: ELLEN KURAS. MUS.: JON BRION. PROD.: STEVE GOLIN ET ANTHONY BREGMAN POUR ANONYMOUS CONTENT, THIS IS THAT ET FOCUS FEATURES. INT.: JIM CARREY, KATE WINSLET, ELIJAH WOOD, MARK RUFFALO, KIRSTEN DUNST, TOM WILKINSON, THOMAS JAY RYAN, JANE ADAMS... DUR.: 1 H 48. DIST.: UIP. SORTIE LE 6 OCTOBRE 2004.

SAMARIA

FEMMES, JE VOUS AIME

Kim Ki-Duk a beaucoup été critiqué pour sa vision très misogyne et machiste de la femme (prostituée ou subissant tous les désirs de l'homme…). Ceci explique peut-être la tournure de **Samaria**, dans lequel le réalisateur met en scène un père qui découvre que sa fille, adolescente, se prostitue, à l'image de sa meilleure amie morte il y a peu… Si le film porte encore un cachet choc (une lycéenne qui vend son corps, ce n'est tout de même pas un conte de fées), on est cependant loin du caractère bien plus rentre-dedans des films précédents de Kim Ki-Duk. Sombre et violent (vous vous doutez bien que le père pète les plombs à un moment…), **Samaria** marque la première véritable réflexion du réalisateur sur le rôle de la femme dans la société coréenne. Une remise en question personnelle ou une tentative de brosser le public ou les critiques dans le sens du poil? Seul Kim Ki-Duk le sait… L'expérience mérite, en tout cas, amplement le détour.

Julien SÉVÉON

CORÉE DU SUD. 2004. RÉAL.: KIM KI-DUK. SCÉN.: KIM KI-DUK. DIR.PHOT.: SUN SANG-JAE ET SANG-JAE SEON. MUS.: PARK JI ET JI-WOONG PARK. PROD.: JEONG-MIN BAEK POUR KIM KI-DUK FILM. INT.: LEE UHL, KWAK JI-MIN, SEO MIN-JUNG... DUR.: 1H35. DIST.: WILD SIDE FILMS. SORTIE LE 27 OCTOBRE 2004.

5 ENFANTS ET MOI

BIGDIL : LE FILM

Vous comptez vous procurer enfin un cinéma, la mairie? C'est presque chose faite avec ce **5 enfants et moi** et son monstre aux flatulences bucoliques et à l'accent pied noir. Croisement entre Roger Hanin et Bil du *Bigdil*, ce génie des sables (comme ils disent dans le film) va exaucer les vœux les plus fous de 5 moufflets, plus têtes-à-claques les uns que les autres. Faut dire que c'est pas la joie pour ces marmots abandonnés par leur père parti au loin et largués par leur mère au beau milieu des coins

perdus dans un motel tenu par Michou [illegible] Braugh). Le p'tit gars qui a commencé à [illegible] prépubescence, prenant bien vite [illegible] qu'il a bossé avec le grand Jim Henson. Le problème, c'est que le couple dans le film est [illegible] psychologique. L'hésitante en [illegible] Laugé, [illegible] et [illegible] [illegible] Jeanne. Allez-hop, on oublie le [illegible] et on [illegible]

Fausto FASULO

FIVE CHILDREN AND IT

GB. 2004. RÉAL.: JOHN [illegible]. SCÉN.: DAVID SOLOMON D'APRÈS LE LIVRE DE EDITH NESBIT. DIR.PHOT.: MICHAEL BREWSTER. MUS.: DAN [illegible] (CORNISH. PROD.: NICK HIRSCHKORN, LISA HENSON ET SAMUEL HADIDA POUR JIM HENSON COMPANY ET CAPITOL FILMS. INT.: JONATHAN BAILEY, JESSICA CLARIDGE, FREDDIE HIGHMO[illegible] [illegible]. DUR.: 30[illegible]. METROPOLITAN FILM EXPORT. SORTIE LE 20 OCTOBRE 2004.

"UN COCKTAIL EXPLOSIF À FAIRE REVENIR LES MORTS" LE PARISIEN

JEAN RENO

BENOIT MAGIMEL

CHRISTOPHER LEE

LES RIVIERES POURPRES 2

LES ANGES DE L'APOCALYPSE

UN FILM DE OLIVIER DAHAN SUR UN SCÉNARIO DE LUC BESSON

DVD

- Le film en dts plein débit
- Tous les SUPPLÉMENTS en 16/9 sonorisés en 5.1 • Making of
- Scène coupée • Film-annonce

ÉDITION LIMITÉE 2 DVD

- Le film en dts plein débit
- Tous les SUPPLÉMENTS en 16/9 sonorises en 5.1 • Le film en DVD ROM haute définition (pour PC 3 Ghz)* Making of
- Scène coupée • 3 courts métrages
- Reportages sur les armes, les cadavres, le design sonore, les décors, la lumière.

EN VHS, DVD & ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE LE 6 OCTOBRE 2004

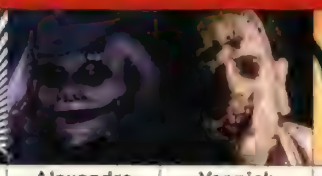
mcm

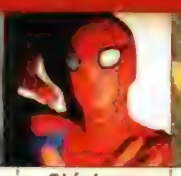
Europe 2

STUDIO CANAL

AVIS CHIFFRÉS

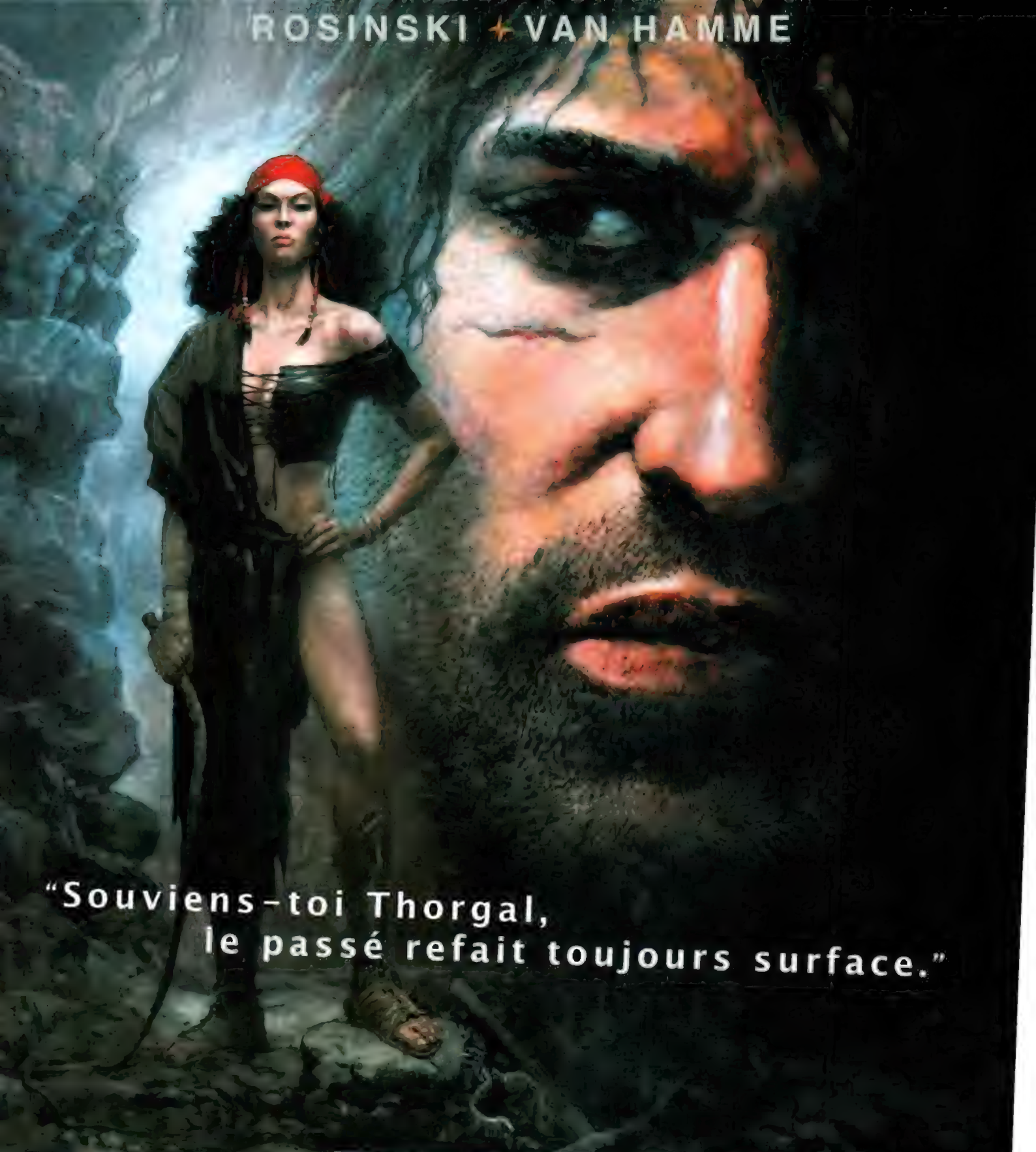
0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.





	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Julien Dupuy	Damien Granger	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier
ALIEN VS. PREDATOR	2 Faible mais parfois rigolo.	1 Un concept basé sur le plaisir pour un résultat débouchant sur une énorme frustration. Moche.	2 Waahh, mortel ce film ! Vivement E.T. Vs. Chewbacca.	0 C'est Lassie en Antarctique avec le Predator dans le rôle du clébard ! La honte...	2 Ça ferait un pilote de série télé plutôt correct.	0 Un film tout simplement insultant pour tout bon fan de genre (et des deux franchises) qui se respecte.	0 Deux franchises niquées d'un coup sec et sans vaseline !	
CABIN FEVER	3 Un vrai fan rend hommage à Evil Dead. Pas le talent de Raimi mais l'enthousiasme est là.	0 C'est nul et en plus, ça la ramène... Un authentique film-à-claques pour bobos en mal de sensations.	5 C'est pas le film d'horreur de l'année mais à coup sûr celui de l'été. Plus j'y repense, plus j'aime ce trip bien dégueu...			2 Complètement raté, et trop prétentieux pour être sympathique.	2 Eli Roth se réfère à des bouses des années 80. Faut donc pas s'étonner de la tronche de son film.	4 Tous les ingrédients de la grosse bouffonnerie : seins, sang et zombies.
CATWOMAN		0 Laid, vulgaire, ridicule et ronge-tête au possible. Blatch attitude !	0 Oh putain, ça fouette grave ici ! Faut changer la caisse du chat les mecs...	0 Miaule toujours...	0 La honte !	0 Qu'on lui envoie un pit-bull à cette sale chatte !	0 Même Garfield fait plus comics que ce truc !	2 Comme quoi, c'est pas facile d'adapter un personnage de comic-book au cinéma.
COLLATERAL	5 Michael Mann n'est jamais aussi bon que dans le polar dur, froid et sans pitié. Aussi bon que Manhunter.	6 Derrière cette excellente série B se cache le projet couillu et terminal d'un artiste immense.	5 Boum par la fenêtre : là, Tom mériterait de l'avoir, sa putain de statuette dorée.	6 Plus qu'un très grand polar : une œuvre poignante sur l'indifférence et l'inaction. Envoûtant !	3 Michael Mann cachetonne. Jamie Foxx est une erreur de casting. Sinon, ça va.	4 Très sympa, mais l'utilisation de la HD limite grave la mise en scène. Dommage, pour du Michael Mann !	4 Quand on compte parmi les meilleurs, on ne se contente pas de faire juste « bien ».	4 Impeccable, bien que manquant d'explosivité.
HELLBOY DIRECTOR'S CUT		6 10 minutes de plus avec un ami, ça ne se refuse pas...	6 Le gros génie nous ressert un peu de rab. Pas franchement essentiel mais le résultat est toujours aussi magnifique !		6 Le chef-d'œuvre absolu se cache entre les deux versions. Ça ne m'a pas empêché de pleurer encore un coup.	4 Un film qui ressemble plus volontiers à une excellente suite.	6 Encore plus de détails, encore plus de plaisir !	5 Ah, ben voilà, d'un coup c'est mieux !
INFERNAL AFFAIRS	5 Un polar de HK à l'ancienne. On aime toujours			6 Un chef-d'œuvre absolu qui, aux côtés de Collateral et Man on Fire, nous prouve que cette rentrée est bénie par les dieux du polar !	4 Un polar hongkongais qui possède des qualités habituellement absentes des polars hongkongais.	6 Un polar hong-kongais qui n'a rien à envier aux meilleurs Tsui Hark ou John Woo. Ça faisait longtemps !	4 Bon petit polar, mais Scorsese devrait faire mieux sans problème avec son remake...	5 Du HK comme au bon vieux temps, snif !
I ROBOT	4 Deux films en un, un pur film de SF hardcore passionnant et un blockbuster plus classique. Drôle de mélange...		3 Proyas troque son futal en cuir contre une paire de Converse. Pas sûr que l'on gagne au change.	4 Un actioner de SF old school vraiment fun, même si Proyas n'a pas eu les coudées franches.	3 Un « Will Smith's movie » avec quelques beaux morceaux de réalisateur dedans.		4 Un vrai blockbuster dont les menus défauts sautent aux yeux, mais dont les nombreuses qualités se savourent.	3 Le film débarque en salles avec pile dix ans de retard.
LOVE OBJECT				3 Après Willard et May, un nouveau regard déjanté sur les affres de la frustration, desservi par une mise en scène démonstrative.			2 Déjà fait, déjà vu et déjà oublié...	
MAN ON FIRE	4 Polar sauvage d'un Tony Scott de plus en plus frappé. Dommage que la fin soit trop mélo...	5 Moins abouti que Spy Game, mais voilà quand même un bon gros film de dur qui carbure à la testostérone non-coupée.	5 Boum dans les fesses : là, Denzel la mérite sa putain de statuette dorée.	6 Une histoire d'amour magnifique dans un maelström de violence hardcore. Le chef-d'œuvre de Tony Scott !!!		5 On l'aura finalement eu le Punisher ! (Gale, prends-en de la graine). Tony Scott réalise désormais de vrais très bons films.	6 Bienvenue dans l'ère du polar hard-boiled hyperbolique !	3 Le petit Scott va finir comme son grand frère, dommage.
OLD BOY	6 Fascinant, pervers, méchant. Pas loin de la perfection. Une bombe.			5 Un chemin de croix superbement filmé mais atroce et éprouvant, à qui il manque une certaine résonance qui justifierait son sadisme.	6 Un chef-d'œuvre terrassant, la confirmation d'un très grand réalisateur.	6 Une descente aux Enfers superbement maîtrisée d'un bout à l'autre. Époustouflant !	5 Tour à tour ludique et dérangeant, du vrai cinoche d'exploitation qui en a.	6 Thriller vraiment méchant, mais alors vraiment, vraiment...
RESIDENT EVIL : APOCALYPSE	1 Film de zombie sans zombie. Gros Z ni fun ni sexy. Fait passer le premier pour un chef-d'œuvre.	0 Alexander Witt, retenez bien ce nom...	1 Même la version Gameboy fait plus flipper que ce truc torché par des ingrats. Attention. Craignos Monster inside.	0 STAAAAARSSSS !!!!... J'en ris encore !	0 Un sérieux prétendant au pire film de l'année.		0 Le film qui fait passer des vessies pour des vessies...	3 On est encore loin d'approcher les qualités du jeu, mais Milla a de jolies jambes...
STEAMBOY		6 Racé, exigeant, trépidant et sans équivalent dans l'animation actuelle. Encore plus fort qu'Akira !		4 Très beau, très froid, très long. Une heure de boulons qu'on dévisse et de jets de fumée, ça me fait le même effet qu'un Lexomil. Désolé...	5 Derrière ses airs de blockbuster apocalyptique, un film concept incroyablement culotte.		6 Un idéal de cinéma d'aventures qui perdure dans un générique final à pleurer de beauté !	6 Otomo surpasse Pixar sur leur terrain. Coup de pied dans les testicules en prime !
LE VILLAGE	3 Magnifiquement filmé mais bête comme mon pied gauche.	1 Grosse fatigue pour Shyamalan et grosse remise en question à prévoir pour son prochain film. Wait and see...	1 Witness 2, un film de M. Night Shame-on-you. Presque insultant de la part d'un tel auteur.	3 Une très belle première heure gâchée par un double twist artificiel et contraint.	1 Non seulement c'est mauvais, mais en plus ça sent le rafistolage de dernière minute.	1 Sans conviction. Shyamalan s'en remet à la facilité et nous prend pour des gogols. Alors nous, pas contents !	2 Malgré deux/trois scènes, une vaste fumisterie qui prend son spectateur potentiel de haut...	4 La formule est toujours la même, mais c'est tellement bien foutu...

ROSINSKI + VAN HAMME



"Souviens-toi Thorgal,
le passé refait toujours surface."

DISPONIBLE
AU RAYON BD
DÈS LE 23 OCTOBRE

THORGAL

KRISS DE VALNOR

LE LOMBARD

www.thorgal.com

ManMoving
msn.fr

Tout savoir sur l'actualité des DVD chaque mois

- Allez les p'tits gars, vous sortez vos stylos et vous me remplissez ces bulletins d'abonnement à Mad Movies ! Et plus vite que ça, sinon je vous envoie Milla Jovovich ! - Pitié m'sieur ! Faut signer où ?

Choisissez la durée de votre abonnement

OFFRE DÉCOUVERTE 6 NUMÉROS
20 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 20 € AU LIEU DE 25,80 €
Je recevrai en cadeau 1 ancien numéro au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE FIDÉLITÉ 11 NUMÉROS
33 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 31 € AU LIEU DE 47,30 €
Je recevrai en cadeau 2 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE PASSION 22 NUMÉROS
45 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 52 € AU LIEU DE 94,60 €
Je recevrai en cadeau 3 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

❑ **Oui,** je m'abonne à **Mad Movies** et je choisis l'offre
❑ DÉCOUVERTE ❑ FIDÉLITÉ ❑ PASSION

Ci-joint mon règlement à l'ordre de CPF/Mad Movies par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés)
❑ carte bancaire

|_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Date d'expiration : |_|_|_|_|
Mois/Année

Date/Signature obligatoire

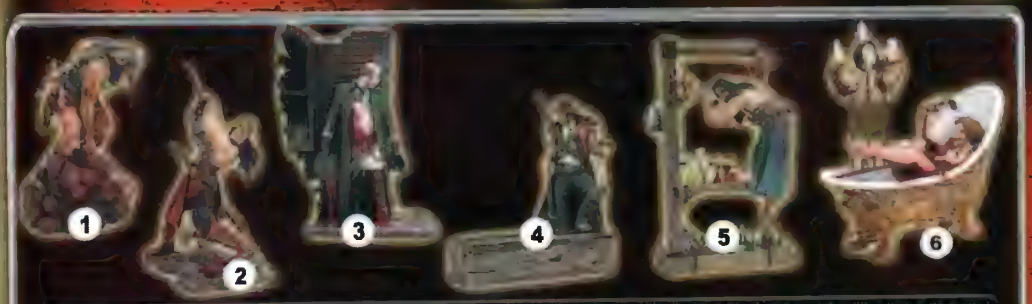
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies**
Je choisis le(s) n° d'**Impact**

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
• Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
• Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :
6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

❑ «Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

TOYSTAR



Figurines Monsters 3 : 18 € (1) Attila the Hun (2) Vlad the Impaler (3) Jack the Ripper (4) Billy the Kid (5) Rasputin (6) Elizabeth Bathory

(1) Legolas 50 cm : 55 € (2) Aragorn 50 cm : 55 €

The Crow 50 cm : 55 €

Figurine Clive Barker's Infernal Parade : 18 € (1) Toy Requiem (2) The Sabbatticus (3) Mary Slaughter (4) Golem Elijah (5) Family of Freaks (6) Bethany Bird

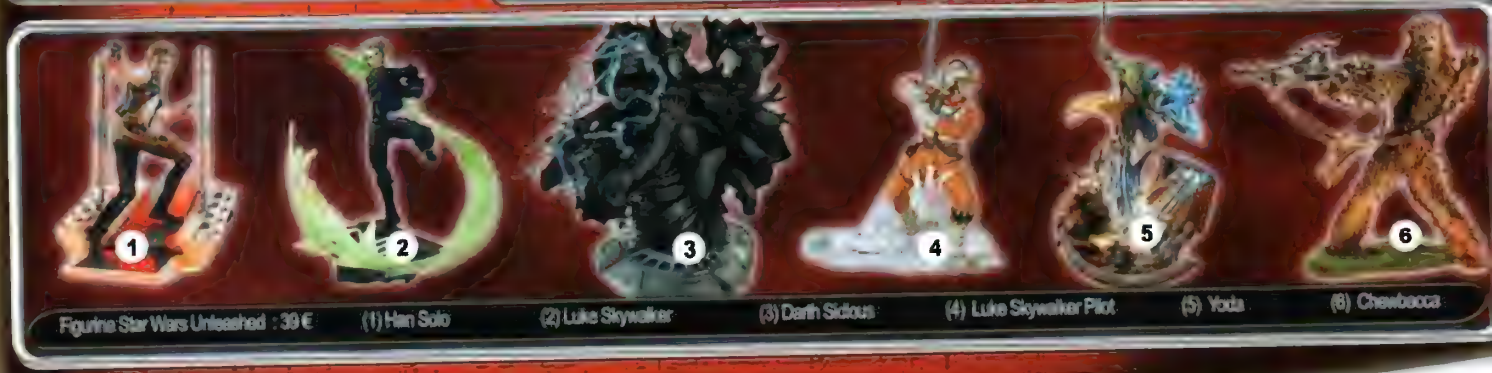
Figurines Spawn Reborn 2 : 18 € (1) Cyber Spawn (2) Raven Knight (3) She-Spawn 2 (4) Mandarin Spawn (5) Interlink Spawn (6) Manga She-Spawn

PACK SPECIAL : 1+2+3+4+5+6 = 95 €

Spawn 10th anniversary : 30 €

(1) Obi Wan Mini Lightsaber : 55 €
(2) Luke Skywalker Mini Lightsaber : 59 €

Figurine Spawn 25 : 18 € (1) Raven Spawn hsl.011 (2) Hell spawn hsl.005 (3) The Redeemer i.117 (4) Sam & Twitch sti.22



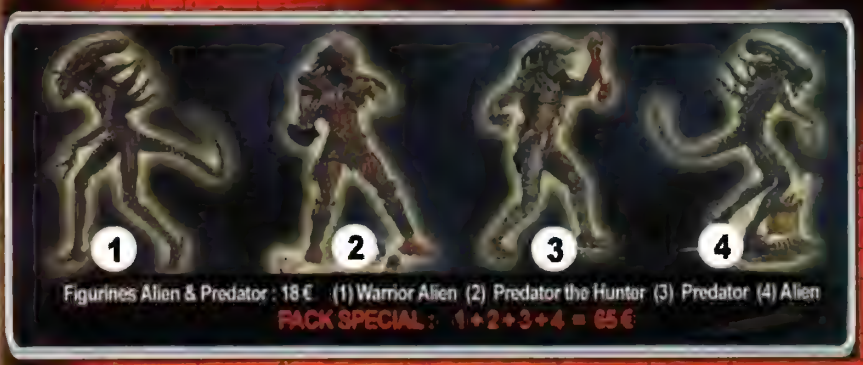
Figurine Star Wars Unleashed : 39 € (1) Han Solo (2) Luke Skywalker (3) Darth Sidious (4) Luke Skywalker Pilot (5) Yoda (6) Chewbacca

Tous les personnages © de leurs propriétaires respectifs Tous droits réservés.

TOYSTAR

Frais de port 5€
A partir de 50€ d'achat
les frais de port sont offerts

Comics VO / VF
ArtBooks - TPB - etc...
1 U.S Dollar = 1.10 €uros

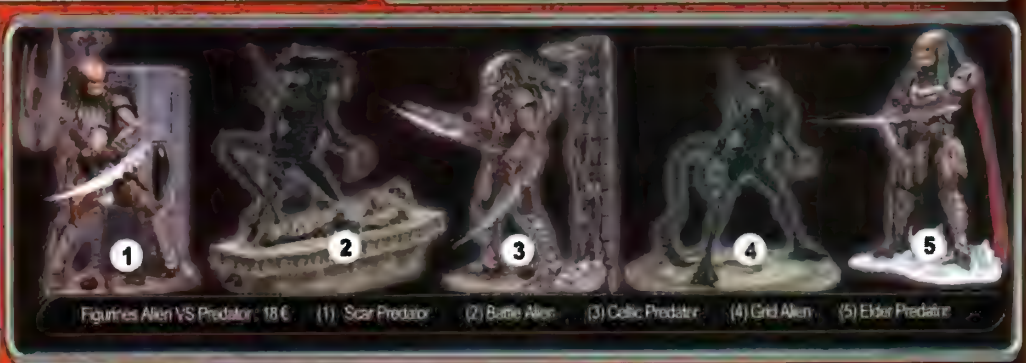


Figurines Alien & Predator : 18 € (1) Warrior Alien (2) Predator the Hunter (3) Predator (4) Alien

PACK SPECIAL : 1+2+3+4 = 65€

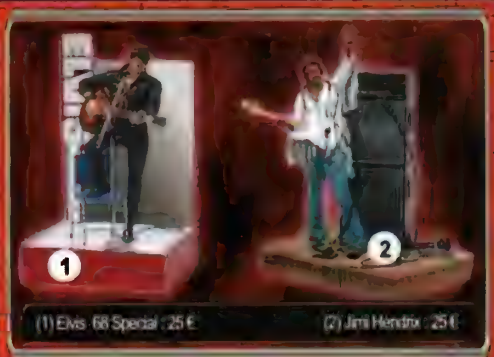
(1) Predator stealth Micro bust : 70 € (2) Predator Micro bust : 45 €
(3) Predator Defeated bust : 79 € (4) Alien Special Edition bust : 89 € (5) Alien Chestbuster : 59 €

Bobblehead : 15 € (1) Predator Bobblehead (2) Alien Bobblehead

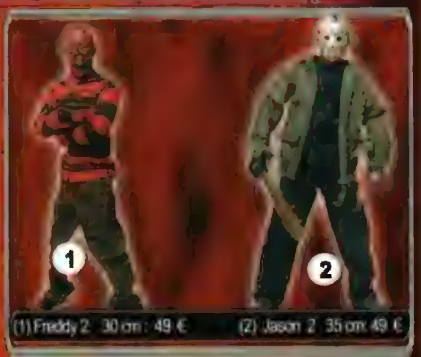


Figurines Alien VS Predator : 18 € (1) Scar Predator (2) Battle Alien (3) Celtic Predator (4) Grid Alien (5) Elder Predator

(1) Alien 35 cm : 49 € (2) Predator 35 cm : 49 €



(1) Elvis 68 Special : 25 € (2) Jimi Hendrix : 25 €



(1) Freddy 2 30 cm : 49 € (2) Jason 2 35 cm: 49 €

(1) Batman : 30 € (2) Huntress : 25 € (3) Hush : 35 €
(4) Poison Ivy : 25 € (5) Joker : 25 €

Figurines 35 cm : 49 € (1) Angel (2) Buffy (3) Faith (4) Spike

Mini peluches Gizmo : 15 € (1) Gizmo effrayé
(2) Gizmo content (3) Gizmo triste

Le plus grand magasin de produits dérivés de France

TOYSTAR - C. Cial 38, rue des Ormeaux 75020 Paris

Ouvert du lundi au samedi de 10h à 19h - M° Buzenval / RER Nation

www.toystar.fr

Paiement sécurisé 24h/24 - 7j/7 **Plus de 2000 références**

01 43 72 06 66

Pour recevoir notre catalogue gratuit, appelez-nous !

Toutes les marques, personnages © de leurs propriétaires respectifs. Tous droits réservés.

SEED OF CHUCKY
DE DON MANCINI

Après le réjouissant opus signé Ronny Yu, la saga Chucky semble continuer sur cette excellente lancée. Rapport sur le tournage d'un cinquième épisode très prometteur...

ENFANT DE SALAUDS

Tout va bien. La limousine blanche roule aux vitres fumées quelques minutes maintenant sont sorties d'un plateau de tournage et commence à glisser, gracieuse au milieu des cow-boys, le soleil, les palmiers, les flics et leurs plaques chromées, et même un bon paquet de paparazzis qui traquent une star un peu boiteuse. La blonde, c'est Jennifer Tilly. Et à voir avec quelle sérénité elle répond aux questions embarrassantes d'un de ces reporters fouille-merde, elle n'a pas la conscience tranquille. Le journaliste a le visage émacié et l'œil perçant de John Waters. Son regard et l'objectif de sa caméra lorgnent sans vergogne vers le décolleté plongeant et maculé de sang de la vedette. Malgré l'empressement de la foule, la Tilly reste nuette comme une carpe : protégée par un immense garde du corps, elle s'engouffre dans son véhicule, tandis que les flics repoussent les assauts virulents des journalistes. Juste avant de refermer la portière, la star jette un coup d'œil apeuré entre les mollets de ses assaillants. Pas de doute, le terrible Chucky est de retour. Puis la limousine repart à toute berzingue au milieu des studios... Mais le « *Cut !* » vient à peine de retentir, que l'assistant-réalisateur hurle de colère. Une vieille charrue brinquebalante aux pneus dépareillés vient de passer à proximité de la scène, recouvrant de son raudam les répliques assassines de Tilly, les questions indécentes de Waters, et même les cris des journalistes...

LA CÔTE OUEST COMPLÈTEMENT À L'EST

Contrairement aux apparences, nous sommes en Roumanie. Plus précisément sur le plateau du tournage de **Seed of Chucky**, au sein des Castel Films Studios, dans une large propriété perdue au milieu de la campagne, à une heure de voiture de Bucarest. Sur la route défoncée qui mène aux studios, on croise plus de cadavres de chiens et de charrettes pourries que de décapotables ou de joggers bodybuildés. D'ailleurs, en regardant d'un peu plus près, les « californiens » qui entourent Jennifer Tilly et John Waters ne font pas longtemps illusion. Les lunettes de soleil d'un vieillard sont rapiécées avec un morceau de scotch jauni et un des faux flics jure en roumain, sa gueule carrée grande ouverte, tout en pointant ses compatriotes avec son flingue en plastique. Malgré ces détails délateurs, malgré les palmiers en plastique et les cactées en polystyrène, nul doute que sur grand écran l'illusion sera totale. Dans le cas contraire, la propriété de Castel Films ne témoignerait probablement pas de l'invasion croissante des grosses productions hollywoodiennes. Si l'on peut encore se promener dans le château « techno-féodal » de **Beowulf** ou le village écossais de **Highlander Endgame**, deux vestiges bancals des débuts difficiles de l'industrie cinématographique roumaine, on y découvre aussi l'immense village de **Retour à Cold Mountain**, dans lequel une partie de la production de **Seed of Chucky** a élu ses quartiers. Et ce n'est qu'un début, puisqu'à 200 mètres de là, des ouvriers posent les fondations de ce qui sera le plus grand plateau couvert d'Europe. « *Aux États-Unis, on a trouvé un surnom pour la délocalisation sauvage des tournages...* » m'expliquera plus tard John Waters. « *On appelle ça le "runaway photography" : les prises de vue fuyantes.* »

DICK OF CHUCKY

Contrairement aux apparences, John Waters n'est pas le réalisateur de **Seed of Chucky**. Il est juste de passage sur le plateau pour faire l'acteur. Un statut qui, à bien y réfléchir, n'a rien de surprenant. Déjà parce que le réalisateur de **Polyester** reste d'abord et avant tout un fan du genre (il a joué dans **Blood Feast 2** mis en scène par un de ses maîtres à penser, Herschell Gordon Lewis), ensuite parce qu'il n'a jamais caché son amour de la série, s'affichant même lors de plusieurs cérémonies avec des goodies estampillées Chucky. « *En fait, même si l'on est venu me chercher pour que j'incarne ce personnage de paparazzi repoussant, j'avais déjà demandé à mon agent de contacter la production pour obtenir un rôle. Depuis le premier film, je suis un grand fan de Chucky. Je trouve que c'est un tueur qui a énormément de classe. Et puis, il est super mignon, surtout depuis qu'il a ses cicatrices.* » Bien qu'il soit arrivé la veille de Baltimore, et que le décalage horaire rougisse encore ses yeux, John Waters est remonté à bloc. Investi, il ne rechigne

« On a fait un plan-séquence qui sera vers le début du film et qui représente

Ci-dessus :
Chucky et Redman dans son propre rôle.
Une association qui risque de casser la baraque.

jamais à refaire une prise, tout en déconnant avec les figurants roumains qui, pour la plupart, observent l'animal d'un air interloqué. Totalement soumis à son rang de second rôle, Waters ne se permet jamais d'interférer avec le travail du réalisateur. C'est tout juste si on le voit s'amuser à filmer, avec la caméra DV qui lui sert d'accessoire, une naine roumaine déguisée en Chucky attendant de faire la doublure le temps d'un bref raccord. Néanmoins il est difficile de ne pas demander à Waters s'il ne souhaiterait pas endosser plus de responsabilités à l'occasion d'un épisode de **Chucky** dont il serait le maître d'œuvre : « *En un sens, c'est déjà fait : Divine était mon Chucky ! Je lui disais d'ailleurs qu'il était le mixe parfait entre Godzilla et Jayne Mansfield. Aujourd'hui, je lui dirais probablement qu'il est le pendant humain de Chucky. Ceci étant dit, j'aimerais bien faire un film avec ce dernier. J'en ferai une comédie musicale.* **Fucky The Musical**, *ça s'appellerait ! Et mon Chucky aurait une grosse bite.* » Aussi farfelue soit-elle, la proposition de Waters pourrait cependant entretenir de nombreux rapports avec le cinquième chapitre de la saga.

R COMME RENTRE-DEDANS

« **Seed of Chucky** *sera classé R* (interdit aux moins de 17 ans non accompagnés – ndlr), *et ce sera un R corsé. Il y aura du sexe et du sang. Il faut vraiment lire le titre dans TOUS les sens du terme* (Seed signifie graine, mais aussi semence – *ndlr*). » Cette fois, c'est le vrai réalisateur du film qui vient de parler. Il s'appelle Don Mancini, à ne pas confondre avec un autre grand nom du fantastique, Don Coscarelli. En plus de leur prénom et de leurs antécédents italiens, Mancini partage avec Coscarelli un attachement presque exclusif envers une franchise du fantastique. Tandis que l'un enquille les **Phantasm**, l'autre n'a presque travaillé que sur les **Chucky**. Scénariste de tous les épisodes de la saga, il fut aussi crédité en tant que producteur sur **La Fiancée de Chucky**. « *Ça ne me dérange pas d'être lié exclusivement à cette franchise. C'est même flatteur de constater qu'une de vos créations est devenue une icône pop.* » Et c'est vrai que, contrairement à ce que l'on aurait pu craindre, Mancini est l'exact opposé d'un vieux scénariste ranci. La bonne trentaine athlétique, il déborde d'énergie et semble très confiant pour un aspirant metteur en scène à la tête de son premier film. « *En fait,* **Seed of Chucky** *n'est pas vraiment mon premier film. Le producteur, David Kirschner, m'avait déjà donné l'opportunité d'être bien plus impliqué qu'un simple scénariste sur le précédent épisode. J'avais en effet réalisé une partie des prises de vue de la seconde équipe sur* **La Fiancée de Chucky**, *puis Ronny Yu a eu des problèmes avec les services d'immigration américains vers la fin du tournage. J'ai donc pris officieusement la relève, pas vraiment durant le tournage, mais surtout pendant la post-production. J'ai alors prouvé à tous que j'avais les épaules pour réaliser un film seul.* » Relaté ainsi, le lancement de **Seed of Chucky** semble tenir de la partie de plaisir. Dans les faits, c'est nettement moins le cas. Mancini raconte : « *J'ai écrit ce script il y a cinq ans, je devais le réaliser peu après la sortie de* **La Fiancée de Chucky**. *Le problème, c'est qu'entre-temps est survenu le drame de Columbine, et les studios ont pris peur, ils ne voulaient plus financer de films d'horreur. Si bien que le projet a été mis en sourdine. Mais lorsque* **Freddy contre Jason** *puis* **Cabin Fever** *ont remporté un succès important, ils se sont soudain réveillés et ont voulu sortir le film le plus rapidement possible. Pourtant, les délais ne sont pas si étriqués que ça. En réalité, on a même eu un peu plus de temps que sur* **La Fiancée de Chucky**. ».

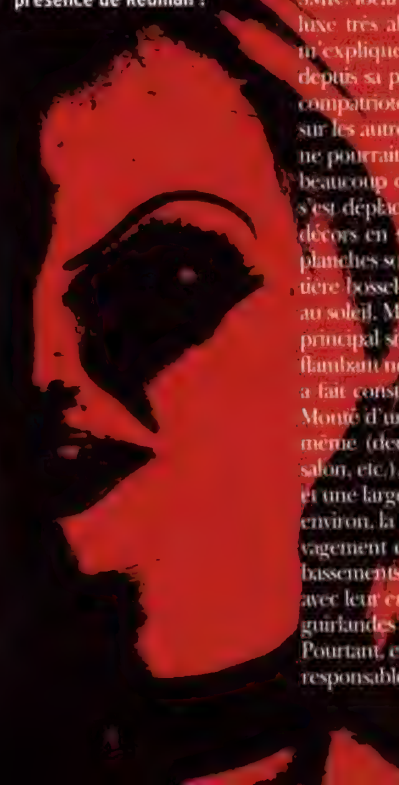
NOTE D'INTENTION

Le tournage de **Seed of Chucky** ressemble tout de même à un baptême du feu. Bien qu'il reste près de la moitié des jours de tournage à assurer, l'équipe est éreintée et comme le planning a explosé, les prises de vue débutent le plus souvent à 9h00 pour se terminer vers 23h00. Aucun doute possible : nous ne sommes pas sur un tournage syndiqué. La faute de ce retard

le point de vue d'une des poupées. Il dure près de 5 minutes. » (Don Mancini)

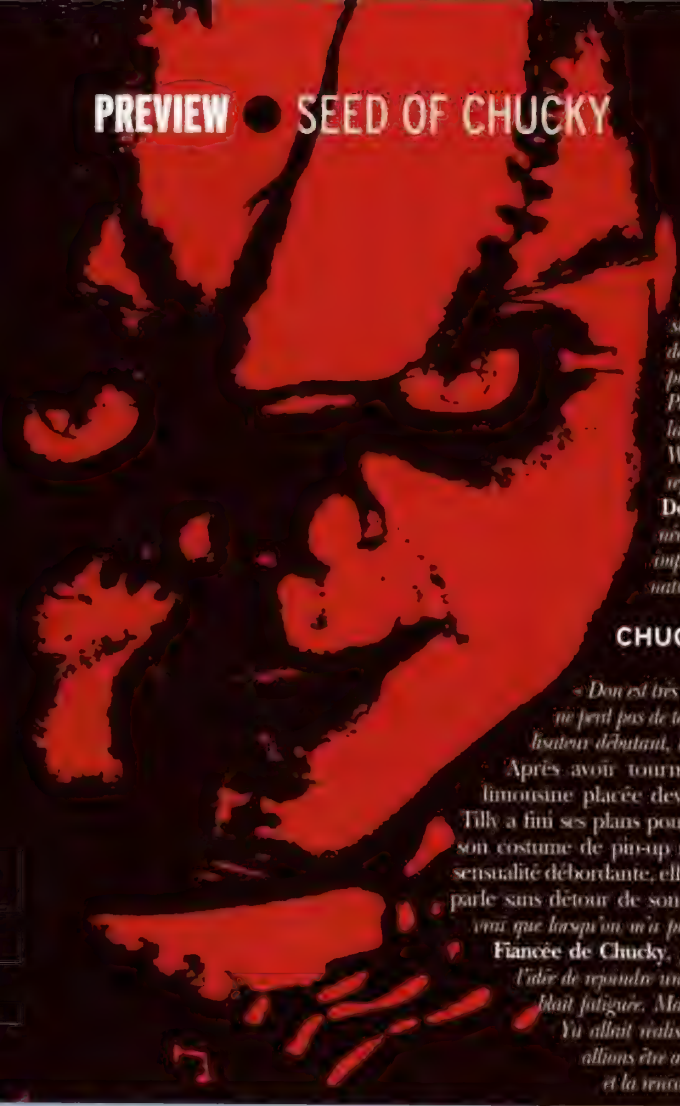
incombe en partie aux nombreux effets spéciaux. Il suffit de voir la longue procession des 8 techniciens apportant sur le plateau l'une des poupées animatroniques et ses nombreux câbles, pour comprendre à quel point la coordination des marionnettes est un processus gourmand en temps. Mais les exigences de Don Mancini sont aussi pour beaucoup dans ce retard. Non seulement il ne bénéficie pas de seconde équipe, mais surtout sa mise en scène n'emprunte pas les chemins balisés des films de franchise habituels. Et lorsqu'on lui fait part de notre étonnement concernant l'utilisation quasi-systématique de mouvements de caméra sophistiqués à la steadycam ou à la technocrane sur son plateau, son œil pétille et son débit se fait encore plus rapide. « *J'ai fait le plus de story-boards possibles. Bien entendu, il faut savoir en amont ce que vous attendez des poupées pour que cela fonctionne. Mais je voulais aussi obtenir une réalisation très précise, avec une caméra toujours mobile. Ma principale influence, en tant que réalisateur, c'est Brian de Palma. On a d'ailleurs fait un plan-séquence qui sera vers le début du film, et qui représente le point de vue d'une des poupées. Il dure près de 5 minutes. C'est un choix de mise en scène très ambitieux pour une production comme la nôtre, et en plus c'est l'une des premières choses que nous avons filmé ! Notre planning en a pris un sacré coup dans l'aile avec ce satané plan. J'ai aussi utilisé des splits-screens, et beaucoup de lentilles spéciales qui vous permettent d'avoir deux focus différents dans le même plan. Je fais même des pieds et des mains pour que Pino Donaggio compose le score* (apparemment, Mancini est parvenu à ses fins, puisque le compositeur est désormais annoncé sur la fiche technique – ndlr). » Seule concession accordée à Mancini sur le plan formel, le format adopté : « *J'aurais aimé filmer en 2.35, mais ça nous aurait coûté trop cher, et surtout ça demandait trop de temps. Et puis, le film se déroule à Hollywood, je souhaitais donc une image glamour et chatoyante, avec de forts contrastes et des couleurs éclatantes. Or, il serait difficile et compliqué d'obtenir ce look en 2.35, compte tenu de nos délais et de notre budget.* ».

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Tiffany, la fiancée idéale ? Peut-être quand elle rencontre son idole Jennifer Tilly, mais pas quand elle se retrouve en présence de Redman !



« PRODUCTION VALUE »

Non seulement les desiderata de Mancini ont une influence sur le budget, mais ce sont dans ses désirs de mise en scène que réside le motif principal du déménagement de la production en Roumanie. Certes, la main-d'œuvre est plus importante que sur un tournage en Amérique du Nord, et c'est vrai qu'avec un SMIC local à 75 euros mensuel, une équipe pléthorique est un luxe très abordable. Pourtant, une des régisseuses roumaines m'explique en français (langue qu'elle parle couramment depuis sa participation à **Saint-Ange** de Pascal Laugier) que ses compatriotes sont en réalité moins présents sur ce plateau que sur les autres tournages de Castel Films. Plus cosmopolite qu'on ne pourrait s'y attendre, l'équipe réunit en effet des Américains, beaucoup d'Anglais et pas mal de Québécois. Si la production s'est déplacée jusqu'en Roumanie, c'est pour s'offrir de grands décors en studios. Ainsi, dans un des plateaux avoisinants, des planches sont assemblées pour former l'immense sol d'un cimetière bosselé, tandis que la peinture des tombes en résine sèche au soleil. Mais le plus impressionnant de ces décors siège dans le principal site de tournage de Castel Films : un immense hangar flambant neuf et équipé du matériel dernier cri. La production y a fait construire la villa du personnage que joue Jennifer Tilly. Monté d'un seul tenant, ce plateau comprend la bâtisse en elle-même (deux étages, un escalier en colimaçon, un gigantesque salon, etc.), son jardin, un garage, un muret couvert par le lierre et une large route longeant la propriété. Érigé à un mètre du sol environ, la totalité du décor est cisaillé de tranchées creusées sauvagement en fonction des déplacements des poupées. Les soubassements labyrinthiques du plateau sont d'ailleurs fascinants, avec leur enchevêtrement de poutres, de câbles électriques et de guirlandes de Noël utilisées pour éclairer les marionnettistes. Pourtant, encore une fois, les effets spéciaux ne sont pas les seuls responsables de l'existence de ce décor. Mancini s'explique : « *Si*



nous avons construit la villa en studio c'est que j'avais des souhaits de points de vue que je n'aurais pas pu obtenir dans une vraie maison. Par exemple, la partie du film dans laquelle le personnage de John Waters explosive Jennifer Tilly regarde un démontage à la **Body Double**. *Et la plupart des angles nécessaires pour cette scène seraient impossibles à obtenir dans un décor naturel. »*

CHUCKY, LE FILM !

« Don est très préparé, et il fonce sans arrêt. On ne perd pas de temps sur ce plateau. Pour un réalisateur débutant, il est vraiment impressionnant. » Après avoir tourné quelques scènes dans la limousine placée devant un écran vert, Jennifer Tilly a fini ses plans pour la journée. Débarrassée de son costume de pin-up mais certainement pas de sa sensualité débordante, elle sirote un thé dans sa loge et parle sans détour de son entrée dans la série. *« C'est vrai que lorsqu'on m'a proposé de jouer Tiffany dans* **La Fiancée de Chucky**, *je n'étais pas très enthousiaste à l'idée de rejoindre une franchise qui, de plus, me semblait fatiguée. Mais quand j'ai appris que Ronny Yu allait réaliser le film, j'ai compris que nous allions être au-dessus de la moyenne. Le script et la rencontre avec Don avaient fini de me convaincre. D'ailleurs, ça ne me dérange pas d'être, sur le tard, considérée comme une "scream queen". J'ai plus de 45 ans tout de même, et c'est marrant de me dire que je fais encore fantasmer des "geeks" quand j'agite mon décolleté en hurlant comme une folle ! L'expérience m'a tellement plu, que lorsqu'on m'a demandé de remplir, je ne me suis pas fait prier. Je ne regrette pas d'avoir sauté sur l'occasion. Non seulement, j'ai cette fois l'opportunité de jouer face à ma propre poupée, ce qui est savoureusement surréaliste, mais en plus le script de Don explore tout ce qu'il a amorcé dans le précédent épisode et d'une façon totalement folle. »* Justement le scénario, il serait peut-être temps d'en parler. *« J'ai trois rôles dans ce film. Je joue Jennifer Tilly, une star de cinéma qui est une vraie salope. Tiffany, la fiancée de Chucky, et un troisième personnage, dont je ne vous dirai rien. »* Heureusement, Mancini est nettement moins secret sur le sujet. *« **Seed of Chucky** débute avec le personnage qui est né à la fin du dernier film. Il s'appelle Glen. C'est un gosse à problème, mais pas comme on pourrait l'entendre. Son gros souci, c'est qu'il est viscéralement gentil et innocent. C'est un môme en quête d'identité, en manque de stabilité familiale. Il veut donc retrouver ses parents et lorsqu'il apprend qu'Hollywood s'apprête à faire un film sur eux, il s'envoie lui-même par colis postal en Californie. Sur place, il ressuscite Chucky et Tiffany qui, comme dans les films précédents, vont chercher à transporter leur âme dans des corps de chair et de sang. Ils s'incrustent dans le film retraçant leurs sanglants exploits, et tandis que Chucky se dispute avec sa femme concernant l'éducation à donner à son fils, Tiffany tente d'approcher Jennifer Tilly, qui se trouve être son actrice préférée… Bien entendu, je ne doute que les gens vont rapprocher mon film de* **Freddy sort de la nuit** *de Wes Craven, mais vous verrez qu'il y a une différence, et elle est de taille : le ton adopté. Nous ne sommes pas du tout intello, mais plutôt totalement irrévérencieux. »*

UN FILM DE MUPPETS

Pour ceux qui cherchent des références un peu plus évidentes, il faut pénétrer dans l'un des lieux les plus secrets du tournage : l'atelier des effets spéciaux. Là, Tony Gardner accepte de lâcher son aérographe pour nous parler à son tour du film. *« Don compare son script à une version déjantée de* **Kramer contre Kramer**. *Et c'est vrai qu'il y a beaucoup de scènes ne faisant intervenir que la famille de poupées. Il y a donc un aspect Muppets très prononcé. C'est génial pour nous de travailler sur des séquences de cet acabit. »* Maquilleur chéri du cinéma alternatif, Tony Gardner vient de créer une paire de loches surhumaines pour Selma Blair dans **Dirty Shame** de John Waters, a transformé Gwyneth Paltrow en obèse dans **L'Amour extra-large** et vieilli les membres de **Jackass** pour leur film. L'air juvénile et nonchalant, Gardner garde sa passion intacte, malgré des conditions de travail qui sont loin d'être idéales. *« En temps normal, nos tournages demandent six mois de préparation. C'est le minimum, et je pense que n'importe quel maquilleur vous dirait la même chose. Or, nous en avons eu trois ! »* s'esclaffe-t-il. Et non seulement ses délais sont intenables, mais de plus sa situation est contrariée par un changement de taille dans la franchise. Jusqu'alors préposé à la création des poupées, le maquilleur Kevin Yagher a en effet quitté la série. La production justifie cette défection en raison de conflits insolubles d'agendas. La réponse de Gardner est sensiblement différente. *« J'ai tenté de contacter Kevin Yagher, que je connais bien du temps où je travaillais chez Rick Baker, mais je n'ai eu que son frère au téléphone, et il m'a confirmé qu'ils ne nous donneraient rien. Ce n'a rien à voir avec nous, c'est juste qu'ils ont eu des conflits avec la production, je crois même qu'il est question d'un procès. Le problème, c'est que nous n'avions que très peu de temps pour nous préparer, et qu'en plus, contrairement à Kevin, nous devions tout reconstruire, en plus de concevoir un nouveau personnage. Nous n'avions donc pas une minute à perdre, et au lieu de parlementer avec Kevin, j'ai demandé à Universal ce qu'ils avaient conservé des précédents films. Ils n'avaient à disposition que deux mannequins inutilisés de Chucky et Tiffany. Ils étaient dans un état lamentable, mais ils nous ont au moins permis d'obtenir les gabarits pour faire les sculptures en respectant les proportions des poupées originales. On a complété nos recherches avec des photos trouvées sur Internet et quelques magazines. Au final, nous n'avons pour ainsi dire rien changé aux designs originaux, si ce n'est pour rendre leur animation un peu plus fluide. »*

Ci-dessus, de gauche à droite :
Joan (Hannah Spearrit), une teenager qui se retrouve dans les griffes de Chucky.

Tiffany et Redman : décidément, la poupée n'a pas l'air fan de rap !

John Waters dans le rôle d'un paparazzo fouineur qui risque de mal finir…

LE MYSTÈRE GLEN

Reste que Tony Gardner et son équipe ne doivent pas se contenter de singer les effets spéciaux de leur prédécesseur, ils doivent eux aussi apporter leur pierre à la franchise en créant plusieurs nouveautés qui ont des chances d'être mémorables. Ainsi, dans un coin de l'atelier, un maquilleur finit de peindre les seins de Tiffany, puis il y a Glen, le jeune fils de Chucky, soigneusement

« Don va si loin, qu'il y a de grandes chances que la franchise connaisse une nouvelle impulsion avec cet épisode. » (Jennifer Tilly)

caché sous une grande bâche en plastique dans un coin reculé de l'atelier. Difficile donc de vous faire un topo sur son apparence. Néanmoins, à la vue de son look représenté sur un storyboard abandonné dans un recoin du plateau, il est nettement moins monstrueux que ses géniteurs. Il semblerait même que son visage empreinte les traits de Billy Boyd, le Pippin du **Seigneur des anneaux,** qui prête d'ailleurs sa voix au nouveau venu. Comme Jennifer Tilly et Brad Dourif, Boyd a répété ses dialogues plusieurs mois auparavant, à Los Angeles. Une session d'enregistrement épique, Dourif prenant son rôle de Chucky très au sérieux (il aurait déclamé un long monologue sur la signification profonde d'être Chucky, après plusieurs dizaines de minutes de profonde concentration) et les acteurs n'hésitant pas à improviser (« *Surtout pendant les scènes de sexe !* » rapporte Jennifer Tilly).

EN AVANT LA MUSIQUE !

Autre travail créatif de Gardner, celui concernant les effets gore, apparemment nombreux et variés. Parmi les victimes potentielles, la distribution fait intervenir deux guest-stars musicales. La première, Hanna Spearritt, transfuge de l'irritante série *S Club 7*, incarne avec son visage angélique l'assistante boucémissaire de Jennifer Tilly. Bien embarrassée de n'être connue que pour ses exploits télévisés, elle déclare audacieusement avec un accent cockney très prononcé : « *J'espère bien que mes fans vont tomber des nues en découvrant que je joue dans un film pareil.* ». La seconde se balade en permanence sur sa trottinette électrique rouge flambante neuve, devant le regard amusé des Roumains. Il s'agit de Redman (*d'où la trottinette rouge non ? – nldr*), rappeur de profession déclarant d'un air pénétré et en agitant ses énormes gourmettes en or : « *Tu sais mec, j'aurai pas vraiment goûté au cinéma tant que j'aurai pas dit "Action !" Et "Coupez !"* aussi. *Bon, faudrait peut-être aussi que j'apprenne avec les objectifs et toutes ces merdes.* ». En attendant de faire le réalisateur pour de vrai, il joue le metteur en scène du film que tourne Jennifer Tilly dans **Seed of Chucky**. Un cinéaste peu scrupuleux, puisque dans la dernière scène qu'il filme, son personnage se laisse corrompre par le reporter interprété par John Waters. Après quelques essais où les deux comédiens cabotinent comme des furieux, l'ultime prise de Redman est saluée par un tonnerre d'applaudissements. Avec son départ du plateau, la fin des prises de vue se fait de plus en plus palpable…

LE DÉBUT DE LA FIN

Sortie prévue pour Halloween prochain aux États-Unis, le film doit encore subir une post-production qui s'annonce bien trop brève compte tenu de l'ambition du film. Histoire d'alléger autant que possible sa tâche, Don Mancini rogne sur les quelques heures de sommeil que lui accorde le tournage et monte son film en parallèle des prises de vue effectuées la journée. Ses efforts sont déjà récompensés : les premiers rushes rendent en effet les producteurs, tout comme les acteurs, très confiants, et on a déjà proposé à Mancini de réaliser son deuxième film. Il se pourrait d'ailleurs que ce soit le sixième volet de la série des **Chucky**… Car il semble pour tous évident que la saga de la poupée de sang ne va pas s'arrêter en si bon chemin. « *Je pense que Don va si loin, qu'il y a de grandes chances que la franchise connaisse une nouvelle impulsion avec cet épisode.* » s'enthousiasme Jennifer Tilly. Plus terre à terre, Mancini explique : « *On sentait bien que la franchise s'étiolait dans le troisième épisode. Il fallait donc emmener le personnage de Chucky vers d'autres territoires et en cela, le film de Ronny nous a servi de transition. Et bien maintenant, nous allons explorer ce nouveau territoire. Et je vous promets que ce ne va pas être triste !* ».

Julien DUPUY

Ci-dessus :
Chucky et Jennifer Tilly se font des mamours : de quoi rendre jalouse la petite Tiffany !

ROTTWEILER
DE BRIAN YUZNA

Après un rapide coup d'œil dans les notules du numéro 166, le ROTTWEILER de Brian Yuzna revient dans Mad pour une preview beaucoup plus conséquente. L'occasion idéale pour revenir sur un film apparemment bien barré, et sur l'avenir d'un auteur/réalisateur autant excitant qu'énervant.

TERMINATOR DOG

Cujo, **Max, le meilleur ami de l'homme**, **Zoltan, le chien sanglant de Dracula**, **Les Chiens fous**, **Dressé pour tuer**, **Le Mutant**… Pas de doute, la gente canine est une source d'inspiration pour de nombreux scénaristes et écrivains en mal de sensations fortes. Toujours aussi opportuniste, l'ibérique d'adoption Brian Yuzna se jette à son tour dans la bataille avec **Rottweiler**, une histoire de clébard customisé vaguement inspirée du roman d'un célèbre écrivain espagnol, Alberto Vazquez Figueroa. Ici, on ne parle pas de morsure de chauve-souris ni de dressage extrême tendance néo-nazi, mais bel et bien de modifications génétiques et cybernétiques. Laissé pour mort, un vulgaire rottweiler est ratistolé dans les laboratoires secrets de l'armée, sous le commandement du colonel Kufar (Paul Naschy, décidément à l'honneur ce mois-ci). Le toutou aura droit à un bon p'tit tuning des familles : une ossature et de puissantes mâchoires en titane histoire de booster la bête. Cela s'annonce donc particulièrement coton pour Dante (William Miller, un acteur de télé vu dans **The Mix** et **Syndrome**), cible privilégiée du gros molosse… Mais laissons Yuzna nous présenter l'histoire de son film : « **Rottweiler** *est une variation autour de* El Perro, *un livre écrit par Vazquez Figueroa. Nous l'avons transformé en vrai film de genre. L'histoire du roman, qui se déroule en Amérique Centrale, se résume à un duel entre un chien et un prisonnier en cavale. Dans mon métrage, l'histoire est délocalisée dans un futur proche et incertain où un homme tente de fuir un monde déshumanisé par la conformité et le consumérisme. Il y a donc énormément d'éléments futuristes, mais le tout baigne dans une ambiance très proche des travaux de Poe. J'aime beaucoup ce contraste.* »

L'histoire se permet une autre transgression, et non des moindres, envers le matériau d'origine, avec l'intervention d'éléments ouvertement ancrés dans le domaine du fantastique. En effet, si le clébard revient à la vie au début du film, c'est uniquement grâce à un pouvoir diabolique ancestral contrôlant sa chasse à l'humain. Son objectif premier : dévorer le cœur de Dante, subtilité scénaristique (à mettre sur les dos de Miguel **Beyond Re-Animator** Tejada-Flores et d'Angel Sada) qui nous échappe encore… Mais Yuzna semble conquis par un film qu'il rapproche de **Progeny**, l'un de ses meilleurs métrages : « *Ce n'est effectivement pas qu'un simple film d'horreur, mais bel et bien une vraie aventure où se croisent de nombreux personnages. Même si le budget n'était pas très élevé, nous avons obtenu un résultat très convaincant. Pour les effets-spéciaux par exemple, nous avons utilisé quasiment toutes les techniques existantes. Pour le monstre, nous avions un vrai chien dressé, un animatronique et des effets digitaux. Tout ce qu'il faut pour réaliser une créature terrifiante.* »

OK Brian, on attend de voir, même si certaines rumeurs assez alarmantes se font entendre. Réponse dans les salles espagnoles en 2005, et directement en DVD dans notre pays quelques mois après. D'ici là, Yuzna aura sûrement terminé de superviser le tournage de **The Nun** (que réalise Luis de la Madrid, monteur sur **Faust**) et les prises de vues de **Beneath Still Waters**, un cauchemar écrit par Angel Sala, inspiré par le maître de Providence et la nouvelle de Matthew Costello. Frénésie filmique ne rimant pas toujours avec qualité chez Yuzna, on attend patiemment de voir **Rottweiler** avant de s'enflammer sur la suite, aussi alléchante soit-elle…

Alexandre BUSTILLO

ENTRETIEN VINCENT GUASTINI
SUPERVISEUR DES EFFETS SPÉCIAUX DE ROTTWEILER

CHIEN FOU

LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE FOIS QUE MAD A PARLÉ DE VINCENT GUASTINI, C'ÉTAIT DANS LE NUMÉRO... 42 ! L'EXCELLENT YVES-MARIE LE BESCOND AVAIT BROSSÉ UN PORTRAIT PROMETTEUR DU JEUNE ARTISTE DANS SA RUBRIQUE LES NOUVEAUX MAQUILLEURS. DEVENU LE SPFX GUY ATTITRÉ DE KEVIN SMITH (LE DÉMON-ÉTRON DE DOGMA, C'EST LUI !), GUASTINI EST PASSÉ À DEUX DOIGTS D'UNE NOMINATION À L'OSCAR POUR SON TRAVAIL TRÈS IMPRESSIONNANT SUR **REQUIEM FOR A DREAM**. TOUT IRAIT DONC POUR LE MIEUX S'IL N'ÉTAIT PAS ENTRAVÉ PAR UNE VÉRITABLE MALÉDICTION : SA PASSION. EN EFFET, ALORS QU'IL POURRAIT TRANQUILLEMENT SE MÉNAGER UNE PLACE SOUS LE SOLEIL CALIFORNIEN, GUASTINI PRÉFÈRE GALOPER EN EUROPE POUR TRAVAILLER AVEC UN DE SES RÉALISATEURS PRÉFÉRÉS : BRIAN YUZNA.

Vincent Guastini pose aux côtés de Noman, le monstre de merde du film Dogma.

Il est étonnant de vous voir à la tête des effets spéciaux du film. Habituellement, Fantastic Factory emploie plutôt des artistes locaux...

Il n'y a pas de règle. Chaque équipe peut faire appel aux personnes souhaitées. En l'occurrence, je suis un très grand fan de Brian Yuzna et c'est moi qui l'ai démarché pour travailler sur ce film. Ce sont des employés de mon département animatronique qui m'ont parlé de **Rottweiler** pour la première fois. Ils avaient travaillé sur **Beyond Re-Animator** et possédaient tous les contacts de l'équipe. Mon truc, c'est que je suis un fan avant tout et j'ai besoin de m'impliquer dans ce genre de projet pour me motiver. Or, certains des films que Brian a produits ou réalisés ont beaucoup compté dans ma carrière. Ce qui m'attirait également dans ce film, c'est le fait que Brian aime les effets spéciaux « live » et qu'avec lui, les maquilleurs sont très impliqués dans le processus de design. Et puis, partir travailler sur ce film était l'occasion de visiter l'Espagne. (rires)

Mais n'était-ce pas plus onéreux pour Fantastic Factory de faire appel à vos services ?

Je ne sais pas. Je crois que le budget des effets spéciaux sur ce film était trois fois plus élevé que sur les autres films de la Fantastic Factory, mais j'ai reste encore à vérifier. Cependant, il est certain que compte tenu de la quantité de travail à effectuer, l'enveloppe accordée à notre studio était très basse. Sans compter que nous n'avions que sept semaines pour tout faire, alors que c'est normalement le délai nécessaire à la conception d'un seul chien animatronique. Or, nous avions besoin d'en construire quatre !

Brian Yuzna a-t-il eu l'occasion de visiter votre atelier durant cette période ?

Non. Nous essayions de communiquer du mieux que nous pouvions, en nous échangeant des photos et des vidéos. Quoi qu'il en soit, cette période était d'autant plus motivante que Brian n'est pas du genre à rester campé sur ses idées, bien au contraire. Il adore intégrer nos propres concepts à son scénario. Par exemple, c'est en découvrant le squelette animatronique de la marionnette, qu'il a décidé de montrer radiographie du chien tel que vous le verrez dans le final. Il trouvait que nos mécanismes étaient suffisamment intéressants pour être filmés tels quels.

J'ai quand même l'impression que ça n'a pas été un film facile...

Oui, c'était dur. Disons que je m'attendais à un plus grand show d'effets spéciaux que ce que j'ai obtenu lors de notre arrivée à Barcelone... Il a fallu en effet attendre trois semaines de tournage avant que l'on ne commence à faire nos chiens.

« Il y a plus de 35 points de mouvements sur la gueule du Rottweiler. Tout

LE ROTTWEILER ÉCORCHÉ VIF

Ci-dessous : Croquis réalisés durant la brève pré-production dont a bénéficié l'équipe de Vincent Guastini. Étant donné l'état avancé de détérioration du chien cybernétique, les maquilleurs ont dû concevoir des Rottweilers entièrement factices.

Ci-dessous : Don Lanning au travail sur la sculpture du Rottweiller.

Qu'avez-vous fait durant cette période ?
Rien. Par contre, nous avons ensuite travaillé comme des fous durant les deux semaines qui nous restaient pour tout boucler. Je n'en veux pas à Brian, il devait composer avec un calendrier de tournage drastique, un budget minuscule et des impératifs, notamment au niveau de la disponibilité des comédiens, qui l'ont forcé à changer en permanence son planning.

C'est quand même délirant, votre chien est censé être la star de Rottweiler non ?
Je sais... Je ne veux pas coller d'image négative au film, qui a de bonnes chances d'être excellent, mais j'ai été également décontenancé par ce tournage. Les défis étaient énormes : nos faux chiens devaient se confondre avec les vrais filmés sur le plateau, on devait manipuler à la perfection des marionnettes très complexes, bref, autant de choses compliquées à faire, surtout si vous travaillez avec un budget si serré. Malgré tout, je suis très fier de notre travail et plus spécialement de celui accompli par notre superviseur de l'animatronique.

Comment était-ce de tourner à Barcelone ?
C'était à la fois une joie et une frustration de tous les instants. La mentalité est si différente. Brian a tenté de nous expliquer comment les gens fonctionnent là-bas, mais j'avoue avoir eu du mal à m'adapter à leur rythme de travail. Tout demande plus de temps, tout est plus lent, les gens n'arrêtent pas de prendre des pauses pour manger leur sandwich. On pouvait être en plein milieu d'un plan très compliqué, que les gars s'arrêtaient soudainement pour prendre une pause. Ça me rendait dingue ! Maintenant, les gens sont délicieux, mais j'aurais du mal à travailler en permanence là-bas.

Avez-vous utiliser le numérique pour Rottweiler ?
Non, Brian tenait à tout réaliser avec des marionnettes. Il avait fait faire un test par une compagnie locale, et apparemment il n'en était pas satisfait. Nous avons décidé d'opter pour un dérivé des marionnettes japonaises « bunrakus », une technique dans laquelle les marionnettistes sont habillés entièrement en noir et manipulent les poupées devant un fond de même couleur. Ils sont ainsi quasiment invisibles, et les marionnettes semblent se mouvoir d'elles-mêmes. Nous avons utilisé le même système, mais en changeant le noir par un fond vert, qui sera effacé en post-production. Si les incrustations sont correctes, il est probable que ces plans soient les meilleurs du film. Nous avons construit un ando squelette en plastique thermoformé et agrémenté de quantité de pièces issues de maquettes du commerce. Il y a plus de 15 points de mouvements sur sa gueule. Tout bouge, des yeux à la truffe, en passant par la langue et les babines.

Combien de personnes étaient nécessaires quant à la manipulation des rottweilers ?
Six pour les mouvements du corps et deux pour chaque tête, qui était radiocommandée. Le tout, c'est que je trouve le droit d'amener que cinq personnes de mon atelier sur place. Il a donc fallu recruter des Espagnols pour la manipulation des marionnettes, ce qui n'était pas évident. Non seulement nous ne parlions pas la même langue, mais de plus, ils n'étaient pas habitués à manœuvrer ce genre d'instruments. Mais pour le coup, ça s'est très bien terminé.

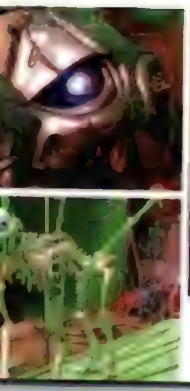
Étiez-vous en charge d'autres effets spéciaux sur le film, des effets gore par exemple ?
Non, c'est un maquilleur local qui s'en est chargé et qui travaillait à partir de rien ! Comme on nous veut tenir... Ça m'a un peu déçu d'ailleurs. Peut-être qu'il n'avait pas encore intégré les nouvelles technologies, je ne sais pas. Mais bon, ce qu'il a fait tenait la route, alors...

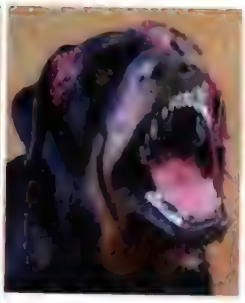
J'ai vu sur plusieurs photos que vous aviez dû filmer votre marionnette au milieu du feu. N'était-ce pas un peu dangereux ?
Non. Ce qui m'a fait très peur, ce sont les centaines de scorpions qu'ils ont attachés à des fils invisibles pour certaines scènes... Ces bestioles se baladaient au-dessus de ma tête, avec leur dard en l'air. Je peux vous dire que je n'en menais pas large. Brian me disait de ne pas m'inquiéter, qu'un médecin se tenait prêt au cas où. On ne peut pas dire que ça me rassurait. (rires) Mais ce film reste cependant une bonne expérience, parce que c'était une joie de travailler avec une personne à l'imagination aussi débridée que Brian. Le truc, c'est que je ne sais pas ce qu'il a fait de tout notre travail. J'ignore s'il va inclure des effets pratiques et je ne sais pas comment il enchaînera les images du vrai chien et celles notre créature au montage. Je vais être honnête avec vous : je suis assez inquiet. Mais Brian avait aussi des impératifs et on s'est tous battus pour ce film. Ce qu'il en résultera ne dépend plus de moi.

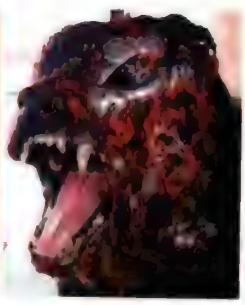
Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY (special thanks to Vincent GUASTINI)

« bouge, des yeux à la truffe, en passant par la langue et les babines. »

Plusieurs vues des marionnettes mises au point pas Guastini, dont la version finale du Rottweiller filmée et manipulée sur fond vert.







Même si l'apparence finale du Rottweiler correspond aux designs de Vincent Guastini, Yuzna y adjoindra certains des mécanismes utilisés pour animer la marionnette.

Si l'on pouvait continuer à admirer ses effets spéciaux dans les derniers Argento, nous n'avions cependant plus de nouvelles de Sergio Stivaletti-réalisateur depuis la sortie du Masque de cire. On pensait que sa passion avait capitulé devant les incommensurables difficultés à monter un film fantastique en Italie. En réalité, il préparait sa riposte.

LE MAÎTRE DES ILLUSIONS

I TRE VOLTI DEL TERRORE
DE SERGIO STIVALETTI

Ci-dessus :
Sergio Stivaletti sur le tournage de son film, dirigeant un de ses comédiens et John Philip Law, en arrière-plan et sous la capuche.

Page ci-contre :
Le compositeur Claudio Simonetti, égorgé par un loup-garou dans le sketche **L'Annello della Luna**, et John Philip Law en médecin fou dans le segment **Dr. Lifting**.

Sergio Stivaletti a bien du mérite. Sorti à la va-vite et exclusivement dans le circuit vidéo en France, son réjouissant premier film, **Le Masque de cire**, n'a pas rencontré l'accueil critique et public qu'il méritait. Pourtant, dans le climat moribond du cinéma transalpin d'aujourd'hui, son petit bijou d'artisan scrupuleux témoignait d'une vitalité revigorante, parvenant ainsi à recycler tout ce qui faisait la qualité du cinéma bis italien au sein d'un film certes limité, mais diablement efficace et foncièrement contemporain. Malheureusement, Stivaletti prêchait dans le désert, et le succès très correct de son film ne lui valut quasiment aucun intérêt de la part de producteurs aux vues étriquées par le pouvoir dévastateur du petit écran. Stivaletti s'explique : *« Je n'ai cessé de développer des projets. J'ai par exemple travaillé sur un projet intitulé* **Zombies contre démons**, *dans lequel Tom Savini devait s'occuper de tous les effets spéciaux et surtout de la création des morts-vivants. Quant à moi, je me chargeais des démons. J'ai même écrit un scénario et réalisé une partie du story-board pour un* **Masque de cire 2**. *Je devais le tourner à Budapest, une ville que j'avais beaucoup aimée durant le tournage du* **Fantôme de l'opéra** *de Dario Argento, sur lequel je m'occupais des effets spéciaux. Les dirigeants de Focus Films, qui étaient partie prenante sur le film de Dario, étaient très intéressés, et c'est à leur demande que j'ai rédigé le scénario. J'avais incorporé plusieurs lieux de Budapest que j'ai pu repérer durant mon temps libre, comme un vieux bain public absolument superbe, décoré de vieilles faïences. Le film devait se dérouler dans les années 1920, après l'incendie du musée. Volkoff s'était réfugié dans un château, abondamment décoré d'animaux empaillés. Une équipe de cinéma arrivait chez lui, et chacun des membres mourraient d'une façon inédite les uns après les autres. A la fin du film, on comprenait que Volkoff souhaitait transformer ses victimes en créature de la mythologie, tel le Sphinx ou le Minotaure. Pour parvenir à ses fins, il utilisait une nouvelle machine, une sorte de mixeur dans lequel il mettait les différents morceaux de ses victimes, qui étaient ensuite mélangés pour fusionner en créatures hybrides. »*. Malheureusement, Stivaletti va vite déchanter. Et comme on n'est jamais si bien trahi que par les siens, c'est d'Italie que va venir la débâcle : *« Tout était prêt, mais les producteurs italiens se sont désistés les uns après les autres, et ce, même si mes producteurs étrangers (allemands, espagnols et français) étaient prêts. C'est dommage, il y avait des idées un peu folles. Un des personnages portait pendant tout le film d'étranges lunettes, et l'on réalisait à la fin qu'en réalité c'était un cyclope ! »*.

QUELQUES ENCAS

Stivaletti retourne donc aux effets spéciaux, notamment dans les deux derniers films de Dario Argento, **Le Sang des innocents** et **The Cardplayer**. Beaucoup se seraient découragés, lui ne perd pas la foi. Pourtant, sa carrière de réalisateur semble fort compromise, et il lui faut prier une maison de disques pour parvenir à mettre en scène un clip des Daemonia, le nouveau groupe de Claudio Simonetti. Durant 5 minutes, Stivaletti rend hommage aux giallos de son idole, Mario Bava, et décime dans un festival de vignettes baroques chaque membre du groupe, avant de révéler dans le final, l'identité du tueur (son visage se reflétant dans une flaque de sang), qui n'est autre que Dario Argento. Ce n'est pourtant pas suffisant pour satisfaire la boulimie créative de Stivaletti, qui continue de rêver à ses projets de films, comme son **Retour de Maciste** dans lequel le héros éponyme est un enfant malformé, nanti d'une puissance surhumaine grâce à une armature d'acier construite par Vulcain. A force de volonté et de bastons contre des monstres géants, le guerrier finit par devenir aussi puissant que le plus musculeux des humains. Une belle histoire, savoureusement surannée, qui là encore fait plus rire les argentiers qu'elle ne les intéresse. En 2003, las de ces réactions blasées et cyniques, Stivaletti décide de reprendre ses rêves en mains : *« Tout est mort pour des gens comme nous ici, il ne faut plus rien attendre de l'industrie du cinéma italien. Si vous voulez réaliser vos films, il faut prendre des risques, et investir votre propre argent. »*.

CONDAMNÉ AU NUMÉRIQUE

« I Tre Volti del Terrore est né de discussions animées entre moi, mes des sociétés Luce, Passavalli et moi-même. Ce sont deux compagnies qui distribuent des films en DVD en Italie, et je leur ai demandé un jour s'ils n'étaient pas intéressés pour produire un film, et pas seulement à distribuer. J'ai eu droit au sempiternel même discours : ils avaient peur qu'en Italie nous ne sachions plus faire ce genre de choses, ne pensaient pas qu'il restait un public pour ce type de projet. Mais à force d'insister, je suis parvenu à les convaincre. Et puis, j'apportais également mon savoir-faire. J'ai un petit nom dans le métier grâce à mes effets spéciaux, et je m'engageais à investir toutes mes économies qui constituent la très grande majorité du budget. D'ailleurs, il m'est difficile de dire combien le film a coûté, parce qu'il faudrait prendre en compte toutes les choses que j'ai faites de mon côté et que je n'ai pas facturées. Disons que le coût réel de **I Tre Volti del Terrore** *doit se chiffrer en milliers d'euros, transfert et tirage des copies non compris. »* Avec un budget aussi ridicule, Stivaletti

« En Italie, je ne sais pas du tout s'il reste un public pour ce genre de

Sur ces deux pages, de haut en bas et de gauche à droite : Une tronche putréfiée, une bimbo décanillée, des ados italiens batifolleurs, un zombie pouilleux, un John Philip Law qui fait les gros yeux et un loup-garou aux canines acérées : Les 6 visages de la peur ?

doit de se résigner à filmer en numérique, à son grand dam, lui qui reste un grand fan des textures à l'ancienne. « *C'était le numérique, ou rien. C'est triste, mais c'est comme ça. Néanmoins, au final, ce fut une bonne expérience. Non seulement c'est très peu cher, même si le transfert sur pellicule coûte une fortune, mais de plus le rendu peut parfois être étonnant. L'étalonnage a été particulièrement important, car je voulais tacher un maximum la source digitale utilisée pour filmer. Nous avons passé 28 jours uniquement sur cette étape de la post-production. En bonne foi, j'aurais aimé en faire encore plus, je ne suis pas satisfait à 100 % de la correction des couleurs. Le gros problème, c'est que le transfert sur pellicule coûte tellement d'argent que nous n'avions pas le droit à l'erreur. J'ai en effet découvert le résultat sur 35 mm, tel que vous le verrez en salles, quelques jours seulement avant la sortie nationale en Italie. Donc, si tout fonctionnait, tant mieux, sinon, je ne pouvais rien faire !* »

Conscient qu'il ne pourra pas bénéficier de fastes lui permettant de réaliser un péplum gavé de monstres animés image par image, ou de bloquer les rues d'une grande ville italienne pour réaliser un giallo dans les règles de l'art, Stivaletti se rabat sur la solution plus économique du film à sketches, ce qui lui permet non seulement de demander un investissement bien moindre à ses acteurs, mais aussi de se référer à deux de ses modèles fétiches : « **I Tre Volti del Terrore** *se situe entre* **Les Trois visages de la peur** *de Mario Bava et* **Le Train des épouvantes** *de Freddie Francis. Nous avons utilisé le même schéma. Tout commence à bord d'un train dans lequel a embarqué un mystérieux personnage, le professeur Peter Petre. En poussant la porte d'un wagon, il y découvre trois personnes qui dorment. Grâce à une de ses inventions (une sorte de gyroscope haute classe), il hypnotise les endormis, et pénètre dans leur esprit pour y découvrir leurs pires cauchemars. C'est ainsi que débute chaque sketch.* » Un film dans la grande tradition donc, qui ignore fièrement toutes les dernières modes et courants. Sergio Stivaletti l'annonce clairement, avec une pointe d'audace dans le ton : « *Ce n'est pas un film "branché", I Tre Volti del Terrore ne va pas vous en foutre plein la gueule. C'est un film romantique, nostalgique. C'est pas du* **Ring** *quoi, c'est un truc à l'ancienne et très italien.* »

UN FILM POUR FANS

Fans de tous les pays, fédérez-vous ! Stivaletti vous convoque, et vous a même réservé quelques belles surprises. Parmi elles, le choix de son acteur principal : John Philipp Law, le mythique Diabolik de Mario Bava. Sa rencontre avec Stivaletti remonte à la préproduction du **Masque de cire 2**. En quête d'un nouveau visage pour Boris Volkoff, l'alchimiste aux faciès interchangeables, Sergio avait contacté le comédien. Leur passion et leur enthousiasme étaient tels, que les deux hommes sont rapidement devenus amis, et dès que Stivaletti rappella Law pour incarner l'inquiétant monsieur Loyal de son film-omnibus, le comédien accourut, quitte à jouer pour une poignée de clous. Mais ce n'est pas tout : « *Ce film est conçu pour les fans, les purs, les durs, les vrais. Et il y a quelques cameos qui devraient leur faire plaisir. Mon copain Claudio Simonetti est ainsi dans un des trois sketches. On le voit dans une piscine, entouré de filles en maillot de bain. Je suis aussi très content de l'ouverture du segment intitulé* **Dr Lifting**. *On y revoit la scène de transformation de* **Démons 2**, *mais cette fois réalisée avec les moyens du bord. On entend soudain "Coupez !" La caméra recule, on voit apparaître dans le cadre, tout penaud, tentant de m'excuser, Lamberto Bava entre à son tour dans le champ, m'engueule comme du poisson pourri, tandis qu'un bref aperçu du clap nous révèle que nous sommes sur le tournage de* **Démons 7** ! »

Ce qui devrait surtout faire plaisir au fan de base, c'est le concept des trois sketches. En effet, tous s'articulent autour d'un monstre. Dans le premier, **L'Annello della Luna**, Sergio nous gratifie de la présence d'un loup-garou. Pas de vilains effets 3D chez lui, mais du bon vieux latex des familles et des transformations garanties 100 % bladders et têtes mécaniques (quatre au total tout de même). Le second sketch, **Dr Lifting**, présente un monstre au visage humain mais à l'âme bien plus tortueuse, puisqu'il s'agit

d'un savant fou. Pour le coup, Sergio s'est déchaîné : visages écorchés, scalps faciaux et gueules décomposées, le tout au service d'une critique festive des travers du show-business et du journalisme ambiant. Notre homme a gardé le meilleur pour la fin, avec **Il Guardiano del Lago**. Dans les eaux noirâtres de ce lagon, dort un monstre marin de 30 mètres de long. Là encore, l'image de synthèse ne servira que de béquille à des effets totalement physiques, puisque la solution de la marionnette filmée sur fond bleu a été employé. Via des effets numériques, Sergio a ajouté par la suite une bonne poignée de tentacules, destinées à rendre la bestiole un peu plus lovecraftienne. Dommage néanmoins, que faute de budget, il ait écarté l'option de la figurine animée image par image, telle qu'il l'envisageait initialement. « *J'en suis désolé, je voulais faire ce monstre de cette façon, mais je n'en avais ni le temps, ni les moyens. Sur mon prochain film, je vous promets que j'emploierai la stop-motion.* » s'excuse-t-il. Soit, ça ira pour cette fois.

SERGIO PASSE LA SECONDE

Reste la grande énigme de ce projet : comment ce diable d'homme est-il parvenu à boucler son film avec un budget aussi ridicule ? En dehors du fait qu'il se charge lui-même des effets spéciaux, que le tournage ait été effectué en numérique, le mystère demeure entier. Sergio Stivaletti consent à nous révéler un de ses secrets : « *La production a été tout à fait atypique. En effet, nous avons bouclé les prises de vues en quatre semaines seulement. Mais il faut savoir que le film fut tourné plus d'un an avant qu'il ne sorte. Autrement dit, j'ai passé plus de 12 mois sur la post-production, à ajouter les effets numériques, à tourner des inserts, voire de petites scènes dans mon atelier, comme je l'avais déjà fait pour* **Le Masque de cire**. *Et bien entendu j'ai énormément travaillé sur le montage, l'étalonnage et la musique. Du coup, je n'ai pas accepté de commande extérieure à mon projet depuis* **The Cardplayer** *de Dario Argento. C'est un formidable luxe de pouvoir bénéficier ainsi d'une production à deux vitesses, le film possède de cette façon beaucoup de "production value".* ». Le recours

film. » (Sergio Stivaletti)

aux effets spéciaux numériques est donc abondant, mais pas forcément là où on l'attend. Si Sergio consent à améliorer sa transformation du loup-garou avec quelques effets discrets de morphing, il se sert avant tout des technologies digitales pour embellir ses prises de vues, et notamment ses décors. Le train où se déroule le récit cadre n'était par exemple constitué que d'un wagon. Qu'à cela ne tienne : Sergio en ajoutera une pelletée en post-production. Bref, malgré son flagrant manque de moyen, l'artisan persiste à voir grand, et à demeurer un réalisateur dont la générosité est inversement proportionnelle à la maigreur de ses budgets. « *Comme sur* **Le Masque de cire**, **I Tre Volti del Terrore** *est un film techniquement très ambitieux, bourré d'effets spéciaux en tous genres, de personnages, de décors et de mouvements de caméras compliqués. Car même avec ce minuscule budget, je me suis débrouillé pour obtenir des dollies, des grues et une steadycam.* »
Enthousiaste devant le résultat, le distributeur italien va faire de la sortie salle un véritable petit événement. Tandis que **Le Masque de cire** avait été diffusé sur une vingtaine d'écrans, **I Tre Volti del Terrore** est distribué sur 50 copies, un chiffre plus que correct pour le marché local. Stivaletti demeure néanmoins, à la veille de la sortie, très anxieux : « *J'attends avec beaucoup d'inquiétudes les opinions des spectateurs italiens. Je suis tellement dans mon truc, je me sens si décalé par rapport à mes compatriotes au niveau de leurs goûts cinématographiques, que je ne sais pas du tout s'il reste un public pour ce genre de film.* ».

ÉPILOGUE

Aujourd'hui, il pleut sur Rome. Dans son atelier de la via Cola di Rienzo, Sergio Stivaletti me déplie avec nostalgie, une des affiches tirées pour la promotion de son film. **I Tre Volti del Terrore** est sorti depuis plusieurs semaines maintenant, et c'est un bide total. Inutile de se pencher sur l'exploitation télé, puisque le tube cathodique italien refusera de mettre un centime dans un tel objet. Sergio s'est donc résigné à fabriquer de faux lézards pour un film « sans monstre, ni fantastique » précise-t-il. Mais par les temps qui courent, il lui est interdit de faire la fine bouche. Pourtant, l'infatigable Sergio ne se décourage pas. Les critiques de sa dernière réalisation ont été beaucoup plus enthousiastes que sur **Le Masque de cire**. Le film va faire le tour des festivals, et les ventes internationales s'annoncent sous les meilleurs auspices. Et puis il reste l'exploitation en DVD, dans laquelle tous placent de grands espoirs... Si bien que son distributeur lui a proposé de produire un nouveau film. Et le voilà reparti sur un thriller psychologique : un enfant paraplégique aux pouvoirs télékinétiques emménage dans un immeuble tenu par une secte démoniaque qui, dans la cave de la bâtisse, reconstitue une mosaïque qui ouvrira une porte sur l'Enfer... Bref, aujourd'hui plus que jamais, l'aventure continue !

Julien DUPUY (un grand merci à Benoît LESTANG)

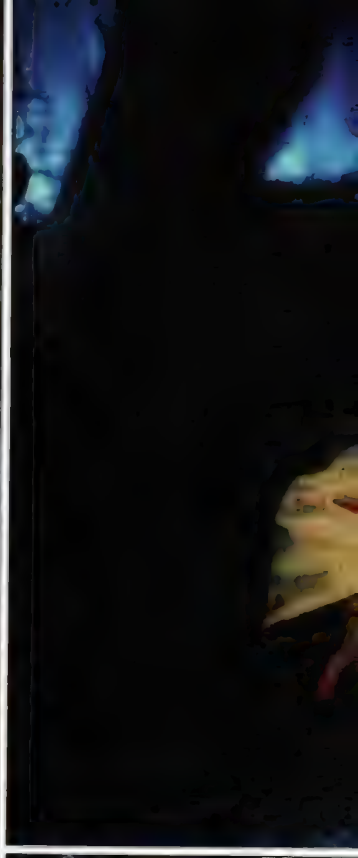
Suivant la logique typiquement cormanesque du *« Si ça n'existe pas, je m'en fous, je vais l'inventer ! »*, le Dinocroc soigne son apparition pour faire la nique aux Carnosaur, Godzilla et autres T-Rex qui peuplent les écrans des fans de films de monstres géants que nous sommes ! En attendant que le bestiau vienne bouffer tout cru les étalages de votre vidéo-club local, retour sur le nouveau bébé du pape de la série B qui signe ici son grand come-back. Hail to « King B » !

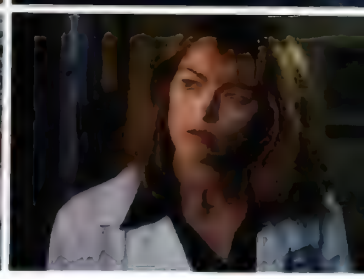
LE RETOUR DU ROI CORMAN

DINOCROC
DE KEVIN O'NEILL

Ci-contre :
Attiré dans un piège que lui ont tendu les scientifiques et autres chasseurs lancés à sa poursuite, le Dinocroc ne se laisse pas abattre pour autant et continue à se mettre des humains sous la dent !

L'année 2004 marque les 50 ans de métier de Roger Corman, le plus prolifique des producteurs de séries B hollywoodiennes. Aujourd'hui âgé de 78 ans, ce monstre sacré du cinéma d'exploitation, « King B » comme on le surnomme dans le milieu, tient les rênes de New Concorde, boîte indépendante faisant son beurre avec des titres destinés au marché vidéo et câble. La recette ? Des budgets on ne peut plus restreints (généralement 500 000 dollars), un planning très serré (qui se compte en semaines et non en mois) et des cinéastes qui en veulent, prêts à développer un concept souvent limité à un titre ou une affiche. Cette méthode, appliquée par le mogul depuis des lustres, aura même donné naissance à une biographie au titre des plus explicites : *How I Made a Hundred Movies in Hollywood and Never Lost a Dime* (= comment j'ai fait 100 films à Hollywood sans jamais perdre un centime). Seulement voilà, entre remakes honteux de son propre catalogue (**Piranha**, **Humanoïds from the Deep**), exploitations éhontées de ses propres franchises (**Carnosaur 4 : Raptor**, **Bloodfist 8 : Trained to Kill**) et reventes de la compagnie à diverses sociétés, le pape de la série B commençait sérieusement à perdre de sa superbe. Plongé un jour dans la lecture d'un article du L.A. Times relatant la découverte d'un crocodile préhistorique, King Corman se trouve frappé d'inspiration par la muse du B, laissant sortir un retentissant *« Les affaires reprennent ! »* en son for intérieur. Il n'en fallait pas plus pour que **Dinocroc** naisse de son imagination si délicieusement bis et d'ailleurs, on en connaît qui ont mis plus de temps à nous pondre des **Bagdad Café** ou des **Shakespeare in Love** hein ! Comme souvent chez Corman, la production s'affole dès lors que le titre et l'angle marketing sont choisis et approuvés : les scénaristes





« Pour Dinocroc, nous sommes parvenus à obtenir 200 plans d'effets spéciaux dans le court laps de temps qui nous était imparti. »

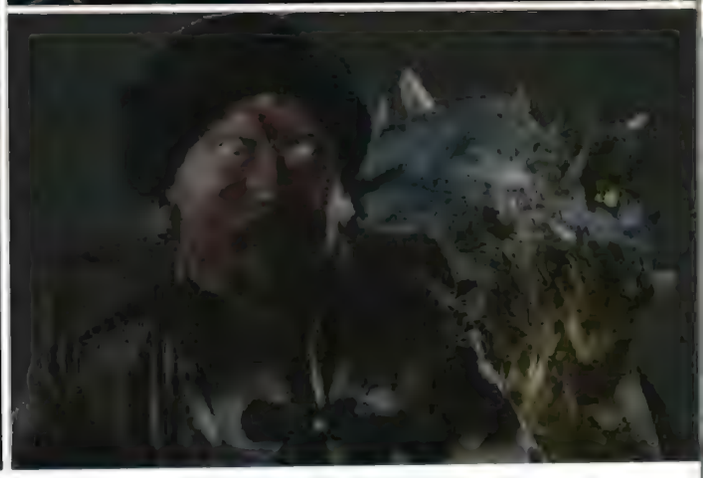
Ci-dessus :
Le Dinocroc fonce tête baissée sur Dick Sydney (Costas Mandylor), un chasseur australien dont les liens de parenté avec Crocodile Dundee semblent évidents.

En bandeau, de gauche à droite :
Les différents protagonistes de Dinocroc : Dick Sydney et son inséparable carabine, Tom Banning (Matt Borlenghi) et sa fiancée Diane Harper (Jane Longenecker), tous deux voués corps et âme à la protection des animaux, le Docteur Campbell (Bruce Weitz), qui va rapidement finir dans la gueule de la bestiole et Paula Kennedy (Joanna Pacula), la scientifique (ir)responsable de la mutation du Dinocroc. Une belle brochette de victimes en puissance...

Dan Acre, John Huckert (tous deux responsables de **Shakedown**, un film catastrophe avec Ron Perlman et Erika Eleniak) et Frances Doel (auteur du script de **Crazy Mama**, second film de Jonathan Demme) sont engagés illico pour mettre en place une intrigue tournant autour de ces éléments destinés à titiller le Damien Granger qui sommeille en nous. Fidèle à sa réputation de découvreur de talents, Roger Corman dégotte Kevin O'Neill à la réalisation, un as des effets spéciaux et co-fondateur de la boîte Flat Earth Productions (responsable des effets sur des séries comme ***Hercule*** ou ***Xena***, et même sur quelques longs-métrages tels que **Blade** et **Mortal Kombat**). Un habitué du travail acharné, parfois capable de livrer plus de 100 plans d'effets en une semaine ! L'homme de la situation en somme, pour un film qui compte également sur ses effets numériques pour impressionner les acheteurs potentiels : *« Mon implication dans le projet est due au producteur Damian Akhavi, un ami de longue date avec lequel j'ai travaillé sur plusieurs autres films. Ça s'est passé de la même manière que pour Joe Dante, Jonathan Demme ou tout ceux qui ont débutés chez Roger Corman. En gros, on m'a dit : " Hey ! Tu sembles avoir de l'expérience en matière de réalisation et tu possèdes un talent que nous souhaitons exploiter, on ne payera pas beaucoup, mais est-ce que tu veux réaliser ce film ? ". Ils vous mettent alors sur le dos un nombre incalculable de responsabilités et de paramètres à respecter, mais quand vous tenez absolument à passer à la réalisation, il faut se lancer sans rechigner. C'est ce que j'ai fait et nous avons ramené ce projet, qui devait être tourné en Russie. Ensuite, il a été question de faire de* **Dinocroc** *le film le plus cool possible, malgré les contraintes de planning et de budget. »*. Précisons malgré tout que contrairement à ses précédents camarades, Kevin O'Neill se voit confié un budget oscillant entre 2 et 2,5 millions de dollars (ce qui donne une certaine idée du projet si on le compare aux tarifs des blockbusters actuels), permettant tout de même de fignoler un film un peu plus ambitieux que les récentes productions Corman (**Raptor : Carnosaur 4** encore une fois, principalement composé de stock-shots). Bref, de quoi rivaliser avec les B de gros studios comme **Anacondas : à la poursuite de l'orchidée de sang** qui, pour un budget dix fois supérieur, en propose largement moins !

LES ENTRAILLES DE LA BÊTE...

« What the fuck is Dinocroc ? » vous demandez-vous cependant. Pas de panique les asticots, on y vient ! Le film débute lorsque des scientifiques trouvent une hormone spécifique dans le fossile d'un super croco préhistorique. La société Gereco Corporation décide de tester cette hormone sur certaines créatures, jusqu'à ce que l'expérience dégénère et qu'une de ces bestioles soit relâchée dans la nature, bouffant tous les beaufarasses qui lui passent sous la gencive, tel un fin gourmet qui ferait passer Bud Spencer pour un amateur de yaourts 0 % de matières grasses. On fait alors appel à un expert australien de la chasse au croco, sorte de cousin lointain de Paul Hogan, pour déchirer cet énorme bestiau, croisement improbable entre un crocodile et un dinosaure : le DINOCROC ! Attention tout de même de ne pas confondre cette intrigue avec celle de l'excellent **Carnosaur**, production Corman qui n'entretient, bien évidemment, aucun rapport avec le film qui nous intéresse aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, l'avancée numérique permet à Kevin O'Neill de faire des merveilles qui dépassent en réalisme, si tant est que ce soit possible avec un tel canevas, le charme indéniable du jouet en plastique du film d'Adam Simon : *« J'ai procédé sur* **Dinocroc** *selon une méthode que j'ai mis en place voici quelques années en supervisant les effets des*



séries **Hercule** *et* **Xena**. *Du point de vue des effets visuels, la création de ma compagnie Flat Earth Productions nous a permis d'expérimenter un système qui consiste à gérer et optimiser un processus de post-production à petite échelle. Dans le cas de* **Dinocroc**, *j'avais donc une sorte de studio à la maison et suivant le travail à fournir, certains employés travaillaient sur place, étape par étape. C'est très simple en fait : j'avais un serveur puissant dans mon garage, et plusieurs lignes Internet reliées à mon studio. Nous sommes ainsi parvenus à obtenir 200 plans d'effets spéciaux dans le court laps de temps qui nous était imparti.* ». De là à dire que le film s'est quasiment fait en post-production, il n'y a qu'un pas que le réalisateur franchit allègrement : « *J'ai dû tempérer mes envies d'expérimentation sur le tournage parce que je n'en avais pas forcément l'opportunité. Roger Corman exige que vous fassiez les story-boards sur ses productions et c'est une bénédiction sur un film à effets spéciaux. Ça permet de clarifier et de préciser les discussions avec l'équipe qui donneront vie à ce qui se trouve sur le papier. Cela dit, il est possible d'envisager des nouvelles possibilités scénaristiques suivant le type de procédé que l'on utilise. Ainsi, j'ai pu développer une sorte de second plan de travail dans le but d'exploiter les bonnes choses que nous avions filmées. Le processus de réinvention est donc possible en post-production, parce que vous pouvez tout défaire et recommencer. C'est un plus indéniable de pouvoir reconfigurer sur son ordinateur un arrière-plan tel qu'on le souhaite. ce qui était impossible à l'époque des processus analogiques et photochimiques. Par exemple, il y a dans le film un plan très dynamique où le Dinocroc saute du toit d'un camion en mouvement. À l'origine, il s'agissait d'un insert pas forcément utile que nous avions gardé dans un souci de continuité. Mais en le regardant de nouveau, je me suis rappelé d'un effet que nous avions développé sur un autre film. J'ai donc revu le plan afin de rendre la scène la plus efficace possible.* ». Le système D trouve donc une forme inédite chez Roger Corman, grâce à l'expérience technique de Kevin O'Neill, qui voit ici l'opportunité de questionner des choix de mise en scène parfois imposés par des délais serrés : « *Ce procédé est intéressant parce qu'il remet en question votre façon de travailler et vous pousse à vous interroger sur les plans que vous considérez comme des " money shots ". Après le tournage, il est donc possible de revoir le film en post-production et d'établir un nouveau planning, tout en gardant en tête la date à laquelle vous devez livrer le produit fini.* ».

Ci-dessus :
La première victime du Dinocroc, une laborantine qui va finir en viande hachée...

Le sheriff Harper (Charles Napier) et son fidèle bras droit mènent l'enquête, persuadés qu'ils ont affaire à un simple crocodile...

Un chasseur tente de débusquer le Dinocroc. Tel est pris qui croyait prendre !

Ci-dessous :
Le sport favori du Dinocroc : bouloté les adeptes de ski nautique. Yeeaahh !

... LES RESTES HUMAINS

Bien qu'étant la tête d'affiche principale, le Dinocroc n'est cependant pas la seule vedette du film. Et le choix de Kevin O'Neill concernant le casting est d'autant plus étonnant pour un spécialiste des effets spéciaux : « *Sur* **Hercule** *ou* **Xena**, *j'étais censé faire le casting des interprètes que nous devions transformer en créatures. Ce que j'ai retenu de cette expérience, et de celle sur le* **Dracula** *de Coppola, c'est qu'il faut engager différents types d'acteurs. Sur* **Dinocroc**, *j'ai donc essayé de dynamiser le casting en mélangeant des acteurs classiques avec ceux plutôt enclins à ma méthode. La différence entre les deux étant d'ailleurs visible dans le film. Ce procédé permet d'obtenir un large panel de comédiens, même si c'est un luxe dans une production Roger Corman et qu'il m'a fallu prendre des décisions rapides et efficaces, ce qui était ici possible, lorsqu'il s'agissait de cerner la personnalité de chaque rôle.* ». Se bousculent donc à l'écran les vieilles trognes de Costas Mandylor (**Les Indomptés**), Charles Napier (**Supervixens** du regretté Russ Meyer), Bruce Weitz (**Mission Alcatraz**), Ric Sabaria (**Flic et rebelle**) ou encore Joanna Pacula (**Virus**) et celui qui saura les recaser dans leur type d'acting gagnera une sucette à la framboise que je piquerai à Bustillo ! Quoi qu'il en soit, avec ses références évidentes aux classiques du genre comme **Le Monde perdu**, **La Vallée de Gwangi**, **Godzilla** ou encore **Jurassic Park** et ses allures évidentes de B-movie des 50's, **Dinocroc** a conquis les acheteurs nationaux et étrangers lors de sa projection durant l'AFM 2004, tous déjà bien échaudés par un affichage massif dans les couloirs du marché du film. Et le réalisateur dans tout ça, satisfait ? « *Je suis satisfait du résultat final, tout comme je suis content qu'il ait été diffusé sur Sci-Fi Channel avant de prendre le chemin des vidéo-clubs. Tant de films de qualité égale au mien ne sont pas distribués de nos jours... Une chose est sûre, s'il nous a fallu six mois pour fignoler* **Dinocroc**, *sur le prochain, je pense qu'on pourra être encore plus efficace !* » Un **Dinocroc 2** ? Faut dire que certains distributeurs étrangers ont déjà signé pour une suite !

Stéphane MOÏSSAKROC

SHAUN OF THE DEAD
D'EDGAR WRIGHT

UN MARIAGE ET QUATRE ENTERREMENTS

Après le bourrin L'Armée des morts et le nullos Resident Evil : Apocalypse, les zombies ont de nouveau le vent en poupe avec ce SHAUN OF THE DEAD comique dont l'irrévérence nous vient d'Angleterre. « Une comédie romantique... avec des zombies ! » scande le slogan du film. Surprenant ? Oui, surtout pour ceux qui ignorent que le film est produit par les responsables de Quatre mariages et un enterrement et du Journal de Bridget Jones. Une info à retenir, histoire de convaincre sa copine d'aller voir un bon film de zomblards dégénérés, en espérant qu'il sorte un jour chez nous !

Le concept aussi intrigant qu'amusant de **Shaun of the Dead** naît dans l'esprit de Edgar Wright et Simon Pegg alors que ceux-ci travaillent encore sur ***Spaced***, sitcom anglais ultra-référentielle diffusée le temps de deux saisons sur Channel 4 et même de manière confidentielle sur le câble français, sous le titre ***Les Allumés***. Il ne s'agit pas pour eux de reprendre les personnages de la série, mais au contraire d'en créer de nouveaux : Shaun et son ami Ed, deux gros glandeurs dont les principales activités sont de s'affaler sur le canapé en jouant aux jeux vidéos et descendre des litrons au bar du coin (*comme ça il y a des gens comme ça à la rédac'* – ndlr)... Bref, des dyénusses trentenaires sans avenir et c'est justement ce que leur reproche Liz, la petite amie de Shaun. Décidant de rompre avec lui, elle choisit son moment le jour où d'étranges évènements semblent perturber les quatre coins de l'Angleterre. En effet, les morts reviennent à la vie, et si les deux compères s'en rendent compte sur le tard, il est encore temps de sauver leurs proches et de les emmener dans le seul lieu apparemment sûr : le pub local ! « *J'avais déjà écrit une scène dans* ***Les Allumés*** *où mon personnage Tim était immergé dans un jeu vidéo et combattais des zombies...* » explique Simon Pegg, co-scénariste et interprète principal de **Shaun of the Dead**. « *Avec Edgar Wright, nous nous sommes dit qu'il était possible de reprendre le concept pour le cinéma et nous avons plongé aussitôt dans l'écriture de* **Shaun of the Dead**. *Le but a toujours été de faire une comédie, même si nous voulions qu'il y ait certains passages horrifiques. Nous sommes tous les deux fans du* **Loup-garou de Londres**, *qui nous a autant servi d'influence que* **La Nuit des morts-vivants**. *Le film de Landis a la particularité d'être à la fois hilarant et terrifiant, il balaie un large panel d'émotions... C'est exactement ce que nous voulions faire avec* **Shaun of the Dead**, *faire rire les spectateurs tout en leur foutant la pétoche.* »

DE L'HORRIFIQUE...

Contrairement à son travail sur ***Les Allumés***, la participation de Edgar Wright au projet ne se limite pas à la réalisation. S'investissant dans l'écriture de **Shaun of the Dead** avec Simon Pegg, après avoir refusé quelques propositions américaines, il signe ici son second long-métrage, après un essai infructueux intitulé **A Fistful of Fingers** (= pour une poignée de doigts) datant de 1994. « *J'ai fait cette parodie de western quand j'avais 20 ans, avec un budget extrêmement serré.* » explique Edgar Wright. « *Je ne la regrette pas, elle m'a ouvert plusieurs portes à Londres et m'a permis de travailler sur* ***Les Allumés***. *Mais en ce qui concerne* **Shaun of the Dead**, *je n'ai pas cherché à calquer le style des* ***Allumés***. *Bien sûr, certains passages renvoient directement à l'aspect visuel du sitcom, mais la structure du script de* **Shaun of the Dead** *demandait à ce qu'il soit plus lent dans l'introduction. Si j'avais réalisé ce film comme j'ai réalisé* ***Les Allumés***, *à savoir de façon hyperactive sur toute la durée du montage, je pense qu'on aurait abouti à un résultat vraiment fatigant, voire plus irritant pour le spectateur ! L'idée était donc de faire un film plus réaliste et naturaliste qu'un* **Braindead** *par exemple, qui est quand même difficile à suivre dans le genre. L'aspect comique ne vient pas forcément des zombies et de leur look, mais plutôt du contexte et de la réaction des personnages. En ce sens, pour donner un aspect plus crédible à l'horreur, on s'est inspiré de John Carpenter et de George A. Romero, mais aussi de* **L'Invasion des profanateurs de sépultures** *de Philip Kaufman. On souhaitait garder une sensation de menace constante,*

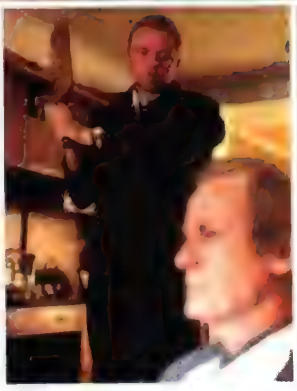
malgré la drôlerie évidente du film. On a donc tourné en scope en hommage à ces grands noms, et le score du film se situe quelque part entre les compositions de John Carpenter et celles des Goblin. »

Des références obligatoires en ce qui concerne le genre, d'autant que **Shaun of the Dead**, malgré son titre référentiel, ne se présente pas vraiment comme une parodie. En cela, le film annonce carrément sa déférence à George Romero et sa **Nuit des morts-vivants** dans un troisième acte, où les survivants sont enfermés dans le pub local assiégé par une foule de revenants craspecs alléchés par l'odeur de la chair fraîche. « *On a envoyé une bande démo du film à George Romero, ce qui nous a bien mis la pression parce qu'on ne savait pas si il allait l'apprécier…* » raconte Edgar Wright. « *Après l'avoir vu, il téléphona à notre producteur et donna son numéro personnel pour que nous puissions lui parler de vive voix. Il nous a dit qu'il avait adoré le film et qu'il avait été très flatté de l'hommage. Il a même précisé, que si on devait faire une projection aux États-Unis, il viendrait nous défendre sans hésiter ! Ce fut une expérien ce surréaliste parce que sans lui,* **Shaun of the Dead** *n'aurait probablement jamais existé !* » On a connu pire comme parrainage…

… AU ROMANTIQUE

Mais aussi drôle et horrifique soit-il, **Shaun of the Dead** est surtout vendu sur un concept assez particulier, celui de « comédie romantique… avec des zombies ». Ce qui explique pourquoi, la firme Working Title (surtout spécialisée dans les films avec Hugh Grant !) se charge de la production. Le cœur du film serait donc l'histoire d'amour entre Liz et Shaun, l'accomplissement de la maturité de ce dernier nous réservant d'ailleurs quelques surprises (qui ne virent pas forcément à la déconnade attendue)… Alors ce **Shaun of the Dead**, film pour gonzesses également ? « *J'ai une théorie, qui a d'ailleurs inspirée le métrage…* » déclare le réalisateur. « *Les films d'horreurs sont, selon moi, les films parfaits pour emmener sa copine au cinéma !* **Le Loup-garou de Londres** *est probablement mon film préféré, mais j'adore aussi* **Zombie**, **Evil Dead 2**, **The Thing** *ou encore* **Carrie**… *Chacun de ses films fonctionne comme un film d'épouvante, mais aussi comme un film de sortie en couple. Carrie notamment, est le film parfait pour ça, parce qu'il y a de tout dedans : le bal de fin d'année, le disco, les couleurs vives, la nudité masculine et féminine, le langage ordurier, la violence, les troubles adolescents et j'en passe ! Toutes proportions gardées, c'est ce genre de film qu'on a voulu faire avec Shaun of the Dead…* » Un mélange des genres étonnant mais pas forcément incompatible, qui a en tout cas valu au film un beau succès public et critique lors de sa sortie en Angleterre en avril dernier : « En règle générale, les réactions de la critique anglaise nous ont été très favorables, ce qui est peu courant chez nous, parce que la presse anglaise n'est généralement pas très conciliante avec les productions nationales. » raconte Edgar Wright. « J'ai d'ailleurs été très content de constater que le film avait reçu 4 étoiles à la fois dans le Guardian et le Sun, 2 quotidiens de bords opposés, le jour de sa sortie. » Un succès qui permet au film d'être exporté aux États-Unis et dans certains pays d'Europe, comme l'Italie et la Belgique (où il est d'ailleurs re-titré Y'a-t-il un zombie dans la salle ? Ah l'humour belge !), et aux responsables d'embrayer sur de nouveaux projets : « Nos projets ? » s'exclame le réalisateur. « De la science-fiction, de l'action et de la comédie musicale ! Ce sont des genres propices aux pétages de plombs. Nous avons quelques idées comme une comédie de science-fiction, un film d'horreur policier et une comédie musicale avec des poursuites en voitures… J'adore mélanger les genres ! » Des hommages à Bandits Bandits, Maniac Cop et Les Blues Brothers en perspective ?

Stéphane MOÏSSAKIS



Page de gauche, de haut en bas :
Shaun (Simon Pegg) et son pote de branlouze Ed (Nick Frost) découvrent des zombies dans leur jardin !

Les zombies attaquent la ville : notez les deux sosies crapoteux de Santiago Segura.

Shaun mène difficilement la résistance contre les non-morts : direction le pub du coin !

Philip (Bill Nighy), le beau-père de Shaun, dans un sale état.

Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite :
Un zombie amoché par le vinyle du soundtrack de Batman, un des grands moments de poilade de Shaun of the Dead.

Shaun et son beau-père : des relations tendues…

Shaun en pleine pose « Ash » : une référence obligatoire pour un film respectueux de ses aînés.

Si ce vieux salopard de Chucky se la raconte en couverture ce mois-ci, les pouliches de Seduction Cinema sont, quant à elles, bien présentes dans nos pages pour nous rappeler qu'effectivement, les poupées c'est bien, mais c'est encore mieux lorsqu'elles sont en chair et en os. Petit coup d'œil sur les deux nouveaux films de leur plus fervent admirateur : Brett Piper. Attention les yeux !

MONSTERS FACTORY

BITE ME ! ET SHOCK-O-RAMA

DE BRETT PIPER

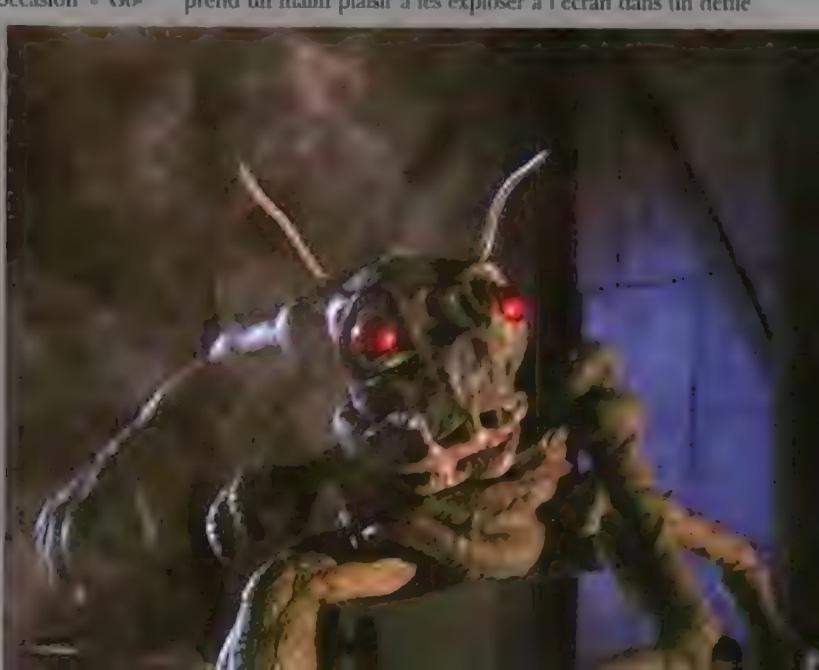
Depuis la preview sur **Screaming Dead** dans le Mad 162, on connaît tous le nom de Brett Piper. Bon, pour ceux qui recyclent ou qui mettent un fond de litière luxueux à leur chat, faisons un rapide retour en arrière. Passionné de dinosaures depuis son plus jeune âge, Piper se fait un nom en 1985 avec le catastrophique **Raiders of the Living Dead**, qu'il co-réalise avec le producteur Sam Sherman, avant de se reprendre sur une flopée de titres plus sympathiques les uns que les autres (**A Nymphoid Barbarian in Dinosaur Hell**, **They Bite**, **Drainiac**, **Psyclops**, **Arachnia**...). Après l'asile désaffecté et hanté de **Screaming Dead**, Piper revient à ses premières amours : les grosses bébêtes. Fan de Harryhausen, le bonhomme lui avait déjà rendu hommage dans son tout premier film, **Mysterious Planet**, puis dans **Mutant War** et la série pour enfants ***Captain Sinbad***. Et la technique de stop-motion magnifiée par tonton Ray sera de nouveau au centre de **Bite Me !**, le deuxième film qu'il réalise après **Screaming Dead**, pour le compte de la boîte Shock-O-Rama, toujours sous la tutelle de Mike Raso, grand manitou de Seduction Cinema.

ATTENTION, ÇA MORD !

Tourné dans le New-Jersey pile-poil l'année dernière, dans une boîte de strip-tease rebaptisée pour l'occasion « Go-Gosaurus Strip Club » (la décoration intérieure ressemble aux entrailles d'un dinosaure), **Bite Me !** n'est pas un film de vampires comme son titre peut le suggérer, mais bien un authentique film de bestioles ringardes façon Craignos Monsters. Ici, il est question d'insectes contaminés par une beuze toxique lors d'un deal dans l'enceinte du club. Les yeux tout rouges, une dalle d'enfer et un sourire constant de benêt, les affreux grouillants grandissent de plus en plus vite... Assoiffés de sang frais, ils se jettent alors sur les clients de la boîte, prêts à les bouloter aussi vite qu'un paquet de natchos. Au milieu de ce chaos glouton, trois hôtesses de charme vont faire le ménage : Crystal (Misty Mundae, **Titanic 2000**, **Spiderbabe**), Amber (tout premier rôle pour Caitlin Ross) et Trix (Erika Smith, **Sexy Adventures of Van Helsing**). Et elles ne sont pas contentes nos drôles de dames du Z, surtout lorsqu'elles découvrent que cette horrible invasion est menée par la vénéneuse Theresa (Julian Wells, **Sin Sisters**, **Witchbabe**), une bimbo « from hell » secondée par un cafard ayant muté en homme qui se serait déguisé en cafard. Du tout bon pour Brett Piper qui, en plus d'avoir écrit le scénario et dirigé les acteurs, s'est intégralement occupé d'une longue post-production de 5 mois, majoritairement dédiée aux effets-spéciaux. Après avoir construit ses insectes et son fameux mutant, Piper prend un malin plaisir à les exploser à l'écran dans un défilé

Ci-dessous, de gauche à droite :
Un client du Go-Gosaurus Strip Club dévoré de l'intérieur par des bestioles mutantes.

Le monstre final de **Bite Me !**, animé image par image à la Ray Harryhausen. Un effet spécial rudimentaire mais efficace signé Brett Piper.



de scènes plus délirantes les unes que les autres : les cafards s'atomisent dans des gerbes de sang, se crashent comme des merdes sur les portes et se bouffent carrément entre eux... On atteint le septième ciel lors d'un final dantesque où le Go-Gosaurus est ravagé par les flammes, après que sa grosse dino-enseigne se soit écroulée à l'intérieur. Ayant encore grandi, l'affreux mutant ressort du brasier en beuglant tel un mutant qui beugle dans un brasier ! Pour Piper, **Bite Me !** est le premier véritable aboutissement de sa carrière, son film somme. Alors que d'autres iraient poser leurs fesses dans le canapé pour souffler un coup, satisfaits d'avoir réalisé le film de leurs rêves, Brett, lui, remonte aussitôt au créneau pour les besoins de **Shock-O-Rama** : le film.

C'EST CREEP CHAUD CE SOIR !

Puisant son inspiration aussi bien chez Romero que dans des comics du genre *Creepy*, *Vault of Horror* et autres *Tales from the Crypt*, **Shock-O-Rama** est une anthologie de trois sketches, que Piper vient tout juste de commencer en septembre dernier. Le premier segment vient à peine d'être achevé que Mike Raso, toujours sur le coup, nous en apprend un peu plus : « *Le premier sketch est aujourd'hui terminé. Il s'appelle* **Zombie This** *et raconte l'histoire d'une jeune actrice de film d'horreur, jouée par Misty Mundae, qui ne supporte plus les affres du star-system. Elle décide de partir s'isoler à la campagne, dans une vieille maison perdue et hantée par un zombie. Grâce aux rôles qu'elle a interprétés, elle va réussir à anticiper les attaques du zombie, et passer ainsi du statut de proie à celui de chasseur... »*. Le boss de Seduction Cinema enchaîne sur le tournage : « *Nous avons tourné ce sketch dans une auberge du New-Jersey, en super 16 que nous allons transférer en haute-définition au moment du montage. Cela donne un cachet particulier et assez classe à l'image, cela permettra au film de s'offrir une carrière internationale. A l'heure actuelle, Brett fignole encore quelques scènes, mais sera bientôt prêt à tourner la deuxième histoire.* ».

La deuxième, c'est **Mecha-Arachnia**, un délire aux forts relents de SF à l'ancienne (pas si éloigné de **Bite Me !**) où des aliens vindicatifs plantés en pleine cambrousse tentent de construire une araignée géante avec des matériaux de récupération, dans

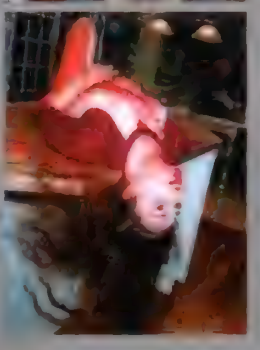
le but de combattre un homme (Rob Monkiewicz, déjà pris en flag dans **Screaming Dead**) capable de les détruire. Quant à **Lonely is the Brain**, le troisième et dernier segment, il raconterait l'histoire d'une créature futuriste (on n'en sait pas plus pour le moment...) autrefois humaine, mais aujourd'hui sous la coupe d'un docteur diabolique agissant dans les rêves de ses victimes (ces dernières étant généralement blondes décolorées et plutôt bien gaulées...). Caitlin Ross, Julian Wells et A.J. Khan (**Lord of the Strings**) se font une joie de venir faire les folles pour le plus grand bonheur de Raso, qui ne compte pas s'arrêter là dans sa collaboration avec Brett Piper. Il s'explique : « *Après* **Shock-O-Rama**, *nous allons de nouveau faire un film avec Brett. Nous n'avons pas encore de titre mais déjà un concept. Trois femmes vont se retrouver dans une ville entièrement sous le contrôle d'une entité insectoïde. Avec l'aide de survivants, elles vont former la résistance. Brett va revenir à la DV pour ce film, et devra sûrement s'atteler à une longue post-production car des effets-spéciaux très impressionnants sont prévus.* ».

En plus de la présence confirmée des habituées Misty Mundae et Julian Wells, ce nouveau projet sans nom verra le retour de la belle blonde Rachael Robbins, découverte dans **Terror Firmer**, avant d'être couronnée nouvelle starlette du bis grâce à son rôle dans **Screaming Dead**. Un juste retour des choses...

Alexandre BUSTILLO

Ci-dessus et ci-contre : Habitué aux films de Brett Piper, Rob Monkiewicz se fait attaquer par John Fedele, dans le rôle du cafard humain, fidèle bras droit de la méchante en chef de Bite Me !

Ci-dessous, de haut en bas : Les deux premières photos de Shock-O-Rama, issues du sketch Zombie This.



MAD MOVIES HORROR PICTURE SHOW

Comment passer une bonne soirée d'Halloween ? No stress les gars, vous allez voir, c'est pas bien compliqué... Vous invitez une bonne bande de potes, quelques nanas (à qui vous faites croire qu'on est encore en été, histoire qu'elles se pointent peu vêtues), vous vous préparez un bon petit plat, genre pâtes-ketchup, vous achetez un stock de bières à rendre jaloux Abel Ferrara (ceux qui ont de la weed sont invités à la sortir), et vous vous laissez guider par le petit dossier maison qu'on vous a concocté.

Après avoir bien commencé la soirée par l'épisode de Alf spécial Halloween, pas très horrifique mais tordant, vous avez le choix (non, en fait l'obligation !) d'enchaîner avec les films que nous vous invitons à découvrir. En tout, vingt métrages d'horreur, des plus terrifiants aux plus drôles, en passant par les plus gore et les plus gothiques. Vingt films d'horreur assez méconnus et pourtant incontournables. Ne vous attendez pas cependant à retrouver des classiques invétérés ou des films trop évidents (exit donc les Massacre à la tronçonneuse, Evil Dead, L'Exorciste, Re-Animator, Maniac et autres Braindead) puisqu'on a essayé d'éviter les œuvres déjà évoquées ces dernières années dans nos différents dossiers (Opération Peur, les 20 films les plus trash, 30 chefs-d'œuvre oubliés...). Il ne vous reste plus qu'à préparer vos citrouilles et sortir vos costumes...*

* en option uniquement.

LES PLUS TERRIFIANTS

LA SENTINELLE DES MAUDITS
(THE SENTINEL - ÉTATS-UNIS - 1976 - DE MICHAEL WINNER)

Quand il cherche à flanquer la pétoche, Michael Winner emploie les grands moyens. Déjà très efficace dans le domaine de la violence urbaine (**Un justicier dans la ville**), du thriller d'espionnage (**Scorpio**) ou encore du western (**L'Homme de la loi, Les Collines de la terreur**), il aborde le surnaturel selon la méthode dite du « rouleau compresseur ». Pas de place pour la nuance dans **La Sentinelle des maudits**, produit à Hollywood dans l'élan satanique de **L'Exorciste, La Malédiction** et de **Rosemary's Baby** (dont l'influence se dessine au détour de quelques plans et décors). Gros plans gore d'un couteau déchirant un œil et tranchant un nez, monstrueuse parade d'infirmes authentiques, masturbation frénétique d'une jeune femme, orgies, visions cauchemardesques explicites, phénomènes paranormaux bruyants... Le réalisateur britannique y va de bon cœur dans l'illustration d'un scénario machiavélique où un mannequin vedette sera confronté à une communauté fantôme de tueurs psychopathes. Mais, au dernier étage de l'immeuble qu'elle habite, un prêtre aveugle, éternellement posté devant sa fenêtre, veille au grain. Il est la « sentinelle », le gardien de la porte de l'Enfer...
Fort d'une étonnante distribution où la vieille garde hollywoodienne (Ava Gardner, Burgess Meredith, John Carradine, Arthur Kennedy, Eli Wallach) cohabite avec la relève (Christopher Walken, Jeff Goldblum et Tom Berenger dans des rôles secondaires de flic, de photographe et de locataire), Michael Winner réalise, avec **La Sentinelle des maudits**, une œuvre certes inférieure à ses modèles, mais avec de véritables morceaux de bravoure nous donnant une idée de l'Enfer tel qu'il se l'imagine... (DVD zone 1 disponible chez Universal) **M.T.**

LE MORT-VIVANT
(DEATHDREAM - ÉTATS-UNIS - 1974 - DE BOB CLARK)

Plus connu pour sa trilogie des **Porky's** (ancêtre décérébré de nos teen-movies actuels), Bob Clark réalise en 1974 (deux ans après son parodique **Children Shouldn't Play with Dead Things**) **Le Mort-vivant (Deathdream)**, un film poisseux et terrifiant. Le mort-vivant en question, c'est Andy (l'acteur de télé Richard Backus remplace Christopher Walken initialement prévu), un jeune soldat de retour chez lui alors qu'il venait juste d'être déclaré officiellement mort au front. Physiquement normal dans un premier temps, malgré un teint des plus pâlots, Andy inquiète rapidement sa famille avec son attitude solitaire et ses promenades nocturnes. La tension monte d'un cran lorsque le jeune homme étrangle à mains nues un chien devant une bande de gamins terrifiés, et que des meurtres mystérieux se multiplient dans la région. Dérangeant, **Le Mort-vivant** devient alors carrément suffocant dans sa description sans concessions de la dislocation intérieure de la cellule familiale, malaise que des effets spéciaux approximatifs (deuxième contrat de Tom Savini, juste après **Deranged** d'Alan Ormsby, scénariste du **Mort-vivant**) viendront miraculeusement renforcer. Sûr qu'Eli Roth (le réal de **Cabin Fever**) en tiendra compte pour le remake qu'il est en train de préparer. La même année, Bob Clark signera **Black Christmas**, slasher originel à réhabiliter d'urgence qui posera les fondations du genre bien avant **Halloween** et **Terreur sur la ligne**. Difficile à croire qu'il s'agit là du même mec responsable du récent **Karaté Dog**. (DVD zone 1 disponible chez Blue Underground) **A.B.**

NE VOUS RETOURNEZ PAS
(DON'T LOOK NOW - ITALIE/GRANDE-BRETAGNE - 1973 - DE NICHOLAS ROEG)

Grand morceau de pétoche gravé sur pellicule, le film de Nicolas Roeg est aussi un pur produit de son époque. Sa photographie, le look de ses personnages, sa musique romantique signée Pino Donaggio, sa célèbre et très chaude scène de fesse (rajoutée par Roeg au dernier moment), tout **Ne vous retournez pas** rappelle les seventies. Et pourtant, ce film conserve tou-

jours, trente années après, son aura de film hanté. Quelques mois après la mort accidentelle de leur fillette, un couple part en séjour à Venise, où le mari (Donald Sutherland) doit restaurer une église. La femme (Julie Christie) croise une voyante aveugle (!), qui lui apprend que sa fille est heureuse là où elle est mais que son mari et elle doivent quitter la ville au plus vite. Partant de cette histoire assez simple, Roeg bâtit un long voyage à la fois doucereux et bizarre, transpercé de fulgurances éprouvantes (la noyade de la petite fille, l'accident de Sutherland…) et structuré par un style hypnotiseur alternant ellipses et dilatation temporelle. Usant d'un symbolisme astucieux (la couleur rouge utilisée de manière signifiante bien avant le **Sixième sens** de Shyamalan) et d'une atmosphère expressionniste qui exploite à fond la cinégénie insolite de Venise, **Ne vous retournez pas** instille chez le spectateur un malaise souterrain, un sentiment d'inquiétante étrangeté qui va crescendo pour exploser lors d'un final halluciné et proprement terrifiant. (DVD zone 1 disponible chez Paramount) **Ar.B.**

MONTCLARE, RENDEZ-VOUS DE L'HORREUR

(NEXT OF KIN - AUSTRALIE/NOUVELLE ZÉLANDE - 1982 - DE TONY WILLIAMS)

Montclare, rendez-vous de l'horreur... Derrière ce titre énigmatique se cache **Next of Kin**, un film australien réalisé en 1982 par un Néo-zélandais, Tony Williams. Montclare, c'est le nom de la maison de retraite que la jeune Linda Stevens a héritée de sa mère. Un cadeau empoisonné car, révulsée par l'atmosphère si particulière du lieu, Linda décide de s'en éloigner au plus vite. Mais d'étranges phénomènes se manifestent, l'obligeant ainsi à rester. Ses pensionnaires âgés en sont les premières victimes. Lors d'une nuit orageuse, l'un d'eux est retrouvé noyé et en semi-état de putréfaction dans sa baignoire. Puis, c'est au tour d'une petite mamie d'entendre des voix susurrant à travers les murs. Quelque chose semble vivre à l'intérieur de ces derniers et Linda ne tardera pas à le découvrir. Dopé par une mise en scène élégante et aérienne (rappelant souvent le style de Dario Argento) et un script tordu volontairement difficile à anticiper (l'histoire bifurque à 180 degrés dans son dernier tiers), **Montclare...** s'inscrit au panthéon des grands films de trouille en n'abusant d'aucun artifice ou presque. La grande flippe ? Elle est palpable quand Linda entend, l'oreille collée à une porte, une cavalcade effrénée fonçant droit sur elle depuis le couloir… Un signe stipulant qu'il est temps d'affronter l'horrible vérité sur les horreurs de Montclare. Hélas, cette réussite incontestable (le film reçu le Grand Prix au Festival du Film Fantastique de Paris en 1983) n'empêcha pas Tony Williams de mettre un terme définitif à sa carrière de réalisateur. Dommage pour nous. **A.B.**

DERANGED

(ÉTATS-UNIS - 1974 - DE JEFF GILLEN ET ALAN ORMSBY)

« Je m'appelle Tom Sims. Je suis chroniqueur dans un journal. Il y a quelques années, j'ai couvert l'histoire incroyable d'Ezra Cobb : meurtrier, profanateur de tombes et peut-être nécrophile. On l'appelait aussi le boucher de Woodside. » annonce d'emblée le narrateur qui va commenter l'histoire tout du long. Plus précisément celle d'Ed Gein, effroyable et célèbre serial killer qui avait déjà inspiré, entre autres, les assassins de **Psychose** et **Massacre à la tronçonneuse**. Co-réalisé par Jeff Gillen et Alan Ormsby, respectivement acteur et scénariste attitrés de Bob Clark (**Le Mort-vivant**), **Deranged** est la retransciption la plus fidèle du sordide fait-divers. Plus encore que celle de Chuck Parello car ici, seuls les noms (ou presque) ont été changés.

Véritable descente aux enfers dans la tête d'un authentique malade (incarné par le one shot Roberts Blossom, proprement terrifiant avec son air naïf et son regard halluciné à la Charles Manson), **Deranged** combine intelligement univers réaliste (avec un style proche du documentaire) et humour noir grinçant. Son efficacité, **Deranged** la puise surtout dans le cheminement de la dégénérescence mentale de son personnage qui, poussé au crime par une mère possessive (*« Les femmes ne t'apporteront que malheur et maladies… »*), se sent investi d'une mission : éradiquer le sexe féminin de la planète. Apogée de cette sinistre folie ? La scène du repas, où contrairement au film de Tobe Hooper, les invités ne sont ici que des cadavres embaumés à qui Ezra fait la conversation. Selon le producteur Tom Karr, *« Ce film a dérangé bon nombre de gens car il s'intéresse à un malaise de l'humanité qui concerne chacun de nous mais que personne n'ose regarder en face. »*. En effet, **Deranged** est un film qui fait froid dans le dos. (DVD zone 1 disponible chez MGM) **D.G.**

LES PLUS GORE

BODY TRASH
(BODY MELT - AUSTRALIE - 1993 - DE PHILIP BROPHY)

Re-Animator nous a fait un petit et il s'appelle **Body Melt**. Afin de tester une drogue soi-disant miraculeuse (couleur verte fluo, ben tiens...), une bimbo studieuse décide d'utiliser la population d'un petit bled paumé comme cobaye. Le premier qui en fera les frais sera un culturiste queutard qui verra sa gorge se déchirer toute seule avant que ses cordes vocales ne deviennent autonomes et l'étranglent. Belle entrée en matière pour ce film de l'Australien Phillip Brophy, qui à l'instar de Jim Muro en son temps, ne fit plus rien de concret après. Et la comparaison avec le steady-camer de génie ne s'arrête pas là. Car si la petite piquouse du début faisait de l'œil au docteur West, la suite fait carrément du pied à **Street Trash** (explosion de bedaine, ablation de côtes, yeux exorbités) et, plus étonnant, à **Massacre à la tronçonneuse**, avec l'intrusion d'une famille de dégénérés bouffeurs de kangourous dont la cadette s'est amourachée de deux minots partis en week-end. Mais à la campagne comme à la ville, **Body Melt** est un festival de scènes gore plus délirantes les unes que les autres. Outre un jeune skater qui s'explose littéralement sur une rampe, l'effet le plus marquant du film restera ce pénis qui s'agrandit à outrance. Un trucage que Phillip Brophy a tenu à réaliser en personne. Quand on vous dit que ce mec ne va pas bien... (DVD zone 2 disponible chez Seven Sept) **A.B.**

CRADLE OF FEAR
(GRANDE-BRETAGNE - 2001 - DE ALEX CHANDON)

Plus récent que la plupart des autres titres cités dans ce dossier, **Cradle of Fear** n'a pas volé sa place dans ces colonnes. Bien au contraire, il la mérite amplement et remporte même haut la main la palme du film le plus sanguinolent et le plus politiquement incorrect jamais tourné. Pour faire court, **Cradle of Fear** s'attache à cumuler avec un enthousiasme certain tout ce qui se fait de plus gerbos dans le genre : scènes extrêmement gore qui s'enchaînent avec frénésie, visions glauques à souhait et situations des plus déviantes sont donc au menu de ce métrage, auquel s'ajoutent dialogues crus et vulgaires accompagnés par une musique tonitruante et omniprésente. Réalisée par Alex Chandon (déjà auteur de **Bad Karma** et **Drillbit**, deux courts-métrages obscènes comme on les aime) et motivée par l'implication du groupe de black métal Cradle of Filth, cette série B complètement déjantée fonctionne sur le modèle du film à sketches. Chaque segment est ainsi lié par un même personnage : le tueur d'enfant cannibale Ed Kemper qui pourrit dans une cellule et assouvit sa vengeance au travers de son fils, un ange exterminateur interprété par Dani Filth. Et c'est parti pour 1h30 non-stop de têtes explosées à la force des poings, de démembrements à la hache, de mâchoires éclatées à coups de marteau, de tranchages sadiques et, cerise sur le gâteau, de visages lacérés au rasoir. Pendant la projection de ce film, le sac à vomi est fortement recommandé aux personnes sensibles, histoire de ne pas tâcher sa belle moquette... (DVD zone 2 disponible chez Antartic Vidéo) **D.G.**

MASSACRE AU CAMP D'ÉTÉ
(SLEEPAWAY CAMP - ÉTATS-UNIS - 1983 - DE ROBERT HILTZIK)

Partant du postulat archi-rabattu de la colonie maudite façon **Vendredi 13**, **Massacre au camp d'été** transcende son sujet avec une approche inédite du genre à l'époque. Nous sommes en 1983 et le réalisateur/scénariste Robert Hiltzik nous dépeint sans fioritures les meurtres sordides de jeunes adolescents au langage ordurier (tranche d'âge 12/15 ans), et non de pré-adultes comme c'est souvent le cas. Traumatisée par la perte de son père et de son frère jumeau hachés menu par l'hélice d'un bateau, Angela Baker (Felissa Rose) tente d'oublier ce cauchemar et part en camp de vacances avec son cousin Ricky (John Tiersten). Mais une ombre malveillante se met alors à occire tous leurs compagnons de jeux. Et elle n'y va pas de main morte l'ombre malveillante, aidée il est vrai par les SFX irréprochables du sous-employé Ed French (**Creepshow 2**, **Terminator 2**). Essaim d'abeilles collé sur la tronche, gorge transpercée par une flèche, démembrements à la hache, ébouillantage, décapitation et dépucelage au fer à friser, rien ne manque pour nous foutre mal à l'aise. Tellement fier de son coup, Robert Hiltzik dédicace son film à sa mère (*« Hélas oui, ce psychopathe est mon fils... »*), et vient juste de reformer toute sa fine équipe pour les besoins de **Return to Sleepaway Camp** (quatrième épisode de la franchise) dont la sortie est prévue pour l'année prochaine. Reste à voir maintenant si Hiltzik réussira à faire mieux que l'original, le plan final de ce dernier étant l'un des plus traumatisants jamais vu sur un écran de cinéma. (DVD zone 1 disponible chez Anchor Bay) **A.B.**

DÉMONS
(DEMONI - ITALIE - 1985 - DE LAMBERTO BAVA)

Conçu, produit et tourné comme un blockbuster (à l'échelle du marché italien des eighties), **Démons** comptait principalement sur son abondance d'hémoglobine pour aguicher le chaland. Ainsi, entre deux scènes de cascade improbable (le pompon revenant sans doute à l'intrusion saugrenue d'un hélicoptère dans le décor unique du film), **Démons** offre un mixe souvent réjouissant entre film d'action et gore désinhibé. Sur ce point, la série de décapitations à moto vaut son pesant de cacahuètes et s'impose même comme le mètre-étalon de cette dérive prometteuse et trop peu explorée du film gore. Mais si **Démons** parvient encore à remuer viscéralement l'amateur du genre, c'est aussi grâce à l'approche des effets sanglants de Rosario Prestopino et Sergio Stivaletti. Tandis que le premier s'inspirait de ses études de médecine pour conférer un réalisme peu ragoûtant à ses trucages (la scène de transformation s'apparente à une gale galopante), le second, parce qu'il devait se contenter d'un budget et de délais réduits, posait ses effets à même le corps de ses comédiens. Faute d'avoir recours à l'utilisation de mannequins, il y a donc peu d'amputations et de corps coupés en deux dans **Démons**, mais des écorchés vifs, de la couenne lacérée, des gueules glaireuses et des veines saillantes. Alors que les films gore des Américains, et plus tard ceux de Peter Jackson, s'apparentaient de plus en plus aux cartoons classiques, le fils Bava conservait, en partie malgré lui, un ancrage dans un réalisme idéalement gerbant. (DVD zone 1 disponible chez Anchor Bay)

J.D.

ROSEMARY'S KILLER
(THE PROWLER - ÉTATS-UNIS - 1981 - DE JOSEPH ZITO)

Dans le registre du slasher qui ne fait pas dans la dentelle, le **Rosemary's Killer** de Joseph Zito (un homme de goût qui signera plus tard **Vendredi 13 : chapitre final**, **Portés disparus** et **Invasion USA**) se pose là. Ici, point de strangulation au bas nylon et encore moins de noyade dans le jacuzzi. Chez Joseph, on meurt dans des gerbes de sang, les boyaux à l'air et la mâchoire désarticulée par la souffrance. Le coupable de toutes ces horreurs ? Un mystérieux rôdeur (d'où le titre original **The Prowler**) en tenue de G.I., défonçant à la baïonnette de jeunes fornicateurs comme à la grande époque de la guerre du Pacifique. Orchestrées par Tom Savini (qui sortait tout juste de **Maniac** et de **Carnages**, un autre slasher salement gore), les scènes de meurtres montent en puissance (égorgements et empalements divers) avant de culminer lors de la mise à mort d'une jeune fille soulevée de terre à la fourche, puis poinçonnée comme un vulgaire papillon contre le mur de sa douche. Une séquence saisissante de réalisme, tout comme le tant attendu whodunit : après un démasquage en règle des plus classiques, le tueur se fait littéralement sauter la tronche au fusil à pompe. Un épilogue tétanisant pour un film charcuté par la censure lors de sa sortie. Pour se délecter de la version intégrale, il vous faudra acheter le zone 1, ou ressortir du placard votre scope et la cassette (mais si, c'est un truc rectangulaire en plastique noir) sortie chez Fil à Film à l'époque. Ah ben ouais, fallait pas tout revendre comme un gros benêt ! (DVD zone 1 disponible chez Blue Underground)

A.B.

LES PLUS GOTHIQUES

THÉÂTRE DE SANG
(THEATRE OF BLOOD - GRANDE-BRETAGNE - 1973 - DE DOUGLAS HICKOX)

L'acteur de théâtre anglais Edward Lionheart (Vincent Price) décide de prendre sa revanche sur les critiques, qui n'ont cessés de le rabaisser plus bas que terre tout au long de sa carrière, en les assassinant un par un, suivant le modèle de plusieurs meurtres tirés des plus célèbres pièces de William Shakespeare. Partant d'un postulat assez vague mais propice à un jeu de massacre réjouissant, le réalisateur Douglas Hickox et le génial Vincent Price s'amusent comme des petits fous. Interprétation théâtrale et grands angles décadrés sont les constantes de ce **Théâtre de sang** qui tire sa révérence au cinéma B de Roger Corman tout en inventant son propre langage loin de l'opulence visuelle de **La Chute de la maison Usher** et de **La Chambre des tortures**. C'est surtout dans l'ingéniosité des mises à mort et dans le charisme toujours évident de Price que le film atteint donc les cimes du cinéma gothique, doublé d'une touche anglaise inimitable. Lionheart assassine ses victimes selon un rituel précis et cruel, qu'il s'agisse d'une lacération, d'une lente décapitation (hors-champ, mais au résultat tour à tour crispant et hilarant) ou encore d'une mise à mort inattendue lors d'un repas dont le menu n'est pas de première fraîcheur... Il aura fallu en tout six gallons de faux sang pour mettre en scène huit séquences de meurtres des plus inventives, ce qui sous-entend qu'au-delà de son appartenance au genre gothique et à la comédie noire (le film est parfois vraiment drôle), **Théâtre de sang** fait également honneur à son titre légendaire. Un must ! (DVD zone 2 disponible chez MGM)

S.M.

TRAUMA
(BURNT OFFERINGS - ÉTATS-UNIS - 1976 - DE DAN CURTIS)

En adaptant le roman *Burnt Offerings* de Robert Marasco, Dan Curtis (***Trilogie de la terreur***, le ***Dracula*** avec Jack Palance, tout deux réalisés pour la télévision) allait, sans le savoir, rendre l'un des plus beaux hommages qu'il soit à la Hammer et à son esthétisme si particulier et identifiable. Comme à l'accoutumé chez Terence Fisher ou Roy Ward Baker,

Trauma s'ouvre sur l'arrivée au « château » (en l'occurrence la Dunsmuin House, une magnifique demeure d'inspiration victorienne qui servit aussi de décor à **Phantasm**) du couple Rolfe (Karen Black et Oliver Reed), de leur fils unique et de sa tante (Bette Davis). Le contrat ? Un loyer modeste en échange d'un petit service : nourrir trois fois par jour la vieille mère des propriétaires qui ne quitte plus sa chambre où toute intrusion est strictement interdite. Imprégnée par un malaise latent transpirant des murs de la maison, la famille Rolfe se décompose à grande vitesse. Tandis que le personnage d'Oliver Reed tente de noyer subitement son fils dans la piscine, celui de Karen Black est pris d'une passion subite pour le ménage, comme si elle avait toujours vécu ici. Tout bascule avec la découverte d'un petit cimetière familial, caché au fin fond du parc... Se matérialisant en une incroyable tempête végétale, la folie de **Trauma** trouvera son apothéose (après des scènes chocs so british, dont une avec un chauffeur de Rolls particulièrement inquiétant) dans un climax proprement terrifiant mais faussement salvateur (Norman Bates peut aller se rhabiller), emprisonnant à jamais ses protagonistes dans le plus atroce des cauchemars. Rarement égalé depuis. (DVD zone 1 disponible chez MGM)

A.B.

LE CARNAVAL DES ÂMES

(CARNIVAL OF SOULS - ÉTATS-UNIS - 1962 - DE HAROLD HARVEY)

Incursion virtuose d'Harold « Herk » Harvey dans le fantastique (jusqu'alors réalisateur de films institutionnels), **Le Carnaval des âmes** distille pendant toute sa durée une ambiance étrange et cotonneuse qui a marqué les plus grands (c'est ce film qui donna l'idée à Romero de tourner **La Nuit des morts-vivants**). Une atmosphère qui doit beaucoup à la composition à l'orgue de Gene Moore mais surtout à l'inventivité débordante avec laquelle Harvey déploie le surnaturel dans un environnement naturaliste. En s'arrogeant le rôle du spectre qui vient hanter Mary, jeune femme désincarnée depuis un terrible accident de voiture, Harvey prend un malin plaisir à faire irruption dans les miroirs tout en prenant la place d'un autre personnage dans le cadre (le David Lynch de **Lost Highway** et de **Fire Walks with Me** ne s'est jamais remis du **Carnaval des âmes**).

Avec un budget réduit de 30 000 dollars, le réalisateur comptait beaucoup plus sur l'habileté de sa mise en scène que sur les effets spéciaux pour susciter la peur dans son métrage.

Mais lorsque le fantastique se pose en métastase de la réalité, il prend véritablement l'aspect d'un cauchemar éveillé (au détour d'une scène magnifique et macabre où les morts entament une valse dans un décor de fête foraine fantomatique). Impossible de ne pas penser au twist final de **La Quatrième dimension** mais aussi aux films de fantôme récents, du **Sixième sens** de Shyamalan à **Les Autres** dont **Le Carnaval des âmes** constitue sans doute un des modèles matriciels. (DVD zone 1 disponible chez Criterion)

D.D.

LA RÉSIDENCE

(LA RESIDENCIA - ESPAGNE - 1968 - DE NARCISO IBÁÑEZ-SERRADOR)

Une jeune fille arrive dans un pensionnat du Sud de la France et découvre rapidement que la directrice et ses élèves entretiennent des rapports troubles, basés sur une conception de l'autorité empruntée d'un maternalisme sadique. Devant également sa petite renommée aux **Révoltés de l'an 2000** (film d'horreur sur des enfants psychopathes qui date de 1976 et qui fut une source d'inspiration pour Guillermo Del Toro sur **L'Échine du Diable**), Narciso Ibáñez-Serrador réalisa avec **La Résidence** un véritable joyau du cinéma gothique, dans la lignée des meilleurs opus de Mario Bava et qui influença sûrement le Dario Argento de **Suspiria**. Produit sous le régime de Franco, le film de Serrador n'en accumule pas moins les scènes vénéneuses (comme celle de la prière du soir, montée en parallèle avec une séquence où la directrice fait fouetter une élève turbulente avant de lui embrasser ses plaies) voire carrément scabreuses (la directrice entretient des rapports quasi-incestueux avec son voyeur de fils). Le meurtrier qui ensanglante les corridors de la pension va en rajouter dans la mise à jour des névroses de ce véritable troupeau de désaxés, faisant basculer les vingt dernières minutes du film dans une succession de plans et d'idées réellement audacieuses. Magnifiquement photographié et investissant son décor lugubre par d'amples mouvements de caméra, **La Résidence** n'a jamais vraiment occupé la place qui lui revient dans l'histoire du cinéma fantastique et c'est bien dommage. (DVD zone 2 disponible chez René Chateau Vidéo)

Ar.B.

LES AMANTS D'OUTRE-TOMBE

(GLI AMANTI D'OLTRETOMBA - ITALIE - 1966 - DE MARIO CAIANO)

L'un des films qui donne au fantastique italien des années 60 ses lettres de noblesse. Un fleuron du surnaturel gothique en noir et blanc, avec tout ce que cela implique de cimetières sinistres, de souterrains, d'ombres inquiétantes portées sur les murs, de laboratoires et de brasiers. Des figures plastiques qui s'imposent naturellement à toutes les œuvres du genre. À la mise en scène, non pas Mario Bava ou Antonio Margheriti comme le style visuel pourrait y faire penser, mais un tâcheron : Mario Caiano. *« Dans une carrière standard de cinéaste Z, parsemée de tristes péplums et de westerns miteux, un éclair de génie. »* écrivit Jean-Marie Sabatier dans son ouvrage *Les Classiques du cinéma fantastique*. **Les Amants d'outre-tombe** constitue cet éclair de génie que Caiano réalisa sous le pseudonyme d'Allan Grünewald, entre un **Maciste et les cent gladiateurs** et un **Ringo**, productions habituelles de ses aptitudes ordinaires.

Sur un scénario proche du **Masque du démon**, **Les Amants d'outre-tombe** illustre la plus élémentaire des histoires de fantôme. Un couple adultère revient d'entre les morts après avoir été torturé et exécuté par un mari sadique, désormais époux de la sœur idiote de son ex-femme. Il paiera très cher le prix de sa cruauté assassine dans un final outrancier, baroque et délirant de romantisme macabre. Le clou d'une œuvre folle, démesurée dans sa grandiloquence esthétique alors que les limites de son étroit budget auraient logiquement dû la lester.

Transcendé par les possibilités de son scénario, servi par une sublime photo expressionniste d'Enzo Barboni (**Django**), accompagné par la musique à l'orgue d'Ennio Morricone et le magnétisme ténébreux d'une Barbara Steele envoûtante de beauté, le métrage de Mario Caiano prouve que le meilleur se trouve parfois là où on ne l'attendait pas. (DVD zone 1 disponible chez Madacy Entertainement)

M.T.

LES PLUS DRÔLES

FRANKENHOOKER
(ÉTATS-UNIS - 1990 - DE FRANK HENENLOTTER)

On retient plus facilement les aspects horrifiques et malsains des films de Frank Henenlotter (**Frère de sang**, **Elmer le remue-méninges**) que leurs grands passages comiques. Ce n'est pas le cas de **Frankenhooker**, dont le titre (que l'on peut traduire par Frankenpute !) dévoile déjà un concept proche de la farce bien vulgos comme on les aime. Ici, le jeune scientifique Jeffrey Franken, dans sa phase Dr. Frankenstein, décide de redonner vie à sa petite amie Liz Shelley (notez les références), malheureusement passée sous la tondeuse à gazon de son papa. Hanté par son œuvre, Jeff souhaite surtout lui offrir le corps de rêve qu'elle n'a jamais eu (faut dire, elle mangeait trop de bretzels) et se rend dans les bas-fonds de New York pour choisir sur des filles de petite vertu les parties anatomiques qui lui plaisent le plus. Et c'est le début des emmerdes carabinées ! La scène marquante du film reste bien sûr celle où une dizaine de putains fument du super crack à s'en faire péter le fion, mais il ne faut pas pour autant sous-estimer l'apparition de la Frankenpute électrisée et électrisante (interprétée par la Jim Carrey féminine Patty Mullen, absolument grandiose de cabotinage !), le jeu hors normes du maquereau latino Zorro ou encore la chute finale complètement frappée du ciboulot (les restes de barbaque de putains fusionnent et prennent vie pour donner des petits freaks vicelards). *« Drôles, ces gags le sont ! »* comme l'aurait autrefois écrit un jeune pigiste, devenu depuis rédacteur en chef du plus grand magazine de cinéma du monde ! (DVD zone 2 disponible chez Antartic Vidéo) **S.M.**

LA MAIN QUI TUE
(IDLE HANDS - ÉTATS-UNIS - 1999 - DE RODMAN FLENDER)

« L'histoire d'un jeune homme et de sa main droite » scandait l'affiche du film à l'époque, préfigurant un grand film épique sur la branlette traité façon **Lawrence d'Arabie**. Et le film de Rodman Flender ne s'éloigne pas trop de ce credo en racontant les mésaventures d'Anton, p'tit gars découvrant qu'un démon a pris possession de sa main droite trop oisive et qu'il est le

responsable de la vague de meurtres qui frappe sa petite banlieue américaine. Après avoir massacré ses parents et ses deux meilleurs potes (à côté de ces deux-là, Beavis et Butt Head sont des prix Nobel de sciences), qui reviennent quand même l'aider sous forme de zombies, le jeune homme pris de frénésie se sépare violemment de sa main qui cherche à buter Molly, sa petite amie. *« Ce serait quand même dommage, parce que c'est Jessica Alba quand même, merde ! »* me lance le petit Dupuy qui a farpaitement raison ! Et les gags débiles s'enchaînent à un rythme frénétique avec quelques éclaboussures gore du plus bel effet : Anton (Devon Sawa, le rôle de sa vie !) balançant son chat par la fenêtre, les deux potes zombies emballant des gonzesses à la soirée d'Halloween malgré leur état de décrépitude avancée, la main se déguisant en marionnette pour passer inaperçue (!!!) ou encore le trio de choc faisant fumer de la weed à la main pour déstabiliser et vaincre cette dernière (!!!!!!!!). Bref, du gros potache qui tâche et qui fait bien rire. Quoi ? Vous n'êtes pas convaincus ? Bon OK, on voit aussi Jessica Alba en petite culotte... Ah, tout de suite, ça vous intéresse, bande de petits cochons ! (DVD zone 2 disponible chez Gaumont Columbia Tristar Vidéo) **S.M.**

LA NUIT DES SANGSUES
(NIGHT OF THE CREEPS - ÉTATS-UNIS - 1986 - DE FRED DEKKER)

Il y a deux types de film de monstre : ceux qui se prennent au sérieux et ceux qui jouent à fond la carte du second degré, voire de la parodie plus ou moins affichée. Connu aussi sous le titre **Extra-sangsues**, le premier long-métrage du réalisateur Fred Dekker (qui réalisera **Monster Squad** l'année suivante, réunissant Dracula, Frankenstein, la Momie, etc.) donne dans ce registre. Scénariste du déjà amusant **House**, dégoûté de la mise en scène depuis l'atroce expérience **Robocop 3**, Fred Dekker livre avec **La Nuit des sangsues** l'un des pastiches les plus savoureux de l'horreur extra-terrestre tendance **Body Snatchers**. Cette fois, les monstres se présentent sous la forme de grosses limaces, des parasites visqueux qui entrent dans la bouche de leurs hôtes afin de les transformer en zombies. Une « nouvelle » **Nuit des morts-vivants** que Fred Dekker filme avec la décontraction du potache qui a choisi d'en rire sans complexe. Entre l'hommage à la série B des années 50 et le cartoon débridé, **La Nuit des sangsues** verse avec gourmandise dans le clin d'œil et la citation. Ainsi, les personnages répondent aux noms de Romero, Cronenberg, Hooper, Landis, Cameron et Raimi... Quant à baptiser un campus, autant l'appeler Corman University ! Dick Miller justement, un des comédiens fétiches de Roger Corman, fait une apparition dans le rôle de l'armurier de la police. Une présence ironique qui ne fait qu'ajouter au plaisir... M.T.

LA MAIN DU SAIGNEUR
(HAND OF DEATH - GRAND-BRETAGNE - 1989 - DE ANDRES PALM)

En cette fin des années 80, on trouve de tout au rayon des parodies de slasher. **American Class**, **13 morts**, et surtout **La Main du saigneur**, titre français pas très finaud dissimulant le plus explicite **Unmasked Part 25** signé Anders Palm (le thriller **Murder Blues** avec Brad Dourif). Il est ici question de Jackson, body-snatcher de Jason, masque de hockey compris. Et comme son cousin pas si lointain de Cristal Lake, Jackson passe son temps à défoncer la tronche des inconscients qui ont le malheur de pénétrer dans sa maison. Après en avoir envoyé six dans le trou (rétamage de tête à coup de pelle, crâne et cage thoracique disloqués... C'est presque plus gore que l'intégrale de **Vendredi 13**), Jackson se laisse attendrir par une jeune et belle aveugle. Aveugle, mais aussi nymphomane et masochiste. Tiraillé

entre cette histoire d'amour naissante et sa condition de tueur implacable, Jackson se met alors à disserter. Faut le voir allongé nu sur un lit, sa tronche de pancake à l'air, en train de raconter sa triste histoire (genre enfant sauvage élevé par des animaux), ou se promenant bras dessus-dessous avec sa douce dans les rues de Londres. Achevé par des répliques laissant sans voix (*« Il paraît que les aveugles y gagnent sur leur facture d'électricité. »*) et un second degré se dénichant jusque dans son générique final (le film est dédicacé à Shakespeare et Lord Byron), **La Main du saigneur** frise la perfection dans le n'importe quoi totalement assumé. Troma n'aurait pas fait mieux. A.B.

SPOOKIES
(ÉTATS-UNIS - 1986 - DE EUGENIE JOSEPH)

Il fallait s'y attendre, après **Gremlins** et **Ghoulies**, voici venu **Spookies**. Laissons la jaquette parler pour elle mais précisons cependant que le scénario de ce film n'entretient aucun rapport avec d'autres histoires de petites teignes hystériques : *« Un sorcier diabolique, bien que décomposé, attire dans sa maison pleine d'horreurs cachées un groupe de fêtards en quête de bon temps. La terreur et l'horreur vont se déchaîner* (les rires aussi), *les cadavres du cimetière voisin se joignent à la fête, les démons rivalisent de cruauté, les âmes condamnées recherchent des victimes et la beauté de la soirée se transforme en araignée géante et carnivore. »*. Attention, ceux qui trouvent cet étrange résumé totalement mortel doivent être prévenus que le résultat est clairement autre. Bâtit sur les cendres d'un film inachevé (intitulé **Twisted Souls**) signé par le duo Thomas Dauran/Brendan Faulkner (**Igor and the Lunatics**) et terminé par Eugénie Joseph (**Mind Benders**), **Spookies** fait beaucoup plus marrer que frémir. Les principales raisons ? Une impressionnante galerie de monstres plus patauds les uns que les autres (dont certains à mettre au compte de Gabe Bartalos, alors débutant), des acteurs pathétiques de nullité, et un script bavard au possible, écrit en partie par Franck Farel, l'un des producteurs de **Street Trash**. Mais étrangement, l'ensemble fonctionne à merveille et se laisse savourer sans aucun problème. Magie du Z... A.B.

Dossier réalisé par Arnaud BORDAS, Alexandre BUSTILLO, David DOUKHAN, Julien DUPUY, Damien GRANGER, Stéphane MOÏSSAKIS et Marc TOULLEC

LES PRÉDATEU

Inspiré d'un comics, le projet Alien Vs. Predator en a fait saliver plus d'un depuis sa mise en route dans la foulée du quatrième Alien. Hélas, le résultat est un enterrement de première classe pour deux franchises majeures du cinéma de SF.

L'un de ses satellites ayant détecté une activité calorifère anormale sous la banquise, l'industriel Charles Bishop Weyland décide d'envoyer une équipe en Antarctique pour enquêter sur ce qui semble être un phénomène d'origine extraterrestre. Pause. Retour en arrière. **Alien, la résurrection** nous avait laissé dans un futur très lointain avec une Ripley revenant sur Terre et portant sans doute en elle le germe qui allait permettre aux Aliens de coloniser notre planète. **Predator 2**, lui, avait marqué un palier de plus dans l'implantation des guerriers extraterrestres sur Terre puisque, de la jungle équatoriale, ils étaient passés aux quartiers chauds du Los Angeles de 1997. Voilà, maintenant que vous avez bien pris vos repères, oubliez-les, parce que Paul Anderson, lui, n'a en a strictement rien à foutre. Autoproclamé fanboy lors de son entrée dans la profession, Anderson a semble-t-il fait le deuil de ses fantasmes avortés et décidé de servir la soupe aux boursicoteurs hollywoodiens. Un vrai fan n'aurait pas tourné le dos de cette manière à deux franchises aussi mythiques, particulièrement chéries par les amateurs de science-fiction. Ces derniers peuvent se préparer à une très grosse déconvenue, car **AVP** n'existe jamais autrement qu'en tant que pur concept commercial, oubliant toute la matière qui a contribué à nourrir ce projet. Lorsque débute le film, nous sommes donc en 2004 et les deux espèces venues d'ailleurs sont déjà sur Terre depuis quelques milliers d'années, même si aucun humain ne semble être au courant (Danny Glover ? Arnold Schwarzenegger ? Connais pas !). De même, si l'être humain nous était présenté dans les deux **Predator** comme étant la proie la plus motivante et la plus complexe de la galaxie, il est ici ravalé au rang de couvette (vous verrez, ça vaut son pesant de cacahuètes…) ou de sidekick du Predator, contredisant du même coup (et de manière flagrante) le slogan excitant du film (*« Quel que soit le vainqueur, nous serons tous perdants. »*).

ALIEN VS. PREDATOR

DE PAUL W.S. ANDERSON

RS DE L'ENNUI

Trop facilement étiqueté « gros tâcheron », Paul Anderson a pourtant fait preuve, par le passé, de quelques moments de grâce, notamment sur **Event Horizon : le vaisseau de l'au-delà**, durant l'excellent premier tiers de **Soldier** et sur quelques scènes de **Resident Evil**. En fait, la grosse faiblesse du bonhomme se situerait sans doute dans sa capacité à se disperser et à finalement toujours dire « amen » aux desiderata des studios qui l'emploient. La facture visuelle d'**AVP** n'est pas en elle-même catastrophique et l'on peut même y retrouver, de temps à autre, la signature inspirée de son réalisateur (l'arrivée dans le village de pêcheurs, suivie de la découverte du repaire des Predators). Non, le gros problème vient de la conception générale du projet, qui s'impose assez vite comme un gigantesque empilement d'erreurs, de trous narratifs, d'incohérences et de fautes de goût. On sombre même dans le ridicule le plus crasse lorsque le père Anderson nous gratifie d'une attaque de face hugger en « bullet time », éviscérant ainsi toute la dangerosité organique de ces bestioles. Y'a pas à tortiller : le fanboy est devenu une fashion victime…

Vidé de sa substance et mené en pilotage automatique, **AVP** meuble donc pendant 100 longues minutes, guidé uniquement par deux méthodes de narration bien connues des paresseux : le surlignage et le remplissage. Surlignage quand Anderson revient constamment sur le plan en 3D de la pyramide des Predators (faut bien expliquer au jeune de base qui est allé pisser entre deux séquences) ou sur les gamins d'Ewen Brenner (faut bien montrer qu'on a tenté de développer les personnages). Remplissage quand le métrage tourne au film de couloir soporifique, dans lequel les personnages arpentent le décor pendant des scènes entières où il ne se passe rien : passe encore quand il s'agit d'une histoire de fantôme asiatique, mais quand on est lesté d'un concept aussi prometteur, c'est se foutre ouvertement des spectateurs. Tous perdants, vous disiez ?…

Arnaud BORDAS

USA. 2004. RÉAL. : PAUL W.S. ANDERSON. SCÉN. : PAUL W.S. ANDERSON D'APRÈS UN SUJET ORIGINAL DE DAN O'BANNON ET RONALD SHUSETT. DIR. PHOT. : DAVID JOHNSON. MUS. : HARALD KLOSER. PROD. : JOHN DAVIS, GORDON CARROLL, DAVID GILER ET WALTER HILL POUR DAVIS ENTERTAINMENT, LONLINK PRODUCTION LTD., KUT FILMS ET BRANDYWINE PRODUCTIONS LTD. INT. : SANAA LATHAN, RAOUL BOVA, LANCE HENRIKSEN, EWEN BREMNER, COLIN SALMON, TOMMY FLANAGAN… DUR. : 1H40. DIST. : UFD. SORTIE LE 27 OCTOBRE 2004.

ENTRETIEN AVEC ALEC GILLIS ET TOM WOODRUFF JR.

SUPERVISEURS DES EFFETS SPÉCIAUX DE MAQUILLAGE POUR ADI

LES GARDIENS DU TEMPLE

LES DUETTISTES D'AMALGAMATED DYNAMICS INC. (ADI POUR LES INTIMES) S'IMPOSENT COMME LES VÉRITABLES STARS D'ALIEN VS. PREDATOR. LEUR PASSIF DANS LA SÉRIE (ILS SONT EN PLACE DEPUIS ALIENS, LE RETOUR) ET LEUR STATUT TRÈS PARTICULIER SUR CES PRODUCTIONS (NON CONTENT DE CONSTRUIRE LES CRÉATURES, TOM WOODRUFF JR. INCARNE ÉGALEMENT L'ALIEN) LEUR DONNENT UN POINT DE VUE PRIVILÉGIÉ SUR L'ÉVOLUTION DE LA FRANCHISE.

Ci-dessus :
Alec Gillis (à droite) et Tom Woodruff Jr. (au centre) observent la sculpture de la nouvelle tête de la reine Alien.

Page opposée, de gauche à droite :
Un malheureux fécondé par un face-hugger mécanique d'ADI.

Tom Woodruff apprêté par un technicien.

Peinture et finition des costumes d'Alien.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Dessin de la reine Alien séquestrée par les Predators.

Le nouvel animatronique de la reine.

Un technicien d'ADI peint les œufs.

Miniature de la trompe et des œufs d'Aliens pour la première scène impliquant la reine.

Stan Winston s'est déclaré choqué que vous héritiez de ce travail, alors qu'il est crédité comme étant le créateur original des monstres du titre...

Alec Gillis : Je serais à sa place, je réagirais de la même façon.

Tom Woodruff Jr. : Il nous a d'ailleurs envoyé une carte de vœux très amusante sur laquelle il avait écrit : « *J'espère que tout se passe bien sur* ***AVP*** *.* ». Et en minuscule, nous pouvions lire : « *Grumbl ! Grumbl ! Grumbl !* », (rires) Mais cette concurrence n'est pas nouvelle... il voulait déjà faire **Alien 3** et **Alien, la résurrection** comme vous pouvez l'imaginer.

***Ce qui est amusant, c'est que lorsque le Stan Winston Studio avait créé le Predator, vous étiez encore dans les locaux, mais vous n'aviez pas travaillé sur la créature puisque vous étiez accaparé par* Le Démon d'Halloween...**

A.G. : C'est ce que nous pensions, mais un de nos anciens collègues, Shannon Shea, nous a certifié récemment que nous avions sculpté des morceaux d'armure vers la fin de la conception. Vous savez, à l'époque, nous n'avions que six semaines pour tout faire, ce qui était très court, et une large partie des choix du design a été motivée par cet impératif.

Qu'avez-vous changé aux Predators sur* AVP *?

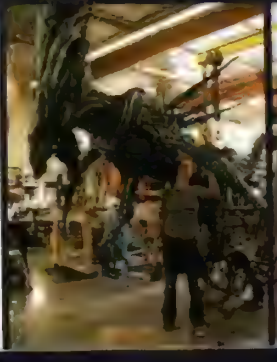
T.W. : Nous leur avons donné beaucoup plus de flexibilité au niveau des articulations de leur visage, notamment pour les mandibules et les sourcils. Paul voulait aussi que l'on puisse apparenter sa créature à un personnage de comic-book, c'est pour cela que ses épaules sont plus larges. Nous devions également recouvrir abondamment son corps d'éléments d'armure, étant donné que cette fois, il devait combattre des aliens et non plus de simples humains.

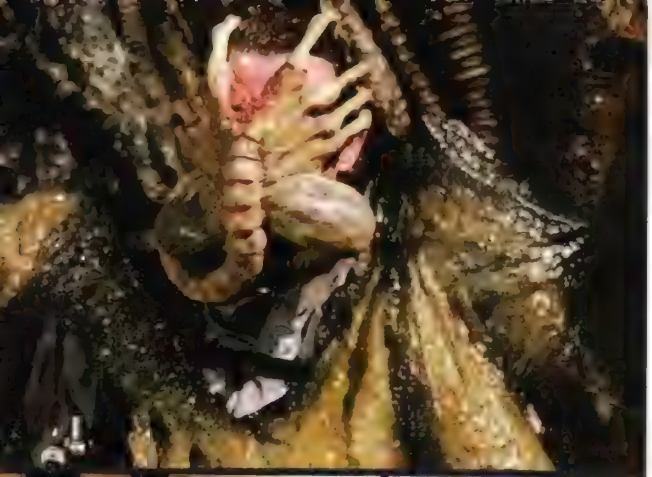
A.G. : Pour Paul, les predators de **AVP** devaient être des teenagers, alors que celui du premier film était censé être un enfant d'une dizaine d'années. C'est ce qui explique leur aspect plus massif. D'ailleurs, la tête du Predator de McTiernan était proportionnellement assez grosse par rapport à son corps, une des caractéristiques d'un enfant humanoïde. À l'inverse, les proportions de nos Predators respectent celles d'un personnage adulte. Enfin, son front est moins grand, ce qui contribue à le vieillir. Si vous faites attention à sa gueule, vous noterez enfin qu'il a plus de dents, comme s'il avait grandi depuis son apparition dans le premier film.

T.W. : Et comme les spectateurs devaient ressentir un peu plus de sympathie pour le personnage, nous avons notablement changé sa peinture : nous nous sommes éloignés de la peinture de type « monstre amphibien » de Steve Wang, pour nous recentrer sur une carnation plus humaine.

Sur ce point, il me semble contradictoire que nous ne découvrions pas le visage du Predator avant la fin du film. Pourquoi garder le mystère autour du faciès d'une créature aussi connue ? Et tant qu'à jouer sur l'empathie que le spectateur doit ressentir envers le personnage, autant montrer son visage le plus tôt possible, non ?

A.G. : Vous n'avez pas tort. C'est un problème qui s'est aussi posé sur les précédents **Alien** : doit-on adopter l'idée que les spectateurs connaissent déjà le visage du monstre, ou doit-on tenter de renouveler l'effet de surprise ? Or, sur les **Alien**, ça n'a jamais été payant de trop





montrer les créatures. Par contre, s'il y a des suites à **AVP**, le Predator pourrait devenir comme les Klingons, et se promener dans les décors à visage découvert, sans que son faciès n'accapare l'attention des spectateurs. Mais pour l'instant, nous avons tous estimé que c'était trop tôt. Nous n'avons pas de réponse à cette question, mais sachez seulement qu'elle n'est pas aussi simple que vous semblez le suggérer.

Avez-vous également changé le design des Aliens ?

T.W. : Non, nous n'en avions ni le temps, ni les moyens. Nous avons juste repeint de nouveaux tirages, et nous avons changé certains mécanismes. Par exemple, Jean-Pierre Jeunet détestait la façon dont les œufs s'ouvraient dans les films précédents, et nous avions mis au point une ouverture très mécanisée, avec des chairs qui pulsaient grâce à un usage abondant de bladders. Mais Paul désirait revenir au look plus rustre du premier film, et il nous a fait retirer tous ces petits ajouts.

Rappelez-nous vos délais...

A.G. : Nous avons signé en juillet, pour une sortie américaine au mois d'août suivant. Comme vous pouvez l'imaginer, c'était un défi.

C'est un euphémisme, non ?

T.W. : Je ne peux pas vous laisser dire ça. Actuellement, les délais deviennent de plus en plus brefs, c'est un fait, c'est une nouvelle façon de travailler. Il est fini le temps où Rick Baker avait onze mois pour peaufiner un costume de gorille.

Quelles ont été les conséquences de ces délais ?

T.W. : Nous avons travaillé sans filet. C'est-à-dire que nous n'avons pas eu le temps de construire suffisamment de doublures pour nos effets spéciaux. Avec un délai plus conséquent nous aurions également pu ajouter quelques mécanismes sur la reine Alien.

Est-ce vrai que la Fox vous a demandé de travailler jour et nuit pour terminer le film dans les temps ?

A.G. : Pas officiellement. Par contre, ce qui s'est passé, c'est que lorsque nous avons envoyé notre matériel à Prague, il y a eu des ratés dans la production, et aucun de nos containers, dans lesquels étaient stockés des têtes animatroniques et des costumes en mousse de latex, n'est parvenu à bon port. Une partie est restée pendant plus d'une semaine à Los Angeles, dans l'aéroport, sous le soleil. L'autre s'est retrouvée, ne me demandez pas comment, à Francfort !

DANS TA FACE-HUGGERS !
ENTRETIEN AVEC IVOR MIDDLETON, SUPERVISEUR DES EFFETS VISUELS POUR CINESITE

SUCCURSALE DE KODAK, CINESITE EST PLUS RÉPUTÉ POUR LE PHOTO-RÉALISME DE SES TRUCAGES, QUE POUR L'INVENTIVITÉ DE SES EFFETS SPÉCIAUX. MAIS SON ÉTONNANT TRAVAIL SUR AVP POURRAIT BIEN LEUR VALOIR UNE TOUTE AUTRE RENOMMÉE.

Le planning délirant du film a-t-il eu des répercussions sur vous ?

Disons que nous avons dû peaufiner en huit mois une bonne quarantaine de plans qui étaient très difficiles à réaliser. Nous avons élaboré plusieurs extensions de décors, soit avec des mattes-paintings projetées sur des volumes en 3D, comme pour le plan du Mexique au début du film, soit avec des maquettes, comme pour les plans souterrains où les personnages découvrent la pyramide, ou lors de la séquence de l'hélicoptère survolant le bateau, qui est également un modèle réduit filmé à Prague. Mais quand je faisais référence aux effets spéciaux compliqués, je pensais surtout aux face-huggers en images de synthèse.

Comment avez-vous procédé pour ces plans ?

Lors d'un voyage à Prague, nous avons obtenu auprès d'ADI un tirage résine d'un face-hugger. Nous avons également filmé les marionnettistes au travail, et nous avons pris des photographies en haute résolution de leurs créatures pour texturer nos doublures 3D. Enfin, nous avons revisionné les films de la série. Le défi était de ne pas faire surjouer nos face-huggers numériques et nous nous sommes donc limités à ce qu'obtenaient les gens d'ADI. Nous nous sommes ainsi rendus compte que ce sont les mouvements saccadés des face-huggers qui sont les plus effrayants. On a aussi observé des écureuils volants et des araignées pour parfaire notre animation.

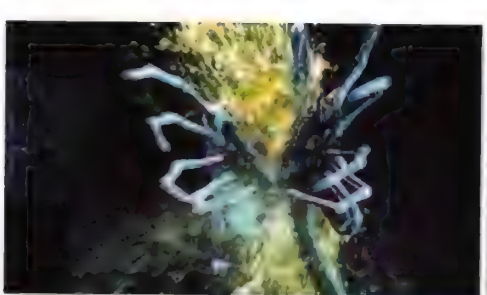
Pourquoi les avoir réalisés en images de synthèse ?

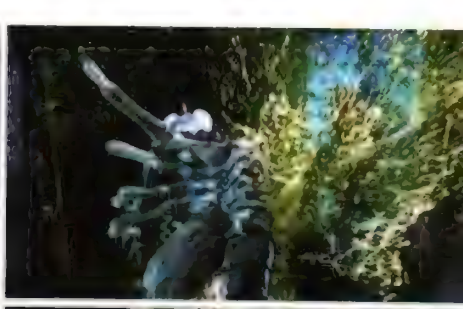
Parce que leur mouvement était trop complexe pour pouvoir être accompli en réel. Mais je tiens à préciser que le superviseur des effets spéciaux visuels, John Bruno, évitait le numérique dès qu'il le pouvait. Par exemple, pour agrémenter de débris organiques le plan du face-hugger sectionné en deux, nous avons filmé quantité de trucs sur fond vert, notamment des condiments anglais qui, comme vous le savez, sont bien dégueulasses. (rires) Et d'ailleurs, on ne s'est pas contenté de doubler en 3D les créations d'ADI, nous avons aussi effacé des câbles qui manipulaient les marionnettes. Elles ont vraiment été utilisées au maximum de leurs possibilités.

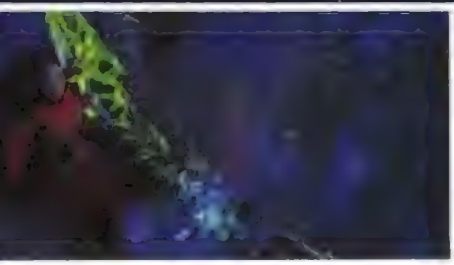
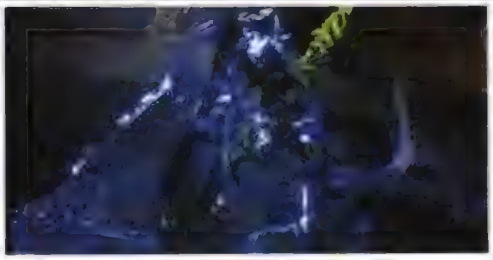
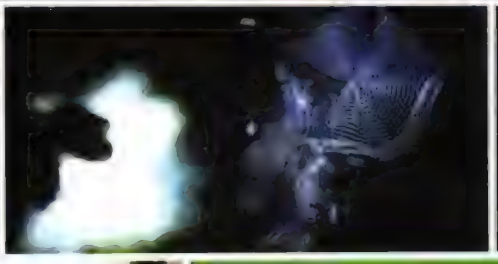
Comment avez-vous géré le ralenti, qui montre les face-huggers en train de se propulser dans l'air ?

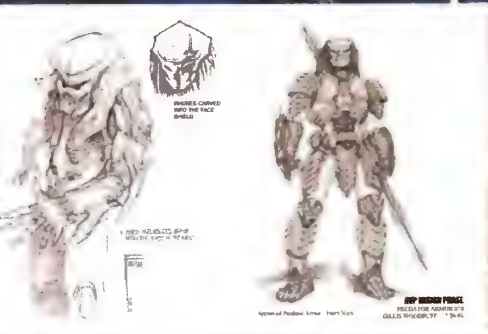
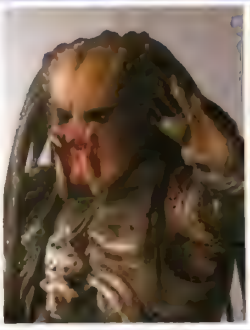
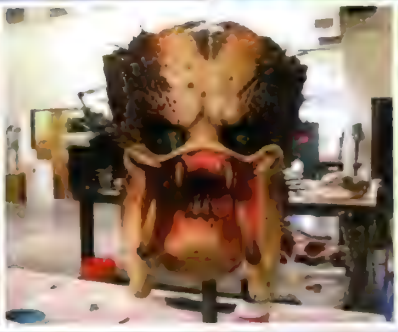
Nous animons toujours à la vitesse demandée dès le début. Nous ne ralentissons jamais l'animation. Mais un ralenti tel que celui-ci est pour nous très difficile à obtenir. Nous avons également beaucoup retravaillé la vitesse de défilement de la pelure : ils avaient initialement tout filmé à 100 images par seconde, sans changement de vitesse dans le plan. Au final, nos face-huggers numériques leur ont tellement plu, que nous avons hérité de quelques plans supplémentaires à la toute fin de la production.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY
(special thanks to Helen ARNOLD)





Ci-dessus, ligne supérieure : Plusieurs instantanés du travail de Double Negative sur le film. Dans ces images, la queue des Aliens et les armes des Predators sont numériques.

Ci-dessus, ligne inférieure : Designs du nouveau Predator signés ADI.

Scare, le Predator héroïque d'AVP.

Un masque animatronique photographié dans l'atelier d'ADI à Prague.

Les Predators filmés sur fond vert pour la séquence finale.

Paul Anderson donne ses directives à Ian Whyte.

Un sculpteur d'ADI au travail sur un casque.

Ci-dessous : AVP contient une importante quantité de maquettes, dont le navire de Weyland, filmé sur fond bleu ou au milieu d'une banquise miniature, les ossements de baleine du décor final et le village où les explorateurs découvrent l'entrée vers les pyramides des Predators.

T.W. : Nos containers ont été victimes des conséquences du 11 septembre. Et nous avons vraiment eu peur de ne pas être prêts dans les temps...

A.G. : Il a fallu apporter tout notre matériel à Prague, alors que nous n'avions le droit d'emmener que huit personnes de notre atelier, Tom et moi inclus, ce qui est évidemment trop peu. Nous avons donc recruté des gens venant d'Europe et plus particulièrement d'Angleterre. On a même trouvé un gars formidable venant de Hongrie. Le début du tournage était vraiment dur cependant...

D'autant plus que le budget du film était plus bas que celui des précédents films.

A.G. : Nous avions un peu plus d'argent que sur **Alien, la résurrection**, mais en considérant la quantité de travail à fournir, nous avions proportionnellement un budget moindre. Nous nous en sommes sortis en réutilisant des morceaux d'autres créatures, une première pour nous. Par exemple, on a recyclé des pistons hydrauliques du nouveau-né de **Alien, la résurrection**.

Tom, j'ai l'impression que votre interprétation de l'Alien est plus animale que sur les précédents opus.

T.W. : Je pense que c'est due à la réalisation de Paul, à sa manière de me filmer dans le costume. Mon interprétation de l'alien est très instinctive. Je n'ai pas vraiment une charte et lorsque j'ai dû enseigner aux acteurs tchèques comment bouger dans la bête, tout est passé par les gestes, simplement.

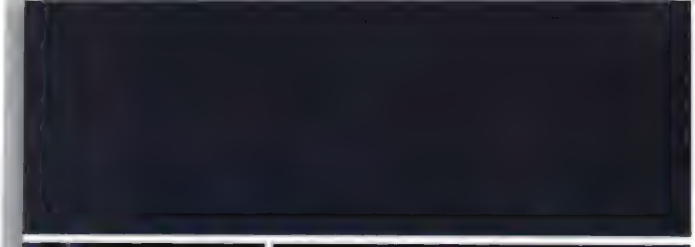
Les scènes de combat dans ce costume devaient être assez pénibles...

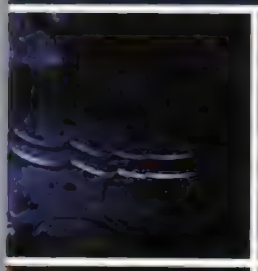
T.W. : C'était carrément dangereux, et c'est pour cette raison que nous avons toujours tourné avec un cascadeur qui interprétait soit le Predator, si je devais jouer l'Alien, soit l'Alien, si Ian Whyte devait jouer le Predator.

Comment s'est déroulée votre collaboration avec les gens des effets visuels ?

A.G. : Plutôt bien, nous leur avons donné certaines de nos créatures à scanner, nous nous sommes également entendus pour modifier le look de la reine Alien pour que sa morphologie puisse s'adapter aux scènes de course : nous avons aminci son corps, allongé et musclé ses jambes.

T.W. : Il faut cependant arrêter de croire que le numérique peut tout faire. Durant les réunions de pré-production, un des jeunes exécutifs de la Fox nous a certifié qu'il serait préférable de faire la queue des Aliens en images de synthèse. Or, nous étions persuadés que nous pouvions nous en sortir en l'accrochant à un bon vieux filin. Et sur le plateau, nous avons prouvé que nous avions raison. Nous leur avons fait économiser des centaines de milliers de dollars avec cette vieille méthode.





alors que ce jeune gars nous prenait pour des vieux grincheux.

A.G. : C'est aussi pour cette raison que nous avons sorti un livre sur notre travail sur le film. Nous voulions montrer que l'on pouvait encore faire de belles choses avec les effets de maquillage à l'ancienne. Et puis ce livre nous permettait de citer toutes les personnes qui avaient travaillé avec nous sur ce film. Car depuis un an environ, pour réduire la durée des films, les studios nous demandent de n'inclure qu'un certain nombre de nos techniciens dans les génériques de fin. Sur **AVP**, nous avons dû créditer 60 personnes sur les 105 qui ont travaillé d'arrache-pied !

On a entendu beaucoup de choses contradictoires sur la censure d'AVP. Qu'en est-il de votre point de vue ?

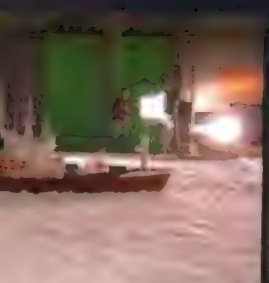
T.W. : Tout ce que l'on sait, c'est qu'il était courant que nous filmions deux versions de nos plans : un avec et un sans le sang. Maintenant, à notre connaissance, le niveau d'interdiction n'était pas fixé avant la fin du montage.

Les producteurs m'ont pourtant déclaré sur le tournage vouloir faire un film PG-13.

T.W. : C'est peut-être ce qu'ils vous ont dit, mais ça n'a jamais été énoncé clairement. Ce qui est par contre certain, c'est que nous n'avons pas créé d'effets spéciaux gore qui ne sont pas dans le film.

A.G. : Pour les fans, le R est précieux, c'est une sorte de garantie que le studio a vraiment foi dans le projet, et qu'il est prêt à prendre des risques. Je ne partage pas cette opinion mais il faut bien reconnaître que la franchise **Alien**, sans parler du second opus de **Predator**, était de moins en moins rentable. Alors soit le studio décide de tout stopper, soit il tente de revitaliser la franchise avec un film comme celui-ci. En tant que fans, nous sommes heureux qu'ils aient tenté le coup, surtout qu'il est désormais très probable qu'il y ait un **AVP 2**, et peut-être alors que la franchise évoluera vers des territoires qui vous plairont plus. Ce serait chouette si l'aspect commercial était étranger à l'évolution de cette franchise comme ce fut le cas avec les deux dernières séquelles. Malheureusement, c'est désormais de l'histoire ancienne.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY
(special thanks to Melissa HAROLD)



DOUBLE VISION

ENTRETIEN AVEC RICHARD BRISCOE, SUPERVISEUR DES EFFETS VISUELS POUR DOUBLE NEGATIVE

BASÉE AU CŒUR DE SOHO, DOUBLE NEGATIVE EST DEVENUE EN L'ESPACE D'UN PETIT LUSTRE UNE DES SOCIÉTÉS LEADERS SUR LE MARCHÉ DES EFFETS SPÉCIAUX MONDIAUX, GRÂCE À DES TITRES AUSSI EXIGEANTS ET DIVERS QUE ABÎMES, LA LIGUE DES GENTLEMEN EXTRAORDINAIRES OU LES CHRONIQUES DE RIDDICK.

Quel a été votre principal travail sur* AVP *?

Nous nous sommes chargés de l'arsenal des Predators, ce qui comprenait à la fois leur vision, leur camouflage, mais aussi leurs armes, que nous avons dupliquées en images de synthèse pour certains plans, ou bien agrémentées d'extensions numériques. C'est le cas notamment du shuriken que le principal Predator, Scare, utilise pour combattre la reine Alien lors du final. Sur le tournage, le comédien tournait avec un simple accessoire cylindrique construit par ADI, que nous avons ensuite entièrement remplacé en numérique.

J'imagine que vous avez scrupuleusement observé les précédents* Predator *pour mettre au point le camouflage.

Oui, si ce n'est que nous avions deux différences majeures avec eux. Premièrement, nous sommes nantis des technologies numériques et nous pouvions nous permettre une utilisation plus souple de cette technique. En l'occurrence, nous avons travaillé à partir des corps en trois dimensions de Predators et non plus à partir de simples silhouettes, comme c'était auparavant le cas. Ça donne une profondeur beaucoup plus dramatique aux effets. Et surtout, nous devions gérer des environnements très différents. En effet, qu'il s'agisse du premier film avec sa jungle mexicaine, ou du deuxième avec son milieu urbain, l'effet était d'autant plus intéressant que les arrière-plans étaient foisonnants. Nous, au contraire, devions gérer des fonds monochromatiques et très sombres. Si bien que le camouflage menaçait bien souvent d'être littéralement invisible. Il nous a donc fallu beaucoup retravailler le degré de transparence et de distorsion des camouflages en fonction des teintes des plans.

Parlez-nous de votre travail sur les décors pour deux des climax : le gouffre et la destruction du village.

Pour la séquence du gouffre, les comédiens ont été filmé dans un décor assez restreint, cerné d'un fond vert. Nous avons reconstitué entièrement en 3D le reste de l'environnement, ce qui était nécessaire vu que Paul bougeait continuellement sa caméra durant les prises. Pour le village, nous avons travaillé à partir de deux types de matériel : une immense maquette construite et filmée à Prague, sur laquelle nous avons incrusté Scare et Alexa qui courraient sur un fond vert, ce qui impliquait de retravailler consciencieusement leur lumière et leurs ombres pour qu'elles correspondent au chaos qui les entourait. Nous avons également retravaillé des prises de vue tournées dans le décor grandeur nature, nous avons ajouté des craquelures, des débris et des fumerolles, afin que l'environnement semble être en pleine destruction, ce qui n'était pas du tout le cas dans les plans en l'état. Pour rendre le tout cohérent, nous avons ajouté beaucoup de tremblements à l'image. Comme d'habitude, Paul nous encourageait sans cesse. Son enthousiasme était vraiment communicatif, on sent qu'il aime les effets spéciaux, ce qui est pour nous toujours très encourageant.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY
(special thanks to Melissa TAYLOR)

Au-delà du plaisir évident de pouvoir mater un polar hard-boiled qui ne prend pas de pincettes pour excuser sa hargne comme les récents exemples du genre, MAN ON FIRE marque l'apogée du cinéma limité mais percutant de Tony Scott, cinéaste trop facilement conspué par la critique malgré ses tentatives formelles sans cesse réfléchies. Retrouvant enfin un amour depuis longtemps perdu, Scott en profite pour redéfinir les limites de son art, et magnifier une œuvre flamboyante, violente, personnelle et émouvante. Cet homme n'a pas fini de nous épater !

LE FEU PAR LE FEU

MAN ON FIRE
DE TONY SCOTT

Creasy (Denzel Washington) est un ancien Marines fatigué par les massacres qu'il a commis. En visite au Mexique chez son ami Rayburn (Christopher Walken), il accepte de devenir le garde du corps de la jeune Pita (Dakota Fanning), unique enfant de l'influente famille Ramos qui craint un éventuel enlèvement, une pratique courante à Mexico City. Nouant progressivement des liens avec la gamine au point de reprendre doucement goût à la vie, Creasy ne pourra cependant pas empêcher son kidnapping qui virera au massacre. Pendant qu'il gît entre la vie et la mort dans un hôpital, la livraison de la rançon tourne au vinaigre et un groupe d'hommes armés récupèrent l'argent. À son réveil, Creasy apprend la mort de Pita, exécutée par les kidnappeurs, et se met en tête de retrouver les responsables un par un et de les faire payer cher l'assassinat d'une jeune fille de 9 ans, la seule personne qui aura su redonner un sens à sa vie... Déjà attaché à la réalisation de **Man on Fire** au milieu des années 80 (Robert Duvall, puis Marlon Brando devaient en tenir le rôle-titre), Tony Scott se fera souffler le projet par Elie Chouraqui (**Paroles et musique**, **Les Marmottes**, un gros tatoué quoi !) qui transformera le polar hard-boiled de A.J. Quinnell en vague thriller mou du genou tout juste rehaussé par la performance de Scott Glenn. Bien que lancé sur d'autres projets, le cinéaste ne pourra jamais vraiment se défaire de l'influence de ce roman qu'il affectionne tout particulièrement, au point d'essayer de monter une nouvelle adaptation à intervalles réguliers durant les années 90, sans pouvoir vraiment y parvenir dans les conditions idéales (comprendre : obtenir le final cut). Rétrospectivement, le fait qu'il y soit arrivé aujourd'hui de façon optimum jette un nouveau regard sur sa carrière passée. En effet, plusieurs de ses précédents films présentent des similitudes avec sa vision de **Man on Fire**, notamment en termes sous-textuels. **Revenge** (1990) en premier lieu, aborde la thématique de la vengeance comme motivation principale du protagoniste qui perdra dans l'intrigue l'amour de sa vie, autrement dit sa raison de vivre. **Le Dernier samaritain** (1991) ensuite, traitait déjà des relations père/fille dans le moule du film policier couillu, le personnage de la gamine servant également de ressort dramatique à l'intrigue lorsqu'il se fait kidnapper. **True Romance** (1993) comme **Ennemi d'État** (1998) dépeignent, quant à eux, le système de fonctionnement de la mafia italo-américaine, alors que peu de temps avant le début du tournage (lorsque Robert De Niro était attaché au projet), il était encore question que l'intrigue de **Man on Fire** se situe en Sicile et implique le réseau criminel local, paraphrasant ainsi le roman et le film de Chouraqui. Bien évidemment, on peut difficilement affirmer que la démarche de Tony Scott fut consciente durant cette partie de sa carrière, bien que la volonté de raconter cette histoire ne se soit jamais estompée. Une chose est certaine cependant, ces films, moins aboutis et plus disparates (ce qui n'enlève rien à leurs évidentes qualités pour certains), auront servi de tremplin

à l'excellence de **Man on Fire**, projet rêvé pour Tony Scott, qui réunit tout ce que le cinéaste souhaite exprimer.

2-D

La formation artistique de Tony Scott (il a étudié la peinture au Royal College of Art de Londres) a évidemment prédéterminé son langage cinématographique. Intéressé avant tout par la composition picturale, le cinéaste exprime la plupart du temps ses idées en champ/contre-champ (via le montage donc) plutôt que par l'écriture de la caméra, ses mouvements les plus évidents étant souvent des « automatismes » de mise en scène rentrés dans les mœurs (le travelling avant exprimant la découverte par exemple). Cette vision « bidimensionnelle », renforcée par de longues focales écrasant les perspectives en se recentrant sur le sujet même de l'image, pose Tony Scott en esthète plutôt qu'en architecte, comme le sont John McTiernan, Brian De Palma ou Tsui Hark par exemple, formalistes en opposition « tridimensionnels » dont la construction d'un plan porte déjà les germes du suivant. La méthode a évidemment ses limites, mais des séquences telles la vision satellite dans **Ennemi d'État** ou encore le point de vue du sniper dans **Spy Game** sont autant d'éléments prouvant que Tony Scott en a pris conscience et cherche à les atteindre afin de mieux les repousser. Notre homme n'est donc plus le shooter des débuts, celui des médiocres **Top Gun** et **Jours de tonnerre**, d'autant qu'il se construit, film après film, une technique de plus en plus percutante et s'impose une véritable réflexion sur sa propre manière d'appréhender le cinéma. De prime abord plus simple et plus direct dans sa narration que ses deux précédents opus, **Man on Fire** pourrait sonner comme un retour en arrière pour Tony Scott, si celui-ci n'avait pas entamé un nouveau processus visant à optimiser la communication de ses idées. En cela, la structure en deux parties de **Man on Fire** place judicieusement les bases de l'intrigue de façon très simple, la première moitié du film étant consacrée à la relation émotionnelle entre Creasy et Pita, la seconde s'attardant sur la vengeance sauvage et violente du garde du corps. La construction scénaristique simple mais exemplaire de Brian Helgeland (dont le talent n'est plus à prouver) mène non seulement le film vers les rives du polar adulte, musclé et émouvant, mais permet à Scott de se lancer dans des expérimentations diverses déjà mises en avant dans son court-métrage **Beat the Devil** issu de la série des films BMW (voir encadré). De façon évidente, le **Man on Fire** qu'envisageait le cinéaste dans les années 80 est certainement très loin de celui qu'il a réalisé aujourd'hui, expérience oblige, et c'est tant mieux !

UN NOUVEAU LANGAGE

La communication avec le spectateur étant la clé de la compréhension narrative d'une œuvre, il n'est pas étonnant que beaucoup de grands cinéastes populaires aient tenté d'explorer le sujet en sous-texte à travers leurs films. McTiernan le faisait déjà dans **À la poursuite d'Octobre Rouge** et **Le 13e guerrier** en passant d'une langue à l'autre en un mouvement de caméra virtuose, et Tony Scott lui emboîtait le pas dans la construction des joutes verbales de **USS Alabama** et **Spy Game**. La communication est au centre de **Man on Fire**, tissant les liens entre les protagonistes et dévoilant les rapports qu'ils entretiennent les uns avec les autres. À titre d'exemple, la scène où la mère de Pita se félicite de la nationalité de Creasy (et donc de leur proximité linguistique) ne fait que souligner le fait qu'elle, plus que n'importe qui, est à même de comprendre sa vengeance. De ce fait, elle ira jusqu'à lui donner son immédiate bénédiction sous la forme d'un *« Tuez-les tous ! »* froid comme la mort. De la même manière, les sous-titres servent de prime abord à traduire les nombreux échanges en espagnol, pour ensuite dériver et prendre littéralement vie à l'écran. Soulignant les dialogues essentiels à la narration pour compenser la rythmique infernale des informations, ils paraphrasent même les actions les plus évidentes pour que le spectateur ne perde pas une seule miette du travail de Brian Helgeland, mêlant plusieurs langues et personnages, tous plongés dans une trame simple mais foisonnante. La méthode, relativement inédite dans le cadre du gros blockbuster qui déblaie tout sur son passage, propulse **Man on Fire** dans le domaine du film d'action pop art sous haute influence esthétique, ce qui a toujours été le créneau de Tony Scott depuis au

Ci-dessous, de gauche à droite :
Creasy (Denzel Washington) évoque un passé qui ne passe pas avec son vieil ami Rayburn (Christopher Walken).

Jordan (Mickey Rourke), avocat de la famille Ramos et personnage équivoque.

Manzano (Giancarlo Giannini) et Mariana (Rachel Ticotin), un flic et une journaliste unis dans leur lutte contre le banditisme.

Lisa Ramos (Radha Mitchell) et Creasy, la mère affligée et l'ange exterminateur.

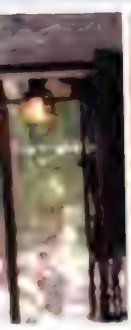
BEAT THE DEVIL TONY SCOTT TENTE LE DIABLE

Avant tourné plus de publicités que n'importe lequel de ses collègues, Tony Scott ne pouvait pas passer à côté du projet **The Hire**, collectif de courts-métrages de fiction confiés à plusieurs grands noms de la réalisation (John Woo, Ang Lee, Wong Kar Wai, Joe Carnahan) dans le but de faire la publicité des modèles BMW de la collection 2001/2002. Produisant l'affaire avec son frère Ridley (via leur boîte Scott Free Productions),

Tony Scott se permet même un petit plaisir en réalisant **Beat the Devil** l'un des courts racontant le saut entre James Brown (dans son propre rôle) et le Diable (Gary Oldman) dont l'enjeu sera l'âme de l'artiste. Un sacré pétage de plombs mêlant allègrement courses-poursuites (une obligation de la série) fantastique délirant, humour ironique et esthétisme travaillé, et préfigurant déjà certains des expérimentations de **Man on Fire** à un

niveau encore primaire (les sous-titres notamment). Bien qu'en deçà des travaux plus fulgurants de John Woo ou Joe Carnahan, **Beat the Devil** marque une récréation inventive pour Tony Scott qui signe encore une œuvre fortement stylisée à l'influence picturale très connotée. À consommer sur le site mk2.com/bmwfilms pour ceux qui possèdent de grosses connexions internet. Ça vaut le détour !

S.M



moins **True Romance**. On le voit, le cinéaste ne se borne pas à retranscrire efficacement mais proprement le matériau de base, favorisant ainsi, un travail scénaristique déjà magistral. Suivant cette méthode, il tire le meilleur de certaines séquences déjà exceptionnellement péchues, comme celle ou Creasy fait une descente dans une boîte de nuit de Mexico City pour interroger de façon musclée des coupables qui pourraient lui permettre de remonter à la source du kidnapping. Ici, la différence de langue permet de semer la confusion quant au sort de Pita, laissant ainsi la séquence se finir sur une image intense pour le spectateur, comme pour le protagoniste.

AU SERVICE DE L'ÉMOTION

Bien sûr, toutes ces tentatives s'avèrent fructueuses parce qu'elles injectent encore plus de sens à l'intrigue, dépassant le stade de la coquetterie visuelle ou auteurisante et impliquant le spectateur consentant au cœur du processus émotionnel du film. Car sous ses oripeaux de grand polar hard-boiled hyperbolique qui ne décevra pas les fans du genre que nous sommes, **Man on Fire** ne raconte finalement que la descente aux enfers et le sacrifice d'un homme condamné depuis longtemps pour ses mauvaises actions (les sous-titres le répètent : *« C'est un assassin… »*) mais agissant par amour, celui d'une fillette de 9 ans. La séquence finale, simple mais très forte (jusque dans l'utilisation effective de la chanson *« Una Palabra »* de Carlos Varela, *« Une parole »*, on y revient) finira donc de réduire en morceaux les plus durs d'entre nous, démontrant que Tony Scott a mûri et réfléchi son sujet depuis des années, attendant patiemment que la providence lui permette de mettre sa technique sans cesse exponentielle au service de son film le plus personnel. **Man on Fire**, œuvre d'une vie ? On serait tenté de le croire vu sa nature et sa confection, même si **Domino**, le nouveau projet du cinéaste, part sur des bases on ne peut plus prometteuses en racontant l'histoire vraie de Domino Harvey, fille de l'acteur Laurence Harvey (**Alamo**, **Un crime dans la tête**), un mannequin abandonnant sa carrière pour devenir chasseur de primes. Un autre grand moment de pop culture en devenir que Tony Scott saura transcender sans problèmes ? On prend les paris !

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2004. RÉAL.: TONY SCOTT. SCÉN.: BRIAN HELGELAND, D'APRÈS LE ROMAN DE A.J. QUINNELL. DIR. PHOT.: PAUL CAMERON. MUS.: HARRY GREGSON-WILLIAMS. PROD.: TONY SCOTT, ARNON MILCHAN, LUCAS FOSTER ET CONRAD HOOL POUR SCOTT FREE PRODUCTIONS, REGENCY ENTERPRISES ET FOX 2000 PICTURES. INT.: DENZEL WASHINGTON, DAKOTA FANNING, CHRISTOPHER WALKEN, MARC ANTHONY, RADA MITCHELL, GIANCARLO GIANNINI, MICKEY ROURKE, JESUS OCHOA, RACHEL TICOTIN... DUR.: 2 H 26. DIST.: UFD. SORTIE LE 13 OCTOBRE 2004.

Ci-dessus :
Creasy cuisine un mafieux mexicain lors d'une scène de torture traumatisante.

En bas, de gauche à droite : Quelques instants avant que la fillette ne se fasse kidnapper, la petite Pita (Dakota Fanning) et Creasy sont pris au beau milieu d'une terrible fusillade.

L'explosif Lieutenant Fuentes (Jesus Ochoa), un flic corrompu qui va passer un sale quart d'heure entre les mains de Creasy.

Le lycanthrope ibérique le plus trapu du cinéma fantastique en interview dans Mad ? Oui, c'est possible. Jacinto Molina, l'homme aux 85 films, prépare ses crocs et révèle anecdotes mordantes et autres histoires terrifiantes. Nous n'avons aujourd'hui plus de nouvelles de l'homme qui l'a interrogé. El Hombre Lobo a parlé, ainsi soit-il !

GARE AU GAROU !

Votre enfance s'est déroulée dans les remous et les contrecoups de la guerre civile espagnole. Dans de telles conditions, votre accès à l'univers de l'imaginaire fantastique s'est-il fait aisément ?

Après la guerre, ma mère m'emmenait voir des films dans un cinéma d'un quartier populaire de Madrid. J'y ai vu pas mal de serials de la grande époque, comme **Drums of Fu Manchu**, **Adventures of Captain Marvel**, **The Golden Scorpion**, etc. Je garde aujourd'hui encore, des souvenirs très forts de ces bandes, et j'ai appris plus tard que c'était aussi le cas de grands cinéastes comme Steven Spielberg. Des films comme **Indiana Jones** et **Star Wars** tiennent d'ailleurs leurs origines de ce genre de serials des années 30/40. À cette époque, j'aimais tout particulièrement les personnages de super-héros masqués et capés. Le mystère entourant les origines de ces personnages me fascinait. Je lisais aussi des bandes dessinées, comme *Flash Gordon*, *Terry and the Pirates* ou *The Phantom*. Mais la censure était bien évidemment très présente et interdisait même les romans de terreur. Je n'ai donc pu commencer à les lire que bien plus tard. Pour en revenir au cinéma, ma première grande frayeur cinématographique m'a été donnée, croyez-le ou non, lorsque j'ai découvert la sorcière du dessin animé **Blanche Neige et les sept nains** de Walt Disney !

Dans un pays sous dictature franquiste, vous avez aussi été marqué par les images de la propagande nazi, ce que vous avez appelé « l'apparat nazi »...

Effectivement. Un mal aussi absolu que le nazisme possède un certain pouvoir de fascination. Un peu comme celui que le Diable exerce sur les hommes. Ainsi, les nazis et leurs symboles ésotériques, la dimension occulte qui les entourait (*la légende voulait d'ailleurs qu'Hitler souffrît d'accès de lycanthropie ! - ndlr*), leurs uniformes et leur raideur robotisée, impressionnaient beaucoup le jeune garçon que j'étais. Il s'agissait en fait d'une expression du Mal très fortement théâtralisée. Je crois que mes films ont gardé un certain aspect de cette noirceur et de cette théâtralisation un peu exacerbée...

La voie cinématographique que vous avez empruntée étant adulte, représente- t-elle une sorte de catharsis de votre jeunesse ?

La période de l'après-guerre a été très éprouvante pour une famille comme la mienne, issue des classes moyennes. Il régnait alors en Espagne un climat moral d'une rigueur étouffante. Durant ces années, mon seul refuge a été l'imagination, le fantastique, le cinéma et la bande dessinée. Je dessinais moi-même de petites histoires. Je voulais

même devenir dessinateur de bandes dessinées... Je lisais d'une manière compulsive tout ce qui me tombait sous la main. J'adorais les contes de fées, c'était sans doute ce qui se rapprochait le plus de l'épouvante ! J'adorais *Le Petit chaperon rouge, Barbe bleue, Hänsel et Gretel*... Pour moi, c'étaient des contes de terreur vraiment impressionnants ! Je crois d'ailleurs que l'essence même de la peur est à rechercher dans ces contes de l'enfance.

En parlant de votre enfance, vous évoquez un univers magique, mais aussi « sinistre et sadique », un peu comme Guillermo del Toro...

Je tiens son film **L'Échine du Diable** pour l'un des plus beaux films du cinéma espagnol d'aujourd'hui. « *Sinistre et sadique* », c'est vrai... J'ai fait mes études dans un collège placé sous la tutelle du régime franquiste. Il fallait beaucoup d'imagination pour se sentir un peu libre dans un tel cloître... Mes seuls vrais moments de bonheur, c'était dans les salles de cinéma. J'ai grandi dans un pays où tout était interdit. D'ailleurs, je crois que l'Espagne a beaucoup moins évolué qu'on ne veut bien le dire. Le socialisme espagnol, par exemple, a aussi été un corset très dur qui n'a pas permis de faire évoluer le pays. D'une certaine manière, l'époque néo-libérale que nous traversons actuellement est sans doute la moins dure de notre histoire... Mais on sent toujours en Espagne cette espèce de carcan moral qui semble provenir tout droit de l'Inquisition... Je crois qu'en chaque Espagnol, il y a encore un inquisiteur qui sommeille, et c'est là quelque chose de très pernicieux...

En 1967, vous signez le scénario et tenez le rôle principal de ce que l'on peut considérer comme l'un des films fondateurs du fantastique espagnol :* Les Vampires du Dr. Dracula. *Une belle réussite esthétique rehaussée par l'emploi du Techniscope...

D'une certaine manière, **Les Vampires du Dr. Dracula** est le premier vrai film fantastique espagnol. Il réunit 2 grands mythes fantastiques : la lycanthropie et le vampirisme. La personne qui en a le mieux parlé est la grande spécialiste du cinéma fantastique, Ornella Volta, qualifiant le film de « conte de fées avec des loups-garous... ». Et c'est vrai que c'est tout à fait ça. Quand je l'ai écrit, personne ne croyait à sa faisabilité. On me disait que seuls les Anglo-Saxons savaient réaliser ce genre de films, que faire un film de vampire et de loup-garou en Espagne était absurde, qu'il fallait s'en tenir à des comédies. Réaliser **Les Vampires du Dr. Dracula** à cette époque, en Espagne, constituait donc un vrai défi. Mais heureusement qu'une firme allemande, la Hi-fi Stereo 70, a bien voulu financer le film...

Étant donné que c'était votre premier film fantastique avec de plus, une grande gageure de production et de réalisation, avez-vous longuement hésité sur le scénario, ou l'avez-vous, au contraire, écrit très vite ?

Je l'ai écrit très vite, en une semaine. J'étais très innocent... Je n'avais pas encore vu beaucoup de films fantastique à cette époque, et il y avait cette excitation d'inventer des choses nouvelles au fil de l'écriture, comme cette croix remplaçant les traditionnelles balles en argent... Mais quand je dis que je ne connaissais pas encore bien le cinéma fantastique à cette époque, c'est vrai. L'un des rares films du genre que j'avais vu durant ma jeunesse - à l'âge de 6 ans pour être précis - et qui m'avait d'ailleurs profondément marqué, était **Frankenstein rencontre le loup-garou** de Roy William Neill. Je crois que quand j'ai écrit **Les Vampires du Dr. Dracula**, j'étais encore sous le charme de ce film, et puis il y avait aussi le plaisir d'échafauder un folklore assez original et de créer avec Waldemar Daninsky un personnage émouvant, humain et tragique. C'est pour moi un personnage plus émouvant que le Dr. Jekyll, par exemple, car celui-ci se transforme sous l'effet de drogues qu'il expérimente sur sa propre personne. C'est très différent... Le loup-garou est un pauvre hère qui ne souhaite pas faire de mal mais y est contraint par une malédiction. J'ai aussi eu l'idée d'introduire l'amour comme une issue à la fois fatale et libératrice à cette malédiction. Une autre chose qui me fascinait, c'était les mystères liés à la pleine lune... Ainsi, pour moi, le mythe du loup-garou était vraiment passionnant. Mais les films récents de vampire et de loups-garou, comme **Underworld**, m'ont beaucoup déçu. Je n'aime pas beaucoup ce style qu'on qualifie de « gothico-industriel ». Je trouve que les films relevant de ce style ont perdu la candeur et le romantisme d'antan. Ce sont davantage des films d'action que d'émotion.

Les décors des* Vampires du Dr. Dracula *étaient admirables. Vous qui, plus jeune, vouliez devenir décorateur de cinéma, avez-vous participé à leur conception ?

Un petit peu... J'ai le sentiment d'avoir défini les orientations générales du métrage. Mais je n'avais pas encore de vrai pouvoir décisionnel à cette époque. Je n'étais encore qu'un jeune acteur inconnu. Et à vrai dire, je n'ai jamais vraiment cherché, en tant qu'acteur, à interférer dans le travail du réalisateur, et c'est sans doute d'ailleurs pourquoi les films dans lesquels j'ai joué ne correspondaient pas toujours à ce que j'espérais... C'est aussi une raison pour laquelle j'ai finalement voulu passer derrière la caméra, pour mieux contrôler tous les aspects de la réalisation d'un film. Pour tout dire, j'ai la sensation que les 2 meilleurs films de loup-garou de ma carrière sont ceux que j'ai réalisés. Le premier, **El Retorno del Hombre Lobo**, me tient beaucoup à cœur. Le second, **La Bête et l'épée magique**, est un film intéressant sur le plan esthétique malgré l'exotisme de la japonisation du mythe lycanthropique. Cependant, je voudrais dire que les meilleurs films que j'ai réalisés, ceux qui, selon moi, possèdent les plus grandes qualités plastiques, ne relèvent pas du fantastique. Ce sont plutôt **El Huerto del Francés**, un film réaliste sur une véritable affaire criminelle survenue à Séville, et la comédie médiévale **El Caminante**. Ce sont les 2 meilleurs métrages de ma carrière. Et les deux films de loup-garou que j'ai précédemment cités me semblent bien meilleurs que **La Furie des vampires** (*connu aussi sous le titre* **La Nuit de Walpurgis** - *ndlr*), en dépit de l'incroyable succès international de ce film...

Difficile d'oublier dans ce film la course des deux femmes vampires au ralenti... Le procédé a depuis été décrié, mais il n'en demeure pas moins intéressant, et je crois que c'était votre idée ...

Oui, absolument. Je l'avais même notée dans le scénario. Je m'étais souvenu des films de Murnau et Dreyer, et j'avais vraiment envie, comme dans ces films, de faire en sorte que le monde des vampires se détache vraiment du monde réel. J'ai donc fait part à Javier Aguirre de cette idée de ralenti qui, à l'époque, était vraiment innovante. Je voulais que les vampires évoluent dans une dimension totalement différente...

Ci-dessus, de haut en bas : Paul Naschy, à visage découvert, dans Les Vampires du Dr. Dracula et dans Le Grand amour du Comte Dracula.

Page ci-contre : Paul Naschy, moins poilu qu'à l'accoutumée, mais toutes canines dehors, sur un des plus célèbres clichés du film Les Vampires du Dr. Dracula.

À droite, de haut en bas : Paul Naschy, entouré de squelettes dans Le Bossu de la morgue, puis en mauvaise posture dans El Espanto Surge de la Tumba.

Page ci-contre, en bandeau : Paul Naschy, dans le rôle qui l'a rendu célèbre, celui du loup-garou Waldemar Daninsky, dans La Furie des Vampires (photo 1) et dans La Bête et l'épée magique (photo 7).

Quelques-uns des films récents tournés par Paul Naschy : Rojo Sangre (photos 2 et 3) de Christian Molina (aucun lien de parenté avec l'acteur), The Unliving (photos 4 et 5), l'hommage de Fred Olen Ray au personnage de Waldemar Daninsky, et Countess Dracula's Orgy of Blood (photo 6) de Donald F. Glut.

El Huerto del Francés *est effectivement votre film le plus réputé, hors fantastique. C'est un film fascinant, basé sur l'histoire sordide d'un tueur en série...*

Le film parle de Juan Andres Aldije, un vrai tueur en série andalou, à Peñaf or, un petit village représentatif de l'Andalousie profonde. Cette histoire m'a vraiment passionné. En Espagne, il y a un dicton très péjoratif qui dit : « *Prie pour qu'on ne t'emmène pas dans le Huerto...* ». Je voulais comprendre ce que ce « Huerto » (*jardin potager – ndlr*) représentait dans la culture populaire espagnole et pourquoi il était perçu d'une manière aussi négative. J'ai donc commencé à lire l'histoire de ce tueur qui était surnommé « Le Français » parce qu'il avait vécu quelques temps en France...

Malgré le caractère réaliste du film, vous n'avez pas hésité à recourir plusieurs fois à un procédé visuel surréaliste, quasi-fantastique. En l'occurrence, l'obscurcissement du personnage dans les scènes où sa malveillance affleure...

Oui, c'est vrai. Je voulais donner aux spectateurs l'idée que ce personnage était tellement ténébreux et malveillant que même la lumière s'éclipsait devant lui... Ainsi, on le voyait en train de parler et, tout à coup, la lumière quittait totalement son visage, le plongeant alors dans le noir... C'était une façon de souligner le côté machiavélique de Juan Andres Aldije. Il n'y avait vraiment aucune once de bonté en cet homme. Il était comme un vrai tueur que j'ai rencontré, Járabo, qui a été condamné à mort en Espagne...

La scène de l'avortement forcé est un moment assez fort du film. Avez-vous eu des difficultés à la tourner ?

C'est une scène qui possède, en effet, un véritable impact, et qui était très désagréable à tourner pour les actrices et pour toute l'équipe. Je me suis demandé s'il fallait traiter cette scène par une ellipse, ou la montrer pleinement, dans le ton dur et cru du film... Et comme **El Huerto del Francés** était un film sans concession, j'ai décidé de la montrer.

***Vous avez livré une version très romantique de la légende du Comte Dracula dans* Le Grand amour du Comte Dracula...**

Oui, mais ce film a été totalement mutilé. La censure en a ôté une bonne trentaine de minutes. C'était un film très érotique, beaucoup trop pour l'époque. Et sur le plan religieux, le simple fait de montrer un crucifix fait avec 2 morceaux de bois nous a valu d'horribles remontrances... En plus, il fallait passer 2 censures à l'époque : celle du scénario, et celle du film terminé. Dans le cas du film terminé, c'était bien sûr encore plus grave. La version du film projetée lors des hommages au Festival de Montpellier et à la Cinémathèque française est donc cette version mutilée. De plus, les coupes sont irrécupérables car elles furent brûlées par le comité de censure...

Dans les films de la Universal comme dans les vôtres, les loups-garous conservent une stature humaine. Cependant, dès le début des années 80, les effets spéciaux animatroniques puis digitaux les transforment en créatures impressionnantes, beaucoup plus massives et hybrides. Vers quelle tendance va en définitive votre prédilection ?

Je préfère qu'on respecte l'anthropomorphisme du loup-garou. Je pense qu'à partir du moment où on le transforme en créature quasi-extraterrestre, il perd la dimension humaine et tragique qui, pour moi, doit être la sienne. De plus, avec de telles métamorphoses, l'acteur cesse d'avoir son importance dans le portrait de cette créature maudite.

En 1983, vous avez réalisé* La Bête et l'épée magique *au Japon. Mais votre grande aventure japonaise avait commencé quelques années auparavant...

En effet. En 1980, la firme japonaise Horikikaku Seikaku, dirigée par Monsieur Sasai, m'offrit, à ma très grande surprise, de réaliser des documentaires artistiques sur le Musée du Prado, le Palacio Real et l'Escorial. Je pus donc réaliser de longs documentaires, de plusieurs heures, comprenant des séquences de reconstitutions dialoguées. Après cela, j'ai lancé la première co-production nippo-espagnole : **El Carnaval de las Bestias**, une histoire de cannibalisme. Et ensuite, lorsque Toshiro Mifune lui-même m'a proposé de mettre son studio de tournage à ma disposition, j'ai réalisé **La Bête et l'épée magique** avec l'acteur Shigeru Amachi qui était LA grande star du moment. Comme il s'agissait d'un film de samouraïs, les Japonais étaient très curieux de voir si j'arriverais à capter le fameux « temps japonais », cette conception de la temporalité totalement différente de la nôtre. Bien sûr, c'était aussi un film de loup-garou, d' « okami », comme on dit au Japon... Mais comme l'histoire se déroulait dans le Japon ancien, il fallait que j'arrive à retrouver et respecter cette fameuse temporalité japonaise. Tout s'est cependant très bien passé, et je me rappelle qu'après la première du film dans le quartier Ginza de Tokyo, Akira Kurosawa lui-même est venu me trouver pour me féliciter. Le jour suivant, je recevais à l'hôtel un cadeau de sa part : un splendide casque de samouraï... Ce fut une époque passionnante et très fructueuse pour moi. J'ai d'ailleurs fait **El Retorno del Hombre Lobo** avec des fonds japonais...

Parlez-nous de votre collaboration avec certains réalisateurs dans le domaine du fantastique...

Il y a eu d'abord Enrique López Eguiluz. J'aurais aimé qu'il réalise aussi **La Furia del Hombre Lobo**, mais les producteurs n'ont pas voulu de lui. Ils se sont très mal comportés avec lui... Eguiluz nous a malheureusement quitté, il y a quelques années. J'ai appris sa mort par hasard. Cela faisait de nombreuses années que je ne l'avais pas vu. Après avoir réalisé **Les Vampires du Dr. Dracula**, il s'est totalement retiré du cinéma pour se consacrer à la médecine. Il était très déçu de la manière dont les producteurs s'étaient comportés avec lui. Sinon, chaque réalisateur avait son point fort. Carlos Aured savait donner à ses films un ton étrangement malsain et macabre qui en faisait tout l'intérêt. León Klimovsky parvenait toujours à concevoir au sein d'un métrage des moments magiques, sans toutefois toujours en maîtriser l'ensemble. Il travaillait un peu trop vite... Javier Aguirre a fait deux films formellement très corrects. C'était cependant quelqu'un d'assez froid... Et Jacinto Molina, c'est une autre histoire. Je le connais vraiment très bien... (rires)

L'un des films les plus étranges de votre carrière est* Le Bossu de la morgue. *Pouvez-vous en évoquer le tournage ?

C'était extrêmement inconfortable... Nous avons tourné les scènes les plus désagréables du film dans une vraie morgue. Mais ce film était avant tout une histoire d'amour très dure, l'histoire d'un être infortuné pour lequel on peut éprouver une certaine compassion, et qui est dominé par un savant malfaisant... Le thème de ce film est assez universel. C'est un film qui m'a valu de nombreux prix d'interprétation à Paris, Bruxelles, Amsterdam, et qui m'a permis de rencontrer Terence Fisher et Peter Cushing au Festival de Paris. J'ai d'ailleurs bien connu Peter Cushing, qui était un vrai gentleman, adorable. Christopher Lee, par contre, est très différent...

Il semble regretter certains de ses films fantastiques...
Oui, il regrette d'avoir joué dans tous ces **Dracula** de la Hammer. Et pourtant, après avoir été un acteur de seconde catégorie, c'est bien cette série qui l'a propulsé au premier plan. Moi, je ne regrette aucun de mes films. On me dit que j'ai trop fait de films de loup-garou... Peut-être, mais c'est grâce à ces films qu'on me connaît dans le monde entier. Ma carrière cinématographique comprend d'ailleurs une grande variété de genres : des films policiers, des péplums, des films politiques, des films sociaux, etc. Mais le cinéma fantastique a un avantage sur les autres genres : celui d'être vraiment universel.

Il y a dans* Le Bossu de la morgue *des scènes impressionnantes impliquant des rats très agressifs. Comment les avez-vous tournées ?
Avec de vrais rats. Nous n'avions pas d'effets spéciaux mécaniques, alors il fallait bien tourner avec de vrais rats ! Et ces rats étaient très agressifs, car ils étaient restés sans manger dans une cage pendant pas mal de temps. Pour ces scènes, on m'a donc revêtu d'un costume de protection enduit de graisse de cheval, et les rats se sont tout bonnement jetés sur moi ! Certains ont réussi à percer la protection et à me mordre ! Heureusement, on m'avait injecté un vaccin antirabique...

Votre cinéma fantastique a toujours été le terrain d'une incroyable hybridation, où se rencontrent de nombreuses créatures et de nombreux personnages du folklore fantastique...
J'ai toujours trouvé ce procédé extrêmement divertissant. Un film de loup-garou avec un vampire était, a priori, plus intéressant qu'un simple film de loup-garou... Et puis, j'étais tombé amoureux des cocktails de la Universal. Les critiques vis-à-vis de cette approche me laissaient indifférent. Pour moi, c'était divertissant ou ça ne l'était pas. Après tout, on était dans un monde de fantaisie, d'imagination, alors pourquoi ne pas faire se rencontrer tous ces monstres ? Pour moi, c'était beaucoup plus excitant ainsi. Dans l'univers du fantastique, on peut faire absolument tout ce qu'on veut. Il n'y a pas de limites... On pouvait donc montrer un loup-garou en train de se battre contre un tigre ou contre la Comtesse Bathory !

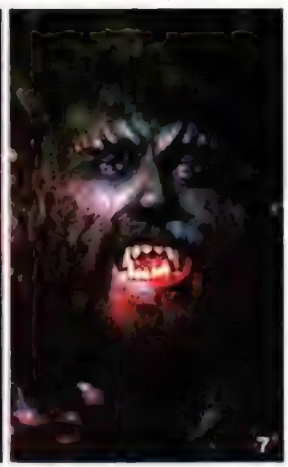
Ce qui était le cas dans* La Nuit de Walpurgis. *J'avoue que le combat entre Waldemar Daninsky et Wandesa Darvula de Nadasdy était un peu osé...
Oui, mais pourquoi pas ? Cela est aussi lié à ma vision de la femme. On a dit de moi que j'étais misogyne. C'est complètement faux. Je crois que les femmes sont des êtres très forts, et qu'elles peuvent être aussi malveillantes que les hommes. J'adore les montrer comme ça, et pas seulement adorables et merveilleuses... Et dans **El Retorno del Hombre Lobo**, la Comtesse Bathory et Waldemar s'affrontent encore une fois ! J'avoue que la légende de la Comtesse Bathory est un petit peu une de mes obsessions...

Parlez-nous du travail des maquilleurs sur vos multiples transformations...
J'ai travaillé avec de nombreux maquilleurs tout au long de ma carrière. José Luis Ruiz occupe parmi eux une place évidemment importante, en raison de son travail sur **Les Vampires du Dr. Dracula**. À cette époque, personne ne savait comment faire ce maquillage, et nous avons beaucoup tâtonné avant de trouver la formule... J'ai ensuite travaillé avec beaucoup d'autres maquilleurs, mais le plus important d'entre eux reste sans doute Fernando Florido. Et aussi Angel Luis de Diego, qui a fait **El Retorno del Hombre Lobo**. Mais Fernando Florido, qui m'a suivi au Japon, reste mon maquilleur fétiche...

Est-il vrai que vous avez eu des problèmes avec le film* El Francotirador, *l'histoire d'un homme qui décide d'abattre le général Franco ?
Oui, c'est vrai. J'ai reçu des menaces de mort à cause de ce film. L'Espagne vivait alors une transition difficile entre le Franquisme et la démocratie, et faire ce film à un tel moment a été une véritable folie. J'ai eu beaucoup de problèmes. J'en ai eu aussi avec **El Aullido del Diablo**. Les producteurs étaient de véritables gangsters, le distributeur est mort dans un accident de voiture... Ensuite, pour la sortie du film aux États-Unis, je me suis heurté à la Universal sur les droits des films. Tout s'est révélé très compliqué. C'est la pire expérience de ma carrière. Je préfère l'oublier...

Votre cinéma a toujours été plus populaire à l'étranger qu'en Espagne. Quelle est votre réaction par rapport à cela aujourd'hui ?
Vous savez, le maître mot de la culture espagnole, excepté chez un auteur comme Gustavo Adolfo Bécquer, a toujours été le réalisme pur et dur. Tout ce qui relevait de l'imagination, de la fantaisie, semblait être un péché qu'il fallait à tout prix éradiquer. Je crois que cette mentalité austère existe encore aujourd'hui en Espagne. Même si les pires ennemis du fantastique espagnol, et de mes films en particulier, sont parfois ceux qui affirment les apprécier... L'Espagne est ainsi. Mon cinéma a toujours rencontré plus d'échos favorables en Allemagne, en Angleterre et aux États-Unis, que dans mon propre pays. Néanmoins, j'ai eu la grande surprise de recevoir il y a deux ans la Médaille des Arts et des Lettres, la plus haute décoration espagnole en matière d'art. Vous imaginez bien comment, dans mon cas, cela pouvait sembler difficile à obtenir ! Mais d'un autre côté, je n'ai jamais obtenu de Goya (*équivalent du César - ndlr*). L'industrie cinématographique espagnole a un esprit encore très étriqué. On fait aujourd'hui une différenciation très curieuse entre le cinéma fantastique dont j'ai été l'artisan et le cinéma fantastique d'autres réalisateurs, c'est-à-dire les films de Narciso Ibañez Serrador, Amando de Ossorio, Jesus Franco, Juan Piquer, Jorge Grau, etc. La plupart de ces réalisateurs n'ont jamais travaillé avec moi. J'ai toujours travaillé dans un relatif isolement.

Propos recueillis et traduits par David ARGOMAND



LES PETITS CLASSIQUES DE MONSIEUR MOLINA

(LA FURIE DES VAMPIRES + L'EMPREINTE DE DRACULA)

Notre ami Jacinto Molina débarque enfin dans notre salon avec **La Furie des vampires** et **L'Empreinte de Dracula**, deux volets de la saga culte de Waldemar Daninsky, le célèbre comte loup-garou. Quatrième épisode d'une série qui en comptera treize (le dernier en date étant **The Unliving** de Fred Olen Ray, voir Mad 162), **La Furie des vampires** (**La Noche de Walpurgis**, 1971) est ici présenté en version intégrale, disponible auparavant uniquement sur l'édition d'Anchor Bay. Jonglant constamment avec un kitsch inhérent à l'époque (la messe noire... un grand moment que même Polanski n'aurait pas osé), un bestiaire de monstres typiquement ibérique (les moines putréfiés, tout droit sortis d'un Ossorio) et une formalité gothique directement héritée de la Hammer (sang rouge vif sur peau laiteuse), le film de Leon Klimovsky (qui retrouvera Naschy/Daninsky l'année suivante dans **Dr Jeckyll y el Hombre-Lobo**) nous dévoile son loup-garou de héros, tout juste ressuscité par un médecin légiste benêt, aux prises avec une sorcière diabolique bien décidée à répandre la terreur comme au Moyen Âge. Au Moyen Âge, c'est précisément à cette période que débute **L'Empreinte de Dracula** (**El Retorno del Walpurgis**, 1973). Réalisé par Carlos Aured (qui avait déjà dirigé Paul Naschy quelques mois auparavant dans **La Venganza de la Momia**, dans le double rôle d'Amenhotep/Assad Bey), ce septième opus commence sur les chapeaux de roue avec un duel entre chevaliers des plus hilarants. Mais comme c'était déjà le cas sur **La Furie des vampires**, les scènes de comique involontaire alternent constamment avec d'autres, simplement magnifiques. Passée cette exposition douloureuse pour nos abdos, **L'Empreinte de Dracula** durcit le ton avec la mise à mort d'une sorcière, condamnée par Daninsky en personne pour avoir pactisé avec le Diable. Tandis que cette dernière s'embrase tout en hurlant sa malédiction, ses disciples sont pendus le long d'un pont-levis. Image splendide, rendant autant honneur au travail du directeur de la photo Francisco Sanchez (au même poste sur **La Venganza de la Momia**) qu'à celui de l'éditeur qui nous propose ici une copie décrassée dans les grandes largeurs. Une qualité technique des plus appréciables, qui nous permettra plus facilement d'oublier l'absence de véritables bonus et de version originale (quoique la VF est comme Daninsky, bien poilante) sur les deux galettes. Reste plus maintenant à Seven 7 qu'à continuer sur cette belle lancée, et de se magner les fesses pour nous sortir les onze autres dans les plus brefs délais.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2. ÉDITEUR : SEVEN 7. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 1.0 (VF UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS : PRÉSENTATION DU FILM - GALERIE PHOTOS - BIOGRAPHIE FILMOGRAPHIE (SUR LES DEUX).

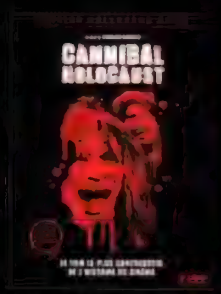
DVD ZONE 2 NEUFS

Zombie Holocaust 12 €

L'Avion de l'apocalypse 12 €

Le Moulin des supplices 15 €

Street Trash 20 €



Cannibal Holocaust 20 €

Cannibal Férox 15 €

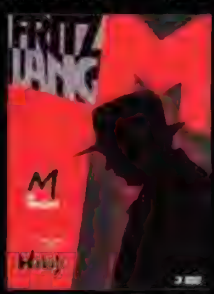
Le Dernier monde... 15 €

L'Au-delà Collector 20 €

Frayeurs 20 €

La Maison... Collector 20 €

Coffret Peter Weir 4 films 40 €



Coffret Fritz Lang 30 €

MOVIES 2000

La librairie du cinéma

DVD ZONE 1 NEUFS

Hellboy Director's cut 35 €

Zombie 4 DVD 60 €

L'Armée... director's cut 35 €

Cabin Fever 35 €

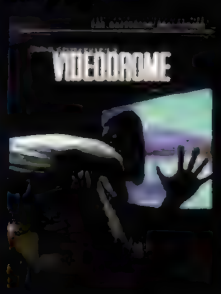
Man on Fire 35 €

Ginger Snaps 3 35 €

The Thing spéciale Ed. 25 €

Eternal Sunshine 35 €

Fahrenheit 9/11 35 €



Vidéodrome critérion 50 €

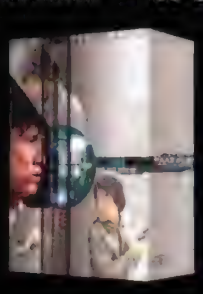
Le Jour d'après 35 €

Kill Bill vol 2 35 €

DVD ASIATIQUES NEUFS

Breaking news 25 €

Casshern 60 €


Coffret Police Story 60 €

Arahan 40 €

Battle Royal Director's cut 40 €

Hero Director's cut 35 €

Nouveau : disponibilité imports jeux vidéo et DVD musicaux sur commande.

La vente par correspondance est désormais assurée.

Appellez le 01 45 26 81 20

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)

TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM - OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 13H30 À 19H30

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEUX VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

À table !!!

sommaire

#82 DVD
Steph s'est attaqué à du lourd ce mois-ci : entre le maousse coffret **Dawn of the Dead** et le fabuleux **Les Rivières pourpres 2** encensé par Pedro, on retrouve aussi les DVD cheapos de Bustillo(s), les westerns d'Arnaud « El pistolero », et ce bon vieux Hitcher toujours en activité, le bougre ! Allez hop, on fait péter la C.B. les gars ! (heu... attention quand même de ne pas glisser **Les Rivières...** dans le lot !)

#94 TÉLÉMANIAC
Notre « south guy » burné, toujours sur le qui-vive question petite lucarne, nous cause cette fois-ci de crash dans la jungle, de monstre mystérieux et d'E.T. pas gentils. Il s'agit donc de ***Lost*** et de ***4400*** et comme dirait l'autre : *« Putaing, dommage que ce soit les ricains qui y aient droit ! »*.

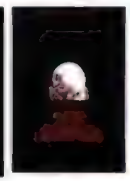
#96 PLAY MAD
Même s'il est toujours collé à son écran, le « screening man » Dahan trouve encore le temps de pondre des néologismes pour sa rubrique. Ce mois-ci, c'est donc le terme « gamexploitation » qui sort direct de son cerveau. Un lyrisme qu'il applique avec autant de maestria pour nous parler de **Silent Hill 4**, d'**Obscure** et du FPS guerrier **D-Day Codename : Panzers Phase One**. Quel artiste dites donc !

#98 MÉLOMAD
Olivier Galliano a des relents de nostalgie : toujours pas remis du temps où il buvait du Yop devant Dorothée, il consacre ce mois-ci une partie de Mélomad aux anime jap' des 80's. Ah, mais il cause quand même d'Elmer Bernstein et de **La Grande évasion**... La puberté est proche mon gaillard !

#100 SANG D'ENCRE
C'est un beau roman, c'est une belle histoire, c'est une romance d'aujourd'hui... Bordas in love que voulez-vous, entre Brion et Scorsese, son cœur balance. Bon, entre deux amourettes de jeunesse, il trouve quand même le temps de se déguiser en Lupin et de déléguer au sorcier Rougier le pouvoir de chroniquer *Zetman*, le dernier manga de Katsura-San.

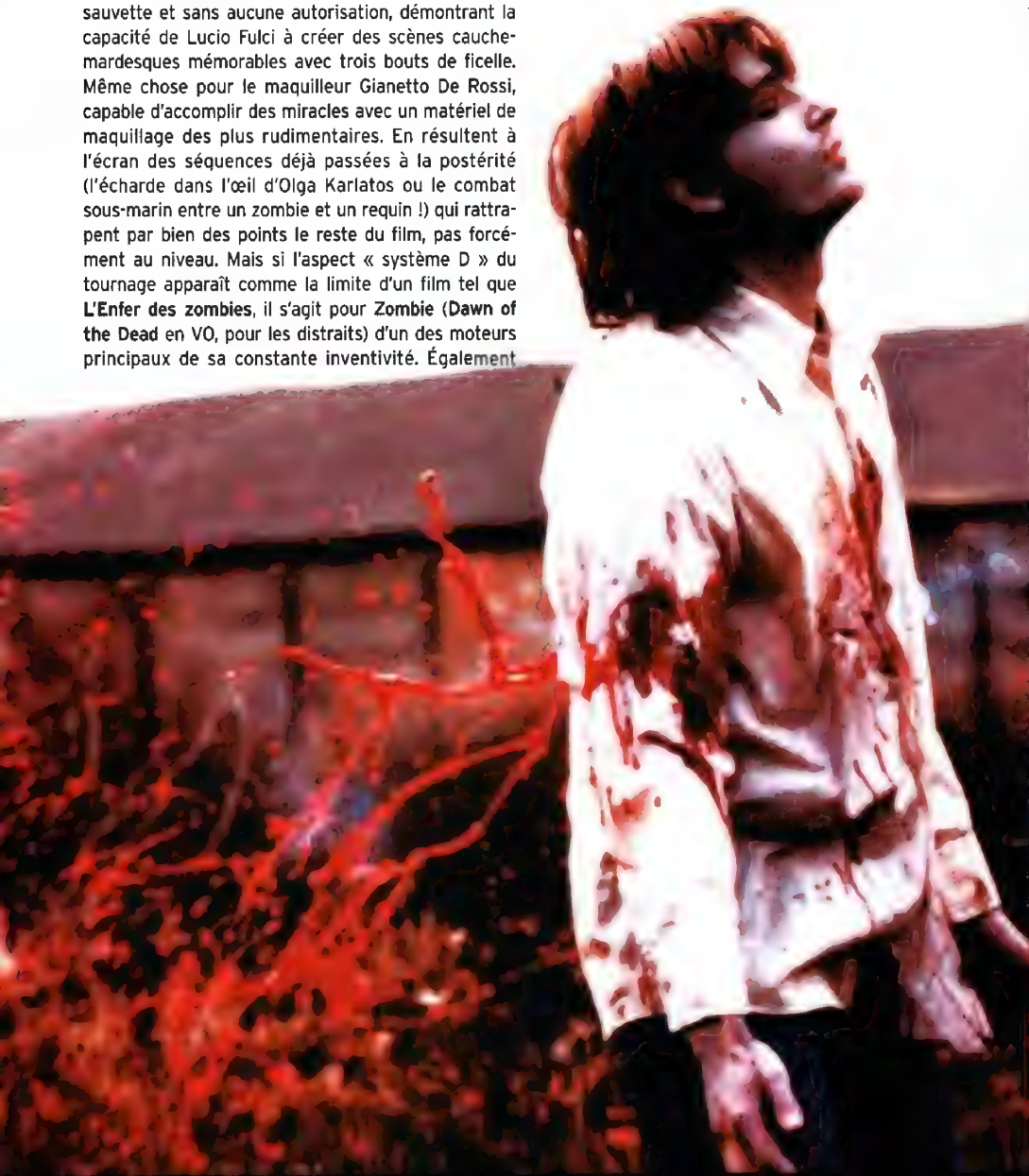
Zombies définitifs

(DAWN OF THE DEAD : ULTIMATE EDITION + ZOMBIE 2 : 2-DISC SPECIAL EDITION)



HASARD DES FOURNISSEURS DE BACS, ZOMBIE **ET** L'ENFER DES ZOMBIES **SORTENT AUJOURD'HUI DANS DES ÉDITIONS HALLUCINANTES FORÇANT LE RESPECT, MAIS UNIQUEMENT DISPONIBLES (POUR LE MOMENT ?) EN ZONE 1. DE QUOI CONSACRER UNE PLEINE PAGE EN CET ÉVÉNEMENT, MÊME SI LES DÉVÉDÉPHILES SERONT PRIÉS DE FAIRE ATTENTION ET DE NE PAS CONFONDRE LES JAQUETTES JUMELLES DE** L'ENFER DES ZOMBIES **QUI SORT SIMULTANÉMENT CHEZ MEDIA BLASTERS ET BLUE UNDERGROUND, L'ÉDITION DE CE DERNIER ÉTANT INFINIMENT PLUS PAUVRE QUE CELLE QUI NOUS INTÉRESSE AUJOURD'HUI...**

Le traitement de ces deux monuments du film de zomblard a beau différer (satire et excès chez l'un, horreur teintée d'aventure pour l'autre), il s'agit dans un cas comme dans l'autre de deux œuvres qui puisent leurs forces dans leur confection artisanale appelant à la démerde. Rien de plus naturel pour **L'Enfer des zombies** (disponible ici sous le titre **Zombi 2**), le cinéma d'exploitation italien étant coutumier du fait. Ainsi, on ne sera pas surpris d'apprendre que l'essentiel du tournage s'est déroulé près de Rome, tandis que les extérieurs à New York furent filmés à la sauvette et sans aucune autorisation, démontrant la capacité de Lucio Fulci à créer des scènes cauchemardesques mémorables avec trois bouts de ficelle. Même chose pour le maquilleur Gianetto De Rossi, capable d'accomplir des miracles avec un matériel de maquillage des plus rudimentaires. En résultent à l'écran des séquences déjà passées à la postérité (l'écharde dans l'œil d'Olga Karlatos ou le combat sous-marin entre un zombie et un requin !) qui rattrapent par bien des points le reste du film, pas forcément au niveau. Mais si l'aspect « système D » du tournage apparaît comme la limite d'un film tel que **L'Enfer des zombies**, il s'agit pour **Zombie** (**Dawn of the Dead** en VO, pour les distraits) d'un des moteurs principaux de sa constante inventivité. Également tourné dans des conditions « roots » (tournage de nuit dans un centre commercial de Pittsburgh en plein hiver, six voire sept jours par semaine), **Zombie** n'empêche pas son réalisateur George A. Romero de s'imposer une caméra très mobile, évitant ainsi les éclairages lourds tout en privilégiant au maximum la spontanéité et l'improvisation. Le cinéaste, alors en pleine effervescence créative, laisse les figurants zombies libres d'interpréter leur « personnage » comme bon leur semble, imagine l'attaque et la mort d'un zombie d'un coup de tournevis bien placé pour corriger un problème de continuité et improvise la séquence des tartes à la crème à même le plateau (cette dernière ne figurant pas dans le script). Plus fort encore, Romero recrute carrément la garde nationale en organisant un barbecue et leur demande, au passage, de se faire la main en dégommant quelques zombies ! L'inspiration du moment et l'improvisation étant l'une des clés du travail de Romero (le cinéaste tourne beaucoup pour se laisser de multiples possibilités au montage, qu'il assure également), on ne sera pas surpris de le voir pousser encore plus loin l'effort collectif sur **Le Jour des morts-vivants**, en permettant à Tom Savini de choisir les axes de caméra qui l'aiderons à optimiser ses effets à l'écran !



Souvent associés l'un à l'autre, **Zombie** et **L'Enfer des zombies** diffèrent donc complètement, mais se sont toujours rejoints dans leur aspect anti-végétarien (c'est rien de le dire !) et désormais, dans deux éditions séparées carrément exhaustives. Définitives même ? Sans aucun doute pour **L'Enfer des zombies**, la copie étant miraculeuse et les suppléments presque trop nombreux ! Ainsi, le documentaire (plus long que le film !) passe le plus clair de son temps à détailler le moindre trucage et l'interview du costumier n'a strictement aucun intérêt (c'est **L'Enfer des zombies** hein, pas **Le Temps de l'innocence** !), mais il serait inopportun de cracher dans la soupe, étant donné l'effort surhumain fourni dans le but de donner à ce film des suppléments dignes de ce nom. Mais on atteint le luxe ultime avec cette édition 4 DVD de **Zombie** qui regroupe les trois montages du film et un quatrième disque entièrement consacré aux bonus. Et s'il est vrai que notre édition nationale du film tenait admirablement la distance, ce n'est rien comparé au travail fourni ici par Anchor Bay. Après son édition définitive du **Jour des morts-vivants** l'année dernière, l'éditeur nous propose trois commentaires audio (un sur chaque version, celui des comédiens étant le moins passionnant) et deux documentaires, dont le classique **Document of the Dead** (déjà présent sur la zone 2) qui malgré une structure des plus décousues et une voix off soporifique, contient quelques passages très instructifs. Le second et nouveau documentaire de 75 minutes, intarissable en anecdotes diverses et en témoignages variés, emporte cependant l'adhésion, d'autant qu'il se termine sur un Romero aguichant le spectateur avec son quatrième volet ! Une interrogation subsiste cependant : la différence de colorimétrie étonnante entre le montage US et le montage européen, certaines nuits américaines (plans filmés de jour, mais simulant la nuit) apparaissant mystérieusement au naturel dans la copie européenne, comme ce fut déjà le cas sur le DVD zone 2. Cela ne concerne que quelques plans, donc pas de quoi voir rouge !

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 1 : DVD ZONE 1. ÉDITEURS : ANCHOR BAY ET MEDIA BLASTERS. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1, 2.0 (VO SUR LES DEUX) ET DTS (VO NON ST SUR LA VERSION CINÉ US DE **DAWN OF THE DEAD**). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRES AUDIO - DOCUMENTAIRES - BANDES ANNONCES (SUR LES DEUX) - INTERVIEWS (SUR ZOMBI 2) - FILMOGRAPHIES (SUR **DAWN OF THE DEAD**).

ROSWELL - SAISON 2

DE JASON KATIMS

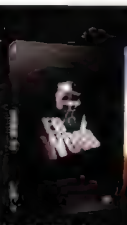
Les voilà, ils sont de retour nos adolescents de l'espace tombés dans la petite ville de Roswell, et connaissant, comme tout être humain (américain) normal, des problèmes liés à l'adolescence. La saison 1 confirmait qu'il s'agissait bien là d'un ***Dawson*** mâtiné de science-fiction, la saison 2, tout en mettant plus l'accent sur l'élément fantastique, n'en oublie pas pour autant les états d'âme de ces pauvres jeunes (américains) bien sous tous rapports. Pour ceux qui ont conservé cette sensibilité mièvre dont le ton est donné par Dido avec un de ses tubes en fond de générique, cette saison 2 constituera un grand moment d'allégresse et de bonheur dans ce monde de brutes. Plus sérieusement, cette seconde tentative s'avère un tantinet plus intéressante que la précédente, surtout par l'apport de péripéties plus « adultes » liées évidemment à la nature extraterrestre du trio de héros. Au menu, des ennemis venus d'ailleurs menés par un gamin limite démoniaque (on dirait le chef des **Enfants du maïs** !), un voyage dans le temps (toujours marrant, ces paradoxes temporels !), la disparition des habitants de Roswell et la mort d'un des amis du trio, ménageant par la même occasion un moment très fort d'émotion. La saison se clôt avec un heureux événement : un retour sur la planète avec un mémorable décollage d'ovni mâtiné de sourires, de regards éperdus, de grandes interrogations sur l'amour, l'amitié, la vie et l'espoir... ***Roswell*** quoi ! Les fans purs et durs vont craquer et adorer, les autres risquent de rester dubitatifs.

Stéphane THIELLEMENT

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF - COMMENTAIRES AUDIO (SUR 3 ÉPISODES) - CLIP VIDÉO - AUDITIONS.

Le grand écart de Tim Burton

(ED WOOD + BIG FISH)



L'accomplissement artistique d'**Ed Wood** annonçait-il la résignation réactionnaire de **Big Fish** ? La sortie simultanée d'éditions spéciales de ces deux films antithétiques permet de mettre en perspective les dérives de l'œuvre tumultueuse de Tim Burton. Avec le recul, **Ed Wood** apparaît en effet comme le chant du cygne d'un cinéaste qui s'est mis à nu en l'espace de trois chefs-d'œuvre exutoires. La catharsis vire à l'auto-psychanalyse avec l'un de ses films les plus positifs, **Ed Wood**, qui expose définitivement ses traumas en une mise en abyme géniale, mais si consciente qu'elle semble sans rémission. Produite un peu n'importe comment, cette édition accomplit néanmoins l'essentiel : témoigner de la passion qui a porté à bout de bras ce projet hors normes. Entre Rick Baker qui avoue avoir travaillé pour des clous, et Johnny Depp qui présente en roue libre la section B-Roll, le DVD propose de découvrir, à notre connaissance pour la première fois, Burton réellement au travail. Sa précision, son efficacité et sa gentillesse prouvent que le réalisateur pourrait se contenter de n'être qu'un habile artisan. Ce qu'il ne va pas manquer de devenir... Car après cette prise de conscience, Burton se livre soit à des films réjouissants mais sans substance (**Mars Attacks !**, **Sleepy Hollow**), soit à des œuvres de commande auxquelles il est manifestement inadapté (**La Planète des singes**). **Big Fish**, à l'inverse, amorce le « renouveau » d'un Tim Burton qui n'a gardé de sa précédente période que le superflu, pour en renier l'essentiel. Les bonus de l'insipide DVD attestent cette idée. Stars et producteurs serinent que le film est « burtonisé », comme s'il s'agissait là d'une marque de fabrique, tandis que Burton annonce qu'il a cherché à glorifier l'American Dream en l'érigeant au rang de légende urbaine, un comble pour celui qui n'a cessé de mettre à mal l'idéal WASP depuis ses débuts. Bref, si l'on en doutait encore, le DVD de **Big Fish** confirme que Burton est passé de conteur cathartique pour parias, à chantre lyophilisé de la classe moyenne américaine.

Julien DUPUY

DVD ZONE 1 ÉDITEURS : GBVI ET GCT. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - FEATURETTES - BANDES ANNONCES (SUR LES DEUX).

THE PARTY - EDITION COLLECTOR

DE BLAKE EDWARDS

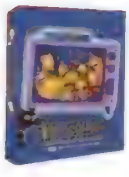
Si vous pensez que ce film n'a pas sa place dans Mad, c'est que vous n'avez pas encore vu comment un Gaston Lagaffe indien transforme une soirée hollywoodienne pète-sec en gigantesque trip délirant où se mêlent serveurs bourrés, donzelles décadentes, parties de jambes en l'air sous la mousse et éléphants bariolés à la sauce flower power ! Monument de la comédie américaine marqué par une improvisation constante de Sellers (obligeant Edwards à inventer les prémices de l'assistance vidéo), **The Party** débarque dans une édition collector, contenant un making of passionnant et de nombreuses interviews. Birdie nam-nam !!

Yannick DAHAN

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEWS - MAKING OF - DOCUMENTAIRE - PUBS - BANDE ANNONCE - FILMOGRAPHIES.

LES SIMPSON - SAISON 4

DE MATT GROENING



Véritable phénomène de société aidant, Matt Groening et son équipe se permettront avec cette saison 4 (1992/1993) quelques sous-entendus sexuels plus appuyés, quelques piques adressées au gouvernement Bush Sr. (*« Ça vous en George Bush un coin ! »* lance un Bart en montrant son cul !) et mèneront la série à maturité en révélant pleinement l'humanité de ses personnages, au-delà de la simple caricature, encore plus que sur la saison 3. À ce titre, les épisodes ***Oh... La crise cardiaque***, ***Le Choix de Selma*** ou encore ***J'aime Lisa*** sont parfois de véritables crève-cœurs, en plus d'être des bombes de comédie et de situations satiriques. Pour voir Bart tomber amoureux pour la première fois, Maggie prononcer son premier mot, Homer arrêter de boire de la bière, Lisa passer un concours de beauté, Marge se faire draguer par Monty Burns, et apprécier les apparitions du regretté Barry White et de Bette Midler, c'est donc ici que ça se passe. Comme d'habitude, cette édition DVD propose de multiples commentaires audio et des featurettes poilantes, dont une mettant en avant la guerre de mots entre Marge et Barbara Bush. De quoi patienter jusqu'à l'annonce d'une saison 5, sachant qu'il reste encore 12 éditions à sortir puisque la série entame cette année sa 16e saison !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - STORY-BOARDS - SCÈNES COUPÉES - MULTI-ANGLES - DOCUMENTAIRES - FEATURETTES - MATÉRIEL PROMO.

8 degrés de séparation (ou presque) chez MGM

(LA CHAMBRE DES TORTURES + DIE MONSTER DIE ! + AUDREY ROSE + FIRESTARTER + BREEDERS + LES ENVOÛTÉS + INCIDENT DE PARCOURS + EDGE OF SANITY)

MGM France continue de sortir dans le désordre le plus total une série de titres fantastiques et rattrape le temps perdu sur les zone 1 en groupant quelques films pour une sortie prévue ce mois-ci, juste au moment Halloween, ça tombe bien ! Au menu, **La Chambre des tortures** (1961) tout d'abord, adaptation d'Edgar Allan Poe par Roger Corman : une réussite flamboyante qui vous met au défi de ne pas frémir à la vision du fameux plan final. Autre adaptation assez libre pour **Die Monster Die !** de Daniel Haller (1965) qui s'inspire de Lovecraft mais distille surtout un ennui certain tout juste rattrapé par la performance du vieillissant Boris Karloff cherchant à détruire une créature émanant des radiations d'un météorite. Encore une adaptation pour le **Audrey Rose** (1977) du grand Robert Wise qui, en transposant le roman de Frank De Felitta, donne dans **L'Exorciste** light avec gamine possédée et ton dépressif à l'appui. Un solide film d'épouvante psychologique et émouvant dans son histoire de résurrection, ce qui n'est pas le cas de **Charlie** (1984), adapté de Stephen King par le tâcheron Mark Lester, dans lequel la petite Drew Barrymore foutait déjà le feu à tous ceux qui la regardaient de traviole. À voir cependant pour le catogan hilarant du barbouze George C. Scott, toujours prêt à cabotiner avec aplomb !

Mais évidemment, ce n'est rien comparé à **Breeders** (1986), ZE nanar de la collection. Imaginez une créature foireuse, à mi-chemin entre le mazout et une crotte de Godzilla, en train de trombiner mollement quelques pouffiasses 80's et vous aurez une idée assez approximative de ce super Z filmé comme le pire des pornos californiens... Enfin, cela tombe sous le sens étant donné que son réalisateur Tim Kincaid s'est fait un nom dans le genre avant de débarquer sur cette production Charles Band on ne sait trop comment. Une chose est sûre : 10 euros les 75 minutes de poilade, c'est donné ! On reprend ses esprits avec **Les Envoûtés** (1987) de John Schlesinger, ayant pour thème le vaudou sud-américain. Malheureusement trop axé sur les mésaventures de Martin Sheen cherchant à sauver son fils des griffes d'une secte, le film pêche par un manque de profondeur concernant son sujet, malgré une bonne entrée en matière. Ce ne sera pas le cas d'**Incident de parcours** (1988), dernier chef-d'œuvre en date de George Romero, qui met un paraplégique entre les mains d'un singe super intelligent qui va anticiper sur ses désirs les plus sombres et refoulés ! Imparable. Ce qui n'est pas le cas de notre dernier titre, **Le Docteur Jeckyll et Mister Hyde** (1989) de Gérard Kikoïne (qui sort sous son titre original : **Edge of Sanity**), croisement entre le roman de Stevenson et le mythe de Jack L'Éventreur. Le réalisateur inestimable de **Bourgeoise et... Pute !** se lâche formellement, d'autant que l'époque victorienne cède le pas aux glorieuses 80's dès lors qu'Anthony Perkins se transforme en Hyde pourchassant des putains coiffées comme Cindy Lauper. Du grand n'importe quoi qui fait mal à la tête. Question copies, on oscille entre le bon (**Edge of Sanity**), le correct sans plus (**Audrey Rose**) et le carrément mauvais (**Die Monster Die !**), mais à un tarif réduit, il ne fallait pas espérer des miracles non plus...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 1 : ÉDITEUR : MGM. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF).

ONG-BAK

DE PRACHYA PINKAEW

Le coup de genou dans les couilles de cette année, c'est donc ce film thaï réalisé comme un sous-kickboxing movie, mais traversé par l'énergie hallucinante et les prouesses hors normes de son interprète Tony Jaa, énorme star du film d'action en devenir. Jouissif malgré son histoire dont on se fout éperdument et sa confection plus qu'approximative, ce **Ong-Bak** est présenté ici dans sa version retravaillée par Luc Besson, sans l'option du montage d'origine et dans une copie assez sombre, pour ne pas dire assez crade. Les suppléments suivent l'intérêt du film, mais peu importe finalement, l'idée étant de pouvoir enfin se taper les scènes d'empapahoutage en boucle en zappant le reste sans pitié. Et si Sévéon n'est pas d'accord, je lui colle ma main dans la gueule comme j'ai vu dans le film, voilà !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF - CLIP VIDÉO - MAKING OF DU CLIP VIDÉO - MOUVEMENTS ET DÉCOMPOSITION DES MOUVEMENTS DU MUAY-THAÏ - AVANT PREMIÈRES - INTERVIEWS - TEASERS ET BANDES ANNONCES - GALERIE DE PHOTOS.

GUNMEN

DE KIRK WONG

Western moderne revisitant **Les Incorruptibles** de façon ultraviolente, **Gunmen** fait partie des fleurons de la Film Workshop, à l'époque où Tsui Hark s'entourait de metteurs en scène talentueux (John Woo, Johnny To...) avec lesquels les confrontations étaient courantes. L'intense Kirk Wong fut de ceux-là, et ses engueulades avec Tsui Hark finirent par étaler les prises de vue sur 9 mois. Un tournage chaotique, plombé par des problèmes budgétaires, qui obligea Wong à réécrire plusieurs fois l'histoire et à finir le film dans l'urgence. Le résultat est là : bancal en termes scénaristiques mais transcendé par une mise en scène sauvage et nerveuse à base de cadres serrés en longue focale, que Wong fut contraint d'utiliser à outrance pour pallier au manque de décors. Un excellent polar donc, pour une édition qui serait presque surévaluée si l'on s'en tenait uniquement aux bonus (2 docus de 20 minutes), et non à la présence cachée du film **Shangaï Grand** (autre film de gangster produit par Tsui Hark) sur la seconde galette !

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : HK VIDÉO. TRANSFERT 1.66 (16/9). SON 1.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : DOCUMENTAIRES - FILMOGRAPHIES - BANDES ANNONCES - BONUS CACHÉ : **SHANGAÏ GRAND** (VOST, 16/9).

DERNIÈRE LIMITE

DE BILL DUKE

Pour beaucoup, Bill Duke reste le malabar ratiboisant la jungle de **Predator** avec sa mitrailleuse d'hélico ou le béret vert que Schwarzy bouffe au p'tit dej' dans **Commando**. Pourtant, ce géant au regard blasé est depuis devenu un réalisateur prolifique (surtout de télé) et un activiste de la cause afro-américaine, publiant même des bouquins sur le sujet via sa boite Yagya Prod. De ses quelques œuvres sur grand écran (on ne mentionne pas **Sister Act 2**, svp), **Dernière limite** restera la plus mémorable. Narrant les pratiques douteuses et les incertitudes morales d'un flic (excellent Larry Fishburne) infiltré chez des trafiquants de coke, **Dernière limite est** un polar âpre et brutal, découpé avec brio (on retient les séquences très « cut » du début), et superbement photographié par Bojan Bazelli. Peu connu chez nous, d'où une édition sans bonus, le film reste célèbre aux USA en raison d'une BO mythique (Dre et Snoop Dogg) qui permit, avec *The Chronic*, de lancer le label Death Row.

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO) ET 2.0 (VF). SUPPLÉMENT : BANDE ANNONCE.

LES RIVIÈRES POURPRES 2 : LES ANGES DE L'APOCALYPSE

DE OLIVIER DAHAN

Avec Olivier Dahan, le cinéma c'est vraiment facile : il suffit d'un directeur de la photo et d'un décorateur scrupuleux et l'affaire est dans le sac. Les comédiens peuvent jouer comme des savates, le scénario peut parler de n'importe quoi n'importe comment, la caméra faire plein de plans séquences crétins en cadrant des culs de douaniers, ça suffira à convaincre des bonnes poires d'investir des dizaines de millions d'euros dans son « talent ». Pour les courageux ou les masos, cette bien vilaine chose sort donc en édition spéciale. Si cette feignasse de Dahan n'a pas jugé bon de se fendre d'un commentaire audio, ni même de s'expliquer sur la suppression d'une scène (hallucinante de bêtise ceci dit), le (trop) long making of pourrait intéresser les adeptes hardcore de ce genre de bonus, même si le réalisateur du documentaire semble plus motivé par l'idée de faire son moyen-métrage en remontant à sa sauce les « climax » du truc de Dahan que de retranscrire l'ambiance de tournage. La suite laisse la parole aux techniciens, si bien que le DVD ne sort jamais des poncifs des suppléments. Tant qu'à faire, on aurait bien aimé que les producteurs s'expliquent sur leurs choix, car le mystère reste entier : comment peut-on en arriver à une telle décadence pour qu'un financier valide un réalisateur et un script pareils ? Pauvre France.

Julien DUPUY

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : STUDIO CANAL. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 ET DTS. SUPPLÉMENTS : MAKING OF - FEATURETTES - SCÈNE COUPÉE - COURTS-MÉTRAGES - BANDES ANNONCES - FILM EN HD.

INTERVIEW BENOÎT MAGIMEL

À propos de son rôle.

Dans **Nid de guêpes**, mon personnage était plein de contradictions et j'avais envie de jouer dans un nouveau film d'action, mais de façon différente. J'avais envie de jouer un héros avec un grand H et le rôle de Reda était parfait de ce point de vue, d'autant qu'il y a une espèce de résonance mythique dans le fait d'incarner un flic à l'écran. Pour tout dire, le scénario original s'attardait un peu plus sur le passé de mon personnage, ce que je trouvais intéressant parce qu'il s'agissait d'un traumatisme lié à sa mère, mais on a préféré se concentrer sur l'intrigue parce que cet aspect n'était pas assez développé. Comme ce n'était pas forcément nécessaire de tout savoir, on s'est dit, avec Olivier Dahan, que c'était aussi bien pour le personnage. C'est le genre de rôles difficiles à incarner parce qu'on invente rien, tout a déjà été fait. Il faut donc travailler à partir de soi, de ses références et trouver un style, une façon de bouger, de se déplacer et rendre le personnage crédible avant toute chose. Mon approche a été de mettre en avant ma personnalité en sublimant certains aspects, parce qu'en se tenant à la stricte réalité, ce n'est guère séduisant de suivre un flic au jour le jour, parce qu'il ne vit pas forcément des enquêtes aussi passionnantes que dans le film. L'un des aspects les plus difficiles dans ce genre de rôle, c'est de donner corps à une chorégraphie, de la vivre pleinement et non de se contenter de l'apprendre et de la reproduire à la perfection. J'avais déjà fait un peu de boxe, mais pour ce genre de personnages, il faut s'impliquer physiquement de façon intense pour le rendre crédible dans une intrigue peu probable, surtout lorsqu'elle tend vers le fantastique comme c'est le cas ici. Ce n'est pas vraiment un travail de réflexion, comme sur un film plus intimiste, mais c'est tout aussi difficile.

À propos du genre en France.

Le genre de films auquel s'apparente **Les Rivières pourpres 2** est mort en France à la fin des années 70, peut-être à cause d'une profusion de mauvais films. Le polar est devenu l'exclusivité de la télévision et a déserté les cinémas depuis longtemps en France, ce qui fait que quand j'ai découvert **Les Rivières pourpres**, j'étais content de constater que Matthieu Kassovitz renouait avec une certaine tradition française pas si lointaine, en présentant des personnages avec une réelle épaisseur plongés dans une intrigue forte et pleine de rebondissements. C'est quelque chose qu'on n'avait plus vu depuis les films de Melville ou de Corneau et ça faisait du bien. Pour la première fois avec ce film, on avait l'impression qu'on pouvait renouer avec nos racines dans un genre où le savoir-faire américain excelle. Et je trouve dommage qu'on ait dû se détourner aussi longtemps de ces figures mythiques de flics, d'arnaqueurs et de voyous français qui ont depuis évoluées. J'espère vraiment que la France va s'y remettre et que le succès de films comme le nôtre va y contribuer...

Propos recueillis par Stéphane MOISSAKIS

DVD RAPIDO

HARD CASH Christian Slater, Val Kilmer et Daryl Hannah n'en finissent pas de cachetonner dans cette production Nu Image relativement cossue, torchée par le réalisateur de **Savior**. Point question de guerre en Bosnie ici, mais seulement d'un braquage qui tourne mal lorsque les responsables se retrouvent piégés par un flic ripou qui les oblige à bosser pour lui. Comédie poussive (avec Mini-Me qui sort des chiottes !) et caper-movie bancal, **Hard Cash** se paye également une p'tite critique sur l'immigration aux USA dont on se demande même ce qu'elle fout là ! (Metropolitan)

ULTIME VENGEANCE Steven Seagal continue son œuvre de bienfaisance en bousillant tous les vilains viandeux qui, cette fois-ci, ont tué sa femme. Sûrement des enfiures de gauchistes tiens ! Toujours nourri à la vache sacrée, notre Saumon Agile se fritte avec un macaque qui grimpe aux murs et avec un as du katana fin et gracieux qu'il pulvérise en deux mouvements (soit un combat de 15 minutes vu sa taille de frêle roseau !). Derrière la caméra arthritique, le couillard Michael Oblowitz (auteur du pitave **Affaire Van Haken**) qui avoue, dans les bonus, qu'il aimerait qu'on le reconnaisse un jour pour « son opéra de la violence ». Tranquille le mec ! (Metropolitan)

LE MAÎTRE DU JEU Une adaptation de John Grisham qui se laisse regarder et c'est jour de fête ! Les rescapés de **L'Affaire Pélican** et autres **Le Client** pourront se laisser aller à déguster ce thrillier juridique (ben ouais, quoi d'autre ?) traitant du procès contre une compagnie d'armes à feu pour laquelle le vilain Gene Hackman achète les jurés. Porté par les airs concernés du toujours sympa John Cusack, mais entaché par le filmage « documentaire » inapproprié de Gary Fleder, ce **Maître du jeu** sauve les meubles par un scénario astucieux, d'autant que c'est Joel Schumacher qui devait en faire une charge anti-tabac, à l'image du roman. On l'a échappé belle ! (FPE)

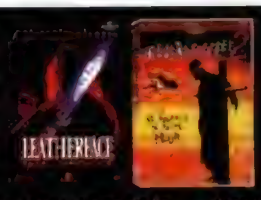
SEXE INTENTIONS 3 Et vas-y que je te colle du remake à peine déguisé en suite (un chiffre derrière le titre et basta !) pour faire passer la pilule aux gogos qui attendent encore de voir la fesse molle de Buffy ! Pas de bol, elle ne joue pas dans ce **Sexe Intentions 3** (ça veut toujours rien dire ce titre !), et il n'y a pas de sexe dans le film (allez, un nibard peut-être !) mais attention, on n'est pas volé, y'a des intentions ! À vous de trouver lesquelles par contre... (GCT)

UNE DÉFENSE CANON La présence d'Eddie Murphy en tête d'affiche ne garantissant pas forcément le fendage de gueule, on vous laisse imaginer sa marge de manœuvre quand il n'est là qu'en tant que vedette invitée ! Dans cette comédie balourde et avare en gags, Dudley Moore et « Fuck you Eddie » s'associent à distance pour foutre la merde pendant une situation de crise. Seul élan visionnaire du film de William Huyck : avoir prédit l'invasion du Koweït par l'Irak avec six ans d'avance ! Saddam Hussein, fan de **Une défense canon** ? Va savoir ! (Paramount)

EN TOUTE BONNE FOI Steve Martin en prédicateur charlatan dans une farce satirique ? Pourquoi pas, si ce n'est qu'**En toute bonne foi** vire au bout du compte à la morale bondieusarde à cause d'un élément fantastique gros comme une baraque ! Petit prix pour ce film de Richard Pearce (**Sans pitié**), mais même pour Steve, ça ne passe pas ! Bon, on attend toujours **L'Homme aux deux cerveaux** hein ! (Paramount)

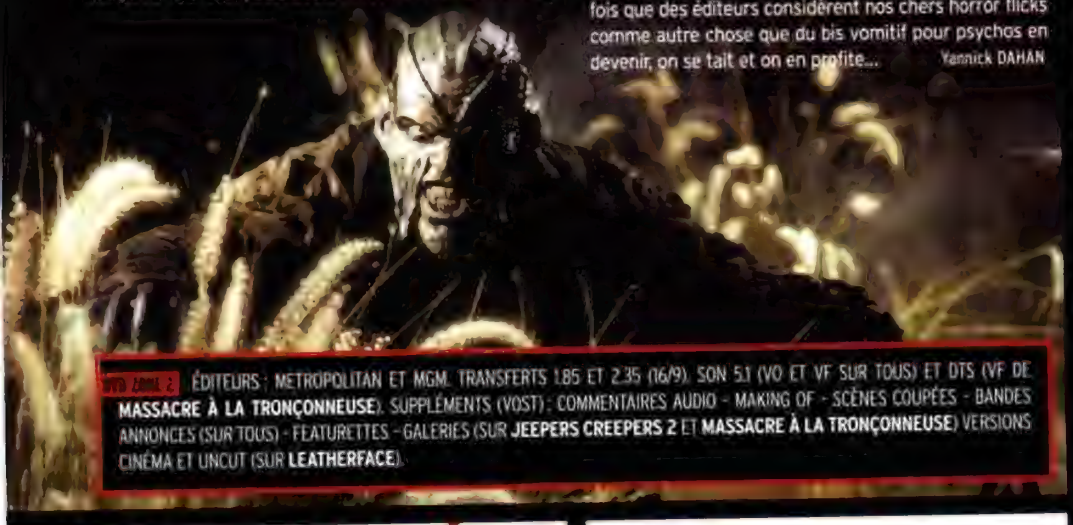
The return of the malades

(LEATHERFACE + JEEPERS CREEPERS 2 + MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE)



Deux de nos « fucked up » favoris (non, pas ceux des **Visiteurs en Amérique** !), figures iconiques d'un cinéma d'horreur tantôt opportuniste, tantôt old school, pointent le bout de leur gueule décharnée dans trois suites et remakes plus ou moins respectueux envers leurs aînés. De quoi se prendre en pleine poire un cinoche viscéral qui ne se soumet pas encore (totalement) aux diktats réacs d'un public de boutonneux (façon **Freddy Vs. Jason**). Sans conteste le meilleur des trois, **Jeepers Creepers 2** prouve non seulement qu'une suite dissemblable peut égaler, voire surpasser son modèle mais que, placée dans les mains d'un cinéaste à l'inventivité (et aux névroses) constante, le plus galvaudé des « fucked up monsters » peut aussi devenir une figure mythologique inédite. À ce titre, le DVD qui propose déjà plusieurs docus de très haute tenue où Salva s'exprime sans langue de bois, nous gratifie de certaines scènes coupées (ou storyboardées) absolument démentes, explorant davantage la thématique sexuelle du sujet comme la dimension légendaire du Creeper. Un excellent DVD, tout comme celui de **Massacre à la tronçonneuse** d'ailleurs. Car si le remake frontal et parfois couillu de Marcus Nispel laisse quand même sur sa faim avec son final tendu et trashouille qui ne compense pas une première heure « publicitaire », son édition reste exceptionnelle. New Line nous offre encore une fois des docus sans concessions, sincères et parfaitement réalisés. Des reportages qui réussissent à créer un vrai lien émotionnel entre l'équipe de tournage et le spectateur, enclin à revoir le film d'un œil plus bienveillant. C'est dire leur efficacité ! Même le nanar **Leatherface** (au demeurant très drôle) a droit à de tels égards, dévoilant sa mise en scène bouseuse et son Leatherface tout nain en version intégrale (vraiment intégrale si l'on inclut les scènes coupées) avec making of et commentaire audio. Les médisants diront qu'il n'en méritait pas tant, mais pour une fois que des éditeurs considèrent nos chers horror flicks comme autre chose que du bis vomitif pour psychos en devenir, on se tait et on en profite...

Yannick DAHAN



DVD ZONE 2 : ÉDITEURS : METROPOLITAN ET MGM. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR TOUS) ET DTS (VF DE **MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - MAKING OF - SCÈNES COUPÉES - BANDES ANNONCES (SUR TOUS) - FEATURETTES - GALERIES (SUR **JEEPERS CREEPERS 2** ET **MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE**) VERSIONS CINÉMA ET UNCUT (SUR **LEATHERFACE**).

MAY

DE LUCKY MCKEE

Petite œuvre stupéfiante de cohérence et d'émotion exacerbée, **May** avait fait son petit effet à sa sortie. Espérons que le DVD permettra à ceux qui n'ont pas tenté l'expérience en salles de se laisser happer par l'histoire à la fois touchante et choquante de cette paria si cadenassée dans sa subjectivité qu'elle finit par recomposer le monde extérieur selon ses désirs les plus déviants. Si McKee a souvent revendiqué l'influence d'Argento, jusque dans les dialogues de son film, **May** a plutôt tendance à nous rappeler le Cronenberg de la grande époque, quand l'auteur de **La Mouche** faisait fusionner le gore craspec et la vision pathétique de personnages seuls et condamnés par leur différence monstrueuse. Le seul vrai supplément de cette édition est le commentaire audio du réalisateur et de quelques membres de son équipe. Dommage de n'avoir pas circonscrit l'exercice à la seule personne de Lucky McKee, surtout pour un film d'auteur aussi intimiste, car le voisinage de son actrice principale, du chef opérateur et de quelques autres ne permet pas à McKee d'investir pleinement l'analyse de son film : la plupart du temps, les intervenants déconnent entre eux, livrent quelques anecdotes mais apparaissent au final, comme une joyeuse bande de potaches qui matent leur film en se marrant.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE : ÉDITEUR : M6 VIDÉO. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRE AUDIO - BANDES ANNONCES.

TOUBIB MALGRÉ LUI

DE MICHAEL APTED

Richard Pryor en escroc qui tente d'échapper à la prison en se faisant passer pour un docteur dans un hôpital en crise, un soir de tempête, alors que des malfrats rôdent dans l'établissement... Sur le papier, on achète tout de suite, mais à l'écran, c'est une autre paire de manches, puisque même les seconds rôles savoureux (Randall Tex Cobb, Joe Mantegna, Jon Polito, Joe Dallesandro, Ruben Blades) ne parviennent pas à rattraper ce produit 80's salement atteint par l'érosion du temps. Un film sonnant comme le début de la fin pour un Richard Pryor en petite forme, ici physiquement diminué. Mieux vaut donc se taper ses shows en live pour se remémorer son pur génie comique !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE : ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 1.0 (VO ET VF).

ERIK LE VIKING

DE TERRY JONES

Grand amateur de Fantasy devant l'éternel, Terry Jones (sans Terry Gilliam) signait avec **Erik le Viking** un film délirant et très soigné formellement dans la lignée des premiers Monty Python. Le réalisateur n'a en effet pas hésité à faire appel au dessinateur Alan Lee pour donner forme à un pan entier de cette mythologie nordique qu'il affectionne tant. En résulte un film vraiment drôle et épique qui mérite largement d'être redécouvert. Rayon suppléments, on retient surtout l'interview d'Albert Dupontel, où ce grand humoriste, fils spirituel des Monty, confie son amour immodéré pour leur œuvre.

David DOUKHAN

DVD ZONE : ÉDITEUR : OPENING. TRANSFERT 1.66 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VO). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEWS - MAKING OF - BANDE ANNONCE.

JASON VA EN ENFER

DE ADAM MARCUS

Con comme la lune mais vraiment rigolo au quarante-douzième degré, **Jason va en Enfer** mettait un autre coup de massue à une franchise déjà bien au bout du rouleau. Charclé par la censure lors de sa sortie en salles, cette édition a l'honneur de nous présenter le film dans sa version uncut (qui existait déjà en zone 1). Or, si le résultat reste toujours aussi effroyablement con, certaines scènes bien gore, comme celle où une minette se fait trancher en deux en un coup de pique, valent leur pesant de barbaque avariée et justifient l'éventuel achat de cette galette !

David DOUKHAN

DVD ZONE : ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDES ANNONCES - VERSION CINÉMA (4/3 ET VF).

FREAKS

DE TOD BROWNING

Vu que la Warner se permet des coupes sur les aspects supposés « offensifs » des œuvres de Tex Avery, on se demandait si on pouvait éventuellement espérer la sortie en DVD de **Freaks**, l'un des rares films dont l'impact sur le spectateur reste intense et viscéral, comme au premier jour. Finalement disponible, cette édition réserve une vraie bonne surprise, non pas dans sa copie nickel (les classiques de Warner sont généralement soignés) mais dans la présence de bonus à la mesure du film. Si les fins alternatives n'apportent rien de spécial (ce sont des variantes plus courtes), le commentaire audio s'avère passionnant, détaillant la production du film, ainsi que sa réception calamiteuse, tout en pointant avec une érudition stupéfiante toutes les répliques et scènes coupées ou ajoutées pour « adoucir » le film. Malgré quelques éléments redondants dans ce commentaire, le documentaire (de près d'une heure) s'attache à retracer l'esprit des baraques de foires, mais surtout à détailler la biographie de chacun des freaks ! Une mine d'informations, souvent surprenantes (qui aurait imaginé en voyant le film que Prince Radian, l'homme tronc, avait une femme et cinq enfants ?), qui démontre que la MGM (productrice du film) avait commandé à Tod Browning le film le plus horrible et que celui-ci a dépassé les espérances du studio. Bref, une édition exceptionnelle démontrant que les freaks sont eux-mêmes des êtres exceptionnels !

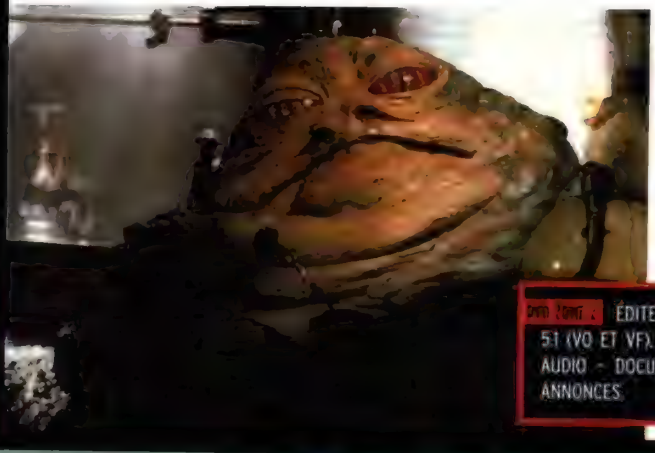
Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 1 : ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 1.0 (VOST FRANÇAIS UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRE - PROLOGUE - FINS ALTERNATIVES.

STAR WARS - LA TRILOGIE

DE GEORGE LUCAS, IRVIN KERSHNER & RICHARD MARQUAND

S'il existait encore des fans de **Star Wars** qui se refusaient à vitupérer contre la politique douteuse de Lucasfilm depuis 1997, voire à entacher la mémoire (défaillante) de leur dieu George Lucas, la sortie du coffret DVD le plus attendu de la galaxie devrait définitivement les faire déchanter ou leur permettre de retourner facilement leur veste, du moins pour les plus cyniques. Nous évoquons ici la trilogie qui, pour nombre d'entre nous, a enflammé notre imaginaire, attisé notre passion pour le 7e art, presque conditionné notre éducation cinéphilique. Or, comment pardonner à celui qui, pendant tant d'années, a prétendu être le seul gardien du temple, de défigurer à coups de burin l'objet de culte de toute une génération ? Si vous ne le saviez pas déjà, ce coffret nous jette en pâture les éditions spéciales de **Star Wars**, d'autant plus suturées maladroitement que de nouvelles manipulations au scalpel se sont ajoutées (faut bien préparer la sortie de l'**Épisode III**) : Hayden Christensen à la place de Sebastian Shaw à la fin de l'**Épisode VI**, des dialogues altérés pour coller à la nouvelle trilogie, le visage de l'empereur remplacé par celui de Ian McDiarmid, le changement de voix de Bobba Fett, le tout sans compter les nombreuses modifications en termes d'effets spéciaux (pauvre Han Solo découpé de façon pitoyable face à Jabba dans l'**Épisode IV**) ou d'étalonnage (les ciels n'ont plus la même couleur !). Bref, une bouillie digitale qui tente, par le ridicule, de légitimer une nouvelle trilogie que Lucas vend comme partie intégrante d'une vision d'ensemble qu'il aurait eu dès le départ (ce qui servait déjà d'argument aux éditions spéciales). Dans ce cas, comment se fait-il que le plan de Naboo, ajouté ici à la fin du **Retour du Jedi**, n'ait pas été pensé dès 97 si Lucas était vraiment le grand horloger qu'il prétend ? Un paradoxe parmi d'autres donc, dans une édition dont la particularité est le mensonge par omission. Car si les copies des films sont somptueuses, les suppléments sont soit sans intérêt, soit carrément hypocrites (« **L'Héritage de Star Wars** » où des réals comme Jackson et Cameron font la lèche à Lucas au dépens de leur propre rôle dans l'histoire du cinéma). Le plus amusant reste le docu principal de 2h30, bourré d'archives inédites et d'anecdotes captivantes mais qui à la réalité substitue la légende. Entre la vision d'un Lucas rebelle évoluant dans une décennie où **Easy Rider** est présenté comme un produit « corporate » (sic !) et les pipeaux sur la création d'ILM, se dégage l'image fantasmée d'un cinéaste marginal qui, seul contre tous les costards-cravates de l'industrie, a bâti un empire. Mais la vérité, qui torture toujours celui qui la dissimule, éclate finalement. Et Lucas d'y aller d'un aveu péremptoire au sujet de son accomplissement : *« Je suis devenu la chose que j'essayais d'éviter... »*. No comment !



Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : FPE. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - DOCUMENTAIRES - FEATURETTES - BANDES ANNONCES.

Pour quatre westerns de plus

(LES CHASSEURS DE SCALPS + L'HOMME DE LA LOI + MISSOURI BREAKS + LES DISPARUES)

À un titre près, une bonne petite cuvée western ce mois-ci. Tout d'abord, **Les Chasseurs de scalps** et **Missouri Breaks**, réalisés par Sydney Pollack et Arthur Penn entre 1968 et 1976, époque qui vit ces deux réalisateurs surfer sur la vague du succès. Si le premier, récit picaresque mélangeant assez adroitement aventure et gaudriole, force la sympathie, le second reste un monument de n'importe quoi, où Nicholson se fait voler la palme du cabotinage par un Brando ridicule en tueur travelo parfumé à la violette. Le meilleur film de cette livraison MGM (aux copies littéralement dégueulasses) s'avère être **L'Homme de la loi**, un Michael Winner impitoyable (doublé d'une belle réflexion sur le devoir) et mené au pas de charge par un Burt Lancaster monolithique dans la peau d'un shérif plus proche du vigilante que du fonctionnaire. Reste **Les Disparues**, western mystique que l'on doit à l'inodore Ron Howard mais néanmoins réussite appréciable, plutôt bien emballée et bénéficiant d'une vision du peuple indien à la fois respectueuse et totalement décomplexée. On vous conseille de jeter un œil sur les courts-métrages de jeunesse de Richie Cunningham dans la section bonus : fous rires garantis !

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 1 : ÉDITEURS : MGM ET COLUMBIA. TRANSFERT 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR **LES DISPARUES**) ET 1.0 (VO ET VF SUR LES AUTRES). SUPPLÉMENTS (VOST) : FEATURETTES - SCÈNES COUPÉES - FINS ALTERNATIVES - BÊTISIER - COURTS-MÉTRAGES - GALERIES PHOTOS (SUR **LES DISPARUES**).

BOA Vs. PYTHON

DE DAVID FLORES

Tandis que l'autre manchot d'Anderson fusille deux des plus grandes icônes du genre sur grand écran, le direct-to-DVD fait de la résistance et se lance à son tour dans le versus improbable. Cross-over entre un film produit par Cell Block Productions (**Boa**) et une franchise UFO (**Python 1 et 2**), le film de David Flores (monteur sur... **Python 2**) se donne des faux airs de survival avant d'entrer de plein pied dans le film de monstre. Partie chasser un gigantesque python échoué on ne sait comment dans une réserve privée, une bande de chasseurs friqués ne sait plus où donner de la tête lorsque le FBI enverra un boa tout aussi balèze pour mettre un terme aux agissements d'un serpent du genre vicelard (il aime le cuni et le prouve, le cochon). Ça a l'air tout cheap comme ça, mais l'ensemble se rattrape aux branches grâce à certains personnages bien atteints (dont un journaliste persuadé que les serpents sont des disciples de Ben Laden) et des scènes d'action énergiques malgré des effets digitaux des plus grossiers. Le problème majeur ? Arriver à différencier les deux bestiaux, morphologiquement identiques. Moi, je suis pour le python. Ah ouais, et c'est lequel ? Euh... celui qui gagne !

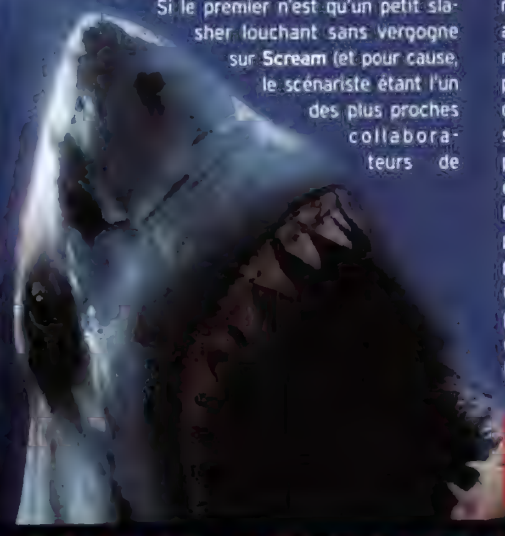
Alexandre BUSTILLO

DVD INCLUS : ARGENTINE, 2004. RÉAL. : DAVID FLORES. INT. : DAVID HEWLETT, JAIME BERGMAN, KIRK WOLLER. FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). DIST. : GCT.

Inédits pas chers

KOLOBOS • KILLER INSTINCT • FANGS • THE POOL • MORT AU LARGE

Entre le PQ et les corn-flakes, il est désormais possible de dégoter plein de DVD aux prix défiants toute concurrence. Se faisant chier comme un rat crevé pendant ses vacances, Granger a donc écumé les supermarchés de France et de Navarre à la recherche de l'affaire du siècle. Et la pêche fut miraculeuse. Pour moins de quatre euros, il était donc possible de tomber sur **Kolobos**, un petit chef-d'œuvre morbide réalisé par deux étudiants. Diffusé à la sauvette sur Canal puis uniquement disponible en zone 1, **Kolobos** (sorte de ***Loft Story*** qui tourne au giallo hardcore, à la musique envoûtante et aux meurtres bien sales) fut l'acquisition prioritaire de l'été pour une grosse poignée de cinéphiles. Moins bandants, **Killer Instinct** et **Fangs** se sont fait toutefois remarquer, essentiellement grâce à de splendides jaquettes des plus alléchantes. Si le premier n'est qu'un petit slasher louchant sans vergogne sur **Scream** (et pour cause, le scénariste étant l'un des plus proches collaborateurs de Wes Craven), **Fangs**, lui, est beaucoup plus fendard avec ses chauves-souris numériques échappées de **La Nuit des chauve-souris**. L'une d'entre elles devait sûrement avoir le script de ce dernier dans le bec, tant les deux films se ressemblent. Le responsable de ce pillage en règle ? Le redneck Jim Geoghan. Essayez de trouver sa trogne sur le Net et vous vous apercevrez que la douche n'est pas une priorité dans l'emploi du temps d'un scénariste. Pour en finir avec **Fangs** et **Killer Instinct**, il est bon de souligner que le truculent Corbin Bernsen (**Le Dentiste 1 et 2**) y cachetonne tranquillement. Sortis en kiosque pour 20 euros (en triplette avec **Beyond**), **The Pool** et **Shark Zone** refont une apparition au beau milieu des surgelés pour une poignée de pesos. **The Pool** (diffusé sur M6 en version cut) n'est qu'un petit slasher allemand louchant sans vergogne sur **Scream** (ah ben merde, comme l'autre ! Et au mot près en plus) qui aura énormément de mal à nous emmener jusqu'à son whodunit sans nous faire pioncer. Rebaptisé **Mort au large**, **Shark Zone** (qui se fait aussi parfois appelé **Jurassic Shark**) est un Nu Image réalisé par le scénariste d'**Octopus 2** (décidément !), où une meute de requins (stock shots inside) terrorise une plage californienne. C'est nul, mais les pervers férus d'ersatz foireux des **Dents de la mer** seront aux anges. Il est inutile de vous préciser que c'est le premier que Granger a acheté.



DVD INCLUS : ÉDITEUR : SWIFT. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VF). SUPPLÉMENT : BANDE ANNONCE (SUR TOUS).

OCTOPUS 2

DE YOSSI WEIN

Réalisé par Yossi Wein (**Cyborg Cop 3**, ah c'est toi l'enfoiré responsable de ce truc...), **Octopus 2** est l'un des titres les plus réussis du catalogue Nu Image. Avec son histoire autant pompée sur **Tentacules** que **Daylight** (on attend Stallone dans le climax, il vient pas... Quel con !), ses scènes chocs hélas oniriques (la grosse pieuvre enlace La Statue de la Liberté et la décapite... Al Qaïda style !) et son fameux final qui pète dans tous les sens, Yossi marque des points et arrive à nous faire oublier sans peine un premier opus bien moins généreux. Non franchement, que serions-nous sans Nu Image ?

Alexandre BUSTILLO

DVD INCLUS : USA. 2001. RÉAL. : YOSSI WEIN. INT. : MICHAEL REILLY, JOHN THADDEUS. FORMAT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VF). DIST. : SWIFT.

VAMPIRE HUNTERS

DE WELLSON CHIN

Si le grand Tsui Hark comptait engranger de la pépette avec ce revival de la « ghost kung fu comedy », histoire de relancer une carrière plombée par trois bides successifs, c'est raté ! Tourné par Wellson Chin (réalisateur de comédies débiles et producteur associé sur **Legend of Zu**) le film n'a ni les moyens ni l'ambition, ne serait-ce que de rendre hommage à la saga **Mr. Vampire**, dont il s'inspire pourtant lourdement. Entre un scénario tortueux, des blagues pitoyables et des maquillages pire que ceux de **Black Mask 2** (!!!), le film donne l'impression d'avoir été tourné avant **L'Exorciste chinois** ! Au secours...

Yannick DAHAN

DVD INCLUS : HK. 2002. RÉAL. : WELLSON CHIN. INT. : KEN CHANG. FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENT : BANDES ANNONCES. DIST. : GCT.

WISHMASTER 4

DE CHRIS ANGEL

Après un troisième épisode sympathiquement nul, Chris Angel enchaîne directement avec ce **Wishmaster 4** (qualitativement identique au précédent) qui voit le Djinn obligé de se bastonner contre un ange (dont on ignore s'il débarque du ciel ou d'un épisode de ***Melrose Place*** vu sa tronche de minet) armé d'une épée achetée chez Toys r'Us. Remplaçant Jason Connery dans le rôle-titre, Michael Trucco (***Charmed***, ouh la !) s'en sort pas mal, même s'il n'arrive jamais à nous faire oublier Andrew Divoff. À noter que les opus 3 et 4 sont disponibles dans un joli coffret, à un prix des plus modiques.

Alexandre BUSTILLO

DVD OUDIS : USA. 2002. RÉAL. : CHRIS ANGEL. INT. : TARA SPENCER, MICHAEL TRUCCO. FORMAT 1.33 (4/3). SON 5.1 (VO ET VF). DIST. : EDITO.

Néo-Hitchcock
(BASIC INSTINCT + PAYCHECK)

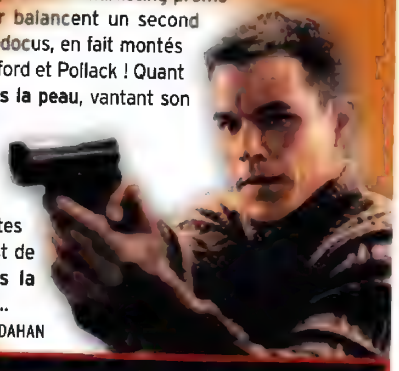
Basic Instinct et **Paycheck** figurent parmi les plus grands thrillers hitchcockiens de ces 15 dernières années, chacune des deux œuvres payant son tribut au père Alfred en rendant hommage à un film bien précis du maître (**Sueurs froides** pour le premier, **La Mort aux trousses** pour le second). Reprenant des thèmes, des plans ou des lieux mythiques de **Vertigo**, **Basic Instinct** reste avec les années ce curieux objet hybride, alliant la classe visuelle et l'outrance provocatrice propres à Verhoeven. De même que ce dernier, John Woo, dans son commentaire audio, revendique la filiation de son sous-estimé **Paycheck** avec l'œuvre de Hitch. Considéré comme un Woo mineur, **Paycheck** est pourtant un très grand actioner, aussi faussement léger que terriblement jouissif, et bien plus réussi que le bancal **M:I-2**. Un film qui s'imposera vraisemblablement avec le temps. Si ses bonus, orientés promo, se laissent regarder, ceux de **Basic Instinct** sont carrément excellents, notamment le commentaire de Verhoeven et du chef op' Jan de Bont, passionnant de bout en bout, et l'interview (d'une heure !) où le réalisateur se livre sur sa vie et son œuvre comme rarement auparavant. Arnaud

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : STUDIOCANAL ET DREAMWORKS. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VO DE **BASIC INSTINCT**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - MAKING OF (SUR LES DEUX) INTERVIEW - COMPARAISON STORY- BOARD/FILM - ESSAIS - BANDES ANNONCES - SPOTS TV (SUR **BASIC INSTINCT**) - FEATURETTE - SCÈNES COUPÉES - FIN ALTERNATIVE (SUR **PAYCHECK**).

Complots en collectors
(LES 3 JOURS DU CONDOR + LA MÉMOIRE DANS LA PEAU)

Les paranos patentés vont pouvoir s'en donner à cœur joie ce mois-ci avec la sortie dans des DVD dits « collector » de deux films d'espionnage célébrés : le populaire **3 jours du Condor** de papy Pollack et **La Mémoire dans la peau** de Doug Liman, déjà sorti dans une première édition. Deux films que tout oppose en termes narratifs, même s'ils s'accordent sur certains passages « obligés » (le plus visible étant le kidnapping d'une donzelle dont nos agents, l'un vulnérable, l'autre top baleze, tomberit amoureux) et se rejoignent à l'aune d'une mise en scène en général pataude et démonstrative, se reposant un peu trop sur d'excellents scripts. En termes d'interactivité, on sera moins tendre puisque ça sent le marketing promo à plein nez. **Les 3 jours du Condor** balancent un second disque qui ne contient que deux faux-docus, en fait montés à partir d'une même interview de Redford et Pollack ! Quant aux suppléments de **La Mémoire dans la peau**, vantant son début et sa fin alternatives bien nazes (fin tributaire des événements du 11 septembre qui se trouvait déjà dans la première édition !), ils ne se complètent que de quelques featurettes sans grand intérêt dont le seul but est de préparer la sortie de **La Mort dans la peau**. Pour fans hardcore uniquement...

Yannick DAHAN



DVD ZONE 2 ÉDITEURS : STUDIO CANAL ET UNIVERSAL. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO DES **3 JOURS DU CONDOR**, VO ET VF DE **LA MÉMOIRE DANS LA PEAU**) ET 1.0 (VO ET VF DES **3 JOURS DU CONDOR**). SUPPLÉMENTS (VOST) : SCÈNES COUPÉES - DÉBUT ET FIN ALTERNATIVES - INTERVIEW (SUR **LA MÉMOIRE DANS LA PEAU**) - DOCUMENTAIRES - BANDES ANNONCES.

JEU GRATUIT
COFFRET PAUL NASCHY
A L'OCCASION DE SA SORTIE EN DVD LE 14 OCTOBRE

30 COFFRETS À GAGNER

2 FILMS CULTES DE PAUL NASCHY ET DU CINÉMA ESPAGNOL

COCHEZ LES BONNES RÉPONSES ET RENVOYEZ LE COUPON À :
MAD MOVIES JEU GRATUIT COFFRET PAUL NASCHY
6 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____ CODE POSTAL _____

VILLE _____ TÉL. _____

QUESTIONS

1. QUEL EST LE VRAI NOM DE PAUL NASCHY ?
- ☐ JACINTO MOLINARO
- ☐ JACINTO MOLINA
- ☐ PAUL MOLINA

2. À L'ÉCRAN, PAUL NASCHY A SOUVENT INCARNÉ...
- ☐ DRACULA
- ☐ FRANKENSTEIN
- ☐ LE LOUP-GAROU

3. PAUL NASCHY A JOUÉ DANS...
- ☐ 33 FILMS
- ☐ 85 FILMS
- ☐ 132 FILMS

Tirage au sort... Les gagnants du tirage au sort parmi les bonnes réponses seront prévenus par courrier ou par téléphone. Lots à gagner : 30 coffrets « La Furie des vampires » et « L'Empreinte de Dracula ». Il n'est pas prévu d'échange ni de contrepartie financière. La société Custom Publishing France ne peut être tenue responsable... Conformément à la loi... droit d'accès, de rectification et de suppression des données vous concernant... Participation et demande de règlement seront remboursées sur la base...

INTERVIEW LOUIS MORNEAU

ALORS QU'IL TERMINE LA POST-PRODUCTION DE SON NOUVEAU FILM, BET YOUR LIFE, UNE PRODUCTION JOEL SILVER METTANT EN SCÈNE LES DEUX GAGNANTS DE LA REAL TV *NEXT ACTION STAR*, CELUI QUE L'ON SURNOMME « SWEET LOUIS » A ACCEPTÉ DE REVENIR SUR LE TOURNAGE ÉPROUVANT DE HITCHER II : RETOUR EN ENFER.

Qu'avez-vous fait entre* La Nuit des chauves-souris *et* Hitcher II *?
J'ai travaillé sur plusieurs projets, dont un film de guerre que devait produire Joel Silver pour la Warner Bros. Je pense que c'est mon meilleur script à ce jour, mais la guerre en Irak a stoppé son lancement. Pendant que je travaillais sur ce scénario, David Bixler, que je connaissais depuis **Rétroaction**, a suggéré mon nom à Universal pour **Hitcher II**.

Cette suite a passé pas mal d'années en « production hell »...
Oui, l'idée d'une séquelle a été mise en chantier dès la sortie du premier **Hitcher**. Il est même arrivé que plusieurs sociétés travaillent simultanément sur une suite, chacune pensant qu'elle détenait les droits du titre. J'aurais bien aimé pouvoir travailler à partir de ce matériau, malheureusement je n'en ai pas eu le loisir. Dans le cas contraire, j'aurais certainement fait quelque chose de plus original.

Vous voulez dire que vous n'avez pas pu toucher au scénario ?
Non, c'est juste que la production du film a été lancé à une vitesse folle. À tel point d'ailleurs, que je n'ai pas eu le temps de faire un seul story-board et que je n'avais que deux semaines pour écrire le scénario, qui était à peine plus détaillé qu'un traitement lorsque je l'ai reçu. De plus, j'ai dû atténuer certaines de mes idées, jugées trop noires par le studio. Par exemple, je voulais que Maggie tue Jim en le prenant pour le Hitcher.

Encore une fois, votre figure héroïque est féminine...
Il y a plusieurs raisons à cela. Premièrement, une fille avec un flingue c'est toujours sexy. (rires) Deuxièmement, je pense que même encore aujourd'hui, c'est un choix suffisamment inhabituel pour attiser l'intérêt des spectateurs. Ensuite, je confronte toujours mes personnages féminins à un gros macho parce que je pense que lorsqu'une femme parvient à mettre en péril un personnage masculin très fort, c'est une victoire très satisfaisante pour le public. Enfin, je suis toujours heureux d'apprendre que les femmes, qui ne sont pas le public habituel de ce genre de film, apprécient mes réalisations grâce à ce choix scénaristique. Ceci étant dit, il m'est toujours difficile de trouver une actrice qui accepte ce type de rôle. 35 comédiennes avaient décliné le rôle principal de **Rétroaction** à l'époque ! Et il en a été pratiquement de même pour **Hitcher II**.

Avez-vous tenté de débaucher Rutger Hauer ?
Il n'en a jamais été question. Universal tenait à prouver que la franchise pouvait se passer de lui, que le concept même du Hitcher pouvait s'appliquer à un tout autre personnage que celui joué par Rutger, sans qu'il soit nécessaire de préciser qu'il s'agissait de son fils ou je ne sais quelle entourloupette scénaristique douteuse. Je sais par contre que Rutger avait lui-même tenté de monter une suite à **Hitcher**, mais avec une équipe totalement différente.

On se souvient que Rutger Hauer s'échinait à effrayer C. Thomas Howell sur le plateau du premier film. Avez-vous employé une technique similaire ?
Non, elle était très particulière à Rutger, qui de plus avait besoin d'instaurer ce climat pour nourrir une relation tordue de père et fils. Dans notre suite, Jake Busey incarne plutôt la mauvaise conscience de C. Thomas Howell. J'avais peur d'embaucher Jake parce qu'il me semblait trop jeune pour le rôle et qu'en plus, ses précédents rôles de méchants pouvaient nous nuire. Nous nous en sommes sortis en faisant du tueur un personnage carrément démoniaque et quasiment fantastique.

J'ai du mal à croire que vous ayez pu tout filmer au Canada...
Croyez-moi, j'ai été le premier surpris de constater que nous pouvions trouver de tels endroits au Canada où nous devions filmer pour des raisons budgétaires. J'ai en fait découvert ce petit désert, Drumheller, en tapant « désert et Canada » sur Google. C'est une plaine située au nord de Calgary.

Comment expliquez-vous votre amour pour le désert ?
Pour moi, c'est un décor parfait. Vous pouvez vous débarrasser des maisons, des téléphones, de toute cette merde pour vous concentrer uniquement sur le drame humain, un peu comme une pièce de Thorton Wilder. Il y a quelque chose de pur dans le désert. De façon plus prosaïque, le désert est très payant pour le suspens : les téléphones n'y fonctionnent pas, il n'y a personne qui puisse venir vous sauver, aucun endroit où se cacher... Et en tant que grand fan de John Ford, je peux aussi y réaliser des westerns modernes. **Rétroaction**, **Fausse donne** ou **Hitcher II** sont tous des westerns à peine déguisés.

Votre façon de filmer les scènes de voiture est bluffante. Ce dialogue dans la tempête de sable est incroyable.
Avec mon directeur de la photographie, nous avons décidé de découper les véhicules en deux pour pouvoir nous approcher au maximum des personnages tout en utilisant des longues focales, des objectifs assez inhabituels pour les scènes en voiture. Pour la séquence dont vous parlez, il pleuvait le jour où nous tournions et je ne pouvais pas filmer les paysages. Mais comme je voulais obtenir une sensation claustrophobique, un peu comme si nous vivions le cauchemar intérieur de Jim, j'ai opté pour cette solution. Je voulais aussi que l'on ait l'impression que le Hitcher sortait physiquement de la terre.

Quel était votre budget ?
Nous avions 22 jours de tournage et un budget de quatre millions de dollars. Chaque centime était compté : nous avons dû nous contenter de stock-shots de **Six jours sept nuits** pour les plans d'ouverture avec l'avion, et j'ai bataillé pour pouvoir filmer l'ouverture sous la pluie. Avoir fini le film dans les temps et sans dépassement budgétaire est un exploit que je dois à mon directeur de la photo et à mon premier assistant, Marco Black. Sans eux, nous n'aurions jamais pu tourner la scène du crash de l'avion sur le camion par exemple. D'autant plus que lorsque nous avions commencé le tournage, nous étions le 11 septembre 2001. Et nous nous apprêtions à lancer « action » lorsque l'on a appris le drame du World Trade Center ! On a tourné le plan malgré tout, mais nous n'avons pas eu le courage de continuer à travailler pour le restant de la journée...

Compte tenu de votre budget, l'usage abondant de mouvements de grue est étonnant...
J'ai réussi à obtenir une grue sur le plateau pour d'une part, capturer l'étendu du désert, et d'autre part écraser mes victimes, comme si elles étaient observées par un oiseau de proie. Pendant le tournage, j'ai utilisé en permanence entre trois et cinq caméras, grue comprise. Je ne me couvrais pas, car je ne tourne jamais dans le vague, mais cette méthode nous permettait de gagner du temps en filmant plusieurs plans à la suite. J'adore les mouvements de grue, mais uniquement s'ils sont utilisés d'une façon novatrice. C'est un outil très intéressant si l'on sait s'en servir.

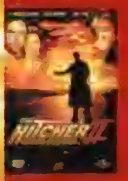
Encore une fois, la lumière de George Mooradian, avec qui vous travaillez depuis* Rétroaction*, est superbe, toujours très colorée avec des flaques de lumière surexposée.
De mon point de vue, c'est la relation entre un réalisateur et son directeur de la photo qui est la plus importante sur un plateau. George est non seulement un excellent technicien, mais c'est aussi une personne très agréable. Et nous nous comprenons très bien. Par exemple, si nous le pouvions, nous filmerions tout avec des filtres jaunes. (rires) On a grandi dans le Maine, comme John Ford, et je pense que ces hivers interminables nous ont donné l'amour des couleurs chaudes...

Je ne comprends pas qu'un réalisateur aussi brillant que vous soit cantonné au marché du DVD.
Sincèrement, qu'un film soit destiné au grand écran ou au Home Cinema, ou que je dispose d'un gros ou d'un minuscule budget ne change rien. Mon film dont je suis le plus fier à ce jour est **Rétroaction**. Comme vous le voyez, c'est le script et les défis que représente sa mise en scène qui me motivent avant tout. Ce sont d'ailleurs les éléments les plus difficiles à réunir, le reste n'étant que fioritures.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY
(special thanks to Louis MORNEAU and Shannon SHEA)

THE HITCHER II : RETOUR EN ENFER

DE LOUIS MORNEAU



Un film signé Louis Morneau, c'est du solide, de la série B bien ouvragée par un artisan humble et travailleur au savoir-faire indéniable et qui parvient toujours à ménager une ou deux surprises malgré la maigre ambition de ses projets. **Hitcher II : Retour en Enfer** ne fait pas exception à cette règle qui s'applique avec toujours autant de régularité depuis son brillant **Rétroaction**. Et pourtant, le talent de Louis Morneau aurait pu facilement capituler devant un script stupide, un casting bancal (le grimaçant Jack Busey en successeur de Rutger Hauer est loin d'être convaincant) et un budget franchement chiche (4 millions de dollars, soit 9 fois moins que **Les Rivières pourpres 2** !). Encore une fois, c'est la réalisation de Morneau qui sauve les meubles. Assisté par quelques membres clefs de son équipe technique, dont son fidèle directeur de la photographie George Mooradian, ici totalement déchaîné, Morneau signe des scènes d'action rondement menées (une grange, deux flics et une voiture de police lui suffisent à ficeler un gunfight très honnête), parvient à donner aux paysages canadiens la sécheresse et la rugosité des plaines du Texas (un petit exploit en soi), et insuffle même un sens du suspens à des concepts scénaristiques pourtant débiles (réalisée par un tâcheron, la scène du réservoir d'eau pourri aurait pu devenir risible). Mais le plus étonnant réside dans une poignée de scènes qui, en dépeignant les phobies du personnage de C. Thomas Howell, virent à un surréalisme aussi beau qu'imaginatif. Sur ce point, la première rencontre entre le tueur et le couple de héros dans une voiture fouettée par une violente tempête de sable mérite à elle seule le détour. Ajouter à cela les constantes de sa filmographie (une héroïne castratrice et sexy à la fois, les décors désertiques, un emploi de couleurs chaudes pour les scènes d'angoisse...) et il y aurait de quoi prendre le père Morneau pour un véritable petit auteur. Inutile de préciser qu'à Mad, c'est chose faite depuis longtemps...

Julien DUPUY

DVD ZOOM : USA. 2003. **THE HITCHER II : I'VE BEEN WAITING...** RÉAL. : LOUIS MORNEAU. INT. : JAKE BUSEY, KARI WUHRER, SHAUN JOHNSTON, C. THOMAS HOWELL, MARTY ANTONINI, DARCY DUNLOP... FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). DIST. : UNIVERSAL.

MAD DVD

LE SADIQUE BARON VON KLAUS

DE JESS FRANCO

PORTÉ PAR LE SUCCÈS DE L'HORRIBLE DR. ORLOF**, JESS FRANCO RÉCIDIVE DANS LE MÊME REGISTRE, AVEC LE MÊME INTERPRÈTE, HOWARD VERNON, ET SELON DES PRÉCEPTES SIMILAIRES. UNE FORMULE QUI, UNE FOIS ENCORE, FAIT SES PREUVES.**

1962. Parti de rien ou presque, Jess Franco est désormais quelqu'un dans le petit monde du fantastique. Tout isolé qu'il soit dans l'Espagne cadenassée moralement et religieusement du Général Franco, il trouve naturellement sa place dans la production du genre : entre les Britanniques de la Hammer, les Italiens Mario Bava et Riccardo Freda et un Roger Corman alors très épris d'Edgar Poe.

Produit pour un budget famélique, **L'Horrible Dr. Orlof** étanche la soif d'atrocités gothiques des amateurs tendance Midi Minuit et rapporte gros à ses bailleurs de fond. Jess Franco ne se fait guère prier pour remettre le couvert et présente pratiquement le même menu : en noir et blanc et de nouveau avec le Suisse-Allemand Howard Vernon qui, entre temps, aura tourné sous sa direction un deuxième film, le polar **077 opération sexy**, toujours dans le registre de la terreur à petit budget.

Inspiré, à l'instar de **L'Horrible Dr. Orlof**, d'un roman de gare de David Khune (*La Main d'un homme mort*, en fait de Franco lui-même, un livre que personne n'a jamais lu ou même vu !), **Le Sadique Baron Von Klaus** débute sous les préceptes les plus ordinaires : des assassinats sont commis à Holfen, pays imaginaire du côté de l'Autriche. Deux campeuses, une chanteuse et une barmaid sont tuées. Qui est le tueur ? Tout indique qu'il s'agit du Baron Von Klaus (Howard Vernon), aristocrate précédé d'une funeste réputation puisque, quelques siècles auparavant, un de ses aïeux aurait déjà pratiqué l'exercice macabre. Une malédiction pèserait donc sur sa famille, le Baron restant le coupable idéal que tout accuse... Et l'aspect sinistre de sa résidence, genre maison de campagne de Dracula, l'enfonce encore un petit peu plus. Un journaliste fouineur et un inspecteur mènent l'enquête, et portent leur attention sur Ludwig, le neveu de Von Klaus...

En dépit de la présence au générique de quatre scénaristes, l'énigme est plus que basique. Jess Franco semble s'en moquer, ce qui l'intéresse étant surtout de donner au genre ses plus beaux atours : décors dans la grande tradition de la terreur gothique (il cultive la nostalgie de l'école Universal des années 30 et 40), leitmotiv de la main gantée de l'assassin qui fera les beaux jours du giallo italien, comédiens au physique expressif... Il sait y faire le Franco, prosterné sur l'autel des chefs-d'œuvre de James Whale, Tod Browning et Roy William Neill.

Au style visuel influencé par ses maîtres à filmer, il apporte également sa touche personnelle, un ingrédient prohibé de leur temps : le sadisme. Dans **Orlof**, il l'affiche surtout à travers une scène de bistouri entamant un joli corps nu. Dans **Von Klaus**, il en rajoute plusieurs couches dans la séance de flagellation de la comédienne Gogo Rojo (dissimulée sous le pseudonyme de Gogo Robins !), fouettée et ensuite marquée au fer rouge. Une séquence faisant écho aux écrits d'un Marquis de Sade dont le réalisateur est un grand admirateur. Une scène longtemps mythique car invisible, biffée par la censure lors de la première exploitation du film. Ce qui n'a pas empêché les directeurs et gérants de salles de placarder les photos de la fameuse scène sur les murs de leur établissement. Jamais en mal d'imagination en ce qui concerne le recyclage des moments forts des titres de son catalogue, la firme Eurociné intégra le fameux passage (dans une version sensiblement raccourcie) au montage de **Paris interdit** de Pierre Chevalier, pseudo-reportage sur les plaisirs salaces du Paris by night.

Si la séance de torture subie par Gogo Rojo contribue pour beaucoup à la réputation de **Von Klaus**, le film compte néanmoins parmi les meilleurs de Jess Franco, en plein âge d'or. Scénario classique mais solide, photo noir et blanc raffinée, décors soignés, bref, de l'économie de série B astucieusement gérée. Les caractéristiques d'un bon artisan, d'un amour sincère du fantastique, dont le talent allait, au fil des années, se diluer, puis se dissoudre dans un interminable chapelet de terribles nanars.

Marc TOULLEC

LA MANO DE UN HOMBRE MUERTO. ESPAGNE/FRANCE. 1962. RÉAL. : JESS FRANCO. INT. : HOWARD VERNON, HUGO BLANCO, GOGO RAJO, FERNANDO DELGADO, PAULA MARTEL... FORMAT : 2.35 COMPATIBLE 16/9. SON : 1.0 (VF UNIQUEMENT).
PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES

LES INTROUVABLES
DELUXE VERSION

OSEREZ-VOUS REGARDER LA MORT EN FACE ?

LE CHEF-D'ŒUVRE DE WES CRAVEN

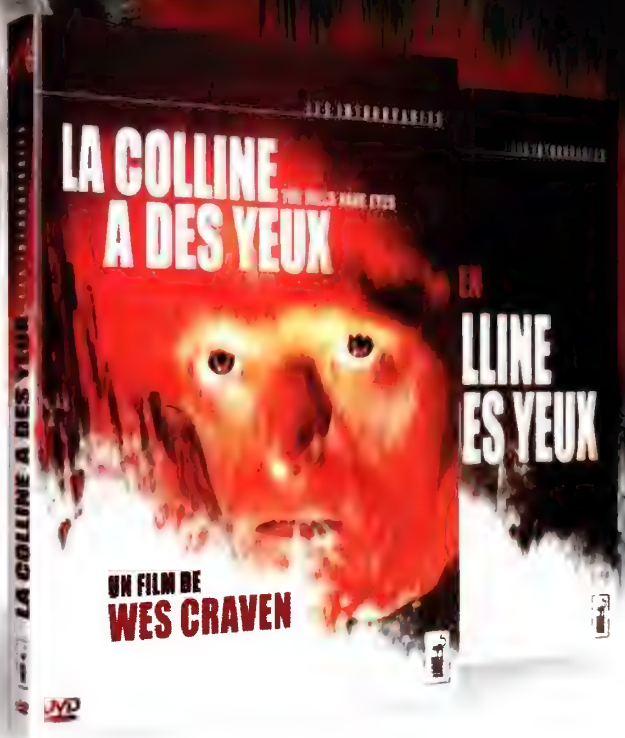
- POUR LA 1ERE FOIS EN DVD
- EN VERSION RESTAUREE
- AVEC BONUS EXCLUSIFS

BONUS

- Commentaire audio de Wes Craven et de Peter Locke
- Documentaire : "Retour sur la colline" avec Wes Craven et ses collaborateurs (55 mn.)
- Portrait de Wes Craven (60 mn.)
- Module de restauration • Fin alternative
- Bandes-annonces et spots TV • Galerie Photos
- Story-board • Affiches
- Partie Rom : scénario original (imprimable), économiseurs d'écran, liens Internet

DIGIPACK 2 DVD

EXCLUSIF : LIVRE DE 80 PAGES SIGNE JULIEN DUPUY



OUI 102.3 FM

CINE FX
A REGARDER LES YEUX FERMÉS

EN VENTE LE 20 OCTOBRE EN COFFRET COLLECTOR DOUBLE DVD + LIVRE

POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDEPROJECT.COM

WILD SIDE VIDEO

ATMOSPHERA © 1977 Blood Relations Company. All rights reserved.

➜ par Yannick DAHAN

Disparitions en chaîne

CE MOIS-CI, NOUS PASSONS AU SCALPEL LES DEUX SÉRIES LES PLUS EN VUE DU MOMENT AUX ÉTATS-UNIS : THE 4400, QUI S'IMPOSE COMME LE PLUS GROS CARTON SUR UNE CHAÎNE CÂBLÉE CET ÉTÉ, ET LOST, DONT LE PILOTE S'APPRÊTE À ÊTRE DIFFUSÉ. MAIS À MATRAQUAGE PUBLICITAIRE ÉGAL, L'UNE D'ENTRE ELLES ENTERRE QUALITATIVEMENT SA CONCURRENTE...

Lost

Diffusée à partir du 22 septembre sur le network ABC (et bientôt sur TF1), ***Lost*** est la nouvelle série créée par J.J. Abrams (le père d'***Alias***) et Damon Lindelof (***Crossing Jordan***). Elle narre les péripéties de 48 personnes qui ont survécu à un terrible crash d'avion sur une île tropicale inconnue. Sans ressources, les survivants vont devoir apprendre à surmonter leur traumatisme, à se connaître et à s'entraider pour espérer survivre. Car le lieu inhospitalier qui désormais les abrite semble être occupé par une étrange créature, haute de plusieurs mètres et définitivement agressive, à moins qu'il ne s'agisse d'un tout autre mystère... Dans le pilote que nous avons pu voir (qui est en réalité un pré-montage, avec des musiques empruntées aux scores de **Blade Runner** ou des **Sentiers de la perdition**), la créature (ou le phénomène) en question n'est évidemment pas dévoilé, puisqu'il constitue l'un des deux éléments-clé du suspens auquel la série devra sa longévité si tant est qu'elle cartonne. Le second est bien évidemment le passé de tous les protagonistes (la série débute sur le réveil brutal d'un survivant après le crash), dont les zones d'ombre constituent une source inépuisable de rebondissements. L'idée géniale du pilote est d'ailleurs de ne rien dévoiler sur les personnages, outre leur statut social évidemment sujet à caution. Entre les données inhérentes au survival (Comment s'organiser ? Qui décide ? Qui prend le risque ?) s'interposent des séquences dantesques de l'accident où chacun revit les émotions extrêmes qui l'ont traversé : sang froid, lâcheté ou panique, histoire de faire ressentir parfaitement au spectateur le sentiment d'effroi puis d'abandon qui consume ces 48 âmes en perdition.

Bref, un pitch monstrueux qui n'est toutefois pas à mettre au crédit de J.J. Abrams, trop occupé l'année dernière par ***Alias*** et ***The Catch*** pour envisager une telle aventure. C'est Lloyd Braun, responsable des programmes d'ABC, qui avait l'idée derrière la tête depuis un bail. Sauf que, comme nous le signalions déjà dans notre news du mois de juin, le pitch ressemble étrangement à l'excellent **Les Échappés du néant** (**Back from Eternity**) réalisé par John Farrow en 1956 avec (excusez du peu) Robert Ryan, Anita Ekberg et Rod Steiger dans les rôles principaux. Un film racontant la même histoire, avec des chasseurs de tête invisibles à la place de la mystérieuse créature (si tant est qu'il s'agisse d'une créature...). Harcelé par un Lloyd Braun persuadé du potentiel de son sujet, J.J. Abrams, qui pensait qu'il était impossible de réaliser une série décente dans les temps impartis, donna finalement son feu vert (en février 2004 !!) après une longue hésitation, exigeant la présence d'un scénariste talentueux à ses côtés pour n'avoir qu'à superviser le projet. Ce sera Damon Lindelof, avec qui il esquissera l'idée d'un danger menaçant sur l'île ainsi que le traitement de tous les personnages. Mis en chantier contre toute attente, ***Lost*** a finalement battu le record du « temps de production le plus court jamais alloué à une série » !

Vu les délais de développement (je parie que les deux co-créateurs ne savent pas encore quelle sera la nature définitive du danger en question !), il était évident que ***Lost*** serait une série « character-driven » comme disent les ricains, c'est-à-dire centrée sur l'évolution des personnages. Entre un docteur trop courageux pour être honnête, une femme affable qui cache un passé criminel, un couple japonais très spécial et un vieillard glauque (Terry O' Quinn), ces derniers sont parfaitement écrits. En revanche, on aurait pu craindre un tournage bâclé, sans réelle implication de la part d'un J.J. Abrams trop occupé.

Dés les premières images, le pilote, qu'il a lui-même réalisé, balaie d'un trait le moindre doute. Non seulement ***Lost*** s'impose d'emblée comme l'une des séries les mieux filmées de cette année, mais elle peut aussi se targuer d'être la plus « cinématographique ». Le pilote de deux heures, d'une intensité rare, nous plonge directement dans des séquences dignes d'un blockbuster. Quand le premier survivant se réveille et assiste, tétanisé, au spectacle d'une plage jonchée de débris calcinés, de corps meurtris et de victimes hurlant sous un moteur à réaction encore en marche (avant de se faire happer et d'entraîner une gigantesque explosion !!), on a le sentiment d'assister à un pur film catastrophe. J.J. Abrams se révèle non seulement comme un excellent directeur d'acteurs (ce que les fans d'***Alias*** savaient déjà), mais surtout comme un metteur en scène talentueux, alternant beaux plans en longues focales et travellings complexes en un découpage ultra efficace.

The 4400

Vu la taille de cet encadré, vous aurez compris que nous ne sommes pas vraiment d'accord avec le public et les critiques ricains, qui ont plébiscité la série surmédiatisée ***4400***, pourtant une belle bouse cathodique aussi incohérente que conformiste. Ce n'est pas faute d'avoir essayé cela dit, car l'his-

toire de 4400 personnes revenant sur Terre après avoir été kidnappées par des aliens à différentes époques nous faisait plutôt baver d'impatience. Hélas ! Nous ne pensions pas que, sous couvert d'un pitch purement SF, se cachait en réalité une série se voulant dramatique et familiale. En gros, dès le pilote, les services secrets, qui ont parqué dans un centre les 4400 personnes en question, décident au mépris de toute logique, et accessoirement de la raison d'état (sic), de les renvoyer chez elles, même si elles n'ont plus de famille depuis 50 ans ! Raison invoquée : ce n'est pas légal de les garder. Comme si un tel événement devait s'assujettir à de banales réglementations légales... Portnawak ! Mais visiblement, les créateurs de la série se fichent de la vraisemblance de leur histoire, pourtant condition sine qua non d'une œuvre de SF réussie. Enchaînant les incohérences à la pelle, les scénaristes ne s'embarrassent pas de raccourcis pour arriver à leur but : créer une série où chaque épisode se concentre sur un des kidnappés (ses relations avec ses proches, ses souvenirs parcellaires), avec pour seul lien entre les épisodes deux inspecteurs (à la ***X-Files*** du pauvre) s'interrogeant sur les pouvoirs spéciaux acquis par les 4400. Bref, un gloubiboulga cathodique auquel on ne croit pas une seconde, qui bouffe à tous les râteliers, et qui, cerise sur la bouse, est filmé avec les pieds. Du pur produit marketing made in « temps de cerveau disponible » pour ménagères de moins de 12 ans... Et encore !

DÉCOUVREZ 4 NOUVEAUX FILMS DE LA SAGA LÉGENDAIRE

par Yannick DAHAN

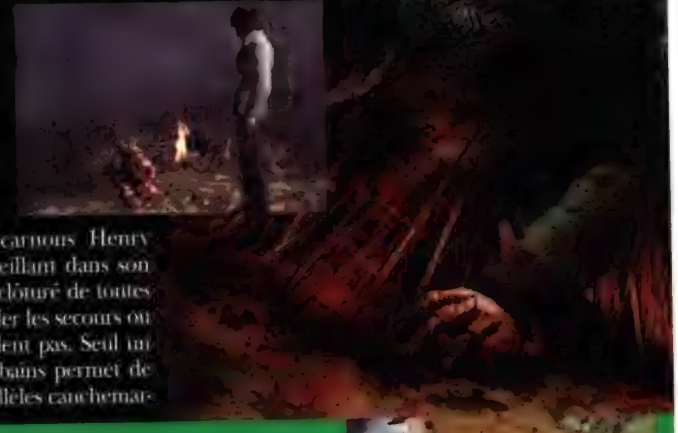
Gamexploitation

CE MOIS-CI, PAS DE RÉVOLUTION CONCEPTUELLE NI DE GRANDES RÉVÉLATIONS TECHNOLOGIQUES, MAIS DU BON GROS JEU D'EXPLOITATION, QUI ESSAIE D'APPORTER SA PETITE TOUCHE PERSONNELLE, QUAND BIEN MÊME LES DÉLAIS DE PROD' QU'ON LUI ALLOUE SONT RIDICULES. BIENVENUE DANS UN MONDE OÙ LES JEUX RACOLENT, POMPENT ALLÈGREMENT LEURS VOISINS, CAPITALISENT SUR DES MOTEURS FATIGUÉS, ET DONT LE SEUL BUT SERAIT DE FAIRE DE LA PÉPETTE EN SURFANT SUR LES GENRES QUI CARTONNENT. LE JEU VIDÉO AUSSI A SES ERSATZ MAIS ILS NE SONT PAS FORCÉMENT TRANSALPINS...

Silent Hill 4 : The Room (PS2)

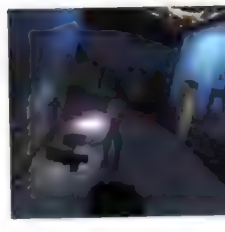
Prototype du jeu vidéo réalisé dans l'urgence, avec le désir non dissimulé d'engranger un max de thunes avant que la franchise ne s'essoufle (le monde du jeu vidéo a toujours en mémoire le syndrome **Tomb Raider**), **Silent Hill 4** a débarqué dans les bacs en septembre, un an après le précédent opus. Quand on connaît les délais de production nécessaires à la finalisation d'un bon jeu (et on n'évoque même pas la logistique en amont) et que l'on voit le résultat d'une politique marketing trop rigide (la plupart des titres à licence, qui doivent tomber au même moment que le produit dont il font la promo indirecte), on n'osait espérer que le nouvel opus d'une saga déjà culte soit à la hauteur de ses modèles. Et le résultat est évidemment une grosse déception, même si le jeu propose (hélas sans les développer) quelques brillantes idées de « mise en scène ». Comme tous les **Silent Hill**, cet épisode nous plonge d'emblée dans la peau d'un personnage peu caractérisé, évoluant dans un lieu on ne peut plus banal (l'horreur provenant du quotidien étant le moteur conceptuel de la saga) altéré par d'étranges événements. Sauf que pour la première fois, l'action ne se déroule pas à Silent Hill mais dans une ville du nom de South Ashfield. Nous y incarnons Henry Townsend, jeune homme se réveillant dans son appartement (the room donc...) clôturé de toutes parts. Impossible de sortir, d'appeler les secours ou d'appeler les voisins qui n'entendent pas. Seul un trou dans le mur de la salle de bains permet de s'échapper dans des mondes parallèles cauchemardesques : prison lacustre, forêt, hôpital, certains reproduisant même des bâtiments de Silent Hill. Si l'on évolue dans cet univers comme dans tout autre **Silent Hill**, visiter l'appartement se fait par contre en vue subjective. Un choix qui apparaît sans incidence particulière, mais qui colle parfaitement aux intentions novatrices des développeurs. L'appartement, qui est un lieu central où l'on peut sauvegarder, regagner de l'énergie et déposer des objets, est en réalité le seul niveau intéressant du jeu. Comme vous ne pouvez en sortir, votre seul alternative est d'observer l'extérieur : le bâtiment en face de la fenêtre principale, la chambre de la voisine à travers un trou dans le mur, les passages dans le couloir via le judas de la porte d'entrée, etc. Impossible de ne pas se sentir tel un anti-héros d'un film de De Palma, scrutant les allées et venues des passants, d'abord pour capter le moindre indice, ensuite... Parce qu'on se prend à aimer ça ! La force de **Silent Hill 4** est de nous captiver avec le seul lieu de l'histoire où il ne se passe rien (un comble !), nous renvoyant en pleine poire nos pulsions ambiguës. Mais si des événements s'y produisent, une fois chaque niveau parallèle terminé, rien ne nous implique vraiment. On craint d'être vu, ou confronté à un dilemme par deux actions dont nous serions témoins... Mais non. Le joueur reste un voyeur jamais inquiété. L'échec de **Silent Hill 4** est là : le jeu n'exploite jamais sa seule bonne idée. Dommage !

Dommage surtout que les autres niveaux du jeu (plus classiques) soient si linéaires, si prévisibles et si peu flippants. Il faut dire qu'après **Doom 3**, difficile de proposer atmosphère plus intense, bande son plus terrifiante, level design plus immersif. Reste un scénar prenant et une atmosphère intéressante mais, du coup, **Silent Hill 4** ressemble plus à un film interactif qu'à un véritable jeu.



Obscure (PS2)

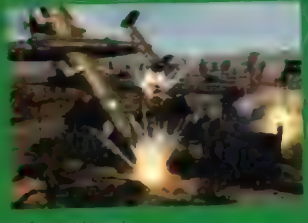
Attention, là on est dans du gamexploitation à fond les joypads ! **Obscure** pompe son concept aux survival horror à la **Resident Evil** (ça marche toujours), cible les ados fans de séries télé pourraves glorifiant la (sous)culture des lycées yankees, et lorgne du côté de l'horreur cynique façon Kevin Williamson (pour ceux qui veulent rire gras plutôt qu'avoir peur). Bref, **Obscure**, c'est **The Faculty** de Rodriguez en jeu vidéo, avec une intro où des frimeurs de base jouent au basket dans le gymnase, où le nerd coincé écrit pour le journal de l'école, où des dindes décérébrés attendent leur mec sur les estrades, le tout sur un rock californien sorti de la série ***Beverly Hills*** !



Heureusement d'ailleurs qu'il y a un tant soit peu d'interactivité et que les graphismes sont de très bonne facture, sinon on aurait fui séance tenante. **Obscure** a d'ailleurs la bonne idée d'innover dans le genre en permettant de jouer à deux en collaboration (toi le Kevin rebelle du pauvre et ton pote dans le rôle de Shannon la bimbo. Top classe non ?), histoire de se marrer un bon coup. Le reste est une sorte d'initiation aux survival pour ceux qui n'ont jamais touché à **Resident Evil** : progression linéaire, même type d'angles de vue, de combat et de gestion de l'équipement. Un jeu tout à fait honnête donc, mais qui énerve parce qu'on attendait un minimum d'originalité, en tout cas en termes de diégèse, de la part de... jeunes développeurs français ! Damned, quitte à pomper **Resident Evil**, pourquoi ne pas situer l'action à Toulouse ? Ça nous changerait... Les Japonais l'ont bien fait en situant **Onimusha 3** en France, sans pourtant changer de concept ! Si, non content d'arriver après la bataille, on sert la soupe aux pires influences du monde, on ne va pas donner chère de la French Touch...

D-Day (PC)
Codename : Panzers Phase One (PC)

Pour finir dans la catégorie « on en est pas à une exploitation près », signalons rapidement la sortie de deux RTS réussis, qui non seulement s'inscrivent dans un genre et un contexte à la mode dans les jeux vidéo (la seconde guerre mondiale), mais profitent encore du battage autour du 60e anniversaire du débarquement. On ne peut pas en vouloir au premier, intitulé **D-Day**, qui n'est autre que le jeu officiel de la commémoration (sic) et qui, en termes de gameplay, d'interface et de graphismes, ressemble comme deux gouttes d'eau à **Afrika Korps Vs. Desert Rats**, des mêmes développeurs. Le second, dans la même lignée, s'intitule **Codename : Panzers Phase One** et se pose comme un RTS classique et efficace, mais très difficile. Visuellement, les deux jeux sont magnifiques et devraient ravir les hardcore gamers sans pour autant révolutionner le genre dans lequel ils s'inscrivent.



MIDWAY

Distribué par
KONAMI

PSI-OPS™
THE MINDGATE CONSPIRACY

“ VOTRE PSYCHISME EST L’ARME ULTIME ™”

www.psiopsgame.com

XBOX

PlayStation 2

"Psi Ops: The Mindgate Conspiracy" © 2003 Midway Amusement Games, LLC. All rights reserved.
PSI OPS: THE MINDGATE CONSPIRACY, MIDWAY, and the Midway logos are trademarks of Midway Amusement Games, LLC.
Used by permission. Distributed under license by Midway Games Ltd.™

"PS" and "PlayStation" are registered trademarks of Sony Computer Entertainment Inc. All Rights Reserved.
Microsoft, Xbox and the Xbox logos are either registered trademarks or trademarks of Microsoft Corporation
in the U.S and/or other countries and are used under license from Microsoft.

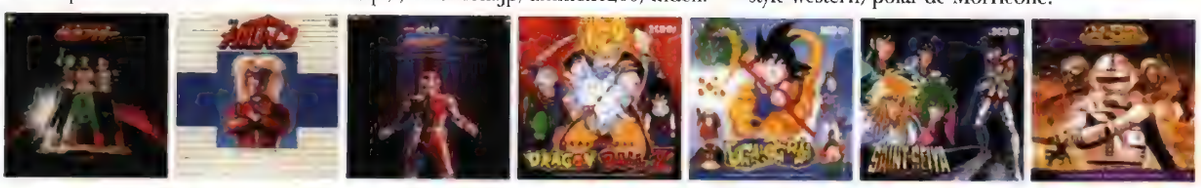
XBAConsoles

→ par Olivier GALLIANO

Dragon Ball, Goldorak & Co

ANIMEX 1200/LOGA-RYTHME

Oublions l'espace de quelques instants les grands scores hollywoodiens pour se pencher, avec nostalgie, sur le monde des anime japonais des années 70-80. En prêtant attention à leur musique, il y a deux compositeurs qui sortent radicalement du lot. Le plus connu des deux étant incontestablement Shunsuke Kikuchi. Ce nom ne vous dit sûrement rien, et pourtant... ***Goldorak***, ***Dragon Ball***, ça vous rappelle bien quelque chose ? En dépit de ses travaux sur les B.O. d'anime, il a aussi composé la musique sur les deux premiers volets de la trilogie de **La Femme Scorpion** de Shunya Ito ainsi que la chanson « Urami Bushi », réutilisée dans **Kill Bill**. Un style aussitôt reconnaissable, aux cuivres rageant à chaque moment de tension ou d'action. Ensuite, vient Seiji Yokoyama. Compositeur des magnifiques scores de ***Saint Seiya*** (***Les Chevaliers du zodiaque***), mais aussi de la série ***Albator 78*** dont les musiques ont été écartées en France au profit d'une composition d'Éric Charden et Didier Barbelivien. Avec un style aussi typé que celui de Shunsuke Kikuchi, Seiji Yokoyama s'arme de xylophones, de crescendos de cordes et de cuivres retentissant pour illustrer des séries telles que ***Metalder***, ***Winspector*** et j'en passe... De temps à autre, on aura même droit aux envoûtantes vocalises de Kazuko Kawashima que les fans de ***Saint Seiya*** n'oublieront jamais. Son style est beaucoup plus classique que celui de Shunsuke Kikuchi, avec de bien meilleures envolées lyriques. On peut aussi ajouter un troisième compositeur à cette liste. Moins intéressant mais tout aussi talentueux, Chûmei Watanabe s'est illustré sur ***X-Or***, ***Spielvan*** et un tas de séries sentai aux noms étranges. Il est surtout le compositeur attitré de la cultissime série japonaise ***Spider-Man*** datant de 1978. Toute cette période musicale est dorénavant accessible grâce aux rééditions discographiques japonaises labelisées ANIMEX 1200 (dispos à cette adresse : http://columbia.jp/animex1200/index.html). Enfin, saluons le courage du jeune label Loga-rythme qui, vu la difficulté à négocier les droits des musiques japonaises, fait de son mieux pour étoffer son catalogue, même si pour le moment, il se cantonne à des titres vraiment viables commercialement. On ne les blâmera pas, surtout qu'ils ne font pas le boulot qu'à moitié : éditions plus ou moins complètes selon les disponibilités, livrets détaillés (bien qu'un peu légers par moment) et surtout des prix peu élevés, donc attractifs. On retrouvera une liste exhaustive du catalogue sur www.loga-rythme.com.
Deux labels pour faire son choix sans se ruiner, et désormais un bon alibi pour découvrir tout un pan musical assimilable à une dégénérescence du style western/polar de Morricone.



NEWS

● Dans le rayon des B.O. équitables avant même leur sortie officielle et dont au moment où vous lirez ces lignes, je demande **Bandolero !** de Jerry Goldsmith (1500 ex.), **Piranha** de Pino Donaggio (1000 ex.) et **Shade (Les Maîtres du jeu)** de Christopher Young (1000 ex.)

● La news la plus hétéroclite du moment : Hans Zimmer et James Newton Howard travaillent sur **Batman Begins**.

On n'est pas sorti de l'auberge là...

● Après avoir viré John Barry des **Indestructibles** pour engager le très orchestralement fourni Michael Giacchino, on apprend que la musique du prochain Pixar sera dans le style cool et « suivez à des sixties. Étonnant, mais on en trépigne pas d'avance.

● Perceplo devrait sortir d'ici la fin de l'année, le score du cultissime **Killer Klowns from Outer Space** incluant la chanson regardée des années 80 que tous les fans du film écoutent chaque jour au réveil...

● Le prochain **Harry Potter** sera mis en musique par... John Williams ? Non perdu, c'est Patrick Doyle qui a été engagé sur le prochain opus de ces aventures magiques.
Une nouvelle regrettable pour les fans de Williams... Allez, Doyle c'est pas si mal !

Alien Vs. Predator

HARALD KLOSER - VARESE SARABANDE

Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ? ! On a deux icônes majeures du cinéma fantastique avec un passif musical très précis et la musique ne suit pas ! Après avoir un temps annoncé Marco Beltrami, Paul Anderson s'est finalement rétracté à l'écoute de **The Day After Tomorrow** composé par Harald Kloser. Ceux qui espéraient un clash musical entre le style atonal et agressif des **Alien** et le thème guerrier de **Predator** peuvent déjà pleurer à chaudes larmes. Le résultat, pas désagréable pour autant, reste néanmoins de l'orchestral un peu lourdingue (sans consistance ni intelligence) essayant, en vain, de singer la musique de ses prédécesseurs. On rajoute quelques chœurs, un thème bien pompeux, et on obtient le score le plus décevant de l'année. (39 min.)

Le Mécano de la General

JOE HISAISHI - MK2 MUSIC

L'initiative française de remasteriser le classique avec Buster Keaton et de choisir un compositeur japonais pour la nouvelle partition musicale peut surprendre. Pour ceux qui découvriront la musique en même temps que le film, la surprise sera même de taille. On a purement et simplement l'impression d'écouter une bande-originale d'époque (sauf quand les tics de composition de Hisaishi ressortent). Collant parfaitement au métrage, la musique se détache des images et sert de contrepoint à l'humour tout en versant dans l'émotion pure. Gros orchestre, thème basé sur une valse où le piano se taille la part du lion (comme d'habitude chez Hisaishi) et chanson finale ridicule achèvent le contenu de cette B.O.. De quoi patienter avant le score du **Château du magicien** qui s'annonce dantesque. (63 min.)

The Great Escape

ELMER BERNSTEIN - VARESE SARABANDE

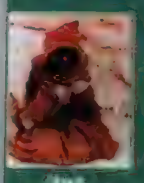
Elmer Bernstein nous a tiré sa révérence le 18 août dernier. Des **10 commandements** au **À tombeau ouvert** de Scorsese (un de ses vieux collaborateurs) en passant par **Les Comancheros**, **Les 7 mercenaires** ou encore **L'Homme au bras d'or**, Bernstein n'aura finalement gagné qu'un seul Oscar malgré plus de 250 compositions. Ironie du sort, c'est le moment que choisit Varese pour nous ressortir un double CD (en édition limitée) de **La Grande évasion**, l'une des musiques les plus connues du compositeur, et ce, peu de temps après avoir réédité le score sur un seul CD (différents labels s'en étaient déjà chargés régulièrement). On peut apprécier toute l'ingéniosité orchestrale de Bernstein grâce à un mastering vraiment impeccable. Flirtant avec la musique militaire, le thème principal enjoué brosse l'auditeur dans le sens du poil et lui donne la patate, la suite de la B.O. restant, quant à elle, dans l'esprit des partitions de l'âge d'or hollywoodien (**Chicken Run** lui a d'ailleurs rendu un bel hommage au détour d'une scène mémorable). Bref, un score que tout nerd se doit d'avoir dans sa collection. (90 min.)

Acteurs STAR WARS présents :

Wes Janson

Pilote AT-AT

Gonk Droid


Jawa

Oola

Pilote Naboo

Amiral Motti

Avec Veronique Augereau MARGE & Philippe Peythieu HOMER

Et avec Yves Brunier CASIMIR

SALON PARIS JOUETS COLLECTIONS

Espace Champerret - Place de la Porte Champerret - Paris 17 ème
Entrée 8 euros (-10 ans accompagnés : gratuit) - Parking sur place

Collectors
Jouets-Jeux
Produits dérivés
Comics-Mangas
Trading cards

4 ème édition
2000 m2
130 exposants

Dimanche
7 NOVEMBRE 2004
de 10h a 19h

Soucoupe GOLDORAK EXCLUSIVE Tirage : 240 exemplaires

Exposants professionnels et particuliers: Inscrivez vous vite! Nombre limité de tables!
www.salonpjc.com
01-47-45-50-37

Figurine Heroclix Spiderman Gratuite !

.Des milliers de jouets et objets Collector

.Comics, Mangas & tradings cards

.Acteurs STAR WARS, CINEMA, séries TV en dédicace.

.Dessinateurs BD, COMICS, MANGA en dédicace.

.Expositions de jouets & produits dérivés organisées par REDIS MOI TOUT :
San Ku Kai, Albator, Candy et Chapi Chapo.

.FIGURINES EDITION LIMITEE en exclusivité mondiale.

.Animations de fans STAR WARS, STAR TREK, MANGA... En costume!

.Atelier de restauration de jouets anciens par le professeur KELP du magazine DIXIEME PLANETE!

. HEROCLIX : initiation et tournois organisés par ASMODEE, distributeur officiel. Nombreux lots à gagner dont un GALACTUS!

. MAGIC : Tournoi Magic!

. ACTION JOE : Exposition ACTION JOE !

.Nombreux lots à gagner par tirages au sort.

STAR WARS characters are all © 2004 Lucasfilm LTD & TM. All rights reserved. All others characters are © of their respective owners
Illustration et graphisme © : LOUIS : WWW.TESSA.FR.ST

ACTEURS Star Wars© EN DEDICACE :

Richard LePARMENTIER (Amiral Motti) - Ian LISTON (Wes Janson / Pilote AT-AT) - Femi Taylor (Oola)
Ben TAYLOR (Pilote NABOO BRAVO 2) - Rusty GOFFE (Kabe, Jawa, Gonk Droid)

DESSINATEURS COMICS, MANGA, BD, EN DEDICACE :

Carlos PACHECO (X-MEN, FANTASTIC FOUR)
J.J. DZIALOWSKI (BATMAN, BATGIRL) - Chris MALGRAIN (D-EXTER / STRANGERS)
Stéphane ROUX (WITCHBLADE) - LOUIS (TESSA, Agent Intergalactique / The DARKNESS)

Opération Sauvetage
MINT IN BOX
LOTUS NOIR
ARCANUM
JAPAN VIBES
Darwin Project
ASMODEE
ComicVerse www.comicverse.fr.st
Semic Comics
Dixième Planète
Tout
ANIME
L'ANNEES LASER
FANATOYS.COM
MangaMania

→ par Arnaud BORDAS et Bertrand ROUGIER

Zetman

MASAKAZU KATSURA - TONKAM - 248 PAGES - 9 €

Né en 1962 dans la préfecture de Fukui, Masakazu Katsura se découvre très tôt des dons pour le dessin. Grand fan de science-fiction et de cinéma fantastique (il ne jura longtemps que par le **Batman** de Tim Burton), il est désormais à la tête d'une œuvre pléthorique : *Gakuenbutai 3 Parokan, Tenkousei Ha Hensousei, Ka Nisuzumi, Aki Nisuzumi, Wingman, Vogueman, Kana, Chokidoin Vander, Etoranze, Present from Lemon, Video Girl Ai, Video Girl Len, DNA², Zetman, Shadow Lady, I"s*, etc.

Dans *Zetman*, Katsura semble enfin renverser les caractéristiques narratives de ses œuvres précédentes. Certes, le trait est toujours aussi précis, voire plus encore qu'auparavant puisque les décors obtiennent enfin une signification autre que purement ornementale. Par contre, la fraîcheur, l'innocence et les hésitations laissent place à une violence à peine contenue et à une véritable détermination. D'autre part, si la peur panique des héros concernant le fait de mettre leur âme à nue demeure encore une figure majeure du manga, la déconnexion par rapport au monde réel est nettement plus visible qu'auparavant : le fantastique ne se confond plus avec le réel, les deux mondes étant amenés dans *Zetman* à vraiment se dissocier. À 40 ans passés, Katsura vient enfin de nous livrer l'œuvre de la maturité.

B.R.

INTERVIEW MASAKAZU KATSURA

RÉCEMMENT VENU FAIRE UN PETIT TOUR EN FRANCE À L'OCCASION DE JAPAN EXPO, MASAKAZU KATSURA NOUS A REÇU POUR PARLER DE ZETMAN ET POUR FAIRE UN PETIT TOUR D'HORIZON DE SA CARRIÈRE...

Le style

Je crois que l'une des raisons de mon succès est d'avoir apporté un certain réalisme dans la représentation physique et psychologique des personnages. Il est vrai qu'Osamu Tezuka a imposé au sortir de la guerre un style rebondi, parfait pour illustrer de l'aventure ou de la fantasy, mais qui ne permettait pas de ressentir de très vives émotions. Durant la création de *Video Girl*, je voulais que les filles soient les plus mignonnes possibles. Je trouvais que dans les mangas, elles étaient beaucoup moins jolies que dans la réalité ou dans les magazines. Cela a sans doute plu aux garçons, mais pas seulement, les filles aussi se sont reconnues dans certaines héroïnes.

Le cinéma

J'ai toujours été passionné par le cinéma et la science-fiction. Au point que l'idée de départ de *Video Girl Ai* était une transposition d'un épisode de la série ***Amazing Stories***, produite par Spielberg, qui racontait l'histoire d'une jeune fille sortant d'une cassette vidéo. Le cinéma des années 80 demeure toujours une source d'inspiration pour moi. Mais les films hollywoodiens ont souvent un gros défaut, dans le sens où leurs personnages ont des sentiments caricaturaux. Or, c'est justement sur ce point que le dessin me permet d'être plus réaliste que dans un film. La durée d'un film est limitée, pas celle d'une bédé, du moins si celle-ci a du succès... On peut donc y exprimer une palette de sentiments plus puissants, plus variés, parfois plus complexes. C'est d'ailleurs ce dernier point que je compte particulièrement explorer dans *Zetman*.

Fan de...

Aujourd'hui, j'en ai un peu marre que l'on me parle toujours de **Batman**. J'aime bien Tim Burton, c'est vrai qu'il y a un côté sensible qui apparaît dans son cinéma et que l'on ressent aussi dans mes œuvres. Mais en tant que réalisateur, je préfère Sam Raimi. **Darkman** est l'un de mes films favoris. Mais celui que j'apprécie plus que les autres, c'est Paul Verhoeven. J'aime la puissance qui se dégage de ses films, notamment dans ceux qu'il réalisa en Hollande.

Zetman

Dans cette bédé, tous mes héros ont deux faces : ce sont soit des êtres normaux dissimulant en fait des pouvoirs de super-héros, soit leur manière d'agir en public ne reflète pas leur vraie personnalité. Il y a bien sûr quelque chose de **Batman** dans tout cela. Auparavant, je ne pouvais pas laisser place à cette influence de manière aussi nette parce que j'étais publié dans Jump, qui est plutôt destiné aux enfants et aux jeunes adolescents. Depuis que j'ai changé de magazine, je peux dessiner des récits plus adultes. *Zetman* va être porté par l'ambivalence, mais je vous laisse la surprise de découvrir cela par vous-même dans les prochains volumes du manga... C'est une œuvre plus violente au niveau du trait et plus complexe dans son histoire, tout comme dans son évolution. C'est un pari que l'on a pris avec mon éditeur, en se disant que mes fans avaient grandi. C'est un nouveau défi pour moi.

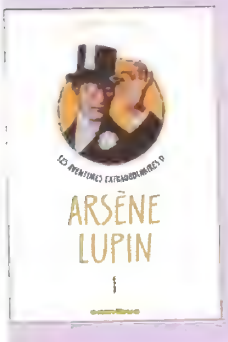
Du shojo et du shonen

Jusqu'à *Zetman*, mon style était un mélange de shonen (manga pour public masculin) et de shojo (manga pour public féminin), surtout sur le plan graphique. On me reprochait de temps en temps mes personnages « mannequins », l'emploi fréquent de plans rapprochés sur les héros ou des décors trop occultés. Dans *Zetman*, il y a beaucoup plus de valeurs de plans. Je me suis inspiré du cinéma pour représenter les différentes « scènes » du manga. Je pense que cette œuvre est beaucoup plus riche sur le plan graphique. Je me suis adapté aux thèmes de cette bédé, qui est plus travaillée que la plupart de mes travaux précédents. En ce qui concerne les dialogues, moins nombreux vu que je m'adresse aux adultes, les phylactères n'ont plus besoin d'être aussi explicatifs qu'avant.

Propos recueillis par Bertrand ROUGIER

Les aventures extraordinaires d'Arsène Lupin tome 1 et 2

MAURICE LEBLANC - OMNIBUS - 1184 ET 1248 PAGES - 23 € LE VOLUME



Arsène Lupin fut inventé à la base pour mettre sur pied un rival valable mais totalement français au Sherlock Holmes de Conan Doyle. Depuis, le personnage a fait son chemin, devenant une icône feuilletonesque et faisant l'objet d'un véritable culte dans le monde entier (notamment au Japon). L'an prochain, le célèbre gentleman-cambrioleur créé par Maurice Leblanc aura cent ans. Pour fêter ça, on nous sort un gros nanar au cinéma et, heureusement, les éditions Omnibus ont la bonne idée de nous ressortir l'intégrale Arsène Lupin, auparavant disponible dans l'indispensable (mais épuisée) édition établie par l'excellent Francis Lacassin pour la collection « Bouquins » de chez Robert Laffont. Cette livraison, dirigée par le lupinophile émérite Jacques Derouard, se présente sous la forme de 3 volumes (le 3e paraîtra au printemps 2005) reprenant donc l'intégralité des romans et nouvelles (et même la pièce de théâtre écrite par Leblanc et Francis de Croisset). Complétée par deux petits cahiers très pratiques, une biographie de Leblanc par Derouard et une bio-chronologie de Lupin par Lacassin, cette édition rappellera aux amateurs comme aux néophytes, que le personnage de Leblanc reste encore aujourd'hui un mythe vivace et beaucoup plus fascinant que ne le laisse supposer ses catastrophiques aventures cinématographiques.

A.B.

Martin Scorsese

PATRICK BRION - ÉDITIONS DE LA MARTINIÈRE
496 PAGES - 45 €

Malgré l'excellence de ses précédentes monographies de réalisateurs, Patrick Brion, avec ce Martin Scorsese de haute volée, arrive encore à nous étonner. D'abord par la facture classieuse de l'ensemble, documents inédits y compris, mais ensuite et surtout, par ce regard affectueux et intelligent que porte un journaliste cinéphile sur l'œuvre d'un cinéaste cinéphile. Un très beau bouquin pour une rencontre au sommet. **A.B.**

INTERVIEW PATRICK BRION

DIRECTEUR DE LA PROGRAMMATION CINÉMA DE FRANCE 3 ET ANIMATEUR/CRÉATEUR DE L'INDÉBOULONNABLE *CINÉMA DE MINUIT*, PATRICK BRION EST UNE FIGURE INCONTOURNABLE DE LA CINÉPHILIE FRANÇAISE. SON OUVRAGE SUR SCORSESE CONSTITUAIT UNE BONNE OCCASION DE RENCONTRER CE GRAND AMOUREUX DU CINÉMA, AU DISCOURS À LA FOIS MILITANT ET MODESTE.

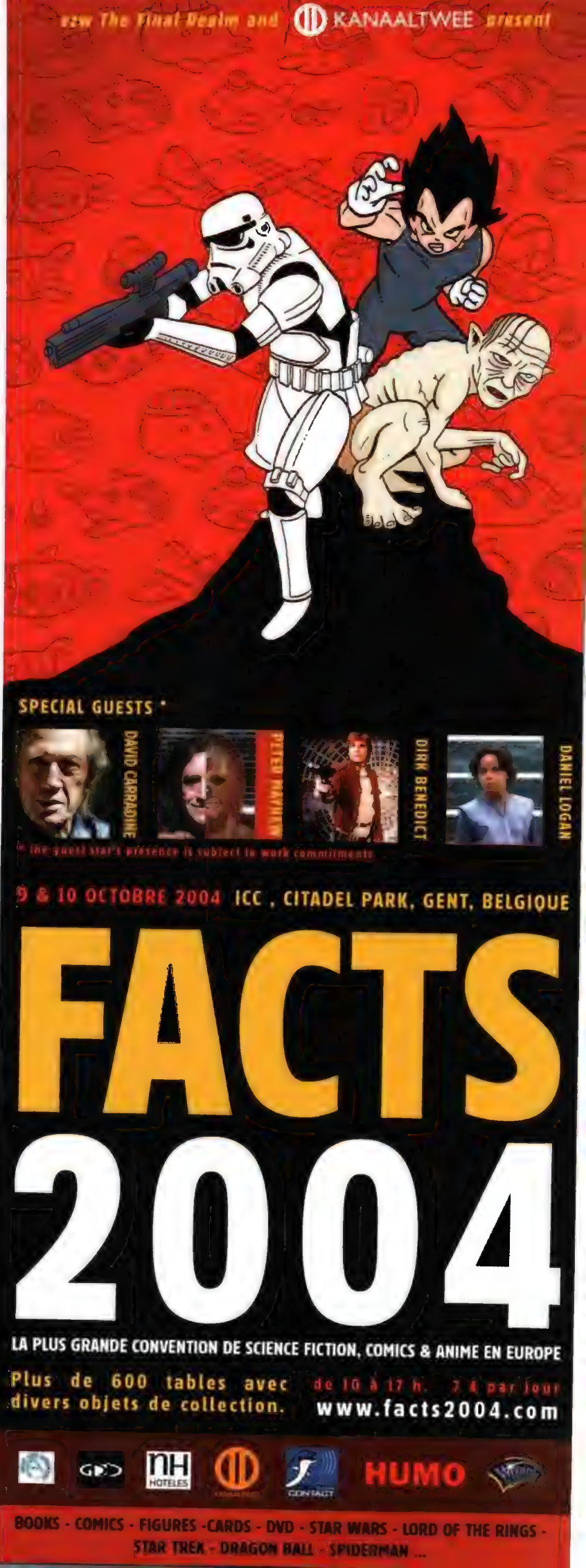
Votre nouvelle monographie est différente des précédentes car vous avez inscrit la cinéphilie tentaculaire de Scorsese dans votre projet éditorial...
Ce qui est très intéressant avec Scorsese, c'est qu'il y a d'une part l'homme qui aime le cinéma et d'autre part l'homme qui fait du cinéma. Ses deux documentaires, celui sur le cinéma américain et celui, encore plus personnel, sur le cinéma italien, sont absolument remarquables et ont clairement démontré l'immense amour de Scorsese pour le cinéma. Quand on fait un bouquin sur un tel cinéaste, on ne peut ignorer cet aspect. Cela dit, le problème que l'on peut avoir avec ce genre de cinéaste-cinéphile, c'est que beaucoup font des films « à la manière de... ». Or, avec Scorsese, je crois qu'il n'y a pas un seul de ses films qui soit comme ça. Son approche encyclopédique et sa compréhension de l'histoire du cinéma sont, à ma connaissance, sans équivalent parmi ses collègues américains. Même Tarantino et Spielberg n'arrivent pas à son niveau, car c'est une chose de connaître l'histoire du cinéma, c'en est une autre de la comprendre. Et pourtant, quand il fait **Le Temps de l'innocence**, il arrive à placer une trentaine de références à des films bien précis sans jamais les laisser phagocyter son propre style. Les références à Dreyer, à William Wyler ou à Hitchcock ne sous-entendent pas des plans « à la manière de... ». Scorsese est un artiste passionnant, dont il est difficile de faire le tour : il s'intéresse également à la musique, où là encore il possède de vastes connaissances, à la mode... C'est donc pour ça qu'il me fallait accompagner le livre avec des photos des grands films qui l'ont influencé ou des textes qu'il a écrits sur le cinéma.

Ce parti pris donne l'impression de lire un livre* avec *Scorsese plutôt que* sur *Scorsese...
Oui, mais en même temps, c'est un point de vue qui m'a été dicté par le sujet même de l'ouvrage. Je n'aurais pas pu faire ça sur ma monographie de John Huston, par exemple. Quand j'ai commencé, je me suis dit assez rapidement que je ne pouvais pas me passer de références explicites aux films qui l'ont nourri, tout en restant prudent sur le choix des documents et en tentant de ne pas présumer trop facilement des photos qu'il aurait pu choisir s'il avait participé au projet. Finalement, j'ai choisi d'inclure ces références dans la partie biographique du livre, d'une part avec des photos des grands films qui ont marqué différentes périodes de sa vie (comme **Duel au soleil**) et d'autre part avec des cahiers de photos reprenant les grandes œuvres américaines ou italiennes dont il parlait dans ses deux documentaires.

Vous n'avez pas souvent consacré d'études à un cinéaste aussi moderne que Scorsese...
(rires) Oui, en général, je trouve plus facile de consacrer un ouvrage à un cinéaste décédé, car son œuvre est achevée et on en a une vue d'ensemble plus évidente. Et puis, c'est ma sensibilité : je me sens plus à même de parler de ce que je connais bien, en l'occurrence les réalisateurs d'une certaine époque. Mais bon, je n'ai pas d'a priori définitif, la preuve...

La prochaine monographie ?
Ce sera sur Joseph Mankiewicz, que je voulais faire depuis longtemps. C'est un des cinéastes, parmi ceux que j'aime, dont je me sens le plus proche.

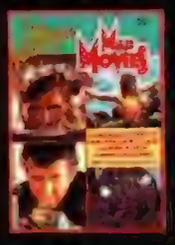
Propos recueillis par Arnaud BORDAS



COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm** / **X-Tro** / «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups** / **Dune** / **Greystoke** / **Rocky Horror Picture Show** / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...



33 **Gremlins** / **Phenomena** / **2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

36 **Re-Animator** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Lifeforce** / **Planète Interdite** / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3** / **Legend** / dossier «Sang pour sang gores» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur** / **La Chair et le Sang** / **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** /

«Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator** / **La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 **Highlander** / **Re-Animator** / **Link** / ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** / «Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond** / **L'Invasion Vient de Mars** / **Poltergeist 2** / **Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens** / **Critters** / **Les aventures de Jack Burton** / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Evil Dead** / ***Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche** / **From Beyond** / **Jason le Mort-vivant** / int. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2** / **Street Trash** / **Démons 2** / **L'Exorciste** / «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2** / **Freddy 3** / **Indiana Jones** / **Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

49 **Hellraiser** / **Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman, la légendes» / «La série B américaines» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop** / **Hidden** / **Les Maîtres de l'Univers** / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop** / **Opéra** / **Hellraiser** / **Hidden** / int. Paul Verhoeven...

52 **Running Man** / **Hellraiser** / **Hidden** / **Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer** / **Aux Frontières de l'Aube** / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / «**Vendredi 13**, l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

55 **Chinese Ghost Story** / **Le Blob** / **Roger Rabbit** / **Bad Taste** / «Freddy, le mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4** / **Beetlejuice** / **Willow** / **Aux Frontières de l'Aube** / **Elvira** / les FX d'**Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob** / **Invasion Los Angeles** / **Hellraiser 2** / **Faux-semblants**...

58 **Invasion Los Angeles** / **La Mouche 2** / **Munchausen** / Cronenberg : interview et dossier...

59 **Batman** / **Hellraiser 2** / **La Mouche 2** / la série TV ***Freddy***...

60 **Freddy 5** / **Re-Animator 2** / **Society** / **Abyss** / «Les méchants du fantastique»...

61 **Batman** / **Indiana Jones et la Dernière Croisade** / **Abyss** / «Le tour du monde des super-heros»...

62 «I.M. : La grande illusion» / **Batman** / **Re-Animator 2** / **RoboForce**...

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre** / **Leviathan** / **Society** / **Re-Animator 2** / **Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal** / ***Freddy*** TV / **Basket Case 2** / **Frankenhooker**...

65 **Total Recall** / **Akira** / **Tremors** / **Halloween 4** / Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2** / **Freddy 5** / **Highlander 2** / **Maniac Cop 2** / **Star Trek 5**...

67 **Total Recall** / **RoboCop 2** / **Dick Tracy** / **Sailor et Lula** / int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja** / **Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal** / **Henry** / **Highlander 2** / **Les Feebles** / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2** / **Edward aux Mains d'Argent** / **Massacre à la Tronçonneuse 3** / **Akira** / ***Twin Peaks*** (série)...

71 **Terminator 2** / **Akira** / **Hardware** / **Ça** / **La Nuit des Morts-Vivants**...

72 **Les Feebles** / **RoboCop 3** / **Freddy 6** / dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2** / **Rabid Grannies** / **Fisher King** / int. Terry Gilliam...

74 **Evil Dead 3** / **Rocketeer** / **Freddy 6** / **Hellraiser 3** / **T2**...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo I & 2** / **Freddy 6** / **Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu** / **Hook** / **Brain Dead** / **La Famille Addams** / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3** / **Batman le Défi** / **Universal Soldier** / ***Indiana Jones*** TV / **Twin Peaks** / **Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi** & **Alien 3** / **Les Aventures d'un Homme invisible** / **Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula** / **Brain Dead** / **Candyman** / **Hellraiser 3** / **Evil Dead 3**...

82 **Fortress** / **Trauma** / ***Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante...

83 **Last Action Hero** / **Necronomicon** / **Body Snatchers** / **Phantasm 3**...

84 **Jurassic Park** / int. carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***...

85 Spécial Dinosaures du **Monde Perdu** à **Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man** / **Mask** / **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Accion Mutante**...

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3** / **L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf** / tous les **Hurlements** / **Body Melt**...

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... /

Body Bags / **The Crow** / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead**...

91 Dossier «Manga» / **Wolf** / **Tetsuo** / **Mask** / **Ed Wood**...

92 **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Entretien avec un Vampire** / **Freddy 7** / Inoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate** / **L'Antre de la Folie** / **Freddy 7** / **Highlander 3**...

94 **Dellamore Dellamorte** / int. carrière Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood** / **Batman Forever** / **Freddy 7** / **Porco Rosso** / int. carrière de Fred Olen Ray...

96 **Judge Dredd** / **Tank Girl** / **Congo** / **Le Village des Damnés** / **The Kingdom**...

97 ***X-Files*** / **Waterworld** / **La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files*** / **Johnny Mnemonic** / **Une Nuit en Enfer** / ***Hercule*** TV...

99 Gérardmer 1996 / **Seven** / **The Crow 2** / **L'Armée des 12 Singes**...

100 **SPÉCIAL N°100 LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES.** ***X-Files*** / **Toy Story.**

101 **Independence Day** / **Une Nuit en Enfer** / **Heavenly Creatures**...

102 **N° SPÉCIAL** ***X-Files*** / **Dangereuse Alliance** / **Planète Hurlante** / **Crash** / **Jeanne-Vie...100 pages**...

103 **Independence Day** / **Multiplicity** / **Starship Troopers** / Tsui Hark...

104 ***X-Files*** / ***Millennium*** / **L.A. 2013** / **Disjoncté** / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks !** / **Fantômes contre Fantômes** / **Ghost in the Shell** / **Lost Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale** / **Le Maître des illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

107 **La 5ème Elément** / **Alien la Résurrection** / **Hellraiser 4** / **Anaconda** / **Shining** TV...

108 **Men in Black** / **Scream** / **Batman & Robin** / rétro **Godzilla** / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face** / **Le Monde Perdu** / **Contact** / **Mimic** / **Vampires** / ***Millennium***...

110 **Alien la Résurrection** / **Starship Troopers** / **X-Files le Film** / **Spawn**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers** / **Postman** / **Souviens-toi... l'Eté Dernier**...

112 **Vampires** / **Gattaca** / **Le Loup-garou de Paris** / **Dark City** / **Halloween 6**...

113 **Godzilla** / **Dark City** / **Un Cri dans l'Océan** / **Wishmaster** / **Blade**...

114 **Scream 2** / **Armageddon** / ***X-Files*** / ***Millennium*** / **Las Vegas Parano** / **La Mutante 2**...

115 **Godzilla** / **X-Files le film** / **Truman Show** / **Small Soldiers** / «Retro gore»...

116 **Blade** / **Halloween : 20 ans après** / ***Buffy*** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1** / **Psycho** / **Virus** / **1001 Pattes**...

118 **Matrix** / **La Fiancée de Chucky** / **Cube** / **eXistenZ** / **Urban Legend** / dossier «Slashers»...

119 **Matrix** / **Wild Wild West** / **The Faculty** / **Mon Ami Joe** / «La série Z à la française»...

120 **La Momie** / **Wild Wild West** / **Le 13ème Guerrier** / **Blair Witch** / **Vorace**...

121 **Star Wars Episode 1** / **Hantise** / **Jin-Roh** / **Perfect Blue** / **Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens** / **La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de frouilles»...

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow** / **Peur Bleue** / **Princesse Mononoke**...

124 **Scream 3** / **Mission to Mars** / **Faust** / **Hypnose** / ***Resident Evil 3***...

125 **Le Seigneur des Anneaux** / **Mission to Mars** / dossier «Killers Superstars» / rétro **Blair Witch**...

126 **X-Men** / **Le Pacte des Loups** / **Pitch Black** / **Destination Finale**...

127 **L'Homme sans Ombre** / dossier «L'homme invisible» / **The Cell** / **Scary Movie** / **Gemini** / rétro **Hellraiser**...

128 **Blair Witch 2** / **Donjons et Dragons** / **Planète Rouge** / ***San Ku Kai*** / «Hommage à la *Hammer*»...

129 **Spiderman** / **Le Pacte des Loups** / **Rollerball** / **Tomb Raider** / dossier «Troma»...

130 **Le Seigneur des Anneaux** / **Le Couvent** / **Intuitions** / dossier «Trash»...

131 **Le Retour de la Momie** / **Ghosts of Mars** / **Legend of Zu** / dossier Monies / **Pearl Harbor**

132 **Le Seigneur des Anneaux** / **Tomb Raider** / Les bombes sexuelles du fantastique / dossier Jet Li

133 **Final Fantasy** / **Jurassic Park 3** / **La Planète des Singes** / **A.I.** / poster **Final Fantasy**...

134 **La Planète des Singes** / **Vidocq** / **Avalon** / **Samouraïs** / dossier Terry Gilliam

135 **A.I.** / **From Hell** / **The One** / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

136 Dossier **Ghosts of Mars** / **Battle Royale** / **Le Voyage de Chihiro** / **Harry Potter** / **Chevalier**

137 **Rollerball** / **Monstres et Cie** / **The One** / Peter Jackson : de Z à A

138 Dossier **Le Seigneur des Anneaux** / **Les Autres** / **13 Fantômes** / Gérardmer 2002

139 Dossier **From Hell** / **Spiderman** / **Versus** / **Donnie Darko** / «Les visages de Jack l'Eventreur» / «Tokyo Underground»

140 Dossier **Avalon** / **Rollerball** / **Monstres & Cie** / int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs d'œuvre oubliés»

141 Dossier **Resident Evil** / **Le Voyage de Chihiro** / **Spiderman** / **Panic Room** / «30 scènes inoubliables»

142 **SPÉCIAL 30e ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINEMA FANTASTIQUE** **Star Wars Episode II** / int. Tobey Maguire, Kirsten Dunst / **L'Echine du diable** / **Femme Fatale**...

142 SPÉCIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2. Dossier **Spiderman** / Dossier **Blade 2** / **Minority Report** / **Darkness** / **Metropolis** / et l'esprit comic-book en 30 films.

146 Dossier **Signes** / **Halloween resurrection** / **xXx** / **Terminator 3** / **Kill Bill** / **Jeepers Creepers 2** / **The Ring** / **Seijun Suzuki** / int. carrière Jack Hill

150 Dossier **Dark Water** / **X-Men 2** / **Hulk** / **The League of Extraordinary Gentlemen** / **Solaris** / **Cabin Fever** / **Leeches** / **Speed Demon** / **Darkness Falls** / **Scarecrow** / Les fantômes japonais / int. carrière Larry Cohen

Animatrix / **Dreamcatcher** / **Destination finale 2** / Génération **Evil Dead** : le fantastique à l'économie / AFM 2003

152 Dossier **Underworld** / **Matrix Revolutions** / **Hero** / **Identity** / Les effets spéciaux de **La Ligue des gentlemen extraordinaires** / **Skinned Deep** / **Monster Man** / **Willard** / **Cowboy Bebop**

Matrix Revolutions / **Gothika** / **Zatoichi** / **Le Monde de Nemo** / **S.W.A.T.** / **Alien** / **Flesh for the Beast** / **Slashers** / int. carrière John Phillip Law (2ème partie)

162 Dossier **May** / **Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban** / **Immortel** / **Agents Secrets** / **Kiki, la petite sorcière** / **Alive** / **Araqami** / **Azumi** / **Romasanta** / **The Unliving** /

164 Dossier **Kill Bill volume 2** / Dossier **Van Helsing** / **Alien Vs Predator** / **Atomik Circus** / **Le Jour d'après** / **Undead** / **La Caravane de l'étrange** / int. carrière James Elroy (1ère partie)

144 **Men in Black 2** / **Le Règne de feu** / **Brocéliande** / **Jeepers Creepers** / **Jason X** / **Arac Attack** / **Requiem** / **Mes chers voisins** / et les 30 navets assassinés

145 Dossier **Minority Report** / **Windtalkers** / **SimOne** / **Signes** / **Blood Feast 2** / int. carrière Ray Harryhausen

148 Dossier **Les Deux tours** / **Re-Animator 3** / **Spy Kids 2** / **Cradle of Fear** / **Resurrection of the Little Match Girl** / **Les Larmes du tigre noir** / Le cinéma Thaïlandais / int. carrière Sergio Soliman

149 Dossier Gérardmer 2003 / **The Matrix Reloaded** / **Brocéliande** / **Le Cercle** / **Gangs of New York** / **Le Château dans le ciel** / int. carrière José Mojica Marins

151 Dossier **Daredevil** / **Terminator 3** / **Black Mask 2** / **Willard** / **Cypher** / **Traqué** / **Star Trek Nemesis** / Les films comic-books ratés / int. carrière Shinya Tsukamoto

152 Dossiers **Evil Dead** et **Maléfique** / **X-men 2** / **House of the Dead** /

153 Dossier Les Événements de la rentrée : **Kill Bill**, **Hero**, **Blueberry**, **Le Retour du roi**, **Freddy Vs Jason**, **Underworld** / **Matrix Reloaded** / **Animatrix** / **Basic** / **X-Men 2** / **28 Jours plus tard**

154 Dossier **Hulk** / **Darkness** / **Haute Tension** / **Nuits de Terreur** / **Animatrix** / **Ong Bak** / int. carrière Steve Wang

155 Dossier **Terminator 3** / Les effets spéciaux de **Matrix Reloaded** / **Abîmes** / **Narc** / **Les Enfants d'Abraham** / **Charlie's Angels 2** / **Détour Mortel** / **The Eye** / **Pirates des Caraïbes** / **Tomb Raider 2** / int. carrière Sergio Martino

157 Dossier **Freddy contre Jason** / **The Texas Chainsaw Massacre** / **May** / **Infernal Affairs** / **Mystic River** / **Bad Boys 2** / Hommage à Charles Bronson / int. carrière John Phillip Law (1ère partie)

158 Dossier **Hellboy** / Dossier **Kill Bill Volume 1** /

Screaming Dead / int. carrière Ruggero

159 Dossier **Le Retour du Roi** / **Mindhunters** / **Les Rivières Pourpres 2** / **Battle Royale 2** / **The Card Player** / **Bloodgnome** / int. carrière Enzo G. Castellari (1ère partie)

160 Dossier **Massacre à la tronçonneuse** / Dossier Gérardmer 2004 / **Spider-Man 2** / **Gothika** / **Dead or Alive 1, 2, 3** / **Jeepers Creepers 2** / int. carrière Enzo G. Castellari (2ème partie)

161 Dossier **Van Helsing** / Dossier **Blueberry** / **Manson Family** / **Big Fish** / **Paycheck** / **Open Range** / **L'Hirondelle d'or** / Cheng Pei Pei / **Cannibal Holocaust** / int. carrière Ruggero Deodato (1ère partie)

163 Dossier **Ong Bak** / **800 Balles** / **L'Armée des morts** / **The Machinist** / **Le Convoyeur** / **Séance** / **Fenêtre secrète** / **La Passion du Christ** / AFM 2004 / int. carrière Eloy de la Iglesia

165 Dossier **L'Armée des morts** / **Saint-Ange** / **Memories of Murder** / **Casshern** / **Deux Soeurs** / **The Punisher** : le film + le comic-book / **Wonderful Days** / int. carrière James Elroy (2ème partie)

166 Dossier **Spider-Man 2** / Dossier **Hellboy** / **Les Chroniques de Riddick** / **Atomik Circus** / **Le Village** / **I, Robot** / **Ghost in the Shell - Innocence** / **The Storyteller** / Cannes 2004 / int. carrière Ronny Yu (1ère partie)

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad Movies* n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter et n°2 Jackson. France : **7,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :

Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ____ PRÉNOM ____

ADRESSE ____

CODE POSTAL ____ VILLE ____

PAYS ____

|_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|
Date d'expiration : |_|_|_|_| Mois/Année

Date et signature obligatoires

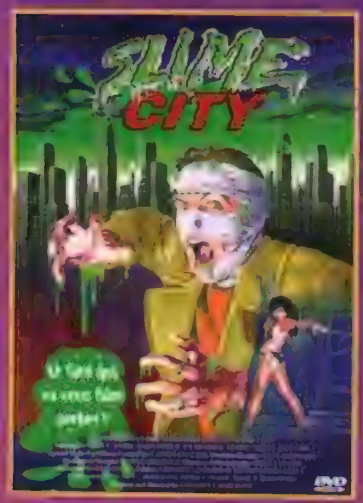
VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR www.mad-movies.com, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS.

MAD MOVIES										
29	32	33	34	36	37	38	39	40	41	42
43	44	45	46	47	49	50	51	52	53	54
55	56	57	58	59	60	61	62	63	65	66
67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88
89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99
100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110
111	112	113	114	115	116	117	118	119	120	121
122	123	124	125	126	127	128	129	130	131	132
133	134	135	136	137	138	139	140	141	142	143 couverture Spiderman
143 couverture Blade II	144	145	146	147	148	149	150	151	152	153
154	155	156	157	158	159	160	161	162	163	164
165	166									

☐ Hors série n°1 John Carpenter
☐ Hors série n°2 Peter Jackson
☐ Hors série Cinémas d'Asie

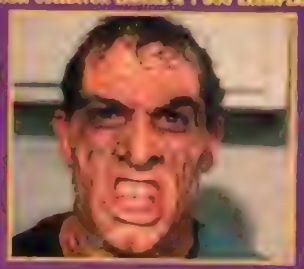
☐ Conformément à la loi informatique et Liberté du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !



SLIME CITY est avec EVIL DEAD, BASKET CASE et STREET TRASH l'un des plus grands classiques du cinéma gore américain des années 80. Une œuvre définitivement culte à travers le monde entier qui bénéficie des effets spéciaux les plus répugnants jamais portés à l'écran ! Âmes sensibles s'abstenir... DVD

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES



GIRLS SCHOOL SCREAMERS est l'un des films les plus emblématiques de la célèbre firme américaine TROMA et l'un des slashers les plus mythiques de sa génération. Meurtres sanglants, cadavres décomposés, spectres menaçants, GIRLS SCHOOL SCREAMERS multiplie les atrocités dans le seul but de satisfaire pleinement les amateurs de sensations fortes. DVD

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

www.uncutmovies.fr

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com
OFFRE SPÉCIALE : 16 € la cassette VHS (SECAM) - OFFRE SPÉCIALE : 26 € le DVD (PAL/Zone 2)
FRAIS DE PORT (Colissimo suivi) : 1 à 3 articles - 5 € ; 4 articles et plus - PORT GRATUIT !

- ❑ PSYCHO SISTERS
- ❑ BACK FROM THE DEAD
- ❑ BLACK PAST
- ❑ FANTOM KILER 2[1]
- ❑ TERROR TOONS
- ❑ FANTOM KILER 3[1] (DVD)
- ❑ GIRLS SCHOOL SCREAMERS (DVD)
- ❑ THE DEAD NEXT DOOR
- ❑ THE BURNING MOON
- ❑ PSYCHOS IN LOVE
- ❑ FLESH EATING MOTHERS
- ❑ UNKNOWN BEYOND (DVD)
- ❑ NIKOS THE IMPALER (DVD)
- ❑ THE NECRO FILES[1]
- ❑ REDNECK ZOMBIES
- ❑ FANTOM KILER[1]
- ❑ THE DARKNESS BEYOND
- ❑ DEATH FACTORY (DVD)
- ❑ ROSSA VENEZIA[3] (DVD)
- ❑ PREMUTOS
- ❑ SCRAPBOOK[1]
- ❑ PARTS OF THE FAMILY
- ❑ DEMONIUM
- ❑ UNHINGED (DVD)
- ❑ THE NECRO FILES 2[3] (DVD)
- ❑ INFANTRY OF DOOM
- ❑ ANGEL OF DEATH[1]
- ❑ SKINNED ALIVE
- ❑ I PISS ON YOUR GRAVE[2]
- ❑ THE SHUNNED HOUSE (DVD)
- ❑ SLIME CITY (DVD)

Je désire recevoir les articles cochés et ci-joint mon règlement de _____ € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

(1) Déconseillé aux moins de 16 ans - (2) Déconseillé aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites.
(3) Strictement interdit aux moins de 18 ans. Contient des scènes à caractère pornographique. En commandant cet article je certifie implicitement être majeur.
Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ.

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

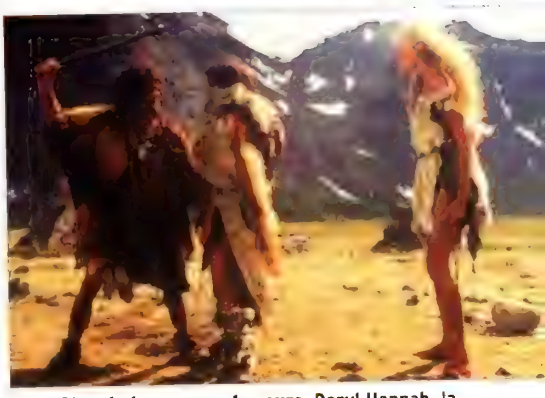
CHAPITRE 56

50 000 ANS APRES LA GUERRE DU FEU

LE CLAN DE LA CAVERNE DES OURS

THE CLAN OF THE CAVE BEAR. 1986. RÉAL.: MICHAEL CHAPMAN. SCÉN.: JOHN SAYLES, CLAIR NOTO, D'APRÈS JEAN M. AUEL. INT.: DARYL HANNAH, JAMES REMAR, JOHN DOOLITTLE, CURTIS ARMSTRONG, KAREN AUSTIN, GLORIA LEE, JEANNE MORTIL. PROD.: A. JOZAK, SIDNEY KIMMEL, GERALD I. ISENBERG, PSO, DECADE. DISTR.: AMLF. USA.

La Guerre du feu revisité, même si le script s'inspire officiellement de la série de romans de Jean M. Auel (après *Le Clan de la vallée aux ours* viennent en effet *The Valley of Horses* et *The Mammoth Hunters*). Nous voyons la petite Ayla perdre ses parents avant de se faire recueillir par une tribu d'hommes de néanderthal. Seule jolie femme blonde dans une tribu de primitifs hirsutes, elle fait bientôt preuve d'adresse à la chasse (jusqu'ici réservée aux mâles), et démontre au passage la supériorité écrasante des Cro-magnons sur l'homme de Néanderthal. Bref, tout va bien, la civilisation est en marche, tout du moins jusqu'à l'arrivée du rap dans nos oreilles, et surtout de la gestuelle qui l'accompagne, annonciateurs d'un solide retour à l'ère du paléolithique inférieur.



Le Clan de la caverne des ours. Daryl Hannah, la blonde et les beaux bruns.

CLARENCE

1990. RÉAL.: ERIC TILL. TV. SCÉN.: LORNE CAMERON, DAVID HOSELTON. INT.: ROBERT CARRADINE, LOUIS DEL GRANDE, LARRY AUBREY, KATE TROTTER, BARBARA HAMILTON, RACHEL BLANCHARD, RICHARD FITZPATRICK. PROD.: SEATON MCLEAN, MARY KAHN, ATLANTIS FILMS, SOUTH PACIFIC PICTURES, NORTH STAR ENTERTAINMENT, FAMILY CHANNEL. USA.

Suite tardive de **La Vie est belle** signé par Frank Capra, où Henry Travers incarnait Clarence, pas le lion de ***Daktari***, non, mais un ange débutant encore dépourvu d'ailes... Robert Carradine reprend le rôle dans ce téléfilm aux allures de conte de Noël, réalisé pour le câble américain, avec tout le consensuel que cela suppose. Clarence revient donc à « tire d'ailes » pour prêter mainforte à un autre ange-gardien néophyte chargé de protéger une veuve et ses enfants. Toujours pour

la télévision, Eric Till adapta aussi bien Dickens (***An American Christmas Carol***), la romancière Katherine Paterson (***Bridge to Terabithia***), et même la Bible avec ce respectable ***Mary and Joseph, a Story of Faith***. Du coup, on attend l'inévitable suite : ***Mary and Joseph Come Together*** !

CLASH

1983. RÉAL. ET SCÉN.: RAPHAEL DELPARD. INT.: PIERRE CLÉMENTI, CATHERINE ALRIC, BERNARD FRESSON, CHRISTIAN FORGES, JEAN-CLAUDE BENHAMOU, IVA POTOCNIK. PROD.: PROMUNDI, DEVENIR PRODUCTION, CROATIA FILMS, CINÉTHÈQUE. FRANCE/YOUGOSLAVIE.

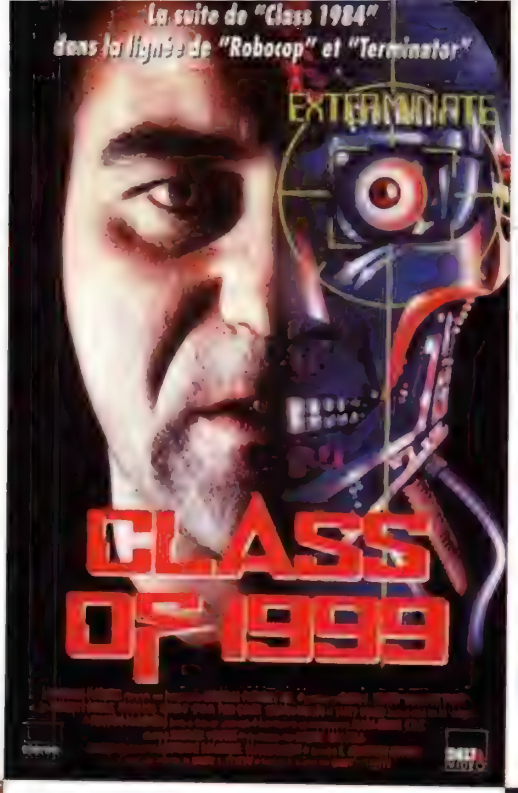
Cela commence à la manière de **Reservoir Dogs** (Tarantino, copieur !). Martine ramène le butin d'un hold-up dans un certain hangar où doivent se retrouver ses complices. Mais ce lieu étrange la révèle à elle-même à travers l'apparition d'un

Catherine Alric dans Clash, où jamais sa ressemblance avec Catherine Deneuve n'a paru aussi flagrante.

monstre qu'elle va combattre aux côtés d'une Martine-enfant issue de son inconscient. Pour tout un chacun, la carrière de Raphaël Delpard bute sur son frétillant **Les Bidasses aux grandes manœuvres**, symbole indépassable de la nunucherie en boîte. Mais l'année précédente, le même auteur signait **La Nuit de la mort**, un brillant thriller où les vieillards d'un hospice conservaient la vie grâce aux cellules jeunes de leurs soignants, aussitôt dévorés après usage. **Clash** participe d'un autre genre, où la psychanalyse le dispute aux fantasmes et aux références cinématographiques du cinéaste. Mal compris de la critique, boudé par le public, l'œuvre passa au Deuxième Festival de Bruxelles et au Douzième Festival d'Avoriaz (1982). (M27P.37, M30P.46).

CLASS OF 1999

1990. RÉAL.: MARK LESTER. SCÉN.: C. COURTNEY JOYNER. INT.: BRADLEY CREGG, PAM GRIER, TRACI LIN, STACY KEACH, JOHN P. RYAN, JOSHUA MILLER, MALCOLM MCDOWELL, PATRICK KILPATRICK. PROD.: MARK L. LESTER, VESTRON. USA. (M80P.50).



Mark Lester ne fait jamais dans la dentelle. Sur un script mêlant **Robocop**, **Terminator** et son **Class 1984**, il nous dépeint les rapports de force entre élèves et enseignants, où les gunfights remplacent bien vite le traditionnel zéro de conduite avec la remise du bonnet d'âne en option ! Une société privée délègue donc trois instits androïdes à la pédagogie quelque peu brutale, et bien sûr, Lester en fait trop. Explosions, batailles rangées entre bandes rivales, poursuites échevelées se succèdent dans l'hystérie collective, manière de faire oublier un script maigrelet à l'idéologie limite suspecte. Surtout lorsque les profs arrachent la chair de leur bras droit et révèlent une pince métallique, une mitrailleuse, ou encore, dans le cas de Pam Grier, toujours ravissante, un impressionnant lance-flammes ! Quant aux dialogues, ils s'efforcent de se hisser à la hauteur des événements, avec ce beau cri lancé par un étudiant : *« Attention, ces androïdes sont des putains d'enfoirés ! »*.

CLASS OF 1999 PART 2 : THE SUBSTITUTE

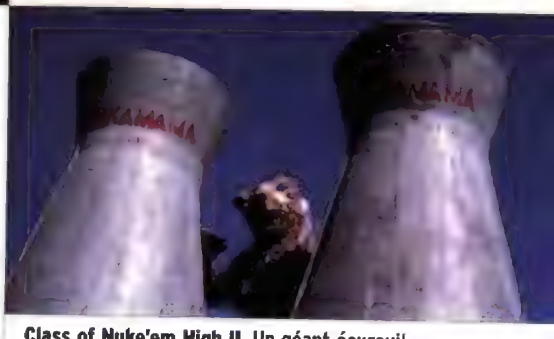
VID.: **CLASS OF 2001**. 1993. RÉAL.: SPIRO RAZATOS. SCÉN.: MARK SEVI. INT.: SASHA MITCHELL, CAITLIN DULANY, NICK CASSAVETES, JACK KNIGHT. PROD.: RUSS MARKOWITZ, CINETEL FILMS. USA.

Surenchère cybernétique dans les couloirs d'un lycée américain, cette séquelle reprend le concept

du précédent en l'exagérant à outrance. Sasha Mitchell fait donc le coup de poing auprès d'élèves fort dissipés dont on se demande d'ailleurs ce qu'ils font encore dans une école ! De la salle de classe, le prof androïde se retrouve sur le terrain de grandes manœuvres, où les vrais flingues remplacent vite les tromblons à jets de peinture. Grotesque, pas crédible, fasciste, caricaturale, cette suite inutile confirme l'adage : *« Tout ce qui est exagéré n'est qu'insignifiant ! »*.

CLASS OF NUKE'EM HIGH II : SUBHUMANOID MELTDOWN

1991. RÉAL.: ERIC LOUZIL. SCÉN.: LLOYD KAUFMAN, ERIC LOUZIL, CARL MORANO, MARCUS ROLING, JEFFREY W. SASS, MATT UNGER. INT.: BRICK BRONSKY, LISA GAYE, SHARON MITCHELL, PHIL RIVO, MICHAEL KURTZ, LEESA ROWLAND. PROD.: MICHAEL HERZ, LLOYD KAUFMAN, TROMA. USA.



Class of Nuke'em High II. Un géant écureuil terroriste attaque les deux tours !

Cinq ans après un premier volet ravageur, sorti chez nous sous le titre d'**Atomic College**, Troma récidive pour s'enfoncer davantage dans cette débilité agressive, depuis longtemps revendiquée par la célèbre firme. Le script dès lors n'a plus guère d'importance et se contente d'aligner les pires facéties. Un écureuil devient géant après l'absorption de substances toxiques, quelques mutants ravagent le casting (les fameux subhumanoids, on les reconnaît à leur seconde bouche placée sur le ventre !), diverses créatures insectoïdes se baladent au moyen d'une prudente stop-motion, et même notre Toxic Avenger préféré vient rendre visite à ses copains sur le plateau ! Un troisième volet verra le jour en 1994, fièrement titré **Class of Nuke'em High III : The Good, The Bad and The Subhumanoid**. Encore une friandise à réserver aux seuls initiés...

THE CLAW MONSTERS

PANTHER GIRL OF THE KONGO. 1954/1966. RÉAL.: FRANKLIN ADREON. SCÉN.: RONALD DAVIDSON. INT.: PHYLLIS COATES, MYRON HEALEY, ARTHUR SPACE, JOHN DAY, MIKE RAGAN, ARCHIE SAVAGE, STEVE CALVERT. PROD.: RÉPUBLIC SERIAL. USA.

Petite curiosité que ces « mâchoires monstrueuses » tirée d'un des derniers serials américains, **Panther Girl of the Congo**. L'action se déroule en Afrique. Un savant fou propriétaire d'une mine de diamants élabore une sorte de homard géant afin d'éliminer les gêneurs (Homard m'a tué !!!). Mais, Panther Girl est là, une belle tarzane courant la jupette au vent. Les quelque 240 minutes du métrage original furent ramenées à 100 pour une exploitation en salles en 1966. Sous le costume simplifié, on découvre

la belle Phyllis Coates à l'impressionnante filmographie, de 1948 à 1995. Et, sous le costume du gorille, un brave, Steve Calvert, qui fit ainsi le singe dans nombre de productions de seconde zone : **The Bride and the Beast**, **Bride of the Gorilla**, **Bela Lugosi Meets a Brooklyn Gorilla**, **The Bowery Boys Meet the Monster**... Un malin qui ne tournait que des titres commençant par « B » pour figurer plus vite dans le Fantastic Guide !

The Claw Monsters. Phyllis Coates menacée par Steve Calvert en costume (ça donne trop chaud, c'est un calvaire, gémissait-il !).

CLAWS

1977. RÉAL.: RICHARD BANSLACH, ROBERT E. PIERSON. SCÉN.: CHUCK D. KEEN. INT.: JASON EWERS, KEN GAMPU, LEON AMES, MYRON HEALY, ANTHONY CARUSO. PROD.: CHUCK D. KEEN. USA.

Une aventure clairement opportuniste reprenant sans vergogne le thème des **Dents de la mer** et du **Grizzly** de William Girdler, tous deux réalisés deux ans plus tôt. Une petite ville de l'Alaska vante les charmes de son Parc National, mais voici qu'un ours gigantesque, hanté par un esprit maléfique, s'en vient hardiment décimer les touristes. Un garde forestier, une personnalité locale et un indien vont traquer la bête pour finir par l'abattre. D'après certaines sources, d'ailleurs généralement peu fiables, une suite devrait « suivre » (quand les suites précèdent, on s'y perd trop !). Le titre annoncé ramone assez grave : **Ne touchez pas au grizzly** ! Faut reconnaître, ça parle...

CLEAN SHAVEN

VID.: **PSYCHOPATH**. 1994. RÉAL. ET SCÉN.: LODGE KERRIGAN. INT.: PETER GREENE, JENNIFER MACDONALD, ROBERT ALBERT, MEGAN OWEN, MOLLY CASTELLOC. PROD.: LODGE KERRIGAN, DSM III FILMS. USA.

Une descente impressionnante dans les méandres de la personnalité d'un psycho-killer fraîchement sorti de l'asile. Tandis qu'il cherche à retrouver sa fille placée en famille d'accueil lors de son internement, un détective à la poursuite d'un tueur de fillettes va bientôt croiser sa route. Lodge Kerrigan, à la fois cinéaste, auteur et producteur, filme le quotidien de son héros, qui entend des voix, vit dans son monde intérieur, s'auto-mutile à l'occasion, et bientôt confond le réel et l'imaginaire. Un shocker de la trempe de **Henry : Portait of a Serial Killer**, mais peut-être trop fort pour le critique du Figaro, qui nous livre ainsi sa vision de l'œuvre : *« Electrochoc assuré... Le jeune réalisateur frappe à la tête. Et au foie ! »*. Ça c'est de la critique de droite donc, mais voyons plutôt l'avis de Libération, qui nous explique ainsi les choses : *« Le film résonne comme une partition nouante sur la folie ! »*. Décidément, la schizophrénie est ailleurs...

CLEARCUT

1992. RÉAL.: RICHARD BUGAJSKI. SCÉN.: ROB FORSYTH. INT.: GRAHAM GREENE, RON LEA, MICHAEL HOGAN, FLOYD RED CROW WESTERMAN. PROD.: NORTHERN ARTS ENT., CINEXUS CAPITAL CORP. USA.

Choc des cultures et parabole écologique pour ce survival haletant et violent où un indien local affronte et kidnappe l'industriel responsable du déboisage d'une partie de la forêt canadienne. Apparemment possédé par l'esprit de ses ancêtres, l'indien (joué par un Graham Greene très inspiré) possède aussi le pouvoir d'apparaître et disparaître à volonté.

THE CLEARING

1991. RÉAL.: VLADIMIR ALENIKOV. SCÉN.: VLADIMIR ALENIKOV, KATHERINE MARTIN ET YURI PETROV. INT.: GEORGE SEGAL, TAMARA TANA, NICKOLAI KOCHEGAROV. PROD.: KODIAK FILMS, BABYLON & ODESSA, SOVAMPEX. URSS.

Le récit ouvre sur une fête païenne du 11ème siècle. Des villageois russes prient la lune de leur accorder la fertilité. Pas seulement au niveau des récoltes, mais aussi dans le ventre de leur épouse devenues infertiles. Séquence assez burlesque du sacrifice d'une jeune paysanne... Le chef du village va cacher la chose en mettant le crime à l'actif d'un hypothétique loup-garou hantant la région. Profitant d'un relâchement du communisme local, le réalisateur s'émancipe et accumule scènes-choc et nudités intégrales. Mais l'imagination manque quelque part, et l'on retrouve de nombreux clichés du cinéma d'épouvante, ainsi que des séquences rappelant **Le Masque du démon**, ou encore **Les Trois visages de la peur.**

Jennifer Sky dans Cleopatra 2525. Tu peux toucher, c'est du Sky !

CLEOPATRA 2525

2000. RÉAL.: GREG YAITANES, ERIC MORRIS, RICK JACOBSON, ETC. SCÉN.: R.J. STEWART, JOSH BECKER, ETC. SÉRIE TV. INT.: PATRICK KAKE, VICTORIA PRATT, GINA TORRES, JENNIFER SKY, ANGELA DOTCHIN. PROD.: CHLOE SMITH, JANINE DICKINS, RENAISSANCE PICTURES. USA.

Après ***Hercule*** et ***Xena***, Renaissance Pictures nous transporte dans le futur avec trois « drôles de dames » assez bien balancées : Gina Torres (Hel), Vicky Pratt (Sarge), et Jennifer Sky dans le rôle-titre, une jeune danseuse exotique cryogénéisée en 2001 et réchauffée en 2525 : *« À consommer tout de suite, après c'est plus bon ! »*. Au vingt-sixième siècle, les mutants, les robots, les renégats et diverses créatures monstrueuses taillent la zone,

tandis que les humains ordinaires vivent dans des souterrains, surveillés par des êtres fort méchants, les Bailies. Heureusement, la situation est grave mais pas désespérée, et nos héroïnes trouvent encore le moyen de plaisanter, jouant des poings, des armes ou de la prunelle selon le danger en présence. Moyennement appréciée, la série dura à peine le temps d'une trentaine d'épisodes.

LA CLEPSYDRE

SANATORIUM POD KLEPSYDRA. 1973. RÉAL. ET SCÉN.: WOJCIECH HAS, D'APRÈS BRUNO SCHULZ. INT.: JAN NOWICKI, RENA ORSKA, TADEUSZ KONDRAT, GUSTAW HOLOUBEK, HALINA HOWALSKA. PROD.: SILESIA FILM UNIT. POLOGNE.

Un jeune homme se rend dans un sanatorium où son père agonise. Là, dans d'étranges décors, plusieurs univers se croisent devant lui, qui symbolisent le présent, le passé, ses rêves, son inconscient, ou même la politique de l'époque, avec les révoltes ouvrières en Pologne à ce moment-là. Autant de séquences surréalistes dans des décors de plus en plus décrépits, comme si le chemin de la connaissance débouchait inévitablement sur la mort du héros. L'hermétisme assez déroutant du

La Clepsydre. Le héros à la croisée de plusieurs univers.

script, l'esthétisme brillant des images, cette quête informulée en forme de parcours initiatique séduisit fort les programmateurs de Festivals (Cannes, Trieste, Rex...), tandis que le public, dans le doute, montra un respect prudent devant ce monument d'ésotérisme dû à l'auteur du plus connu **Manuscrit trouvé à Saragosse**.

THE CLICK

1997. RÉAL. ET SCÉN.: ROLFE KANEFSKY, D'APRÈS LES COMICS DE MILO MANARA. INT.: JOHN LAZAR, DELPHINE PACIFIC, MICHELLE BAUER, GABRIELLA HAL, JACQUELINE LOWELL. PROD.: ALAIN SIRITSKY. USA.

Adaptation des comics de Milo Manara, à la fois érotiques et science-fictionnels (ceci après **Le Déclic** de Jean-Louis Richard, avec Florence Guérin). Alain Siritzky est un producteur/cinéaste/érotomane averti qui, après avoir relancé la série des **Emmanuelle** aux USA, se pencha sur quelques polissonneries parfois visibles chez nous sur le câble : la série des ***Justine***, des ***Butterscotch*** (quand l'homme invisible n'a pas les yeux dans sa poche...), ou celle, assez prolifique, des ***Sex-Files***. ***The Click***, autre mini-série, ne vise pas l'Oscar du meilleur scénario, mais cherche surtout un prétex-

Delphine Pacific dans The Click (clac... Merci Kodak !).

te pour déshabiller ses actrices. Une certaine boîte magique y active en effet la libido des personnages, et cela suffit. Parmi les pas-frileuses sur le plateau, on retrouve quelques charmantes connaissances : Jacqueline Lowell, Michelle Bauer, Kira Reed, Gabriella Hall, et encore la belle asiatique, Delphine Pacific.

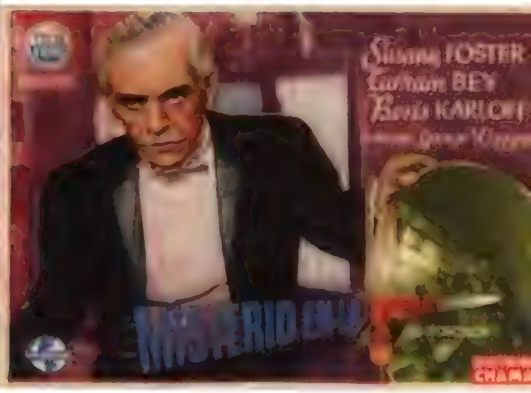
THE CLIMAX

1944. RÉAL.: GEORGE WAGGNER. SCÉN.: CURT SIODMAK, LYNN STRALING, D'APRÈS EDWARD J. LOCKE. INT.: BORIS KARLOFF, TURHAN BEY, THOMAS GOMEZ, SUSANNA FOSTER, GALE SONDERGAARD, LOTTE STEIN. PROD.: UNIVERSAL. USA.

Bien qu'adapté d'une pièce d'Edward Locke créée en 1909, **The Climax** rappelle beaucoup le thème du **Fantôme de l'Opéra**. Karloff y interprète le Dr. Hohner, maître en hypnotisme et meurtrier d'une cantatrice préférant l'amour du public à son amour pour lui. Dix ans plus tard, il tente d'en éliminer une autre, persuadé que celle-ci représente la réincarnation de la première. Le

Boris Karloff et Susanna Foster. The Climax (is tendu !).

Fantastique cède un peu la place à l'opéra dans cette œuvre théâtrale censée exploiter les talents vocaux de Susanna Foster (qui gazouillait déjà pas mal dans la version d'Arthur Lubin du **Fantôme de l'Opéra** tournée l'année précédente). Le film sortit en Belgique sous le titre de **La Passion du Dr. Hohner**, et il en existe une première version peu connue tournée en 1930, par Renaud Hoffman, avec Jean Hersholt et Leroy Mason dans les rôles principaux.



CLOAK AND DAGGER

1985. RÉAL.: RICHARD FRANKLIN. SCÉN.: TOM HOLLAND. INT.: HENRY THOMAS, JEANETTE NOLAN, DABNEY COLEMAN, MICHAEL MURPHY, CHRISTINA NIGRA, JOHN MCINTIRE. PROD.: ALAN CARR, UNIVERSAL. USA.

Le remake actualisé de **The Window**, un titre écrit par Cornel Woolrich, écrivain de romans à suspense. Henry Thomas, l'ex-copain d'E.T., interprète le rôle d'un adepte des jeux vidéo, qui finit par ne plus dissocier le monde virtuel de la réalité quotidienne. Un agent du FBI sur le point de mourir lui remet une vidéo qui renferme en fait certains secrets gouvernementaux à ne pas laisser traîner à portée d'espions étrangers évidemment très méchants. L'enfant invente alors un personnage fictif nommé Jack Flash, symbolisant à la fois le héros qu'il voudrait devenir et le père idéalisé dont il rêve.

LES CLOCHES D'AUTOMNE

OSSENNYE KOLAKOLA. 1980. RÉAL.: VLADIMIR GORIKKER. SCÉN.: ALEXANDRE VOLODINE, D'APRÈS LE CONTE D'ALEXANDRE POUCHKINE. INT.: ALEXANDRE KIRILLOW, VLADIMIR VIKHROV, IRINA ALFEROVA, LIOUDMILA DREBNEVA, LIOUBOVA TCHIRKOVA. PROD.: STUDIOS GORKI. DISTR.: LES FILMS COSMOS. URSS.

Un conte chanté et dansé, tandis qu'une voix off nous commente de manière assez stoïque la progression du récit. À la source, se trouve une nouvelle d'Alexandre Pouchkine (*Ossennye Kolakola*, et il ne s'agit pas d'un message subliminal !), même si le public reconnaît dès les premières images le thème de *Blanche-Neige* revisité façon cinéma soviétique. La différence la plus notable concerne l'absence des sept nains, remplacés tout de même par sept preux chevaliers. L'image est belle, les décors, les danses et les costumes somptueux, et sur le plan formel, l'œuvre séduit malgré ses lenteurs un tantinet crispantes. Alexandre Pouchkine devait inspirer des scénaristes : **Rouslan et Ludmila**, **La Dame de pique**... mais aussi divers compositeurs (Moussorgsky notamment, pour l'adaptation à l'opéra de son *Boris Godounov*).

LES CLOCHES DE L'ENFER

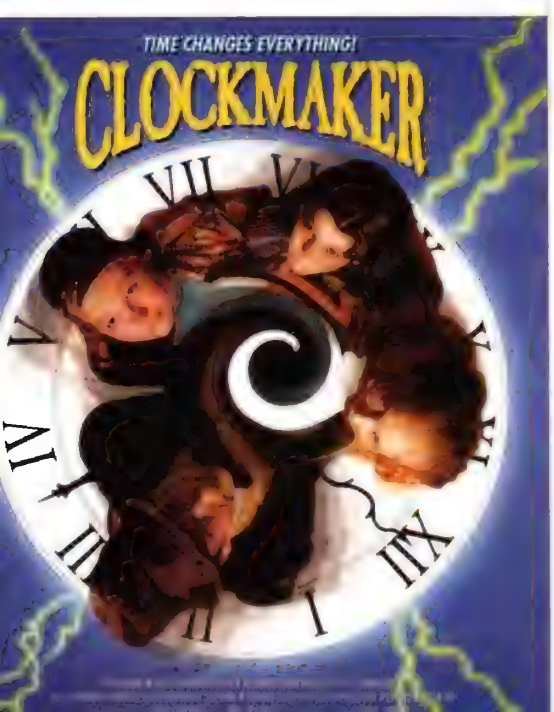
CAMPANA DEL INFERNIO. VID.: **LA CLOCHE DE L'ENFER.** RÉAL.: CLAUDIO GUERIN HILL. SCÉN.: SANTIAGO MONCADA. INT.: RENAUD VERLEY, VIVECA LANDFORDS, CHRISTINE BETZNER, ALFREDO MAYO, ERASMO PASCUAL, MARIBEL MARTIN. PROD.: CLAUDIO GUERIN HILL, HESPER A, FILMS DE LA BOÉTIE. DISTR.: LES FILMS LA BOÉTIE. ESPAGNE/FRANCE.

Curieux mélange des genres, ce titre espagnol explore le fantastique, le giallo, l'érotisme, l'étude psychanalytique et le suspense style « captation d'héritage » avec un sens de l'ambiguïté qui fait les belles histoires. Le héros sort d'un établissement psychiatrique pour rejoindre sa tante et ses trois jolies cousines, tandis qu'un juge doit décider si sa santé mentale va lui permettre de rentrer en possession de l'héritage de sa mère. Évidemment, les ennuis commencent aussitôt. Film pas toujours logique, mais c'est pour la bonne cause, et avec une certaine audace pour l'époque (l'utilisation de la cloche de l'église à des fins criminelles surprend en effet, surtout dans une production espagnole). Malade sur le tournage, Claudio Guerin Hill s'éteint bientôt pour laisser la place à Juan Antonio Bardem, décédé lui-même en 2003.

CLOCKMAKER

1998. RÉAL.: CHRISTOPHER RÉMY. SCÉN.: BENJAMIN CARR. INT.: ANTHONY MEDWETZ, ZACHARY MCLEMORE, KATIE JOHNSTON, DAISY NYSTUL, TOM CULAGER, PIERRINO MASCARINO. PROD.: VLAD PAUNESCU, CHRISTOPHER LANDRY, KUSHNER-LOCKE COMPANY. USA.

Vlad Paunescu, ex-associé de la Full Moon, tente de rajeunir s'il en était besoin le thème gratifiant de **Retour vers le futur.** Un quarteron de kids délurés trouve en effet chez un vieil horloger le moyen de remonter le temps. L'un d'eux abandonne un mini-ordinateur qui, lâché comme ça en plein 19ème siècle, risquerait de bouleverser le passé et d'agir sur le futur. Ses amis tentent de le rejoindre pour ainsi remettre les pendules à l'heure (... place !). Comme au bon vieux temps des **Subspecies**, le tournage fonctionne à l'économie du côté de Bucarest, avec quelques artistes locaux tels que Petre Motaru, Isabela Neamptu, ou encore Constantin Barbulescu.



LE CLONE

1998. RÉAL. ET SCÉN.: FABIO CONVERSI. INT.: ELIE SEMOUN, DIEUDONNÉ, PIERRE VERNIER, AXELLE ABADIE, ZINEDINE SOUALEM, AURÉLIE REMACLE, DOMINIQUE FARRUGIA, BERNARD LE COQ, JEAN-MARIE BIGARD. PROD.: OLIVIER GARNIER, DOMINIQUE FARRUGIA, RIGOLO FILMS. DISTR.: POLYGRAM FILM DISTRIBUTION. FRANCE.

Elie Semoun interprète l'informaticien qui s'invente un double virtuel afin de vaincre sa timidité maladive. Hélas, ce double s'échappe et investit un receveur involontaire (Dieudonné) de manière à mieux découvrir le monde réel. L'argument en vaut un autre, même s'il nous rappelle certains titres, mais Fabio Conversi semble s'arrêter en chemin, victime de ce scénario prétexte à une variation de sketches pour la plupart assez sinistres. Produit par Dominique Farrugia, sous la bannière Rigolo Films, il était permis d'en attendre davantage.

THE CLONE MASTER

1978. RÉAL.: DON MEDFORD. TV. SCÉN.: JOHN D. F. BLACK. INT.: ART HINDLE, RALPH BELLAM, ED LAUTER, BETTY LOU ROBINSON, ROBYN DOUGLASS, ROBERT KARNES. PROD.: MEL FERBER, PARAMOUNT (NBC). USA

Deux biochimistes travaillent sur un projet de clonage humain, secrètement financé par le gouvernement américain. En fait, leurs travaux prennent de l'avance tout aussi secrètement, puisque déjà treize clones d'un des savants séjournent au laboratoire, tous pourvus du même cerveau que leur modèle, et certains persuadés d'être le vrai original. Tandis qu'un troisième larron, parfait malhonnête, rêve de les vendre au plus offrant, les doublures se révoltent et détruisent les plans nécessaires à leur duplication. Prévu pour être le pilote d'une nouvelle série pour NBC, ***The Clone Master*** resta hélas unique. Pas fort, pour des faiseurs de clones...

CLONED

1997. RÉAL.: DOUGLAS BARR. TV. SCÉN.: CARMEN CULVER ET DAVID TAYLOR D'APRÈS CARMEN CULVER ET PERRI KLASS. INT.: BRADLEY WHITFORD, ALAN ROSENBERG, SCOTT PAULIN, ELIZABETH PERKINS, TINA LIFFORD, CHILTON CRANE, ENRICO COLANTONI. PROD.: ROBIN FORMAN, NBC STUDIOS, SID FEDERS PRODUCTIONS, SPRING CREEK PRODUCTIONS. USA.

En l'an de grâce 2008, une jeune femme découvre dans le laboratoire où elle travaille l'existence de plusieurs clones de son fils de huit ans décédé l'année précédente. Ses investigations vont la conduire à un certain projet, nommé Baby 2000, fournissant à qui veut y mettre le prix des organes prélevés sur clones, quand il ne s'agit pas du spécimen tout entier alors vendu auprès de ménages stériles. Une re-lecture moderne et télévisée du classique **Morts suspectes** (**Coma**) de Michael Crichton, lui-même basé sur le livre de Robin Cook.

THE CLONES

1974. RÉAL.: PAUL HUNT, LAMAR CARD. SCÉN.: STEVE FISHER. INT.: MICHAEL GREENE, OTIS YOUNG, SUSAN HUNT GREGORY SIERRA, STANLEY ADAMS, ALEX NICOL, BRUCE BENNETT. PROD.: PAUL HUNT, HUNT-CARD PRODUCTIONS. USA.

Un chercheur subit à son insu une duplication de sa personne et se retrouve face à son double en rentrant chez lui, l'usurpateur étant confortablement installé auprès de sa fiancée ! L'histoire démarre assez fort et l'action ne faiblit jamais, le héros et son double étant obligés de combattre ensemble pour échapper aux hommes de la CIA et aux scientifiques. Après une course-poursuite où le double et la fiancée périssent, le héros abat le savant responsable de ses malheurs, puis... tombe sous les coups du double de sa victime, dupliqué lui aussi. Malgré cet argument limite farfelu, le film tient la route et maintient le suspense. Découvert au Marché du Film de Cannes en 74, il fit les beaux soirs de quelques festivals spécialisés.

THE CLONING OF JOANNA MAY

1991. RÉAL.: PHILIP SAVILLE. TV. SCÉN.: TED WHITEHEAD, D'APRÈS UNE HISTOIRE DE FAY WELDON. INT.: BRIAN COX, PATRICIA HODGE, EMMA HARDY, BILLIE WHITELAW, OLIVER FORD DAVIES. PROD.: SALLY HEAD, GRANADA-TV. USA.

Dans un futur proche, un patron d'industrie nucléaire pense à cloner son épouse l'ayant abandonné, ce qui aboutit à la création de trois copies fidèles de la jeune femme. Comme prévu, la situation dégénère, d'autant que la fugitive revient à la maison et y découvre ses rivales. Téléfilm britannique de 180 minutes, où la science-fiction sert de prétexte à une comédie de mœurs basée sur les rapports de force entre époux. D'après le roman homonyme de Fay Weldon, qui avait déjà inspiré la réalisatrice Susan Seidelman avec son livre corrosif *The Live and Loves of a She-Devil*, devenu au cinéma **She-Devil**.

THE CLONING OF MORELLA

1997. RÉAL.: JAMES DUDELSON. SCÉN.: ANA CLAVELL, D'APRÈS EDGAR ALLAN POE. INT.: NICHOLAS GUEST, ROBERT LIPTON, DAVID KIRKWOOD, KHRYSTYNE HAJE, DARLENE VOGEL, LISA DARR, LOU RAWLS. PROD.: JAMES DUDELSON, TAURUS ENTERTAINMENT. USA.

Ce titre utilise pêle-mêle situations et personnages des contes d'Edgar Poe pour les mélanger un peu au hasard. Ainsi Dupin, ancêtre des Hercule Poirot et Sherlock Holmes (et qui apparaît dans *La Lettre volée* et *Double assassinat dans la rue Morgue*), devient ici un psychologue chargé d'affaires criminelles. La Morella en question revit après sa mort grâce au scientifique qui implante un embryon de celle-ci dans le corps de son épouse. Naît ainsi Sarah, qui en grandissant devient l'exacte réplique de Morella. C'est du moins ce que prétend le savant généticien, seul survivant d'une explosion dans son laboratoire.

Le Convoi de la peur

À l'instar de La Porte du paradis de Michael Cimino, Le Convoi de la peur, film maudit par excellence, reste l'une des œuvres les plus sous-estimées et méconnues de l'histoire du cinéma. D'une âpreté et d'un radicalisme à toute épreuve, le film de Friedkin mérite une réhabilitation d'urgence tant sa fureur visuelle reste sans égale dans le paysage du film d'aventure moderne.

Ci-dessus :
Kassem (Amidou) guide le premier camion du convoi pour traverser le pont suspendu : LA scène d'anthologie du film.

Page de droite, de haut en bas et de gauche à droite : Kassem, Scanlon (Roy Scheider) et Manzon (Bruno Cremer) font le point avant de s'embarquer dans leur équipée sauvage.

Kassem aide les employés de la compagnie à transporter l'objet de toutes les peurs : le chargement de nitroglycérine.

Scanlon, un homme en fuite qui n'a plus rien à perdre.

1973. Alors que le public se remet à peine de la déferlante **French Connection, L'Exorciste**, la nouvelle pièce maîtresse de William Friedkin, triomphe à travers le monde. Un coup d'éclat fumant qui permet au jeune cinéaste d'être intronisé parmi les hommes les plus puissants d'Hollywood. Friedkin a dès lors gagné les faveurs des gros studios qui s'engagent à le suivre dans ses projets les plus fous. Parmi ses envies, la possibilité de faire un film d'aventure à grand spectacle s'impose avec force. Gardant en mémoire les exploits cinématographiques de John Huston avec **Le Trésor de la Sierra Madre** et d'Henri-Georges Clouzot avec **Le Salaire de la peur** (ses deux références en la matière), Friedkin souhaite placer la barre encore plus haut que ses prédécesseurs. Il veut livrer le morceau de bravoure ultime de sa carrière, celui qui lui ouvrira les portes du panthéon où trônent ses cinéastes fétiches, lui assurant ainsi une place conséquente dans l'histoire du cinéma. Un objectif que Friedkin considère réalisable, guidé par une ambition arrogante et conforté par son statut incontestable de génie à Hollywood. Il ne lui reste plus qu'à trouver l'angle idéal pour combler ses désirs de cinéaste, sans toutefois rompre avec ses obsessions d'auteur. Car Friedkin n'est pas un cinéaste hollywoodien au sens noble du terme. C'est un franc-tireur attiré par les extrêmes, pour qui le cinéma est un art subversif destiné à provoquer des réactions épidermiques. Depuis **The Birthday Party** (une adaptation haute en couleurs d'une pièce d'Harold Pinter avec Robert Shaw), Friedkin n'a cessé d'illustrer sa fascination pour le thème de la perte d'identité et de l'influence d'un environnement néfaste sur la condition humaine, et ce, à travers des récits inscrits dans la réalité du quotidien. Une approche néo-réaliste à la mécanique perverse destinée à désacraliser les icônes d'un genre typé pour les plonger dans un monde aux dangers plus tangibles. À titre d'exemple, il ne serait pas du tout déplacé de voir **French Connection** comme une relecture néo-réaliste de *Sherlock Holmes* ! L'autre souhait de Friedkin, couplé à son désir de faire un film d'aventure, est de passer au crible l'icône du « tough guy » rendu célèbre par les écrits de moult romanciers et scénaristes tels que W.R.Burnett (**La Grande évasion**), Philip MacDonald (**Sahara**), A.I. Bezzerides (**Les Bas-fonds de Frisco**), Richard L. Breen (**La Police Fédérale enquête**) et Horace McCoy (**Un fauve en liberté**). Friedkin veut extraire cette figure mythique de son cadre quasi-artificiel pour la transposer dans un enfer à la teneur plus palpable, afin de lui donner une dimension humaine plus adaptée à sa sensibilité de conteur d'histoire. Un parti pris subtile qui permet de prendre conscience des dangers auxquels le héros sera confronté. Et c'est parce que **Le Salaire de la peur** d'Henri-Georges Clouzot est le film qui synthétise à merveille tous ces éléments, que Friedkin décide d'en entreprendre une relecture, en prenant pour base principale le livre de Georges Arnaud.

HÉRITAGE ET DÉFI

Le Salaire de la Peur d'Henri-Georges Clouzot avait laissé sans voix William Friedkin qui le labellise : *« Chef-d'œuvre d'action et de suspense. »*. Mais à la lecture du roman de Georges Arnaud, Friedkin se rend compte du peu de points communs qu'il entretient avec le film de Clouzot. Ce qui était au départ un récit dressant une apologie sans détour du risque salarié, doublé d'un virulent pamphlet à l'égard de l'impérialisme américain, a été taillé à la serpe par Clouzot afin d'en extirper un film d'aventure efficace destiné à magnifier la stature svelte d'Yves Montand. D'ailleurs, Arnaud avait déclaré haut et fort son mécontentement à l'encontre de Clouzot lorsque **Le Salaire de**

la peur fut projeté au Festival de Cannes en 1953, et il est clair qu'on ne peut contester la sous-exploitation du roman si on le compare avec le film du même nom. Friedkin, conscient de cet état de fait, cherchera à rectifier le tir en proposant une version plus fidèle aux écrits de Georges Arnaud et par conséquent, livrera un film différent de son modèle initial, rendant ainsi inappropriée la qualification de « remake ».

Georges Arnaud étant indisponible (voir encadré), Friedkin reçoit tout de même la bénédiction de Clouzot en personne pour s'atteler à sa relecture du *Salaire de la peur*. Il se met dès lors en quête de scénaristes qui pourront l'aider dans cette tâche ardue. William Peter Blatty est le premier à être contacté. Mais ce dernier, amer depuis sa précédente collaboration avec Friedkin sur **L'Exorciste**, préfère passer la main. Parmi les autres postulants, Alexander Jacobs (**Le Point de non-retour**) et William Hjortsberg (**Angel Heart**) sont remerciés successivement par Friedkin après la lecture de premiers jets jugés peu convaincants. Friedkin accumule les déceptions et ne trouve toujours pas son homme. Il veut un aventurier qui, comme Arnaud, ait vécu au bord du gouffre. Au détour d'une conversation avec Bud Smith, son monteur attitré, Friedkin contacte Walon Green, un documentariste qui fit ses classes chez WGN, la même compagnie de documentaires dont est issue le réalisateur de **French Connection**. Green a, en partie, le profil de l'emploi requis par Friedkin. D'après Smith, Green a passé un temps considérable dans les coins les plus dangereux d'Amérique Latine, à la fois comme correspondant pour le magazine National Geographic et comme travailleur social. Mais il est loin d'être un scénariste confirmé : crédité seulement à ce poste sur **La Horde sauvage**, Green s'était en fait limité à structurer et à donner corps aux idées apportées par Roy A. Snicker et Sam Peckinpah. Après un bref entretien, Friedkin commande tout de même un traitement à Walon Green en lui confiant le livre de Georges Arnaud. Mais la première version que Green remet à Friedkin est loin de combler les espérances de ce dernier, qui trouve le résultat bancal et obsolète. Par contre, Friedkin aime la tournure que Green donne à certaines situations, qui présentent les convoyeurs comme de teigneux baroudeurs à la destinée tragique, conscients que la mort est au bout du chemin, à l'instar de la bande de hors-la-loi menée par Pike Bishop dans le chef-d'œuvre de Peckinpah. Une dimension qui n'était qu'esquissée dans le roman de Georges Arnaud… Malgré ses réserves, Friedkin est convaincu que Green est l'homme de la situation, et considère son traitement comme une simple étape de travail. Les deux hommes redémarrent alors à zéro et couchent progressivement sur papier une version sauvage et bestiale du *Salaire de la peur*.

Le premier jet du scénario du **Convoi de la peur**, approuvé par Friedkin, voit le jour au bout de six mois de dur labeur. Une version qui, au final, diffère légèrement de son matériau de base. Outre la transposition contemporaine du récit, Walon Green et William Friedkin ont considérablement intensifié les enjeux dramatiques du **Salaire de la peur**. Contrairement au livre, **Le Convoi de la peur** expose les circonstances qui ont poussé les quatre personnages principaux à se retrouver indésirables dans leur pays d'origine. Pour ces scènes d'exposition, Friedkin et Green optent pour une certaine équité de traitement, ce qui empêche le spectateur d'évaluer à l'avance la probabilité de survie de chaque protagoniste. Un apport qui leur permet également d'enrichir les personnages créés par Georges Arnaud. Ainsi, Gérard Sturmer devient Jackie Scanlon, un chauffeur de première main affilié à la pègre irlandaise dont l'implication dans un hold-up raté lui vaut d'avoir sa tête mise à prix par la Cosa Nostra. L'Espagnol Bimba cède la place à Victor Manzon, un industriel français à la vénalité maladive dont la condamnation pour une grave fraude fiscale est imminente. L'Italien Luigi est remplacé par Kassem, un terroriste palestinien responsable d'une véritable hécatombe sur les territoires israéliens. Quant au Roumain Johnny Mikescu, il devient Nilo, un tueur à gages implacable dont les origines restent volontairement énigmatiques. Un travail de modification qui, malgré certaines libertés, reste très conforme à l'univers de Georges Arnaud. Mais le véritable tour de force du **Convoi de la peur** réside dans son traitement narratif, proche du cinéma expressionniste. Les dialogues sont ainsi réduits au strict minimum et seule l'action sert d'exposition. Un parti pris audacieux resté en suspens depuis le thriller **L'Espion** de Russell Rouse, avec Ray Milland, réalisé en 1952.

STARS AU CRIBLE

Fidèle à sa réputation, Friedkin désire tourner **Le Convoi de la peur** en décors naturels au milieu de la faune la plus hostile, ce qui implique un budget conséquent. Emballé par le contenu du scénario, Universal débloque les fonds nécessaires à la création du film (15 millions de dollars) et s'engage à couvrir les éventuels dépassements de budget en s'associant à la Paramount. Dès lors, il ne reste plus à Friedkin qu'à s'entourer du casting idéal pour un film de cet acabit. Steve McQueen, le premier contacté pour le rôle de Scanlon, considère le scénario de Walon Green comme le meilleur qu'il ait lu de toute sa carrière. Seulement, sa situation maritale avec Ali McGraw ne lui permet pas de tourner dans les conditions précaires souhaitées par Friedkin. McQueen est donc écarté du projet (1), et c'est au tour de Clint Eastwood de se déclarer intéressé par le rôle principal. Mais là encore, Eastwood accepte de faire le film à condition qu'il soit tourné

RÉSUMÉ :
Sous le paysage sauvage et malsain de la République Dominicaine, quatre hommes, acculés par leur passé, appréhendent un quotidien sans avenir. Ce groupe de vagabonds est composé de l'Américain Jackie Scanlon (Roy Scheider), du Français Victor Manzon (Bruno Cremer), du Palestinien Kassem (Amidou) et du Mexicain Nilo (Francisco Rabal). Des hommes aux traits marqués ayant fuis leur pays respectif pour des raisons de sécurité. Lorsqu'un important puits de pétrole explose, le groupe se porte volontaire pour une mission suicide destinée à stopper l'incendie du forage convoyer un chargement de nitroglycérine à travers une jungle hostile et de dangereux cols de montagne, en échange d'une forte somme d'argent qui leur permettra de quitter cette existence misérable...

aux environs de la frontière américano-mexicaine. Friedkin refuse et apporte le scénario à Jack Nicholson, qui demande une somme d'argent astronomique. Le réalisateur conteste et ne trouve toujours personne capable de le suivre au bout de sa folie. En désespoir de cause, Friedkin opte pour Roy Scheider, qu'il a précédemment révélé dans **French Connection**. Pour le rôle de Manzon, « Hurricane Billy » veut Jean-Paul Belmondo ou Lino Ventura. Le premier décline l'invitation pour cause d'emploi du temps chargé, le second n'aime pas le scénario. C'est alors que Friedkin contacte Bruno Cremer, dont il avait apprécié la prestation de baroudeur tenace dans **La 317e section**. Ce dernier saisit l'occasion de tourner dans son premier film américain. Plus chanceux cette fois-ci, Friedkin réussit sans peine à engager le comédien maghrébin Amidou, son unique choix, pour le rôle de Kassem. Quant au personnage de Nilo, Friedkin espère engager Marcello Mastroianni. D'abord enchanté, le comédien italien se rétracte dès que le réalisateur lui déclare son envie de tourner en pleine jungle. Parmi les autres prétendants, seul Francisco Rabal accepte d'endosser la défroque du mystérieux liquidateur. Pour les seconds rôles, Friedkin porte son choix sur un vaste étendard de talents, où l'on retrouve de solides gueules du cinéma américain (Ramon Bieri, Joe Spinell, Gus Allegritti), des acteurs de théâtre confirmés (Peter Capell, Friedrich Ledeburg), des visages incontournables du cinéma français (Jean-Luc Bideau, Jacques François, André Falcon), et des gens de la rue aux occupations diverses, allant du flic de terrain (Randy Jurgensen) à de véritables figures du crime organisé new-yorkais (Frank Gio, Ray Dittrich, Gerald Murphy).

Sur cette page, de haut en bas :
Manzon n'arrive pas à oublier un passé qu'il a pourtant laissé derrière lui.

Nilo (Francisco Rabal), un tueur mystérieux qui n'hésite pas à sortir son flingue lorsque le convoi se heurte à un obstacle.

Scanlon à New York, au moment où il vient de commettre l'irréparable.

Dans un pays oublié de la civilisation et soumis aux règles d'une nature livrée à elle-même, le convoi s'ébranle pour un voyage désespéré.

VOYAGE AU BOUT DE L'ENFER

Initialement, les prises de vues principales du **Convoi de la peur** devaient se dérouler dans la région équatoriale. Mais à cause d'une guerre civile récente, Friedkin se rabat sur une contrée éloignée de la République Dominicaine. Le tournage peut alors commencer… et vire immédiatement au cauchemar ! Les hostilités démarrent lors d'une altercation entre Friedkin et le chef-opérateur Dick Bush. Le premier, souhaitant donner un aspect lugubre à son film, ordonne au second de commencer à tourner au crépuscule en usant d'éclairages naturels. Une difficulté technique pour Dick Bush qui essaye, tant bien que mal, de répondre aux attentes quasi-impossibles du cinéaste. Un choix qui en plus double le coût du tournage journalier ! À la fin de la première semaine de tournage, David Salven, le producteur exécutif, convoque Friedkin en lui présentant une note de frais hebdomadaire élevée. Mécontent de l'attitude de Salven, Friedkin le vire sur le champ et assume dès lors les fonctions de producteur avec l'appui des pontes d'Universal. Quelques jours après, un ouragan détruit les décors conçus par John Box (**Lawrence d'Arabie**). Pris à la gorge, Friedkin n'a pas d'autre choix que de les faire construire à nouveau. Coût de l'opération : 1 million de dollars ! Les conditions météorologiques ne s'arrangent guère et bloquent sur place l'équipe au grand complet pendant près d'une semaine. Les camions apportés par John Box, et approuvés par le chef-cascadeur Bud Ekins (**Bullitt**), ne plaisent pas à Friedkin, qui ordonne de nombreuses modifications à un tarif onéreux. Du fait d'une hygiène de vie désastreuse et au contact de virus tropicaux répandus dans la région, une partie de l'équipe, touchée par la malaria, doit être rapatriée d'urgence aux frais du cinéaste/producteur qui se voit également contraint de tourner en équipe réduite. La scène du pont suspendu prend la forme d'un chemin de croix. Ayant construit un pont mécanique (d'un million de dollars) au-dessus d'une rivière sauvage dans la jungle dominicaine, Friedkin voit le niveau de l'eau baisser jusqu'à un assèchement total, alors qu'il s'apprêtait à crier *« Action ! »*. Ce malheureux concours de circonstances le force à tourner la scène à Tuxtepec, au Mexique, et à signer un nouveau chèque d'1 million de dollars. Une fois sur place, l'histoire se répète : la rivière, réputée dangereuse par les habitants locaux, s'assèche progressivement jusqu'à atteindre un mètre de profondeur ! Mais Friedkin ne veut pas rendre les armes. Il commande d'impressionnants canons à eau pour remplir le lit de la rivière et créer aussi une pluie artificielle. En outre, il engage deux pilotes d'hélicoptère pour voler en rase-mottes au-dessus du pont afin de simuler un violent orage. Ces conditions provoquent de nombreux accidents durant les prises, lors desquelles Bud Ekins passe par-dessus le pont mécanique à plusieurs reprises et manque même de tuer plusieurs techniciens ! Au bout

GEORGES ARNAUD, LE BAROUDEUR

Écrit par Georges Arnaud (de son vrai nom Henri Girard) à la fin des années 40, *Le Salaire de la peur* est le récit quasi-autobiographique de la vie tumultueuse de son auteur. Condamné à tort pour le meurtre de son père, de sa tante et de son domestique, puis relaxé au terme d'un an et demi de prison, Arnaud s'exile en Amérique du Sud à la recherche d'une nouvelle vie. Il est alors âgé de 24 ans. Résidant au Guatemala, Arnaud multiplie les expériences professionnelles, et devient tour à tour chercheur d'or, barman, docker, géologue, spécialiste en explosifs, puis camionneur. Dans ces coins reclus, hors de toute civilisation, Arnaud fait la connaissance d'autres marginaux qui, comme lui, cherchent à fuir un monde qui les a condamnés : anciens tortionnaires nazis, figures notoires du grand banditisme, évadés de prison, policiers véreux, mercenaires, etc. Se retrouvant sans le sou et abandonné, Arnaud couche ses peines et ses tourments sur le papier, transcrivant ainsi son quotidien morose aux lendemains sans avenir. Au terme de cette fièvre créatrice, Arnaud accouche du *Salaire de la peur*, une œuvre d'une violence extrême dans laquelle l'auteur sonde les tréfonds de l'âme humaine en usant d'une verve que n'aurait pas reniée Victor Hugo. Lors de sa publication en 1950, *Le Salaire de la peur* se vend à des millions d'exemplaires. Il est même l'un des favoris du prix Goncourt, mais les membres du jury, offusqués par le parcours de Georges Arnaud, lui préfèreront *Les Jeux sauvages* de Paul Colin. Conscient du fort potentiel cinématographique de son œuvre, Arnaud en tire un scénario et le propose à Henri-Georges Clouzot, détenteur des droits pour le cinéma. Ce dernier rejette la version signée par l'auteur sans lui en faire part et adapte lui-même le roman en ne retenant que d'infimes éléments. Une chose qu'Arnaud n'apprendra que lors d'une visite sur le tournage du film en Camargue. Clouzot expliquera par la suite que le scénario signé par Arnaud était inadaptable en raison de son contenu jugé trop violent. La libre relecture de son œuvre par le cinéaste provoque l'amertume d'Arnaud, qui déclare après la vision du film : *« J'avais écrit un scénario et Clouzot l'a complètement changé. J'aurais pu faire jouer les clauses de mon contrat, qui me permettaient de faire respecter l'action et l'esprit de mon livre, mais je ne l'ai pas voulu ! D'abord par amitié pour Clouzot, ensuite parce que j'estime que le metteur en scène est le seul maître de son film. Or, je suis tout de même le premier à avoir raconté l'histoire. On a le droit de se servir du travail d'un autre mais à condition de le faire oublier. Et je ne crois pas que Clouzot y soit parvenu. »*. Blessé par cette expérience, Arnaud ne s'occupera plus de la gestion des droits cinématographiques de ses romans, dont il confie la responsabilité à son agent. Parallèlement à sa carrière de romancier, Arnaud épouse de nombreuses causes politiques et sociales, dont l'indépendance de l'Algérie, où il s'installe pendant près de 15 ans. Alors que William Friedkin souhaitait rencontrer Arnaud au sujet du **Convoi de la peur**, ce dernier a décliné l'invitation, trop occupé à lutter contre différentes injustices à travers le monde. Georges Arnaud mourut d'une crise cardiaque à Barcelone en 1987.

Ci-dessus :
Au centre, Manzon, Scanlon et Kassem : les trois fuyards sont en train de préparer le périple qui va changer leur vie.

de trois semaines de travail intensif, Friedkin boucle finalement cette scène historique. Plus tard, exténué par les exigences de Friedkin qui insiste pour tourner en éclairage naturel, Dick Bush abandonne le tournage et encourage l'équipe à faire de même. Il est aussitôt remplacé par le chef-opérateur de seconde équipe, John M. Stephens. Mais Friedkin, atteint à son tour de la malaria, doit suspendre le tournage pendant une semaine. De retour sur le front mexicain, il doit à présent filmer la violente émeute qui oppose les troupes gouvernementales aux villageois excédés par les conditions de travail de la raffinerie de pétrole. Une scène que Friedkin met en place en déclarant aux figurants locaux : « *Je veux tourner cette scène avec vous car le gouvernement m'a fait savoir que vous n'aviez pas les couilles nécessaires pour vous imposer. Prouvez-lui le contraire !* ». Le déchaînement de violence qui s'en suivit a dû être maîtrisé par la garde nationale ! Autre moment de tension : le tournage de la scène où Scanlon et Nilo sont abordés dans un col de montagne par un groupe de guérilleros. Le leader du groupe, joué par un véritable narcotrafiquant, fut démasqué sur le plateau par un policier infiltré sur le tournage sous l'identité d'un machiniste. Contraint de négocier un sursis pour son acteur, Friedkin tourna le dernier plan de la scène encerclé par une troupe de « federales » armés jusqu'aux dents ! Huit mois après sa mise en chantier, le tournage calamiteux du **Convoi de la peur** s'achève avec un budget finalement évalué à 21 600 000 dollars. Un record pour l'époque !

ACCOMPLISSEMENT ET ÉCHEC

À la vision du film, force est de constater que Friedkin a tenu son pari : **Le Convoi de la peur** est sans conteste l'œuvre la plus palpitante projetée sur grand écran. Un film d'une richesse visuelle et dramatique jusqu'ici inégalée. La comparaison avec la version de 1953 est inévitable, mais là où le film de Clouzot se pose en voyage au pays de la peur, le film de William Friedkin s'érige en tragédie humaine, dont la sauvagerie évoque les contes aztèques où les sacrifices humains doivent apaiser la colère divine. Une vision soutenue par une mise en scène inspirée, Friedkin repoussant les limites du film d'aventure jusqu'à une abstraction totale, pour aboutir à un résultat inédit, proche du film expérimental. Ici, chaque élément dramatique, visuel et sonore est poussé à son paroxysme, ce qui contribue à faire du **Convoi de la peur** une expérience sensitive foudroyante. Le film est également ponctué par une réflexion profonde sur l'ironie du destin, un thème que Friedkin obscurcit volontairement en omettant toute notion de rédemption. Mais bien au-delà de ces revendications spirituelles, **Le Convoi de la peur** reste avant tout un film d'action musclé, aux séquences anthologiques comme celle de la traversé d'un pont dévasté, dont l'intensité surpasse aisément la poursuite en voiture de **French Connection**. Friedkin, lui-même extatique à la vision de son propre film, est persuadé d'avoir livré l'œuvre de sa vie et reste convaincu que le public se montrera tout aussi enthousiaste qu'avec **L'Exorciste**. **Le Convoi de la peur** sort donc le 24 juin 1977 dans l'indifférence générale, alors que **La Guerre des étoiles** triomphe sur grand écran. Un échec cuisant dû en grande partie à son titre, **Sorcerer** (sorcier), rallié à l'argument marketing suivant : « *Par le réalisateur de* **L'Exorciste**. ». S'attendant à un film d'horreur viscéral sur les dessous de la sorcellerie, le public se sent berné et boude en masse **Le Convoi de la peur** lors de sa deuxième semaine d'exploitation. La plupart des critiques furent tout aussi sévères. L'un d'eux, particulièrement féroce, désigna l'œuvre de William Friedkin comme étant « *le remake que personne n'a demandé...* ». Lorsqu'il fut retiré de l'affiche, **Le Convoi de la peur** avait rapporté moins de 9 millions de dollars à travers le monde. Blessé par ces résultats, Friedkin descend honteusement de son piédestal, les poings serrés et la tête basse, sifflé par les mêmes personnes qui l'avaient précédemment acclamées. Jusqu'au jour d'aujourd'hui, Friedkin ne s'est toujours pas remis de cette triste expérience : « *L'échec du* **Convoi de la peur** *fut tout aussi douloureux que la perte d'un de mes proches. J'ai perdu la chose la plus importante pour un cinéaste : l'appui d'un public que j'avais conquis avec mes deux précédents films.* ». Malgré cette déception commerciale, **Le Convoi de la peur** a fait sensation auprès de personnalités telles que Sam Peckinpah, Lee Marvin, Samuel Fuller, Richard Brooks ou encore Robert Wise qui le considèrent tous comme le plus grand film d'aventure américain depuis **Le Trésor de la Sierra Madre**. Malheureusement, Clouzot est mort avant d'avoir vu le film et Georges Arnaud n'a jamais donné son avis sur l'œuvre de Friedkin... Mais il y a fort à parier qu'ils seraient fiers d'être à l'origine d'un tel morceau de bravoure !

Fathi BEDDIAR

(1) : Au terme d'une violente négociation, Friedkin envoya littéralement McQueen se faire foutre, lorsque ce dernier lui demanda s'il pouvait obtenir un poste de productrice associée pour Ali McGraw. Une proposition que Friedkin regrette de ne pas avoir accepté.

SORCERER. USA. 1977. RÉAL.: WILLIAM FRIEDKIN. SCÉN.: WALON GREEN D'APRÈS LE ROMAN DE GEORGES ARNAUD. DIR. PHOT.: DICK BUSH, JOHN M. STEPHENS. MUS.: TANGERINE DREAM. PROD.: WILLIAM FRIEDKIN POUR UNIVERSAL PICTURES ET PARAMOUNT PICTURES. INT.: ROY SCHEIDER, AMIDOU, BRUNO CREMER, FRANCISCO RABAL, RANDY JURGENSEN, JEAN-LUC BIDEAU, JOE SPINELL... DUR.: 2H01. SORTIE FRANCE LE 15 NOVEMBRE 1978.

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

■ Vends véritables photos du festivals TV de Monté-Carlo *(Non ?!! Des vrais ? Ouuaaah mortelle l'exclu !)*. Lorenzo Lamas, Jack Wagner, Victoria Pratt, Chris Nath, etc. Vends épisodes de ***Dynastie*** et ***Xéna la guerrière***, et aussi fiches sur les séries : ***Xéna***, ***Friends***, ***Ma sorcière bien-aimée*** et Shannon Doherty *(C'est une série ça ? Non parce que déjà qu'il faut se la farcir à l'écran, si en plus ils font une série sur sa vie…)*. Merci de joindre un timbre pour la réponse. Anthony Brémaud, 361 rue des Caves, Bagneux, 79290 Argenton - L'église.

■ Vends 400 scénarios, 340 affiches belges, 260 affiches françaises, 200 affiches italiennes, dans tous les genres (plutôt série B) : western, peplum, policier, genre, karaté. Recherche affiches toute nationalités westerns spaghettis. Ledanois Maurice, 13 cité des Landes, 50480 Chef Du Pont.

■ Achète VHS en version française de bonne qualité, commercialisées ou enregistrées, des **Gladiateurs de l'an 3000/Deathsport** avec David Carradine et de **Bloodfist** avec Don « The Dragon » Wilson. Téléphoner à Marc au 01 41 57 04 37.

■ Rech. vidéos originales ou enregistrées de la série *V*. Jovet Franck, 162 rue de Picpus, Bât 3, 75012 Paris. Réponse assurée. Merci.

■ Vends intégrale de la 2e saison d'***Urgences*** en DVD zone 1, VOST, 40 €, frais de port compris. Romain Leclercq, 282 rue Saint-Jacques, 75005 Paris.

■ VDS DVD zone 1 et zone 2, 10 et 15 €. 400 affiches ciné de 1969 à 1995, lot ou détail, jeux photos, revues : Première, Starfix, Mad Movies, E.F., CinéNews, Impacts, H-Séries, Studio, Clapmag, DVD Vision + BD comics (Lucas Film). Liste contre 4 timbres à Mr Patrick Desayes, 6 rue de la Pochette, 93000 Bobigny, Tél. : 06 68 37 00 68. Merci d'avance.

■ Vends en VHS **Season of the Witch** (1972, George A. Romero), **La Nuit des Sangsues** (1987, Fred Dekker), **Apocalypse dans l'océan rouge** (1984, Bava), **Creepshow 2** (1987, Romero), **L'Enfer est à lui** (1949, avec James Cagney), **La Revanche de Freddy** (1985, Jack Shodler) et quelques autres dont **Fessées intimes** (X, René Chateau avec Olinka) 6 € pièce. Écrire à Rémy Delpodio, 20 rue Croix de Regniers, 13004 Marseille.

■ Vends nombreuses VHS tous genres des années 60, 70 et 80 ainsi que des films très récents voire même inédits. Prix raisonnable. Tél. dès 17 h au 04 50 38 52 48 ou écrivez-moi. Douilliers Patrick, 50 rue Chavret, 74100 Annemasse

■ Vds DVD + VHS originales : (**Légion**, **Shark Paradise**, **Maniac Trasher**, **Robocop**, **L'Ultime vengeance**, etc.) + Affiches : **Le Retour des morts-vivants 2**, **Lake Placid**. Liste contre 1 timbre. Rech DVD VF ou VO : **Leeches**, **Creepies**, **Arachnia**, **Mégalodon**, **Daybreak** : **le métro de la mort**, **Priorité absolue**, **Sécurité maximum**, **Stingers**, **Bugs**, **Deep Blood**. Morel William, le village, 01400 Chanoz Chatenay.

■ Je vends collections Ciné-Télé-Revue (par année ou au détail) années : 1976-77-81-82-86-88-89-90. Je recherche aussi VHS : **Le Bâtard**, **Le Conseiller**, **Sella d'Argento**, **Corléone**. Karim-Pierre Bachelar, 12 rue du Vélodrome, 1205 Genève (Suisse). Tél. : 0041 22 321 24 04.

■ Vends en VHS (copies) de très nombreux films d'horreur, fantastique dont raretés. Liste et info sur demande contre un timbre. Mr Virgil Metard, cité du Chaintreau, bât F, n°67, 85290 Mortagne-sur-Sèvre.

■ Échange DVD **Battle Royale 2**, **Deux sœurs**, **L'Hirondelle d'or**, **Infernal Affairs 1, 2** et **3**, plus de 40 DVD H.K. contre jeux PS One **Silent Hill**, **Resident Evil 1** et **2**, **Dino Crisis**, **X-Men Mutant Academy**, **Techus**. Tél. : 02 38 33 15 64.

■ Dépêchez-vous, il me reste encore 700 K7 à moins de 3 € + 50 DVD à moins de 5 €. Liste sur demande à Jean-Pierre Duhayon, 10 Square du Pont de Sèvres, 92100 Boulogne. *(allez les gars, mobilisez-vous, Jean-Pierre a besoin de pépètes !)*

■ Vds **Evil Dead 2** Ash « Hail to the king » T. Shirt 20 € + **Intruder** avec Sam Raimi VHS en VO 10 €. Laurent : 03 89 23 03 44

■ Ch. en VHS ou DVD **Malabinba** (Bianchi), **Blue Movie** (Alberto Cavallone), **La Bella e la Bestia** (Luigi Russo), **Nudist Colony of the Dead** (Mark Piro) *(c'est marrant ce titre de film parce que c'est excatement le nom du camp de vacances que fréquente Bordas chaque été…)*, **Invible Maniac** (Rif Coogan) + Correspondante tout âge fan de William Friedkin et ciné Z (gothique bienvenue). Mr Birker Jérôme, 3 rue Chapsal 94340, Joinville le Pont.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

Damien Granger vient d'ouvrir un hammam au 6 de la rue Rodier et, comme vous pouvez le voir, ça marche du tonnerre de Dieu ! Donc, avis aux lecteurs et aux lectrices (surtout les lectrices en fait) : ceux qui veulent se délasser dans une ambiance cool et parfumée sont invités à nous rendre visite dans notre magnifique local…

Les cinq premiers à trouver le titre du film d'où provient cette photo recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Dans le n°167, il fallait reconnaître **Squale** (1989) de Joe d'Amato. Bravo à Etienne Michoudet, d'autant plus qu'il est le seul gagnant.

LES HORS-SÉRIES MAD MOVIES

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante : **D.I.P., MAD MOVIES HORS SÉRIE** 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____

Pays _____

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Oui, je commande

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°2 PETER JACKSON**

Prix unitaire pour l'Europe : 8 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 10 € (frais de port compris)*

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE CINÉMAS D'ASIE**

Prix unitaire pour l'Europe : 9,50 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 11,50 € (frais de port compris)*

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

KONAMI
SILENT HILL 4
THE ROOM
Une toute nouvelle histoire de la série époustouflante,
incroyable et dérangée par l'excellence !
WWW.KONAMI-EUROPE.COM
XBOX
PC DVD ROM
PlayStation 2

MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE

D'APRÈS UNE HISTOIRE VRAIE

«CE FILM FOUT VRAIMENT LA TROUILLE»
TOBE HOOPER... réalisateur de l'original !

«ENCORE PLUS TERRIFIANT QUE L'ORIGINAL»
L'ECRAN FANTASTIQUE

«UNE VRAIE RÉUSSITE»
MAD MOVIES

LE 7 OCTOBRE 2004

DIGITAL dts SOUND

UNE ÉDITION 2 DVD
AVEC 8 CARTES COLLECTOR

DOLBY DIGITAL

- LE FILM en VF et VOST 5.1 DOLBY DIGITAL EX
- LES SOUS-TITRES français
- LES CHAPITRES
- 3 COMMENTAIRES AUDIO (vost) avec plus de 17 intervenants !
- "LES COULISSES D'UN MASSACRE" : de la préparation du film jusqu'à la sortie en salles (76'/ vost)
- "ED GEIN : LA GOULE DE PLAINFIELD" : un documentaire sur le célèbre serial-killer (24' / v
- LES SCÈNES (DÉ)COUPÉES : accompagnées d'un documentaire (23'/ vost)
- LE DÉBUT et LA FIN ALTERNATIVES (vost)
- LES AUDITIONS des acteurs (8' / vost)
- LES SPOTS TV (vost)
- LE VIDÉO-CLIP (vo)
- LE TEASER du film par le producteur Michael Bay (vost)
- LA BANDE-ANNONCE du film (vf / vost)
- LES GALERIES DE DESSINS des décors de la maison Hewitt et du visage de "Leatherface"

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

METROPOLITAN FILM & VIDEO

NEXT ENTERTAINMENT

LYCOS.fr

FOCUS FEATURES

TFI VIDEO

Europe 2